


BIBLIOTECA NAZIONALE
VITTORIO EMANUELE
6
6 A
38

33 – 4.5
31 : 50

1 : 55

[R]EMARQVES
SVR LA
[L]ANGVE
[F]RANCOISE

[V]TILES A CEVX qui veulent bien parler & bien écrire.

Par le Sieur C. F. D. V.





A LYON.

[C]hez JEAN CARTERON, ruë Tupin.

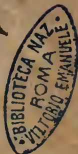
M. DC. LXXVII.

Avec Permission.





A
MONSEIGNEVR SEGVIER CHANCELIER DE FRANCE.



ONSEIGNEVR,



Ce petit Ouurage a si peu de pro-
rtion auec la grandeur de vos lu-
eres & de vostre dignité, que ie n'au-
is iamais eu la pensée de vous l'of-
r, si vous ne m'auiez fait l'honneur
me témoigner que vous ne l'auriez
s desagreable. Aussi ay-ie creû que

ã ce

ce n'estoit qu'vn effet de vostre bonté, qui ne dédaigne pas les moindres choses, & qui m'est vne source continuelle de graces & de faueurs. C'est pourquoy, MONSEIGNEVR, il me resteroit tousiours quelque scrupule, si en cherchant dequoy justifier ma hardiesse, ie n'auois reconnu que ces Remerques n'ont rien de bas que l'apparence, & qu'il n'y a que le defaut de l'Ouurier qui les puisse rendre indignes de vous estre presentées, car sans dire icy que la connoissance des mots fait vne partie de la Iurisprudence Romaine, & que plusieurs Iurisconsultes en ont composé des Volumes entiers, il est certain que la pureté & la netteté du langage, dont ie traitte, sont les premiers fondemens de l'Eloquence, & que les plus Grands hommes de l'Antiquité se sont exercez sur ce suiet. Outre cela, MONSEIGNEVR, i'ay consideré, qu'à tant de glorieux titres que vostre vertu & vostre ministere vous donnent, vous en auez encore aiousté vn, qui ne me laisse plus d'apprehension. C'est le titre de Protecteur de cette illustre Compagnie, qui rend

aujour

aüiourd'huy noſtre Langue auſſi floriſ-
ſante que noſtre Empire, & qui par les
heureuſes influences que vous reſpan-
dez ſur elle, eſt deuenuë comme vne
pepiniere, d'où le Barreau, la Chaire, &
l'Eſtat, ne tirent pas moins d'hommes
que le Parnaſſe. C'eſt par ce titre que
le grand Cardinal de Richelieu a crû
rehauſſer l'eſclat de ſa pourpre & de
ſa vie, & s'aſſeurer l'immortalité, j'en-
tens celle que ſes actions heroïques
pouuoient bien luy faire meriter, mais
qu'elles ne pouuoient pas luy donner
ſans l'aſſiſtance des Muſes. Cette Pro-
tection, MONSEIGNEVR, en la-
quelle vous auez ſuccedé à ce Grand
homme, eſt vne marque publique de
l'eſtime & de l'amour que vous auez
pour noſtre langue, & pour tout ce
qui contribuë à ſa gloire, & à ſa perfe-
ction, & certainement vous luy deuez
cette reconnoiſſance de tant d'auanta-
ges que vous en tirez, lors quelle vous
fournit ſes richeſſes & tout ce, qu'elle
a de plus exquis pour former cette di-
uine eloquence, dont vous rauiſſez le
monde. Il eſt vray que ſi vous deuez
beaucoup à noſtre langue, elle vous
doit beaucoup auſſi, car en combien

d'occaſions auez-vous fait voir de quoy elle eſt capable, & iuſqu'où elle peut aller, quand on ſçait diſpenſer ſes threſors, & faire valoir ſes graces & ſes beautez? Elle n'a point de charme, ny de ſecret qui vous ſoit connu, il n'y a point de genre d'expreſſion, auquel vous ne l'ayez ſçeu accommoder, ſoit qu'il ait fallu comme en pleine mer déployer les voiles de l'eloquence, ou vous tenir ſerré dans le détroit & dans la grauité du ſouuerain Magiſtrat, ou eſtre l'Oracle des volontez du Prince, ſeant ſur ſon Thrône, ou dans ſon lit de Iuſtice. Pour vne fonction ſi auguſte, le Ciel ne vous a rien refuſé. Les deux talens, de bien parler & de bien eſcrire, qui ſont d'ordinaire incompatibles en vne meſme perſonne, ſe rencontrent en vous également eminens. Et ce qui nous comble d'admiration, c'eſt qu'on a peine à remarquer de la difference entre vos actions preméditées, & celles que vous faites ſur le champ, & en toutes rencontres, tant il vous eſt naturel & ordinaire de bien parler, & d'eſtre touſiours ou diſert ou eloquent, ſelon que le ſujet le merite. Ie ſçay, MONSEIGNEVR, que vous aurez

de peine à souffrir ce que ie dis, que vous n'en auez à le faire, ce sont pourtant des veritez reconnuës de tout le monde, quoy que ce ne soient que les moindres de vos perfections. Mais ie ne touche que celles qui regardent mon suiet, & ie laisse à ces Grands hommes qui vous consacrent leurs Morales & leurs Politiques à parler de vos vertus, & à les porter aux Nations estrangeres, & aux siecles à venir, comme vn parfait tableau & vn modelle viuant de tout ce qu'ils enseignent de rare & de merueilleux. Aussi bien tant d'eminentes qualitez ne sont pas la matiere d'vne lettre, mais d'vn Panegyrique, qui auroit desia exercé les meilleures plumes de France, si vostre modestie ne s'y estoit toûjours opposée. Toutefois, MONSEIGNEVR, vous n'empescherez pas qu'vn jour, lors que le Ciel vous possedera, la terre ne vous comble de loüanges, & qu'apres qu'on vous aura perdu de veuë, on ne reuere les traces & l'image de vos vertus. Pour moy, ie n'ay qu'à me tenir dans le silence de l'admiration, apres vous auoir tres-humblement supplié de croire, que j'ay moins

de veneration pour vostre dignité, que pour vostre personne, & que si cela m'est commun auec tous ceux qui ont l'honneur de vous approcher, & de vous bien connoistre, il n'y en a point aussi, qui ait l'auantage de se dire auec plus de sincerité, de soûmission & de reconnoissance que moy.

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, tres-obeïssant, & tres-obligé seruiteur, C. F. D. V.

PREFACE.



E ne sont pas icy des Loix que 1
ie fais pour nostre langue de
mon authorité priuée ; Ie serois
ien temeraire, pour ne pas dire insensé,
ur à quel titre & de quel front preten-
re vn pouuoir qui n'appartient qu'à
Vsage, que chacun reconnoist pour le
Maistre & le Souuerain des langues
uantes ? Il faut pourtant que ie m'en
stifie d'abord, de peur que ceux qui
ndamnent les personnes sans les oüir,
m'en accusent, comme ils ont fait cet-
illustre & celebre Compagnie, qui est
iourd'huy l'vn des ornemens de Paris
de l'Eloquence Françoise. Mon dessein
st pas de reformer nôtre langue, ny
bolir des mots, ny d'en faire, mais
ement de montrer le bon vsage de
x qui sont faits, & s'il est douteux ou
nnu, de l'esclaircir, & de le faire
noistre. Et tant s'en faut que i'entre-
ne de me constituer Iuge des diffe-
de la langue, que ie ne pretens pas-
ue pour vn simple témoin, qui de-

Le dessein de l'Auteur dans cet Ouurage, & pourquoy il l'intitule Remarques.

poſe ce qu'il a veû & oüy, ou pour vn homme qui auroit fait vn Recueil d'Arreſts qu'il donneroit au public. C'eſt pourquoy ce petit Ouurage a pris le nom de Remarques,*& ne s'eſt pas chargé du frontiſpice faſtueux de* Deciſions, *ou de* Loix,*ou de quelqu'autre ſemblable; Car encore que ce ſoient en effet des Loix d'vn Souuerain, qui eſt* l'Vſage, *ſi eſt-ce qu'outre l'auerſion que i'ay à ces titres ambitieux, i'ay deû eſloigner de moy tout ſoupçon de vouloir eſtablir ce que ie ne fais que rapporter.*

II. 1. *De l'Vſage qu'õ appelle le Maiſtre des langues.* 2. *Qu'il y a vn bon & vn mauuais Vſage.* 3. *La definition du bon.* 4. *Si la Cour ſeule, ou les Autheurs ſeuls font l'Vſage.* 5. *Lequel des deux contribuë le plus à l'Vſage.* 6. *Si l'on*

1. *Pour le mieux faire entendre, il eſt neceſſaire d'expliquer ce que c'eſt que cét* Vſage, *dont on parle tant, & que tout le monde appelle le Roy, ou le Tyran, l'arbitre, ou le maiſtre des langues; Car ſi ce n'eſt autre choſe, comme quelques-vns ſe l'imaginent, que la façon ordinaire de parler d'vne nation dans le ſiege de ſon Empire, ceux qui y ſont nez & éleuez, n'auront qu'à parler le langage de leurs nourrices & de leurs domeſtiques, pour bien parler la langue de leur païs, & les Prouinciaux & les Eſtrangers pour la bien ſçauoir, n'auront auſſi qu'à les imiter. Mais cette opinion choque tellement l'experience generale, qu'elle ſe refute*

fute d'elle-mesme, & je n'ay jamais pû comprendre, comme un des plus celebres Autheurs de nostre temps a esté infecté de cette ereur. 2. *Il y a sans doute deux sortes* d'Vsages, un bon & un mauuais. *Le mauuais se forme du plus grand nombre de personnes, qui presque en toutes choses n'est pas le meilleur, & le bon au contraire est composé non pas de la pluralité, mais de l'élite des voix, & c'est veritablement celuy que l'on nomme le Maistre des langues, celuy qu'il faut suiure pour bien parler, & pour bien escrire en toutes sortes de stiles, si vous en exceptez le satyrique, le comique, en sa propre & ancienne signification, & le burlesque, qui sont d'aussi peu d'estenduë que peu de gens s'y adonnent. Voicy donc comme on definit le bon Vsage.* 3. C'est la façon de parler de la plus saine partie de la Cour, conformément à la façon d'escrire de la plus saine partie des Autheurs du temps. *Quand je dis* la Cour, *j'y comprens les femmes comme les hommes, & plusieurs personnes de la ville où le Prince reside, qui par la communication qu'elles ont auec les gens de la Cour participent à sa politesse. Il est certain que*

peut apprendre à bien escrire par la seule lecture des bons Autheurs, sans hanter la Cour.

2. Trois moyens necessaires, & qui doiuent estre joints ensemble pour acquerir la perfection de bien parler & de bien escrire.

8. Combien il est dificile d'acquerir la pureté du langage, & pourquoy?

la Cour est comme vn magazin, d'où nostre langue tire quantité de beaux termes pour exprimer nos pensées, & que l'Eloquence de la chaire, ny du barreau n'auroit pas les graces qu'elle demande, si elle ne les empruntoit presque toutes de la Cour. Ie dis presque *parce que nous auons encore vn grand nombre d'autres prases, qui ne viennent pas de la Cour, mais qui sont prises de tous les meilleurs Autheurs Grecs & Latins, dont les dépoüilles sont vne partie des richesses de nostre langue, & peut-estre ce qu'elle a de plus magnifique & de plus pompeux.* 4. *Toutefois quelque auantage que nous donnions à la Cour, elle n'est pas suffisante toute seule de seruir de reigle, il faut que la Cour & les bons Autheurs y concourent, & ce n'est que de cette conformité qui se trouue entre les deux, que l'Vsage s'establit.* 5. *Ce n'est pas pourtant que la Cour ne contribuë incomparablement plus à l'Vsage que les Autheurs, ny qu'il y ait aucune proportion de l'vn à l'autre; Car enfin la parole qui se prononce, est la premiere en ordre & en dignité, puis que celle qui est escrite n'est que son image, comme*

me lautre est l'image de le pensée. Mais le consentement des bons Autheurs est comme le sceau, ou vne verification, qui authorise le langage de la Cour, & qui marque le bon vsage, & decide celuy qui est douteux. On en voit tous les iours les effets en ceux qui s'estudient à bien parler & à bien escrire, lors que se rendant assidus à la lecture des bons Ouurages, ils se corrigent de plusieurs fautes familieres à la Cour, & acquierent vne pureté de langage & de stile, qu'on n'apprend que dans les bons Autheurs, il suffira donc, dira quelqu'vn, de dire les bons liures pour exceller en l'vn & en l'autre, & les Prouinciaux & les Estrangers n'auront que faire de venir chercher à la Cour ce qu'ils peuuent trouuer dans leur estude plus commodément en plus grande perfection. Ie répons que pour ce qui est de parler, on sçait bien que la lecture ne sçauroit suffire, tant parce que la bonne prononciation qui est vne partie essentielle des langues viuantes, veut que l'on hante la Cour, qu'à cause que la Cour est la seule école d'vne infinité de termes, qui entrent à toute heure dans la conuersation

& dans la pratique du monde, & rarement dans les liures. 6. Mais pour ce qui est d'escrire, ie ne nie pas qu'vne personne qui ne liroit que de bons Autheurs, se formant sur de si parfaits modelles, ne pust luy mesme deuenir vn bon Autheur; & depuis que la langue Latine est morte, tant d'illustres Escriuains qui l'ont fait reuiure & refleurir, l'ont-ils pû faire autrement? Le cardinal Bembo à qui la langue Italienne est si redeuable, & qui n'a pas terny l'esclat de sa pourpre parmy la poussiere de la Grammaire, a obserué, que presque tous les meilleurs Authenrs de sa langue n'ont pas esté ceux qui estoient nez dans la pureté du langage, & cela par cette seule raison, qu'il n'y a iamais eu de lieu au monde, non pas mesme Athenes ny Rome, où le langage est si pur, qu'il ne s'y soit meslé quelques defauts, & qu'il est comme impossible, que ceux à qu'ils sont naturels n'en laissent couler dans leurs escrits; Au lieu que les autres ont cét auantage, que se défiant continuellement des vices de leur terroir, ils se sont attachez à des patrõs excellẽs qu'ils se sont proposez d'imiter, & qu'ils ont souuent surpassez, prenant de chacun ce qu'il auoit de meilleur. 7. Il est vray que d'ajouster à la

lecture,

lecture, la frequentation de la Cour & des gens sçauans en la langue, est encore toute autre chose, puisque tout le secret pour acquerir la perfection de bien escrire & de bien parler, ne consiste qu'à ioindre ces trois moyens ensembles. Si nous l'auons fait voir pour la Cour & pour les Autheurs, l'autre n'y est gueres moins necessaire, parce qu'il se presente beaucoup de doutes & de difficultez, que la Cour n'est pas capable de resoudre, & que les Autheurs ne peuuent esclaircir, soit que les exemples dont en peut tirer l'esclaircissement y soient rares, & qu'on ne les trouue pas à point nommé, ou qu'il n'y en ait point du tout. 8. *Ce n'est donc pas vne acquisition si aisée à faire que celle de la pureté du langage, puis qu'on n'y sçauroit paruenir que par les trois moyens que i'ay marquez, & qu'il y en a deux qui demandent plusieurs années pour produire leur effet; Car il ne faut pas s'imaginer que de faire de temps en temps quelque voyage à la Cour, & quelque connoissance auec ceux qui sont consommez dans la langue, puisse suffire à ce dessein. Il faut estre assidu dans la Cour & dans la frequentation de ces sortes de personnes pour se préualoir de l'vn & de l'autre, & il ne faut pas in-*

sensiblement

ſenſiblement ſe laiſſer corrompre par la contagion des Prouinces, en y faiſant vn trop long ſejour.

III. 1. la commodité, & l'vtilité de ces Remarques 2. Qu'il ne faut point s'attacher à ſon ſentiment particulier contre l'Vſage 3. Que neantmoins les plus excellens Eſcriuains ſont ſuiets à ce defaut.

1. De tout cela on peut inferer cõbien ces Remarques ſeroient vtiles & commodes, ſi elles faiſoient toutes ſeules autant que ces trois moyens ensẽble, & ſi ce qu'ils ne font que dans le cours de pluſieurs années, elles le faiſoient en auſſi peu de temps qu'il en faut pour les lire deux ou trois fois attentiuement. Ie n'ay pas cette preſomption de croire que ie ſois capable de rendre vn ſeruice ſi ſignalé au public, & ie ne voudrois pas dire nõ plus, que la lecture d'vn ſeul liure, peut égaler le profit qui reuient de ces trois moyens; Mais i'oſerois bien aſſeurer qu'il en approcheroit fort, ſi ie m'eſtois auſſi bien acquité de cette entrepriſe, qu'euſt peû faire vn autre, qui auroit eu les meſmes auantages que moy, c'eſt à dire, qui depuis trente-cinq ou quarante ans, auroit veſcu dans la Cour, qui dés ſa tendre jeuneſſe auroit fait ſon apprentiſſage en noſtre langue aupres du grand Cardinal du Perron & de M. Coëffeteau, qui ſortant de leurs mains, auroit eu vn continuel commerce de conference & de conuerſation auec tout ce qu'il y a eu d'excellens hommes à Paris en ce genre, & qui auroit vieilly dans la lecture

de

de tous les bōs Autheurs. Mais quoy qu'il en soit, il est certain qu'il ne se peut gueres proposer de doute, de difficulté, ou de question, soit pour les mots, ou pour les phrases, ou pour la syntaxe, dont la decision ne soit fidellement rapportée dans ces Remarques.

2. Ie sçay bien qu'elle ne se trouuera pas tousiours conforme au sentiment de quelques particuliers, mais il est iuste qu'ils subissent la loy generale, s'ils ne veulent subir la censure generale, & pecher contre le premier principe des langues, qui est de suiure l'Vsage, & non pas son propre sens, qui doit tousiours estre suspect à chaque particulier en toutes choses, quand il est cōtraire au sentiment vniuersel. 3. Surquoy il faut que ie die que ie ne puis assez m'estonner de tant d'excellēs Escriuains, qui se sont opiniastrez à vser, ou à s'abstenir de certaines locutions contre l'opinion de tout le monde; Et le cōble de mon estonnemēt est qu'vn vice si desraisonnable, s'est rendu si commun parmy eux, que ie ne vois presque personne qui en soit exempt. Les vns, par exēple, s'obstinēt à faire pourpre *mascul.* *quand il signifie* la pourpre des Roys, *ou* des Princes de l'Eglise, *quoy que toute la Cour, & tous les Autheurs le facent en ce sens-là de l'autre genre. Les autres suppri-*

ment le relatif, comme quand ils escriuent, I'ay dit au Roy que j'auois le plus beau cheual du monde, ie le fais venir pour luy donner, *au lieu de dire* pour le luy donner, *quoy que ce pronom relatif y soit si absolumẽt necessaire selon la Remarque que nous en auons faite, que si l'on ne le met, non seulement on ne dit point ce que l'on veut dire, mais il n'y a point de sens, & quoy qu'outre cela tous les bõs Autheurs vnanimement comdamnent cette suppression. Les autres ne se veulent point seruir* de si bien que, *pour dire* de sorte que, tellement que, *quoy que toute la Cour le die, & que tous nos meilleurs Autheurs l'escriuent. Les autres enfin ne voudroient pas escrire pour quoy que ce fust* remporter la victoire, *bien que cette façon de parler soit tres-excellẽte, & tres-ordinaire en parlant & en escriuãt. Et ce qui est bien estrange, ce ne sont pas les mauuais, ny les mediocres Escriuains, qui tombent dans ces defauts sans y pẽser, & sans sçauoir ce qu'ils font, cela leur est ordinaire, Ce sont nos maistres, ce sont ceux dont nous admirons les escrits, & que nous deuons imiter en tout le reste; comme les plus parfaits modelles de nostre langue & de nostre Eloquence; ce sont ceux qui sçauent bien*

que leur opinion est condamnée, & qui ne laissẽt pas de la suiure. Il est de cela, ce me semble, comme des gousts pour les viandes, les vns ont des appetits à des choses, que presque tout le monde rejette, & les autres ont de l'auersion pour d'autres, qui sont les delices de la pluspart des hommes. Combiẽ en voit-on qui ne sçauroiẽt souffrir l'odeur du vin, & qui s'éuanoüissent à la seule senteur ou au seul aspect de certaines choses, que tous les autres cherchent auidement. Il y a neantmoins cette difference, que ces auersions naturelles sont tres-malaisées à vaincre, parce que les ressorts en sont si cachez, qu'on ne peut les descouurir, ny sçauoir par où les prendre, encore que bien souuent on en vienne à bout, quand on les entreprend de bonne-heure, & que ceux qui ont soin de l'education des enfans, les accoustument peu à peu à s'en deffaire. Mais y-a-t-il riẽ de plus facile que d'accommoder son esprit à la raison en des choses de cette nature, où il ne s'agit pas de combattre des passions, ny de mauuaises habitudes, qu'il est si difficile de vaincre, mais qui veut seulement que l'on suiue l'Vsage, & qu'on parle & qu'on escriue comme la plus saine partie de la Cour & des Autheurs du temps, en quoy il n'y a

nul combat à rendre, ny nul effort à faire à qui n'abonde pas en son sens. Ie me suis vn peu estendu sur ce suiet, pour ne pas toucher legerement vn defaut si important, si general, & d'autant moins pardonnable à nos excellens Escriuains, que plus les visages sont beaux, plus les taches y paroissent. Quelque reputation qu'on ait acquise à escrire, on n'a pas acquis pour cela l'authorité d'establir ce que les autres condamnent, n'y d'opposer son opinion particuliere au torrent de l'opinion commune. Tous ceux qui se sont flattez de cette creance, y ont si mal reüssi, & n'en ont recueilli que du blâme: car comme l'esprit humain est naturellement plus porté au mal qu'au bien, il s'attachera plutost à reprendre deux ou trois fautes, comme on ne peut pas appeller autrement ces singularitez affectées, qu'à loüer mille choses dignes de loüange & d'admiration.

IV. 1. Que le bon Vsage se diuise en l'Vsage declaré, & en l'Vsage douteux & leur definition.

1. *Mais ie ne veux rien laisser à dire de l'Vsage, qui est le fondement & la reigle de toute nostre langue, esperant qu'à mesure que i'approfondiray cette matiere, on reconnoistra de quelle vtilité peuuent estre ces Remarques. Nous auons dit qu'il y a*

y a vn bon & vn mauuais Vſage, *&* *i'adiouſte que* le bon *ſe diuiſe encore en* l'Vſage declaré, *& en* l'Vſage douteux. *Ces Remarques ſeruent à diſcerner également l'vn & l'autre, & à s'aſſeurer de tous les deux.* L'Vſage declaré *eſt celuy, dont on ſçait aſſeurément, que la plus ſaine partie de la Cour, & des Autheurs du temps, ſont d'accord, & par conſequent* le douteux *ou* l'inconnu, *eſt celuy, dont on ne le ſçait pas. Or il peut arriuer en plusieurs façons qu'on l'ignore. Premierement lors que la prononciation d'vn mot eſt douteuſe, & qu'ainſi l'on ne ſçait comment on le doit prononcer; car le premier Vſage, comme nous auons deſia dit, ſe forme par la parole prononcée, & rien ne s'eſcrit, que la bouche n'ait proferé auparauant; de ſorte que ſi la prononciation d'vn mot eſt ignorée, il faut de neceſſité que la façon dont il ſe doit eſcrire, le ſoit auſſi. Par exemple, on demande dans vne de mes Remarques, s'il faut eſcrire*, ie vous prens tous à teſmoin, *ou* ie vous prens tous à teſmoins, *& dans vne autre on demande encore ſi l'on eſcrira*, C'eſt vne des plus belles actions qu'il ait iamais faites,

2. En cōbien de façō peut arriuer, que l'Vſage eſt douteux.
3. Par quel moyen on peut s'eſclaircir de l'Vſage quand il eſt douteux, & inconnu.
4. De l'analogie, le dernier recours dans les doutes de la lāgue.

ou qu'il ait iamais faite, *d'où naissent ces deux doutes? de ce que soit que l'on die* témoin, *ou* témoins, faite, *ou* faites *au pluriel ou au singulier, on ne prononce point l's, & ainsi l'on ne sçait comment on le doit écrire. De mesme dans une autre Remarque on demande s'il faut dire* en Flandre, *ou* en Flandres, la Flandre, *ou* la Flandres. *Pourquoy cette question? parce que l's ne s'y prononce point, soit qu'elle y soit ou qu'elle n'y soit pas. On en peut dire autant de l'r en ces deux mots* apres souper, & apres soupé. *En voicy vn autre exemple d'vne autre espece, on demande s'il faut escrire* Parallele *selon son origine Grecque, auec vne l à la fin & deux au milieu, ou auec vne l au milieu & deux à la fin; & la raison d'en douter est, que la prononciation ne marque point où l'l se redouble, & qu'en quelque lieu que ce redoublement se fasse, le mot se prononce de mesme. I'en ay donné diuers exemples, outre plusieurs autres qui se trouueront dans mes Remarques, parce que de toutes les causes qui font douter de l'Vsage, celle-cy est la principale, & de la plus grande estenduë, & en ces exemples-là, le doute y est tout entier, parce qu'il n'y a aucune difference dans la prononciation: mais en voicy*

voicy vn autre où il y a de la difference, & neantmoins parce qu'elle n'est pas bien remarquable, & qu'on a quelque peine à dicerner lequel des deux on prononce; comme i'en ay traité en son lieu que l'on pourra voir, on n'a pas laissé de demander s'il falloit dire hampe, *ou* hante, *& ce doute asseurément n'est prouenu que de celuy de la prononciation, & ainsi de plusieurs autres.*

*La seconde cause du doute de l'Vsage, c'est la rareté de l'*Vsage,*par exemple, il y a de certains mots dont on vse rarement, & à cause de cela on n'est pas bien esclaircy de leur genre, s'il est masculin ou feminin; de sorte que comme on ne sçait pas bien de quelle façon on les lit, on ne sçait pas bien aussi de quelle façon il les faut escrire, comme tous ces noms,* epigramme, epitaphe, epithete, epithalame, anagramme, *& quantité d'autres de cette nature sur tout ceux qui commencent par vne voyelle, cõme ceux-cy, parce que la voyelle de l'article qui va deuant se mange, & oste la connoissance du genre masculin ou feminin; car quand on prononce ou qu'on escrit l'*epigramme, *ou* vne epigramme, *l'oreille ne sçauroit juger du genre.*

La troisiéme cause du doute de l'Vsa-

quand on oyt dire, & qu'on voit escrire vne chose en deux façons, & qu'on ne sçait laquelle est la bonne, comme la conjugaison du preterit simple vesquit *&* vescut *en toutes les personnes & en tous les nombres, les vns mettant l'*i *par tout, & les autres l'*u.

En quantriéme lieu on doute de l'vsage, lors qu'il y a quelque exception aux regles les plus generales, comme par exemple, quand on demande s'il faut dire en parlant d'vn liure, I'y ay veu quelque chose qui merite d'estre leu, *ou* d'estre leuë, I'y ay veu quelque chose qui n'est pas si excellent, *ou* si excellente, *parce que* chose *estant feminin, il faudroit selon la regle generale que l'adiectif ou le participe qui s'y rapporte fust feminin aussi.*

En cinquiéme lieu on doute de l'Vsage en beaucoup de constructions grammaticales, où l'on ne prend pas garde en parlant, & parce que le premier Vsage, & qui donne d'ordinaire la loy, est comme nous auons dit l'Vsage de la parole prononcée, il s'ensuit que comme on ne sçait pas de quelle façon l'on prononce vne chose, on ne peut pas sçauoir de quelle façon il la faut escrire, ces Remarques en fournissent des exemples.

Enfin

Enfin on doute de l'Vsage en beaucoup d'autres façons qui se voyent dans ces Remarques; & qu'il seroit trop long de rapporter dans vne Preface.

3. Mais par quel moyen est-ce donc que l'on peut s'esclaircir de cet Vsage, quād il est douteux & inconnû? ie respons que si ce doute procede de la prononciation, comme aux premiers exemples que nous auons donnez, il faut necessairement auoir recours aux bons Autheurs, & apprendre de la prononciation; car par exemple on sçaura bien par l'orthographe s'ils croyent qu'il faille dire, Ie vous prens tous à témoin, *ou* à témoins, *ce que l'on ne peut sçauoir par la prononciation: Mais si dans les Autheurs ni l'vn ni l'autre ne s'y trouue, parce que l'occasion ne s'est pas presentée de l'emploier, ou quand il s'y trouueroit, on auroit bien de la peine à le rencontrer, ou peut-être ne se trouueroit-il qu'en vn ou deux Autheurs, qui à moins que d'être de la premiere Classe n'auroient pas assez d'authorité pour seruir de loy, ni pour decider le doute; Alors voici ce qu'il y a à faire; Il faut consulter les bons Autheurs viuans, & tous ceux qui ont vne particuliere connoissance de la langue, quoy qu'ils n'ayent rien dōné au public, comme*

*nous en avons un tres-bon nombre à Paris, & ayant pris leur opinion s'en tenir à la pluralité des voix. Que si elles sont partagées, ou en balance, il sera libre d'user tantost de l'une des façons & tantost de l'autre, ou bien de s'attacher à celuy des deux partis, auquel on aura le plus d'inclination, & que l'on croira le meilleur. Ce n'est pas encore tout, il faut sçavoir par qu'elle voye ceux que vous consulterez ainsi, s'éclairciront eux-mémes du doute que vous leur demandez, puis qu'ils ne le pourront pas faire par la parole prononcée, ny par la parole écrite. Certainement ils ne s'en sçauroient éclaicir, que par le moyen de l'*Analogie, *que toutes les langues ont toûjours appellée à leur secours au defaut de l'Usage. Cette* Analogie *n'est autre chose en matiere de langues, qu'un usage general & estably que l'on veut appliquer en cas pareil à certains mots, ou à certaines phrases, ou à certaines constructions, qui n'ont point encore leur usage declaré, & par ce moyen on juge quel doit étre ou quel est l'Usage particulier, par la raison & par l'exemple de l'Usage general; ou bien* l'Analogie *n'est autre chose qu'un usage particulier, qu'en cas pareil on infere d'un*

d'vn Vſage general qui eſt déia eſtably, ou biẽ encore, c'eſt vne reſſemblance ou vne conformité qui ſe trouue aux choſes deſia eſtablies, ſur laquelle on ſe fonde comme ſur vn patron, & ſur vn modelle pour en faire d'autres toutes ſemblables. Voyons-en vn exemple, afin qu'il faſſe plus d'impreſſion, & donne plus de lumiere, & nous ſeruons du meſme que nous auõs allegué. On eſt en doute s'il faut dire, Ie vous prens tous à teſmoin, *ou* à teſmoins, *la prononciation comme j'ay fait voir, ne nous en peut eſclaircir, les meilleurs Autheurs peut eſtre n'ont point eu occaſion d'écrire ny l'vn ny l'autre, & ſi quelqu'vn l'a écrit, on ne ſçauroit où l'aller chercher; cependant on a beſoin de ce terme, & il faut prendre party, quel remede? il en faut conſulter les Maîtres viuans, mais ces Maîtres de qui l'apprendront-ils eux-meſmes? de l'*Analogie*, car ils raiſonnent ainſi: Il n'y a point de doute que l'on dit & que l'on eſcrit.* Ie vous prens tous à partie, *& non pas à* parties, *&* ie vous prens tous à garent, *& non pas à* garens: *donc par Analogie & par reſſemblance il faut dire* ie vous prens tous à teſmoin, *& non pas à* teſmoins. *Cela eſt*

encore confirmé par vne autre ſorte d'Analogie, qui eſt celle de certains mots ou de certaines phraſes, qui ſe diſent aduerbialement, & par conſequent indeclinablement, comme, Ils ſe font fort, de faire cela, *& non pas* ils ſe font forts; Ils demeurent court, *& non pas* ils demeurent courts; fort, *&* court *s'employent là aduerbialement*, à teſmoin *ſe peut dire de meſme. Donnons encore vn exemple de l'*Analogie. *On eſt en doute ſi au preterit defini ou ſimple* Fus *en toutes ſes perſonnes & en tous ſes nombres eſt d'vne ſeule ſyllabe ou de deux. La prononciation, ny l'ortographe ne nous en apprennent rien; à qui faut-il donc auoir recours? à l'*Analogie. *I'en ay fait vne Remarque bien ample, que le lecteur pourra voir.*

V.

1 Que noſtre lãgue n'eſt fondée que ſur l'Vſage ou ſur l'Analogie, qui eſt l'image ou la copie de l'Vſage.

2. Que la raiſon en matiere de lãgues, &

1. *De tout ce diſcours il s'enſuit que nôtre langue n'eſt fondée que ſur l'Vſage ou ſur l'*Analogie, *laquelle encore n'eſt diſtinguée de l'Vſage, que comme la copie ou l'image l'eſt de l'original, ou du patron ſur lequel elle eſt formée, tellement qu'on peut trancher le mot, & dire que noſtre langue n'eſt fondée que ſur le ſeul Vſage ou deſia reconnû, ou que l'on peut reconnoiſtre*

par

par les choses qui sont connuës, ce qu'on appelle Analogie. *D'où ils s'ensuit encore que ceux-là se trompent lourdement, & pechent contre le premier principe des langues, qui veulent raisonner sur la nostre, & qui condamnent beaucoup de façons de parler generalement receuës, parce qu'elles sont contre la raison; car la raison n'y est point du tout considerée, il n'y a que l'Vsage & l'Analogie; Ce n'est pas que l'Vsage pour l'ordinaire n'agisse auec raison, & s'il est permis de mesler les choses saintes auec les prophanes, qu'on ne puisse dire ce que j'ay appris d'vn grand homme, qu'en cela il est de l'Vsage comme de la Foy, qui nous oblige à croire simplement & aueuglément, sans que nostre raison y apporte sa lumiere naturelle; mais que neantmoins nous ne laisons pas de raisonner sur cette mesme foy, & de trouuer de la raison aux choses qui sont par dessus la raison. Ainsi l'Vsage est celuy auquel il se faut entierement sousmettre en nostre langue mais pourtant il n'en exclut pas la raison ny le raisonnemẽt, quoy qu'ils n'ayẽt nulle authorité; ce qui se voit clairemẽt en ce que ce mémevsage fait aussi beau-*

particulierement en la nostre, n'est point considerée

3. Que l'Vsage fait beau- de choses par raison, beaucoup sans raison, & beaucoup contre raison.

coup de choses cõtre la raison, qui non seulement ne laissent pas d'être aussi bonnes que celles où la raison se rencontre, que mesmes bien souuent elles sont plus elegãtes & meilleures que celles qui sõt dans la raison, & dans la reigle ordinaire, iusques-là quelles sõt vne partie de l'ornement & de la beauté du langage. 3. En vn mot l'Vsage fait beaucoup de choses par raison, *beaucoup* sans raison, *& beaucoup* contre raison. Par raison, *commẽ la plusspart des constructions grammaticales, par exemple, de ioindre l'adiectif au substantif en mesme genre & en mesme nombre; de ioindre le pluriel des verbes au pluriel des nõs, & plusieurs autres sẽblables;* sans raison, *comme la variation ou la ressemblance des temps & des personnes aux coniugaisons des verbes; car quelle raison y a-t-il que* j'aimois *veüille plutôt dire ce qu'il signifie que* j'aimeray, *ou que* j'aimeray *veuille plustost dire ce qu'il signifie que* j'aimois, *ny que* ie fais & tu fais *se ressemblent plustost que la seconde & la troisiesme personne* tu fais & il fait ? *Non pas que ie veüille dire que cette variation se soit faite sans raison, puis qu'elle marque la diuersité de temps & des personnes qui*
est

est necessaire à la clarté de l'expression, mais parce qu'elle se varie plustôt d'vne façon que d'autre, par la seule fantaisie des premiers hommes qui ont fondé la langue. Toutes les conjugaisons anomales sont sans raison aussi; car par exemple, cette conjugaison. Ie vais, tu vas, il va, nous allons, vous allez, il vont *est sans raison; Et* contre raison, *par exemple, quand on dit* peril eminent *pour* imminent, recouuert *pour* recouuré, *quand on fait regir le verbe non pas par le nominatif, mais par le genitif, & qu'on dit* vne infinité de gẽs croyẽt, *& plusieurs autres semblables qui se voyent dans ces Remarques; car il ne faut pas dire que ce soit le mot collectif* infinité, *qui face cela, parce qu'estant mis auec vn genitif singulier, ce seroit vne faute de luy faire regir le pluriel, & de dire* vne infinité de monde croyent. *Ces Remarques fourniront grand nombre d'exemples de tous les trois, de ce que l'Vsage fait auec raison, sans raison, & contre raison, à quoy ie renuoye le Lecteur.*

Il reste encore à parler d'vn certain Vsage, *qui n'est point different de celuy que nous auons defini, puis qu'il n'est point contraire à la façon de parler de la plus*

ſaine partie de la Cour, & qu'il eſt ſelon le ſentiment & la pratique des meilleurs Autheurs du temps. C'eſt l'Vſage de certaines particules qu'on n'obſerue gueres en parlant, quoy quẽ ſi on les obſeruoit, on en parleroit encore mieux; mais que le ſtile qui eſt beaucoup plus ſeuere demande pour vne plus grande perfection; Et c'eſt ce que l'on ne ſçauroit iamais, quand on auroit paſſé toute ſa vie à la Cour, ſi l'on n'eſt conſommé dans les bons Autheurs. Ce ſont proprement les delicateſſes & les myſteres du ſtile. Vous en trouuerez diuers exemples dans ces Remarques. Il ſuffira d'en donner icy vn ou deux pour faire entendre ce que c'eſt, comme d'eſcrire touſiours ſi l'on, *& nõ pas* ſi on, *ſi ce n'eſt en certains cas qui ſont exceptez, & de mettre auſſi toûiours* l'on *apres la conjonction* &, *parce que le* t, *ne ſe prononce pas en cette conjonctiue.*

VI. D'vn certain vſage, qui ne conſiſte qu'aux particules.

1. *Au reſte quand ie parle auſſi du* bon Vſage, *j'entends parler auſſi du* bel Vſage, *ne mettant point de difference en cecy entre le bon & le beau; car ces Remarques ne ſont pas comme vn Dictionnaire qui reçoit toutes ſortes de mots, pourueu qu'ils ſoient François, encore qu'ils*

VII. 1. Que le bon & le bel vſage ne ſont qu'vne meſme choſe. 2. Que les honneſtes gens ne doiuent iamais

qu'ils ne ſoient pas du bel Vſage, & qu'au contraire ils ſoient bas & de la lie du peuple. Mais mon deſſein en cet œuure eſt de condamner tout ce qui n'eſt pas du bon ou du bel Vſage, ce qui ſe doit entendre ſainement, & ſelon mon intention, dont ie penſe auoir fait vne declaration aſſeZ ample au commencement de céte Preface. 2. Pour moy j'ay creu iuſqu'icy que dans la vie ciuile, & dãs le commerce ordinaire du monde, il n'eſtoit pas permis aux hõneſtes gens de parler iamais autrement dans le bon Vſage, ny aux bons eſcriuains d'eſcrire autrement auſſi que dans le bon Vſage; Ie dis en quelque ſtile qu'ils eſcriuent, ſans meſme en excepter le bas; mais bien que ce ſentiment que j'ay du langage & du ſtile m'ait toûiours ſemblé veritable, neantmoins comme on ſe doit défier de ſoy-méme, i'ay voulu ſçauoir l'opinion de nos maîtres, qui en demeurent tous d'accord. 3. Ainſi ce bon Vſage ſe trouuera de grande eſtenduë puis qu'il comprend tout le langage des honneſtes gens, & tous les ſtiles des bons Eſcriuains, & que le mauuais Vſage eſt rẽfermé dans le Burleſque, dans le Cõmique en ſa propre ſignification, comme nous auons dit,

parler que dans le bõ Vſage, ny les bons Eſcriuains écrire que dans le bõ vſage.

3. Que pour ceux qui veulent parler & eſcrire comme il faut, l'étenduë du bon vſage eſt tres-grande, & celle du mauuais tres petite, & en quoy elle conſiſte.

& le Satyrique, qui ſont trois genres où ſi peu de gens s'occupent, qu'il n'y a nulle proportion entre l'eſtenduë de l'vn & de l'autre. Et il ne faut pas croire, comme font pluſieurs, que dans la conuerſation, & dans les Compagnies il ſoit permis de dire en raillant vn mauuais mot, & qui ne ſoit pas du bon vſage; ou ſi on le dit, il faut auoir vn grand ſoin de faire connoiſtre par le ton de la voix & par l'action, qu'on le dit pour rire; car autrement cela feroit tort à celuy qui l'auroit dit, & de plus il ne faut pas en faire meſtier, on ſe rendroit inſupportable parmy les gens de Cour & de cõdition, qui ne ſont pas accouſtumez à ces ſortes de mots. Ce n'eſt pas de céte façon qu'il ſe faut imaginer que l'on paſſe pour homme de bõne compagnie; entre les fauſſes galanteries, celle-cy eſt des premieres, & j'ay veu ſouuent des gens qui vſant de ces termes & faiſant rire le monde, ont creu auoir reüſſi, & neãtmoins on ſe rioit d'eux; & l'on ne rioit pas de ce qu'ils auoient dit, comme on rit des choſes agreables & plaiſantes. Par exemple, ils diſoient boutez-vous là, *pour dire* mettez-vous là; ne demarez point, *pour dire* ne bougez de voſtre place, *& le diſoient*

ſoient en raillant, ſçachant bien que c'eſtoit mal parler, & ceux meſmes qui l'oyoient, ne doutoient point que ceux qui le diſoient ne le ſçeuſſent, & auec tout cela, ils ne le pouuoient ſouffrir. Que s'ils repartent qu'il ne faut pas dans la conuerſation ordinaire parler vn langage ſouſtenu, ie l'auoüe; cela ſeroit encore en quelque façon plus inſupportable, & ſouuent ridicule; mais il y a bien de la difference entre vn langage ſouſtenu, & vn langage cōposé de mots & de phraſes du bon Uſage, qui, comme nous auons dit, peut eſtre bas & familier, & du bon Vſage tout enſemble; Et pour eſcrire, j'en diray de meſme, que quand j'eſcrirois à mon fermier, ou à mon valet, ie ne voudrois pas me ſeruir d'aucun mot qui ne fuſt du bon Vſage, & ſans doute ſi ie le faiſois, ie ferois vne faute en ce genre.

VIII. *Que le peuple n'eſt point le maiſtre de la langue.*

De ce grand principe, que le bon Vſage *eſt le maiſtre de noſtre langue, il s'enſuit que ceux-là ſe trompent, qui en donnent toute la iuriſdiction* au peuple *abuſez par l'exemple de la langue Latine mal entendu, laquelle, à leur auis, reconnoiſt le peuple pour ſon Souuerain; car ils ne conſiderent pas la difference qu'il y a*

entre Populus *en Latin , & Peuple en François , & que ce mot de* Peuple *ne signifie auiourd'uy parmy nous que ce que les Latins appellent* Plebs, *qui est vne chose bien differente & au dessous de* Populus *en leur langue. Le peuple composoit auec le Senat tout le corps de la Republique, & comprenoit les Patriciens, & l'Ordre des Cheualiers auec le reste du Peuple. Il est vray qu'encore qu'il faille auoüer que les Romains n'estoient pas faits comme tous les autres hommes , & qu'ils ont surpassé toutes les Nations de la terre en lumiere d'entendement , & en grandeur de courage , si est-ce qu'il ne faut point douter , qu'il n'y eust diuers degrez, & comme diuerses classes de suffisance & de politesse parmy ce peuple, & que ceux des plus bas estage n'vsassent de beaucoup de mauuais mots & de mauuaises phrases, que les plus éleuez d'entre eux condamnoient. Tellement que lors qu'on disoit que le Peuple estoit le maistre de la langue , cela s'entendoit sans doute de la plus saine partie du peuple, comme quand nous parlons de la Cour & des Autheurs , nous entendons parler de la plus saine partie de l'vn & de l'autre. Selon nous ,* le peuple n'est le

mai,

naiſtre que du mauuais Vſage, & le
bonVſage eſt maiſtre de noſtrelangue.

De ce meſme principe il s'enſuit encore IX.
que ce ſont des plaintes bien vaines & bien injuſtes, que celles de quelques Eſcriuains modernes, qui ont tant declamé contre le ſoin de la pureté du langage, & contre ſes partiſans. Ils s'eſcriuent ſur ce ſujet en des termes eſtranges, & alleguent des Autheurs qui en verité, ne diſent rien moins que ce qu'ils leur font dire. Trois raiſons m'empeſchent de nommer ceux qui les alleguent, & qui par auance ſemblent auoir pris à taſche d'attaquer ces Remarques dont ils ſçauoient le projet. L'vne que ce ſont des perſonnes que ie fais profeſſion d'honnorer, l'autre qu'ils ont ſagement proteſté à l'entrée de leurs Ouurages, qu'ils eſtoiẽt preſt de ſe departir de leur opinion, ſi elle n'eſtoit pas approuuée; & pleût à Dieu que chacũ en vsât ainſi; car à mon gré il n'y a rien de beau & d'heroïque, comme de ſe retracter genereuſement, dés qu'il apparoiſt qu'on s'eſt trompé. Et enfin parce que lors qu'ils ont eſcrit, il n'eſtoient pas encore initiez aux myſteres de noſtre langue, où depuis ils ont eſté admis, &

1. Reſponſe à quelques Eſcriuains modernes qui ont taché de decrier le ſoin de la pureté du langage, & ont eſtrangement declamé cõtre ſes partiſans.

2. Tout leur raiſonnemẽt eſt detruit par vn ſeul mot, qui en l'vſage.

3. Que tous les Autheurs qu'ils alleguent contre la pureté du langage, ne diſent rien moins que ce qu'ils leur font dire.

*sont entrez si auant, qu'ils ont pris des sentimens tout contraires; mais en attendant qu'ils ayent le loisir ou l'occasion d'en rendre vn tesmoignage public, ie ne dois pas dissimuler qu'ils ont fait vn mal qui demande vn prompt remede, à cause que leurs Liures qui ont le cours & l'estime qu'ils meritent, peuuent faire vne mauuaise impression dans les esprits, & retarder en quelques-vns le fruit legitime de ce trauail. 2. Il ne faut qu'vn mot pour destruire tout ce qu'ils disent, c'est l'*Vsage; *car toute cette pureté à qui ils en veulent tant, ne consiste qu'à vser de mots & de phrases, qui soient du bon Vsage; Il s'ensuit donc que s'il n'importe pas de garder cette pureté, il n'importe pas non plus de parler ou d'écrire contre le bon Vsage. Y a-t-il quelqu'vn qui osast dire cela? Il n'y a que ces Messieurs, qui donnent* au peuple, *comme i'ay dit, l'empire absolu du langage, & qui dans tous ces beaux raisonnemens qu'ils font sur la langue, ne parlent iamais de l'Vsage, semblables à ceux qui traitteroient de l'Architecture sans parler du niueau ny de l'esquierre, ou de la Geometrie pratiquée sans dire vn seul mot de la reigle-*

gle ny du compas. Puis donc que le bon sage est le Maistre, faut-il prẽdre à par- ceux qui rendent ce seruice au public. remarquer les mots & les phrases qui sont pas de cét vsage, sont-ce eux, qui it le bon ou le mauuais vsage comme ils ulent? Au contraire bien souuent quand mot ou vne façon de parler est con- mnée par le bon Vsage, ils y ont autant regret que ceux qui s'en plaignent; mais oy? il faut se sousmettre malgré qu'on ait à cette puissance souueraine. Que ls s'opiniastrent à ne le pas faire, ils verront le sucées, & quel rang on leur nnera parmy les Escriuains. Il ne faut 'vn mauuais mot pour mespriser vne rsonne dans vne Compagnie, pour des- ier vn Predicateur, vn Aduocat, vn scriuain. Enfin, vn mauuais mot, par- qu'il est aisé à remarquer, est capa- e de faire plus de tort qu'vn mauuais isonnement, dont peu de gens s'aper- iuent, quoy qu'il n'y ait nulle com- raison de l'vn à l'autre. 3. Quant ce grand nombre d'allegations qu'ils t ramassé contre le soin de la pureté, n'y en a pas vne seule qui prouue qu'ils pretendent, ny qui en ap- proche;

proche ; car qui seroit l'Autheur celebr ou mediocrement sensé, qui se seroit auisé de dire , qu'il ne faut point se soucier de parler ny d'escrire purement ? Elles sont toutes, ou contre ceux, qui ont beaucoup plus de soin des paroles que des choses, ou qui pechent dans vne trop grande affectation, soit de paroles, soit de figures, soit de periode, ou qui ne sōt iamais satisfaits de leur expressiō, & qui ne croyēt pas que la premiere qui se presente, puisse iamais estre bonne ; qui sont toutes choses que nous condamnons aussi bien qu'eux, & qui n'ont rien de commun auec le sujet que nous traitons. Il ne faut que voir dans leur source les passages qu'ils ont citez, pour iustifier tout ce que ie dis ; car pour le Grammairien Pomponius Marcellus, ces Messieurs se font accroire, qu'il s'estoit rendu extremément importun & mesme ridicule, à force d'estre exact obseruateur de la pureté de sa langue. Suetone de qui ils ont pris ce passage , ne dit nullement cela ; Ie ne veux pas dire aussi , qu'on l'ait allegué non plus que les autres , de mauuaise foy , ie croirois plustost que c'est par surprise , ou par negligence , & faute de le lire attentiuement ;

parce

rce que tout le blasme que donne Sue-e à ce Grammairien, ne consiste qu'en façon de proceder, & non pas au soin 'il auoit de la pureté de langage; car icy l'histoire en deux mots. Il plai-t vne cause, & Cassius Seuerus qui idoit contre luy parlant à son tour, fit solecisme. Ce Pedant qui se deuoit tenter de l'en railler en passant, comme t fait vn honneste homme, s'emporta tre luy auec tant de violence, & luy rocha si souuent cette faute, que ne ces-t de crier & de redire tousiours la sme chose auec exaggeration, il se ren-insupportable. Cassius Seuerus pour n mocquer, demanda du temps aux ges, afin que sa partie peût se pouruoir n autre Grammairien, parce qu'il vo-t bien qu'il ne s'agissoit plus que d'vn cisme, qui étoit deuenu le nœud de l'af-re, exposant ainsi à la risée de tout le nde l'impertinence du Pedant. Par ce l passage, iugez, ie vous prie, de s les autres, Prouue-t-il qu'on se ren-ridicule en obseruant la pureté du gage? le Grammairien n'auoit-il eu raison de reprendre la faute que ssius Seuerus auoit faite? car on ne peut

pas

pas dire que ce ne fust vne faute, & des plus grossieres, puis que Suetone la nomme vn solecisme. En quoy donc ce Grammairien a-t'il manqué? en son procedé Pedantesque, comme il arriue en la correction fraternelle, quand elle n'est pas faite auec la discretion qu'il faut; le peché que l'on reprend ne laisse pas d'estre peché, & d'estre bien repris, mais on ne laisse pas aussi de reprẽdre d'indiscretion celuy qui a fait la correction mal à propos. Il a fallu vn peu s'estendre sur ce passage, parce que ces Messieurs en font leur espée & leur bouclier.

Pour nous, ce seroit se mettre en peine de prouuer le iour en plein midy, que d'alleguer des Autheurs en faueur de la pureté du langage. Ils se presentent en foule de tous costez, mais le seul Quintilien suffit, & de tous ses passages il n'en faut qu'vn seul qui en vaut mille, pour deffendre ce petit trauail & la pureté de la langue. An ideo, *dit-il*, minor est M. Tullius Orator quòd idem artis huius (*scilicet Grammaticæ*) diligentissimus fuit, & in filio, vt in Epistolis apparet rectè loquendi ac scribendi vsquequâque (*remarquez ce mot*) asper-

que

quoque exactor ? aut vim Cæſaris fregerunt editi de Analogia libri ? Aut ideò minus Meſſalla nitidus, quia quoſdam totos libellos non de verbis modò ſingulis, ſed etiam literis dedit? *c'eſt à dire, Quoy ? Ciceron a t-il eſté moins eſtimé pour auoir eu vn ſoin extraordinaire de la pureté du langage, & pour n'auoir ceſſé de crier aprés ſon fils, qu'il s'eſtudiaſt ſur tout à parler & à eſcrire purement ? & l'eloquence de Ceſar a-t-elle eu moins de force, quoy qu'il ait eſté ſi inſtruit & ſi curieux de la langue, qu'il a méme fait des Liures de l'Analogie des mots? Et enfin doit-on moins faire d'eſtat de Meſſalla, pour auoir donné au public des liures entiers, non ſeulement de tous les mots, mais de tous les caracteres? Apres cela, oſeroit-on dire, comme ils diſent, car ie ne rapporte-ray que leurs propres termes*, que de s'occuper à ces matieres, ſoit vn indice aſſeuré de grande baſſeſſe d'eſprit, & que ceux dont le Genie n'a rien de plus à cœur que cét examen ſcrupuleux de paroles, & i'oſe dire de ſyllabes, ne ſont pas pour reüſſir noblement aux choſes ſerieuſes, ny pour arriuer

riuer iamais à la magnifice des pensées? *Appellera-t-on Obſeruations, comme ils font*, de vaines ſubtilitez, des ſcrupules impertinentes, des ſuperſtitions pueriles, des imaginations ridicules, des contraintes ſeruiles, en vn mot des bagatelles? *dira-t-on auec eux, que* c'eſt vne geſne que l'on s'impoſe, & que l'on veut donner aux autres? *dira-t-on que ces Remarques* n'ont rien à quoy vn eſprit s'il n'eſt fort petit ſe puiſſe attacher, & qu'elles ſont capables de nous faire perdre la meilleure partie de noſtre langage, & que ſi l'on ne s'oppoſoit aux vaines imaginations de ces eſprits, qui croyent meriter beaucoup par ces ſortes de ſubtilitez, il ne faudroit plus parler du bon ſens? *Et encore apres tout cela ils ajouſtent*, qu'ils n'oſeroiẽt s'expliquer de ce qu'ils penſent de tant de belles maximes. *Quoy? n'en ont-ils point aſſez dit? que peuuent-ils dire ny penſer de pis ſur ce ſuiet? Enfin dira-t-on auec eux*, que c'eſt vne grande miſere de s'aſſeruir de telle ſorte aux paroles, que ce ſoin preiudicie à l'expreſ-

ſion

ſion de nos penſées, & que pour éuiter vne diction mauuaiſe ou douteuſe, on ſoit contraint de renoncer aux meilleures conceptions du monde, & d'abandonner ce qu'on a de meilleur dans l'eſprit, *& mille autres choſes ſemblables qui ſont importunes à rapporter. Il faut donc que ces Meſſieurs ayent perdu ou ſupprimé leurs plus belles conceptions dans ces Ouurages qu'ils ont faits contre mes Remarques, puis qu'ils ont eu grãd ſoin de n'y mettre point de mauuais mots, en quoy il ſe voit que leur pratique ne s'accorde pas auec leur theorie. Qui a iamais oüy dire, que la pureté du langage nous empeſche d'exprimer nos penſées? les deux plus eloquens hommes qui furent iamais, & dont le langage eſtoit ſi pur, Demoſthene & Ciceron, n'ont-ils donc laiſſé à la poſterité que leurs plus mauuaiſes penſées, parce que cette ſcrupuleuſe & ridicule pureté, à laquelle ils s'attachoient trop, les a empeſchez de nous donner les bonnes?*

Ce qui a trompé ces Meſſieurs, c'eſt qu'ils ont confondu deux choſes bien differentes, & qui toutesfois ſont bien aisées

aisées à distinguer, l'Vsage public, & le caprice des particuliers. *A la verité, de ne vouloir pas dire que* quelque chose s'abbat, (*ie ne rapporte icy que leurs exemples*) *à cause de l'allusion ou de l'equiuoque qu'il fait auec* le Sabbat des Sorciers, *ny se seruir du mot de* pendant, *à cause* d'vn pendant d'espée, & *plusieurs autres semblables, i'auouë que cela est ridicule, & digne des epithetes & de la bile de ces Messieurs. Mais il en faut demeurer là; car de passer de la fantaisie d'vn particulier à ce que l'Vsage a estably, & de blasmer également l'vn & l'autre, c'est ne sçauoir pas la difference qu'il y a entre ces deux choses. Par exemple, ils se plaignent de ce qu'on n'oseroit plus dire* face *pour* visage, *si ce n'est en certaines phrases consacrées; Est-ce vne chose digne de risée, comme ils la nomment en triomphant sur ce mot, de se soûmettre à l'Vsage en cela, comme en tout le reste? c'est veritablement vne chose digne de risée, qu'on ait commencé à s'en abstenir par vne raison si ridicule, & si impertinente, que celle que tout le monde sçait, & que ces Messieurs expriment, & l'on en peut dire autant*

de Poitrine *& de quelques autres ; mais cette raison quoy qu'extrauagante & insupportable, a fait neantmoins qu'on s'est abstenu de le dire & de l'écrire, & que par cette discontinuation, qui dure depuis plusieurs années, l'Vsage enfin l'a mis hors d'vsage pour ce regard; de sorte qu'en méme temps que ie condãne la raisõ pour laquelle on nous a osté ce mot dãs cette significatiõ, ie ne laisse pas de m'en abstenir, & de dire hardiment qu'il le faut faire, sur peine de passer pour vn hõme qui ne sçait pas sa lãgue, & qui peche cõtre sõ premier principe qui est l'Vsage.*

Il est vray qu'il y a de certains mots, qui ne sont pas encore absolument condamnez, ny generalement approuuez, comme au surplus, affectueusement, à present, aucunefois, *& plusieurs autres semblables. Ie ne voudrois pas blâmer ceux qui s'en seruent, mais il est tousiours plus seur de s'en abstenir, puis qu'aussi bien on s'en peut passer, & faire des volumes entiers tres-excellens sans cela. Ces Messieurs pour grossir leurs plaintes, & rendre leur party plus plausible, alleguent encore certains autres mots, dont ie n'ay iamais*

*mais oüy faire de ſcrupule,tant s'en faut que ie les aye ouy condamner, comme ces aduerbes,*auiourd'huy, ſoigneuſement, generalement ; *Cela m'a ſurpris. Il ne faut iamais faire des chimeres pour les combatre.*

Pour ce qui eſt de ces deux mots, veneration & ſouueraineté, *où ils triomphent auſſi,il eſt vray que M.Coëffeteau n'a iamais voulu vſer de l'vn ny de l'autre;mais a toûjours dit* ſouueraine puiſſance, *pour* ſouueraineté, & auoir en grande reuerence, *pour* auoir en grande veneration. *Neantmoins de ſon temps il n'y a eu que luy, qui ait eu ce ſcrupule, en quoy il n'a pas eſté loüé ny ſuiuy. L'vn & l'autre ſont fort bons, & particulierement* veneration, *que i'aimerois mieux dire que* reuerence, *quoy qu'excellent en la phraſe que j'ay rapportée. Pour* ſouueraineté,*il y a des endroits dans le genre ſublime,où* ſouueraine puiſſance,*ſeroit beucoup plus elégant* que ſouueraineté.

Voilà quant aux mots:*Leurs plaintes ne ſont pas plus iuſtes pour* les phraſes. *Ils ne peuuent ſouffrir qu'on s'aſſuiettiſſe à celles qui ſont de la langue, & nous*

*ſent de la rendre pauure ſur ce mau-
fondement que nous poſons, diſcnt-
ue ce qui eſt bien dit d'vne ſorte,* ce
leurs termes, *eſt par conſequent
uais de l'autre. Il eſt indubitable
chaque langue a ſes phraſes, & que
nce, la richeſſe, & la beauté de toutes
angues, & de l'elocution, conſiſtent
ipalement à ſe ſeruir de ces phraſes-
c'eſt pas qu'on n'en puiſſe faire quel-
ois, comme i'ay dit dans mes Re-
ques, au lieu qu'il n'eſt iamais per-
de faire des mots; mais il y faut
des precautions, entre leſquelles cel-
eſt la principale, que ce ne ſoit pas
d l'autre phraſe qui eſt en vſage
oche fort de celle que vous in-
és. Par exemple, on dit d'ordinaire*
les yeux au Ciel, (*ie n'allegue
es exemples de ces Meſſieurs) c'eſt
r François que de parler ainſi; neant-
s comme ils croyent qu'il eſt tou-
s vray, que ce qui eſt bien dit d'vne
n'eſt pas mauuais de l'autre,
trouuent bon de dire auſſi* éle-
les yeux vers le ciel *& pen-
enrichir nôtre langue d'vne nou-*
uelle

uelle phrase,mais au lieu de l'enrichir,ils la corrompent; car son genie veut que l'on die leuez , *& non pas* éleuez les yeux au ciel , *& non pas* vers le ciel.*Ils s'escrient encore , que si nous en sommes creus,* Dieu ne sera plus supplié , *mais* seulement prié. *Ie soustiens auec tous ceux qui sçauent nôtre langue , que* supplier Dieu *n'est point parler François,& qu'il faut dire absolument* , prier Dieu, *sans s'amuser à raisonner contre l'Vsage, qui le veut ainsi.* Quitter l'enuie *pour* perdre l'enuie, *ne vaut rien non plus.*

Ie ne me suis seruy que de leurs exemples;mais pour fortifier encore cette verité , qu'il n'est pas permis de faire ainsi des phrases,ie n'en allegueray qu'vne,qui est que l'on dit abonder en son sens, *& non pas* abonder en son sentiment, *quoy que* sens *&* sentiment *ne soient qu'vne mesme chose,& ainsi d'vne infinité d'autres,ou plustost de toute la langue, dont on sapperoit les fondemens , si cette façon de l'enrichir étoit receuable.*

Enfin ils finissent leurs plaintes par ces mots, qu'il n'en faut pas dauantage pour vous conuaincre,que vous n'estes pas dans la pureté du beau langage,que

de

vous ſeruir d'vne diction qui entre dans ſtile d'vn Notaire: *les termes de l'art ſont ſieurs fort bons & fort bien receus dans l'eſtenduë de leur juriſdiction, où les autres ne udroient rien; & le plus habile Notaire de aris ſe rẽdroit ridicule, & perdroit toute ſa atique, s'il ſe mettoit dans l'eſprit de chan-r ſon ſtile, & ſes phraſes pour prendre celles nos meilleurs Eſcriuains; Mais auſſi e diroit-on d'eux s'ils eſcriuoient,* Iceluy, ;oit que, ores que, pour & à icelle fin, *cent autres sẽblables que les Notaires em-yent? Ce n'eſt pas pourtant vne conſequen- comme ces Meſſieurs nous la veulent fai- faire, que toutes le dictions qui entrent ns le ſtile d'vn Notairé, ſoient mauuaiſes; contraire, la pluſpart ſont bonnes, mais on t dire ſans bleſſer vne profeſſion ſi neceſ-re dans le monde, que beaucoup de gens nt de certains termes, qui ſentent le e de Notaire, & qui dans les actes pu-:s ſont tres-bons, mais qui ne valent rien leurs.*

XI. 1. Reſponſe à l'objection qu'õ peut faire cõtre ces Remarques, ſur le changement de l'Vſage. 2 Que ces Remarques

n m'objectera, que puis que l'Vſage eſt le iſtre de noſtre langue, & que de plus il eſt ngeant, cõmme il ſe voit par pluſieurs de Remarques, & par l'experience publi-, ces Remarques ne pourront donc pas ir long-temps, parce que ce qui eſt bon

ntien nt aucoup princi- , ou de aximes nostre ngue, i ne point itres chan- ment

maintenant, sera mauuais dans quelques années, & ce qui est mauuais sera bon, Ie respons, & i'áuouë, que c'est la destinée de toutes les langues viuantes, d'estre sujete au chãgement; mais ce changement n'arriue pas si à coup, & n'est pas si notable, que les Autheurs qui excellent aiourd'huy en la langue, ne soient encore infiniment estimez d'icy à vingt-cinq ou trente ans, comme nous en auons vn exemple illustre en M. Coëffeteau, qui conserue tousiours le rang glorieux qu'il s'est acquis par sa Traduction de Florus, & par son Histoire Romaine; quoy qu'il y ait quelques mots & quelques façons de parler qui florissoient álors, & qui depuis sont tombées comme les feüilles des arbres. Et quelle gloire n'a point encore Amyot depuis tant d'années, quoy qu'il y ait vn si grand changement dans le langage? quelle obligation ne luy a point nostre langue, n'y ayant iamais eu personne, qui en ait mieux sçeu le genie & le caractere que luy, ni qui ait vsé de mots, ni de phrases si naturellement Françoises, sans aucun meslange des façons de parler des Prouinces, qui corrompent tous les iours la pureté du vray langage François? Tous ses magazins & tous ses tresors sont dans les œuures de ce grand homme, & en encore auiourd'huy nous n'auons gueres

de

façons de parler nobles & magnifiques *'il ne nous ait laiſſees ; & bien que nous* *ons retranché la moitié de ſes phraſes , &* *ſes mots , nous ne laiſſons pas de trouuer* *as l'autre moitié preſque toutes les richeſ-* *dont nous nous vantons, & dont nous fai-* *s parade. Auſſi ſemble-t-il diſputer le* *x de l'eloquence Hiſtorique auec ſon* *theur , & faire douter à ceux qui ſça-* *t parfaitement la langue Grecque & la* *nçoiſe , s'il a accreu ou diminué l'hon-* *r de Plutarque en le traduiſant.*

Que ſi l'on auoit eſgard à ce changement, *ain on trauailleroit aux Grammaires* *ux Dictionnaires* des langues viuantes, *n'y auroit point de Nation qui euſt le* *age d'eſcrire en ſa langue , ni de la cul-* *r, ni nous n'aurions pas aujourd'huy ces* *rages merueilleux des Grecs & des* *ins , puis que leur langue en ce temps-là* *oit pas moins changeante que la nôtre, &* *les autres vulgaires , teſmoins Horace.* ta renaſcentur quæ iam cecidere , &c.

ais quand ces Remarques ne ſeroient *vingt cinq ou trente ans, ne ſeroient-el-* *as bien employées ? & ſi elles eſtoient* *ne elles euſſent pû eſtre , ſi vn meilleur* *rier que moy y euſt mis la main , com-* *de perſonnes en pourroient-elles profiter*

durant ce temps-là ? Et toutefois ie ne demeure pas d'accord, que toute leur vtilité soit bornée d'vn si petit espace de temps, non seulement parce qu'il n'y a nulle proportion entre ce qui se change, & ce qui demeure dans le cours de vingt-cinq ou trente années le changement n'arriuant pas à la millies̃me partie de ce qui demeure ; 2. mais à cause que ie pose des principes qui n'auront pas moins de durée que nôtre Langue & nostre Empire; Car il sera tousiours vray qu'il y aura vn bon & vn mauuais Vsage, que le mauuais sera composé de la pluralité des voix, & le bon de la plus saine partie de la Cour, & des Escriuains du tẽps; qu'il faudra toûjours parler & escrire selon l'Vsage qui se forme de la Cour & des Autheurs & que lors qu'il sera douteux ou inconnu, il en faudra croire les Maistres de la langue, & les meilleurs Escriuains. Ce sont des maximes à ne changer iamais, & qui pourront seruir à la posterité de mesme qu'a ceux qui viuent aujourd'huy, & quand on changera quelque chose de l'Vsage que i'ay remarqué, ce sera encore selon ces mesmes Remarques l'on parlera & que l'on escrira autrement, pour ce regard, que ces remarques ne portent. Il sera toûjours vray aussi, que les Regles que ie donne pour la netteté du langage ou du stile subsisteront,

*ubſiſteront, ſans iamais receuoir de change-
ent. Outre qu'en la conſtruction Gramma-
cale les changemens y ſont beaucoup moins
requens qu'aux mots & aux phraſes.*

*A tout ce que ie viens de dire en faueur de
es remarques contre le changément de l'V-
ge, vn de nos Maiſtres adiouſte encore vne
aiſon, qui ne peut pas venir d'vn eſprit, ny
'vne ſuffiſance vulgaire. Il ſouſtient que
uand vne langue a nombre & cadence en
s periodes, comme la Françoiſe l'a mainte-
ant, elle eſt en ſa perfection, & qu'eſtant ve-
uë à ce point; on en peut donner des reigles
ertaines, qui dureront touſiours. Il appuye
n opinion ſur l'exemple de la langue Latine,
dit que les reigles que Ciceron a obſeruée,
toutes les dictions & toutes les phraſes
ont il s'eſt ſeruy, eſtoient auſſi bonnes &
uſſi eſtimées du temps de Seneque, que qua-
re-vingts ou cent ans auparauant, quoy que
u temps de Seneque on ne parlaſt pas cõme
u ſiecle de Ciceron, & que la langue fuſt ex-
remement deſcheuë. Mais comme il ſe ren-
ontre en cela beaucoup de difficultez, qui de-
andent vne longue diſcuſſion, il n'appar-
ient qu'à l'autheur d'vne erudition ſi exquiſe
e les déméler, & d'en auoir toute la gloire.
our moy, c'eſt aſſez qu'il m'ait permis d'en
ucher vn mot en paſſant, & d'attacher cette*

piece comme vn ornement à ma Preface.

XI. *S'il est ray que n puiſ- quel- uefois ire des ots.*

Mais puis que j'ay reſolu de traiter à fond toute la matiere de l'Vſage, il faut voir s'il eſt vray, comme quelques vns le croyent qu'il y ait de certains mots qui n'ont iamais eſté dits, & qui neantmoins ont quelquefois bonne grace; mais que tout conſiſte à les bien placer. En voicy vn exemple d'vn des plus beaux & des plus ingenieux eſprits de noſtre ſiecle, à qui il deuroit bien eſtre permis d'inuenter au moins quelques mots, puis qu'il eſt ſi fertile & ſi heureux à inuenter tant de belles choſes en toutes ſortes de ſujets, entre leſquels il y en a vn d'vn inuention admirable, où il a dit,

Dedale n'auoit pas de ſes rames plumeuſes
Encore trauerſé les ondes eſcumeuſes.

Il a fait ce mot Plumeuſes, *qui n'a iamais eſté dit en noſtre langue; il eſt vray que ce n'eſt pas vn mot tout entier, mais ſeulement allongé, puis que d'vn mot receu* plume, *il a fait* plumeux, *ſuiuant le conſeil du Poëte, dont nous auons deſia parlé,*

Licuit, ſempérque licebit, &c.

Et certainement il l'a ſi bien placé, que s'il en faut receuoir quelqu'vn, celuy-cy merite ſon paſſeport. Mais auec tout cela ie me contente de ne point blaſmer ceux qui ont ces belles hardieſſes, ſans les vouloir imiter, ni les conſeiller aux autres, noſtre langue

les souffrant moins que langue du monde, & estant certain qu'on ne les sçauroit si bien mettre en œuure, que la pluspart ne les condamnent. Il n'est permis à qui que ce soit de faire de nouueaux mots, non pas mesme au Souuerain; de sorte que M. Pomponius Marcellus eut raison de reprẽdre Tibere d'en auoir fait vn, & de dire qu'il pouuoit bien donner le droit de Bourgeoisie Romaine aux hommes, mais non pas aux mots; son authorité ne s'estendant pas iusques-là. Ce n'est pas qu'il ne soit vray, que si quelqu'vn en peut faire qui ait cours, il faut que ce soit vn Souuerain, ou vn Fauori, ou vn principal Ministre, non pas que de soy pas vn des trois ayt ce pouuoir, comme nous venons de dire auec ce Grammairien Romain; mais cela se fait par accident, à cause que ces sortes de personnes ayant inuenté vn mot, les Courtisans le recueillent aussi-tost, & le disent si souuent, que les autres le disent aussi à leur imitation; tellement qu'enfin il s'establit dans l'Vsage, & est entendu de tout le monde; Car puis qu'on ne parle que pour estre entendu, & qu'vn mot nouueau, quoy que fait par vn Souuerain, n'en est pas d'abord mieux entendu pour cela, il s'ensuit qu'il est aussi peu de mise & de seruice en son commencement, que si le dernier homme de ses

Estats l'auoit fait. Enfin i'ay oüy dire à vn grand homme, qu'il est iustement des mots, comme des modes. Les Sages ne se hazardent iamais à faire ny l'vn ny l'autre; mais si quelque temeraire, ou quelque bizarre, pour ne luy pas donner vn autre nom, en veut bien prendre le hazard, & qu'il soit si heureux qu'vn mot, ou qu'vne mode qu'il aura inuentée, luy reüssisse; alors les Sages qui sçauent qu'il faut parler & s'abiller comme les autres, suiuent non pas, à le bien prendre, ce que le temeraire a inuenté; mais ce que l'Vsage a receu, & la bizarrerie est égale de vouloir faire des mots & des modes, ou de ne les vouloir pas receuoir apres l'approbation publique. Il n'est donc pas vray qu'il soit permis de faire des mots, si ce n'est qu'on veüille dire, que ce que les Sages ne doiuent iamais faire, soit permis. Cela s'entẽd des mots entiers; car pour les mots allongez ou dériuez, c'est autre chose; on les souffre quelquefois, comme i'ay dit, suiuant le sens d'Horace, & le bel exemple que i'en ay donné.

XII. 1. Pourquoy l'Autheur n'a point voulu obseruer d'ordre en ces Remarques

Peut-estre qu'on trouuera estrange, que ie n'aye obserué aucun ordre en ces Remarques, n'y ayant rien de si beau ny de si necessaire que l'ordre en toutes choses; mais n'est-il pas vray que si j'eusse obserué celuy qu'on appelle Alphabetique, on eust esté content?

Et

Et la Table ne fait-elle pas ? & encore auec plus d'auantage, puis que non seulement elle reduit à l'ordre de l'Alphabet tout le texte des Remarques, qui est tout ce qu'on eust demandé ; mais aussi toutes les choses principales qu'elles contiennent, qui est ce qu'on n'auroit pas eu sans la Table. Outre que cet ordre Alphabetique ne produit de soy autre chose, que de faire trouuer les matieres plus promptement ; c'est pourquoy il a tousiours esté estimé le dernier de tous les ordre, qui ne contribuë rien à l'intelligence des matieres que l'on traite; Et de fait pour en donner vn exemple tout visible, entendroit-on mieux la remarque que ie fais sur ce mot amour,*& celle que ie fais sur la proposition* auec,*s'ils estoient tous deux rangez sous vne mesme lettre ? ont-ils quelque chose de commun ensemble, si ce n'est de commencer par vne mesme lettre, qui n'est rien?*

2. Qu'il a grande differance entre vn meslange de diuerses choses & vne confusion

Mais on me dira, qu'il y auoit vne autre espece d'ordre à garder plus raisonnable & plus vtile, qui estoit de ranger toutes ces Remarques sous les neuf parties de l'Oraison, & de mettre ensemble premierement les articles, puis les noms, puis les pronoms, les verbes, les participes, les aduerbes, les prepositions, les conionctions, & les interiections. Ie respons que ie ne nie pas que cet ordre ne

ſoit bon, & ſi l'on iuge qu'il ſoit plus commode ou plus profitable au Lecteur il ne ſera pas mal-aiſé par vne ſeconde Table, & par vne ſeconde impreſſion d'y reduire ces Remarques, quoi que pour en parler ſainement, il ne ſeruiroit qu'à ceux qui ſçauent la lãgue latine,& par conſequent toutes les parties de la Grammaire;car pour les autres qui n'ayãt point eſtudié ne ſçauront ce que c'eſt que de toutes les parties de l'Oraiſon, tant s'en faut que cet ordre leur agreaſt ny leur donnaſt aucun auantage,qu'il pourroit les effaroucher, & leur faire croire qu'ils n'y comprendroient rien,quoy qu'en effet elles ſoient,ce me ſemble, concuës d'vne ſorte, que les femmes & tous ceux qui n'ont nulle teinture de la langue Latine en peuuent tirer de profit. C'eſt pourquoy i'y ay meſlé beaucoup moins d'erudition que la matiere n'en euſt pû ſouffrir; & encore a-ce eſté par l'auis de mes amis,& d'vne façon que le Latin ni le Grec ne troublent point le François. Et certainement ſi i'auois eu à faire vne Grammaire, ie confeſſe que ie ne l'aurois deu ni peu faire autrement, que dans l'ordre des parties de l'Oraiſon,à cauſe de la dependance qu'elles ont l'vne de l'autre par vn certain ordre fondé dans la nature, & non point arriué par haZard, comme Scaliger le pere l'a admirablement demonſtré.

Mais

Mais comme ie n'ay eu dessein que de faire des Remarques, qui sont toutes destachées l'vne de l'autre,& dont l'intelligence ne dépend nullement, ni de celles qui precedent, ni de celles qui suiuent, la liaison n'y eust serui que d'embarras & i'eusse bien pris de la peine pour rendre mon trauail moins agreable,& moins vtilie; car il est certain que cette continuelle diuersité de matieres recrée l'esprit, & le rend plus capable de ce qu'on luy propose, sur tout quand la briefueté y est jointe,comme icy, & qu'on est asseuré que chaque Remarque fait sont effet.

Apres tout,il y a vne certaine confusion qui a ses charmes, aussi bien que l'ordre; toutefois ie ne tiens pas que ce soit vne confusion qu'vn meslange de diuerses choses, dont chacune subsiste separement.

I'ay eu encore vne autre raison qui m'a obligé de n'obseruer point d'ordre, ie ne la veux point dissimuler. C'est que n'ayant pas acheué ces Remarques,quand ceux qui ont tout pouuoir sur moy, m'ont fait commencer à les mettre sous la Presse, i'ay eu moyen d'en aiouster tousiours de nouuelles, ce que ie n'eusse pû faire si i'eusse suiui l'vn des deux ordres,dont ie viens de parler; Mais certainement quand tout auroit esté acheué,ie n'aurois pas laissé de les donner auec cet agrea-

ble meslanhe pour les raisons que i'ay dites.

XIII. 1. D'où viët qu'il n'y a point de faute corrigée dans ces Remarques, qui ne soit attribuee à quelque bons Autheur. 2. En combiẽ de façons differentes il peut arriuer aux meilleurs autheurs de faire des fautes. 3. Le moyen absolument necessaire dont les autheurs se doiuent seruir pour ne faire point de faute, ou plustost pour n'en gueres faire. 4. Comment il faut vser des auis de ceux que l'on consulte.

On m'obiectera encore que toutes les fautes que ie remarque, ie les attribuë à nos bons Autheurs, & qu'ainsi il n'y en a donc point selon moy, qui en soit exent! Ie l'auoüe auec tout le respect qui leur est deu, & ie ne crois pas, que comme ce sont tous d'excellens hommes, il y en ait vn seul qui pretende, s'il est encore viuant, ou qui ait pretendu s'il ne l'est plus, d'estre impeccable en cette matiere, non plus qu'aux autres, ce serois leur faire grand tort de penser qu'ils eussent ce sentiment d'eux-mesmes.

Magni homines sunt, homines tamen *Les vns pechent en se seruant d'vne locution* du mauuais Vsage, *croyant qu'elle soit* du bon, *& c'est la faute la plus ordinaire qui se commette; les autres, comme i'ay dit, par vne certaine inclination qu'ils ont à vser de certains mots, & de certaines phrases, que tous les autres desaprouuent; ou bien par vne auersion qu'ils ont pour d'autres mots, ou d'autres termes qui sont bons, & que tout le monde approuue; les autres par negligence; les autres pour ne sçauoir pas tous les secrets de la langue; car qui se peut vanter de les sçauoir? Et les autres par vne authorité qu'ils croyent que leur reputation leur à acquise, s'attachent, comme i'ay dit à leur*

propre ſentiment contre l'opinion commune,
3. C'eſt pourquoy i'ay toûjours creu, qu'il n'y auoit point de meilleur remede pour ne point faire de faute, ou pluſtoſt pour n'en gueres faire que de communiquer ce que l'on eſcrit, auant que de mettre au iour. Mais quand ie dis communiquer, *ie l'entends de la bonne ſorte, que ce ſoit pour chercher la cenſure & non pas la loüange, quoy qu'il ſoit également iuſte, de donner & de receuoir l'vn & l'autre, quand ils ſont bien fondez. Il eſt vray, que pour cela il faut que s'adreſſer à des perſonnes intelligentes & fidelles, & les prier auec autant de ſincerité, qu'ils en doiuent auoir à dire franchement leurs auis, car que ſert de diſſimuler? il y a encore plus de gens qui donnent leur auis auec franchiſe, qu'il n'y en a qui le demandent de cette ſorte. Ie ne voudrois pas que le Cenſeur oüyſt lire, mais qu'il euſt luy-meſme; la cenſure des yeux, comme chacun ſçait, eſtant bien plus exacte & plus aſſeurée que celle de l'oreille, à qui il eſt tres-aiſé d'impoſer, ny qu'on leuſt en compagnie; mais chacũ à part.*
4. Et quand ceux que i'aurois conſultez me diroient leur auis, ſi ie voyois qu'ils euſſent raiſon de me reprendre, ie paſſerois franhement condamnation: car vn homme du meſtier, s'il n'eſt bien preoccupé & aueuglé de

l'amour propre, connoist aussi-tost s'il a tort; que si l'on croyoit auoir la raison de son costé, il ne la faut pas abandonner par vne lasche complaisance, mais s'enquerir d'autres personnes capables ; & si plusieurs nous condamnent , quelque bonne opinion que nous ayons de nostre sentiment , il y faut renoncer & se soûmettre à celuy d'autruy. C'est comme i'en ay vsé dans ces Remarques ; car encore que i'aye esté tres-fidelle & tres-religieux à rapporter la verité, c'est à dire, à ne decider iamais aucun doute , qu'apres, auoir verifié auec des soins & des perquisitions extraordinaires,que c'estoit le sentimẽt & l'Vsage de la Cour , des bons Autheurs, & des gens sçauans en la langue , & que d'ailleurs ie serois coupable d'vne lasche imposture enuers le public , de vouloir faire passer mes opinions particulieres,si i'en auois, au lieu des opinions generales & receuës aux trois tribunaux que ie viens de nommer; si est-ce que ie n'ay pas laissé de cõmuniquer ces obseruations à diuerses personnes , qui possedent en vn haut degré les deux qualitez que i'ay dites. Les vns en ont veu vne partie, les autres vne autre; mais il y en a trois qui ont pris la peine de les voir toutes,& qui au milieu de leurs doctes occupations,ou de leurs plus grandes affaires, n'ayant point d'heure

qui

qui ne leur ſoit prcieuſe, ont bien voulu en donner pluſienrs à l'examen de ce Liure.

Mais pour reuenir aux Autheurs que ces Remarques prennent, le Lecteur ſe ſouuiendra s'il luy plaiſt, de ce que ie ſuis contraint de repeter pluſieurs fois. 1. Que ce n'eſt point de mon chef que ie prẽs la liberté de reprendre ces excellens hõmes; mais que ie rapporte ſimplement le bon Vſage, *où ie ne contribuë rien ſi ce n'eſt de faire voir qu'vn bon Autheur y a manqué, & qu'il ne le faut pas ſuiure. 2. Au reſte dans ces reprehenſions, ie ne nomme ni ne deſigne iamais aucun Autheur, ni mort, ni viuant; En ſeruant le public ie ne voudrois pas nuire aux particuliers que i'honore. 3. Mais auſſi il ne faut pas croire que ie me forge des fantoſmes pour les combatre, ie ne reprens pas vne ſeule faute qui ne ſe trouue dans vn bon Eſcriuain, & quelquefois en laiſſant la faute ie change les mots, pour empeſcher qu'on ne connoiſſe l'Autheur. Auſſi ces Remarques ne ſont pas faites contre les fautes groſſieres, qui ſe commettent dans les Prouinces, ou dans la lie du peuple de Paris; elles ſont preſque toutes choiſies & telles, que ie puis dire ſans vanité, puis que ce n'eſt pas moy qui prononce ces Arreſts, mais qui les rapporte ſeulement, qu'il n'y a perſonne à la Cour, ny aucun bon Eſcriuain,*

XIV.

1. Que ce n'eſt pas de ſon chef, que celuy qui a fait ces Remarques reprend les Autheurs qu'il ne fait que rapporter la cenſure generale.

2. Qu'aucun de ceux qui ſont repis, mort ou viuant n'eſt nommé dans ces Remarques.

3. Que neantmoins l'autheur des Remarques ne reprend aucune faute, qui ne ſe trouue dans de bons ouurages.

4. Que c'eſt vne

verité & non pas vne vanité de dire qu'il n'y a persõne qui ne puisse profiter de ces Remarques.

Escriuain, qui n'y puisse apprendre quelque chose, & que comme j'ay dit, qu'il n'y en auoit point qui ne fist quelque faute, il n'y en a point aussi qui n'y trouue à profiter. Moy mesme qui les ay faites, ay plus besoin que personne, comme plus suiet à faillir, de les relire souuẽt, & mon Liure est sans doute beaucoup plus sçauent que moy, car il faut que ie redise encore vne fois, que ce n'est pas de mon fonds, que ie fais ce presẽt au public; mais que c'est le fond de l'Vsage, *s'il faut ainsi dire, que ie distribuë dãs ces remarques.*

XV. 1 Qu'il n'y a que les morts qu'on loue, qui sont nommez dans ces Remarques, & qu'on ne fait que designer les viuans.

1. Ie nomme les morts quand ie les loüe, mais non pas les personnes viuantes, de peur de leur attirer de l'ẽuie, ou de passer pour flateur; ie me contente de les designer, & quoy que ce soit d'vne façon qu'on ne laisse pas de les reconnoistre à trauers ce voile, il sert toûiours à soulager leur pudeur, & à rendre la loüãge moins suspecte & de meilleure grace.

2. Qu'on n'y a point affecté la loüãge de certaines personnes, si le suiet ne les a sen presẽtées.

2. Il m'importe aussi que l'on sçache, que ie n'ay point affecté la loüange de certaines personnes particulieres; mais parlé seulement de celles qui se sont comme presentées deuant moy; qui sont comme nées dans mon suiet, & que ie ne pouuois non plus refuser, qu'appeller les autres, qui n'y auoient que faire. Ceux qui y prendront garde, verront

ront que ie n'ay point mendié ces occasions, & que ie n'ay que les receuoir.

3. I'ay traité differemment les Autheurs anciens, & ceux de nostre temps, pour obseruer moy-mesme ce que ie recõmende tant aux autres, qui est de suiure l'Vsage. Par exemple, ie dis tousiours Amiot, *& toûiours* M. Coëffeteau, *&* M. de Malherbe, *quoy qu'Amyot ait esté Euesque aussi bien que M. Coëffeteau: Car puis que tout le monde dit & escrit* Amyot *& que l'on parle ainsi de tous ceux qui n'ont pas été de nôtre tẽps, ce seroit parler contre l'vsage, de mettre* Mõsieur *deuant, mais pour ceux que nous auons veûs, & dont la memoire est encore toute fraiche parmy nous, comme M. Coëffeteau, & M. de Malherbe, nous ne les sçauriõs nõmer autrement, ny en parlant ny en escriuant, que comme nous auions accoustumé de les nommer durant leur vie, & ainsi ie me suis conformé en l'vn & en l'autre à nostre Vsage.* 3. Pourquoy les autheurs anciens & modernes sont traitez differemment dãs ces Remarques.

Au reste il y auoit beaucoup d'autres choses, dont ie pouuois enrichir cette Preface, qui eust esté vn champ bien ample à vn homme eloquent pour acquerir de l'honneur. Car premierement que n'eust-il point dit de l'excellence de la parole, ou prononcée, ou écrite, & des merueilles de l'eloquence, dõt la pureté & la netteté du langage sont les fondemens? N'eust-il

N'eust-il pas fait voir que les plus belles pẽsées & les plus grandes actions des hommes mourroient auec eux, si les Escriuains ne les rendoient immortelles ; mais que ce diuin pouuoir n'est donné qu'à ceux qui escriuẽt excellemment, puis qu'il se faut sçauoir immortaliser soy mesme pour immortaliser les autres, & qu'il n'est point de plus courte vie, que celle d'vn mauuais liure? apres, décẽdant du general au particulier de nôtre langue, ne l'eust-il pas considerée en tous les états differens où elle a esté ? N'eust-il pas dit depuis quel tẽps elle à commcẽe à sortir comme d'vn Caos, & à se deffaire de la barbarie, qui l'a tenuë durant tant de Siecles dans les tenebres, sans qu'elle nous ait laissé aucun monument des memorables actions de nos Gaulois, que nous n'auons sceües que par nos ennemis? Il est vray que nous pouuons dire, que ces glorieux témoignages sortis d'vne bouche ennemie, sont plus certains, & que ces Grands hõmes auoient tant de soin de biẽ faire, qu'ils ne se soucioient gueres de bien parler, ni de bien escrire, n'eust-il pas representé nostre lange comme en son berceau, ne faisant encore que begayer, & en suite son progrés, & comme ses diuers âges iusqu'à ce qu'enfin elle est paruenuë à ce comble de perfectiõ, où nous la voyons auiourd'hui? Il eust biẽ osé la faire

entrer

entrer en comparaiſon auec les plus parfaites langues du monde, & luy faire pretendre plusieurs auantages ſur les vulgaires les plus eſtimées. Il luy euſt oſté l'ignominie de la paureté, qu'on luy reproche ; & parmi tant de moyẽs qu'il eût eu de faire paroître ſes richeſſes, il eût employé les traductiõs des plus belles pieces de l'antiquité, où nos François égalent ſouuent leurs Autheurs, & quelquefois les ſurpaſſent. Les Florus, les Tacites, les Cicerõs meſmes, & tãt d'autres sõt cõtraints de l'auoüer, & le grand Tertulien s'eſtonne, que par les charmes de nôtre eloquence on ait ſceu transformer ſes rochers & ſes eſpines en des jardins deticieux. Il ne faut donc plus acuſer nôtre langue, mais nôtre genie, ou plûtoſt nôtre pareſſe, & nôtre peu de courage, ſi nous ne faiſons rien de ſemblable à ces chef-d'œuures, qui ont ſurueſcu tant de ſiecles, & dõné tant d'admiration à la poſterité. Apres cela il euſt encore fait voir, qu'il n'y a iamais eu de langue, où l'on ait eſcrit plus puremẽt & plus nettement qu'en la noſtre, qui ſoit plus ennemie des equiuoques & de toute ſorte d'obſcurité, plus graue & plus douce tout enſemble, plus propre pour toutes ſortes de ſtiles, plus chaſte en ſes locutions, plus judicieuſe en ſes figures, qui aime plus l'elegance & l'ornement, mais qui craigne plus

l'affection.

l'affection. Il eût fait voir, comme elle ſçait temperer ſes hardieſſes auec la pudeur & la retenuë qu'il faut auoir, pour ne pas donner dans ces figures monſtreuſes, où donnent aujourd'huy nos voiſins, dégenerans de l'eloquence de leurs peres. Enfin il euſt fait voir qu'il n'y en a point qui obſerue plus le nombre & la cadence dans ſes periodes, que la noſtre, en quoy conſiſte la veritable marque de la perfection des langues. Il n'euſt pas oublié l'Eloge de cette Illuſtre Compagnie qui doit eſtre comme le Palladium de noſtre lãgue, pour la conſeruer dans tous ſes auantages & dans ce floriſant eſtat où elle eſt, & qui doit ſeruir cõme de digue contre le torrẽt du mauuais Vſage, qui gaigne touſiours ſi l'on ne s'y oppoſe. Mais comme toutes ces belle matieres veulent eſtre traitées à plein fond, & auec apparat, il y auroit eu de quoy faire vn iuſte volume, pluſtoſt qu'vne Preface. La gloire en eſt reſeruée toute entiere à vne perſonne qui medite depuis quelque temps noſtre Rhetorique, & à qui rien ne manque pour executer vn ſi grand deſſein; Car on peut dire qu'il a eſté nourri & eſleué dans Athenes, & dans Rome, comme dans Paris, & que tout ce qu'il y a d'excellens hommes dans ces trois fameuſes Villes a formé ſon eloquence. C'eſt celuy que i'ay voulu deſigner ailleurs, quand

ie l'ay nommé l'vn des grands ornemens du Barreau, aussi bien que de l'Academie, & que i'ay dit, que sa langue & sa plume sont également eloquentes. C'est celuy qui doit estre ce Quintilien François que i'ay souhaité à la fin de mes Remarques. Le sçachant i'aurois bien esté temeraire de m'engager dans cette entreprise, qui d'ailleurs surpasse mes forces, & demande plus de loisir que ie n'en ay. Outre que ces choses, quoy qu'excellentes & rares, ne sont pas neantmoins si peu connuës, ny si necessaires à mon sujet, que celles que i'ay dites de l'Vsage, sans lesquelles mes Remarques ne sçauroient estre bien entenduës, ny par consequent faire l'effect que ie me suis proposé pour l'vtilité publique, & pour l'honneur de nostre langue.

S'il se trouve qu'en cet Ouurage l'Auteur n'observe pas toûiours ses propres Remarques, il declare que c'est sa faute ou celle de l'Imprimeur, & qu'il s'en faut tenir à la Remarque, & non pas à la façon dont l'Auteur en aura vsé contre sa Remarque.

On sçaura aussi que les noms que l'Autheur allegue comme Latins, quoy que de personnes d'autres Nations, comme Cyrus, Crœsus, Pyrrhus, Porus, &c. *ne laissent pas de passer pour des mots Latins, puis que les Latins les ont naturalisez, & leur ont donné cette terminaison. Les François en ont fait de mesme.*

En la page 140. *l.* 10. *traitant des preterits qui se composent des participes passifs, il y a ces mots :* Notez que participes & preterits ne sont icy qu'vne mesme chose. *L'Autheur a appris que plusieurs ne comprenoient pas comme il se peut faire, qu'en aucun lieu les participes, & les preterits ne soient qu'vne mesme chose; mais il l'esclaircit par vn seul exemple, qui fait voir qu'il est indifferent d'appeller participe ou preterit, ce qu'il veut faire passer icy pour vne méme chose. Quand il dit* icy, *il entend parler des preterits composez des participes passifs seulement, & iamais des autres : car qui ne sçait que le verbe à qui le preterit appartient, & le participe sont deux parties de l'Oraison toutes distinctes? Voicy l'exemple :* Quant aux preterits composez, lors que le nom auquel ils se rapportent, les precede, ils, *c'est à dire*, les preterits, doivent estre du mesme genre & du mesme nombre que le nom. *Le voicy de l'autre*

tre façon : Quant aux preterits composez, lors que le nom les precede, les participes doiuent estre du mesme genre & du mesme nombre que le nom. *Qui ne voit qu'il est indifferent en cet exemple de mettre* preterits, *ou* participes, *&* *que de là il s'ensuit, que participes & preterits. ne sont donc* icy *qu'vne mesme chose ? Et comme dans la Remarque tres-ample que l'Autheur en a faite, il se pouvoit faire qu'il nommeroit tantost preterit & tantost participe, ce qui en effet n'est icy qu'vne mesme chose, il auoit crû bien faire d'en auertir le Lecteur au commencement, de peur que cela ne l'embarrassast. Mais puisque l'Autheur s'est apperceu que sa trop grande precaution a fait vn effet tout contraire, il ostera cette pierre d'achoppement à la premiere impression, & cependant il a esté obligé de faire voir que ce qu'il a dit est vray, & qu'il a eu raison de le dire ainsi.*

En la page 31. *l.* 22. *il y a ces mots*, Il est malaisé de juger d'où vient cette façon de parler, *sortir en effet. L'Autheur a appris depuis qu'elle venoit de* sortiri effectum ; *ce qu'il n'auoit peu s'imaginer, parce qu'il n'y a pas vn bon Autheur Latin, qui l'ait iamais dit. Et de fait Robert Estienne dans son thresor de la langue Latine, qui est si copieux, met huit vsages differens de ce verbe* sortiri, *sans faire aucune mention de* sortiri effectum. *Il ne se trouve que dans le Code en la loy vnique.* Si de momentanea possessione fuerit appellatum, *où il y a*, lata sententia sortitur effectum : *mais c'est du Latin barbare de Tribonien, ou du siecle d'Arcadius. On ne le verra iamais dans le Digeste, ny dans les endroits du Code, qui n'ont point esté corrompus apres auoir esté tirez des*

anciens

anciens Iuriſconſultes. Au lieu de ſortiri effectum, *ils diſent touſiours auec tous ceux qui ont bien parlé Latin*, habere effectum, obtinere effectum, perduci ad effectum. *Ce n'eſt pas que l'Autheur veüille dire que* ſortir ſon effet, *ne vienne de* ſortiri effectum, *pour barbare que ſoit la phraſe.*

En la page 234. il y a vne Remarque intitulée, Se condouloir, *l'Auteur dit que cette façon de parler eſt bonne. Elle l'eſt encore dans pluſieurs excellens Autheurs modernes : mais à la Cour, elle n'eſt plus en vſage, on dit* s'affliger auec quelqu'vn, *ou* faire compliment à quelqu'vn ſur, &c.

REMARQVES SVR LA LANGVE FRANCOISE.

Heros, heroïne, heroïque.

EN ce mot *Heros*, la lettre *h*, est aspirée, & non pas muette, c'est à dire, que l'on dit *le heros*, & non pas *l'heros*, contre la reigle generale, qui veut que tous les mots Frãçois qui commencent par *h*, & qui vennent du Latin, où il y a aussi vne *h*, au cõmencement, n'aspirent point leur *h*. Par exemple *honneur* vient d'*honor*, on dit donc *l'honneur* : & non pas *le honneur* : *heure* vient d'*hora*, on dit donc *l'heure*, & non pas *la heure*, & ainsi des autres. Par cette reigle il faudroit dire *l'heros*, & non pas *le heros*, parce qu'il viẽt du Latin qui l'écrit auec vne *h*, & il n'importe pas que les Latins l'ayãt pris des Grecs, il suffit que les Latins le disent ainsi, aussi bien qu'*hora*, qui est Grec & Latin tout ensẽble. Neantmoins cette regle infaillible presque en tous les autres mots souffre exception en celuy-cy, & il faut dire *le heros*. La

curiosité ne sera pas peut estre desagreable, de sçauoir d'où peut proceder cela; car bié qu'il soit vray qu'il n'y a rien de bizarre que l'vsage, qui est le maistre des langues viuantes, si est ce qu'il ne laisse pas de faire beaucoup de choses auec raison; & où il n'y a point de raison comme icy, il y a quelque plaisir d'en chercher la coniecture. C'est à mon auis, que ce mot *heros*, quand on a commencé à le dire, n'estoit guere entendu que des sçauans, & parce qu'il a vne grande ressemblance auec *heraut*, qui est vn mot de tout temps fort vsité, on a pris aisément l'vn pour l'autre: Ainsi tout le monde ayant accoustumé de prononcer *le heraut*, & non pas *l'heraut*, il y a grande apparence que ceux qui ne sçauoient pas ce que c'estoit que *heros*, & qui faisoient sans doute le plus grand nombre, ont pris le change, & ont prononcé *heros* comme *heraut*, croyant que ce n'étoit qu'vne mesme chose, ou qu'il luy ressembloit si fort qu'il n'y falloit point mettre de difference pour la prononciation. Et de fait il se trouue des gens, qui parlant du *Heros* d'vn Roman, ou d'vn Poëme heroïque, l'appellent le *heraut*. Ce qui confirme fort cette coniecture, c'est qu'*heroïne* & *heroique*, se prononcent d'vne façon toute contraire & comme l'on dit *le heros*, on dit *l'heroyne*, & *l'heroyque*, la mesme lettre *h*, estant aspirée en *heros*, & müette en *heroyne* & *heroyque*. Cette contrarieté si estrange procede apparémment de ce que la ressemblance que *heraut* a auec *heros*, ne s'est pas rencontré auec *heroyne* &, *heroyque*, qui d'ailleurs n'ont point d'autres mots qui leur ressemblent, ausquels l'*h* soit aspirée, comme le mot de *heraut* ressemble à celuy de *heros*.

Il s'est rencontré encore vne chose assez plai-

ſante pour authoriſer la prononciation irreguliere de *heros*; c'eſt qu'au pluriel, ſi on le prononçoit ſelon la reigle, & que l'on ne fiſt pas l'*h* aſpirante, on feroit vne facheuſe & ridicule equiuoque, & il n'y auroit point de difference entre ces deux prononciations, *les heros* de l'Antiquité & *les zeros* de chiffre.

Periode.

CE mot eſt maſculin quand il ſignifie le plus haut poinct, ou la fin de quelque choſe, comme *Monté au periode de la gloire, iuſqu'au dernier periode de ſa vie*, Mais il eſt feminin quand il veut dire vne partie de l'oraiſon qui a ſon ſens tout complet, *Vne belle periode, des periodes nombreuſes*,

Quelque.

CE mot eſt quelquefois aduerbe, & par conſequent indeclinable. Il ſignifie alors *enuiron*. Il ne faut donc point y adiouſter d'*s*, quand il eſt ioint auec des pluriels, cõme il faut dire, *ils eſtoient quelque cinq cens hommes*, & non pas, *quelques cinq cens* : car là il n'eſt point pronom, mais aduerbe.

Ce qu'il vous plaira.

IL faut dire ainſi, & non pas, *ce qui vous plaira*, & pour preuue, mettons vn pluriel deuant & diſons, *Ie vous rendray tous les honneurs qu'il vous plaira*, perſonne ne doute que ce ne ſoit bien parler, & toutefois ſi au lieu de *qu'il*, nous met-

tions *qui*,cõme font plusieurs,& de nos meilleurs Escriuains,il est certain qu'il faudroit dire, *Ie vous rendray tous les honneurs qui vous plairont* ce qui seroit ridicule. On dit, *qu'il vous plaira*, parce qu'õ y sous-entẽd des paroles,que l'on supprime par élegance,comme quand ie dis, *Ie vous rendray tous les honneurs qu'il vous plaira* , il y faut sous-entendre ces mots, *que ie vous rende*. Et ainsi en tous les autres endroits où l'on se sert de cette façõ de parler, *Ie fais tout ce qu'il vous plaist* , on sous-entend, *que ie face*; car outre qu'il est plus élegant de le supprimer,il seroit importũ d'y aiouster toujours cette queuë dans vn vsage si frequent, qu'est celuy de ce terme de courtoisie &de ciuilité.

Propreté, & non pas *Proprieté*.

PRoprieté est bon pour signifier le *proprietas* des Latins,mais il ne vaut rien pour dire, *le soin que l'on a de la netteté, de la bien-seance, ou de l'ornement en ce qui regarde les habits, les meubles , ou quelque autre chose que ce soit*. Il faut appeller cela *propreté*, & non pas *proprieté*. Et ce n'est pas seulement pour mettre de la differẽce entre *proprieté* & *propreté*, qui signifiẽt deux choses si éloignées, car il est assez ordinaire en toutes lãgues;qu'vn méme mot signifie deux ou plusieurs choses , mais c'est parce que *proprieté* est vn mot qui vient du Latin *proprietas*, au lieu que *propreté* n'en viẽt point(car *proprietas* ne signifie iamais cela)mais vient de son adiectif *propre*, qui dans la signification de *net*, ou d'*aiusté*, est vn mot purement François;duquel adiectif se forme *propreté* , comme *saleté* se forme de *sale*; & *pauureté* de *pauure*. Ie sçay bien que quelques-vns croyent que *propre*, d'où viẽt *propre-*

té, est pris du Latin *proprius* figurément, comme si l'on vouloit dire, que d'apporter à chaque chose la bien-seance qui luy est propre & conuenable, a donné lieu d'appeller *propres* toutes les choses, où cette bien-seance se rencontre, mais cela est trop subtil, & trop recherché. Quoy qu'il en soit, il est constant qu'il faut dire *propreté* en ce sens là, & non pas *proprieté*.

Chypre.

IL faut dire *l'Isle de Chypre, la bouche de Chypre*, & non pas *l'Isle de Cypre, la poudre de Cypre*. L'Vsage le veut ainsi, nonobstant sõ origine. Ie pensois que M. de Malherbe eust esté le premier qui l'eust écrit de cette sorte, mais j'ay trouué que M. de Montagne dans ses Essais, ne le dit iamais autrement.

Personne.

CE mot a deux significations, & deux genres differens, & cette difference, pour estre ignorée de quelques-vns, fait qu'ils n'osent s'en seruir, & qu'ils l'éuitent comme vn écueil, ne sçachãs s'il le faut faire masculin ou feminin. Il signifie donc, *l'homme & la femme tout ensemble*, comme fait *homo* en Latin, & en ce sens il est tousiours feminin, & a *personnes* au pluriel, se gouuernãt en tout & par tout comme les autres substãtifs reguliers. Par exemple. *I'ay veû la personne que vous sçauez. Il faut porter du respect aux personnes constituées en dignité, c'est vne belle personne, de mauuaises personnes:* Il signifie aussi le *nemo* des Latins, le *nadie* des Espagnols, & le *nissuno* des Italiens, &

ce que les vieux Gaulois disoient, *nully*, c'est à dire *nulle personne, ny homme, ny femme*. En ce sens il est indeclinable, & n'a point propremẽt de genre, ny de pluriel, mais il se sert tousiours du genre masculin, à cause de la regle qui veut que les mots indeclinables n'ayant point de genre de leurs nature, s'associent tousiours d'vn adiectif masculin, comme de celuy qui est le plus noble. Par exemple on dit, *Personne n'est venu*, & non pas *Personne n'est venuë*. De mesmes on dira parlant à vn homme, *Ie ne vois personne si heureux que vous*, & non, *Ie ne vois personne si heureuse*. Neantmoins si l'on parle à vne femme, ou d'vne femme, on dira; *Ie ne vois personne si heureuse que vous*, ou *si heureuse qu'elle*, & cela se dit ainsi eu égard *à la femme*, & non pas eu égard à *personne*, qui en ce lieu-là n'est point feminin, comme nous auons dit, & comme il se voit clairement en l'autre exemple, lors qu'en palant à vn homme on dit, *ie ne vois personne si heureux que vous*. Que si l'on parle à vne femme, ou d'vne femme, sur quelque qualité qui soit en elle, & qui ne puisse pas estre en vn homme, comme par exemple, d'vne femme grosse, on est encore plus obligé d'vser du feminin, & de dire, *Ie n'ay iamais veû personne si grosse qu'elle*, & si l'on disoit *si gros qu'elle*, cela seroit estrange & ridicule. Mais apres tout, ce n'est pas encore fort bien parler de dire *si grosse*, parce qu'en ces sortes d'expressions, nostre langue ne se sert pas de *personne*, mais on le dit d'vne autre façon, comme, *Ie n'ay iamais veû de femme si grosse qu'elle*. De mesme vous ne direz pas à vne fille, *ie ne vois personne si beau*, ny *si belle que vous*, ce n'est pas là son vsage, parce que vous tirez *persõne* du general, pour en faire vn rapport particulier à vne fille, On dira

Ie ne vois rien de si beau que vous, ou *ie ne vois point de si belle fille que vous*. L'vſage de *perſonne* pour *nemo*, n'eſt propremẽt que pour les choſes qui regardent l'vn & l'autre ſexe conjointement, comme, *perſonne n'a eſté faché de ſa mort*. Icy *perſonne*, compréd l'homme & la femme ſans les ſeparer, & ainſi il a le genre maſculin. Mais quãd vous ſortez du general, qui cõprend les deux ſexes conjointement, pour faire que *perſonne* ſe rapporte particulieremẽt à vn ſexe, ou à vne perſonne ſeule, alors ce ne pas le lieu d'employer, *perſonne*, pour *nemo*.

Il y a encore vne remarque à faire pour *perſonne*, de la premiere ſignification. I'ay dit qu'il eſt touſiours feminin, & que l'on dit *vne perſonne*, *les perſonnes deuotes*, *les perſonnes qualifiées*, & ainſi des autres; mais apres qu'on l'a fait feminin, on ne laiſſe pas de luy donner quelquefois le genre maſculin, & meſmes plus elegãment que le feminin. Par exemple, Monſieur de Malherbe dit, *I'ay eu cette conſolation en mes ennuis, qu'vne infinité de perſonnes qualifiées ont pris la peine de me témoigner le deſplaiſir* QV'ILS *en ont eu*. *Qu'ils*, eſt plus élegãt que ne ſeroit *qu'elles*, parce que l'on a égard à la choſe ſignifiée, qui ſont *les hommes* en cét exẽple, & non pas à la parole qui ſignifie la choſe, ce qui eſt ordinaire en toutes les langues.

Si on, & *ſi l'on*.

A Cauſe de la rencontre des deux voyelles en ces deux petits mots, *ſi on*, pluſieurs écriuent touiours, *ſi l'on*, excepté en vn ſeul cas, qui eſt quand apres l'*n*, il ſuit immediatement vne *l*. Par exemple, ils diront, *ſi on le veut* & non pas

si l'on le veut parce qu'il y a vne *l*, immediatement apres *l'n*, & que des deux cacophonies, il faut choisir la moindre; Car, *si on*, blesse l'oreille, *si l'on le*, à leur auis, la blesse encore dauantage. De mesmes ils disent, *si on laisse*, & non pas, *si l'on laisse*, I'ay dit qu'ils vouloient que l'*l*, fust immediatement apres *l'n*, parce que lors qu'il y a vne syllabe, ou seulement vne lettre entre deux, ils disent *si l'on*, & non pas *si on* comme *si l'on ne le fait*, & *si l'on a laissé*, & non pas *si on ne le fait*, & *si on a laissé*. Au reste, quand on n'y sera pas du tout si exact, il n'y aura pas grand mal, mais pour vne plus grande perfectiõ, i'en voudrois vser ainsi.

On, *l'on*, & *t'on*.

ON, & *l'on* se mettent deuant le verbe. *On*, se met deuant & apres le verbe, *l'on* ne se met iamais apres le verbe, que par les Bretons, & quelques autres Prouinciaux, & *t-on* se met tousiours apres le verbe. *On dit*, & *l'on dit*, sont bons, mais *on dit* est meilleur au commencement de la periode. Si le verbe finit par vne voyelle deuãt *on*, comme *prie-on*, *alla-on*, il faut prononcer & écrire vn *t*, entre-deux *prie-t-on*, *alla-t-on*, pour oster la cacophonie, & quãd il ne seroit pas marqué, il ne faut pas laisser de le prononcer, ny lire cõme lisent vne infinité de gens, *alla on*, *alla il*, pour *alla-t-on*, *alla-t-il*. Il est vray qu'ẽ cette orthographe du, *t*, on a accoûtumé de faire vne faute, qu'il faut corriger desormais, pour ne riẽ obmettre qui puisse cõtribuer à la perfection de nostre langue. C'est que tous impriment & écriuent *alla-t'on*, ainsi mettant vne apostrophe apres le *t*, qui est tres-mal employée, parce que l'apostrophe ne se met iamais qu'en la place

d'vne voyelle qu'elle ſupprime, & chacun ſçait qu'il n'y en a point icy à ſupprimer apres le *t*. Il faut donc mettre vn tiret apres *t*, comme on l'a mis deuant, & eſcrire, *alla-t-on*, *prie-t-on*. Car de dire que le tiret ne joint jamais la lettre qui le precede auec la ſyllabe ſuiuante, comme par exemple, en *tres-haut*, l's ne ſe joint point auec l'*h*, qui ſuit; & qu'en *prie-t-on*, *alla-t-on*, le *t*, ſe joint auec *on* qui ſuit, on répond que cela eſt vray, lors qu'il n'y a qu'vn tiret, mais non pas quand il y en a deux comme icy, qui rendent le *t*, commun à toutes les deux ſyllabes.

Ie crois que ce ne ſera pas vne curioſité impertinente de ſçauoir l'ethimologie de ces deux mots, *on* & *l'on*; Ils viennent ſans doute d'*homme* ou de l'*homme*, comme ſi *on dit*, vouloit dire *homme dit*, & que *l'on dit* vouluſt dire l'*homme dit*. Mais par ſucceſſion de temps, parce qu'on en a beſoin à tout propos, on l'a abbregé, & on l'a eſcrit comme on l'a prononcé. Ce qui confirme cela, ce ſont les Poëtes Italiens, qui ſe ſeruent ordinairement d'*huom* pour *huomo*, auec le verbe qui commence par vne conſone, *huom brama*, pour dire *on deſire*, *huom teme*, pour dire *on craint*, Mais ſi l'on en veut vne preuue conuaincante, & non pas vne ſimple conjecture, c'eſt que les Allemans, & preſque toutes les nations Septentrionales, expriment noſtre *on*, par le meſme mot, qui dans leur langue ſignifie *homme*, qui eſt *man*. D'autres diſent auec beaucoup moins d'apparence, qu'il vient d'*omnis*.

En quels endroits il faut dire on, *&* *en quels endroits* l'on.

AV commencement d'vn diſcours, il faut dire *on* pluſtoſt que *l'on*, quoy que *l'on* ne ſoit pas mauuais. Que ſi ne n'eſt qu'au commencement d'vne periode, deuant laquelle il y en ait déja d'autres, *on* eſt encore meilleur que *l'on*. quelques-vns neantmoins tiennent que lors que le mot qui finit la periode precedente, a vn *é*, maſculin à la fin, comme par exemple, ſi *extremité*, eſt le dernier mot de la periode, on doit commencer l'autre par *l'on*, pour éuiter la cacophonie ; mais c'eſt eſtre trop ſcrupuleux, & cela ne ſe doit pratiquer que dans le cours de la periode, & non pas quand ce ſont deux periodes ſeparées par vn point, qui arreſtant le Lecteur, oſte la cacophonie de l'*é* maſculin auec l'*o*. Quand on repete pluſieurs fois l'vn ou l'autre, il faut touſiours repeter le meſme ſans changer, comme *on louë, on blâme, on menace, & non pas l'on louë, l'on blâme, l'on menace, l'on fait, & l'on dit tant de choſes*, quoy qu'apres *&*, comme nous dirons tout à cette heure, il faille touſiours dire *l'on*, à cauſe que le *t*, ne ſe prononçant point, cette particule a la terminaiſon d'vn *é*, maſculin. Mais cet inconuenient de dire *ou*, apres *&*, n'eſt pas ſi grand, & ne ſonne pas ſi mal à l'oreille en cét endroit, que de dire, *on dit & l'on fait tant de choſes*, & il ſeroit encore mieux de dire, *l'on dit & l'on fait*. On, generalement ſe met apres les conſones, ou l'*e*, feminin, comme *quand ie le dirois, on ne le feroit pas, quoy que tu puiſſes dire, on ne le ferapas*, il ſe met auſſi apres

dont, comme, *celuy dont on cesse de parler*, plûtost que *dont l'on ne cesse*. *L'on* se met apres l'*é* masculin, comme *en cette extremité l'on ne sçauroit faire autre chose*. Apres la conjonction *&*, pour la raison que nous venons de dire, si ce n'est au cas que nous auons excepté. Apres la particule *ou*, comme *ou l'on rit ou l'on pleure, c'est, vn lieu où l'on vit a bon marché*. Et apres tous les mots qui finissant par *ol*, se prononcent en *ou*, comme *fol, mol, col*, & autres semblables, qu'on prononce *fou, mou, cou, c'est vn fou, l'on se mocque de luy*, & generalement apres toutes le voyelles, excepté l'*e* feminin.

Que, deuant *on*, & deuant *que l'on*.

IL *faut qu'on sçache*, & *il faut que l'on sçache*, sont tous deux bons, mais auec cette difference neantmoins, qu'en certains endroits il est beaucoup mieux de mettre l'vn que l'autre.

Plusieurs mettẽt *qu'on*, & non pas *que l'on*, quand il y a vne *l*, immediatement apres l'*n*, comme *ie ne croy pas qu'on luy veüille dire*, & non pas *que l'on luy veüille dire*, à cause du mauuais son de deux *l*, *ie ne croy pas qu'on laisse*, & non pas *l'on laisse*.

Il faut mettre *qu'on* aussi, & non pas *que l'on* quand il y a plusieurs *que*, dans vne periode, comme cela arriue souuent en nostre langue, qui s'en sert auec beaucoup de grace en differentes façons; par exemple, *il n'est que trop vray que depuis le temps que l'on a commencé, &c.* Il est bien mieux de dire *qu'on a commencé*, pour diminuer le nombre des *que*, qui n'offensent pas seulement l'oreille de celuy qui écoute, mais aussi les yeux de celuy qui dit, voyant tant de *que*, de suite. Il faut

encore mettre *qu'on* & non pas *que l'on*, quand le mot qui le precede immediatement, se termine par *que*, comme *on remarque qu'on ne fait iamais ainsi &c*,& non pas,*on remarque que l'on ne fait iamais ainsi.*

Il faut mettre *que l'on*, & non pas *qu'on*, deuant les verbes qui commencent par *com*, ou *con*, comme ie ne dirois pas *qu'on commence*, *qu'on conduise*, mais *que l'on commence que l'on conduise*: Mais comme i'ay déja dit, tout cela n'est que pour vne plus grande perfection, & ce n'est pas vne faute que d'y manquer.

L'vsage de ces deux termes differens, *qu'on* & *que l'on*; est encore tres-commode en prose & en vers, mais sur tout en vers pour prendre ou quitter vne syllabe, selon qu'on a besoin de l'vn ou de l'autre dans la versification. Il est superflu d'en donner des exemples, les Poëtes en sont pleins. Mais pour la prose, peu de gens comprendront l'auantage qu'elle tire d'allonger ou d'accourcir d'vne syllabe vn periode, s'ils n'entendent l'art de l'arrondir, & s'ils n'ont l'oreille delicate.

Recouuert, & *recouuré*.

R*Ecouuert* pour *recouuré*, est vn mot que l'Vsage a introduit depuis quelques années contre la reigle, & contre la raison. Ie dis depuis quelques années, parce qu'il ne se trouue point qu'Amiot en ait iamais vsé; & que Des-Portes semble auoir esté le premier Autheur qui s'en est seruy à la fin de quelques-vns de ses vers, y estãt inuité par la rime. Ie dis qu'il est contre la reigle, parce que ce participe se formant de l'infinitif *recouurer*, il ne faut qu'oster l'*r*, d'où se fait

recouuré, comme de *manger*, *mangé*, de *prier*, *prié*, & ainsi des autres. I'adjouste qu'il est contre la raison, parce que *recouuert* veut dire vne autre chose, & que la raison ne veut pas que l'on fasse des mots equiuoques, quand on s'en peut passer.

L'Vsage neantmoins a estably *recouuert* pour *recouuré*, c'est pourquoy il n'y a point de difficulté qu'il est bon : car l'Vsage est le Roy des langues, pour ne pas dire le Tyran : Mais parce que ce mot n'est pas encore si generalement receu, que la pluspart de ceux qui ont estudié ne le condamnent, & ne le trouuent insupportable, voicy comme ie voudrois faire ; Ie voudrois tantost dire *recouuré*, tantost *recouuert*, j'entens dans vn œuure de longue haleine, où il y auroit lieu d'employer l'vn & l'autre ; car dans vne lettre, ou quelque autre petite piece, ie mettrois plustost *recouuert*, comme plus vsité. Ie dirois donc *recouuré*, auec les gens de Lettres, pour satisfaire à la reigle & à la raison, & ne passer pas parmy eux pour vne homme qui ignorast ce que les enfans sçauent, & *recouuert*, auec toute la Cour, pour satisfaire à l'Vsage, qui en matiere de langues, l'emporte tousiours par dessus la raison.

A cause de *recouuert*, force gens disent, *recouurir*, pour *recouuert*, & pensent auoir raison, mais il n'est pas encore estably comme *recouuert*, & il ne le faut pas souffrir ; Car si au commencement, deux ou trois personnes d'authorité se fussent opposées à *recouuert*, quand il vint à s'introduire à la Cour, on en eust empesché l'Vsage, aussi bien que M. de Malherbe l'a empeché de quelques autres mots tres-mauuais, qui commençoient à auoir cours.

Pour que.

CE terme eſt fort vſité, particulierement le long de la riuiere de Loire, & meſme à la Cour, où vne perſonne de tres-eminente condition a bien aidé à le mettre en vogue. On s'en ſert en pluſieurs façons, qui ne valent toutes rien.

Premierement, ils en vſent pour dire *afin que*, comme, *ie luy ay écrit pour qu'il luy pleuſt auoir égard*, au lieu de dire *afin qu'il luy pleuſt.*

Secondement, en vn autre ſens, par exemple, *il eſt trop honneſte homme pour qu'il me refuſe cela*, au lieu dire *pour me refuſer cela.*

En troiſiéme lieu, ils s'en ſeruent d'vne façon ſi commode & ſi courte, que ſi l'on auoit à le dire, il faudroit que ce ne fuſt que de cette ſorte; comme, *ils ſont trop de gens pour qu'vn homme ſeul les attaque*, On ne ſçauroit bien exprimer cela que l'on ne change le verbe actif en paſſif, & que l'on ne die auec moins de grace, ce ſemble, *ils ſont trop de gens pour eſtre attaquez par vn homme ſeul.* Mais on ne le peut pas touſiours reſoudre par le paſſif, comme ſi ie dis, *ie parlois aſſez haut pour qu'il m'entendiſt*, pour dire *ie parlois ſi haut qu'il me pouuoit bien entendre*, ie ne le dirois pas ſi bien par le paſſif en diſant, *ie parlois aſſez haut pour eſtre entendu de luy.* Et quand on dit, *ie ne ſuis pas aſſez heureux pour que cela ſoit*, il faut prendre vn grand tour de paroles pour l'exprimer autrement. Enfin toutes les fois que l'on parle de deux perſonnes, comme *ie ſuis aſſez malheureux pour qu'il paſſe icy*, il eſt malaiſé de dire cela en ſi peu de mots, ſans chãger la phraſe. Du moins il faut ajouſter *faire*, apres *pour*, & dire,

ie ſuis aſſez malheureux pour faire qu'il paſſe icy: mais il n'a gueres de grace. On s'en ſert encore d'vne autre façon bien eſtrange, comme, *vn pere ſera-t-il deshonoré pour que ſes enfans ſoient vicieux ?* au lieu de dire, *vn pere ſera-t-il deshonoré ſi ſes enfans ſont vicieux ?* ou de l'exprimer de quelque autre ſorte. Et en l'autre exemple, *ie ne ſuis pas aſſez heureux pour que cela ſoit*; on pourroit exprimer la meſme choſe en ajouſtant vn ſeul verbe, *eſperer*, ou *croire*, & dire, *ie ne ſuis pas aſſez heureux pour eſperer*, ou *pour croire que cela ſoit*, mais c'eſt touſiours allonger l'expreſſion. C'eſt pourquoy il y a grande apparence que, *pour que*, eſtant court & commode, s'eſtablira tout à fait, & alors nous nous ſeruirons de cette commodité comme les autres ; mais en attendant ie m'en voudrois abſtenir, ſelon le ſentiment general de nos meilleurs Eſcriuains.

Rencontre.

EN quelque ſens qu'on l'employe, il eſt toûjours feminin, & les bons Autheurs n'en vſent jamais autrement : car quand il ſignifie *hazard*, *occaſion*, ou *conionéture*, on dira, *par vne heureuſe rencontre*, *par vne mauuaiſe rencontre*, *vne fâcheuſe rencontre*, quoy que pluſieurs diſent & écriuent auiourd'huy ; *en ce rencontre*. Quand on s'en ſert en terme de guerre, on dit auſſi, *ce n'eſt pas vne bataille, ce n'eſt qu'vne rencontre*. Et lors qu'il ſignifie *vn bon mot*, il eſt auſſi feminin ; on dit, *voila vne bonne rencontre*. Neantmoins en matiere de querelle, pluſieurs le font maſculin, & diſent, *ce n'eſt pas vn duel, ce n'eſt qu'vn rencontre*, mais le meilleur eſt de le faire feminin.

Hair.

CE verbe ſe conjugue ainſi au preſent de l'indicatif, *ie hais, tu hais, il hait, nous haïſſons, vous haïſſez, ils haïſſent*, en faiſant toutes les trois perſonnes du ſingulier d'vne ſyllabe, & les trois du pluriel de trois ſyllabes. Ce que ie dis, parce que pluſieurs conjuguent, *ie haïs, tu haïs, il haït*: faiſant *haïs* & *haït*, de deux ſyllabes, & qu'il y en a d'autres, qui font bien encore pis en conjuguant & prononçant *i'hays*, comme ſi l'*h*, en ce verbe n'eſtoit pas aſpirée, & que l'*e* qui eſt deuant ſe peuſt manger; Au pluriel il faut conjuguer comme nous auons dit, & non pas, *nous hayons, vous hayez, ils hayent*, comme font pluſieurs, meſme à la Cour, & tres-mal.

Promener.

IL faut dire & eſcrire, *promener*, & non pas, *pourmener*. Tantoſt il eſt neutre, comme quand on dit, *allons promener, il eſt allé promener, ie vous enuoyeray bien promener*, Tantoſt neutre paſſif, comme *il s'eſt allé promener, ie me promeneray*. Et tantoſt actif, lors qu'on ne parle pas des perſonnes qui ſe promenent, comme quand on dit, *promenez cét enfant, promenez ce cheual.*

Juſque, ſans *s* à la fin.

IAmais on n'eſcrit *iuſque*, ſans *s*, à la fin; car ou il eſt ſuiuy d'vne conſone, ou d'vne voyelle, ſi d'vne conſone il faut dire *iuſques* comme *iuſques-là* ſi d'vne voyelle, il faut manger l'*e* & dire

iusqu'à, iusqu'à la mort, iusqu'aux enfers, iusqu'à Pasques, ou *iusques à*, Ainsi l'on n'escrit iamais *iusque* sans *s*, à la fin.

Iusques à, & *iusqu'à*.

TOus deux sont bons, seulement il faut prendre garde, que si l'oreille desire vne syllabe de plus ou de moins pour arrondir vne periode, on choisisse celuy des deux qui fera cét effet. Les Maistres de l'art demeurent d'accord de cette iustesse, & ceux qui ont l'oreille bonne le reconoissent sans art.

Il faut aussi éuiter de dire, *iusqu'à*, lors qu'il y a vne repetition de la derniere syllabe *qu'à*, tout proche de la premiere. Par exemple, Ie ne dirois pas; *iusqu'à quatre*, mais *iusques à quatre*, ny *iusqu'à ce qu'apres*, ou *iusqu'à ce qu'ayant*, pour fuïr la cacophonie. Que si le soin que l'õ aura de l'éuiter d'vn costé, fait que de l'autre on desaiuste sa periode, il vaut mieux tomber dans l'incõuenient du mauuais son, pourueû qu'il ne choque pas trop rudement l'oreille, que de rompre la iuste cadence d'vne periode. Mais auec vn peu de soin, on se peut exempter de l'vn & de l'autre.

Ie dirois aussi *iusques à quand*, & non pas *iusqu'à quand*.

Cette difference de *iusques à*, & *iusqu'à*, sert aussi à rompre la mesure d'vn vers, quand il se recontres dans la prose.

En cette preposition *iusques à*, ou *iusqu'à*, ou *iusqu'aux*, au pluriel, il y a encore vne chose à remarquer, qui est assez curieuse c'est qu'elle tient lieu de certains cas. Par exemple, *ils ont tué iusqu'aux animaux*; Icy, *iusqu'aux animaux* tiẽt lieu

d'accuſatif. *Iuſqu'aux,plus vils & aux plus abiets des hommes, ſe donnoient la licence de,&c.* Icy, *iuſqu'aux plus vils*, tient lieu de nominatif. *Il a donné à tout le monde, il a donné iuſqu'aux valets*; Icy il tient lieu de datif.

Quelques-vns diſent *iuſques à là*, pour dire *iuſque là*, & *iuſques à icy*, pour dire *iuſques icy*; mais l'vn & l'autre eſt barbare.

Mais meſmes.

IL ſe dit & s'eſcrit communément, & tous les bons Autheurs s'en ſeruent; Mais, parce que plusieurs font difficulté d'en vſer à cauſe de la rudeſſe de ces trois ſyllabes, ou pour mieux dire, à cauſe du ſon d'vne meſme ſyllabe repetée trois fois, i'ay creû qu'il le falloit defendre, & que c'eſtoit vn ſcrupule, qu'on ne doit ny faire, ny ſouffrir. Premierement nous auons l'authorité de tous les bons Eſcriuains anciens, & modernes, qui apres *non ſeulement*, ont accouſtumé de le mettre, comme, *non ſeulement il luy a pardonné, mais meſmes il luy a fait du bien*. En ſecond lieu, il y a vne maxime generale en matiere de cacophonie, ou de mauuais ſon, que les choſes qui ſe diſent ordinairement, n'offencent iamais l'oreille, parce qu'elle y eſt toute accouſtumée. Outre que la troiſieſme ſyllabe de *mais meſmes*, a vn ſon fort different des deux autres, comme on le iuge aiſément à la prononcition, les deux premiers ayant la terminaiſon maſculine, & la derniere, la terminaiſon feminine.

Ceux qui font ce ſcrupule, veulent que l'on mette touſiours en ſa place *mais auſſi*. Il y a pourtant biẽ de la differẽce entre *mais meſmes*, & *mais auſſi*.

celuy-là emporte vn sens bien plus fort,& a bien plus d'emphase que l'autre.

Mesme,& *Mesmes*,aduerbe.

TOus deux sont bons,& auec *s*, & sans *s*,mais voicy comme ie voudrois vser tantost de l'vn & tantost de l'autre. Quand il est proche d'vn substantif singulier,ie voudrois mettre *mesmes*, auec *s*,& quand il est proche d'vn substantif pluriel, ie voudrois mettre *mesme* sans *s*. & l'vn & l'autre pour éuiter l'equiuoque, & pour empescher que *mesme*, aduerbe ne soit pris pour *mesme*, pronom. Vn exemple de chacun le va faire entendre, *Les choses mesme que ie vous ay dites me suffisent assez, & la chose mesmes que ie vous ay dite*,&c. Car encore pour l'ordinaire le sens face assez connoistre quand *mesme* est aduerbe,ou quād il est pronom,si est-ce qu'il se rencontre assez souuent des endroits,où l'esprit d'abord est surpris& hesite pour en iuger. Le moyen de le discerner,c'est de le transposer, & de le mettre deuant le nom, car s'il fait le mesme effet deuant le nom qu'apres le nom, c'est vne marque infaillible qu'il est aduerbe,comme aux deux exemples que nous auons donnez. Ceux qui n'obserueront pas cette remarque ne feront point de faute, mais ceux qui l'obserueront,seront plus reguliers,soulageront l'esprit du Lecteur,& contribuëront quelque chose à la netteté du stile.

Quasi.

CE mot est bas, & nos meilleurs Escriuains n'en vsent que rarement. Ils disent d'ordi-

naire *presque*. Ce n'est pas que *quasi* en certains endroits ne se puisse dire, mesme auec quelque grace, comme quand on dit, *il n'arriue quasi iamais que, &c.* Quelques vns qui ont le goust tres-delicat trouuent qu'en cét exemple *presque*, n'y vient pas si bien que *quasi*.

Fronde.

SAns considerer l'ethymologie de ce mot, qui vient du Latin *Funda*, où il n'y a point d'*r*, il faut dire *fronde*, & non pas *fonde*, l'Vsage le voulant ainsi, & personne ne le prononçant autrement. C'est comme M. de Malherbe l'a tousiours escrit. quoy que M. Coëffeteau, & apres luy vn de nos meilleurs Autheurs disent tousiours *fonde*.

Soumission, & Submission.

IL y a vingt ans qu'on disoit *submission*, & non pas *soumission*, quoy que l'on dist *soumettre*, & *soumis*, & non pas *submettre*, ny *submis*, maintenant on dit & on escrit, *soumission*, & non pas *submission*. Ie sçay bien qu'on dit au Palais, *il a fait les submissions au Greffe*, mais c'est vn terme de Palais, qui ne tire point à consequence pour le langage ordinaire.

De cette sorte, & de la sorte.

PLusieurs en vsent indifferemment; Toutefois *de la sorte* ne se doit mettre qu'apres qu'vne chose vient d'estre dite ou faite, & *de cette sorte* se met deuant & apres. Par exemple, vn Historien venant de rapporter vne harangue d'vn Ge-

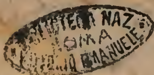
neral d'armée dira *ayant parlé de la sorte*, & s'il le va faire parler, il dira *il commença à parler de cette sorte*, & non pas *de la sorte*, comme le met tousiours vn de nos meilleurs Escriuains. *De cette sorte* se peut aussi mettre apres, comme nous auons dit, mais pour l'ordinaire il n'a pas si bonne grace que *de la sorte*. Du temps du Cardinal du Perron, & de Monsieur Coëffeteau, cette remarque s'obseruoit exactement; mais ie viens d'apprendre des Maistres, qu'aujourd'huy on ne l'obserue plus, & que tous deux sont bons deuant & apres, quoy que neantmoins ils auoüent qu'il est bien plus elegant d'en vser selon la remarque, que de l'autre façon.

Epithete, equiuoque, anagramme.

Epithete est feminin, *vne belle epithete, les epithetes Françoises*, qui est le tiltre d'vn liure nouuellement imprimé; quelques-vns pourtant le font masculin; tous deux sont bons. *Equiuoque* est feminin aussi, *vne dangereuse equiuoque; on demande si les equiuoques sont defenduës, toutes les equiuoques ne sont pas vicieuses, vne facheuse equiuoque*. Quelques-vns encore le font masculin. *Anagramme* est toûjours feminin, *vne belle anagramme, vne heureuse anagramme*.

Ie vais, ie va.

Tous ceux qui sçauent escrire, & qui ont estudié, disent, *ie vais*, & disent fort bien selon la Grammaire, qui conjugue ainsi ce verbe, *ie vais, tu vas, il va*, car lors que chaque personne est differente de l'autre, en matiere de conjugaison, c'est la richesse & la beauté de la langue, par-



ce qu'il y a moins d'equivoques,dont les langues pauures abondent. Mais toute la Cour dit; *ie va,* & ne peut souffrir, *ie vais*,qui passe pour vn mot Provincial, ou du peuple de Paris.

La , pour *le*.

C'Est vne faute qui font presque toutes les femmes,& de Paris,& de la Cour. Par exemple,ie dis à vne femme,*quand ie suis malade,i'ayme à voir compagnie.* Elle me respond, *& moy quand ie la suis,ie suis bien aise de ne voir personne.*Ie dis, que c'est vne faute de dire , *quand ie la suis* , & qu'il faut dire, *quand ie le suis.* La raison de cela est,que ce, *le*, qu'il faut dire, ne se rapporte pas à la personne , car en ce cas là il est certain qu'vne femme auroit raison de parler ainsi,mais il se rapporte à la chose;& pour le faire mieux entendre, c'est que ce *le*, vaut autant à dire que *cela*, lequel *cela*,n'est autre chose que ce dont il s'agit qui est, *malade*,en l'exemple que i'ay proposé;Et pour faire voir clairement que ce que ie dis est vray,& que ce *le*, ne signifie autre chose que *cela*, ou *ce dont il s'agit* : proposons vn autre exemple, où ce soient plusieurs qui parlent,& non pas vne femme.Ie dis à deux de mes amis,*quand ie suis malade,ie fais telle chose*,& ils me respondent, *& nous quand nous le sommes,nous ne faisons pas ainsi.*Qui ne voit que si la femme parloit bien en disant,*quand ie la suis*, il faudroit aussi que ces deux hommes dissent , *& nous quand nous les sommes*,ce qui ne se dit point. Ainsi M.de Malherbe dit, *les choses ne nous succedent pas comme nous le desirons*, & non pas *les desirons.* Cét exemple n'est pas tout à fait comme l'autre , mais il y a beaucoup de rapport , & est

ans la mesme reigle. Neantmoins puis que tou-
s les femmes aux lieux où l'on parle bien, disét,
,& non pas *le* peut-estre que l'Vsage l'empor-
ra sur la raison, & ce ne sera plus vne faute.
our *les*, au pluriel il ne se dit point; ny par la
aison, ny par l'Vsage.

ngredient, expedient, inconuenient, escient, & autres semblables.

'L faut prononcer la derniere syllabe de ces
mots là, comme si elle s'escriuoit auec vn *a*, &
on pas auec vn *e*, *vn ingrediant*, *vn expediant*,
rc. quoyque l'on prononce *moyen*, *citoyen*, *Chre-
ien*, *&c.* auec l'*e*, comme on les escrit. Pour con-
oistre donc quand il faut prononcer *a*, ou *e*, voi-
y la reigle. C'est que toutes les fois qu'au singu-
er des noms qui ont *en* à la derniere syllabe il y
vn *t*, apres l'*en* l'*e* se prononce en *a*, comme à
xpedient, *inconuenient*, & ainsi des autres. Mais
uand il n'y a point de *t*, comme à *moyen citoyen*,
rc. alors on pronõce l'*e*; &aussi au singulier; & au
luriel, comme il est escrit.

Si l'on objecte qu'en ce mot *Chrétienté*, il y a
n *t*, apres l'*n*, & que neantmoins il faut pronon-
er, l'*e* qui est deuant *l'en* comme vn *e*, & non pas
omme vn *a*; car il ne faut iamais dire *Chrestian-
é*, quoy que plusieurs le disent; On respond, que
ela n'est point contre la reigle qu'on vient de
onner, qui ne parle que de la derniere syllabe du
mot terminé en *ent*, & non pas de celle qui n'est
as la derniere comme *en*, deuant le *t*, ne l'est pas
n *Chrestienté*; Outre que le *t*, n'entre pas dans
a syllabe *en*, mais dans la derniere qui est *té*.

Soit que, ou soit.

ON dit, *soit que vous ayez fait cela, soit que vous ne l'ayez pas fait*. On dit aussi, *soit que vous ayez fait cela, ou que vous ne l'ayez pas fait*, & c'est la plus ordinaire & la plus douce façon de parler. Mais l'autre ne laisse pas d'estre fort bonne, & mesmes il y a de certains endroits, dont les exemples ne se presentent pas maintenant, où la repetition de deux *soit*, a beaucoup meilleure grace, que de dire, *ou*. Il y en a vne troisiéme, dont plusieurs se seruent, mais qui est comdamnée dans la prose par les meilleurs Escriuains. C'est, *ou soit*, par exemple ils disent *ou soit qu'il n'eust pas donné assez bon ordre à ses affaires, ou que ses commandemens fussent mal executez*. Ou bien, *soit qu'il n'eust pas donné bon ordre*, &c. *ou soit que ses commandemens*, &c. Il ne faut point mettre *ou*, deuant *soit*, ny en l'vn ny en l'autre exemple, il est redondant. Il faut dire simplement, *soit qu'il n'eust pas donné*, &c. *ou que ses commandemens*, &c. I'ay dit *dans la prose*; parce que les Poëtes ne font point de difficulté d'en vser, leur estant commode d'auoir vne syllabe de plus, ou de moins, pour les vers.

Superbe.

CE mot est toujours adjectif, & iamais substantif, quoy qu'vne infinité de gens, & particulierement les Predicateurs disent, *la superbe*, pour dire *l'orgueil*. Ce n'est pas qu'il n'y ait plusieurs mots qui sont substantifs & adjectifs tout ensemble, comme *colere, adultere, chagrin, sacrilege*, &c. mais *superbe*, n'est pas de ce nombre.

En

En somme.

CE terme est vieux,& ceux qui escriuent purement ne s'en seruent plus. Nous auons pourtant grand besoin de ces façons de parler pour les liaisons, & les commencemens des periodes qu'il faut souuent diuersifier. Puis que l'on ne veut plus receuoir *en somme*, on recevra encore moins *somme*, pour *en somme*, dont nos meilleurs Escriuains se seruoient il n'y a pas longtemps, & beaucoup moins encore *somme toute*, Nous n'auōs *qu'enfin, en vn mot, apres tout*, car ny *finalement*, ny *bref*, ne s'employent plus guères dans le beau stile, quoy que l'on s'en serue dans le stile ordinaire.

Epigramme.

IL est tousiours feminin, & l'on dit, *vne belle epigramme*, & non pas, *vn bel epigramme*, & *vne epigramme bien aiguë* & non pas *bien aigu*; Car il y en a quelques-vns qui veulent qu'il soit masculin & feminin, selon la diuerse situation de l'adiectif qui l'accompagne; par exemple, ils veulent que l'on die *vne belle epigramme*, & *vn epigramme bien aigu*, c'est à dire; que quand l'adjectif est deuant, *epigramme* soit feminin, & quand l'adjectif est apres, qu'il soit masculin. Mais cette distinction qui a lieu en quelques autres mots, est condamnée en celuy-cy.

Epitaphe, Horoscope, Epithalame.

LEs vns font *Epitaphe* masculin, les autres feminin; mais la plus commune opinion est,

qu'il est feminin, *vne belle epitaphe*. Au contraire, *Horoscope* qu'on fait aussi des deux genres, passe neantmoins non plus communément pour masculin, *l'horoscope qu'il a fait, qu'il a dressé*, plustost que, *qu'il a faite* ou *dressée*. *Epithalame* est des deux genres aussi, mais plustost masculin que feminin.

LE, pronom relatif oublié.

PLusieurs obmettent le pronom relatif, *le*, aux deux genres & aux deux nombres. Par exemple, *vn tel veut acheter mõ cheual, il faut que ie luy face voir*, au lieu de dire, *il faut que ie le luy face voir, veut acheter ma haquenée, il faut que ie la luy face voir*. Ainsi au pluriel, Amiot fait toujours cette faute, mais ce n'est qu'auec *luy, & leur*, pour euiter sans doute la cacophonie de *le luy*, & *le leur* & ne dire pas, *il faut que ie le luy face voir*, ou *que ie le leur face voir*, qui n'est pas vne raison suffisante pour laisser vn mot si necessaire, car il vaut bien mieux satisfaire l'entendement que l'oreille, & il ne faut iamais auoir égard à celle-cy, qu'on n'ait premierement satisfait l'autre. Amiot donc, ny ceux qui font encores auiourd'huy cette faute ne dirõt pas *vous voulez acheter mõ cheual, il faut que ie vous montre*, mais *que ie vous le montre*, parce que ce n'est qu'auec *luy & leur* qu'ils parlent ainsi, comme j'ay dit, à cause de la cacophonie des deux *l, l*.

Les pronoms, LE, LA, LES, transposez.

IL y a encore vne autre petite remarque à faire sur la transposition de ce pronom relatif. Par exemple, il faut dire. *ie vous le promets*, & non pas, *ie le vous promets*, cõme le disent tous les an-

ciens Escriuains, & plusieurs modernes encore. Il faut tousiours mettre le pronom relatif aupres du verbe, mesme lors qu'il y a repetition du pronom personnel, comme, *il n'est pas si méchant cõme vous vous le figurez*, & nõ pas, *que vous le vous figurez*, nonobstant la cacophonie des deux *vous*. Pour les vers quelques-vns se seruent de l'vn & de l'autre, & disẽt aussi, *vous le vous figurez*; mais non pas, *ie le vous asseure*, pour, *ie vous l'asseure*.

Mensonge, poison, relache, reproche.

CEs mots sont tousiours masculins, quoy que quelques-vns de nos meilleurs Autheurs les ayent faits feminins, il est vray que ce ne sont pas des plus modernes. On dit toutefois au pluriel, *de belles reproches, de sanglantes reproches*, & en ce nombre il est certain qu'on le fait plus souuent feminin que masculin. Mais quand on le fera par tout masculin, on ne sçauroit faillir.

Oeuure, œuures.

AV singulier, quand il signifie *liure*, ou *volume*, ou *quelque composition*, il est masculin *vn bel œuure*; Pour *action*, il est feminin, *faire vne bonne œuure*, quelques-vns disent; & tres-mal faire *vn bon œuure*. Au pluriel il est tousiours feminin, soit qu'il signifie l'vn ou l'autre; car on dit *faire de bonnes œuures*; & *i'ay toutes ses œuures*, & non pas, *tous ses œuures*. On dit, *le grand œuure*, pour dire la pierre philosophale en vn sens different des deux autres.

Tant plus.

CE terme n'eſt plus gueres en vſage parmy ceux qui font profeſſion de bien parler & de bien écrire. On ne dit que *plus*. Par exemple, *tant plus il boit, tant plus il a ſoif*, c'eſt à la vieille mode, il faut dire, *plus il boit, plus il a ſoif*, Qui ne voit combien ce dernier eſt plus beau?

Valant, pour *Vaillant*.

IL eſt vray que ſelon la raiſon, il faudroit dire *cent mille écus valãt*, & non pas, *cent mille écus vaillãt*, parce qu'outre l'équiuoque de *vaillant*, & la reigle qui veut qu'on ne face point d'équiuoque ſans neceſſité, *valoir* fait *valant*, comme *vouloir* fait *voulant*, & non pas *vaillant*. Auſſi l'on dit *equiualant*, & non pas *equiuaillant*. Mais l'Vſage plus fort que la raiſon dans les langues, fait dire à la Cour; & écrire à tous les bons Autheurs, *cent mille écus vaillant*, & non pas *valant*. C'eſt en Poitou principalement, où l'on dit *valant*.

Ne plus ne moins.

POur ſignifier *comme*, ou, *tout ainſi que*, il faut dire *ne plus ne moins*, & nõ pas, *ny plus ny moins* qui eſt bon pour exprimer exactement la quantité d'vne choſe; comme, *il y a cent eſcus, ny plus, ny moins. Ie ne vous dis que ce qu'il m'a dit, ny plus, ny moins.* Mais quand c'eſt vn terme de comparaiſon, il faut dire & écrire, *ne plus ne moins*, comme le Cardinal du Perron, M. Coëffeteau, & M. de Malherbe l'ont toujours écrit. Et bien que par

tout ailleurs cette negatiue se nomme, *ny* & non pas *ne*, qui est vn vieux mot qui n'est plus en vsage que le long de la riuiere de Loire, où l'on dit encore *ne vous, ne moy*, pour, *ny vous, ny moy*; si est-ce que l'ancien *ne*, s'est conserué entier en *ne plus ne moins*; car l'on ne dit point *ny plus ne moins, ny, ne plus, ny moins*. L'Vsage le veut ainsi; quoy qu'à le bien prendre, & selon que les mots sonnent, ce terme de comparaison ne signifie autre chose, sinon que les deux choses que l'on compare ont vn rapport si parfait, qu'il semble qu'il n'y a ny plus ny moins en l'vne qu'en l'autre.

I'ay dit comme il falloit vser de ce terme, quand on s'en sert, parce que plusieurs y manquent. Mais il est bon que l'on sçache, qu'il n'est presque plus en vsage parmy ceux qui parlent & escriuent bien.

Ny, *deuant le second epithete, d'vne proposition negatiue.*

CEtte remarque est assez curieuse, & peu de gens y prennent garde. Ie parle des meilleurs Escriuains, mais M. Coëffeteau n'y manque iamais. Ie dis donc que, *ny*, ne se doit pas mettre deuant la seconde epithete, ou le second adjectif d'vne proposition negatiue, quand cette seconde epithete n'est que le synonime de la premiere. Exemple, *il n'est point de memoire d'vn plus rude & plus furieux combat*, dit M. Coëffeteau, ie dis qu'il n'a pas mis *d'vn plus rude ny plus furieux combat*, parce qu'icy *rude & furieux* sont synonimes; quoy que ce ne seroit pas vne faute de

mettre le, *ny*, comme font quelques-vns, mais il seroit moins bon que, *&c.* *Ny* se doit mettre seulement quand les deux epithetes sont tout à fait differentes, comme *il n'y eut iamais de Capitaine plus vaillant, ny plus sage que luy*, car *vaillant* & *sage* sont deux choses bien differentes, & il ne seroit pas bien dit, *il n'y eut iamais de Capitaine plus vaillant & plus sage que luy*. A plus forte raison on doit mettre *ny*, si ce sont deux choses contraires.

Nier.

QVand la negatiue *ne*, est deuant *nier*, il la faut encor repeter apres le mesme verbe, par exemple, *ie ne nie pas que ie ne l'aye dit*, & non pas, *ie ne nie pas que ie l'aye dit*. Ce dernier neantmoins ne laisse pas d'estre François, mais plus elegant : l'autre est beaucoup meilleur, nostre langue aime deux negations ensemble, qui n'affirment pas comme en Latin, où *nec-non*, veut dire, *&c.*

Subuenir.

IL faut dire, *subuenir à la necessité de quelqu'vn* & non pas *suruenir*, comme dit la plufpart du monde, car *suruenir* veut dire toute autre chose comme chacun sçait.

Sortir.

CE verbe est neutre, & non pas actif. C'est pourquoy, *sortez ce cheual*, pour dire, *faites sortir ce cheual*, ou, *tirez ce cheual*, est tres mal dit, encore que cette façon de parler se soit renduë fort cõmune à la Cour, & par toutes les Prouinces:

On accuse les Gascons d'en estre les autheurs, à cause qu'ils ont accoustumé de conuertir plusieurs verbes neutres en actifs, comme *tomber, exceller &c.* iusques là, qu'ils disent mesmes *entrez ce cheual*, pour dire *faites entrer ce cheual*, ce que i'ay oüy dire aussi à des Courtisans nez au cœur de la France. Sur quoy il faut remarquer, que de toutes les erreurs qui se peuuent introduire dans la langue, il n'y en a point de si aisée à establir que de faire vn verbe actif d'vn verbe neutre, parce que cet vsage est commode, en ce qu'il abrege l'expression, & ainsi il est incontinent suivy & embrassé de ceux qui se contentent d'estre entendus sans se soucier d'autre chose, on a bien plûtost dit *sortez ce cheual* ou *entrez ce cheual*, que, *faites sortir ce cheual*, ou *faites entrer ce cheual*.

On dit pourtant, *sortir le Royaume*, pour *du Royaume*, qui me semble bien meilleur, & *sortez-moy de cett'affaire: i'espere qu'il me sortira d'affaire*. Il est vray qu'en terme de Palais on dit, *la sentence sortira son plein & entier effet*, mais c'est, en vne signification differente de l'autre, qu'il est mal aisé de iuger d'où vient cette façon de parler qui d'ailleurs n'est vsitée qu'au barreau, quoy qu'vne de nos meilleures plumes ait escrit, *sortir son effet*, en vne matiere qui n'est pas de iurisdiction du Palais, Ie ne voudrois pas l'imiter en cela comme en tout le reste, au moins dans le beau langage.

Insidieux.

C'Est vn mot purement Latin que M. de Malherbe a tasché de faire françois: car il est le premier, que ie sçache, qui en ait vsé. Ie voudrois bien qu'il fust suiuy, parce que nous n'a-

uons point de mot qui signifie celuy-la, outre qu'il est beau & doux à l'oreille, ce qui me fait augurer qu'il se pourra establir. Il n'auroit pas grand' peine à s'introduire parmy ceux qui entendent la signification & la force du mot, & qui sçauent le Latin ; mais pour les autres qui n'en ont aucune connoissance, ils ne luy seront pas si fauorables, à cause que ny *insidieux*, ny *insidia* d'ou il vient, n'ont rien qui approche d'aucun mot de nostre langue, qui signifie cela & luy fraye le chemin, tellement qu'il faudroit du temps pour le faire connoistre. Les exemples tirez de M. de Malherbe en feront voir & la signification & l'vsage. Il dit en vn lieu, *ces subtilitez qui semblent insidieuses*. Et en vn autre, *c'est vne insidieuse façon de nuire, que de nuire en sorte qu'on en soit remercié*, I'ajousteray vn troisieme exemple qui le fera entendre encore plus clairement, *il ne faut pas se fier aux caresses du monde, elles sont trompeuses, & s'il faut vser de ce mot, insidieuses*; c'est à dire, que ce sont autant de pieges & d'embusches que le mõde nous dresse; car pour l'introduire au commẽcemẽt, ie voudrois l'adoucir auec ce correctif, *s'il faut vser de ce mot*, ou *s'il faut ainsi dire*, ou quelque autre semblable, ou bien l'expliquer deuant ou apres, par quelque mot synonime qui l'appuye, & luy serue d'introducteur. Vn vers qui commenceroit ainsi, *Insidieux Amour, qui, &c.* n'auroit pas mauuaise grace. Ce mot y seroit bien placé.

Vne infinité.

Vne infinité de personnes, regit le pluriel, M. de Malherbe, *i'ay eu cette consolation en mes ennuis, qu'vne infinité de personnes ont pris la peine de*

e temoigner le desplaisir qu'ils en ont eu, Cela ne fait à cause que le mot d'*infinité* est collectif, & gnifie beaucoup plus encore que la pluratité des ersonnes, mais parce que le genitif est pluriel, ui en cet endroit donne la loy au verbe contre la eigle ordinaire de la Grammaire, qui veut que ce oit le nominatif qui regisse le verbe, Car si vous ites *vne infinité de monde*, parce que ce genitif est u singulier, vous direz *vne infinité de monde se etta là dedans*, & non pas, *vne infinité de monde se etterent*, ce qui est vne preuue manifeste que c'est e genitif pluriel qui fait dire, *vne infinité de personnes ont pris la peine*, & non pas la force collectiue du mot *infinité*.

La plusspart, la plus grand'part.

LA plusspart regit tousiours le pluriel, comme, *la plusspart se laissent emporter à la coustume*, & *la plus grand'part*, regit tousiours le singulier comme, *la plus grand'part se laisse emporter*. Mais pour montrer ce qui a esté dit en la remarque precedente, que le genitif donne la loy au verbe, & non pas le nominatif (ce qui est bien extraordinaire & à ramarquer) on dit, *la plusspart du monde fait*, quoy que l'on die tousiours *la plusspart font*, parce que ce genitif singulier *du monde*, donne le regime au nombre singulier du verbe; Et si vous dites, *la plusspart des hommes*, vous direz aussi, *font*, & non pas *fait*.

Voire mesme.

I'Auouë que ce terme est comme necessaire en plusieurs rencontres, & qu'il a tant de force

pour imprimer ce en quoy on l'employe ordinairement, que nous n'en auons point d'autre à mettre en sa place qui fasse le mesme effet. Neantmoins il est certain qu'on ne le dit plus à la Cour, & que tous ceux qui veulent écrire puremēt, n'en oseroient vser. Pour moy, ie ne le condamne point aux autres, mais ie ne m'en voudrois pas seruir, à cause qu'il y a deux sortes d'vsage, le commun, & l'excellent & que ie ne voudrois pas vser d'vne façon de parler, que l'excellent vsage eust condamnée. Et l'on a beau se plaindre de l'iniustice de cét vsage, il ne faut pas laisser de s'y soumettre, encore qu'on le croye iniuste. I'adiousteray, que ceux qui ont accoustumé de s'en seruir, ne pensent pas s'en pouuoir passer & que ceux qui ne s'en seruent iamais, ne s'apperçoiuent pas qu'ils en ayent besoin. *Et mesmes*, tout seul fait à peu prés le mesme effet, comme si l'on dit, *ce remede est inutile, voire mesmes pernicieux*; on peut dire aussi, *ce remede est inutile, & mesmes pernicieux*. Il est vray qu'il est vn peu plus foible.

Le pronom possessif apres le substantif.

PAr exemple, *quel aueuglement est le vostre?* M. de Malherbe soustenoit qu'il falloit dire, *quel est vostre aueuglement*, & que ce sont les Italiens qui parlent ainsi, *che schiocchezza è la vostra?* Neantmoins i'ay appris depuis des Maistres, que l'vn & l'autre est François, mais qu'à la verité celuy-cy, *quel est vostre aueuglement?* est plus naturel que l'autre.

Securité.

MOnsieur Coëffeteau n'a iamais vsé de ce mot, mais Monsieur de Malherbe & ses imitateurs, s'en seruent souuent, *N'auez-vous pas de honte de vous plonger*, dit-il *en vne securité aussi profonde, que le dormir mesme?* Et en vn autre endroit, *iamais la fin d'vne crainte n'est si douce qu'vne securité solide ne soit beaucoup plus agreable.* C'est quelque chose de different de *seureté*, *d'asseurance*, & de *confiance*, mais il me semble qu'il approche plus de *confiance*, & que *securité* veut dire comme *vne confiance seure*, ou *asseurée* ou bien, *vne confiance que l'on croit estre seure, encore qu'elle ne le soit pas.* Il faudroit voir comme les bons Autheurs Latins s'en seruent, car nous nous en seruirons au mesme sens. Ie preuois que ce mot sera vn iour fort en vsage, à cause qu'il exprime bien cette confiance asseurée, que nous ne sçaurions exprimer en vn mot, que par celuy là. Ie l'ay desia oüy dire, mesme à des femmes de la Cour. Ie ne voudrois pourtant pas en vser encor sans y apporter quelque adoucissement, comme *pour vser de ce mot*, ou quelque autre semblable, à l'imitation de Ciceron, qui ne se sert iamais d'vn mot fort significatif, lors qu'il n'est pas encore bien receu, qu'il n'y apporte cette precaution.

Sans dessus dessous.

C'Est comme ie crois qu'il le faut écrire, comme qui diroit, que la confusion est telle en la chose dont on parle, & l'ordre tellement renuersé, qu'on n'y reconnoist plus

ce qui deuroit estre dessus ou dessous. D'autres escriuent, *s'en dessus dessous*, comme qui diroit, *ce qui estoit ou deuoit estre en dessus* ou, *au dessus*, *est au dessous*. D'autres encore écriuent, *sans dessus dessous*; comme qui diroit, que ce qui estoit ou deuoit estre en vn *sens*, c'est à dire, en vne situation; à sçauoir, *dessous*, est en vn sens tout contraire, à sçauoir *dessous*, D'autres en rapportent vne autre raison tirée de l'histoire, & écriuent *cent*, ainsi. Il seroit trop long de la déduire, veû d'ailleurs le peu d'asseurance que ie trouue en cette raison. La prononciation est la mesme en tous les quatre, il n'y a que l'orthographe differente.

Peur, crainte.

PEur, pour dire *de peur*, est insupportable; & neantmoins ie vois vne infinité de gens qui le disent, & quelques-vns desia qui l'écriuent. Il y a long temps que l'on a dit & écrit, *crainte*, pour *de crainte*, qui est vne faute condamnée de tous ceux qui sçauent parler & écrire, mais *peur*, pour *de peur*, est plus nouueau.

Là où.

LA où, pour *au lieu que*, n'est pas du beau langage, quoy qu'on le die communement, & qu Amiot s'en serue tousiours; Mais M. Coëffeteau ne s'en sert iamais, ny apres luy aucun de nos excellens Escriuains. Il est vray neantmoins, qu'vn d'entre eux, & des plus celebres, en a vsé en son dernier Ouurage, qu'il n'auoit point fait en tous les autres; il semble mesmes qu'il ait eu dessein de le mettre en vogue, ayant affecté de

le dire ie ne ſçay combien de fois en peu de pages, ſans ſe ſeruir vne ſeule fois d'*au lieu que* , qui eſt le vray terme dont il faut vſer, & qu'il auoit accouſtumé d'employer en ſes autres œuures. Ce qui a empeſché les bons Autheurs de s'en ſeruir, eſt l'equiuoque qui ſe rencontre ſouuent en cette façon de parler. Il ne s'en preſente pas maintenant des exemples, mais il s'en trouue aſſez dans les eſcrits de ceux qui en vſent.

Particularité.

IL faut dire *particularité*, & non pas *particuliarité*, comme le diſent pluſieurs , meſme à la Cour. Ce qui les trompe, c'eſt qu'on dit, *particulier*, & qu'ils croyent que *particularité* , ſe forme de cét adjectif, & que par conſequent il faut retenir l'*i*, apres l'*l*; Mais il n'en va pas ainſi , parce que ces ſortes de noms viennent des ſubſtantifs Latins, tels qui ſont en effet, ou qu'ils ſeroient, ſi par l'anologie des autres de la méme nature, on les formoit de leurs adiectifs, comme par exemple de l'adiectif *particularis*, en Latin , ſe fait le ſubſtantif *particularitas* , lequel , encore qu'il ne ſoit pas Latin , ne laiſſe pas neantmoins de donner lieu de former noſtre langue le mot de *particularité*, Comme nous diſons auſſi , *ſingularité* & non pas *ſinguliarité* , quoy que l'on die *ſingulier*, & *pluralité*, & non pas *plurialité* , quoy que l'on die *pluriel*.

Parce que , & pource que.

TOus deux ſont bons, mais *parce que*, eſt plus doux, & plus vſité à la Cour , & preſque par-

QVI, repeté deux fois dans vne periode.

CE n'eſt pas vne faute, de repeter *qui*, deux fois dans vne meſme periode, comme le croyent quelques-vns, qui à cauſe de cela mettent *lequel*; ou *leſquels*, *laquelle*, ou *leſquelles*; car *qui*, veut dire tous les quatre. Il eſt bien plus rude de dire *lequel*, ou l'vn des quatre, que de repeter deux fois, *qui*; Car l'vſage en eſt ſi frequent, qu'il en oſte la rudeſſe, l'oreile n'en eſt point offenſée. Les plus excellens Autheurs n'en font point de ſcrupule. Il ne ſeroit pas beſoin d'en donner des exemples, parce que nos meilleurs Liures en ſont pleins, mais en voicy vn qui ſuffira, *il y a de gens qui n'aiment que ce qui leur nuit*, ou *qui n'aiment que les choſes qui leur ſont contraires*. Ces deux *qui*, ne ſont point rudes, & *leſquels*, mis au lieu du premier, ou *leſquelles*, au lieu du ſecond, ſeroit extremement dur, ſur tout *leſquelles*, au lieu du ſecond *qui*.

Il y a vne exception, c'eſt quand les deux *qui*, ont rapport à vn meſme ſubſtantif ſans que la copulatiue, *et*, ſoit entre deux, comme *c'eſt vn homme qui vient des Indes, qui apporte quantité de pierreries*, car en ce cas, il eſt mieux de dire, *lequel apporte*: mais il ſeroit encore mieux de mettre *& qui apporte*, au moins en eſcriuant, car en parlant, les deux *qui*, ne ſonnent point mal, meſme ſans, *et*. Que s'ils ont fort bonne grace, ſans, *et*, comme, *c'eſt vne fille, qui danſe, qui chante, qui iouë du luth, qui peint*. Mais ſi l'on change le genre de la loüange, il faut mettre, *et*, en ſuite, & dire, par exemple, apres tout le reſte, *& qui eſt fort ſage*.

POVR, repeté deux fois dans vne mesme periode.

IL n'en est pas de, *pour*, comme de, *qui*, car estant repeté deux fois dans vne mesme periode, & sur tout deuant deux infinitifs, il sonne tres-mal, & est contre la netteté du stile. Cependant ie m'estonne que plusieurs de nos meilleurs Escriuains y manquent. Par exemple, *il cherche des raisons pour s'excuser de ce qu'il s'en alla pour donner ordre, &c.* Il me semble que ce n'est point nettement escrire; i'en fais iuge toute oreille delicate. Que si dans la repetition du *pour*, l'vn sert à l'infinitif, & l'autre à vn nom, il ne sonne pas si mal, à cause qu'il est employé diuersement, comme, *il cherche des raisons pour s'excuser de qu'il a sollicité pour ma partie*: Aussi ce dernier est fort en vsage, & plusieurs le treuuent bon.

Repetition des Prepositions aux noms.

LA repetition des Prepositions n'est necessaire aux noms, que quand les deux substantifs ne sont pas synonymes, ou equipollens, Exemple, *par les ruses & les artifices de mes ennemis. Ruses & artifices*, sont synonimes, c'est pourquoy il ne faut point repeter la preposition *par*, Mais si au lieu d'*artifices*, il y auoit *armes*, alors il faudroit dire, *par les ruses & par les armes de mes ennemis*, parce que *ruses*, & *armes*, ne sont ny synonimes, ny equipollens, ou approchans. Voicy vn exemple des equipollens, *pour le bien & l'honneur de son Maistre. Bien & l'honneur*, ne sont pas synonimes, mais ils sont equipollens, à cause que *bien*, est

le genre qui comprend ſous ſoy *honneur* comme ſon eſpece. Que ſi au lieu d'*honneur*, il y auoit, *mal*, alors il faudroit repeter la prepoſition, *pour*, & dire *pour le bien & pour le mal de ſon Maiſtre*, Il en eſt ainſi de pluſieurs autres prepoſitions, comme *par, contre, auec, ſur, ſous*, leurs ſemblables.

QVI, repeté pluſieurs fois, pour dire les vns, les autres.

C'Eſt vne façon de parler, qui eſt fort en vſage, mais non pas parmy les excellens Eſcriuains. En voicy l'exemple, *qui croit d'vn coſté, qui croit de l'autre, qui s'enfuyoit ſur les toits, qui dans les caues, qui dans les Egliſes*. Mais les bons Autheurs expriment cela de cette façon, *les vns crioient d'vn côté, les autres de l'autre, les vns s'enfuyoient ſur les toits, les autres dans les caues, & les autres dans les Egliſes*. Et tant s'en faut que, *les autres*, repetez ſi ſouuuent ſoient importuns, qu'au contraire ils ont tres bonne grace, parce que d'ordinaire on parle ainſi. C'eſt cette grande Reigle, qui regne par toutes les langues, & que ie ſuis obligé d'alleguer ſouuent, *Qu'il n'y a ny cacophonie, ny repetition, ny quoy que ce puiſſe eſtre, qui offence l'oreille, quand elle y eſt accouſtumée*.

Quand & moy, pour *auec moy*.

ON le dit ordinairement, mais les bons Autheurs ne l'eſcriuent point, quoy que M. de Malherbe s'en ſoit ſeruy d'vne façon encore moins approuuée. *La volonté*, dit il, *doit aller quant & la choſe, & la choſe quant & la volonté*. Que ſi l'on

auoit à en vſer, il faudroit écrire *quand* auec vn *d*, & non pas auec vn *t*, Car qui ne voit que cette façon de parler, *il eſt venu quant & moy*, ne ſignifie autre choſe ſinon, *il eſt venu quand ie ſuis venu*) Il eſt vray que le *d*, deuant vne voyelle, alors que le *d*, finit vn mot, & que la voyelle commence, celuy qui ſuit ſe prononce en *t*, par exemple, *grand homme*, *grand eſprit*, ſe prononce, comme ſi l'on eſcriuoit, *grant homme*, *grant eſprit*, Et c'eſt ce qui eſt cauſe, ſans doute, que l'on à ecrit *quant & moy*, auec vn *t*.

Quand à moy.

LEs autres font vne faute toute contraire, écriuant *quant à moy*, auec vn *d*, au lieu d'écrire *quand à moy*, auec un *t*. & cette erreur, quoy que groſſiere, a tellement gagné le deſſus parmy les copiſtes, & meſmes parmy les Imprimeurs, que depuis quelque temps ie ne le vois preſque plus eſcrit ny imprimé autrement. Mais ce qui me ſemple plus eſtrange, eſt que ceux meſme qui ont eſtudié, & qui ne peuuent ignorer que ce *quant*, ne vienne du Latin *quantum*, y manquent comme les autres, & le ſouffrent dans l'impreſſion de leurs ouurages.

Quant & quant moy, quand & quant.

QVant & quant moy, Pour dire, *auec que moy*, ou *auſſi-toſt que moy*, ne vaut rien ny à dire, ny à eſcrire. Et s'il eſtoit bon, il faudroit écrire les deux *quant* auec des *d*, & non pas des *t*, pour la meſme raiſon que i'ay dite à *quant & moy*.

Quant & moy, pour dire, *en meſme temps*, &c.

tout quant & quant, pour *incontinent*, se disent mais les bons Autheurs ne l'écriuent point.

QVOY pronom.

CE mot a vn vsage fort elegant, & fort commode, pour suppléer au pronom lequel, en tout genre & en tout nombre, comme fait *dont*, d'vn autre sorte, Car *lequel, laquelle, lesquels*, & son feminin, auec leurs cas, sont des mots assez rudes, s'ils ne sont bien placez selon les reigles que nous en donnerons en son lieu. On dit donc fort bien, *le plus grand vice à quoy il est suiet*, au lieu de dire, *auquel il est suiet*: & il y a bien à dire, que ce dernier ne soit si bon; *& la chose du monde à quoy ie suis le plus suiet*, plustost qu'à *laquelle*. Voila deux exemples pour les deux genres au singulier. En voicy deux autres pour les deux genres au pluriel, *les tremblemens de terre à quoy ce pais est suiet, ce sont des choses à quoy il faut penser. Ausquels, & ausquelles*, n'y seroient pas si bons de beaucoup; Ainsi ce mot est indeclinable.

Il n'est pas necessaire d'adjouster que l'on ne se sert iamais de ce mot en parlant des personnes, comme, on ne dira point, *ce sont les hommes du monde à quoy nous deuons le plus de respect*, mais *à qui*? Il n'y a que les Estrangers, qui puissent auoir besoing de cét aduis.

QVI, en certains cas, & comment il en faut vser. Quoy.

QVI, au genitif, datif, & ablatif, en l'vn & en l'autre nombre, ne s'attribue iamais qu'aux personnes. Par exéple *c'est vn cheual de qui*

i'ay reconnu les defauts , vn cheual à qui i'ay fait faire de grandes traites , pour qui i'ay pensé auoir querelle. Ie dis qu'en tous ces trois cas au ſingulier & au pluriel , c'eſt vne faute de dire *qui* , parce qu'on ne parle pas d'vne perſonne , & qu'il faut dire, *vn cheual dont i'ay reconneu les defauts, auquel i'ay fait faire de grandes traites , & pour lequel i'ay pensé auoir querelle.* Ce n'eſt pas que quelques-vns n'approuuent *qui*, en ces exemples, mais c'eſt contre l'opinion commune.

Il en eſt de meſme, ſi l'on parle *d'vne choſe inanimée*, comme *table*, *lit* , *chaiſe*, & autres ſemblables, car on ne dira pas *c'eſt la table, de qui ie vous ay donné la meſure* , ny *à qui ie me ſuis bleſſé*, ny *pour qui on a tant fait du bruit* ; mais *la table, dont ie vous ay donné la meſure , à laquelle* , ou bien , *où ie me ſuis bleſſé , & pour laquelle on a tant fait de bruit. Tout de meſme au pluriel.*

Cette remarque eſt encore vraye aux choſes morales, comme *magnificence*, *courtoiſie* , *bonté* & ainſi des autres ; car on ne dira point , *c'eſt cette courtoiſie*, ou *magnificence* , ou *bonté de qui ie vous ay tant parlé*, ny *à qui vous eſtes obligé* , ny *pour qui vous auez tant d'eſtime*, mais *dont ie vous ay tant parlé, à laquelle vous eſtes obligé , & pour laquelle vous auez tant d'eſtime*, De meſme au pluriel. Si neantmoins on parle de *Gloire*, *de victoire*, de *Vertu*, de *Renommée* & d'autres choſes de cette nature par proſopopée, comme on les repreſente ſouuent , ſur tout dans la Poëſie , qui en fait des Diuinitez, ou des perſonnes celeſtes, le *qui* n'y ſera pas mal, puis qu'il eſt propre aux perſonnes, ſoit veritables ou feintes, comme, *la gloire à qui ie me ſuis deuoüé* (ce qu'Alexandre auoit accoûtumé de dire &) ainſi des autres.

Il en est de mesmes des choses ausquelles on donne des phrases personnelles, comme ie diray fort bien, *voila vn cheual à qui ie dois la vie, voila vne porte à qui ie dois mon salut, voila vne fleur à qui i'ay donné mon cœur*, & autres semblables, où l'on se sert des phrases qui ne conuiennent proprement qu'aux personnes. Au reste, ie dois ces deux obseruations, comme plusieurs autres choses qui sont dans ces Remarques, à l'vn des plus grands Genies de nostre langue, & de nostre Poësie Heroïque.

On se sert bien souuent de *quoy* pour *lequel*, aux deux genres, & aux deux nombres. Par exemple, *c'est le cheval auec quoy i'ay couru la bague, c'est le cheual sur quoy i'ay esté blessé*, pour dire, *auec lequel*, & *sur lequel*, ainsi des autres.

Au reste, i'ay dit que ce n'estoit qu'au genitif, datif, & ablatif des deux nombres que cette remarque auoit lieu, parce qu'au nominatif & à l'accusatif il n'en est pas ainsi, *qui*, au nominatif, singulier & plurier, s'attribuant aux personnes & aux choses indifferemment; comme fait *que*, aussi en l'accusatif des deux nombres: les exemples en sont si frequens, qu'il n'est pas besoin d'en donner.

Solliciter.

Solliciter pour *seruir, secourir, & assister vn malade*, comme on le dit ordinairement à Paris, est du plus bas vsage; au lieu qu'aux autres significations il est fort bon & fort noble. Ie n'eusse pas creu que les Autheurs Latins les plus élegans s'en fussent seruis au mesme sens, que nos bons Autheurs condamnent. Neantmoins Quintilien

entre autres, l'a fait en cette admirable Preface de son sixiéme liure, *vt ille*, dit-il, *mihi blandissimus me suis nutricibus, me auiæ educanti, me omnibus qui sollicitare solent illas ætates, anteferret.*

Longuement.

CE mot n'est plus en vsage à la Cour, où il estoit si vsité il n'y a que vingt ans ; c'est pourquoy l'on n'oseroit plus s'en seruir dans le beau langage. On dit *long-temps* au lieu de *longuement.*

Pourpre.

POurpre, *maladie*, est masculin, comme *il est mort du pourpre.* Quand il signifie *l'estoffe de pourpre*, il est feminin, *la pourpre des Roys, la pourpre des Cardinaux, vne pourpre éclatãte, & viue.* En ce sens vn de nos meilleurs Escriuains l'a toûiours fait masculin, mais il en est repris de tout le monde auecque raison. Lors qu'il signifie *le poisson qui nous donne la pourpre*, quelques-vns le font masculin, & les autres feminin, Car comme ce poisson ne se trouue plus, nostre langue ne luy a point donné de genre certain. La plus part des Autheurs qui en ont écrit en françois, l'ont fait feminin, mais ce ne sont pas à la verité des Autheurs classiques. Vn des plus eloquens hommes du barreau, est d'auis de le faire masculin pour le distinguer de *la couleur de pourpre*, quoy que par là on ne le distingue pas de *pourpre, maladie*, mais se faisant luy-mesme cette obiection, il répond fort bien que, l'equiuoque s'eclaircira mieux en l'vn qu'en l'autre, parce que *la maladie*

du pourpre n'a rien de commun auec *le poisson*, au lieu que *le poisson* qui produit la pourpre peut estre aisément confondu auec la *couleur*.

D'autres croyent auec beaucoup d'apparence, & ie serois volontiers de leur aduis, que *pourpre*, quand il signifie *la couleur*, est adiectif, & du genre commun, comme *iaune*, *rouge*, *&c.* parce que ie vois que tous les mots des couleurs sõt adiectifs, *blanc*, *noir*, *gris*, *iaune*, *rouge*, *&c.* & que selon leurs estoffes on leur dõne le genre masculin, ou feminin, comme par exemple, si l'on demande *de quel satin voulez vous?* ou *de quelle couleur de satin voulez vous?* on répondra, *du blanc*, *du noir*, parce que *satin*, est masculin: mais si l'on demande *de quelle gaze voulez vous*, on répondra, *de la blanche*, ou *de la noire*, parce que *gaze*, *est*, feminin. Ainsi en est-il de *pourpre*: Car si cette riche & royale couleur ne nous eust point esté rauie par l'iniure du temps, ou des mers, & qu'elle fust commune comme les autres, quand ie voudrois acheter du satin, si l'on me demandoit *duquel?* ie dirois, *donnez moy du pourpre*, comme ie dirois, *donnez moy du noir*, si ie voulois du noir. Mais pour de *la gaze*, ie dirois *donnez moy de la pourpre*, comme ie dirois *donnez moy de la noire*. Ie soumets neantmoins ce sentiment à vn meilleur: outre qu'il importe peu de sçauoir comme on le diroit, puis qu'il n'y a pas lieu de le dire.

Poitrine. Face.

Poitrine, est condamné dans la prose, comme dans les vers, pour vne raison aussi iniuste, que ridicule, parce, disent-ils, que l'on dit *poitrine de veau*: Car par cette mesme raison il s'ensuiuroit

qu'il faudroit condamner tous les mots des choses qui sont communes aux hommes & aux bestes,& que l'on ne pourroit pas dire,*la teste d'vn homme*, à cause que l'on dit, *vne teste de veau.* Comme aussi on a condamné *face*, quand il signifie *visage*, pour vne raison encore plus ridicule & plus extrauagante que l'autre. Neantmoins ces raisons là tres-impertinentes,pour supprimer vn mot ne laissent pas d'en empescher l'vsage, & l'vsage du mot cessant,le mot vient à s'abolir peu à peu, parce que *l'vsage est comme l'ame & la vie des mots.* On ne laisse pas pourtant de dire encore *poitrine* aux maladies, comme *la fluxion luy est tombée sur la poitrine, il est blessé à la poitrine*, & en d'autres rencontres on dit aussi, *la face toute défigurée,la face de nostre Seigneur,voir Dieu face à face*,mais il semble que ce n'est qu'en ces phrases consacrées. Pour les personnes,on dit encore,*regarder en face, reprocher en face, soustenir en face,resister en face*, mais tousiours sans l'article *la*.

RESOVDRE coniugué.

CE verbe ne garde le *d*, qu'au futur de l'indicatif où l'on dit aux trois personnes, & aux deux nombres *resoudray, resoudras, resoudra, resoudrons.&c.* Mais au present, à l'imparfait, & aux preterits,il prend l'*l*, & l'on dit *nous resoluons,vous resoluez,ils resoluent*, & non *resoudons, resoudez,resoudent*, comme disent quelques-vns. De mesme l'on dit, *ie resoluois,ie resoulus, i'ay resolu.* L'on dit aussi,*resoluant* au participe, & non pas *resoudant*; parce que ces participes se forment de la premiere personne plurielle du present

de

de l'indicatif *resoluons, resoluant*, *voulons*, *voulant*, *allons, allant*.

RESOVDRE *neutre & actif.*

REsoudre pour *prendre resolution*, est vn verbe qui a toûjours esté neutre, & qui n'a iamais esté employé autremet en ce sens là par le cardinal du Perron, par M. Coëffeteau, ny par M. de Malherbe. Par exemple, ils n'ont iamais écrit, *tâchez à resoudre vôtre amy à faire ce voyage*; mais *tâchez à faire resoudre vostre amy*. Neantmoins depuis quelque temps ie vois que plusieurs le font actif, & disent hardiment, *ie l'ay resoulu à cela*, pour *ie l'ay fait resoudre à cela*. Pour moy, i'ay vn peu de peine à me donner cette licence: la phrase ne me semble pas encore assez bien establie, mais il y a apparence qu'elle le sera bien-tost, suiuant ce que i'ay dit au verbe *sortir*, de la nature des Neutres, qu'il n'y a rien si aisé, que de les faire passer en Actifs, pour la brieueté de l'expression.

SI, *conionction conditionnelle.*

CEtte particule estant employée au premier membre d'vne periode, peut bien estre employée au second ioint au premier, par la conionctió *&*: mais il est beaucoup plus François, & plus elegant, au lieu de le repeter au second membre, de mettre *que*. Par exemple, *si nous sommes iamais heureux, & si la fortune se lasse de nous persecuter, nous ferons, &c.* Ie dis qu'il est beaucoup meilleur de dire, *& que la fortune se lasse*. Il est vray qu'il faut changer de *Mode*, qu'ils appellent en matiere de coniugaison, & si le verbe de

premier nombre est à l'indicatif, il faut mettre le second au subionctif, comme, *si iamais ie suis aupres de vous, & que ie iouïsse de la douceur de vostre conuersation.*

S I, pour *si est-ce que.*

C'Est vn façon de parler fort bonne, & fort elegante. M. de Malherbe, *mais si diray-ie en passant*, pour dire, *si est-ce que ie diray en passant.*

S I, pour *adeò* en Latin.

EStant mis deuant vn adiectif, & vn substantif, il veut *que*, apres luy, & non pas *comme*. Exemple, *ie ne le croyois pas en de si bonnes mains que les vostres*, & non *comme les vostres*, en quoy plusieurs manquent. Les Poëtes neantmoins en vsent quand ils en ont besoin.

P O V R, *auec l'infinitif.*

CEtte preposition ne doit rien auoir entre elle & l'infinitif qui les separe, si ce n'est quelque particule d'vne ou de deux syllabes. Par exemple, on dira fort bien, *pour y aller, pour en auoir, pour luy dire, &c.* & encore *pour de là passer en Italie*; Mais d'y mettre plusieurs syllabes, comme ont fait quelques-vn de nos meilleurs Escriuains, il n'y a rien de si rude, ny de si esloigné de la politesse du langage : Exemple, *pour auec Quintius auiser, pour apres auoir fait beaucoup de façons, ne dire rien qui vaille*; cela est du style de Notaire. N'est-il pas plus doux de dire, *pour auiser, auec Quintius, pour ne rien dire qui vaille apres, &c.*

Et ce qui augméte encore la rudesse, est que d'ordinaire apres le *pour*, ils mettent immediatement vne autre preposition, comme aux deux exemples que ie viés de dõner, il y a *pour auec*, & *pour apres*.

preface, Maxime.

PReface est tousiours feminin, *la preface*, & iamais *le preface*. Ie l'ay oüy faire masculin à tant de gens qui font profession de bien parler que i'ay creû estre obligé d'en faire vne remarque, pour les desabuser, & pour empescher les autres de commettre cette faute ; Car on ne met pas en dispute parmy ceux qui s'y entendent, qu'il ne soit tousiours feminin, non plus que *maxime*, que quelques-vns font masculin aussi, disant, *c'est vn maxime, il a ce maxime*, qui est tout à fait barbare.

Tandis.

IL ne se doit iamais dire ny écrire, qu'il ne soit suiuy de *que*, comme *tandis que vous ferez cela, ie feray quelque autre chose*. Mais ce seroit tres-mal dit *faites cela, & tandis ie me reposeray*. Cette faute neantmoins se trouue dans vn ouurage de l'vn de nos meilleurs Escriuains, qui soustenoit alors qu'on en pouuoit vser ainsi; Mais depuis il s'est rendu à l'opinion generale, & ne s'est plus seruy de cette façon de parler dans ses Ouurages suiuans, que toute la France estime comme vn des grands ornemens de nostre langue.

Il y a encore vne petite remarque à faire, qui n'est pas à negliger, C'est qu'on voit auiourd'huy vne grande affection de ce mot parmy la plus-

part de ceux qui parlent en public, ou qui font profession de bien escrire. En tout vn liure, en tout vn discours, ils ont bien de la peine à dire quelquefois, *pendant que*. Ie ne suis pas le seul qui l'ay remarqué. Des gens de la Cour, & hommes & femmes ont fait cette obseruation, ajoustant que c'est à la Cour où l'on en vse le moins, & où l'on dit d'ordinaire, *pendant que*.

Peux pour *possum*.

PLusieurs disent & écriuent, *ie peux*, & M. Coëffeteau le met toûjours ainsi. Ie ne pense pas qu'il faille tout à fait condãner; mais ie sçay bien que *ie puis*, est beaucoup mieux dit, & plus en vsage. On le coniugue ainsi, *Ie puis*, *tu peux*, *il peut*. Il est de la bauté & de la richesse des langues, d'auoir ces diuersitez, quoy que nous ayons beaucoup de verbes, où la premiere & seconde personne du present de l'indicatif sont semblables, comme, *ie veux*, *tu veux*, *ie fais*, *tu fais*, *&c*.

Preigne pour *prenne*, *vieigne* pour *vienne*.

C'Est vne faute familiere aux Courtisans, hommes, & femmes, de dire *preigne*, pour *prenne*, comme, *il faut qu'il preigne patience*, au lieu de dire, *qu'il prenne*; Et *vieigne*, pour *vienne*, comme, *il faut qu'il vieigne luy mesme*, au lieu de dire, *qu'il vienne*.

Nauiger, Nauiguer.

TOus les gens de mer, disent, *nauiguer*, mais à la Cour on dit, *nauiger*, & tous les bons Autheurs l'écriuent ainsi.

Nu pied.

CE mot se dit ordinairement en parlant, mais iamais les bons Autheurs ne l'écriuent, ils disent, *les pieds nuds, se trouuant les pieds nuds*, dit M. Coëffeteau en la vie de Neron. Il faut dire, *nu-pieds*, au pluriel, & non pas *nu-pied*, au singulier, comme, *il est venu nu-pieds*.

Noms propres.

SOit que les noms props soient Grecs ou Latins, il les faut nommer & prononcer selon l'Vsage, tellement qu'il n'y a point de reigle certaine pour cela. On dit Socrate, & Diogene, quoy que M. de Malherbe dans les bien faits, ait écrit Socrates & Diogenes, sans doute, parce que de son temps plusieurs parloient encor ainsi, mais il faut enfin ceder à la mode. On dit *Antoine*, & non pas *Antonius*, & neantmoins on dit *Brutus* & non pas *Brute*. On dit, *Cleopatre*, & non pas *Cleopatra*, comme l'on disoit du temps d'Amyot, & toutefois on dit, *Liuia*, & non pas *Liuie*. Pour l'ordinaire, les noms Latins terminez en *us*, s'il ne sont que de deux syllabes, on ne les change point, comme, *Cyrus, Cresus, Pirrhus, Porus*, & vne infinité d'autres semblables, si ce ne sont *des noms des Saincts*, comme, *Petrus, Pau-*

& autres qu'on nomme *Pierre*, *Paul*, *&c.* mais ceux qui sont trois, on leur donne d'ordinaire la terminaison Françoise en *e*, comme, *Tacitus*, *Tacite*, *Plutarchus*, *Plutarque*, *Hòmerus*, *Homere*, *&c.* Et cela se fait aux noms qui sont fort connus & vsitez, comme ceux que i'ay donnez pour exemple, car quand ils se disent rarement, i'ay remarqué qu'on leur laisse la terminaison Latine; Ainsi l'on dit, *Proculus*, *Fuluius*, *Quintius*, & vne infinité d'autres semblables, mais dés que l'on commence à rendre ces noms-là familiers en nostre lãgue, & à les mettre souuent en vsage, on les habille à la Françoise, & vn mesme nom, comme *Statius*, se dit ainsi auec la terminaison Latine, quand c'est le nom d'vn des Officiers des Gardes de Neron, parce qu'on ne le nomme gueres, & se dit encore *Stace*, auec la terminaison Françoise, quand c'est le nom de ce grand Poëte, qui a emporté le second prix du Poëme heroïque, parce qu'il est souuent dans la bouche de ceux qui parlent des Poëtes Latins; il faut dire aussi, *Darius* *Marius*, & non pas *Daire*, ny *Darie*, ny *Maire*, ny *Marie*. Aux noms de quatre, ou cinq syllabes terminez en *us*, en Latin, c'est encore la mesme chose, car de *Virgilius*, *Ouidius*, *Horatius*, on a fait, *Virgile*, *Ouide*, *Horace*, parce que ce sont des Autheurs celebres, de qui l'on parle à toute heure; mais l'on dit, *Virginius*, *Musonius*, *Turpilianus*, *Cossutianus*, & vn nombre infiny d'autres semblables, parce qu'on les nomme rarement. Cette obseruation se trouuera presque tousiours veritable.

Elle a lieu aussi aux noms doubles, comme sont la pluspart des noms appllatifs des Latins: car s'ils ne sont gueres vsitez, comme *Petronius*

Priscus, *Iulius Altinus*, on ne les change point en François, mais si on les nomme souuent comme *Quinte-Curce*, *Iules Cesar*, on ne dira pas *Quintus Curtius*, ny *Iulius Cesar*. Et bien que le premier nom ait la terminaison Françoise en nommant vne autre personne, comme l'on dit, *Petrone*, & *Iules*, parlāt de Cesar, & de cet Autheur celebre en la langue Latine, si est ce que l'on ne dira pas, *Petrone Priscus*, ny *Iules Altinus*. Voila quant aux noms Latins terminez en *us*.

Pour les autres terminaisons Latines, il me semble que l'*a*, aux hommes ne se change gueres. On dit en Latins, & en François. *Agrippa*, *Dolabella*, *Nerua*, *Silla*, *Galba*, *&c.* Il est vray que *Seneca*, se dit *Seneque*, Mais aux femmes, on y obserue la reigle que i'ay dite, & regne en toute cette matiere, que les noms frequentez prennent la terminaison Françoise, comme l'on dit, *Agrippine*, & non pas, *Agrippina*, *Cleopatre*, & non pas, *Cleopatra*, mais quand on les dit rarement, on leur laisse la terminaison Latine, comme *Iulia*, *Cadicia*, *Poppea*, *Liuia*, *Octauia*. Neantmoins *Iule*, & *octauie*, commencent à dire, parce qu'on les nomme le plus souuent que de coustume, à cause que le theatre a rendu *Octauie* familier, & que plusieurs femmes parmy nous s'appellent Iulie ; & particulierement vne, que toutes sortes de vertus & de perfections rendent auiourd'huy celebre par tout le monde, quand elle ne le seroit pas desia par la renommée de l'incomparable Artenice, & du Heros, ausquels elle doit sa naissance.

Ceux qui se terminent en *as*, sont en petit nombre. Nous disons en François, *Mecenas*, mais nos Poëtes, tant pour l'accomoder à la rime, que

pour rendre le mot plus doux, disent d'ordinaire, *Mecene*. On n'oseroit pourtant l'auoir dit en prose. Ce mot est Latin, mais presque tous les autres terminez en *as*, sont pris du Grec, & d'ordinaire on change *l'as*; en *e*, *Pythagoras*, *Pythagore*, *Athenagoras*, *Athenagore*, *Pnythagoras*, *Pnythagore*, *Eneas*, *Enée*, *Anaxagoras*, *Anaxagore*, On dit, *Phidias*, & non pas. *Phidie*, *Epaminondas*, & non pas, *Epaminonde*. Les mots Hebreux, comme, *Iosias*, *Anan as*, *&c.* ne se changent point. Les noms des femmes terminez en *as*, quoy qu'ils viennent du Grec, ne se changent point non plus, comme il faut dire *Olympias* mere d'Alexandre & non pas *Olimpie*.

Il n'y a gueres, ce me semble, de nom apellatif en Latin qui finisse par *e*; On dit pourtant *Penelopé*, qui se dit *Penelope*, en changeant *l'e* fermé en l'*e ouuert*. *Daphné*, *Phryné*, Grecs aussi, gardent l'*e fermé*. Mais il y en a en *er*, & en *es*. Ceux qui terminent en *er*, cõme *Alexander*, *Leander*, sont pris du Grec & en François nous disons, *Alexandre*, *Leandre*. Nostre remarque a encore lieu icy, car quand il est parlé d'vn autre *Alexander*, que du Grand Alexandre, il faut dire *Alexander* & non pas *Alexandre*. Vn de nos plus nouueaux & plus excellens Escriuains, nomme ainsi vn certain *Alexander*. Les noms qui terminent en *es*, sont pris & des Grecs, & des Barbares, des Grecs, comme *Domosthenes*, des Barbares comme *Tyridates*. Mais aux vns & aux autres pour l'ordinaire, on oste l'*s* en François & l'on dit, *Demosthene* & *Tyridate*. Il y a pourtant beaucoup de noms Persiens, qui gardent l'*s*, à la fin, comme, *Arsaces*, *Menes*, *Atiziez*, & vn nombre infiny d'autres qu'il faut tous prononcer auec l'accent à la

derniere ſyllabe, comme eſt l'accent graue des Grecs, & iamais à la penultiéme. Que ſi c'eſtoient des perſonnes peu cõnuës qui s'apellaſſent ainſi. il faudroit dire ſans doute *Demoſthenes* & *Tiridates*, ſelon noſtre obſeruation, qui ſe verifie preſque par tout. Ainſi l'on dit *Iſocrate*, & *Caliſthenne*, & l'on dit, *Epimenes*, & *Eumenes*. On dit toûjours *Xerxes*, & le plus ſouuent *Artaxerxes*, au moins en proſe, car en vers à cauſe de la rime, on dit, *Artaxerxes*, dont on a fait de nouueau vn belle piece de theatre ainſi intitulée. On dit *Apelles* en proſe, & *Apelle* en vers.

Il y en a peu terminez en *is*, ſi l'vſage ne les à changez, il les faut dire en François comme en Latin; par exemple, *Martialis*, eſt le nom de deux perſonnes, l'vne fort celebre, qui eſt le Poëte que nous appellons *Martial*, & l'autre dont parle Tacite, que peu de gens connoiſſent, ſe doit nommer *Martialis* en François. On dit *Omphys*, Roy des Indes, & *Adonis*: On dit auſſi pour des femmes, *Siſygambis* mere de Darius, *Thaleſtris*, Reine des Amazones, & ſe faut bien garder de dire *Siſygambe*, ny *Thaleſtre*.

Ceux qui ſe terminent en *o*, dont le nombre eſt petit, comme *Cicero*, *Corbulo*, *Varro*, *Strabo*, prennent vne *n*, en François apres l'*o* & nous diſons, *Ciceron*, *Corbulon*, *Varron*, *Strabon*. Neantmoins il faut prendre garde que l'on met vn autre nom deuant, comme par exemple *Strabo*, dont parle Tacite, au quatorziéme liure de ſes Annales s'appelloit *Acilius Strabo*, alors il ne faut pas dire *Acilius Strabon*, mais *Acilius Strabo*, quoy qu'eſtant ſeul on ne dic *Strabon*, on ne dira point auſſi, *Marcus Varron*, mais *Marcus Varro*, quoy que l'on die *Varron* tout ſeul, on dit toûjours, *Labeo*, ce me

qu'elle l'est, puis que la voyelle qui precede ne le mange iamais.

Temperature, Temperament.

CEs deux mots ont deux vſages bien differens, il ne les faut pas confondre. *Temperature* ſe dit de l'air, & *temperament* des perſonnes. *Il faut que le Medecin ſçache le temperament du malade*, c'eſt à dire *la complexion du malade*. Car ie ne parle pas de *temperament* en vn autre ſens pour *adouciſſement*. Toutefois M. de Malherbe vſe de *temperature pour temperament. M. le Cardinal de Lorraine*, dit il, *fut d'vne temperature, où il n'y auoit rien à deſirer*. Ie l'ay veu auſſi employé tout de meſme dans Amiot. Mais c'eſt qu'il ſe diſoit autrefois, & il ne ſe dit plus.

Terrior, terrein, territoire.

CEs trois mots ſi approchans l'vn de l'autre, & qui viennent d'vne même origine, ont neantmoins vn vſage ſi different, qu'on ne peut dire l'vn pour l'autre ſans faillir. Et ie m'eſtonne qu'vn de nos plus celebres Eſcriuains mette touſiours, *terroir* pour *territoire*.

Terrior ſe dit de la terre, entant qu'elle produit les fruits; *territoire*, entant qu'il s'agit de iuriſdiction, & *terrein*, entant qu'il s'agit de fortification. Le laboureur parle du *terrior*, le Iuriſconſulte du *territoire*, & le ſoldat, ou l'ingenieur, du *terrein*. Que ſi parlant d'vne garenne ie dis *ie voulois faire là vne garenne, mais ie n'ay pas trouué que le terrein y fuſt propre*, ce ſera bien dit; & ſelon la remarque.

Gaudet in effoßis habitare cuniculus antris:
Monſtrauit tacitas hoſtibus ille vias.

Adiectif, quand il veut vn article à part, outre celuy du ſubſtantif.

CEtte regle eſt importante & neceſſaire, tant à cauſe de ſon frequent vſage, que parce que ce n'eſt pas parler François que d'y manquer, ce qui fait que les Poëtes s'y aſſuiettiſſent auſſi bien que ceux qui écriuent en proſe. *Tout adiectif mis apres le ſubſtantif auec ce mot* PLVS*, entre deux, veut toûjours auoir ſon article, & cét article ſe met immediatement deuant* PLVS*, & toûjours au nominatif, quoy que l'article du ſubſtantif qui va deuant, ſoit en vn autre cas, quelque cas que ce ſoit.* Voicy vn exemple de cette Reigle *C'eſt la couſtume des peuples les plus barbares.* Ie dis que c'eſt ainſi qu'il faut dire & non pas *des peuples plus barbares.* Or en diſant *des peuples les plus barbares*, il ſe voit que l'article du ſubſtantif eſt au genitif, & celuy de l'adiectif eſt au nominatif. Il en eſt de meſme des autres cas. *I'ay obey au commandemēt le plus iuſte qui ait iamais eſté fait.* Le voila au datif, *ie l'ay arraché des mains les plus auares de la terre*, le voila à l'ablatif, & cela tant au ſingulier qu'au pluriel. Pour l'accuſatif, on ſçait que ſon article eſt ſemblable à celuy du nominatif.

Que ſi l'on veut ſçauoir la raiſon pourquoy l'article de l'adiectif ſe met touſiours icy au nominatif, encore que celuy du ſubſtantif ſoit en vn autre cas, ce qui ſemble bien eſtrange, la réponſe eſt aiſée; C'eſt parce qu'on y ſous-entend ces deux mots, *qui ſont* ou *qui furent*, ou *qui*

sera, ou quelque autre temps du verbe ſubſtantif auec *qui*.

Au reſte, quand il eſt parlé de *plus* icy, c'eſt de celuy qui n'eſt pas proprement comparatif, mais qui ſignifie *tres*, comme aux exemples que i'ay propoſez. Ce que i'ay dit de *plus*, s'entend auſſi de ces autres mots, *moins mieux, plus mal, moins mal*, Exemples, *ie parle de l'homme le moins heureux, de l'enfant le mieux nourry, de l'enfant le plus mal nourry, & du vaiſſeau le moins equippé*. Et en tous les autres cas il en eſt de meſme que de *plus*.

Sieger, Taſſer.

S*ieger*, pour *aſſieger*, & *taſſer* pour *entaſſer*, ne valent rien. C'eſt vne faute familiere à de certaines Prouinces, & particulierement à la Normandie, où l'on vſe du ſimple, au lieu du compoſé, comme *ſieger vne ville*, & *taſſer du bled*, pour dire, *aſſieger vne ville, & entaſſer du bled*.

Le onziéme.

PLuſieurs parlent & eſcriuent ainſi, mais tres-mal. Il faut dire, *l'onziéme*; car ſur quoy fondé, que deux voyelles de cette nature, & en cette ſituation, ne faſſent pas ce qu'elles font par tout, qui eſt que la premiere ſe mange; Voicy vne coniecture fort vray ſemblable de ce qui a donné lieu à cette erreur, & ie crois que tout le monde en demeurera d'accord. C'eſt que l'on a accouſtumé de dire en contant, *le premier, le ſecond, le troiſieme*, & ainſi generalement de tous les autres, iuſques à dire, *le centieſme le millieſme*, tous les nombres commençans par vne conſone, qui fait

que l'on dit, *le*, deuant, ny ayant pas lieu de faire l'elision de la voyelle *e*. Et comme il n'y a qu'vn seul nombre en tout, qui commence par vne voyelle, qui est *onze, onziéme*, on a pris vne telle habitude de dire *le*, & deuant & apres le nombre *onziéme*, parce que tous les autres nombres commencent par des consones; que quand ce vient à *onziéme*, on le traite comme les autres, sans songer qu'il commence par vne voyelle, & que *l'e* de l'article *le*, se mange, & qu'il faut dire, *l'onziéme* & non pas *le onziéme* Du reste, il faut écrire *onze*, & *onziéme*, auec vn *o*, & non pas auec vn *u*.

Sur le minuit.

C'Est ainsi que depuis neuf, ou dis ans toute la Cour parle, & que tous les bons Autheurs écriuent: C'est pourquoy il n'y a plus à deliberer, il faut dire & écrire, *sur le minuit*, & non pas *sur la minuit*, bien qu'vne infinité de gens trouuent cette façon de parler insupportable. Il est vray que depuis peu i'ay esté surpris de trouuer *sur le minuit*, dans la traduction d'Arrian fait en nostre langue, par vn des meilleurs Escriuains de ce temps là; & imprimée à Paris fort correctement par Federic Morel, excellent Imprimeur, l'année 1581. Il est certain que *sur la minuit*, est comme l'on a tousiours dit, & comme la raison veut que l'on die; parce que *nuit*, estant feminin, l'article qui va deuant doit estre feminin aussi, sans que l'addition de *mi*, puisse changer le genre, (On dit neantmoins *minuit sonné*, & iamais *minuit sonnée*, Ainsi on dit, *sur le midi* parce que *dy*, signifiant *iour* est masculin, comme si l'on disoit, *my-iour*; Que si l'on repart que ce n'est

pas le mot qui ſuit *mi*, comme fait *nuit*, en ce mot de *minuit*, qui doit regler le genre du mot entier & composé,& que pour preuue on allegue qu'on dit *à la mi-Aouſt*, quoy qu'*Aouſt* ſoit maſculin, on répond qu'en ce lieu-là on ſous-entend vn mot feminin, qui eſt *feſte*, comme qui diroit *à la feſte de mi-Aouſt*. Et pour moy, ie croirois que *ſur le midy*, a eſté cauſe que l'on a dit *ſur le minuit*, comme *à la mi-Aouſt* a eſté cauſe que l'on a dit ainſi de tous les autres mois, *à la mi-May*, *à la mi-Iuin*, *&c.* Malherbe, *on croit*, dit-il, *que l'on partira à la mi-iuin*. Mais toutes ces coniectures importent peu.

Verbes regiſſans deux cas, mis auec vn ſuel.

EXemple *ayant embraſſé, & donné la benediction à ſon fils*, Nos excellens Eſcriuains modernes condamnent cette façon de parler, parce, diſent ils, qu'*embraſſé*, regit l'accuſatif, & *donné* regit le datif, tellement que ces deux verbes ne peuuent s'accorder enſemble pour regir vn meſme cas, & ainſi l'on n'en ſçauroit faire la conſtruction auec le nom qui ſuit; car *embraſſé*, veut que l'on die *embraſſé ſon fils*, & neantmoins en l'exemple propoſé il y a, *à ſon fils*; De meſme, ſi l'on changeoit l'ordre des verbes en ce meſme exemple, & que l'on dit *ayant donné la benediction, & embraſſé ſon fils*, on feroit encore la meſme faute, parce que *donné*, regit le datif, & neantmoins il y a *ſon fils*, qui eſt accuſatif, Cette reigle eſt fort belle, & tres conforme à la pureté & à la netteté du langage, qui demande pour la perfection que les deux verbes ayent meſme regime, comme

ayant embrassé & baisé son fils, ayant fait des caresses, & donné la benediction à son fils, car en ces deux exemples les deux verbes n'ont qu'vne mesme construction.

Il y a fort peu que l'on commence à pratiquer cette reigle, car ny Amyot, ny mesme le Cardinal du Perron, M. ny Coëffeteau, ne l'ont iamais obseruée. Certes en parlant on ne l'obserue point, mais le stile veut estre plus exact. Les Grecs ny les Latins ne faisoient point ce scrupule fondez sans doute sur ce que les cas regi par le premier verbe est sous entendu, comme en l'exemple proposé, *ayant embrassé & donné la benediction à son fils* l'on sous-entend *son fils*, apres *ayant embrassé*. C'est pourquoy ie ne condamne pas absolument cette façon de parler, mais parce qu'en toutes choses il faut tẽdre à la perfection, ie ne voudrois plus escrire ainsi, & i'exhorte à en faire de mesme ceux qui ont quelque soin de la netteté du style.

Vn NOM & vn VERBE regissans deux cas differens, mis auec vn seul cas.

Exemple, *afin de le coniurer par la memoire, par l'amitié qu'il auoit portée à son pere*, dit vn celebre escriuain. Ie dis que la mesme reigle qui s'obserue aux verbes, se doit aussi obseruer aux noms, & qu'il n'y a pas moyen de construire l'exemple proposé, qu'en sous-entendant *de son pere*, immediatement apres *la memoire*. Il est certain que ce n'est point écrire nettement, que d'écrire ainsi, & que mesmes il y a vne double faute

en cét exemple, l'vne que ces mots, *par la memoire*, ne se sçauroient construire auec ce datif, *à son pere*: & l'autre, qu'il *auoit portée* ne s'accommode pas à ce mot, *la memoire*, mais seulement à celuy-cy *l'amitié*. Voicy vn autre exemple selon la reigle, *afin de le coniurer par l'estime & par l'affection qu'il auoit pour son pere*, car *estime*, & *affection* sont deux mots qui s'accordent ensemble, & ne demandent qu'vne mesme construction, qu'ils ont icy doublement, & au verbe *auoit*, & en la preposition, *pour*. Ceux qui ne se soucieront pas de perfectionner leur lãgue, ny leur stile, se pourrõt encore dispenser de cette reigle, mais ces Remarques ne sont pas pour eux.

Tomber, Tumber.

IL faut dire, *tomber*, auec vn *o*, quoy que i'enten de dire souuent à des persõnes qui parlent tres bien, *tumber* aue vn *u*, mais ie ne le tiens pas supportable.

POVR CE, pour *à cause de cela*, ou *partant*, *Par ainsi.*

VN de nos plus celebres Autheurs a escrit, *le vice gaigne tousiours & pour ce, il le faut chasser auant qu'il soit tourné en habitude.* Ie dis, que ce *pour ce*, pour dire *partant*, ou *à cause de cela*, n'est pas bon, & qu'il ne doit iamais estre employé à cét vsage. Il se disoit autrefois, mais il ne se dit plus.

De mesme, *par ainsi*, dont M. Coëffeteau, & M. de Malherbe se seruent si souuent en ce mesme sens, n'est presque plus en vsage; On dit simplemẽt *ainsi* sans *par*.

Vn adiectif auec deux substantifs de different genre.

EXemple, *Ce peuple a le cœur & la bouche ouuerte à vos loüanges.* On demande s'il faut dire *ouuerte* ou *ouuerts*. M. de Malherbe disoit qu'il falloit euiter cela comme vn écueil, & ce conseil est si sage, qu'il semble qu'on ne s'en sçauroit mal trouuer: Mais il n'est pas question pourtant de gauchir toûjours aux difficultez, il les faut vaincre, & establir vne reigle certaine pour la perfection de nostre langue. Outre que bien souuent voulant euiter cette mauuaise rencontre, on perd la grace de l'expression, & l'on prend vn détour qui n'est pas naturel. Les Maistres du mestier reconnoissant aisément cela. Comment dirons-nous donc ; il faudroit dire, *ouuerts*, selon la Grammaire Latine, qui en vse ainsi, pour vne raison qui semble estre commune à toutes les lãgues, que le genre masculin estant le plus noble doit predominer toutes les fois que le masculin & le feminin se trouuent ensemble, mais l'oreille a de la peine à s'y accommoder parce qu'elle n'a point accoustumé de l'oüir dire de cette façon, & rien ne plait à l'oreille, pour ce qui est de la phrase & de la diction, que ce qu'elle a accoustumé d'oüir. Ie voudrois donc dire, *ouuerte*, qui est beaucoup plus doux, tant à cause que cét adiectif se trouue ioint au mesme genre auec le substantif qui le touche, que parce qu'ordinairement on parle ainsi, *qui est la raison decisiue*, & que par consequent l'oreille y est toute accoustumée. Or qu'il soit vray que l'on parle ainsi d'ordinaire dans la Cour, ie l'asseure comme y ayant pris garde sou-

uent, & comme l'ayant fait dire de cette sorte à tous ceux à qui ie l'ay demandé; par vne certaine voye qu'il faut tousiours tenir, quãd on veut sçauoir asseurément si vne chose se dit ou si elle ne se dit pas. Mais qu'on ne s'en fie point à moy, & que chacun se donne la peine de l'obseruer en son particulier.

Neantmoins M. de Malherbe a écrit, *il faut estre en lieu, où le temps & la peine soient bien employez.* On répond que cét exemple n'est pas semblable à l'autre, & qu'en celuy-cy il faut écrire, comme a fait M. de Malherbe, parce que deux substantifs qui ne sont point synonimes, ny approchans, comme *le temps*, & *la peine*, regissent necessairement vn pluriel, lors que le verbe passif vient apres auec le verbe substãtif, ou que le verbe substantif est tout seul, cõme *le mary & la femme sont importuns*, car on ne dira iamais *le mary & la femme est importune*, parce que deux substantifs differens demandent le pluriel au verbe qui les suit, & dés que l'on employe le pluriel au verbe, il le faut employer aussi à l'adiectif, qui prend le genre masculin, comme le plus noble, quoy qu'il soit plus proche du feminin.

La question n'est donc pas pour l'exemple de M. de Malherbe; car la chose est sans difficulté, & sans exception, mais pour l'exemple qui est le suiet de cette Remarque, où le dernier substantif *bouche*, est ioint immediatement à son adiectif *ouuerte*, sans qu'il y ait aucun verbe ny substãtif, ny autre entre deux, comme on dit, *les pieds & la teste nuë*, & non pas *les pieds & la teste nuds*.

Songer pour *penser*.

IL y en a qui ne le peuuét souffrir, mais ils n'ont pas raison; car qu'ont-ils à dire contre l'vsage, qui le fait dire & écrire ainsi à tout le monde? ils alleguent, que *songer*, signifie toute autre chose; comme si premierement il failloit disputer auec l'vsage par raison, & que d'ailleurs ce fust vne chose bien extraordinaire en toutes sortes de langues, que les mots équiuoques, car il en faudroit donc bannir tous les autres aussi bien que celuy-cy, si cette raison auoit lieu. Non seulement ce n'est pas vne faute de dire, *songer*, pour *penser*, comme, *vous ne songez pas à ce que Vous faites*, mais il a beaucoup plus de grace, & est bien plus François; que de dire, *vous ne pensez pas à ce que vous faites*.

QVI, au commencement d'vne periode.

NOus auons quelques Escriuains, qui apres auoir fait vne longue periode sans auoir acheué ce qu'ils veulent dire, se sont auisez d'vn mauuais expedient, pour faire d'vn costé que la periode ne passe pas les bornes, & que d'autre part ils y puissent ajouster ce qui luy manque. Voicy comme ils font. Quand le sens est complet, ils mettent *vn point*, & puis commencent vne autre periode par le relatif, *qui*. Or ce *qui*, relatif, est incapable de commencer vne periode, n'y d'auoir iamais *vn point* deuant luy, mais tousiours *vne virgule*, tellement qu'il le faut ioindre à la periode precedēte, & alors elle se trouue d'vne lōgueur demesurée & monstrueuse. Au lieu d'exemple,

figurez vous vne periode, qui ait toute l'estenduë qu'on luy peut souffrir, & qu'au lieu de la fermer, ou voulust encore y adiouster vn membre commēçant par *qui*, certainement elle seroit insupportable. Ie dis donc, que de faire *vn point* deuant ce *qui*, & de commencer vne autre periode par ce mot, est en fort mauuais remede, dont nous n'vsõs iamais en nostre langue. Il est vray que les Latins se donnent ordinairement cette licence, & c'est à leur imitation que les Escriuains dont ie parle, le font: mais nous sommes plus exacts en nostre langue, & en nostre stile, que les Latins, ny que toutes les Nations, dõt nous lisõs les écris.

Comme ie faisois cette Remarque, i'ay heureusement rencontré vn passage d'vn des meilleurs Autheurs de l'Antiquité, qui me fournit vn bel exemple de ce que ie viens de dire. Il m'a semblé qu'il ne seroit pas mal à propos de le mettre icy pour vn plus grand éclaircissement. *Anxium Regem tantis malis circumfusi amici, vt meminisset orabant, animi sui magnitudinem vnicum remedium deficientis exercitus esse, cùm ex iis qui præcesserant ad capiendum locum castris, duó occurrunt vtribus aquam gestantes, vt filiis suis quos in eodem agmine esse, & ægrè pati sitim non ignorabant, occurrerent.* Il seroit temps que la periode finist là, & ie sçay bien qu'en nostre langue, à peine la pourroit-on souffrir plus longue. Neantmoins ce Grand hõme, qu'on admire particulierement pour l'excellẽce du stile, passe outre, & adiouste, *Qui cùm in Regem incidissent, alter ex iis vtre resoluto, vas quod simul ferebat implet, porrigens regi.* Quelques-vns dõc de nos Autheurs qui traduiroient ce passage en François, finiroiẽt la periode à *occurrerent*, sçachant bien qu'on ne la

leur souffriroit pas plus longue ; mais voicy ce qu'ils feroient en suite, & qu'il ne faut pas faire; ils mettroient là *vn point*, & puis commẽceroient vne autre periode par *qui*; écriuant le *Q*, d'vne lettre maiuscule. Au reste, tous les Latins en vsent ainsi, & Ciceron le premier. Voyez si i'ay raison de dire, que nous sommes plus reguliers qu'eux. Ce n'est pas seulement en cela, c'est en beaucoup d'autres choses, que ie remarqueray selon les occasions.

S'il faut dire, Si c'estoit moy qui eusse fait cela, ou *si c'estoit moy qui eust fait cela.*

LA plufpart asseurent, qu'il faut dire, *si c'estoit moy qui eusse fait cela*, & non pas *qui eust fait cela.* Car pourquoy faut il que *moy* regisse vne autre personne que la premiere ? Cette raison semble conuaincante; mais outre la raison, voyons l'vsage de la langue en la premiere personne du pluriel, a-t'on iamais dit, *si c'estoient nous qui eussent fait cela.* Or si l'on parloit ainsi au pluriel, il faudroit parler de mesme au singulier; Mais sans doute tout le monde dit, *si c'étoient nous qui eussions fait cela.* En vn mot, les personnes du verbe doiuent répondre par tout à celles des pronoms personnels, & il faut dire, *si c'estoit moy, qui eusse fait cela, si c'étoit toy qui eusses fait, luy qui eust fait, nous qui eussions fait, &c.* Neantmoins ie viens d'apprendre d'vne personne tres sçauante en nôtre langue qu'encore que la reigle veüille que l'on die *eusse*, auec *moy*, le plus grand vsage dit, *eût.* Il adjouste, ce qui est tres-vray, que l'vsage fa-

uorise souuent des solecismes, & qu'en cét endroit il ne condamneroit pas *eust*, quoy qu'il condamne ce mesme abus en beaucoup d'autres rencontres, comme si l'on dit, *ce n'est pas moy qui l'a fait*, il faut sans doute dire, *qui l'ay fait*. Pour moy i'ay quelque opinion que ceux qui prononcent *qui eust*, pour *qui eusse*, ou *qui eusses*, en la premiere & en la seconde personne, ne le font pas pour se seruir de la troisiéme, *qui eust*, mais qu'ils mangent cette derniere syllabe par abreuation, cóme quand on dit communément en parlant, *auons dit, auons fait*, pour, *auez vous dit ; avez vous fait?* Mais comme *auons* ne s'écrit iamais ; quoy qu'il se die, aussi il se pourroit faire que l'on diroit *eust*, en parlant, mais qu'il faudroit tousiours écrire *eusse*, & *eusses*, aux deux personnes. Et c'est le plus seur d'en vser ainsi, que mesme ceux qui approuuent *eust*, ne desapprouuent pas l'autre. Outre qu'*eut*, estant la premiere personne du preterit de l'indicatif, peut-estre que ceux qui disent, si *c'estoit moy qui eust fait cela*, pensent dire, *qui eut fait cela*, le disant à l'indicatif, au lieu de le dire au subionctif.

Aye, ou *ait*.

LE verbe *auoir*, en l'optatif & au subionctif, ne dit iamais, *aye*, en la troisiéme personne, mais tousiours, *ait*, soit en vers, ou en prose. Ce n'est pas qu'autrefois on n'ait écrit, *aye*, mais on ne l'écrit plus qu'en la premiere personne : comme, *ie prie Dieu que i'aye bon succés de, &c.* & *qu'il ait bon succés, afin que i'aye, & afin qu'il ait.*

PAR CE QVE, ſeparé en trois mots.

IL ne le faut iamais dire. En voicy vn exemple pour me faire entendre. Vn de nos grands Autheurs écrit, *il m'a adoucy cette mauuaiſe nouuelle,* PAR CE *qu'il me mande de la bonne volonté qu'en cette occaſion le Roy a témoignée pour vous.* On voit clairement que, *parce que,* ne doit point eſtre employé de cette ſorte, à cauſe que l'õ a tellement accouſtumé de ne le voir qu'en deux mots ſignifier *quia,* & rendre raiſon des choſes, que lors qu'on l'employe à vn autre vſage, il ſurpréd le Lecteur, & plus encore l'Autheur, qui ne peut pas remarquer dans la pronõciation de celuy qui parle, cette diſtinction, comme le Lecteur la peut remarquer en liſant, tellement que cela empeſche qu'on ne ſoit bien entendu, ou pour le moins, qu'on ne le ſoit ſi promptemẽt qui eſt vn grand defaut à celuy qui parle, ou qui écrit. Car en cét exemple, *parce qu'il me mande de la bonne volonté,* n'a point de ſens, ſi ce, *parce que,* eſt pris pour *quia,* ou *à cauſe que,* comme d'abord tout le monde le prendra pour cela.

O V, aduerbe pour le pronom relatif.

L'Vſage en eſt elegant, & commode, par exemple, *le mauuais eſtat où ie vous ay laiſſé,* eſt incomparablement mieux dit, que *le mauuais eſtat auquel ie vous ay laiſſé,* Le pronom, *lequel,* eſt d'ordinaire ſi rude en tous ſes cas, que noſtre lãgue ſéble y auoir pourueu, en nous donnãt de certains mots plus doux & plus courts, pour ſubſtituer en ſa place, comme, *où* en cét exemple, & *dont,* &

& *quoy* en vne infinité de rencontres, ainſi qu'il ſe voit dans les remarques de ces mots là.

Quoy que.

IL faut prendre garde de ne le mettre iamais apres *que*, comme, *ie vous aſſure que quoy que ie vous aime, &c.* à cauſe de la cacophonie, il faut dire, *que bien*, ou *qu'encore que*, qui eſt peut-eſtre plus doux, n'y ayant qu'vn *que*, entier.

Liberal arbitre.

C'Eſt vne façõ de parler, dõt Amiot, & tous les anciens Eſcriuains ont vſé, & dont pluſieurs modernes vſent encore. Rien ne la deffend que le long vſage, qui continuë touſiours; car *liberal*, ne veut pas dire *libre*, qui eſt ce que l'on pretend dire, quand on dit, *liberal arbitre*. Quelques-vns ont voulu rendre raiſon d'vne phraſe ſi eſtrange, diſãt que *liberal*, ſe prend là comme les Latins le prennent, quand ils appellent *ingenium liberale, indolem liberalem*, vn ame bien née, comme ſi, *liberal*, en ce ſens, eſtoit oppoſé à *ſeruile*, & que l'on vouluſt dire, que le franc arbitre eſt conuenable à vne ame bien née, au lieu que les ames ſeruiles, qui n'agiſſent que par contrainte, ſemblent eſtre priuées de l'vſage de leur liberté. D'où eſt venu, adiouſtent ils, qu'encore en François nous appellons, *les arts liberaux*, ceux qui appartiennent aux perſonnes d'honneur, cõme ſi ces arts eſtoient oppoſez aux arts mecaniques, qui ne ſõt exercez que par des gens du commun. Ie ne voudrois pas abſolument reietter cette penſée, mais elle me ſemble biẽ

ſubtile, & tirée de loin. Il vaut mieux auoüer franchement, que l'vſage l'a ainſi voulu, comme en pluſieurs autres façons de parler, contre toute ſorte de raiſon. D'autres diſent, qu'au lieu de *libre arbitre*, qui neantmoins eſt tres François, on a dit, *liberal arbitre*, pour euiter la dureté des deux *b*, & des deux *r*, qui ſe rencontrent & s'entrechoquent en ces deux mots, *libre arbitre*, mais c'eſt vne mauuaiſe raiſon. Tant y a qu'on le dit, qu'on l'écrit encore aujourd'huy, mais le plus ſeur, & le meilleur eſt de dire & d'écrire, *le franc arbitre*.

Prochain, voiſin.

CEs deux mots ne reçoiuent iamais de comparatif, ny de ſuperlatif. On ne dit point, *plus prochain, tres-prochain, plus voiſin, tres-voiſin*. On n'vſe de l'vn & de l'autre que dans le ſimple poſitif, *prochain, voiſin*. Céte remarque eſt curieuſe, & d'autant plus neceſſaire, que ie vois commettre cette faute à quelques-vns de nos meilleurs Eſcriuains. Il faut dire, *plus proche, tres-proche*, au lieu de, *plus prochain, plus voiſin, tres-prochain, tres-voiſin*. Par exemple, on dit, *à la maiſon la plus proche*, & non pas, *à la maiſon la plus prochaine, ny la plus voiſine*. Et, *ie ſuis tres-proche*, ou, *fort proche de là*, & non pas, *tres-prochain*, ny, *tres-voiſin*. Où il faut remarquer que *fort*, qui eſt vne marque de ſuperlatif, ne ſe ioint non plus à *prochain*, & *voiſin* que, *plus*, &, *tres*; car on ne dira pas, *ie ſuis fort prochain*, ny, *fort voiſin*. Le peuple dit abuſiuement, *c'eſt mon plus prochain voiſin*, mais il faut dire, *c'eſt mon plus proche voiſin*.

Proches, pour *parens*.

PResque tout le monde le dit comme, *ie suis abandonné de mes proches, tous mes proches y consentent*, mais quelques-vns font difficulté d'en vser. Ie me souuiens que M. Coëffeteau ne le pouuoit souffrir, en quoy il est suiuy encore auiourd'huy par des gens de la Cour, de l'vn & de l'autre sexe.

Y, pour *luy*.

EXemple, *i'ay remis les hardes de mon-frere à vn tel, afin qu'il les y donne*, pour dire, *afin qu'il les luy donne*. C'est vne faute toute commune parmy nos Courtisans. D'autres disent, *afin qu'il luy donne*, sans dire, *les*, comme nous l'auons desja remarqué.

Y deuant EN, & non pas apres.

IL faut dire, *il y en a*, & iamais *il en y a*, comme l'on disoit anciennement.

Y, auec les pronoms.

IL faut dire, *menez y moy*, & non pas, *menez m'y*, & au singulier aussi, *menés-y moy*, & non pas, *mene m'y*. Et cela à cause du mauuais & ridicule son que fait, *menez-m'y*, & *mene-m'y*, car on dit bien *menez-nous y*, qui est la mesme construction & le mesme ordre des paroles; & *menez-les y* aussi; parce que la cacophonie ne s'y rencontre pas si grande, qu'aux deux autres. On

dit encore , *menez-l'y* , & *menez-l'y* , à cause que la lettre,*l*,ne ſonne pas ſi mal en cét endroit que l'*m*. Outre que *my*, de ſoy a vn mauuais ſon. De meſme on dit,*enuoiez-y moy* ,& non pas,*enuoyez-m'y*,*portez-y moy*,& non pas,*m'y*, mais oüy bien, *enuoiez-nous y*,*enuoiez-l'y* , *portez-nous-y* , *portez l'y*.Cela ſe dit en parlant,mais ie ne voudrois pas l'écrire, que dans vn ſtyle fort bas.Ie l'éuiterois en prenant quelque détour Ie ferois venir à propos de dire *là* pour *y*, comme *portez-moy là*, *enuoiez-moy là*.

TOVT, aduerbe.

C'Eſt vne faute que preſque tout le monde fait de dire,*tous* , au lieu de *tout*. Par exemple il faut dire,*ils ſont tout eſtonnez* , & non pas, *tous eſtonnez*,parce que *tout*,en cét endroit n'eſt pas vn nō,mais vn aduerbe,& par conſequent indeclinable,qui veut dire;*tout à fait*,*omnino* en Latin,*ils ſont tout autres que vous ne les auez veûs*. & non pas *tous autres*.*Ils crient tous d'vne voix*, c'eſt comme il faut parler, & écrire Grammaticalement,mais on ne laiſſe pas de dire oratoirement *tous d'vne voix* , & il eſt plus elegant à cauſe de la figure que fait l'antitheſe de *tous*,& *d'vne voix*. Ce n'eſt pas encore qu'on ne puiſſe dire , *tous eſtonnez*,quand on veut dire que,*tous le ſont*;mais nous ne parlons pas du nō,nous parlons de l'aduerbe,qui ſe iont aux adiectifs , ou pour l'ordinaire aux participes paſſifs , comme , *ils ſont tous ſales*,*ils ſont tous rompus*.

Mais cela n'a lieu qu'au genre maſculin,car au feminin il faut dire , *toutes*,*elles ſont toutes eſtonnées*,*toutes éplorées*,l'aduerbe, *tout* , ſe conuertiſ-

ſant au nom,pour ſignifier neantmoins ce que ſignifie l'aduerbe,& non pas ce que ſignifie le nom, Car quand on dit; *elles ſont toutes ſales,elles ſont toutes rompuës*, TOVTES veut dire,*tout à fait*, *entierement*, comme qui diroit, *elles ſont tout à fait ſales, tout à fait rompues.* La bizarrerie de l'vſage a fait cette difference ſans raiſon,outre le maſculin,& le feminin.

Il y a pourtant vne exception en cette reigle du genre feminin. C'eſt qu'auec *autres*, feminin, il faut dire,*tout*,& non pas *toutes*.Exemple, *les dernieres figues que vous m'enuoyaſtes, eſtoient tout autres que les premieres*,& non pas,*eſtoient toutes autres.* Mais ce n'eſt qu'au pluriel, car au ſingulier il faut dire,*toute*, comme *i'ay veû l'eſtoffe que vous dites, elle eſt toute autre que celle-cy*.Ie n'ay remarqué que ce ſeul mot qui ſoit excepté de la Reigle, car par tout ailleurs & au ſingulier & au pluriel,il faut que *tout*,aduerbe,ſe change en l'adiectif *toute*,& *toutes*,quand il eſt auec vn adiectif feminin, *elle eſt toute telle qu'elle eſtoit, elles ſont toutes telles que vous les auez veuës.*

Vienrent, & *vindrent*.

TOus deux ſont bons, mais *vinrent*, eſt beaucoup meilleur & plus vſité. M. Coëffeteau dit toûjours *vinrent*. & M. de Malherbe, *vindrent*.Toute la Cour & tous les Autheurs modernes diſent,*vinrent*,comme plus doux. De meſme en ſes compoſez, & aux autres verbes de cette nature,*reuinrent, deuinrent, ſouuinrent*, & leurs ſemblables,plus elegamment que *reuindrent, deuindrent,ſouuindrent, &c.* l'on dit auſſi, *tinrent* pluſtôt que *tindrent*,qui neãtmoins eſt bõ,*ſoûtin-*

rent, maintinrent, pluſtoſt que, *ſouſtindrent*, & *maintindrent*.

Print, prindrent, prinrent.

TOus trois ne valent rien, ils ont eſté bons autrefois, & M. de Malherbe en vſe toûjours, *Et d'elle prindrent le flambeau, dont ils deſolerent leur terre, &c.* Mais auiourd'huy l'on dit ſeulement, *pris* & *prirent*, qui ſont bien plus doux.

Quand la dyphtongue OI, doit eſtre prononcée comme elle eſt eſcrite, ou bien en AI.

A La Cour on prononce beaucoup de mots eſcrits auec la dyphtongue *oi*, comme s'ils eſtoient écrits auec la dyphtongue, *ai*, parce que cette derniere eſt incomparablement plus douce & plus delicate. A mon gré c'eſt vne des beautez de noſtre langue à l'oüyr parler, que la prononciation d'*ai*, pour *oi*; *ie faiſais*, prononcé comme il vient d'eſtre écrit, combien a-t'il plus de grace que, *ie faiſois*, en prononçant à pleine bouche la diphongue *oi*, comme l'on fait d'ordinaire au Palais; Mais parce que pluſieurs en abuſent, & prononcent *ai*, quand il faut prononcer *oi*, il ne ſera pas inutile d'en faire vne remarque. Vne infinité de gens diſent, *mains*, pour dire *moins*, & par conſequent *neantmains*, pour *neantmoins*, *ie dais*, *tu dais*, *il dait*, pour dire, *ie dois*, *tu dois*, *il doit*, ce qui eſt inſupportable. Voicy quelques reigles pour cela.

Premierement dans tous les monoſyllabes on

doit prononcer *ei*, & non pas *ai*, comme *moins*, auec son composé *neantmoins*, *loy*, *bois*, *dois*, *quoy*, *moy*, *toy*, *soy*, *mois*, *foy*, & tous les autres, dont le nombre est grand. Il y en a fort peu d'exceptez, comme *froid*, *crois*, *droit*, *soient*, *soit*, que l'on prononce en *ai*, *fraid*, *crais*, *drait*, *saint*, *sait*; si ce n'est quand on dit *soit*, pour approuuer quelque chose, car alors il faut dire *soit*, & non pas *sait*, & quand il signifie *siue*, par exemple on dira, *soit que cela soit ou non*, en prononçant ces deux *soit*, de la façon qu'ils viennent d'estre écrits. Dans tous les mots terminez en *oir*, comme *mouchoir*, *parloir*, *receuoir*, *mouuoir* &c. sans exception, on prononce tousiours, *oi*, & iamais *ai*.

On prononce tousiours aussi *oi*, & non pas *ai* aux trois personnes du singulier present de l'indicatif des verbes qui terminent en *çois*, comme *conçois*, *reçois*, *apperçois*, car on ne dit iamais *ie conçais*, *ie reçais*, *i'apperçais*.

Tantost on prononce *oi*, & tantost *ai*, aux syllabes qui ne sont pas à la fin des mots, comme on dit, *boire*, *memoire*, *gloire*, *foire*, &c. & non pas, *baire*, *memaire*, *glaire*, *faire*, qui seroit vne prononciation bien ridicule; Et l'on prononce, *craire*, *accraire*, *creance*, *craistre*, *accraistre*, *connaistre*, *paraistre*, &c. pour *croire*, *accroire*, *croyance*, &c. Quelques vns disent, *veage*, pour *voyage*, mais il ne se peut souffrir, non plus que *Reaume*, pour *Royaume*. On peut neantmoins asseurer, que presque par tout *oi*, ne finissant pas le mot, se prononce en *oi*, & non pas en *ai*. Ainsi il faut dire, *auoine*, auec toute la Cour, & non pas *aueine*, auec tout Paris.

Le grand vsage donc de la diphtongue *ai*, pour *oi*, c'est au singulier du preterit imparfait de

l'indicatif, *ie faisais, tu faisais, il faisait*, pour, *ie faisois, tu faisois, il faisoit. I'estais i'auais, i'allais*, en toutes les trois personnes de mesme, & en la troisiéme personne du pluriel, *ils faisaient*. Cette Reigle est sans exception. *L'ai*, se prononce encore pour *oi*, aux trois personnes du singulier present de l'indicatif, comme, *ie connais, tu connais, il connaist*, pour *ie connois, tu connois, il connoist*. Mais ne n'est qu'en certains mots, qui sont en fort petit nombre; Car les verbes qui sont composez d'vn verbe monosyllabe, comme *ie prenois; ie reuois, i'entrevois, i'entrois*, & autres semblables, n'y sont pas compris à cause qu'ils sont composez d'vn verbe simple monosyllabe *vois*, & *ois*, dont la diphthongue se prononce en *oi*, & non pas en *ai*.

Ai, se prononce encore pour *oi*, à la fin des noms Nationnaux, & Prouinciaux, ou des habitans des villes, comme *Français, Anglais, Hollandais, Milanais, Polonais, &c.* pour *François, Anglois, Hollandois, Milanois, &c.* On dit pourtant *Genois, Suedois*, & *Liegeois*, & non pas *Genias; Suedais*, ny *Liegais*. Il se prononce aussi à l'optatif & au subionctif en toutes les trois personnes du singulier, comme *ie voudrais, tu voudrais, il voudrait*, pour *ie voudrois, tu voudrois, il voudroit*, & en la troisiéme du pluriel, *ils voudroient*. Et ainsi les autres dont le nombre est infiny.

Le verbe Sçauoir, suiuy d'vn infinitif.

EXemple, *Il marcha contre les ennemis, qu'il sçauoit auoir passé la riuiere, Il fit du bien à tous ceux qu'il sçauoit auoir aimé son fils.* Céte façõ de parler, & plusieurs autres sẽblables, sont fort

vsage, parce qu'elles sont fort commodes, & qu'elles abregent l'expression, outre qu'elles ostent la rudesse qu'il y auroit à dire, *il marcha contre les ennemis qu'il sçauoit qui auoient passé la riuiere, qu'il sçauoit qui auoient aimé son fils*. Car ce sont les deux façons ordinaires, dont on exprime cela. Mais pour en dire la verité, ie ne voudrois iamais me seruir de la derniere, & rarement de l'autre, non pas que ie la croye mauuaise, puis que tous nos meilleurs Autheurs s'en seruent, qui me doiuent oster tout scrupule, & me donner la loy; mais parce que ie sçay qu'elle choque beaucoup d'oreilles delicates, & de fait, ie sens bien qu'il y a quelque chose de rude en cette construction, ie tascherois de l'euiter le plus adroitement que ie pourrois.

Des vers dans la prose.

I'Entens que la prose mesme face vn vers, & non pas que dans la prose on mesle des vers. Exemple, *qui se peut asseurer d'vne perseuerance*? Ie dis qu'vne periode en prose, qui commence ou finit ainsi, ou auec cette mesme mesure, est vitieuse. Il faut éuiter les vers dãs la prose autãt qu'il se peut, sur tout les vers Alexandrins, & les vers communs, mais particulierement les Alexandrins; comme est celuy dont i'ay donné vn exemple, parce que leur mesure sent plus le vers, que celle des vers communs & que marchant, s'il faut ainsi dire, auec plus de train, & plus de pompe que les autres, ils se font plus remarquer. Mais il faut principalement éuiter quand ils commencent ou acheuent la periode, & qu'ils font vn sens complet. Que s'il y a deux vers de suite, dont

le sens soit parfait en chaque vers, c'est bien encore pis, & si ces deux vers finissent, l'vn par vne rime masculine, l'autre par vne feminine, le defaut en est encore plus grand, parce que cela sent dauantage sa Poësie, & est plus remarquable, ces deux vers estant comme les deux premiers, ou les deux derniers d'vn quatrain. Il y en a vn bel exemple dans M. de Malherbe: *ce ne fut pas à faute*, dit-il, *ny de le desirer aueque passion, ny de le rechercher aueque diligence.* S'il eust fait *auec*, de deux syllabes aux deux vers, au lieu qu'il l'a fait de trois ayant tousiours accoustumé d'écrire *aueque* de trois syllabes en proxe, il eust rõpu la mesure qui rend ces deux membres de periode vicieux. Que si le sens ne commence, ny ne finit auec le vers, le n'y a rien à dire, parce qu'on ne s'apperçoit pas que ce soit vn vers. Exmple, *Ayant éuité les malheurs, où tombe d'ordinaire la ieunesse.* Ostez-en le commencement & la fin, ce sera vn vers, *éuité les malheurs, où tombe d'ordinaire*, mais auec ce qui va deuant, & apres, il ne paroist point que c'en soit vn. Aussi quãd on dit qu'il faut éviter les vers, on veut dire ceux qui ont la cadence des vers, ce que celuy-cy n'a pas. Car pour les autres ce seroit vn scrupule sans raison, de n'en oser faire en prose, puis qu'aussi bien on ne s'en apperçoit point.

Amiot, M. Coëffeteau, & tous nos meilleurs Escriuains, anciens, & modernes, en font plusieurs, mesme auec la cadence, pourueu que cela n'arriuë pas souuent, ie ne crois pas qu'il y ait grand mal; parce qu'à le vouloir tousiours éuiter, cette contrainte empécheroit de dire beaucoup de choses de la façon qu'elles doiuent estre dites, & ruineroit la naïfueté, à qui oserois,

donner la premiere place parmy toutes les perfe-ctions du stille,

Il y en a qui tiennent, que ce n'est point vn vice, qu'vn vers dans la prose, encore qu'il fasse vn sens complet, qu'il finisse en cadence, pourueu qu'il ne soit point composé de mots specieux & magnifiques, & qui sentent la poesie. Mais ie ne suis pas de leur auis, quoy que ie leur accorde qu'vn vers composé de paroles simples & communes est beaucoup moins vicieux. Tacite a esté repris d'auoir commencé son Ouurage par vn vers, *Vrbem Romam à principio Reges habuère*, quoy qu'il n'ait rien du vers que la mesure, & encore biẽ raboteuse. Et l'on n'a pas mesme pardõné à Tite-Liue l'Hemistiche, par où il commence aussi, *Facturus ne opera-pretium sim?*

I'ay dit que les vers communs sont moins vicieux en prose, que les Alexandrins, il est vray, parce qu'ils ressentent moins le vers. Et ie m'estonnne de l'opinion contraire de Ronsard, qui dit, qu'il a voulu composer sa Franciade en vers communs, parce qu'ils sentent moins la prose que les Alexandrins; car outre que l'oreille, qui est en cela le souuerain iuge, le condamne, la raison fait aussi contre luy, en ce que les quatre premieres syllabes du vers commun, à la fin desquelles se fait la mesure, se rencontrent sans comparaison plus souuent parmy la prose, que les six premieres syllabes du vers Alexandrin, comme l'experience le fait voir, estant plus aisé de trouuer quatre syllabes aiustées, que d'en trouuer six.

Quant aux petits vers, ils ne paroissent presque point parmy la prose, si ce n'est qu'il y en ait deux de suite de mesme mesure, comme, ou n

pouuoit s'imaginer, qu'apres vn si rude combat; que si vous en aioustez encore vn, ou deux, *ils fissent encore dessein d'attaquer nos retranchemens*, cela est tres vicieux, & il peut souuent arriuer, qu'au moins il y en aura deux de mesure.

Il faut prendre garde aussi qu'il n'y ait plusieurs membres d'vne periode de suite, tous d'vne mesure, car encore qu'ils n'ayent pas la mesure d'aucune sorte de vers, ils ne laissent pas d'offencer l'oreille, quand elle est tendre, Par exemple, *on ne pouuoit pas s'imaginer, qu'apres vn si furieux combat, ils eussent encore fait dessein d'attaquer tous nos retranchemens*. Cette periode est composée de quatre pieces, qui sont toutes de neuf syllabes, & qui ayant vne mesme cheute, peuuent déplaire à l'oreille sans qu'elle sçache pourquoy. Neantmoins c'est vne merueille quand cela se rencontre, & encore en ce cas là il ne s'en faut guere mettre en peine, à cause qu'il n'y a presque persone qui s'en apperçoiue, & que ce seroit se donner vne cruelle gesne pour rien. Mais lors que ce sont de vers de mesme mesure, ce seroit vn grand defaut de ne la pas rompre, sur tout s'il y a plus de deux vers de suite, comme il se voit dans l'exemple que nous auons raporté.

Paralelle.

CE mot masculin dans le figuré. Il est vray que dans le propre, selon que les Geometres le definissent, on ne le met gueres tout seul, que l'on ne die *ligne*, en mesme temps, *vne ligne parallele, deux lignes parallele*, & alors il est adiectif, commme il se voit clairement. Mais dans

le figuré, il arriue à ce mot deux choses assez extraordinaires, & si ie ne me trompe, sans exemple. L'vne, que d'adiectif qu'il estoit au propre, il deuient substantif au figuré, ne voulant dire autre chose que *comparaison*: l'autre qu'au propre on l'escrit *parallele*, selon son origine Grecque suiuie des Latins, & au figuré il change d'ortographe, & , s'écrit, *parallele*, par l'ignorance ou par bizzarrerie de l'Vsage. *Le paralelle d'Alexandre, & de Cesar, faire le paralelle, ou vn paralelle de deux Capitaines, ou de deux Orateurs.*

Il y a grande apparence que cét abus d'écrire *paralelle*, auec les *l*, ainsi transposées, est venu de ce que tous nos noms substantifs, ou adiectifs terminez en *ele*, ont tout l'*l* redoublée, & iamais simple, comme *pucelle, belle, modelle, fidelle, &c.* Car pour ceux qui ont vne *s*, entre l'*e*, & *l*, ils ne sont pas de ce nombre, ny de cette nature, comme *gresle*, adiectif & substantifs, *fresle*, ou *fraile*. Ie ne parle que des noms où l'*l* est entre deux *e*, à la fin du mot. Et ie ne parle point des verbes non plus, car il y en a qui finissent auec vne *l* seule, comme *cele decele*, *reuele*. Cependant les doctes accuseront d'ignorance ceux qu écriront *parallele* ainsi, comme si l'on ne sçauoit pas qu'en Grec ἀλλήλων, d'où il vient; dispose les *l*, ou les *lambda* tout au contraire. Mais il faut prier ces Messieurs de se ressouuenir, que l'Vsage ne s'attache point aux ethymologies, & qu'il n'en dépend qu'autant qu'il luy plaist. D'aller au contraire, ce seroit vouloir mostrer que l'on ne sçait pas sa langue maternelle: mais que l'on sçait la Grecque? & il est sans comparaison plus honteux d'ignorer l'vne que l'autre. Adioustez que nous auons mille exemples de mots

Latins pris du Grec, où l'on s'écarte bien deuantage de leur origine. Mesmes ce mot ἄλληλον, n'a qu'vne *l*, ou vn *lamda* à la derniere syllabe, quoy que les Ethymologistes Grecs ne doutent point qu'il ne vienne d'ἄλλον ἄλλῳ, *aliud alij*, comme qui diroit, vne chose qui a du rapport à vne autre, changeant l'α, en η, dans la composition, & ostant vn λ, pour rendre le mot plus doux

Vesquit, Vescut.

CE preterit se coniugue par la pluspart de cette sorte, *ie vesquis, tu vesquis, il vesquit, & il vescut; nous vesquimes, vous vesquites, il vesquirent; & ils vescurent*. I'ay dit *par la pluspart*, à cause qu'il y en a d'autres dont le nõbre à la verité est beaucoup moindre, qui tiennent, qu'il le faut coniuguer, ainsi *ie vesquis & ie vescus, tu vesquis*, & non pas, *tu vescus, il vesquit & il vescut, nous vesquimes, & vescumes, vous vescustes*, non pas *vesquistes, ils vesquirent, & vescurent*.

Il y en a encore qui le coniuguent autrement & qui tiennent qu'en toutes les trois personnes, & du singulier, & du pluriel, les deux sont bons & que l'on peut dire *ie vesquis & ie vescus, tu vesquis, & tu vescus*, & ainsi au pluriel. Tant y a que la diuersité des opinions est grande sur ce suiet, que quelques vns n'õt point pris d'autre party que d'euiter tant qu'il se peut, ce preterit, de se seruir de l'autre, que les Grammairiens appellent indefiny ou composé, *i'ay vescu*. Il est vray que pour la tierce personne du sigulier & du plurier, presque tous conuiennent que l'on peut dire *vesquit, & vescut, vesquirent, vescurent*. M. de Malherbe dit, *suruesquit*,

Seulement on peut aduertir ceux qui écriuent exactement & qui aspirent à la perfection, de prendre garde à employer *vesquit*, ou *vescut* selon qu'il sonnera mieux l'endroit où il sera mis. Par exemple, i'aimerois mieux dire *il Vesquit & mourut Chrestiennement*, que non pas, *il vescut, & mourut*, à cause de la rudesse de ces deux mesmes terminaisons, comme, au cõtraire, ie voudrois dire, *il vescut & sortit de ce monde*, plustost *qu'il vesquit & sortit*: Mais ces petites obseruations ne sont que pour les delicats. Neantmoins puis qu'il ne couste pas plus de mettre l'vn que l'autre, il faut ce me semble, choisir le meilleur, & celuy qui contente plus l'oreille.

Verbes dont l'infinitif se termine en IER.

CEs verbes, comme *signifier, reconcilier, humilier, &c.* ont d'ordinaire le futur de l'optatif, & du subionctif ou conionctif tout semblable au present de l'indicatif. Quant au singulier, il n'y a point d'incõuenient, ny l'orreile n'est point offensée, que l'on die, *afin que ie signifie, tu signifies, il signifie*: car en tous les autres verbes de cette coniugaison on dit de mesme, *afin que i'aime, tu aimes, il aime, i'enseigne, tu enseignes, &c.* mais à la premiere & à la seconde personne du pluriel, il y a vn inconuenient, c'est que l'on adiouste vn j, & l'on dit, *afin que nous aimions, que vous aimiez*, & par consequent il faut dire aussi, *afin que nous signifiions, vous signifiiez*, auec deux *ii*. Il est vray que persõne ne l'écrit ainsi, mais on ne laisse pas de sentir le defaut d'vn second *i*, qui y seroit necessaire Ie sçay bien que la rencontre des deux *ii*, est cause de cela, & qu'outre le mauuais son, il

ſeroit difficile, & comme impoſſible de prononcer, *ſignifions*, *ſignifier*, mais voicy quelque ſorte de remede dont ie me ſuis auiſé, c'eſt de faire vn ſeul *i*, des deux, à la façon des Grecs, par vne figure qu'ils appellent *chraſe*, lequel *i*, ſoit marqué d'vn accent circonflexe de cette ſorte, , *afinque nous nous humilîons*. Cét expedient eſt bon pour l'ortographe, & c'eſt touſiours reparer en quelque façon vn defaut dans noſtre langue, à quoy chacun doit contribuer, mais pour la prononciation, il n'y fait rien du tout, parce qu'encore que la *craſe*, faiſant de deux ſyllabes vne ſeule, rende cette ſyllabe ſeule auſſi longue que les deux, neantmoins cela ne ſe remarque point quand on la prononce. Il faut mettre auſſi cét accent circonflexe au pluriel du preterit imparfait, *nous ſignifîons*, *vous ſignifîez*, *ſignificabamus*, *ſignicabatis*, pour le diſtinguer du perſent, *nous ſignifions*, *vous ſignifiez*, *ſignificamus*, *ſignificatis*.

Premier que, pour *auant que*.

C'Eſt vne façon de parler ancienne, dont pluſieurs ſe ſeruent encore auiourd'huy en parlant, & écriuant, mais ceux qui ont quelque ſoin de la pureté du langage, n'en vſent iamais On ne le trouuera pas vne ſeulefois dãs toutes les Oeuures de M. Coëffeteau: Il dit touſiours *deuant que*. Nos meilleurs Eſcriuains modernes l'euitent auſſi, & au lieu de dire, *premier que ie face cela*, diſent *deuant*, ou *auant que ie face cela*.

Se ressouuenir.

CE verbe a vn certain vsage assez extraordinaire, qui neantmoins est extremement François & elegant, par exemple *ses soldats,* dit M. Coëffeteau, *voyant ce triste spectacle.* c'est à dire, voyant mourir Brutus deuant leurs yeux, *& se ressouuenant qu'ils n'auoient plus de chef.* On se ressouuient de choses passées & éloignées, & celle-cy estoit toute presente, comment est ce donc qu'il dit, *& se ressouuenant qu'ils n'auoient plus de chef.* C'est que *se ressouuenent* se prend là tres elegamment pour *considerant*, ou *songeant.*

Ortographier.

QVoy qu'en Grec & Latin on die *ortographia,* nous disons pourtant *ortographe*, & quoy que nous disions *ortographe,* nous ne laissõs pas de dire *ortographier* & non pas *ortographer* Au reste, *ortographe*, est feminin, *vne bonne ortographe*, Quelques-vns écriuent la derniere syllabe des deux façons *phe*, & *fe*, comme *Philosophe*, & *Philosofe*, mais ie voudrois toufiours écrire *ortographe*, & *Philosophe*, auec *ph.*

Netteté de construction.

LOrs qu'en deux membres d'vne periode qui sont ioints par la conionction *et*, le premier membre finit par vn nom, qui est à l'accusatif, & l'autre membre commence par vn autre nom, qui est au nominatif; on croit d'abord que le nom qui suit la conionction, est au mesme cas que

celuy qui le precede, parce que le nominatif & l'accusatif sont tousiours semblables & ainsi l'on est trompé, & on l'entend tout autrement que ne le veut dire celuy qui l'escrit. Vn exemple le va faire voir clairement; *Germanicus* (en parlant d'Alexandre) *a esgalé sa vertu: & son bonheur n'a iamais eu de pareille.* Ie dis que ce n'est pas écrire nettement, que d'écrire comme cela, *a égalé sa vertu, & son bonheur, &c.* parce que *sa vertu* est accusatif, regi par le verbe *a égale*, & *son bonheur* est nominatif, & le commencement d'vne autre construction, & de l'autre membre de la periode. Neantmoins il semble qu'estant ioints par la conioinctiue, &, ils aillent ensemble, ce qui n'est pas, comme il se voit acheuant de lire la periode entiere. On appelle cela *vne construction louche*, parce qu'elle semble regarder d'vn costé, & elle regarde l'autre. Plusieurs excellens Escriuains ne sont pas exempts de cette faute. Il ne me souuient point de l'auoir iamais remarquée en M. Coëffeteau, ie sçay bien qu'il y aura assez de gens, qui nommeront cecy vn scrupule, & non pas vne faute, parce que la lecture de toute la periode fait entendre le sens, & ne permet pas d'en douter. Mais tousiours ils ne peuuent pas nier que le lecteur & l'auditeur n'y soient trompez d'abord, & quoy qu'ils ne le soient pas long-temps, il est certain qu'ils ne sont pas bien aises de l'auoir esté, & que naturellement on n'ayme pas à se mesprendre. Enfin c'est vne imperfection qu'il faut euiter, pour petite qu'elle soit, s'il est vray qu'il faille tousiours faire les choses de la façon la plus parfaite qu'il se peut, sur tout lors qu'en matiere de langage il s'agit da la clarté de l'expression.

Perſecuter.

CE mot eſt mal prononcé par vne infinité de gens, qui diſent *perſecuter*, comme ſi au lieu de l'*s* il y auoit vn *z*. Il faut prononcer *perſecuter*, comme s'il eſtoit écrit auec vn *c*, *perſecuter*, tout de meſme que *perſeuerer*. Ce qui m'a fait remarquer que tous les mots generalemant sãs exception, qui commençent par *per*, & ont vne *s*, apres ſuiuie d'vne voyelle, ſe prononcent ainſi, c'eſt à dire comme ſi au lieu de l'*s*, il y auoit vn *c*, & non pas vn *z*, *Perſans, Perſe, perſeuerer, perſil, perſiſter, perſonne, perſonnage, perſuader.*

Lors.

LOrs, auec vn genitif, par exemple, *lors de ſon élection*, pour dire *quand il fut éleu*, n'eſt gueres bon, ou du moins, gueres elegant; pluſieurs neantmoins le diſent & l'écriuent, parce qu'il abrege ſouuent vn grand tour qu'il faudroit prendre ſans cela.

Lequel, laquelle.

CEs pronoms au nominatif, tant ſingulier, que pluriel, ſont rudes pour l'ordinaire, & l'on doit pluſtoſt ſe ſeruir de *qui*, quand on le deuroit repeter deux fois dans vne meſme periode, comme il a eſté dit en la remarque de *qui*, où l'on a fait voir qu'il n'en falloit faire nul ſcrupule. Il y a pourtant certaines exceptions & certains endrois où il faut dire *lequel*, (quand ie dis *lequel*, i'entens *laquelle*, *leſquels*, & *leſquelles*,

en leurs deux genres, en leurs deux nombres) comme quand il y a deux noms substantifs, dont l'vn est d'vn genre, & l'autre d'vn autre, alors si le pronom ralatif ne se rapporte pas au plus proche substantif, mais au plus esloigné, il ne faut pas à cause de l'equiuoque se seruir de *qui*, parce qu'il est du genre commun, & que l'on ne sçauroit auquel il se rapporteroit, mais il faut vser de l'autre relatif, *lequel*. Exemple, *C'est vn effet de la diuine Prouidence, qui est conforme à ce qui nous a esté predit.* Ie dis que ce premier *qui*, se rapporte à *effet*, & non pas à *Prouidence*, & neantmoins comme de sa nature il se rapporte au plus proche, on auroit sujet de croire, qu'il s'y rapporteroit en cét exemple, ce que toutefois il ne fait pas; C'est pourquoy au lieu de *qui*, il faut tousiours mettre *lequel*; & dire, *c'est vn effet de la diuine Prouidenoe, lequel &c.*

On se sert aussi de ce pronom au nominatif, quand on commence quelque narration considerable; par exemple, *Il y auoit à Rome vn grand Capitaine, lequel par le commandement du Senat, &c.* Ie dis qu'en cét endroit, *lequel*; est beaucoup plus fort, que ne seroit *qui*, & i'ay remarqué que mesme à la Cour, où il semble que *lequel*, ne deuroit pas estre si bien receu, on en vse d'ordinaire en de semblables rencontres. Ie ne vois ny homme, ny femme, qui racontant quelque chose, ne die par exemple; *c'estoit vn homme lequel, &c. c'estoit vne femme, laquelle, &c.* plustost que *qui*, & de mesme au pluriel.

Ie n'ay parlé que du nominatif, parce qu'aux autres cas il n'y a nulle rudesse à en vser, si ce n'est lors que l'on peut se seruir de *qui*, de *quoy*, de *que*, & de *dont*, au lieu de *duquel*, d'*auquel*, de *le-*

quel, à l'accusatif, & ainsi du feminin,& du pluriel; Car alors ce seroit vne faute de manquer à employer ces autres mots plus doux, que nostre langue nous fournit, pour mettre à la place du pronom *lequel*, en tous ses cas, & en tous ses nombres. Il faut donner des exemples de toutes ces choses pour les esclaircir. Et afin d'y proceder par ordre,commençons par le genitif,*i'ay enuoié vn Courrier exprés, au retour duquel ie verray, &c.* Il faut necessairement dire *duquel* en ce lieu là, & non pas *de qui*; Et de mesme au feminin, *i'honore infiniment sa vertu,en consideration de laquelle* & nõ pas, *de qui,il n'y a rien que ie ne voulusse faire.* Au pluriel, c'est tout de mesme en l'vn & en l'autre genre. Suiuons au datif,*c'est vn heureux succés auquel ie n'ay contribué que de mes vœux*,& non pas,*à qui ie n'ay contribué* ny *à quoy ie n'ay contribué*;quoy que quelques-vns disent ce dernier, mais il s'en faut bien qu'il ne soit si bon qu'*auquel*;Ainsi du feminin,& du pluriel. A l'accusatif,*c'est vn suiet sur lequel on peut dire beaucoup de choses*, & iamais *sur qui*. Quelques-vns disent, *surquoy*,mais *sur lequel* est beaucoup meilleur. De même au feminin,& au pluriel. A l'ablatif on en vse rarement,parce que l'on se sert en tout nõbre & en tout genre, de la cõmode particule *Dont*,comme par exẽple,on dira, *C'est vn importun,dont*,& non pas,*duquel i'ay bien eu de la peine à me deffaire, c'est vne mauuaise affaire, dont il aura bien de la peine à se deméler,ce sont des malheurs dont il n'est pas exempt,ce sont des affaires,dõt,il se tirera.* Il y a exception, quand apres vn genitif regi par vn nominatif,on ne sçauroit auquel des deux rapporter *dont*,comme *c'est la cause de cét effet, dont ie vous entretiendray a loisir*; On ne sçait si *dont*

se rapporte à *la cause*, ou à *l'effet*; C'est pourquoy si vous voulez qu'il se rapporte à la cause, il faut dire, *c'est la cause de cét effet, de laquelle ie vous entretiendray*, & si vous voulez qu'il se rapporte à l'effet, il faut dire, *c'est la cause de cét effet, duquel ie vous entretiendray*. Il faut donc en semblables occasions, se seruir du pronom *duquel*, & non pas de *dont*, à cause de l'equiuoque.

On se sert encore du pronom *lequel*, aux ablatif absolus, comme *i'y ay esté vn an, pendant lequel*,

Au reste, *qui*, pour *lequel*, se met en tous les cas, en tous les genres, & en tous les nombres: mais hors du nominatif, il ne se met iamais que pour les personnes, à l'exclusion des animaux, & des choses inanimées. *Quoy*, au contraire, ne se met iamais pour *lequel*, quand on parle des personnes, mais seulement quand il s'agit des animaux, & des choses inanimées, & s'accommode à tous les genres, & à tous les nombres; Et *que*, à l'accusatif, se met pour *lequel, laquelle, lesquelles*, & *lesquelles*, dequoy que ce soit que l'on parle sans exception, est indeclinable.

Lairrois, lairray.

CEtte abreuiation de *lairrois, lairray*, en toutes les personnes, & en tous les nombres, pour *laisserois*, & *laisseray*, ne vaut rien, quoy qu'vne infinité de gẽs le disent & l'écriuẽt. Quelques Poëtes ont creu que les vers leur permettoient d'en vser, mais ceux qui ayment la pureté du langage, le souffrent aussi peu dans la Poëssie, que dãs la prose. Mais ils souffrent bien encore moins, *vous me pardonnez*, pour *pardonnerez*, *donray*, ou

dorray, pour *donneray*, qui sont des monstres dans la langue.

Inuectiuer.

INuectiuer, pour *faire des inuectiues*, n'est pas du bel vsage, il n'est pas permis de faire des verbes à sa fantaisie, tirez & formez des substantifs. Beaucoup de gens neantmoins se donnent cette authorité; mais il n'y a que les verbes, que l'vsage a receus, dont on se puisse seruir, sans qu'il y ait en celà ny reigle, ny raison. Par exemple on dit, *affectionner*, *se passionner d'affection*, & de *passion*, & plusieurs autres semblables, & neantmoins si l'on veut bien parler on ne dira pas *ambitionner*, *occasionner d'ambition*, & *d'occasion*, non plus que *pretexter*, pour, *prendre pretexte*, & *se medeciner*, pour *prendre medecine*. Ie sçay bien qu'ils sont en la bouche de la plufpart du monde; mais non pas dans les écrits des bons Autheurs.

S'immoler à la risée publique.

PLusieurs ont repris M. Coëffeteau de ce qu'il se seruoit de céte façon de parler, & ne l'ont pas seulement condamnée comme mauuaise, mais comme monstrueuse, & fort approchante de ce qu'on appelle *Galimathias*. Toute la France neantmoins sçait bien, que ce Grand personnage exprimoit les choses si nettement, que le Galimathias n'estoit pas moins incompatible auec son esprit, que les tenebres auec la lumiere. Mais considerons cette phrase, & voyons ce qu'elles a de si estrange, qui ait obligé tant de gens à s'écrier, comme à la veuë d'vn

monſtré : *Immoler* n'eſt-ce pas vn bon mot ? *immôler*, & *ſacrifier*, *s'immoler*, & *ſe ſacrifier* , ne veülent-ils pas dire la meſme choſe?Peut-on pas dire *ſe ſacrifier à la cruauté des ennnemis*?Et pourquoy donc ne dira-t'on pas, *ſe ſacrifier à la riſée publique*, *à la riſée du monde*, ou *de tout le monde*?Car comme la cruauté des ennemis fait perdre la vie auec douleur, la riſée du monde fait perdre l'honneur auecque honte , & l'on ne peut nier , que comme on ſacrifie ſa vie, on ne puiſſe auſſi ſacrifier ſon honneur:Meſmes il faut confeſſer,que comme l'honneur eſt vne choſe beaucoup plus precieuſe que la vie, auſſi le mot de *ſacrifier* , ou d'*immoler*, eſt plus dignement employé au ſacrifice de l'honneur, qu'au ſacrifice de la vie. D'où il me ſemble qu'il s'enſuit , que cette façon de parler, *ſe ſacrifier*, ou *s'immoler à la riſée de tout le monde* , ou *à la riſée publique*, eſt tres bonne, tres iudicieuſe , & ne contient rien qui ne ſoit tres conforme à la raiſon. Mais on vient de me faire voir ce que ie n'auois pas obſerué, que c'eſt le Cardinal du Perron, & non pas M. Coëffeteau, qui eſt l'inuenteur de céte phraſe, tellement qu'ayant eſté inuentée par vn ſi Grand homme , & puis authoriſée par vn autre ſi celebre en noſtre langue , ie ne ſçay comme elle a pû eſtre ſi mal receuë de quelques vns.

Ils diſent , qu'*immoler* , & *ſacrifier* , ſont des mots trop tragiques , pour les ioindre auec *riſée*. On répond , qu'à la verité *riſée* , eſt comique à l'égard de ceux qui la font , mais qu'elle ſe peut dire tragique à l'égard de ceux qui la ſouffrent, puis que leur honneur plus precieux que la vie en demeure bleſſé, & qu'il peut meſme en eſtre ruiné & perdu pour iamais. Ainſi on ne ioindra point

enſemble

ensemble deux choses fort discordantes, que de ioindre *immoler & sacrifier* auec *risée*.

Il est vray qu'il y a des endroits, où la phrase ordinaire *s'exposer à la risée de tout le monde*, seroit beaucoup mieux, que *s'immoler*, car lors que l'action que l'on fait, est simplement, ou mediocrement ridicule & qu'elle ne va pas iusqu'à l'excés, il n'y a point de doute que *s'exposer*, seroit plus iudicieusement dit que *s'imoler*. Mais si l'action est ridicule & impertinente au dernier degré, alors *s'exposer* seroit foible, & *s'immoler* estant incomparablement plus fort, seroit aussi beaucoup meilleur, & plus proprement employé que l'autre.

Qu'on ne m'allegue, pas qu'aux langues viuantes non plus qu'aux mortes, il n'est pas permis d'inuenter de nouuelles façons de parler, & qu'il faut suiure celle que l'Vsage a establies; Car cela ne s'entend que des mots, estant certain quil n'est pas permis à qui que ce soit d'en inuenter, non pas mesme à celuy qui d'vn commun consentement de toute la France, seroit declaré le Pere de l'Eloquence Françoise, pace que l'on ne parle que pour se faire entendre, & personne n'entendroit vn mot, qui ne seroit pas en vsage; Mais il n'en est pas ainsi d'vne phrase entiere, qui estant toute composée de mots connus & entendus, peut estre toute nouuelle, & neantmoins fort intelligible, de sorte qu'vn excellent & iudicieux Escriuain peut inuenter des nouuelles façons de parler qui seront reçeuës d'abort, pourueu qu'il y apporte toutes les circonstances requises, c'est à dire vn grand iugement à cōposer la phrase claire & elegante, la douceur que demande l'oreille & qu'on en vse sobrement & auec discretion.

Des mieux.

IL n'y a rien de si commun, que cette façon de parler, *il danse des mieux, il chante des mieux*, pour dire *il danse fort bien, il chante parfaitement bien*; mais elle est tres basse, & nullement du langage de la Cour, où l'on ne la peut souffrir, Car il ne faut pas oublier cette maxime, que iamais les honnestes gens ne doiuent en parlant vser d'vn mot bas, ou d'vne phrase basse, si ce n'est par raillerie, Et encore il faut prendre garde qu'on ne croye pas comme il arriue souuent que ce mauuais mot a esté dit tout de bon, & par ignorance plustost que par raillerie. Il ne faut laisser aucun doute, que l'on ne l'ait dit en raillant.

Quatre, pour *quatriesme*, *& autres semblables.*

QVand on cite vn liure ou vn chapitre, ou que l'on nomme vn Pape, ou vn Roy, ou quelqu'autre chose semblable, il se faut seruir du nombre adiectif ou ordinant, & non pas du substantif ou primitif, qu'ils appellent, comme on fait d'ordinaire dans les chaires, & dans le barreau. Ils disent par exemple, *au chapitre neuf*, pour *neufuiesme*, *Henry quatre*, pour *Henry quatriesme*. Quelle Grammaire, & quel mesnage de syllabes est-ce-là? Le grand vsage semble en quelque façon l'authoriser, mais puisque tous demeurent d'accord que l'adjectif est meilleur, pourquoy ne le dire pas plustost que l'autre?

Sur , ſous.

CEs prepoſitions ſe doiuent touſiours mettre ſimples , ſi ce n'eſt en certains cas que nous remarquerons. Il les appelle ſimples en comparaiſon des composées *deſſus & deſſous*, que tout le monde preſque employe indifferemment , & en proſe , & en vers , pour *ſur* , & *ſous*. On en fait autant de quelques autres prepoſitions, comme *dedans, dehors*. Par exemple on dira, *Il eſt deſſus la table, deſſous la table, dedans la maiſon , dehors la ville*. Ie dis que ce n'eſt pas écrire purement que d'en vſer ainſi , & qu'il faut touſiours dire *ſur la table, ſous la table, dans la maiſon, & hors la ville*, ou *hors de la ville*; car tous deux ſont bons; & non pas *deſſus la table , deſſous la table, &c.* On le permet pourtant aux Poëtes , pour la commodité des vers, où vne ſyllabe de plus ou de moins eſt de grande ſeruice; Mais en proſe, tous ceux qui ont quelque ſoin de la pureté du langage , ne diront iamais, *deſſus vne table*, ny *deſſous vne table*, non plus que *dedans la maiſon*, ou *dehors la maiſon*. Il ſemble que ces composez ſoient pluſtoſt aduerbes que prepoſitions; car leur grand vſage eſt à la fin des periodes , ſans rien regir apres eux , puis qu'ils terminent la periode & le ſens : comme ſi ie ſuis aſſis ſur quelque choſe, & qu'on la cherche, ie diray , *Ie ſuis aſſis deſſus*, ou *ie ſuis deſſus, ie ſuis demeuré deſſous , il eſt dedans, il eſt dehors*. Au lieu que les prepoſitiõs ſõt perpetuellemẽt ſuiuies d'vn nom, ou d'vn verbe, ou de quelque autre partie de l'Oraiſon , comme le porte le nom meſme de prepoſition.

Il eſt vray qu'il y a trois exceptions que i'ay re-

marquées l'vne, quand on met les deux contraires ensemble, & tout de suite, comme, *il n'y a pas assez d'or ni dessus ni dessous la terre, pour me faire commettre vne telle meschanceté*; Alors il faut dire ainsi, & non pas *ni sur, ni sous la terre*, parce que *sur & sous*, non plus que *dans & hors* ne se mettent iamais tous seuls, qu'ils n'ayent incontinent leur nom apres eux. L'autre, quand il y a deux prepositions de suite, encore qu'elles ne soient pas contraires, comme *elle n'est ny dedans ny dessous le terme*, Et la troisiesme, lors qu'il y a vne autre preposition deuant, comme *il luy a passé par dessus la teste, par dessous le bras, dedans la ville, par dehors la ville*, car on ne dira pas, *par sur la teste, par sous le bras*, ny *par dans la ville par hors la ville*. Ces cas exceptez, il ne faut iamais employer ces composez que comme aduerbes, & se faut seruir des autres cõme de prepositiõs.

Intrigue.

LA plusport font ce mot feminin, ie dis *la plus-part* parce qu'il y en a qui le font de l'autre genre; il faut dire *intrigue* auec vn *g*, & non pas *intrique*, auec vn *q*, comme force gens le disent & l'écriuent. C'est vn nouueau mot pris de l'Italien, qui neantmoins est fort bon, & fort en vsage.

Incendie.

DV temps du Cardinal du Perron & de M. Coëffeteau, ceux qui faisoient profession de bien écrire, n'eussent pas voulu vser de ce mot, on disoit tousiours *embrasemẽt*, mais auiourd'huy

incendie s'est rẽdu familier, & les bons Escriuains se seruent indifferemment de l'vn & de l'autre. Il est vray que les plus exacts obseruent encore de dire plustost *embrasement*, qu'*incendie*, mais si le sujet qu'ils traittent les oblige à exprimer la mesme chose deux fois, ils ne font point de difficulté de mettre à la seconde, *incendie*, ie dis *à la seconde*, parce qu'il faut obseruer cela de mettre tousiours le meilleur mot & le plus ancien le premier, Il est vray que i'ay appris d'vn des Oracles de nostre langue, qu'il y a cette difference entre *incendie*, & *embrasement*, qu'*incendie*, se dit proprement d'vn feu qui a esté mis à dessein, & *embrasement* conuient mieux au feu qui a esté mis par cas fortuit, que l'on ne nommeroit pas si proprement *incendie*. Cette difference est tres-delicate & tres vraye, *Incendiaire*, a tousiours esté reçeu, lors mesmes qu'*incendie* ne l'estoit pas.

Vomir des iniures.

CEtte phrase ne passe pas seulement pour bõne parmy tous les bons Escriuains, mais aussi pour elegante, à l'imitation des Latins, qui se seruent figurement du mot de *vomir* comme nous. Car tous nos meilleurs liures sont pleins de ces façons de parler; *vomir des iniures*, *vomir des blasphemes*, & autres semblables. Neantmoins ie suis obligé de dire, qu'à la Cour ce mot est fort mal reçeu particulierement des Dames, à qui vn si sale object est insupportable; Et certainement il semble qu'elles ont d'autant plus de raison, que leur sentiment est conforme à celuy de Quintilien, & de tous les grands Orateurs, qui

veulent que les metaphores se tirent des images les plus nobles,& des obiets les plus agreables.Ie sçay qu'on repliquera,que cela est vray aux choses agreables & indifferentes, mais que dans les choses odieuses,ou qu'on veut rendre odieuses, on se peut seruir de metaphores de choses odieuses, & desagreables, & qu'ainsi les meilleurs Orateurs Latins ont employé le mot *lenocinia*,& plusieurs autres mots de cette nature en beaucoup d'endroits hors de leur signification naturelle.

Mais ie répons que tout cela n'empesche pas, que nos Dames n'ayent vne grande auersion à ces façons de parler, incompatibles auec la delicatesse & la propreté de leur sexe, ni que ceux qui parleront deuant elles, s'ils ont quelque soin de leur plaire,ne s'en doiuent abstenir: Au moins en le faisant, ils sont asseurez de ne déplaire à personne.Mais soit qu'elles ayent raison ou non, de haïr ces phrases; ie rapporte simplement la chose, comme vne verité dont ie suis bien informé.

Magnifier.

CE mot est excellent, & a vne grande emphase pour exprimer vne loüange extraordinaire. M. Coëffeteau en vse souuent apres Amiot, & tous les Anciens. Encore tout de nouueau vn de nos plus celebres Escriuains ne fait point de difficulté de s'en seruir. Mais auec tout cela, il faut aduoüer qu'il vieillit, & qu'à moins que d'estre employé dans vn grand Ouurage, il auroit de la peine à passer. I'ay vne certaine tendresse pour tous ces beaux mots que ie vois ainsi mourir,opprimez par la tyrannie de l'Vsage, qui ne nous

donne point d'autres en leur place. qui ayent la mesme signification, & la mesme force.

Monosyllabes.

CE n'est point vne chose viticuse en nostre langue, qui abonde en monsyllabes, d'en mettre plusieurs de suite. Cela est bon en la langue Latine, qui n'en a que fort peu ; car à cause de ce petit nombre, on remarque aussi tost ceux, qui sont ainsi mis de rang, & l'oreille qui n'y est pas accoustumée, ne les peut souffrir. Mais par vne raison contraire, elle n'est point offencée de nos monosyllabes François, parce qu'elle y est accoustumée, & que non seulement il n'y a point de rudesse à en ioindre plusieurs ensemble: mais il y a mesmes de douceur, puis que l'on en fait des vers tout entiers, & que celuy de M. de Malherbe, qu'on allegue pour cela, est vn des plus doux & des plus coulans qu'il ait iamais faits. Voicy le vers,

Et moy, ie ne vois rien quand ie ne le vois pas

Il ne faut donc faire aucun scrupule de laisser plusieurs monosyllabes ensemble, quand ils se rencontrent. Chaque langue a ses proprietez & ses graces. Il y a des preceptes communs à toutes les langues, & d'autres qui sont particuliers à chacune.

Nauire. Erreur.

NAuire, estoit feminin du temps d'Amiot, & l'on voit encore aux enseignes de Paris cette inscription, *A la nauire*, & non pas *au Nauire*. Neantmoins aujourd'huy il est

absolument masculin ; & ce seroit vne faute de le faire de deux genres. C'est la metamorphose d'Iphis.

vota puer soluit quæ fœmina vouerat Iphis.

Au contraire, Amiot a tousiours fait *erreur*, masculin, & aujourd'huy il n'est que feminin.

Toute sortes, & toutes sortes.

TOute sorte, se met d'ordinaire auec le singulier, comme *ie vous souhaitte toute sorte de bonheur* ; & *toutes sortes*, auec le pluriel, comme, *Dieu vous preserue, de toutes sortes de maux.* On peut y prendre garde, quoy que ie ne croye pas que ce soit vne faute de confondre en cela le singulier auec le pluriel, ou le pluriel auec le singulier, Mais i'ay remarqué que M. Coëffeteau, & plusieurs autres, mettent tousiours le singulir auec le singulier & le pluriel auec le pluriel. Vn de nos plus celebres Esciuains a dit, *toutes autres sortes d'auantages*, mais il est bien rude, & *toute autre sorte d'auantage*, eust esté, ce me semble, bien meilleur.

Premiere personne du present de l'indicatif.

EXemple, *ie crois*, *ie faits*, *ie dis*, *ie crains*, *&c.* ainsi des autres. Quelques vns ont creû qu'il falloit oster l's finale de la premiere personne, & écrire, *ie croy*, *ie fay*, *ie dy*, *ie crain*, *&c*, changeant l'*i* en *y*, selon le genre de nôtre langue, qui aime fort l'vsage des *y* grecs à la fin de la pluspart des mots terminez en *i*, & qu'il falloit écrire ainsi la premiere personne pour la distinguer d'auec la secõ-

de, *tu crois, tu fais, tu dis, tu crains,* &c. Il est certain que la raison le voudroit, pour oster toute equiuoque, & pour la richesse & la beauté de la langue, mais on pratique le contraire, & l'on ne met point de difference ordinaire, entre ces deux pesonnes. Aussi est-il mal aisé qu'il en arriue aucun inconuenient, le sens estant incontinent entendu par le moyen de ce qui precede, & de ce qui suit; Ce n'est pas que ce fut vne faute, quand on osteroit l'*s*, mais il est beaucoup mieux de la mettre tousiours dans la prose. Quelques Italiens, comme les Romains, & les Sienois, disent en parlant *io credeuo*, à la premiere personne du preterit imparfait pour la distinguer de la troisiesme, *egli credeua*, mais les bons Auteurs, soit en prose, ou en vers, n'obseruent point cela.

Nos Poëtes se seruent de l'vn & de l'autre à la fin du vers, pour la commodité de la rime. M. de Malherbe a fait rimer au preterit parfait defini, *couury*, auec *Ivry*,

N'ay-ie pas le cœur assez haut,
Et pour oser tout ce qu'il faut,
Vn aussi grand desir de gloire,
Que i'auois lors que ie couury
D'exploits d'eternelle memoire,
Les plaines d'Arques, & d'Yury.

C'est contre l'vsage de nostre langue, qui ne le permet qu'à la premiere personne du present de l'indicatif, & non pas aux autres temps. Aussi ne faut il pas en cela suiure son exemple.

A mon auis, ce qui a fait prendre l'*s*, c'est que l'on a voulu éuiter le frequente cacophonie que cette premiere pesonne faisoit auec tous les mots qui commencent par vne voyelle; car pour ceux qui commencent par vne consone, l'*s*, qui

precede ne se prononce point. Mais il ne s'agit pas d'examiner s'il y a raison ou non, il suffit d'alleguer l'Vsage, qui ne souffre point de replique. On peut pourtant adjouster pour la defence de cét vsage, que c'est l'ordinaire de toutes les langues, & que les Grecs auec toute l'opulence, ou la licence de la leur, au pris de laquelle toutes les autres sont pauures, ou retenuës, ne laissent pas d'auoir ce mesme defaut, & plus souuent que nous, puis que les duels du present de l'indicatif sont sẽblables τύπτετον, τύπτετον, & que la premiere personne singuliere de l'imparfait est semblable aussi à la troisiesme pluriele, ἔτυπτον, ἔτυπτον, outre beaucoup d'autres temps qui se ressemblent encore. Il est vray qu'ils ont vn accent bien different, mais l'accent n'y fait rien, car du temps de Demosthene, on ne les marquoit point, & ie doute fort qu'à parler, cela fust si sensible, que par la prononciation seule on euitast l'equiuoque.

Trouuer, treuuer, prouuer, esprouuer, pleuuoir.

TRouuer, & *treuuer*, sont tous deux bons, mais *trouuer* auec *o*, est sans comparaison meilleur, que treuuer auec *e*. Nos Poëtes neantmoins se seruent de l'vn & de l'autre à la fin des vers pour la commodité de la rime; Car ils font rimer *treuue*, auec *neuue*, comme *trouue*, auec *louue*. Mais en prose tous nos bons Autheurs écriuent, *trouuer* auec *o*, & l'on ne le dit point autrement à la Cour. Il en est de mesme de *prouuer* & d'*esprouuer*. Mais il faut dire, *pleuuoir*, auec *e*, & non pas *plouuoir*, auec *o*,

Le titre de, la qualité de.

C'Est vne faute tres commune de finir vne lettre, par exemple, auec ces mots: *me donnent la hardiesse de prendre le titre de*, & puis *Monsieur* ou *Monseigneur*, où *Madame*, en bas à l'endroit où l'on a accoustumé de le mettre, & en suite, *vostre tres-humble seruiteur*. De mesme quand on finit, *pour meriter la qualité de*, & puis le reste comme ie viens de dire. Il m'a semblé tres necessaire d'en faire vne remarque, à cause qu'vne infinité de gens y manquent, ne considerant pas qu'il n'y a aucune construction raisonnable en cét agencement de mots. Car encore qu'on puisse dire que la preposition se rapporte droit à *seruiteur*, & que les mots de *Monseigneur*, ou de *Madame*, ne sont là que par honneur, & par ciuilité, si est ce que cét arrangement, *le titre*, ou *la qualité de Monseigneur*, *vostre*, *&c.* rompt toute la syntaxe & la construction des paroles.

Il y en a d'autres, qui manquent encore en cela mais d'vne façon moins mauuaise, parce que la construction s'y trouue. Ils mettent, *de*, en bas après *Monsieur*, ou *Madame*, comme *la qualité Monsieur de*, & plus bas *vostre tres-humble*, *&c.* C'est encore vne autre faute toute semblable à la premiere, de finir par le datif *à*, comme, *ie m'asseure que vous ne refuserez pas cette faueur à*, & en bas, *Monsieur*, & plus bas, *vostre tres-humble*, *&c.*

Il en est de mesme, quand on finit auec vne prepositiõ, comme, *sçachãt bien qu'il n'y a riẽ que vous ne voulussiez faire pour*, & en bas *Monsieur*, *&c.* *faites moy l'honneur de ne me tenir pour Monsieur*, *&c.*

Auec, *par*, de mesme, comme, *il n'y a point de seruice, qui ne nous doive estre rendu par Monsieur, &c.* C'est pourquoy il n'y a que le nominatif & l'accusatif dont on se puisse seruir à la fin d'vne lettre. Le nominatif, celuy qui est le plus naturel, & le plus vsité, comme, *ie suis*, ou *ie demeure, Monsieur, vostre, &c.* L'accusatif, n'est pas si ordinaire, mais il ne laisse pas d'auoir fort bonne grace, comme, *faites moy l'honneur, de me croire, Monsieur, vostre, &c. N'accusez point de paresse, Monsieur, vostre, &c.*

Quel, & qu'elle, pour *quelque, languir, plustost, sortir, rester.*

C'Est vne faute familiere à toutes les Prouinces, qui sont de delà Loire, de dire, par exemple, *quel merite que l'on ait, il faut estre heureux*, au lieu de dire, *quelque merite que l'on ait.* Et c'est vne merueille, quand ceux qui parlent ainsi, s'en corrigent, quelque sejour qu'ils facent à Paris, ou à la Cour. Ce qui est cause qu'ils ne s'en corrigent point, c'est que le mot en soy est bon, & qu'ils ne pensent pas faillir d'en vser, ne considerant pas qu'il ne vaut rien en cét endroit là. Pour la mesme raison ceux du Languedoc apres auoir esté plusieurs années à Paris, ne sçauroient s'empescher de dire, *vous languissez*, pour dire, *vous vous ennuyez*, par ce que *languir*, est vn mot François, qui est fort bon, pour signifier vne autre chose; mais qui ne vaut rien pour signifier cela. Ils ne sçauroient s'empescher non plus de dire *plustost*, pour *auparavant*, comme, *ie vous conteray l'affaire, mais plustost ie me veux*

asseoir, au lieu de dire, *mais auparavant ie me veux asseoir* ; Et cela leur arrive parce que *plustost*, est François, & ainsi ils croyent bien parler, ne songeant pas que *plustost*, n'est point François au sens auquel ils l'employent. De méme vn Bourguignon qui aura esté toute sa vie à la Cour, aura bien de la peine à ne dire pas *sortir*, pour *partir*, comme *ie sortis de Paris, vn tel iour pour aller à Dijon*, au lieu de dire, *ie partis de Paris, il est sorty*, pour, *il est party*. Et cela parce que *sorty*, est vn bon mot François, mais non pas en cette signification. Ainsi les Normans ne se peuvent deffaire de leur *rester*, pour *demeurer*; comme, *ie resteray icy tout l'esté*, pour dire, *ie demeureray* ; à cause que *rester* est vn bon mot pour dire *estre de reste*, mais non pas en ce sens-là. I'en dirois autant de toutes les autres Provinces, & rapporterois de chacune plusieurs mots François, dont ceux qui en sont, destournent le vray vsage. Mais il suffira des exemples que ie viens de donner, pour les aduertir de ne se pas tromper en de certains mots, dont ils ne se deffient point, parce que ces mots là sont François. Car quand ils en disent vn qui ne l'est pas, en quelque sens que ce soit, on les reprend aussi tost, & ils s'en corrigent, mais on leur laisse passer les autres, sans que la pluspart mesmes des François y prennent garde.

Or il est encore plus aisé de se tromper à mettre *quel*, ou *quelle*, pour *quelque*, qu'en tous les autres, parce que ce *quel* ou *quelle*, semble répondre au *qualis* Latin, que l'on croiroit beaucoup plus propre pour signifier ce que l'on veut dire en l'exemple que i'ay rapporté, & en ses semblables, que non pas *quelque*, qui paroist d'abord l'*aliquis* des Latins, lequel *aliquis* ne convient nullement à

exprimer ce que l'on entend, quand on dit, *quelque merite que l'on ayt, il faut estre heureux*.

Mais outre que l'vsage le veut ainsi, & qu'il ny a point à raisonner, ny à expliquer sur cela, il y a encore vne raison à quoy l'on ne songe point, qui authorise cét vsage. C'est que le *quelque*, dont nous parlons, n'est pas simplement le *qualis*, ou l'*aliquis* des latins, mais le *qualiscumque*, d'où nostre *quelque* a esté tiré sans doute en ce sens là.

Il y a vne exception digne de remarque; C'est qu'il faut mettre *quel*, ou *quelle*, & non pas *quelque*, quand il y a vn *que*, immediatemét apres *quelque*, cõme il faut dire *quelle que puisse estre la cause de sa disgrace* & non pas *quelque que puisse estre la cause*. Neantmoins vn de nos meilleurs Escriuains, & des plus eloquens du barreau, soustient que *quelle que puisse estre la cause*, est aussi bien dit que *que quelque puisse*, &c, & trouue mesmes que le *quelque* est plus fort que *quelle*; mais bien que ie defere beaucoup à ses sentimens, & que i'aye appris force choses de luy, dõt i'ay enrichi ces Remarques, si est ce qu'en cecy ie vois peu de gens de son opinion. D'ailleurs il demeure d'accord, que *quelle*, est bon, qui est tousiours vne exception considerable à la reigle. Que si entre *quelle* & *que* il y a quelques syllabes qui les separent, alors il faut dire *quelque*, & non pas *quelle*, comme, *quelque, en fin que puisse estre la cause*, & non pas *quelle, en fin que puisse estre la cause*. De mesme, *quelque*, dit-il, *que puisse estre la cause*, & non pas *quelle*.

Arriué qu'il fut, arriué qu'il estoit, marri qu'il estoit.

TOutes ces façons de parler ne valent rien quoy qu'vne infinité de gens s'en seruent, & en parlant, & en écriuant. Au lieu de dire, *arriué qu'il fut, arriué qu'il estoit*, il faut dire, *estant arriué*, il exprime tous les deux, ou bien, *comme il fut arriué, comme il estoit arriué*. Et au lieu de *marri qu'il estoit*, Il faut dire *estant marri*, ou *marri* tout seul. Ce qui apparamment est cause d'vne phrase si mauuaise, c'est que nous en auons d'autres en nostre langue, fort approchantes de celle-là, qui sont tres bonnes & tres elegãtes. Par exemple, *tout malade, tout affligé qu'il estoit il ne laissa pas d'aller*, & au feminin, *toute affligée qu'elle estoit, &c.* de mesme au pluriel. Tellement qu'auec ce mot, *tout*, en tout genre, & en tout nombre, & son adiectif qui le suit immediatement, cette façon de parler est extremement pure, & Françoise. On s'en sert encore d'vne autre façon auec *ainsi*, comme *il receut quantité de coups, & ainsi blessé qu'il estoit, se vint presenter au Senat*, Il est vray qu'il y a de certains endroits, où il a fort bonne grace, & où mesme il est necessaire, comme en l'exemple que ie viens de dõner, mais il y en d'autres où l'on s'en peut passer, quoy que rarement; ce qu'on ne peut pas dire de *tout*, auec l'adiectif, car il faut necessairement en ce sens là adiouster *qu'il estoit*, ou *qu'il fust*, ou d'autres temps, selon ce qui precede, ou ce qui suit.

Il se dit aussi quelquefois auec *comme*, par exemple, *il s'informoit si Alexandre, & comme vainqueur & comme ieune Prince qu'il étoit, n'auoit rie attenté*

contre les Princesses. Quelques-vns neantmoins croyent qu'il est encore plus elegant de supprimer *qu'il estoit*, & de dire, *si Alexandre, & comme vainqueur, & comme ieune Prince, n'auoit rien attenté*.

On dit encore fort elegamment, *le malheureux qu'il est, la malheureuse qu'elle est, n'a pas seulemēt, &c.* Mais il faut que ce soit tousiours auec le present du verbe substantif; car on ne dira gueres, *le malheureux qu'il estoit*, & iamais *le malheureux qu'il fut*.

Trois infinitifs de suite.

ILs ne sont pas tousiours vicieux, n'y n'ont pas tousiours mauuaise grace, par exemple, *le Roy veut aller faire sentir aux rebelles la puissance de ses armes*, ie ne trouue rien qui me choque en cette façon de parler; mais quatre infinitifs de suite, veritablement auroient bien de la peinē à passer. Neantmoins vn de nos meilleurs Autheurs a escrit, *encore qu'il se fust vanté de vouloir aller faire sentir à ces peuples la puissance des armes Romaines*. Ce qui peut sauuer cela, c'est la naïfueté du lãgage, laquelle selon mon sens, est capable de couurir beaucoup de defauts, & peut-estre mesmes d'empecher que ce ne soient des defauts.

L'vn & l'autre.

ON les met & auec le singulier, & auec le pluriel. Tous nos bons Autheurs sont plains d'exemples pour cela, & il est également bien dit, *l'vn & l'autre vous a obligé*; & *l'vn & l'autre vous ont obligé*, Auec *ny*, c'est encore de mesme, cõ-

me *ny l'vn ny l'autre ne vaut rien*, & *ny l'vn ny l'autre ne valent rien.*

Damoiselle, Madamoiselle.

L'On ne parle plus, ny l'on n'escrit plus ainsi, Il faut dire, *Demoiselle & Mademoiselle*, *auec* vn *e* apres le *d*. C'est que l'*e*, est beaucoup plus doux que l'*a*, & comme nostre langue se prefectionne tous les iours, elle cherche vne de ses plus grandes perfections dans la douceur. Il y en a qui écriuent, *Madamoiselle*, sans aucune voyelle entre le *d*, & l'*m*, mais cela est tres-mal.

N'en pouuoir mais.

CEtte façon de parler est ordinaire à la Cour, mais elle est bien basse pour s'en seruir en escriuant, si ce n'est en Satire, en Comedie, ou en Epigramme, qui sont les trois genres d'écrire les plus bas, & encore faut-il que ce soit dans le Burlesque. Neantmoins M. de Malherbe en a souuent vsé, parce qu'il affectoit en sa prose toutes ces phrases populaires, pour faire éclater dauantage, comme ie crois, la magnificence de son stile poëtique par la comparaison de deux genres si differens. *Ceux qui n'en pouuoient mais*, dit il, *furent mis à la question.* Iamais M. Coëffeteau ne s'en est serui. *Ce mais* vient de *magis.*

Netteté de construction.

EXemple *sçachant auec combien d'affectiõ elle se daignera porter pour mes interests, & embrasser le soin de mes affaires.* Ie dis que cette constructiõ

n'eit pas nette, & qu'il faut dire *elle daignera se porter* & non pas, *elle se daignera porter*, afin que *daignera* se rapporte nettement à la construction de deux verbes suiuans, *porter* & *embrasser*, Car *se daignera* auec *embrasser*, ne se peut construire. Peut estre que quelques vns negligeront cét auis, comme vn vain scrupule, auquel il ne faut pas s'arrester : mais ils ne peuuent nier auec que raison, que la construction ne soit incomparablement meilleure de la façon que ie dis, & il faut tousiours faire en toutes choses, ce qui est le mieux. On ne sçauroit, ce me semble, auoir assez de soin de la netteté du stile, car elle contribuë infinjment à la clarté, qui est la principale partie de l'oraison, & a outre cela, beaucoup d'autres aduantages, dont il est parlé en son lieu, où nous traitterons de la difference qu'il y a entre la pureté & la netteté du stile.

Les noms propres, & autres terminez en EN.

Depuis peu d'années seulement, nous faisons terminez en *en*, la pluspart des noms propres, & plusieurs autres tirez du Latin, où il y a vn *a*, & qui en Latin finissent en *anus*, comme l'on disoit autrefois *Tartulian*, *Quintilian*, *saint Cyprian*, parce qu'ils viennent du Latin, *Tertulianus*, *Quintilianus*, *Cyprianus*, mais auiourd'huy l'on prononce & l'on écrit *Tertulien*, *Quintilien*, *saint Cyprien*, *&c.* ou bien, il faut faire la Remarque, Tous les noms propres, & plusieurs autres d'vne autre nature, venũs du Latin, ou de quelque autre langue, qui mettent vn *a*, en la penultiéme

ſyllabe de ce nom là, changent cét *a*, en *e*, quand on les fait François, pourueu qu'il y ait vne voyelle immediatement deuant l'*e*; comme de *Tertullianus*, nous diſons *Tertullien*, parce qu'il y a vn *i*, deuant l'*e*; de *Cyprianus*, *Cyprien*, & de *Titiano*, ce fameux Peintre Italien, nous diſons *Titien*, comme d'*Italieno*, nous auoit fait *Italien*. Du temps de M. Coëffeteau on diſoit *les Pretorians*, & il l'a touſiours eſcrit ainſi, au lieu de dire *Pretoriens*.

Nous diſons auſſi *Caldeen*, & non pas *Caldean*, parce qu'il y a vne voyelle deuant le dernier *e*, à ſçauoir vn autre *e*. De meſme *Lerneen*, *Nemeen*, & non pas *Lernean*, *Nemean*, comme nos anciens Poëtes ont accouſtumé de les nommer, & pluſieurs autres de cette eſpece. Ie ne donne des exemples que de l'*e*, & de *l'i*, qui precedent l'*e*, ioint à l'*n*, parce qu'il n'y a gueres de mots, qui ayent vn *a*, vn *o*, ou vn *u*, deuant la ſyllabe finale *en*; Et ceux qui ont vn *a*, comme *Caen*, ville de Normandie, n'ont pas l'*a*, comme voyelle, mais comme faiſant vne diphtongue impropre auec l'*e*, qui ſuit, tellement que les deux voyelles ne font qu'vne ſyllabe, & l'on ne prononce pas *Caen* en deux ſyllabes, mais *Caën* en vne ſeule, qui de plus, prend le ſon de l'*a*, & non pas de l'*e*, & ſe prononce *Can*, comme s'il n'y auoit point d'*e*.

Il faut donc pour prononcer *en*, en la derniere ſyllabe des mots, que la voyelle qui la precede ſoit d'vne ſyllabe diſtincte & ſeparée de la derniere *en*. Et ce que i'ay dit des voyelles, s'entend auſſi des diphtongues, comme en ces deux mots, *payen*, *moyē*, &c. mais aux mots qui n'ont ny voyel-

le, ny diphtongue deuant les deux lettres finales, il faut pronocer & écrire, *an*, & non pas *en*, comme nous disons *Trajan Sejan*, & non pas *Trajen, Sejen*, parce que l'*i* qui va deuant l'*a*, est consonne, & non pas voyelle. De mesme nous disons *Titan, Tristan*, & non pas *Titen*, ni *Tristen*, & ainsi de tous les autres.

Ie ne pense pas que cette Reigle des Voyelles, ou des dithongues deuant *en*, final, souffre gueres d'exceptions. Il est vray qu'on nomme *Arrian*, l'Autheur Grec qui a écrit les guerres d'Alexandre & qui est auiourd'huy plus celebre en France par son Traducteur, que par luy mesme, le François ayant surpassé le Grec, & s'estant acquis la gloire dont l'autre s'est vainement vanté. On nomme encore *Arrian*, vn des principaux disciples d'Epictete, qui selon l'opinion de plusieurs n'est pas celuy dont nous venons de parler, & l'on nomme l'vn & l'autre *Arrian*, & non pas *Arrien*, pour faire difference entre cét Autheur & *vn Arrien*, c'est à dire *de la secte d'Arrius* quoy que quelques vns seroient d'auis, que nonobstant l'equiuoque, on dist tousiours *Arrien*, & iamais *Arrian*, tant il est veritable que cette terminaison *ian*, semble estrangere, & s'accommode peu à nostre langue. C'est sans doute, comme ie l'ay remarqué en diuers lieux, que l'*e* est vne voyelle beaucoup plus douce que l'*a*, & que nous chngeons volontiers cette derniere en l'autre.

Pouuoir.

ON se sert de ce verbe d'vne façon bien estrange, mais qui neantmoins est si ordinaire à la Cour, qu'il est certain qu'elle est tres-Françoise

On dit en parlant d'vne table, ou d'vn carrosse, *il y peut huit personnes*, pour dire, *il y a place pour huit personnes*, ou *il y peut tenir huit personnes*; Car asseurément quand on dit, *il y peut huit personnes*, on sous-entẽd le verbe *tenir*. Ainsi l'on dit, *autant qu'il en pourroit dans mon œil*, pour dire, *autant qu'il en pourroit tenir dans mon œil*; c'est à dire *rien*. Il est vray que cete phrase est bien extraordinaire; & que dans les Prouinces de de là Loire, on a de la peine à la comprendre, mais elle est prise des Grecs qui se seruẽt de leur *δύναται* au mesme sens, & i'en ay veû des exemples dans l'vn de leurs meilleurs Autheurs, qui est Luciẽ. Neantmoins, encore qu'on le dit en parlant, on ne l'écrit point dans le beau stile, mais seulement dans le stile bas.

Si apres VINT & VN, il faut mettre vn pluriel, ou vn singulier.

PAr exemple, on demande, si *vint & vn siecles* est bien dit, ou s'il faut dire, *vint & vn siecle*. I'ay veû agiter cette question dans vne grande compagnie, tres-capable d'en iuger. Les vns au commencement estoient pour le singulier, les autres pour le pluriel. Ceux qui tenoient qu'il falloit dire *siecle*, alleguoient vn exemple qui fermoit la bouche au parti contraire, à sçauoir que l'on dit, & que l'on écrit esseurément, *vint & vn an*, & non pas *vint & vn ans*, ny *vint & vne années*. Les autres opposoient vn autre exẽple à celuy-cy, & qui n'est pas moins fort, que l'on dit, & que l'on écrit, *il y a vint & vn cheuaux*, & non pas *il y a vint & vn cheual*. Ces deux exemples formerẽt vn tiers parti, auquel à la fin les autres deux se rãge-

le, ny diphtongue deuant les deux lettres finales, il faut pronocer & écrire, *an*, & non pas *en*, comme nous disons *Trajan Sejan* , & non pas *Trajen, Sejen*, parce que l'*i* qui va deuant l'*a*, est consonne, & non pas voyelle. De mesme nous disons *Titan, Tristan*, & non pas *Titen*, ni *Tristen*, & ainsi de tous les autres.

Ie ne pense pas que cette Reigle des Voyelles, ou des dithongues deuant *en*, final, souffre gueres d'exceptions. Il est vray qu'on nomme *Arrian*, l'Autheur Grec qui a écrit les guerres d'Alexandre & qui est auiourd'huy plus celebre en France par son Traducteur, que par luy mesme, le François ayant surpassé le Grec, & s'estant acquis la gloire dont l'autre s'est vainement vanté. On nomme encore *Arrian*, vn des principaux disciples d'Epictete, qui selon l'opinion de plusieurs n'est pas celuy dont nous venons de parler, & l'on nomme l'vn & l'autre *Arrian*, & non pas *Arrien*, pour faire difference entre cét Autheur & *vn Arrien*, c'est à dire *de la secte d'Arrius* quoy que quelques vns seroient d'auis, que nonobstant l'equiuoque, on dist tousiours *Arrien*, & iamais *Arrian*, tant il est veritable que cette terminaison *ian*, semble estrangere, & s'accommode peu à nostre langue. C'est sans doute, comme ie l'ay remarqué en diuers lieux, que l'*e* est vne voyelle beaucoup plus douce que l'*a*, & que nous chngeons volontiers cette derniere en l'autre.

Pouuoir.

ON se sert de ce verbe d'vne façon bien estrange, mais qui neantmoins est si ordinaire à la Cour, qu'il est certain qu'elle est tres-Françoise

On dit en parlant d'vne table, ou d'vn carrosse, *il y peut huit personnes*, pour dire, *il y a place pour huit personnes*, ou *il y peut tenir huit personnes*; Car asseurément quand on dit, *il y peut huit personnes*, on sous-entẽd le verbe *tenir*. Ainsi l'on dit, *autant qu'il en pourroit dans mon œil*, pour dire, *autant qu'il en pourroit tenir dans mon œil*; c'est à dire *rien*. Il est vray que cete phrase est bien extraordinaire; & que dans les Prouinces de de làLoire, on a de la peine à la comprendre, mais elle est prise des Grecs qui se seruẽt de leur δύναται au mesme sens, & i'en ay veû des exemples dans l'vn de leurs meilleurs Autheurs, qui est Luciẽ. Neantmoins, encore qu'on le dit en parlant, on ne l'écrit point dans le beau stile, mais seulement dans le stile bas.

Si apres VINT & VN, *il faut mettre vn pluriel, ou vn singulier.*

PAr exemple, on demande, si *vint & vn siecles* est bien dit, ou s'il faut dire, *vint & vn siecle*. I'ay veû agiter cette question dans vne grande compagnie, tres-capable d'en iuger. Les vns au commencement estoient pour le singulier, les autres pour le pluriel. Ceux qui tenoient qu'il falloit dire *siecle*, alleguoient vn exemple qui fermoit la bouche au parti contraire, à sçauoir que l'on dit, & que l'on écrit esseurément, *vint & vn an*, & non pas *vint & vn ans*, ny *vint & vne années*. Les autres opposoient vn autre exẽple à celuy-cy, & qui n'est pas moins fort, que l'on dit, & que l'on écrit, *il y a vint & vn cheuaux*, & non pas *il y a vint & vn cheual*. Ces deux exemples formerẽt vn tiers parti, auquel à la fin les autres deux se rãge-

rent, qui est, que tantost on met le singulier, & tantost le pluriel, selon que l'oreille qu'il faut consulter en cela le juge à propos. Neantmoins ny les vns ny les autres ne reuinrent pas si absolument à ce partage, que ceux qui croyoient d'abord qu'il falloit toûjours mettre le singulier, ne creussent encore qu'il le falloit mettre beaucoup plus souuent que le pluriel, & que les autres qui estoient pour le pluriel, ne creussent le contraire. Ceux-cy se vantoient d'auoir la raison de leur costé, parce que *vint* demandant sans doute le pluriel, il n'y a point d'apparence, que pour ajoûter encore *vn* à *vint*, & augmenter le nombre, il prenne vne nature singuliere, que cela repugne au sens commun. Les autres alleguant l'Vsage, le Souuerain des langues, ne laissoient plus rien à dire à la Raison, si ce n'est qu'elle ne demeuroit pas d'acord de cét Vsage. Et voicy comme ceux qui estoient pour le singulier, prouuoient que l'Vsage estoit pour eux. On ne dit point en parlant *vint & vn hommes, & vne femmes, cent & vne perles*, Les autres repliquoient, que ce n'estoit pas qu'*hommes*, *femmes*, & *perles*, ne fussent là au pluriel, mais que l'*s* finale ne se prononce point en nostre langue; & que c'estoit ce qui les trompoit. C'est veritablement la source & la cause du doute, qui a donné lieu à la dispute; car si l'on estoit bien asseuré de l'Vsage, il n'y auroit point à douter, ses Arrests estant decisifs, mais tout consiste en la question de fait, de sçauoir si c'est l'Vsage ou non, Or-est il que ce qui empéche certainement de le sçauoir, c'est que les *s* finales qui font nos pluriels, ne se prononçant

point les deux nombres se prononcent d'vne mesme façon, & par ce moyen l'oreille ne peut discerner l'vn d'auec l'autre, ny reconnoistre l'Vsage. Il y a plaisir quelquefois d'examiner & de decouurir pourquoy on est en doute de l'Vsage en de certaines façons de parler.

possible, pour *peut-estre.*

LEs vns l'accusent d'estre bas, les autres d'estre vieux. Tant y a que pour vne raison, ou pour l'autre, ceux qui veulent écrire poliment, ne feront pas mal de s'en abstenir.

Ou la douceur, ou la force le fera.

ON demande s'il faut dire, *le fera*, ou *le feront*, Sans doute il faut dire, *le fera* au singulier; Car comme c'est vne alternatiue, ou vne disionctiue, il n'y a que l'vne des deux qui regisse le verbe, & ainsi il ne peut estre mis qu'au singulier. Neantmoins vn de nos plus celebres Autheurs a escrit, *peut-estre qu'vn iour ou la honte, ou l'occasion, ou l'exemple leur donneront vn meilleur auis.* Sur quoy ayant cõsulté diuerses persõnes tres-sçauãtes en la lãgue, quelques-vns ont creû qu'il falloit dire, *donnera*, au singulier, à cause de la disionctiue; les autres, que l'on pouuoit dire également bien, *donnera*, & *donneront*, au singulier & au pluriel, qui est la plus commune opinion, & les autres, que *donneront* au pluriel estoit plus elegant, que *donnera*, à cause de cette accumulation de choses, qui presentant tant de faces differentes à la fois, porte l'esprit au pluriel plustost qu'au singulier, quoy que dans la rigueur de la Gram-

maire, il faudroit dire *donnera*. Mais quand il n'y a que deux disjõctions, comme au premier exemple, *ou la douceur ou la force*, il faut tousiours mettre le singulier sans exception, & iamais le pluriel, soit que les deux soient opposez comme icy, ou qu'ils ne le soient pas.

Ni la douceur, ni la force n'y peut rien.

TOus deux sont bons, *n'y peut rien* & *n'y peuuent rien*, parce que le verbe se peut rapporter à l'vn des deux, separé de l'autre, où tous les deux ensemble. I'aimerois mieux neantmoins le mettre au pluriel qu'au singulier.

Maint & maintefois.

POur *maint*, & *mainte*, on ne le dit plus en parlant, mais on dit *maintefois* à la Cour en raillant, & de la mesme façon qu'on dit *ains au contraire*. Neantmoins on ne l'écrit plus en prose, non plus que *maint* adiectif. L'vn & l'autre n'est que pour les vers, & encore y en a-t-il plusieurs, qui n'en voudroient pas vser. Ie crois qu'à moins que d'estre employé dans vn poëme heroïque & encore bien rarement, il ne seroit pas bien receu. Du tẽps de M. Coëffeteau on l'écriuoit & en vers & en Prose. Il dit en vn certain endroit, qu'vn Legislateur, *auoit fait maintes belles loix*.

Matineux, matinal, matinier.

DE ces trois, *matineux* est le meilleur; c'est, celuy qui est le plus en vsage, & en parlant & en écriuant, soit en prose ou en vers. *Matinal*

n'eſt pas ſi bon, il s'en faut beaucoup ; les vns le trouuent trop vieux, & les autres trop nouueau, & l'vn & l'autre ne procede que de ce qu'on ne l'entend pas dire ſouuent. *Matineux*, & *matinal*, ſe diſent ſeulement des perſonnes. Il ſeroit ridicule de dire, *l'Eſtoile matineuſe*, ou *matinale*. Pour *matinier*, il ne ſe dit plus, ny en Proſe, ny en Vers, ny pour les perſonnes, ny pour autre choſe, ſur tout au maſculin ; car il ſeroit inſupportable de dire, *vn Aſtre matinier*, mais au feminin, *l'Eſtoile matiniere*, pourroit trouuer ſa place en quelque part.

Apres ſouper, ou *apres ſoupé*.

TOus deux ſont bons, & nos meilleurs Autheurs, anciens & modernes, diſent l'vn & l'autre. Ils en font de meſme à l'infinitif, *le manger*, car quelques-vns écriuent le *mangé*, & les autres *le manger*, *vn démeſlé*, & *vn démeſler* : mais i'ayme mieux ce dernier auec l'*r*, parce que c'eſt vn infinitif, dont nous faiſons vn nom ſubſtantif auec l'article *le*, à l'imitation des Grecs, τὸ ποιεῖν & que d'ailleurs nous n'oſtons pas la lettre *r*, des autres noms tirez de l'infinitif, qui ne ſe terminent pas en *er*, ny nous ne changeons rien de ce qu'ils ont aux autres coniugaiſons ; comme par exemple, nous diſons, *le dormir*, & non pas *le dormi*, *le boire*, & non pas, *le beu*. Il eſt vray qu'il faut toûjours dire, *le procedé* & non pas *le proceder*.

Remplir, & *emplir*.

L'Vn & l'autre eſt bon, mais auec cette difference ; que *remplir* ſe dit d'ordinaire des cho-

ſes immaterielles, ou figurées comme *il a remply tout l'Vniuers de la terreur de ſon nom, il a dignement remply la place du premier Magiſtrat.* Et *emplir* ſe dit communément des choſes materielles, & liquides, comme *emplir vn tonneau, emplir vn vaiſſeau.* Et quand on dit *remplir vn tonneau,* c'eſt quand on en a déja tiré, & que l'on remplit ce qui eſt vuide, d'où vient le mot de *remplage.* I'ay aiouſté *liquides*, parce que l'on ne dira pas ſi ordinairement, qu'*vn auaricieux emplit ſes coffres d'or & d'argent*, comme *remplit ſes coffres,* ny *emplit ſes greniers*, comme *remplit ſes greniers.* Mais apres tout, i'ay appris que l'on ne ſçauroit faillir à dire touſiours *remplir*, de quoy que ce ſoit que l'on parle, où l'on croira que le mot d'*emplir,* ſoit bon, au lieu que l'on peut ſouuent manquer en mettant *emplir* pour *remplir.*

C'eſt vne des plus belles actions, qu'il ait iamais faites.

I'Ay appris que c'eſtoit ainſi qu'il falloit écrire, & non pas au ſingulier *qu'il ait iamais faites,* parce que ce participe ſe rapporte à *plus belles actions*, & non pas à *vne.* La preuue en eſt claire, en ce que le participe *faite*, ou *faites*, ſe rapporte de neceſſité abſoluë au pronom *que*, qui eſt apres *actions*, & il n'y a point de Grammairien qui n'en demeure d'accord. Il reſte donc à ſçauoir, auquel des deux ce *que*, ſe raporte à *actions*, ou à *vne.* Deux choſes font voir que c'eſt à *actions*, & non pas à *vne*, la premiere eſt que ces mots *des plus belles actions*, demandent neceſſairement le pronom, *qui*, ou *que*, apres eux, autrement, on

ne les sçauroit construire. Car *plus*, est vn terme de comparaison, qui presuppose vne relation ou à ce qui precede, ou à ce qui suit, comme en cét exemple, *des plus belles actions*, à sa relation aux paroles suiuantes, *qu'il ait iamais faites*. L'autre raison est, que *iamais* comprend toutes les actions precedentes, & ne se peut pas dire d'vne seule action, tellement qu'estant placé dans cét exemple entre *que* & *faites*, il fait voir clairement que le pronom & le participe ne peuuent estre entendus ny pris d'vne autre façon que *iamais*, c'est à dire qu'ils ne se peuuent rapporter qu'à *actions*, & non pas à *vne*, Outre que *iamais* estant aduerbe ioint à *faites*, ou *ait faites*, il est impossible & contre la nature de l'aduerbe, que *iamais* se rapporte à *action*. & *ait faite*, à *vne*. L'aduerbe & le verbe vont tousiours d'vne mesme sorte, & ont tousiours mesme visée, comme inseparables dans le sens, aussi bien que dans la construction, ainsi que le mot d'*aduerbe*, c'est à dire, *attaché au verbe*, le témoigne.

Approcher.

CE verbe regit elegamment l'accusatif pour les personnes, mais non pas pour les choses. Exemple, M. de Malherbe, *Vous auez l'honneur d'approcher la Reine de si prés*. Toute la Cour, & tous les Autheurs parlant ainsi, *Approcher la personne du Roy, approcher le personne du Prince*: Mais ce seroit tres-mal dit, *approcher la ville, approcher le feu*. Il faut dire, *s'approcher de la ville, s'approcher du feu*, Neantmoins on dit, *approchez vous de moy, il s'est approché du Roy pour*

luy faire la reuerence, & ce feroit fort mal dit, *approchez moy, il a approché le Roy pour luy faire la reuerence.* D'où vient donc qu'*approcher*, pour ce qui eſt des perſonnes, a tantoſt vn regime, & tantoſt vn autre: & le moyen de connoiſtre quand il en faut vſer d'vne façon, & non pas de l'autre? C'eſt qu'il a pour les perſonnes deux ſignifications; l'vne qui deſigne le mouuement corporel, par lequel ie m'appproche actuellement de quelqu'vn, & c'eſt ſa propre & veritable ſignification: l'autre, qui ne ſignifie pas cét acte particulier, ny ce mouuement local, mais bien l'habitude qui reſulte de pluſieurs actes reïterez, en approchant de quelqu'vn, par le moyen deſquels il s'eſt acquis vn grand accés, & vne grande priuauté auecque luy, qui eſt vn ſens plus éloigné du mot, & vne façon de parler comme figurée. Au premier ſens il faut dire, *s'approcher du Roy*, & au ſecond, *approcher le Roy*, de ſorte qu'*approcher* en cette derniere façon, *ſignifie eſtre en faueur, & en conſideration aupres du Roy.* Il ſe dit auſſi des officiers qui ont l'honneur d'approcher le Roy, à cauſe de leurs charges, quoy qu'ils ne ſoient point en faueur. Au reſte il faut remarquer, qu'*approcher* en cette ſignification, ne ſe dit que des Grands.

Epithete mal placé.

EXemple, *en cette belle ſolitude, & ſi propre à la contemplation.* Ie dis que le ſecond epithete, *& ſi propre*, n'eſt pas bien ſitué, & qu'il le faut mettre ainſi, *en cête ſolitude ſi belle, & ſi propre à la contemplation*, parce que les deux adiectifs doiuent touſiours eſtre enſemble, & iamais il ne

faut mettre le ſubſtantif entre les deux adiectifs comme en cét exemple, *ſolitude*, eſt entre *belle* & *ſi propre*. Cette reigle eſt importante pour la netteté du ſtylē & de la conſtruction. I'en ay fait vne remarque, à cauſe que beaucoup des gens y manquent. M. Coëffeteau n'y a iamais manqué, il écriuoit trop nettement ; Ce n'eſt pas que quelquefois ce renuerſement n'ait beaucoup de grace & de force, mais cela eſt tres-rare, & il ne me vient point d'exemple pour le faire voir, c'eſt pourquoy il ne le faut faire que le moins que l'on pourra, & auec iugement.

Satisfaire, ſatisfaction.

C'Eſt depuis peu, que pluſieurs perſonnes prononcent ainſi, au lieu de prononcer *ſatisfaire, ſatisfaction* auec ls, deuant l'*f*, comme on doit auſſi l'ortographier. Iuſq'icy, ſans doute, c'eſt vne faute de dire *ſatisfaire*, & *ſatisfaction*, & la plus ſaine partie de la Cour & des Autheurs s'y oppoſe, & ne le peut ſouffrir; mais ie crains bien que dans peu de temps cette mauuaiſe prononciation ne l'emporte; parce qu'il eſt plus doux de dire, *ſatifaire*, & *ſatifaction* ſans *s*, qu'auec vne *s*, & la prononciation en eſt beaucoup plus aiſée. Que ſi maintenant elle nous ſemble rude, c'eſt que l'oreille n'y eſt pas encore accouſtumée. La meſme choſe eſt arriuée à pluſieurs mots, que nous auions en noſtre langue eſcrits auec l'*s*, qui ſe prononçoit au commencement, & qu'on a ſuprimé depuis pour les rendre plus doux.

Vnir ensemble.

C'Est fort bien dit, on parle ainsi, & tous les bons Autheurs l'escriuent, M. Coëffeteau en la vie d'Auguste, *Antoine*, dit-il, *& Lepidus s'estoient vnis ensemble, d'vne façon assez estrange.* Plusieurs neantmoins se condamnent comme vn Plenonasme, & vne superfluité de mots, & soustiennent qu'il suffit de dire *vnir*, sans adiouster *ensemble*, parce que deux choses ne peuuent pas estre vnies, qu'elles ne soient ensemble. Par cette mesme raison ils ne peuuent souffrir que l'on die, *ie l'ay veu de mes yeux, ie l'ay oüy de mes oreilles, voler en l'air*, qu'Amiot dit si souuent aprés les anciens Autheurs Grecs & Latins, aussi bien qu'aprés son Plutarque. *Orphée fut cruellement déchiré*, & autres semblables; Car dequoy voit-on, disent-ils, que des yeux, & de ses yeux; voit-on sans yeux, ou des yeux d'autruy? Et ainsi, oit-on si ce n'est des oreilles? peut-on voler si ce n'est en l'air, ny vne personne estre déchirée que cruellement? Mais ce ne sont que ceux qui n'ont point étudié, & qui n'ont nulle connoissance des anciens Autheurs, dont l'exemple sert de loy à toute la posterité, qui blâment ces façons de parler. Il ne faut qu'auoir vne legere teinture des bonnes lettres, pour n'ignorer pas combien ces locutions sont familieres à tous ces Grands hommes que l'on reuere depuis tant de siecles. Terence qui passe sans contredit pour le plus exact & le plus pur de tous les Latins, ne feint point de dire, *Hisce oculis egomet vidi*, ou cét *egomet*, qu'il ajouste, semble encore vn nouueau surcroist de Pleonasme. Et l'incomparable Virgile ne dit-il pas souuent. *Si*

ore locutus, il parla ainsi de la bouche ; Vocemque his auribus hausi, ie l'ay oüy des mes oreilles ? Ciceron, & tous les Orateurs, en sont pleins aussi bien que les Poëtes. Et cela est fondé en raison, parce que lors que nous voulons bien asseurer & affirmer vne chose, il ne suffit pas de dire simplement, *ie l'ay veu, ie l'ay oüy*, puis que bien souuent il nous semble d'auoir veu & oüy des choses que si l'on nous pressoit d'en dire la verité, nous n'oserions l'asseurer. Il faut donc dire, *ie l'ay veu de mes yeux, ie l'ay oüy de mes oreilles*, pour ne laisser aucun suiet de douter, que cela ne soit ainsi : tellement qu'à le bien prendre, il n'y a point là de mots superflus, puis qu'au contraire ils sont necessaires pour dônner vne pleine asseurance de ce que l'on affirme. En vn mot, il suffit que l'vne des phrases die plus que l'autre, pour éuiter le vice du Pleonasme, qui consiste à ne dire qu'vne mesme chose en paroles differentes & oysiues, sans qu'elles ayent vne signification ny plus étenduë, ny plus forte, que les premieres.

Mais ces Messieurs pourront repartir, que si cela est vray aux deux phrases que nous venons d'examiner, il ne l'eust pas en ces deux autres, *voler en l'air*, & *cruellement déchiré* ; Car que peut, disent ils, signifier dauantage *voler en l'air*, que *voler* tout seul, & *cruellement déchiré*, que *dechiré* simplement; Ie répons, que la parole n'est pas seulement vne image de la pensée, mais de la chose mesme que nous volons representer, laquelle ie representeray beaucoup mieux en disant, *les oyseaux qui volent en l'air*, que si ie ne faisois que dire, *les oyseaux qui volent*, Il est vray, qu'il faut que cela se face auec iugement, y ayant des endroits où il feroit vne agreable peinture,

& d'autres, où l'on ne le pourroit souffrir. Et quand ie diray *cruellement dechiré*, i'exposeray bien mieux aux yeux de l'esprit, l'horreur de cette action, & rendray l'obiet bien plus sensible & plus vif, que si ie ne disois que *déchiré*; Car comme le son de la voix lors qu'il est plus fort, se fait mieux entendre à l'oreille du corps, aussi l'expression, quand elle est plus forte, se fait mieux entendre à l'oreille de l'esprit. En fin toutes les langues ont de ces façons de parler, tous les bons Autheurs Grecs & Latins, anciens & modernes s'en seruent, non par vne licence, ou par vne negligence affectée, mais comme d'vne plus forte maniere de s'exprimer, & tout ensemble comme d'vn ornement. Qu'y a-til à repliquer apres cela?

Souuenir.

IE *me souuiens*, & *il me souuient*, sont tous deux bons, mais *iē me souuiens*, me semble vn peu plus vsité à la Cour. Nos bons Autheurs en vsent indifferemment.

Temple, feminin.

LA *temple*, cette pertie de la teste, qui est entre l'oreille & le front, s'appelle *temple*, & non pas *tempe* sans *l*, comme le prononcent & l'escriuent queques vns, trompez par le mot Latin, *tempus*, d'où il est pris, qui signifie la mesme chos e.

En ſuite dequoy.

CEtte façon de parler eſt Françoiſe, & ordinaire, mais elle ne doit pas eſtre employée dans le beau ſtile, d'où nos bons Autheurs du temps la banniſſent.

Sans.

CEtte prepoſition ne veut iamais auoir apres elle, ny immediatement, ny mediatement, la particule *point*; Car encore qu'on ait accouſtumé de dire *ſans point de faute*, c'eſt vne façon de parler de la lie du peuple, dont les honneſtes gens n'ont garde de ſe ſeruir, & beaucoup moins encore les bons Eſcriuains; C'eſt pourquoy vn des plus celebres que nous ayons, a eſté iuſtement repris d'auoir eſcrit, *ſans point de nuages, ſans point de Soleil.*

Suruiure.

CE verbe regit le datif, & l'accuſatif tout enſemble, comme, *il a ſurueſcu tous ſes enfans*, & *il a ſurueſcu à tous ſes enfans.* Il dépend apres cela de l'orielle, de mettre tantoſt l'vn, tantôt l'autre, ſelon qu'elle le iuge plus à propos.

Mais que.

MAis que, pour *quand*, eſt vn mot dont on vſe fort en parlant, mais qui eſt bas, & qui ne s'eſcrit point dans le beau ſtile. Par exemple, on dit à toute heure, & meſme à la Cour, *venez*

moy querir mais qu'il soit venu, pour dire, *quand il sera venu*. Vn de nos plus fameux Escriuains a dit, *l'affection auec laquelle i'embrasseray vostre affaire, mais que ie sçache ce que c'est, vous fera voir, &c.* Il affectoit toutes ces façons de parler populaires, en quelque stile que ce fust, lesquelles neantmoins ne se peuuent souffrir qu'au plus bas & au dernier de tous les stiles.

Allusion des mots.

IL n'en faut pas faire profession, comme a fait vn des plus grands hommes de lettres & nostre siecle, qui en a parsemé toutes ses œuures. Toute affectation est vicieuse, particulierement celle-cy. Mais quand l'allusion se presente d'elle-mesme, sans qu'on la recherche; ou qu'il semble qu'on ne l'a pas recherchée, elle est tres-bonne, & tres-agreable. Il est vray, que mesmes de cette façon, il en faut vser rarement, mais si l'on n'en vse que lors qu'elle se rencontre à propos, il ne faut pas craindre d'en vser souuent, car ces rencontres sont rares. Ciceron ne l'a pas euitée. Il dit en l'oraison *de Prouinc. Consul. Bellum affectum videmus, & verè vt dicam, penè confectum*, & s'y opiniastrant encore; il adjouste immediatemẽt apres, *sed ita, vt si idem extrema exequitur qui inchoauit, iam omnia perfecta videamus.* Infailliblement disãt *perfecta*, il a voulu continuer la figure, parce qu'il fait encore cette mesme allusion vn peu plus bas, *nam ipse Cæsar*, dit-il, *qui est cur in Prouincia commmorari velit, nisi vt ea quæ par eum affecta sunt, perfecta, Reipublicæ tradantur ?* M. Coëffeteau qui la fuyoit auec autãt de soin, que les autres en apportent à la chercher, n'a pas laissé de

s'en seruir quelquefois de fort bonne grace, comme par exemple en la vie d'Auguste, où il dit, *mais depuis on fit courir le bruit qu'il auoit fait mourir les deux Consuls, afin qu'ayant deffait Antoine, & s'estant deffait d'eux, il eust seul les armes victorieuses en sa puissance.* L'allusion de ces mots, *ayant deffait Antoine, & s'estant deffait d'eux,* est d'autant plus belle, qu'elle consiste au mesme mot *deffait*, dans deux significations differentes, selon leurs differens regimes. Certainement quand cette figure se presẽte, & que les paroles qu'il faut necessairement employer ; pour expliquer ce que l'on veut dire, font l'allusion, alors il faut receuoir à bras ouuerts, & ce seroit estre ingrat à la Fortune, & ne sçauoir pas prendre ses aduantages, que de la rejetter.

Precipitément, ou *precipitamment*. *Armez à la legere, legerement armez.*

PRecipitément, est bon, mais *precipitamment* est beaucoup meilleur, & i'en voudrois tousiours vser. On dit aussi, *armez à la legere*, & *legerement armez*. Neantmoins le premier est vn peu plus en vsage, mais pour diuersifier il se faut seruir de tous les deux.

Monsieur, *Madame*.

IL n'y a rien qui blesse dauãtage l'œil & l'oreille, que de voir vne Lettre qui apres *Monsieur* ou *Madame*, commence encore par l'vn ou par l'autre, & quand il y a deux *Monsieur*, ou deux *Madame*, de suite, c'est encore pis. Cela est si clair qu'il n'en faut point donner d'exemple, I'en fais,

vne remarque, parce que ie vois plusieurs personnes qui y manquent, quoy que d'ailleurs ils escriuent bien.

Asseoir.

CE verbe se coniugue ainsi au present de l'indicatif, *ie m'assieds, tu t'assids, il s'assied, nous nous asseions, vous vous asseiez, ils s'assient*, & nõ pas, *ils s'asseient*. Au preterit imparfait, *ie m'asseiois, tu t'asseiois, il s'asseioit, nous nous asseions, vous vous asseiez*; (Ces deux personnes du pluriel sont semblables au deux pluriels du present) *ils s'asseioient*. Mais ce temps n'est gueres en vsage. On se sert d'ordinaire en sa place du mot de *mettoit*, comme *il se mettoit tousiours là; nous nous mettions tousiours là*, quand *s'asseoir* veut dire, *se placer*, & lors qu'il veut dire, *se reposer*, on se sert de ce verbe mesme pour l'exprimer, comme *apres quatre tours d'allée il se reposoit tousiours*; Ce n'est pas pourtant que l'on ne puisse dire aussi, *s'asseioit*, mais il est moins vsité. A l'imperatif pluriel, il faut dire, *asseiez-vous*, & non pas *assiez-vous*, comme disent vne infinité de gens; ny *assiez-vous*, qui est neātmoins moins mauuais qu'*assisez-vous*. Au subionctif il faut dire *asseie*, & *asseient*, au pluriel, & non pas *assient*, & biē moins encore *assisent*; comme *asseions nous*, *afin qu'il s'asseie*, ou *qu'ils s'asseient*. Au gerondif, ou au participe *s'asseiant*, & non pas *s'asseant*, quoy que le simple soit *seant*, & non pas *seiant*, parce que le simple & le composé ne se rapportent pas tousiours: cōme l'on dit, *maudissoit* auec deux *s*, & *disoit* auec vne *s*, bien qu'il n'y ait point de doute que *maudire* est le cōposé de *dire*. Ainsi l'on dit *decidé*, & *indecis*, sans dire, ny *decis*,

ny *indecidé*. On dit *s'asseiant*, & non pas, *s'asseant*, parce que ce temps se forme de la premiere personne pluriele du present de l'indicatif, qui est *asseions*, & non *asseons*.

Soy, de soy.

BEaucoup de gens, & de nos meilleurs Escriuains disent, par exemple, *ces choses sont indifferentes de soy*. On croit que c'est mal parler, & qu'il faut dire *sont indifferentes d'elles mesmes*. Et là dessus i'ay oüy faire cette obseruation, qui est comme ie crois, veritable, que lors que *de soy* est apres l'adjectif pluriel, comme en l'exemple que nous venons de donner, il est vicieux, mais quand il est deuant, il est tres-bien dit; car nous disons tous les iours, *de soy ces choses sont indifferentes*, & *ces choses de soy sont indifferentes*, mais *ces choses sont indifferentes de soy*, la pluspart condamnent cette locution; En quoy il faut auoüer que c'est vne bizarre chose que l'Vsage, & qu'en voicy vn bel exemple. I'ay dit *la plus-part*, à cause qu'il y en a qui ne condamnent pas *indifferentes de soy*, mais ils confessent que *d'elles mesmes*, est mieux dit, c'estpourquoy il faut tousiours choisir le meilleur.

Tomber aux mains de quelq'un.

CEtte phrase est si familiere à plusieurs de nos meilleurs Escriuains, qu'il est necessaire de faire cette remarque, afin que l'on ne se trompe pas en les imitant. Auant que la particule *és*, pour *aux*, fust bannie du beau langage, on disoit, *tomber és mains*, depuis on a dit, *tomber aux mains*,

mais ny l'vn ny l'autre ne valent rien, & il faut tousiours dire ; *tomber entre les mains de quelqu'vn*. L'vsage moderne le veut ainsi. *Tomber és mains*. est particulierement de Normandie.

Quand il faut dire, grande, *deuant le substantif, ou* grand', *en mangeant l'e.*

PAr exemple on dit, *à grand' peine ; Il nous a fait grand' chere*, & non pas *à grande peine*, ny *grande chere*. Et neantmoins on dit, *c'est vne grande meschanceté, vne grande calomnie*, & non pas *vne grand' meschanceté, vne grand' calomnie*. Comment est-ce donc que l'on connoistra quand il faudra mettre l'*e*, ou ne le mettre pas? Il n'y a point d'autre reigle que celle-cy, *Qu'il a certains mots comme consacrez à cette elision, où l'on dit grand auec l'apostrophe*, comme *à grand' peine, grand' chere, grand' mere, grand' pitié, grand' Messe, la grand' Chambre*, & plusieurs autres de cette nature, qui ne se presentẽt pas maintenãt à ma memoire ; mais en ceux où l'vsage n'a pas estably cette elision, il ne la faut pas faire, comme aux exemples que i'ay donnez, *vne grande meschanceté, vne grande calomnie, vne grande sagesse, vne grande marque*, A quoy il est necessaire d'aioûter, que le nombre des substãtifs feminins, deuant lesquels il faut dire *grande*, sans elision, est incomparablement plus grand, que celuy des autres, où l'on mange l'*e*, tellement qu'on n'aura pas grand' peine à n'y manquer pas, pour peu que l'on ait de connoissance de l'vsage.

Monde.

CE mot eſt ſouuent employé par les bons Autheurs, pour dire *vne infinité, vne grande quantité de quoy que ce ſoit.* M. Coëffeteau à qui l'vſage en eſt familier, dit en la vie d'Auguſte, *ſur le poinct de cette ſanglante iournée, à Rome & ailleurs, on vit vn monde d'horribles prodiges.* Ie voudrois pourtant en vſer ſobrement, & nõ pas encore en toutes ſortes de choſes, mais ſeulement en celles où il s'agiroit des perſonnes, comme M. de Malherbe, s'en eſt ſeruy, quand il a dit, *qu'ay-ie à faire de vous en nommer vn monde d'autres,* c'eſt à dire, d'autres hommes. Il ſemble bien appliqué là. Ce n'eſt pas que ie le vouluſſe condamner dans vn autre vſage.

Monde *auec le pronom poſſeſſif.*

ON dit ordinairement en parlant, *tout mon monde eſt venu, ſon monde n'eſt pas venu,* pour dire, *tous mes gens,* ou *tous mes domeſtiques ſont venus, ſes gens ne ſont pas venus*; Mais il le faut éuiter comme vn terme bas, & ſi ie l'oſe dire, de la lie du peuple. C'eſt pourquoy il me ſemble inſupportable dans vn beau ſtile, mais beaucoup plus encore, quand on s'en ſert en vn ſens plus releué, par exemple, quand on dit, comme ie le trouue ſouuent dans vn fort hon Autheur moderne, *il fit auancer tout ſon monde,* pour dire *toutes ſes troupes, il r'allia ſon monde,* pour dire *ſes troupes, ſes gens,* Dãs le ſtile noble on ne le ſouffriroit pas pour dire *ſes domeſtiques,* on le ſouffriroit moins encore pour dire *ſes troupes.*

Le long, du long, au long.

PAr exemple, les vns disent, *le long de la riuiere*, les autres, *du long de la riuiere*, les autres *au long*. Tous les trois estoient bons autrefois, mais auiourd'huy, il n'y en a plus qu'vn qui soit en vsage, à sçauoir, *le long de la riuiere.*

Il a esprit, il a esprit & cœur.

C'Est depuis peu que cêtte nouuelle façon de parler est en vogue. Elle regne par toute la ville, & s'est mesme insinuée dans la Cour, mais elle n'y a pas esté bien reçeuë, comme ayant fort mauuaise grace, & trop d'affectation. Nos bons Escriuains l'ont condamnée d'abord, & s'opposent tous les iours à son establissement, qu'il ne faut pourtant plus apprehender dans le decry où elle est. Nostre langue à l'imitation de la Grecque, aime extrémement les articles; il faut dire, *il a de l'esprit, il a de l'esprit & du cœur*, ie ne sçay si l'on ne dira point encore, *il a du sang aux ongles.* Ce n'est pas qu'en certains endroits on ne se dispense des articles auec vne grace merueilleuse, mais c'est rarement, & il faut bien les sçauoir choisir. M. Coëffeteau, *il fit main basse, & tua femmes & enfans.* Mais *il a esprit*, ne se peut dire ny selon le bon vsage, ny selon la Grammaire.

Iamais plus.

QVelques-vns doutent, si ce terme est François, & s'il n'est point plutost Italien, *mais*

pieu, Mais il est aussi bon en nostre langue, qu'en l'Italienne, d'où nous l'auons pris. Nous le disons, & l'escriuons tous les iours. M. de Malherbe, *iamais plus ie ne me rembarque auecque luy*. Et en vn autre endroit, *à condition, que ie n'en oye iamais plus parler*.

Meshuy, dés meshuy.

CE mot n'est plus en vsage parmy les bons Escriuains, ny mesmes parmy ceux qui parlent bien, Il faut neantmoins auoüer, qu'il est tres-doux & tres agreable à l'oreille. Au lieu de *meshuy*, on *dés-meshuy*, ou *desormais*, *tantost*, comme *il est tantost temps*, pour *il est meshuy temps*.

Deuers

CEtte preposition a tousiours esté en vsage dans les bons Autheurs; par exemple, *il se tourna deuers luy, cette ville est tournée deuers l'Orient deuers le Midy*. Et ainsi des autres. Mais depuis quelque temps ce mot a veieilly, & nos modernes Escriuains ne s'en seruent plus dans le beau langage, ils disent tousiours *vers*, comme *se tournant vers luy, vers l'Orient, vers le Midy*.

S'il faut dire, il y en eut cent tuez, *ou* il y en eut cens de tuez.

NOus auons de bons Autheurs, qui disent l'vn & l'autre. M. Coëffeteau y met ordinairement l'article *de*. M. de Malherbe la plus-part du temps ne l'y met pas, comme quand il dit

il y en eut trois condamnez? il n'y auoit pieu si ferme, qu'auec peu de peine ils n'arrachassent, & depuis qu'il y en auoit vn arraché. Neantmoins en vn autre lieu il dit dit, *il y en auoit déja trente d'acheuez*, parlant de vaisseaux. Aujourd'huy le sentiment le plus commun de nos Escriuains, est qu'il faut tousiours mettre le *de*, car en parlant, iamais on ne l'obmet, & par consequent c'est l'vsage, qu'on est obligé de suiure aussi bien en écriuant, qu'en parlant, sans s'amuser à éplucher pourquoy cét article est deuant le participe passif, & apres le nombre. C'est la beauté des langues, que ces façons de parler, qui semblent estre sans raison, pourueu que l'vsage les authorise. La bizarrerie n'est bonne nulle part que là.

Que c'est.

On ne dit plus gueres maintenant *que c'est*, comme l'on disoit autrefois. On dit, *ce que c'est*; Par exemple, M. de Malherbe dit, *Il n'y a point de loy qui nous apprene que c'est que l'ingratitude*, Auiourd'huy l'on dit, *qui nous apprenne ce que c'est que, &c.*

Du depuis.

Je connois vn homme fort âgé, & fort sçauant en nostre langue, qui dit, que lors qu'il vint à la Cour ieune garçon, il y auoit beaucoup de gens qui disoient & écriuoient *du depuis*, & que déja dés ce temps là ceux qui entendoient la pureté du langage, condamnoient cette façon de parler, comme vicieuse & barbare, ne permettant pas seulement aux Poëtes d'en vser comme

d'vne licence Poëtique, pour s'accommoder d'vne syllabe, dont ils ont souuent besoin. Mais que nonobstant cela on n'a pas laissé depuis cinquante ans de continuer tousiours la mesme faute, quoy que l'on ait aussi continué de la reprendre, iusqu'à ce qu'encore aujourd'huy vne infinité de gens disent & écriuent *du depuis*, contre le sentiment de tous ceux qui sçauent parler & écrire. Il remarque donc qu'il n'y a point de terme en toute nostre langue, qui se soit tant opiniastré pour s'establir, ny qui ait esté tant rebuté, que celuy là. Il faut tousiours dire *depuis*, & iamais *du depuis*, soit qu'on le fasse preposition, ou aduerbe, car il est l'vn & l'autre, & c'est la raison qu'alleguent les plus sçauants de ceux qui disent *du depuis*, que c'est pour marquer la difference des deux, parce que par exemple, quand on dit, *depuis vn an*, là, *depuis* est preposition, & lors qu'on dit *depuis, ie n'y suis pas retourné*, ou *ie n'y ay pas esté depuis*, il est aduerbe. Mais on répond en vn mot, que le bon vsage a banny cette locution, à quoy il n'y a point de replique. Outre qu'à le prendre mesme par la raison, il est tres-rare que *depuis* aduerbe se trouue situé en vn lieu, où il puisse faire equiuoque, ny estre pris pour la preposition, non plus qu'aux exemples que ie viens de donner. Et si par hazard il engendre quelque equiuoque, on n'a qu'à mettre vne virgule apres, pour le separer du mot qui suit, bien que la construction entiere fasse assez connoistre s'il est preposition ou aduerbe.

De l'vſage des participes paſſifs, dans les preterits.

EN toute la Grammaire Françoiſe, il n'y a rien de plus important, ny de plus ignoré. Ie dis *de plus important*, à cauſe du frequent vſage des participes dans les preterits, & *de plus ignoré*, parce qu'vne infinité de gens y manquent. Ne laiſſons rien à dire en ce ſuiet, & voyons toutes les façons dont ces participes peuuent eſtre employez mais par ordre. Notez que *participes* & *preterits* ne ſont icy qu'vne meſme choſe.

Premierement, le preterit va deuant le nom qu'il regit comme quand ie dis, *i'ay receu vos lettres*. Alors *receu*, qui eſt le participe, eſt indeclinable, & voilà ſon premier vſage, où perſonne ne manque. Qui a iamais dit, *i'ay receuës vos lettres*, comme diſent les Italiens depuis peu, *ho receuute le voſtre lettere*?

Son ſecond vſage eſt, quand le nom va deuant le preterit, comme quand ie dis, *les lettres que i'ay receuës*, car alors il faut dire, *que i'ay receuës*, & non pas *que i'ay receu*, à peine de faire vn ſolecisme. Cela eſt paſſé en reigle de Grammaire, non ſeulement auiourd'huy, mais du temps meſme d'Amiot qui l'obſerue inuiolablement; comme on faiſoit déja du temps, & auant le temps de Marot, qui en a fait cette Epigramme à ſes Diſciples,

> *Enfans oyez vne leçon:*
> *Noſtre langue a cette façon,*
> *Que le terme qui va deuant,*
> *Volontiers regit le ſuiuant.*

Les vieux exemples *ie suiuray*
Pour le mieux,car à dire vray
La chanson fut bien ordonnée,
Qui dit,m'amour vous ay donnée,
Voila la force que possede
Le feminin quand il precede.
Or proueray par bons tesmoins,
Que tous pluriels n'en font pas moins;
Il faut dire en termes parfaits,
Dieu en ce monde nous a faits,
Faut dire en paroles parfaites,
Dieu en ce monde les a faites,
Et nous a faits pareillement,
Mais nous a faits tout rondement.
L'Italien,dont la faconde
Passe le vulgaire du monde,
Son langage a ainsi basti,
En disant , Dio noi a fati,*&c.*

Neantmoins ie m'estonne de plusieurs Autheurs modernes, qui faisant profession de bien écrire, ne laissent pas de commettre cette faute.

En troisiéme lieu, le preterit peut estre placé entre deux noms, comme *les habitans nous ont rendu maistres de la ville* ; Car *ont rendu* est vn preterit situé entre deux noms, à sçauoir *nous*(que i'appelle nom,quoy qu'il soit pronom, parce que cela n'importe) & *maistres*, qu'il regit tous deux à l'accusatif. Alors le participe est indeclinable, & il faut dire, *nous ont rendu maistres*, & non pas *rendus*,comme on deuroit dire selon le second vsage que nous venons d'expliquer. Mais il faut prendre garde que nous ne sommes pas icy dans les termes de ce second vsage, où nous n'auons consideré le preterit apres le nom, que lors que le sens finissoit auec le preterit, au lieu qu'icy

le preterit *ont rendu*, ne finit pas la periode, ny le ſens, car il y a encore apres *maiſtres de la ville*, C'eſt pourquoy l'vſage du preterit eſtant different, il ſe gouuerne d'vne autre façon, & *maiſtres* qui le ſuit, marque aſſez le pluriel, ſans qu'il ſoit beſoin que le participe le marque encore.

En quatriéme lieu, le preterit eſtant placé entre deux noms, le dernier eſt, ou ſubſtantif, comme, *maiſtres*, dont nous venons de parler, ou adiectif, qui fait le quatriéme vſage; par exemple, *le commerce nous a rendus puiſſans*, & ſi nous parlons d'vne ville, *le commerce l'a rendu puiſſante*; Car en ces exemples il eſt indeclinable, & ne ſuit ny le nombre, ny le genre des noms.

Son cinquiéme vſage; eſt quand le preterit eſt paſſif, (car iuſqu'icy aux quatre premiers vſages nous l'auons toûjours conſideré comme actif) par exemple, *nous nous ſommes rendus maiſtres*, ou *rendus puiſſans*. Alors, il faut dire *rendus* & non pas *rendu*, ce participe dans le preterit paſſif, n'eſtant plus indeclinable, mais prenant le nombre & le genre des noms qui precedent & le ſuiuent.

Cette reigle qui diſtingue les actifs & les paſſifs, eſt fort belle, & ie la tiens d'vn de mes amis, qui l'a appriſe de M. de Malherbe, à qui il en faut donner l'honneur. Que ſi l'on obiecte que M. de Malherbe luy-meſme ne l'a pas touſiours obſeruée, c'eſt ou la faute de l'Imprimeur, ou que luy-meſme n'y prenoit pas touſiours garde, plûtoſt qu'il n'a fait cette remarque, comme dit encore cét amy, qu'à la fin de ſes iours, & apres l'impreſſion de ſes œuures.

Il y a pourtant vne exception, quand apres le preterit paſſif, il y a vn participe paſſif, comme en cét exemple de M. de Malherbe *la deſobeyſſan-*

ce s'est trouué montée au plus haut poinct de l'insolence; car il faut dire, *s'est trouué montée*, & non pas *s'est trouuée montée*. Et que l'on ne croye pas que ce soit à cause de la cacophonie que feroient ces deux mots, *trouuée montée*; car quand au lieu de *montée* il y auroit vne autre terminaison, comme *guerie*, il le faudroit dire de mesme; par exemple, *elle s'est trouué guerie ou à coup*, & non pas *trouuée guerie*.

Son sixiéme vsage est, quand les preterits actifs, ou passifs, au lieu d'vn nom, ont vn verbe en suite, car alors ils sont tousiours indeclinables sans exception, comme si ie parle d'vne fille ie diray *ie l'ay fait peindre*. & non pas, *ie l'ay faite peindre*, &, *elle s'est fait peindre*, & non pas; *elle s'est faite peindre*. De mesme au pluriel, *ie les ay fait peindre, ils se sont fait peindre*, & iamais, *faire, ny faits peindre*. M. de Malherbe dit, parlant à vne femme, *le mauuais estat où ie vous ay veu partir*, non *veuë partir*, & peu de lignes apres, *iusques icy vous eussiez moins fait, que ce que ie vous ay veu faire*. Et en vn autre endroit, *la Reine la plus accomplie que nous eussions iamais veu seoir dans le Throsne des fleurs de Lys*, non *veuë seoir*.

Ce mesme vsage s'estend encore aux phrases, où entre le preterit & le verbe infinitif qui suit, il y a quelque mot comme, *c'est vne espece de fortification que i'ay appris à faire en toutes sortes de places*, & non pas, *que i'ay apprise à faire*, La raison de cela, que nous auons déja touchée est qu'il faut aller en ces sortes de phrases iusqu'au dernier mot qui termine le sens, & que par consequent c'est tousiours le dernier mot des phrases entieres, qui a rapport au substantif precedent, & non pas le participe, qui est entre-deux, si ce n'est

au preterit passif; ou nous auons donné l'exemple, *nous nous sommes rendus maistres*, ou *nous nous sommes rendus capables*; car selon la raison que ie viens de rendre, il faudroit dire aussi, *nous nous sommes rendus maistres*, *nous nous sommes rendu capables*, & non pas *rendus*. C'est pourquoy force gens n'admettent point la difference de M. de Malherbe, pour cette seule raison, qu'ils croyent auoir lieu par tout.

Voilà tout ce que i'ay creû pouuoir dire sur ce suiet, mais pour rendre la chose plus claire & plus intelligible, il me semble à propos de mettre de suite tous les exemples des diuers vsages, & de marquer ceux où tout le monde est d'acord, & ceux où les vns sont d'vne opinion, les autres d'vne autre.

I. *I'ay receu vos lettres,*
II. *Les lettres que i'ay receuës.*
III. *Les habitans nous ont rendu maistre de la ville.*
IV *Le commerce*, parlant d'vne ville, *l'a rendu puissante.*
V. *Nous nous sommes rendus maistres.*
VI. *Nous nous sommes rendus puissans.*
VII. *La desobeyssance s'est trouué montée au plus haut point.*
VIII. *Ie l'ay fait peindre, ie les ay fait peindre.*
IX. *Elle s'est fait peindre, ils se sont fait peindre.*
X. *C'est vne fortification que i'ay apris à faire.*

Le premier & le second exemple sont sans contredit, Le troisiéme, quatriéme cinquiéme, sixiéme, & septiéme, sont contestez, mais la plus commune & plus saine opinion est pour eux. Le huictiéme, neufiéme, dixiéme, ne reçoiuent point de difficulté, toute la Cour &

tous

tous nos bons Autheurs en vsent ainsi.

Estude.

CE mot en toutes ses significatiõs est feminin, tant au pluriel, qu'au singulier; Car s'il veut dire *l'application de l'esprit aux lettres*, on dira par exemple, *apres auoir long-temps estudié aux belles lettres, il s'est adonné à vne estude plus serieuse* S'il signifie *soin*, on le fait feminin aussi, comme *sa principale estude estoit de semer des querelles.* Enfin si on le prend pour *le lieu où les Procureurs & les Notaires trauaillent & reçoiuent les parties*, il est encore feminin, comme, *il a fait faire encor vne fenestre pour rendre son estude plus claire.* Au pluriel de mesme, comme, *il auoit grand regret à ses estudes, qu'il n'auoit pas acheuées; les estudes des Notaires ne sçauroient estre trop claires.* Pour *soin*, ie ne donne point d'exemple au pluriel, parce qu'il ne se dit iamais en ce sens là qu'au singulier.

De l'Adiectif deuant ou apres le substantif.

IL y a des adiectifs que l'on met tousiours deuant les substantifs, & d'autres que l'on met tousiours apres, comme les adiectifs numeraux se mettent tousiours deuant; par exemple, *la premiere place, la seconde fois, la troisiesme fois, &c.* Car encore que l'on die *Henri quatriesme, Loüis treiziesme*, & ainsi des autres, ce n'est pas proprement vne exception à la reigle, parce que l'on sous entend *Roy*, comme qui diroit *Henri quatriéme, Roy de ce nom.* Il y a de certains mots, qui

marchent tousiours deuant le substantif, comme *bon, beau, mauuais, grand, petit.* On ne dit iamais *vn homme bon, vne femme belle, vn cheual beau*; mais *vn bon homme, vne belle femme, vn beau cheual.* Il y a encore sans doute quelques autres de la mesme nature, qui ne tombent pas maintenant sous la plume. Et pour les adiectifs, qui ne se mettent iamais qu'apres le substantif, ie n'en ay remarqué qu'en vne seule chose, dont l'vsage n'est pas de grande estenduë, qui sont les adiectifs des couleurs, comme *vn chapeau noir, vne robe blanche, vne écharpe rouge,* & ainsi des autres; car l'on ne dit iamais *vn noir chapeau, vne blanche robe, &c.* quoy que l'on die *les blancs manteaux*, & *du blanc-manger*, par où il paroist qu'anciennement on n'obseruoit pas cela. Mais ce n'est pas de quoy il est question en cette remarque, puis qu'il n'y a point de François naturel, mesme de la lie du peuple, ny des Prouinces, qui manque à cela, ny qui die *la chose premiere qu'il faut faire*; pour dire *la premiere chose, vn noir chapeau, vne blanche robe*, comme parlent les Allemans & les peuples Septentrionnaux; Et nostre dessein n'est pas de redire ce que les Grammaires Françoises apprenent aux estrangers, mais de remarquer ce que les François mesme les plus polis & les plus sçauans en nostre langue peuuent ignorer.

Il s'agit donc seulement des ajectifs qui peuuent se mettre deuant & apres les substantifs, & de sçauoir quand il est à propos de les mettre deuant ou derriere. Certainement apres auoir bien cherché, ie n'ay point trouué que l'on en puisse establir aucune reigle, ny qu'il y ait en cela vn plus grand secret que de consulter l'oreille.

M. Coëffeteau eſt celuy de tous nos Autheurs, qui aime le plus à mettre l'adjectif deuant, fondé comme ie crois, ſur cette raiſon que la periode en eſt plus ferme, & ſe ſoubſtient mieux; au lieu qu'elle deuient languiſſante quand l'adjectif eſt apres. Nos modernes Eſcriuains tout au contraire, donner beaucoup plus ſouuent la preſeance au ſubſtantif, qu'à l'adjectif, fondez auſſi comme j'eſtime, ſur ce que cette façon de parler eſt plus naturelle & plus ordinaire, au lieu que l'autre ſemble auoir quelque ſorte d'affectation. De ces deux contraires ſentimens le jugement & l'oreille peuuent faire comme vn tiers parti, qui à mon auis ſera le meilleur: Et ce ſera de n'affecter ni l'vn ni l'autre, mais de reigler leur ſituation, ſelon qu'elle ſonnera le mieux, non ſeulement à nôtre oreille, mais aux oreilles les plus delicates, qui en ſeront meilleurs juges que nous meſmes, ſi nous les conſultons. Il faut auſſi prendre garde de quelle façon les plus celebres Eſcriuains du temps ont accouſtumé d'en vſer, afin qu'en imitant ceux qui ont l'aprobation & la loüange publique, nous ne craignons pas de manquer, ny de déplaire, ſi nous faiſons comme eux. Voilà toute l'adreſſe que ie puis donner aux autres, & que ie prens pour moy-meſme en vne matiere, où l'on ne ſçauroit trouuer de reigle.

Il y en a qui tiennent que lors qu'il y a vn genitif apres vn ſubſtantif & vn adjectif, il faut toûjours mettre le ſubſtantif auprés du genitif, comme, *elle eſtoit mortelle ennemie d'Agrippine*. Mais ils ſe trompent; car encore qu'il ſoit vray que pour l'ordinaire il ſoit mieux d'en vſer ainſi, à cauſe que la conſtruction en eſt plus nette neantmoins on peut fort bien & auec grace, y mettre

l'adiectif, comme, *vne multitude infinie de monde, les peuples les plus farouches, & les plus indomptables de la terre*; Et il n'y a pas vn bon Autheur qui ne le pratique.

Vn croissant, va faisant, &c.

Cette façon de parler auec le verbe *aller*, & le gerondif, est vieille, & n'est plus en vsage auiourd'huy, ny en Prose, ny en Vers, si ce n'est qu'il y ait vn mouuement visible, auquel le mot d'*aller* puisse proprement conuenir: par exemple, si en marchant vne personne chante, on peut dire, *elle va chantant*, si elle dit ses prieres, *elle va disant ses prieres*; De mesme d'vne riuiere, on dira fort bien, *elle va serpentant*, parce qu'en effet elle va, & ainsi des autres. Mais pour les choses où il n'y a point de mouuement local, il ne se dit plus, en quoy les Vers ont plus perdu que la Prose, à cause de plusieurs petits auantages qu'ils en receuoient. Vn grand Poëte a écrit,

Ainsi tes honneurs florissans
De iour en iour aillent croissans,

On ne l'oseroit dire auiourd'huy, parce qu'on ne se sert plus du verbe *aller* de cette façon, & si l'on s'en seruoit, il faudroit, dire, *aillent croissant*, & non pas, *croissans*, à cause qu'il faut necessairement que ce soit vn gerondif, qui en François est indeclinable, & different du participe, qui a diuers genres & diuers nombres. On ne dira donc point, *ces arbres vont croissant*, *sa vigueur alloit diminuant*, & autres semblables phrases, comme on disoit autrefois.

En, *deuant le gerondif.*

PArce que les gerondifs ont vne marque, qu'ils prennent deuant eux quand ils veulent qui est *en*, comme *faisant cela, vous ne sçauriez faillir*, & que le plus souuent ils ne la prennent point, il faut euiter de mettre *en* relatif aupres du gerondif, comme, *ie vous ay mis mon fils entre les mains en voulant faire quelque chose du bon.* Icy *en*, n'est pas la particule qui appartien au gerondif, mais c'est vn relatif à *fils*, comme le sens le donne assez à entendre, Pour escrire nettement, ie crois qu'il faut tousiours fuïr cette equiuoque.

Si dans vne mesme periode on peut mettre deux participes, ou deux gerondifs, sans la conionction et.

PAr exemple, *l'ayant troué fort malade, i'ay plustost appellé le Confesseur que le Medecin, aimant plus son ame que son corps.* Ie dis que dans les termes de la question on ne peut pas mettre, ny deux participes, ny deux gerondifs, mais que l'vn est gerondif, & l'autre participe : Ce qui se peut fort bien faire, & dont on ne se sçauroit passer dans le stile historique, où il faut narrer. En l'exemple que nous auons donné, *ayant troué* est le gerondif, car iamais *ayant* n'est employé auec le participe passif. qu'il ne soit gerondif, & *aimant*, est le participe ; tellement que si i'auois mis l'exemple au pluriel, & que i'eusse dit, *l'ayant troué fort malade, nous auons plutost appellé*

le Confesseur, que le Medecin, il eust fallu mettre *aimans* auec vne *s plus son ame que son corps*; car les participes ont singulier & pluriel, ce que n'ont pas les gerondifs. C'est ainsi qu'en a vsé M. Coëffeteau, *la chose*, dit-il, *passa si auant que les vainqueurs ayant rencontre la litiere d'Auguste, croyans qu'il fust dedans, la fausserent*. Il dit encore en vn autre lieu, *dont Auguste ayant esté aduerty, se resolut ainsi malade qu'il estoit de se faire porter à l'armée, craignant que durant son absence Antoine ne hazardast la bataille*. Tous les Historiens en sont pleins, & l'on ne sçauroit, comme i'ay dit, faire des narrations sans cela. En faisant l'vn gerondif, & l'autre participe, la periode n'est point vicieuse, & la construction n'a pas besoin d'estre liée par la conjonctiue *et*; mais sans cela elle ne pourroit subsister.

Eux-mesme, elle-mesme.

C'Est fort mal parler, il faut dire, *eux-mesmes, elles-mesmes* auec une *s*, parce que *mesmes*, là est nom ou pronom, & non pas aduerbe. Quand il est aduerbe, il est libre d'y mettre l'*s*, ou, de ne l'y mettre pas, mais quand il ne l'est pas comme en ces mots, *eux-mesmes, elles-mesmes*, c'est vn solecisme d'obmettre l'*s*, C'est pourquoy vn de nos meilleurs Poëtes a failly, quand il a dit,

Les immortels eux-mesme en sont persecutez.

Il n'y a point de licence poëtique, qui puisse dispenser de mettre des *s* aux pluriels. Ce seroit vn priuilege fort commode à nostre Poësie, où il y auroit lieu d'en vser fort souuent.

S'il faut mettre vne s *en la seconde personne du singulier de l'imperatif.*

IL y a des imperatifs de trois sortes, les vns, où d'vn consentement general on ne met iamais d'*s*, d'autres, où l'on les met tousiours, & certains autres où les opinions sont partagées, les vns y mettant l'*s*, les autres, non. I'ay conté jusqu'à dix neuf où vingt terminaisons differentes de ces imperatifs, les voicy, *a, e, i, ais, ains, aus, eins, eus, oy, ous, ans, ats, ens, en, ers, ets, eurs, ors, ours, üy.*

Tout le monde est d'accord que l'on ne met iamais l'*s*, en ceux qui terminent en *a*, & en *e*.

Que l'on en met tousiours en ceux qui terminent en *aus, eus, ous, ans, ens, ats, ers, eurs ets, ors,* & *ours*, où l'*s*, neantmoins bien souuent ne se prononce pas, tellement qu'à les oüir prononcer, on ne peut pas discerner s'ils ont vne *s*, ou non.

Et les vns croyent qu'il ne faut point d'*s* à ceux qui se terminent en *i, ai, ain, ein, oy, en,* & *üy*, & les autres, qu'il en faut.

Donnons des exemples de tous & par ordre, En *a*, il n'y a que *va*, ce me semble, qui s'écrit & se prononce *va*, deuant toutes les voyelles, excepté en deux particules, à sçauoir *en*, aduerbe relatif, & *y*; car deuant *en*, aduerbe, il prend vn *t*, comme *va-t-en*, & c'est le seul imperatif de quelque terminaison qu'il soit, qui prenne vn *t*, aprés luy, Remarquez que ie dis deuant la particule *en* aduerbe relatif, parce que lors qu'*en* est preposition, on y adjouste rien : par exemple

on dit, *va en Italie*, *va en Hierusalem*, & non pas *va-t-en en Italie*, *&c.* Et deuant *y*, prend vn *s*, comme *va-s-y*; Mais il faut noter que cette *s* n'est pas de sa nature, & qu'elle n'est qu'adjointe seulement pour oster la cacophonie, comme nous auons accoustumé de nous seruir du *t*, en ortographiant & prononçant *a-t-il*, pour *a il*, & comme nous nous en seruons encore à *va-t-en*.

En *e*, comme *aime*, *ouure*, & ainsi de tous les autres de la mesme terminaison qui de leur nature n'ont iamais d'*s*, mais en empruntent seulement pour mettre deuant les deux particules adverbes *en*, & *y*, comme font tous les imperatifs qui finissent par vne voyelle.

En *aus*, comme *vaus*, *preuaus*, *&c.* *vaus*, *autant que ton pere*, car icy l'*s* est de sa nature, & non pas adjointe, *preuaus toy*, non *preuau toy*,

En *eus*, comme *meus*, *esmeus*, *veus*, ou l'*s* est encore essentielle, & non pas estrangere, tout de mesme qu'aux autres qui suiuent, où il y a vne *s*, *esmeus à pitié*, *veus ce que tu peus*, & non pas, *esmeu a pitié*, ny *veu ce que tu peux*.

En *ous* comme *resous*, *resous vn peu la question*, *resous toy*, & non pas *resou vn peu*, ny *resou toy*.

En *ans* comme *respans*, & non pas, *respan*, *respans de l'eau*, *respans y de l'eau*.

En *ens*, comme *prends*, *rends*, *vends*, & non pas *prend*, *rend*, *vend*.

En *ats*, comme *bats*, *abbats*, & non pas *ba*, & *abba*.

En *ers*, comme *sers*, *perds*, & non *ser*, *perd*.

En *ets*, comme *mets*, *permets*, & comment le pourroit-on dire autrement?

En *eurs* comme *meurs*. & non pas *meur*.

En *ors*, comme *dors*, *fors*, & non pas *dor*, *for*.

En *ours*, comme, *cours*, *fecours*, *recours*, non *cour*, *fecour*, &c.

En *i*, comme *beni*, *fini*, *di*, *li*, *ri*, les vns disent ainsi, les autres *benis*, *finis*, *dis*, *lis*, *ris*,

En *ai*, ou *ay*, comme *fay*, *tay*. Les vns disent ainsi, les autres, *fais*, *tais*, cette derniere façon est la plus suiuie.

En *ain*, comme *crain*, ou *crains*, qui est le meilleur.

En *ein*, commme, *fein*, *pein*, ou *feins*, *peins*, ce dernier est le plus suiuy.

En *oy*, comme *voy*, *connoy*, ou *vois*, *connois*, le premier est le plus suiuy.

En *en*, comme *tien*, *vien*, ou *tiens*, *viens*, le premier est le plus suiuy.

En *uy*, comme *fuy*, ou *fuys*, le premier est le plus suiuy.

Pour l'heure.

CEtte façon de parler pour dire, *pour lors*, est bonne, mais basse, & ne doit pas estre employée dans le beau stile, où il faut dire *pour lors*.

A l'improuiste, à l'impourueu.

TOus deux sont bons, & signifient la mesme chose, mais *à l'improuiste*, quoy que pris de l'Italien est tellement naturalisé François, qu'il est plus elegant qu'*à l'impourueu*.

Rais.

RAis pour *rayon* ne se dit plus de ceux du Soleil, ny en prose, ny en Vers, mais il se dit de ceux de la Lune & en Vers & en Prose. Vn de nos excellens Autheurs en ce dernier genre en a ainsi vsé. Hors de là estant ainsi écrit, il ne signifie que *les rais d'vne rouë*, qui neantmoins ne s'appellent ainsi que figurément, pour la ressemblance qu'ils ont auec les rayons.

Exemple d'vne construction estrange.

VN de nos plus celebres Autheurs à écrit, *l'auanture du lion & de celuy qui vouloit tuer le Tyrã, sont semblables.* Comment se construit cela *l'auenture sont?* c'est qu'il y a deux nominatifs, l'vn exprés, & l'autre tacite, ou sous-entendu, qui regissent le pluriel, comme s'il y auoit, *l'auanture du lion & l'auanture de celuy qui vouloit*, &c, *sont semblables.* La question est, si cette expression est vicieuse, ou elegante. Les opinions sont partagées, Pour moy, ie ne m'en voudrois par seruir.

De moy, pour moy, quand à moy.

CE dernier ne se dit, ny ne s'écrit presque plus, sans doute à cause de cette façon de parler prouerbial, *Il se met sur son quãt à moy*; Et qu'ainsi ne soit, on dit fort bien, *quant à luy, quant à vous quant à nous*; pourquoy donc ne diroit-on pas, aussi *quand à moy? De moy* est fort bon, & fort élegant; mais i'euiterois de le mettre souuent en Prose, & me contenterois de l'auoir employé

vne fois ou deux dans vn iuste volume. Mon vſage ordinaire ſeroit *Pour moy*, comme c'eſt celuy de tout le monde, ſoit en parlant, ou en écriuant. *De moy*, ſemble eſtre conſacré à la poëſie, & *pour moy*, à la Proſe. Auſſi ne l'ay-je iamais veu en Vers, mais *de moy*, ſe met en Proſe dans le beau ſtile, quoy qu'il en faille vſer tres-rarement.

H, *aſpireé, ou conſone, &* H, *muëtte.*

LEs lieux où l'on parle bien François, n'ont pas beſoin de cette Remarque; car on ne manque iamais d'y prononcer l'vne & l'autre *h*, comme il faut. Mais elle eſt extremement neceſſaire aux autres Prouinces, qui font la plus grande partie de la France, & aux Eſtrangers. La faute qui ſe commet en cela, n'eſt pas d'aſpirer vne *h* muëtte, comme de dire, *le honneur*, pour dire *l'honneur*: *la l'heure*, pour dire *l'heure*, perſonne ne parle ny n'écrit ainſi; C'eſt de faire l'*h* muëtte quand elle eſt aſpirée, conſone, ſelon Ramus, & pluſieurs grands Grammairiens, qui l'appellent *aſpirée, aſpirante*, on *conſone*, indifferemment; par exemple de dire, *l'hazard*, au lieu de dire *le hazard*: *l'hardy*, au lieu dire, *le hardy*: *l'halebarde*, au lieu de *la halebarde*. Voilà pour le ſingulier, où l'õ ne ſçauroit mãquer ny en parlant ny écriuant qu'il ne paroiſſe, mais pour le pluriel quand on y manque, ce ne peut eſtre qu'en la prononciation, & non pas en l'écriture. L'exemple le va expliquer. Ceux qui parlent bien, & ceux qui parlent mal, écriront egalemen bien *les hazards*, *les hardis*, *les halebardes*, mais en la prononciation, il n'en ſera pas

de mesme ; car ceux qui palent bien , prononceront *les hazards*, & tous les autres de cette nature, comme ils prononcent les mots qui commencent par vne consone aprés l'article du pluriel, par exemple , *les combats*, *les difficultez*, où l'*s*, de l'article qui precede , ne se prononce point, car puis que l'*h* aspirante est consone, tous les mots qui commencent par cette sorte d'*h*, doiuent produire le mesme effet que produisent toutes les autres consones. Or deuant les autres consonantes on ne prononce ny l'*s* , ny certaines autres consones, qui se rencontrent immediatement deuant ; par exemple, on prononce *les combats*, comme s'il n'y auoit point d'*s* deuant le *c*, *sont plusieurs* , comme s'il n'y auoit point de *t*, deuant le *p*. Il faut donc prononcer *les hazards*, comme s'il n'y auoit point d'*s* deuant l'*h*, & *sont hardis* , comme si deuant l'*h* il n'y auoit point de *t*. Mais ceux qui parlent mal prononcent *les hazards*, comme ils prononcent *les honneurs* , & *sont hardis* , comme ils prononcent *sont asseurez*.

On a grand besoin dans les païs où l'on parle mal , de bien sçauoir la nature de cette lettre ; c'est pourquoy ie me trouue obligé de dire icy le peu que i'en sçay. Vne des fautes principales, outre celles que i'ay remarquées , se commet en la prononciation de la lettre *n*. Par exemple , ceux qui parlent mal prononceront *en haut*, comme ils prononcent *en affaire*; & cependant il y faut mettre vne grande difference , car l'*n* , qui finit vn mot, & en precede vn autre qui commence par vne voyelle , se prononce comme s'il y auoit deux *n*. On prononce *en affaire* , tout de mesme que si l'on escriuoit *en affaire*, comme beaucoup de femmes ont accoûtumé d'orthographier.

En honneur, comme ſi l'on écriuoit *en nonneur*, mais *en haut, en hazard*, ſe doit pronõcer comme n'y ayant qu'vne *n*, & aprés l'*n*, il faut aſpirer l'*h*, à quoy ceux des Prouinces qui parlent mal, ſur tout de delà Loire, ne ſongent point.

D'ailleurs, il y a pluſieurs conſones, qui finiſſant vn mot ne ſe mangent point deuant l'*h*, conſone, mais cela eſtant commun à toute les autres conſonantes auſſi bien qu'à cette ſorte d'*h*, on n'a qu'à ſuiure la reigle des autres. Que ſi l'on en deſire encore quelque eſclairciſſement, le voicy par ordre. Premierement le *b*, finiſſant le mot, ſe prononce deuant vn autre mot qui commence par vne conſone, comme *Achab ce méchant*, on prononce le *b*. Noſtre langue n'a point de mot qui finiſſe par cette lettre, il faut emprunter des mots eſtrangers, où cette reigle ſe pratique, & l'on prononcera *Achab, hardi*, comme on prononce *Achab ce méchand*. Le *c*, ne ſe mange point non plus, on le prononce en diſant *vn ſac de bled*, & *vn ſac haut & grand*. Le *d* ne ſe prononce point, on dit *vn fond creux*, comme ſi l'on écriuoit *vn fond creux* sãs *d*. De méme on dira *vn fond hideux*, cõme ſi l'on écriuoit *vn fon hideux*. La lettre *f* ſe mange; on dit *vn euf de pigeon*, & *vn euf haſté*, ſans prononcer l'*f*, en tous les deux. Le *g* ſe mange auſſi, on dit, *vn ſang bruſlé* & *vn ſang hardy*, comme ſi l'on écriuoit, *vn ſan bruſlé, vn ſan hardy*. L'*l* ne ſe mãge point on dit, *cruel traitement*, & *vn cruel hazard*. Ny l'*m* non plus (car comment diroit-on *Abraham, Hieruſalem*, ou *Bethleem*, ſans prononcer l'*m*?) ny deuant les conſones, ny deuant l'*h*, aſpirée, ſeulement il faut prendre garde de ne pas doubler l'*m* deuant l'*h*, aſpirée, comme on la double deuant les autres voyelles; par exemple, on pro-

nonce *Bethleem heureuse*, comme si l'on escriuoit *Bethleem meureuse*, & il ne faut pas prononcer *Bethleem honteuse*, de mesme comme s'il y auoit *Bethleem monteuse*. Pour l'*n*, il en a esté parlé, Le *p* ne se prononce point; on prononce *vn coup d'espée*, & *vn coup hardy*, comme si l'on escriuoit, *vn cou d'espée*, & *vn cou hardy*. Le *q* se prononce, & l'on dit, *vn coq de paroisse*, *& vn coq hardy*, en prononçant le *q* en tous les deux, *R*, se prononce aussi, *pour faire*, *pour hazarder*, *pur sang*, *pur hazard*, excepté aux infinitifs, car on prononce *aller*, *courir*, comme si l'on escriuoit, *allé couri*. L'*s*, & le *t*, ne se prononçent point, comme il a esté dit, L'*x* & le *z*, à la fin des mots se prononçant comme l'*s* ils sont traitez tous trois de mesme façon, & ne passent que pour vn. On prononce *les Cieux voutez*, *les Cieux hauts*, tout de mesme, comme s'il n'y auoit point d'*x*, & *loüez generalement*, & *loüez hautement*, comme s'il n'y auoit point de *z*.

Pour bien expliquer la chose; il falloit dire tout cela au long. En voicy l'abregé en peu de mots. L'*h*, est ou *consone*, ou *muëtte*: Si elle est *muëtte*, il la faut considerer aux mots comme si elle n'y estoit point, Si elle est *consone*, il faut faire deux choses, l'vne *l'aspirer*, & l'autre, *y obseruer tout ce qui s'obserue auec les autres consones*.

*Reigle pour discerner l'*h *consonne d'auec la muëtte.*

CEtte reigle est fort connuë, mais on y adioustera quelques nouuelles Remarques. Il est vray, qu'il faut sçauoir le Latin, pour se preualoir

de cette reigle, & ceux qui ne le sçauent pas, ne peuuent auoir recours qu'à l'vsage,& à la lecture des bons liures.

Tous le mots François commençans par *h*,qui viennent du Latin, où il y a aussi vne *h*, au commencement, ont l'*h*, muëtte, & ne s'aspirent point, comme *honneur* vient d'*honor*, il faut dire l'*honneur*, & non pas *le honneur*.Peu en sont exceptez,comme *heros*, *hennir*, *hennissement*, *harpie*, *hargne*, *haleter*, *hareng*, selon ceux qui tiennent qu'il vient de *halec*, mais il n'en vient pas. Car tous ces mots, & peut-estre quelques autres, ont l'*h*, au Latin, & neantmoins ils s'aspirent en François. I'ay ajoûsté cette remarque, qu'il faut qu'il y ait vne *h* au commencement du mot Latin; car il y a des mots François commençans par *h*, qui viennent du Latin,lesquels neãtmoins aspirẽt l'*h* comme *haut*, & il n'y a point de doute qu'il vient d'*altus*,mais parce qu'au Latin il n'y a point d'*h*, elle s'aspire en François. De mesme *hache* pour *coignée*,s'aspire en François, & neantmoins vient du Latin *ascia*. On dit aussi *vne hupe* oiseau; qui vient du Latin *vpupa*, où il n'y a point d'*h*, *hurler*, d'*vlurare*,où il n'y a point d'*h*, aussi, & *hors* vient asseurément de *foras*, l'*f* se changeant souuent en *h*, comme en la langue Espagnole, mais parce que le mot Latin ne commence pas par *h*, on prononce *hors* auec vne *h*,consone & aspirée, comme s'il n'en venoit pas. *Huit*, vient aussi d'*octo*, mais *h*, ne s'aspire pas en ce mot, quoy qu'elle y soit consone.Voyéz la remarque de *huit*. Ces mots en sont exceptez,*huit*,*huistre*,*huile*,*hieble*,qui viennent tous quatre du Latin, où il n'y a point d'*h*, & neantmoins ne s'aspirent point en François.

Mais tous les mots commençans par *h*, qui ne viennent pas du Latin, ont l'*h* consonne, & l'aspirent, comme *hardy*, *Philippe*, *le Hardy*, *le hazard*, *la halebarde*, *la haquenée*, *la harangue*, & plusieurs autres semblables. On objecte qu'*hermine*, & *heur*, ne viennent point du Latin, & que neantmoins l'*h*, de ces mots est muette, & qu'on dit l'*hermine*, & non pas *la hermine*, & l'*heur*, & non pas *le heur*.

On répond premierement, que ce sont les seuls mots que i'ay remarquez iusqu'icy, qui fassent exception à la reigle.

En second lieu, il y a grande apparence qu'*heur*, vient d'*heure*, d'où est venu le mot *à la bonne heure*, qui pourroit bien estre aussi la vraye ethymologie de *bon-heur*, comme *mal-heur*, vient de *mal-heure*, c'est à dire mauuaise heure, selon l'opinion des Astrologues.

Quelques-vns opposent encore à cette reigle le mot d'*helas*, qui ne vient point du Latin, & qui neantmoins n'aspire point l'*h*, comme il se voit dans nos vers François, ou la voyelle qui precede *helas*, se mange toûjours, par exemple, *ie souffre helas, vn si cruel martyre.*

Ie répons, qu'ils se trompent de dire, qu'il ne vienne point du Latin, car il vient d'*heu*, & la syllabe *las*, que l'on a ajoustée aprés, n'y fait rien. Peut-estre l'auons-nous prise des Italiens, qui disent, *ahi lasse*, mais la vraye interjection consiste en la premiere syllabe *he*, qui répond à l'*heu* Latin.

*De l'*h *, dans les mots composez.*

NOus n'auons consideré l'*h* qu'au commencement du mot, mais quand elle se trouue ailleurs dans les mots composez, elle se prononce tout de mesme que si elle estoit au commencement, chacune selon sa nature, par exemple, *deshonnoré*, se prononce comme *honoré* en *h* muette, & *enhardir*, *eshonté*, *dehors*, comme *hardi*, *honte*, *hors*, en *h*, consone & aspirante, & il se faut bien garder de prononcer, *ennardir*, *esonté*, & *deors*, comme l'on fait delà la Loire.

Il y a vne seule exception, c'est que l'on dit *haut-exhaussé*, sans prononcer l'*h* qui est en *exhaussé*, comme si l'on escriuoit *exaussé*, sans *h*, & l'on ne met point de difference pour la prononciation entre *exhaussé*, pour les bastimens, & *exaucé* pour les prieres.

Cela vient sans doute de la difficulté & de la grande rudesse qu'il y auroit à aspirer l'*h*, immediatement apres l'*x*, qui se prononçant tousiours tout entier en nostre langue quand il n'est pas à la fin, ne peut pas souffrir comme l'*s*, qui se mange aisément, vne aspiration en suite ; Ou bien, qu'*exaussé* ayant esté plustost connu qu'*exhaussé* le premier a fait la prononciation du second, comme nous auons dit, que *heraut* à fait celle de *heros*.

Comment il faut prononcer, & orthographier les mots François venans des mots Grecs, dans lesquels mots Grecs il y a vne ou plusieurs aspirations, en effet, ou en puissance.

POur bien respondre à la question, il faut sçauoir que tous les mots François venans du Grec,ausquels il y a vne ou plusieurs *h*,n'en peuuent venir que par cinq voyes. La premiere,quand le mot Grec,d'où est pris le François, commence par vne voyelle, ou par vne diphtongue aspirée, comme ἁρμονία αἵρεσις que les Latins disent,*harmonia, haresis*, auec vne *h*, & nous de mesme *harmonie*,& *heresie*. La seconde, quand le mot François, vint d'vn mot Grec, où il y a vn ϑ *thita*,que les Latins & nous faisons valoir, *th*, comme ϑέσις, *thesis*,*these*. La troisiesme, quand il vient d'vn mot Grec, qui commence par vn ῥ *rho*, que les Latins & nous faisons valoir *rh*, comme Ῥόδος, *rhodes*, ou que ce ῥ *rho* est redoublé au milieu du mot. car le second, *rho*, vaut *rh*, quoy que le premier ne vaille qu'vne simple *r*, cõme Πύῤῥος, *Pyrrhus*,en Latin & en François.La quatriesme, quand il vient d'vn mot Grec, où il y a vn φ *phi*,que les Latins & nous faisons valoir *ph*, comme φιλόσοφος, *Philosophus*,*Philosophe*. Et la cinquiesme, quand il vient d'vn mot Grec, où il y a vn χ, qui vaut *chi* parmi les Latins & parmy nous,comme χειρουργία *Chirurgia*, *Chirurgie*.

Ce fondement posé, examinons maintenant

ces cinq voyes l'vne apres l'autre, & voyons comme nostre langue se gouuerne en chacune des cinq. Premierement pour les voyelles, ou les diphthongues aspirées. Lors qu'il y en a au commencement des mots Grecs, d'ou les nostres sont pris, nostre langue y met aussi l'*h*, comme ἁρμονία, *harmonie*, αἵρεσις *heresie*, & ainsi des autres. Il est vray que cette *h* ne s'aspire point selon la reigle que nous en auons donnée, mais elle s'écrit, & ce seroit vne faute insupportable en nostre orthographe de ne la mettre pas, & d'écrire par exemple *armonie*, & *eresie*, sans *h*. Surquoy il faut noter, que nous n'auons presque point de mots venans du Grec, qui commencent par *h*, où l'*h* s'aspire, quand mesme nous n'aurions pas receu ce mot là par les mains des Latins, mais qu'il seroit venu droit à nous, ce qui est bien rare, quoy que nous ayons quantité de mots Grecs en nostre langue, que nous ne tenons point des Latins, mais immediatement des Grecs. Il y en a quelques-vns comme *Hierosme*, *Hierusalem*, *Hierarchie*, où l'*h* ne s'aspire pas, mais la premiere syllabe se prononce comme si elle estoit escrite auec vn *g*, *mol* (qu'ils appellent) & que l'on dist, *Gerosme*, *Gerusalem*, *Gerarchie*. Pour euiter cela, il y en a qui escriuent *Jerosme*, *Jerusalem*, *Jerarchie*, auec vn j consone, mais i'aymerois mieux garder l'*h*, puis qu'ils s'aspirent en Grec; quoy qu'il soit vray que la premiere syllabe de ces trois mots se prononce absolument comme si elle estoit escrite auec vn j consone.

Pour la seconde voye, qui est des mots pris des Grecs, où il y a vn θ, *thita*, comme *these*, il ne faut iamais manquer de mettre l'*h* apres le *t*, mais cela

ne sert qu'à l'ortographe,& ne sert de rien pour la prononciation.

La troisiéme, où il y a vn *ρ rho*,comme *Rhodes*, *Pyrrus*, tout de mesme ; il ne faut iamais oublier l'*h* , pour la bonne orthographe , quoy qu'il ne serue de rien,pour la prononciation.

La quatriesme, où il y a vn *φ phi* , comme *philosophe*,il faut l'écrire auec *ph*,& non pas auec vn *f*, ny à la premiere,ny à la derniere syllabe,quoy qu'il y en ait plusieurs aujourd'huy qui bannissent le *ph*, & qui mettent tousiours l'*f* , mais mal.

Et la cinquiesme enfin,où il y a vn *χ*, *chi* , sur lequel il y a beaucoup plus à dire que sur les quatre autres ensemble,dont nous venons de parler & qui est le principal sujet de cette Remarque ; Car lors que nos mots pris du Grec,où il y a vn *χ*,au commencement , sont suiuis d'vn *a* comme par exemple,*charactere* , les vns soustiennent qu'il le faut escrire ainsi,pour garder l'orthographe de sō origine,& les autres au contraire , alleguent vne raison forte pour n'y mettre point d'*h* , qu'il semble qu'il n'y a pas de replique. Ils disent qu'en François *cha* , ne fait point *ca* , mais *cha* , ainsi qu'on le prononce en ce mot *charité* , comme *che*, ne fait pas *que*,mais *che* , ainsi qu'on le prononce en ce mot *cherir*,tellement que nostre *cha* se prononce comme le *scia* des Italiens ou le *scha* des Allemands.D'où ils concluent fort bien,que tous les François,ou les Estrangers qui sçauront nôtre langue, mais qui ignoreront la Grecque & la Latine,ne manqueront iamais de prononcer *charactere* escrit de cette sorte,comme s'il estoit escrit en Italien , *sciaractere*. Et de fait , i'en ay veu plusieurs fois l'experience, & en ce mot , & en plu-

ſieurs autres, qui eſtant moins connus que *charactere*, ſont auſſi ſujets à en eſtre plus mal prononcez par les perſonnes qui n'en ſçauent pas l'origine, comme ſont toutes les femmes, & tous ceux qui n'ont pas eſtudié.

Ie ſçay bien qu'on voit *caractere* eſcrit auec vne *h*, au frontiſpice de ce grand Ouurage, qui fera deſormais nommer ſon Autheur, *le Genie des paſſions*, où la doctrine & l'éloquence regnent elegamment, & où la Philoſophie n'a point d'épines qui ne ſoient fleuries ; Mais ie ſçay auſſi, & de luy meſme, qu'eſcriuant principalement pour les ſçauans, il a voulu ſuiure l'orthographe des ſçauans, & qu'outre cela il a quelque veneration pour l'ancienne orthographe, non pas pour cette barbare qui eſcrit *vn* auec vn *g*, *vng*, & *eſcrire* auec vn *p*, *eſcripre* ; & beaucoup d'autres encore plus eſtranges, mais pour celle que les gens de lettres les plus polis, & les meilleurs Autheurs du ſiecle paſſé ont ſuiuie. Pour moy, ie reuere la venerable Antiquité, & les ſentimens des Doctes ; mais d'autre part, ie ne puis que ie ne me rende à cette raiſon inuincible, qui veut que chaque lettre ſoit maiſtreſſe chez ſoy, ſur tout dans vn Empire floriſſant, & vne Monarchie predominante & auguſte, comme eſt celle de France. Ie veux bien que noſtre langue rende hommage à la Grecque, & à la Latine, d'vne infinité de mots qui en releuent, comme par exemple, pour ne parler que de la Grecque, nous deuons eſcrire *harmonie*, *hereſie*, *hiſtoire*, *horlogie*, *hyperbole*, auec vne *h*, & de meſme tous les mots plus du Grec où il y a vn ϑ *thita*, vn φ *phi*, vn ρ *rho*, comme *theſe*, *Philoſophe* ; & *Rhodes* dont la prononciation, ny l'ortographe, ne choquent en rien no-

ſtre langue : Mais que pour faire voir qu'on n'ignore pas la langue Grecque, ny l'origine des mots, & que pour honorer l'Antiquité, il faille aller contre les principes, & les elemens de noſtre langue maternelle qui veut que *cha*, ſe prononce comme *ſcia* en Italien, ou *ſcha*, en Allemand, & non pas *ca*, & qu'il faille donner cette incommodité, & rendre ce piege à toutes femmes, & à tous ceux qui ne ſçauent pas le Grec, en leur faiſant prononcer *charactere*, *ſciaractere*, pour *caractere*, *cholere*, *ſciolere*, pour *colere*, & *Bacchus*, *Baccius*, pour *Baccus*, comme nous diſons *bacchique*, *fureur bacchique*, & non pas *baquique*; certainement il n'y a nulle apparence, & ie n'y puis conſentir. Apres tout, on doit plus conſiderer en ce ſujet les viuans que les morts, qui auſſi bien ne nous en ſçauent point de gré, & n'y profitent de rien, & l'on doit plus conſiderer ceux de ſon païs, que les Eſtrangers; Outre que les Grecs, ny les ſçauans, n'ont pas dequoy ſe plaindre du partage qu'on leur fait en cette rencontre, puis qu'on leur laiſſe les voyelles & les diphthongues aſpirées auec le ϑ *thita*, le φ *phi*, & le ῥ *rho*, & que noſtre langue ne ſe reſerue que le ſeul χ *chi*, pour la pronõcer à ſa mode.

Il ne reſte plus rien à dire, ſinon que les dernieres ſyllabes des mots François pris des Grecs, s'écriuent tantoſt auec l'*h*, comme *Antioche*, & ſe prononcent ſelon la prononciation Françoiſe, & tantoſt auec le *qu*, comme *Monarque*. Mais il faut noter par le χ, ne ſe change iamais en *que*, dans noſtre langue, qu'aux dernieres ſyllabes; car par exemple, en ce mot *Monarque*, les deux dernieres ſyllabes viennent du meſme mot Grec ἀρχὑ, que nous traduiſons en François auec *che*; au com-

mencement de cét autre mot *Archeuesque*, tellement que nous ne tournons ce mot Grec en trois façons, à sçauoir aux deux que ie viens de dire, & en cette troisiéme qui se trouue en la prononciation d'*Archange*, où ie ne suis pas d'auis de mettre vne *h*, non plus qu'à *caractere*. Ce n'est pas pourtant que tous nos mots pris du Grec, qui finissent par *que*, expriment tousiours le χ Grec, car ils expriment aussi le κ, *cappa*, cōme en ces mots, *Logique*, *physique ethique*, *malancolique*, & vne infinité d'autres,

Si cette construction est bonne, en vostre absence & de Madame vostre mere.

LA plus part tiennent qu'oüy, & que tant s'en faut que la suppression de ces paroles *en celle*, qui sont sous-entenduës, soit vicieuse, qu'elle a bonne grace; Car, disent-ils, quelle oreille delicate ne sera pas plus satisfaite d'oüir dire, *en vostre absence, & de Madame vostre mere*, qu'*en vostre absence, & en celle de Madame vostre mere*? Quelques-vns neantmoins condamnent cette construction, non seulement comme contraire à la netteté du stile, mais comme barbare; Ils trouuent aussi l'autre trop languissante; C'est pourquoy ils croyent qu'il est bon de les éuiter toutes deux, & de prendre vn autre tour. Pour moy, ie suis de cette opinion, quoy que ie n'approuue gueres cét expedient en des endroits où l'on ne peut gauchir sans perdre la grace de la naïueté, & des expressions naturelles, qui font vne grande partie de la beauté du langage.

N'ont-ils pas fait, & ont-ils pas fait.

TOus deux sõt bons pour exprimer la mesme chose; Car comme nostre langue aime les negatiues, il y en a qui croyent que l'on ne peut pas dire, *ont-ils pas fait*, qu'il faut tousiours mettre la negatiue *ne* deuant, & dire, *n'ont-ils pas fait.* Mais ils se trompent, & il est d'ordinaire plus elegant de ne le pas mettre. Depuis, m'en estant plus particulierement informé de diuerses personnes tres sçauantes en nostre langue, ie les y a trouué partagées : Tous conuiennent que l'vn & l'autre est bon, mais le partage est en ce que les vns le tiennent plus elegant sans la negatiue, & les autres auec la negatiue.

De la premiere personne du present de l'indicatif, deuant le pronom personnel je.

EXemple, *aime-ie sans estre aimé*-je dis qu'*aime* premiere personne du present de l'indicatif en cette rencontre, ne s'escrit ny ne se prononce comme de coustume; car l'*e*, qui est feminin *aime*, se change en *é*, masculin, *aimé*, & se doit écrire & prononcer *aime-ie*. Cette remarque est tres necessaire pour les Prouinces de delà Loire, où l'on escrit & où l'on prononce *aime-ie*, tellement que ceux qui en sont ont bien de la peine, quelque sejour qu'ils fassent à la Cour, de s'en corriger. Mais elle ne laissera pas de seruir encore aux autres, en ce que d'ordinaire on orthographie ce mot de cette sorte, *aimay-ie*, au lieu d'*aimay-ie*; Car qui

qui ne voit qu'*aymai-ie* fait vne equiuoque auec la premiere personne du preterit simple ou defini, & qu'en écriuant *aimay-ie*, il fait le mesme effet pour la prononciation, en allongeant l'*e*, & de feminin & ouuert qu'il estoit, le faisant masculin & fermé, sans qu'on le puisse prendre pour vn autre.

Il y a encore vne remarque à faire mesme pour ceux qui sont de Paris & de la Cour, dont plusieurs disent, *menté-ie*, pour dire, *ments-ie, perdé-ie*, pour dire, *perts-ie*, *rompé-ie*, pour *romps-ie*, Nous n'auons pas vn seul Autheur, ny en Prose, n'y en Vers, ie dis des plus mediocres, qui ait iamais écrit, *menté-ie*, ny *perdé-ie*, ny rien de semblable,

Que de tragiques soins, comme oiseaux de Phinée.
Sens-ie me douorer,

dit M. de Malherbe, & non pas *senté-ie*. Ce qui donne lieu à vne si grande erreur, c'est que d'ordinaire deuant le *ie*, il y a vn *é* masculin & long, de sorte, qu'ils ne croyent pas pouuoir iamais ioindre le *je*, immediatement au verbe, qu'en y mettant vn *é* masculin entre-deux. Mais il faut sçauoir que iamais cét *é* long ne se met que pour changer l'*e* feminin, qui n'est qu'aux verbes, où la premiere personne du present de l'indicatif se termine en *e*, comme *aime, couure*, & non pas aux autres, comme *perds, romps*, &c.

A quoy il ne sert de rien d'opposer que *ments-je, perds-ie, romps-ie*, font vn fort mauuais son, car ceux qui disent qu'il faut parler ainsi, n'en demeurent pas d'accord, & trouuent au contraire, que c'est, *menté-ie, perdé-ie, rõpé-ie*, qui sont insupportables à l'oreille, aussi bien qu'à la raison. Mais la coustume qu'en ont pris ceux qui parlent ainsi, est

cauſe qu'ils trouuent cette locution douce, & qu'ils trouuent dure & rude celle qu'ils n'ont pas accouſtumée.

Conionĉture.

CE mot pour dire *vne certaine rencontre bonne ou mauuaiſe dans les affaires*, eſt tres-excellẽt quoy que tres-nouueau, & pris des Italiens, qui l'appellent *congiontura*. Il exprime merueilleuſement bien ce qu'on luy fait ſignifier, de ſorte qu'on n'a pas eu grand' peine à le naturaliſer. Ie me ſouuiens que du temps du Cardinal du Parron, & de M. de Malherbe, on le trouuoit déja beau, mais on n'oſoit pas encore s'en ſeruir librement. Au reſte, il ſe faut bien garder de dire *coniointure*, comme diſent quelques-vns, car encore que l'on die *iointure*, & non pas *ioinĉture*, ſi eſt-ce qu'en beaucoup du mots il n'y a point de conſequence à tirer du ſimple au composé, comme on pourra voir en quelque endroit de ces Remarques.

Se conioüir, feliciter.

I'Ay veu ce premier mot en pluſieurs Autheurs approuuez, mais il ne me ſouuient point de l'auoir iamais oüy dire à la Cour. On dit pluſtoſt *ſe reioüir*, quoy que l'autre ſoit plus propre, parce qu'il ne ſignifie que *ſe réioüir auec quelqu'vn du bon-heur qui luy eſt arriué*, au lieu que *ſe réioüir* eſt vn mot extremement general. M. de Malherbe, *Il a enuoyé icy vers leurs Maieſtez vn Ambaſſadeur extraordinaire pour ſe réioüir auec elles.* Depuis peu on ſe ſert d'vn mot, qui auparauãt eſtoit tenu à la Cour pour barbare, quoy que tres-cõmũ

en plusieurs Prouinces de France, qui est *feliciter*. Mais auiourd'huy nos meilleurs Escriuains en vsent, & tout le monde le dit, comme *feliciter quelqu'vn de, &c. ie vous viens feliciter de, &c.* ou simplement, *ie vous viens feliciter*. C'est à peu prés le μακαρίζειν des Grecs, *Si ce mot n'est François cette année, il le sera l'année que vient*, dit de bõne grace dãs l'vne de ses lettres, celuy à qui nostre langue doit ses nouuelles richesses, & ses plus beaux ornemens, & par qui l'eloquence Françoise est auiourd'huy riuale de la Grecque & de la Latine.

Reigle nouuelle & infaillible pour sçauoir quand il faut repeter les articles, *ou* les prepositions, *tant deuant les noms, que deuant les verbes.*

POur ce qui est des Articles deuant les noms, on obseruoit autrefois la reigle que ie vais dire, mais auiourd'huy ie m'apperçois qu'õ ne l'obserue plus. Par exemple, on disoit, *I'ay conceu vne grande opinion de la vertu & generosité de ce Prince.* M. Coëffeteau mesme si exact à mettre les articles, escriuoit d'ordinaire ainsi, & non pas *i'ay conceu vne grande opinion de la vertu & de la generosité de ce Prince.* Mais il n'auoit garde de dire, *i'attens cela de la force & dexterité d'vn tel*, mais bien *de la force & de la dexterité*. C'estoit par cette reigle *que quand deux substantifs ioints par la conionction* et, *sont synonimes, ou approchans*, comme *vertu* & *generosité*, *il ne faut pas repeter l'article, mais quand ils sont contraires, ou tout à fait differens*, comme *force & dexterité*

rens, comme *force & dexterité alors il le faut repeter*, *& dire, de la force & de la dexterité.*

Mais cette Reigle, que i'appelle nouuelle, à cause qu'en cette matiere on n'a point encore fait de distinction de synonimes, ou approchans d'auec les contraires, ou les differens tout à fait, est infaillible aux articles deuant les verbes, & aux prepositions tant deuant les verbes, que deuant les noms. Les exemples vont esclaircir & verifier tout cecy, Premierement, voyons les articles deuant les verbes. Ce que nous appellons icy *articles*, d'autres l'appellent prepositions, mais la dispute du nom ne fait rien à la chose. *Il n'y a rien qui porte tant d'hommes à aimer & cherir la vertu.* Ie dis qu'à cause qu'*aimer & cherir*, sont synonimes, c'est à dire, ne signifient qu'vne mesme chose, il ne faut point repeter l'article *à aimer & à cherir la vertu*, mais *à aimer & cherir la vertu.* Voilà vn exemple pour les synonimes, donnõs-en vn autre pour *les approchans. Il n'y a riẽ qui porte tant les hommes à aimer & reuerer la vertu.* Ces mots *aimer* & *reuerer*, ne sont pas synonimes, mais ils sont approchãs, c'est à dire qu'ils tendẽt à mesme fin, qui est de faire estat de la vertu, & ainsi par nostre reigle, il ne faut pas repeter l'article, *à* & dire *à aimer*, & *à reuerer.* Donnons maintenant vn exemple des contraires, *il n'y a rien qui porte tant les hommes à aimer & à haïr leurs semblables, &c.* Parce qu'*aimer, & haïr*, sont contraires, il faut necessairement repeter l'article, & ce ne seroit pas sçauoir escrire purement que de dire, *il n'y a rien qui porte tant les hommes à aimer & haïr leurs semblables.* Il reste à donner vn exemple des verbes qui ne sõt pas cõtraires, mais qui sõt tout à fait differens, *il n'y a rien qui porte tant les hõmes à*

loüer & à imiter les Saints, Parce que *loüer*, & *imiter*, sont tout à fait differens, ce n'est point entendre la pureté de nostre langue, de dire *à loüer*, & *imiter les Saints*, il faut de necessité repeter *à*, & dire *à loüer* & *à imiter*. Il en est de mesme de l'article *de*, si en tous les exemples donnez vous mettez *de*, au lieu d'*a*, & *oblige* au lieu de *porte*, afin qu'*oblige* regisse le *de*, auec qui le verbe *porte*, ne s'accommoderoit pas.

Pour les prepositions deuant les verbes, en voicy des exemples, *le Roy m'a enuoié pour bastir & construire, &c. bastir & construire*, sont synonymes, ce seroit mal parler de repeter la preposition, & dire *pour bastir, & pour construire*.

Des approchans. *Le Roy m'a enuoié pour bâtir & aggrandir la maison*, ou *pour bastir, & éleuer la maison*, Parce que *bastir, & aggrandir*, ou *bastir & éleuer*, sont de mesme nature, & approchans ou alliez, il ne faut point repeter la preposition, & dire *pour bastir & pour éleuer la maison*.

Au lieu qu'aux contraires il la faut repeter, & dire, *Le Roy m'a enuoié pour bastir & pour demolir*; & non pas *pour bastir & demolir*.

Aux differens tout à fait, de mesme, comme *le Roy m'a enuoié pour bastir & pour fortifier*, ou *le Roy m'a enuoié pour bastir & pour planter* & non pas *pour bastir & fortifier*, ny *pour bastir & planter*, pour les prepositions deuant les noms; c'est encore la mesme chose. En voicy les exemples. *Par vn orgueil & vne vanité insupportable*. Icy *orgueil & vanité* sont synonimes, c'est pourquoy il ne faut pas repeter la preposition & dire, *Par vn orgueil, & par vne vanité, &c.*

Des approchans, *Par vne ambition & vne vanité insupportable*. Parce qu'*ambition & vanité*,

ſont de la meſme nature, il ne faut point repeter *par.*

Au lieu qu'aux contraires il faut repeter la prepoſition & dire *par l'amour & par la haine dont il eſtoit agité,* & non *par l'amour & la haine.*

Aux differens tout à fait de meſme *par l'orgueil & par l'auarice des Gouuerneurs,* & non pas *par l'orgueil & l'auarice.*

Ie ſçay bien que quelques vns de nos meilleurs Eſcriuains ne prennent point garde à cette reigle, & oſtent ou repetent l'article & la prepoſition, tantoſt d'vne façon tantoſt d'vne autre, ſelõ leur fantaſie, ſans ſe preſcrire aucune loy, & meſmes ſans y faire aucune reflexion, Mais ie ſçay bien auſſi qu'ils en ſont iuſtement blâmez par tous ceux qui font profeſſion d'eſcrire purement, & que ſi chacun s'emancipoit de ſon coſté, les vns à n'eſtre pas ſi exacts en certaines choſes, les autres en d'autres, nous ferions bien-toſt retomber noſtre langue dans ſon ancienne barbarie, *Qui minima ſpernit, paulatim decidit.*

Au reſte cette reigle n'eſt pas vn ſimple caprice de l'vſage, elle eſt toute fondée en raiſon, car la raiſon veut que des choſes qui ſont de meſme nature, ou fort ſemblables, ne ſoient point trop ſeparées, & qu'on les laiſſe demeurer enſemble; comme au contraire elle veut que l'on ſepare celles qui ſont oppoſées, & tout à fait differentes, & que l'article ou la prepoſition ſoit comme vne barriere entre-deux.

Autre vſage de cette meſme Reigle, au regime de deux ſubſtantifs & du verbe.

PAr exemple, *Sa clemence & ſa douceur eſtoit incompararable.* Parce que *clemence & douceur* ſont ſynonimes, ces deux ſubſtantifs regiſſent le ſingulier, Mais *ſa clemence & ſa douceur ſont incomparables*, ne ſeroit pas ſi bien dit, il s'en faudroit beaucoup, quoy que ce ne fuſt pas vne faute.

Aux approchans. *Son ambition & ſa vanité fut inſupportable*, il eſt auſſi incomparablement meilleur que, *furent inſupprotables.*

Au lieu qu'aux contraires, il faut dire abſolument *l'amour & la haine l'ont perdu*, & non pas *l'a perdu*, ce ſeroit vn ſoliciſme.

Et aux differens tout à fait, de meſme, *l'orgueil & l'auarice l'ont perdu*, non pas *l'a perdu.*

Enfin cette reigle eſt belle & de grand vſage. Elle a lieu encore en quelques autres endroits, qui me ſont eſchapez de la memoire.

Arroſer.

C'Eſt ainſi qu'il faut dire, & non pas *arrouſer*, quoy que la pluſpart le diſent & l'écriuent, cette erreur eſtant née lors que l'on prononçoit *chouſe* pour *choſe*, *couſté* pour *coſté* & *fouſſé* pour *foſſé*. Il eſt tellement vray qu'il ne faut pas dire *arrouſer*, qu'on ne Permettroit pas meſmes à nos Poëtes de rimer *arrouſe* auec *ialouſe.*

C'est chose glorieuse.

L'On parloit, & l'on escriuoit encore ainsi du temps du Cardinal du Perron, de M. Coëffeteau & de M. de Malherbe, mais tout à coup cette locution a veilly, & l'on dit maintenant, *C'est une chose glorieuse*, & point du tout, *c'est* ou *ce seroit chose glorieuse*.

Quelque chose.

CEs deux mots sont comme vn neutre selon leur signification, quoy que *chose* selon son genre soit feminin. C'est pourquoy il faut dire par exemple, *Ay-ie fait quelque chose que vous n'ayez fait?* Et non pas *que vous n'ayez faite?* Et c'est pour cette mesme raison que le Tasse a dit en son Poëme heroique,

Ogni cosa di strage era ripieno;

Où la rime fait voir qu'il y a *ripieno*, & non pas *ripiena*, Et c'est comme le Poëte Latin a dit: *Triste lupus stabulis*.

Taxer.

CE mot employé par tant d'excellens Autheurs anciens & modernes, pour dire *blasmer*, *noter*, *reprendre*, n'est plus receu auiourd'huy dans le beau langage. Il me sembloit fort significatif pour exprimer ce que *blasmer* & *reprendre*, ne semble dire qu'à demy. L'equiuoque de ce mot vsité dans le Palais & dans les finances est à mon auis, ce qui nous l'a fait perdre, quoy que tres-iniustement, puis qu'a ce conte

il faudroit donc bannir tous les mots equiuoques.

Supplier.

BIen que ce terme ſoit beaucoup plus reſpectueux & plus ſoûmis que celuy de *prier*, & que nous n'oſerions dire *prier le Roy*, ny aucune autre perſonne fort eleuée au deſſus de nous, mais *ſupplier le Roy*, *ſupplier nos Superieurs*; ſi eſt-ce qu'il ne faut iamais dire *ſupplier Dieu*, ny *ſupplier les Dieux*, comme diſent quelques vns de nos bons Eſcriuains en la traduction des liures anciens, penſant honorer dauantage la Diuinité, & en parler auec plus de reuerence. Il faut dire *prier Dieu*, *prier les Dieux*, ce mot eſtant particulierement conſacré à Dieu en cette façon de parler.

A la reſeruation.

PAr exemple, *Ils ſont preſque tous morts de maladie, à la reſeruation de ceux qui ſe ſont noyez*. Ie dis que cette phraſe eſt barbare, quoy qu'vſitée par certains Autheurs, qui eſtant d'ailleurs eſtimez ne le ſont pas en cecy, mais qui pourroient faire faillir par leur exemple ceux qui ſont encore nouices en la langue. Il y a peu de gens, qui ne ſçachent, qu'il faut dire *à la reſerue de*, &c. Ie me doute que cette mauuaiſe façon de parler ne ſoit particuliere à vne certaine Prouince de France, car i'ay veu deux Eſcriuains d'vn meſme pays qu'en vſent.

Aller à la rencontre.

CEtte phrase pour dire *aller du deuant*, comme *aller à la rencontre de quelqu'vn, luy aller à la rencontre*, quoy que trés commune, n'est pas approuuée de ceux qui font profession de bien escrire. Ie dis de la plus grand part, car ie sçay qu'il y en a qui la soustiennent, & qui disent qu'*aller à la rencontre* se dit sans deference, au lieu qu'*aller au deuant* peut marquer quelque deference, qu'on ne diroit pas *aller à la rencontre du Roy* & qu'on le dit seulement d'*égal à égal*: Mais enfin il faut auoüer, qu'*aller à la rencontre*, n'est pas fort bon, de quelque façon qu'on l'employe.

Par apres, en apres.

CEs façons de parler ont vieilly, & l'on dit *apres* tout seul. Neantmoins ces particules *par*, & *en* n'y estoient pas inutiles, parce qu'elles seruoient à distinguer l'aduerbe *apres* d'auec *apres* preposition; car il est l'vn & l'autre; Au lieu qu'auiourd'huy ne disant qu'*apres* simplement, le Lecteur se trouue souuent en peine de discerner d'abord s'il est preposition ou aduerbe, & il faut auoir soin de mettre tousiours vne virgule entre ce mot & le nom qui suit, s'il n'est pas preposition, comme *d'abord parurent cinq cens cheuaux, aprés, deux milles hommes de pied suiuoient.*

Cependant, pendant.

IL a cette difference entre *cependant*, & *pendant*, que *cependant* est tousiours aduerbe, & qu'il ne faut iamais dire *cependant que*, & que *cependant* n'est iamais aduerbe, mais tantost conionction, comme *pendant que vous ferez cela*, & tantost preposition, comme *pendant les vacations*. Il en a pourtant quelques-vns qui n'estiment pas que *pendant que* soit conionction, mais preposition, comme si l'on disoit, *pendant le temps que vous ferez cela*. Le principal but de cette remarque est de faire entendre, qu'il ne faut iamais dire *cependant que*, mais *pendant que*. Ceux qui sçauent la pureté de la langue, n'y manquent iamais, & si quelques Autheurs modernes, quoy que d'ailleurs excellens, ne l'obseruent pas, ils s'en doiuent corriger, parce que c'est du consentement general de tous nos Maistres, que l'on en vse ainsi.

A present.

IE sçay bien que tout Paris le dit, & que la plus partie de nos meilleurs Escriuains en vsent; mais ie sçay aussi que cette façon de parler n'est point de la Cour, & i'ay veu quelquefois de nos Courtisans & hommes, & femmes, qui l'ayant rencontré dans vn liure d'ailleurs tres elegant, en ont soudain quitté la lecture, comme faisans par là vn mauuais iugement du langage de l'Autheur. On dit *à cette heure, maintenant, auiourd'huy, en ce temps presentement*.

A qui mieux mieux.

CEtte locution eſt vieille & baſſe, n'eſt plus en vſage parmy les bons Autheurs; & encore moins *à qui mieux*, comme l'écriuent quelques-vns, ne diſant *mieux*, qu'vne fois. Il faut dire, *à l'enuy*.

Partant.

CE mot, qui ſemble ſi neceſſaire dans le raiſonnement, qui ſemble ſi commode en tant de rencontres, commence neantmoins à vieillir, & à n'eſtre plus gueres bien receu dans le beau ſtyle. Ie ſuis obligé de rendre ce témoignage à la verité, apres auoir remarqué pluſieurs fois que c'eſt le ſentiment de nos plus purs & plus delicats Eſcriuains. C'eſt pourquoy ie m'en voudrois abſtenir, ſans neantmoins condamner ceux qui en vſent.

Lors, & alors.

L*Ors* ne ſe dit iamais qu'il ne ſoit ſuiui de *que*, s'il n'eſt precedé de l'vne de ces deux particules *dez*, ou pour, *dez lors*, *pour lors*; car en ces deux cas, il n'a point de *que*, aprés luy. Auſſi-ſont-ce des ſignifications bien differentes, parce que *lors que*, eſt vne conionction qui ſignifie *cùm*, en Latin, & *dez-lors*, & *pour lors*, ſont des aduerbes qui veulent dire *tunc*. C'eſt donc mal parler de dire, comme font quelques-vns de nos meilleurs Eſcriuains, *voyant lors le peril dont il eſtoit menacé*. I'ay appris de nos Maiſtres, & du Mai-

ſtre des maiſtres, qui eſt l'vſage, qu'il faut dire *voyant alors le peril, &c.* Outre qu'il en peut encore arriuer vn inconuenient, qui eſt vne equiuoque, & vne obſcurité. Par exemple vn de nos bons Autheurs a écrit, *voyant lors qu'il ne pourra pas éuiter, &c.* On ne ſçait ſi ce *lors*, ſe ioint auec *que*, & en ce cas là veut dire *quand*, ou le *cùm* des Latins, ou s'il ne s'y ioint point, & qu'ainſi il ſignifie *tunc*, qui ſont deux choſes bien differentes. A quoy il faut aiouſter que l'equiuoque eſt d'autant plus vicieuſe, que le vray & naturel vſage de *lors*, eſtant d'auoir le *que*, apres luy pour exprimer le *cùm* des Latins, on prend d'abord ces paroles; *voyant lors qu'il ne pourra pas éuiter*, pour ſignifier celuy de deux ſens, que l'Autheur n'a point entendu, car l'Auteur en cet exemple a mis *lors*, pour *alors*, & il deuoit mettre au moins vne virgule apres *lors*, pour monſtrer qu'il vouloit dire *tunc*, & non pas *cùm*,

Lors donc, s'il n'eſt precedé de *dez*, ou de *pour*, ne ſe dit iamais qu'il ne ſoit ſuiuy de la conionction *que*; Il y en a pourtant qui croyent que *dez-lors que ie le vis*, pour dire *dez que ie le vis* eſt bien dit; Mais ceux-là meſmes croyent auſſi que de dernier eſt incomparablement meilleur, c'eſt pourquoy ie ne dirois iamais l'autre, ie le laiſſerois aux Poëtes.

Alors ne reçoit iamais la conionction *que*, apres luy il ne veut dire *qu'en ce temps-là, en ce cas là*, qui eſt le *tunc* des Latins, comme *quand vous aurez accomply voſtre promeſſe, alors ie verray ce que i'auray à faire.*

Il eſt bien neceſſaire d'en faire vne remarque à cauſe de l'abus qui commence à ſe gliſſer, meſmes parmy quelques-vns de nos meilleurs Eſcri-

uains en prose, par l'exemple de Poëtes; Car il est certain qu'ils ont les premiers introduit céte erreur, pour faire la mesure de leurs vers, quand ils ont eu besoin d'vne syllabe, comme quand ils disent *croistre*, neutre, pour *accroistre*, actif.

Alors que de ton passage
On leur fera le message.

dit M. de Malherbe, & apres luy tous les autres. Mais quand ils ont vne syllabe de trop, ils sont bien aise de dire *lors que*, se seruant presque aussi souuent de l'vn que de l'autre selon les occasions. Pour moy, i'ay pris garde qu'à la ville, à la Cour, hommes, femmes, enfans, iuqu'à la lie du peuple, disent tousiours *lors que*, & il est extrèmement rare d'oüyr dire, *alors que*, l'auoüe pourtant que ie l'ay oüy dire quelque fois, mais i'ay remarqué que ce n'estoit qu'à ceux qui ont accoustumé de faire des vers. Iamais nos bons Escriuains en prose n'ont fait cette faute. Si donc on le veut écrire, que ce ne soit iamais en prose, & qu'en vers il passe tousiours pour vne licence poëtique.

Que l'on ne m'obiecte pas, qu'on trouue souuent *alors que*, dans la bonne Prose: par exemple, *si cette affaire me reussit, ce sera alors que ie vous témoigneray mon affection*; Car qui ne voit que cette obiection est captieuse & que *alors*, en cet exemple ne se ioint point auec *que*, mais qu'il faut mettre vne virgule entre les deux, & qu'il ne signifie point *cum*, mais *tunc*.

Au reste *dez alors*, *les hommes d'alors*, sont des façons de parler qui ne valent rien, non plus que *à l'heure*, pour *alors*, au moins cette derniere est bien basse.

Apeu prés.

CEtte façon de parler, disent quelques vns, c'est vne de celles, que l'vsage a authorisées contre la raison; Car si l'on vouloit examiner l'vn apres l'autre les mots dont elle est compsée, ou les considerer ioints ensemble, on ne sçauroit conceuoir pourquoy ny comment ils signifient ce qu'on leur fait signifier. Par exemple. *Ie vous ay rapporté à peu prés la substance de sa harangue.* Ils soustiennent qu'il faudroit dire *à fort prés,* & non pas *à peu prés*, qui est tout le contraire du sens que l'on pretend exprimer; Et plusieurs en sont bien persuadez, qu'ils disent & écriuent toûjours *à plus prés*, comme plus conforme à la raison, & plus aisé à comprendre.

Mais ie ne suis pas de cét auis; car outre qu'il n'y a rien à repliquer à l'usage, qui dit *à peu prés,* & qui a bien estably d'autres manieres de parler contre la raison, ie trouue qu'*à peu pres* ne doit pas estre mis au nombre de celles là, & qu'il y a de la raison & du sens en céte phrase, comme si l'on disoit, *Il y a peu à dire que ie ne vous aye rapporté toute la substance de sa harangue*, Or il est aisé de montrer qu'*à peu prés* signifie, *il y a peu à dire,* par les autres phrases où ce mot de *prés* est employé, comme quand on dit *à cela prés, il a raison, à cent escus prés nous sommes d'accord,* qui ne voit que le sens de ces paroles est, *il n'y a que cela à dire qu'il n'ait raison, il n'y a que cela à dire,* ou *il ne s'en faut que cent escus, que nous ne soyons d'accord.* Ainsi quand ie dis, *ie vous ay rapporté à peu prés toute la substance de sa harãgue,* i'exprime tout aussi biẽ *qu'il s'en faut fort peu,* ou *qu'il ne s'en*

faut que fort peu, ou qu'il y a peu à dire que ie ne vous aye rapporté toute la ſubſtance de ſa harangue, que ie me ſuis exprimé aux autres exemples que i'ay alleguez, dont l'expreſſion eſt ſi intelligible, que ceux qui accuſent *à peu prés*, de n'auoir point de ſens, n'oſeroient le dire des autres. Ie dis d'*à cela prés*, & *à cent eſcus prés*.

I'adiouſte ce mot pour faire voir que ceux là ſe trompent, qui croyent qu'il faut dire *à plus prés*, & non pas *à peu prés*, ce dernier, diſent-ils s'eſtant introduit par la corruption de l'autre, & cela eſtant d'autant plus vray-ſemblable que durant ſoixante ou quatre-ving ans, on a prononcé *plus*, à la Cour ſans *l*, comme ſi l'on euſt écrit *pu*: on diſoit, *il n'y en a pu*, pour dire *il n'y en a plus*. Depuis neuf ou dix ans cela eſt changé, & l'on dit *plus* en prononçant *l*. Pour monſtrer donc qu'il faut dire, & qu'on a touſiours dit *à peu prés*, ſon contraire *à beaucoup prés*, le fait voir, où *beaucoup* eſt oppoſé à *peu*, & l'on ne dit pas *à moins prés*, comme il faudroit dire ſi l'on diſoit *à plus prés*.

D'abondant.

CE terme aduerbial, ou pour mieux dire, cet aduerbe, qui ſignifie *de plus*, a vieilly, & l'on ne s'en ſert plus dans le beau ſtyle.

Il en eſt des hommes, comme de ces animaux.

CEtte meniere de comparaiſon, eſt tres-Françoiſe & tres-belle; mais il faut prendre gar-

de à vne chose, où plusieurs de nos meilleurs Escriuains, ont accoustumé de manquer. C'est qu'ils disent *il en est*, comme en l'exemple que i'ay donné, & il faut oster *en* & dire, *il est des hommes comme de ces animaux*. Vn excellent Auteur a écrit, *il en sera de sa felicité comme de ses songes*. Il faut dire, *il sera de sa felicité, comme, &c*. Ce qui peut les auoir trompez, c'est que l'on dit souuent & fort bien. *Il en est comme de ces animaux, il en est comme de ces songes*, mais c'est parce que l'on a parlé deuant *des hommes*, ou *de la felicité*, afin de nous tenir dans nos exemples, & cet *en*, est relatif à ce qui a esté dit deuant, mais quand le substantif auquel cet *en*, se rapporte, va apres le verbe *estre*, comme aux exemples que nous auons donnez, il ne faut point d'*en*.

S'il faut dire, reuestant, ou reuestissant.

IL faut dire *reuestant* & non pas *reuestissant*, parce que le participe actif, ou le gerondif se forme de la premiere personne pluriele du present de l'indicatif, en changeant *ons* en *ant*, comme *aimons, aimant, sortons, sortans, &c*. Que si ceux qui tiennent qu'il faut dire *reuestissant*, repartent, que la premiere personne pluriele du present de l'indicatif est *reuestissons* & non pas *reuestons*, & que par consequent selon nostre propre reigle il faut dire *reuestissant*, il est aisé de les conuaincre qu'il faut dire *reuestons*, & non pas *reuestissons*, quand l'vsage ne se seroit pas entierement declaré pour nous. C'est par l'analogie des coniugaisons, qui est dans la Grammaire vn principe comme infailible. Or est-il que tous les verbes de la quatriesme coniugaison, dont l'infinitif se termine

en *ir*, ont cela ſans exception, au moins ie n'en ay point remarqué iuſqu'icy, que ſi la premiere perſonne ſinguliere du preſent de l'indicatif garde l'*i* en ſa terminaiſon, & a autant de ſyllabes que l'infinitif, alors la premiere perſonne pluriele du meſme temps eſt en *iſſons*, comme *ioüyr* a *ioüis*, qui ſe termine en *i*, & a deux ſyllabes comme ſon infinitif, c'eſt pourquoy l'on dit au pluriel *iouyſſons*. De meſme *adoucir*, *adoucis*, *adouciſſons*; *aſſoupir*, *aſſoupis*, *aſſoupiſſons*; *demolir*, *&c*. Et ainſi generalement de tous les autres dont les exemples ſont en grand nombre. Mais au contraire, quand cette premiere perſonne ſinguliere du preſent de l'indicatif ne garde pas l'*i*, dans ſa terminaiſon, ny n'a pas tant de ſyllabes que ſon infinitif, alors ſans exception auſſi, la premiere perſonne pluriele du meſme temps ne ſe termine point en *iſſons*, ny par conſequent ſon participe, qui en eſt formé en *iſſant*, comme par exemple *ſortir* a *ſors*, en la premiere perſonne ſinguliere du preſent de l'indicatif, & ne garde pas l'*i*, de l'infinitif, ny n'a pas autant de ſyllabes que ce meſme infinitif; c'eſt pourquoy en la premiere perſonne pluriele du meſme temps, on dit *ſortons*, non pas *ſortiſſons*. On dit au contraire *reſſortiſſons*, & *reſſortiſſant* en matiere de iuriſdiction, & non pas *reſſortons*, ny *reſſortant*, parce que l'infinitif *reſſortir*, & le preſent de l'indicatif *ie reſſortis*, quoy que peu vſité, ont autant de ſyllabes l'vn que autre; Et bien que *ie reſſortis*, *tu reſſortis*, ne ſe diſent quaſi iamais, parce comme ie penſe, qu'il n'y a preſque iamais occaſiõ d'en vſer, ſi eſt-ce que *reſſortit*, ſe dit tous les iours en la troiſiéme perſonne & qui diroit au Palais, *il reſſort*, feroit rire tout le barreau, Or eſt-il, que puis qu'on dit

ressortit,en la troisiéme personne, c'est vne peuue conuaincante que l'on dit aussi *ie ressortis,tu ressortis*; car ces trois personnes sont tousiours égales en syllabes. Mais pour reuenir à *sortir*,d'où *ressortis*, nous a obligez de faire vne digression, *dormir* se gouuerne encore tout de mesme que *sortir*. On dit *dors*, à la premiere personne du singulier de l'indicatif,& *dormons*,à la premiere pluriele,*ouyr*,en deux syllabes *ois*,en vne, *oyons*; En ce verbe *ouyr* , il garde bien l'*i* , mais non pas le nombre des syllabes , il suffit pour nostre reigle qu'il manque en l'vn des deux. Car *couurir*,a bien autant de syllabes en ce temps de l'indicatif, *couure*,que *couurir*,à l'infinitif,mais parce qu'il manque à garder l'*i*,on dit *couurons*, au pluriel. Ainsi pour reuenir à nos premiers exempl s de *sortir*, *dormir*,l'on dit *repentir,repens,repentons* ; *mentir, ments,mentons*;*partir,pars,partons*,& tous les autres de mesme,generalemẽt sans nulle exceptiõ, il s'ensuit donc,que puis que reuestir a *reuests*,en la premiere persõne singuliere du presẽt de l'indicatif,il doit auoir *reuestons*,en la premiere pluriele du mesme temps , & par consequent *reuestant*,en son participe,ou en son gerondif,& non pas *reuestissant*. Il n'y a plus rien à repliquer là dessus,si ce n'est qu'vn opiniastre aduersaire, plustost que de se rendre , voulust encore se sauuer cõme dans vn dernier retranchement,& dire,que tout ce que nous auons deduit conclud fort bien, pourueu que l'on nous accorde qu'il faut dire *ie me reuésts,tu te reuests,il se reuest*,&non pas *ie me reuestis,tu te reuestis,il se reuestit* , mais qu'au cõtraire il soustient qu'il faut dire *ie me reuestis,&c.* Icy l'vsage tout commun le comdamnera , & la voix publique ne souffrira pas qu'il le dispute.

Humilité.

L'Vsage de ce mot en nostre langue est purement Chrestien, & ne signifie point du tout ce qu'*humilitas*, veut dire en bon Latin, les anciens Payens ayant si peu connu cette vertu Chrestienne, que ceux même qui possedoient eminemment toutes les vertus morales, n'auoient autre but, lors qu'ils trauailloient pour les acquerir, ny ne pretendoient autre fruict apres les auoir acquises, que de satisfaire à leur vanité durant leur vie, & d'eterniser leur gloire apres leur mort. Or ie fais cette remarque, à cause que plusieurs de nos Autheurs, & des bons, se seruent de ce mot aux traductions de Anciens, & en d'autres ouurages prophanes, l'employant tantost pour *modestie*, ou *vn sentiment moderé de soy-même*, & tantost pour *vne soûmission & vne deference entiere que l'on rend à ses Superieurs*. Et il est tres certain qu'il ne vaut rien ny pour l'vn, ny pour l'autre, & que iamais, sans exception, nous ne disons *humilité*, en François, que pour exprimer cette sainte vertu, qui est le fondement de toutes les autres.

Rimes dans la Prose.

IL faut auoir vn grand soin d'euiter les rimes en prose ; où elles ne sont pas vn moindre defaut, qu'elles sont vn des principaux ornemens de nostre Poësie. Et ce n'est pas assez de les euiter dans la cadence des periodes, ou des membres d'vne periode, elles sont mesmes à fuyr fort proches l'vn de l'autre, comme *il entend pourtant auant toutes choses*. Et si dans vne mesme periode

de deux ou trois lignes il y a trois mots, comme *consideration, repetition, affection*, ou comme *deliurance, souffrance, abondance*, encore que pas vn des trois ne se rencontre ny à la fin de la periode, ny à aucune cadence des membres qui la composent, si est-ce qu'ils ne laissent pas de faire vn tres-mauuais effet, & de rendre la periode vicieuse. Cependant ie m'estonne que si peu de gens y prennent garde, & que plusieurs de nos meilleurs Escriuains, qui par la douceur de leur stile charment tout le monde, ne s'apperçoiuent pas de la rudesse de ces rimes. Il y en a qui ne font point de difficulté de dire, par exemple, *dauantage le courage, &c.* & de faire d'autres rimes semblables, comme s'ils n'auoient ny yeux ny oreilles, pour voir en lisant, ou pour oüir en escoutant la difformité & le mauuais son qui procede de cette negligence.

Mais ce n'est pas encore assez d'éuiter les rimes, il faut mesmes se garder des consonantes, comme *amertume, & fortune, soleil, immortel*, & vne infinité d'autres de cette nature. Il ne faut guere moins fuir les vnes que les autres.

Au reste, il y a apparence que si nostre Poësie se fust faite sans rime, comme celle des Grecs & des Latins, nous n'aurions non plus qu'eux euité la rime dans la prose, où tant s'en faut que ce soit vn vice parmy eux comme parmy nous, qu'au contraire ils l'affectent souuent comme vne espece de grace & de beauté, appellant ces consonantes, ὁμοιοτέλευτα, & *similiter desinentia*. Il y en a vn bel exemple dans Ciceron, *In magna sum sollicitudine de tua valetudine*. Mais celuy que ie viens de voir fraischement dans vn Autheur estimé l'vn des plus polis de toute l'Antiquité,

en doit valoir mille, pour seruir de preuue conuaincāte,qu'ils en faisoiét sans doute vn des ornemens de leur prose. Le voicy, *Brancidæ eius incolæ erant. Mileto quodam iussu Xerxis, cum è Græcia rediret, transierant, & in ea sede consliterant, quia templum, quod Didymæon appellatur, in gratiam Xerxis violauerant. Mores patrij nundum exoleuerant, sed iam bilingues erant.* Voila six rimes de suite nous n'auons aucune sorte de Poësie en François qui en reçoiue ou en souffre tant. C'est pourquoy ie ne doute point, que si la rime n'eust pas esté vn des partages de nostre Poësie lequel il n'est pas permis à nostre Prose d'vsurper, y ayant de grandes barrieres qui les separēt l'vne de l'autre comme deux mortelles ennemies, ainsi que Ronsard les appelle dans son art Poëtique, nous aurions souuent cherché la rime, au lieu que nous l'euitons; car pour en parler sainement, comment se peut-il faire, que la rime dans nos vers contente si fort l'oreille, & que dans nostre prose elle la choque, iusqu'à luy estre insupportable? Il faut necessairement auoüer que de sa nature la rime n'est point vne chose vicieuse, ny dont le son offence l'oreille, & qu'au contraire elle est delicieuse & charmante; mais que le Genie de nostre langue l'ayant vne fois donnée en appannage, s'il faut ainsi parler, à la Poësie, il ne faut plus souffrir que la prose, comme i'ay dit, l'vsurpe, & passe les bornes qu'il leur a prescrites comme à ses deux filles, qui neantmoins sont si contraires l'vne à l'autre, qu'il les a separées, & ne veut pas qu'elles ayent rien à démesler ensemble. Et cela se voit clairement encore en la mesure des vers, laquelle faisant leur principale beauté pour ce qui est du son, est neantmoins

vn grand defaut dans la profe, comme nous l'auons remarqué. Ce ne peut pas eſtre, ſans doute, parce que cette meſure choque l'oreille, puis qu'au contraire elle luy plaiſt,& la flate en la Poëſie. C'eſt dont ſeulement à cauſe des partages fais entre ces deux ſœurs, qui ne peuuent ſouffrir que l'vne vſurpe & s'approprie ce qui appartient à l'autre.

Exact, exactitude,

PLuſieurs diſét *exacte*, au maſculin pour *exact*, & tres-mal. *Exacte*, ne ſe dit qu'au feminin. *Vn homme exact, vne exacte recherche*. Pour *exactitude*, c'eſt vn mot que j'ay veu naiſtre cõme vn monſtre, contre qui tout le monde s'écrioit; mais enfin on s'y eſt appriuoiſé, & dez-lors i'en fis ce iugement, qui ſe peut faire de meſme de beaucoup d'autres mots, qu'à cauſe qu'õ en auoit beſoin, & qu'il eſtoit commode, il ne manqueroit pas de s'eſtablir Il y en a qui diſent *exaction*, mais il eſt inſupportable pour ſon equiuoque; car encore que les equiuoques ſoient frequens en noſtre langue, comme en toutes les langues du monde, ſi eſt-ce que lors qu'il eſt queſtion de faire vn mot nouueau, dont il ſemble que l'on ne ſe peut paſſer, comme eſt celuy d'*exactitude*, la premiere choſe à quoy il faut prendre garde, eſt qu'il ne ſoit point equiuoque, car dez-là faites eſtat qu'il ne ſera iamais bien receu. Quelques-vns ont eſcrit depuis peu *exacteté*, qui eſt ſans doute beaucoup moins mauuais qu'*exaction*: mais comme il n'eſt point connu, & qu'il vient vn peu tard, apres qu'*exactitude* a deſia le droit d'vne longue poſſeſſion tout acquis, ie ne vois pas,

quelque authorité que luy donne la reputation de ſon Autheur qui eſt aſſez connu, parce qu'il eſt auiourd'huy celebre, & qu'il n'y a que luy encore qui en ayt vsé, ie ne crois pas, dis-je, qu'il puiſſe iamais prendre la place de l'autre. S'il fuſt venu le premier, peut-eſtre qu'on l'auroit mieux receu d'abord qu'*exactitude*, quoy que tous deux ayent des terminaiſons, qui ne ſont pas nouuelles en noſtre langue, puis que nous diſons *ſolitude, habitude, incertitude, ingratitude, &c. & netteté, ſainteté, honneſteté.* Ie marque ces trois derniers en faueur d'*exacteté*, afin que l'on ne trouue pas eſtranges ces deux dernieres ſyllabes *teté*, puis qu'il y a deſia d'autres mots de cette nature, qui ſe terminent ainſi. Quelques-vns ajouſtent qu'il a encore vn autre auantage ſur *exactitude*, qui eſt, que celuy-cy a vne ſyllabe de plus qu'*exacteté*, & qu'en cela la reigle vulgaire des Philoſophes a lieu, de n'allonger point ce qui ſe peut racourcir. Mais cela eſt friuole, & l'Vſage, qui eſt pour *exactitude*, l'emporte. Auſſi ay-je oüy dire, que l'Autheur qui auoit dit *exacteté* en ces premiers liures, a dit *exactitude* dans les derniers, & s'eſt corrigé.

Manes.

ON ſe ſert de ce mot en vers, & en proſe, touſiours maſculin, & touſiours au pluriel; Mais il faut prendre garde à ne l'employer iamais comme les Latins pour *les Dieux infernaux*, Car *Dijs manibus, & Dijs inferis*, n'eſt qu'vne meſme choſe, quoy que les Latins le diſent auſſi de l'ame d'vne ſeule perſonne; Les François ne s'en ſeruent iamais ny en Proſe, ny en Poëſie, qu'en

cette derniere signification, c'est à dire pour *l'ame d'vne personne*.

Souloit.

CE mot est vieux, mais il seroit fort à souhaiter qu'il fust encore en vsage, parce que l'on a souuent besoin d'exprimer ce qu'il signifie, & quoy qu'on le puisse dire en ces trois façons, *il auoit accoustumé, il auoit de coustume, il auoit coustume*, lesquels il faut placer differemment selon le conseil de l'oreille, si est ce qu'ils ressemblent si fort l'vn à l'autre, que c'est presque la mesme chose; Car de dire *il auoit appris*, pour dire *il auoit accoustumé*, c'est vne façon de parler qu'il faut laisser à la lie du peuple, bien que deux ou trois de nos plus celebres Escriuains, mais non pas des plus modernes, en ayent vsé aussi souuent que de l'autre. Il est vray que ces grands hommes s'estoient laissé infecter de cette erreur, que pour enrichir la langue, il ne falloit rejetter aucune des locutions populaires: en quoy ils n'eussent pas eu grand tort, s'ils ne les eussent voulu receuoir que dans le stile bas, & non pas dans le mediocre, & mesme dans le sublime, comme ils ont fait en leur propres œuures.

Nonchalamment, loisible.

LE premier est encore vn vieux mot, pour lequel on dit *negligemment, peu soigneusement*; Car pour *nonchalãce*, & *nonchalant*, ils sõt bons. *Loisible*, n'est pas meilleur, que les autres deux, & mesme il sent encore dauantage le vieux.

Autant.

CE mot, quand il est comparatif, demande *que*, apres luy, & non pas *comme*, par exemple vne infinité de gens disent, *ne me deuez vous pas autant d'amitié comme eux*, au lieu de dire, *autant d'amitié qu'eux*.

Oüy, pour, *Ita.*

IE ne sçaurois deuiner pourquoy ce mot, veut que l'on prononce celuy qui le precede, tout de mesme que s'il y auoit vne *h* consonante deuant *ouy*, & que l'on écriuist *hoüy*, excepté que l'*h* ne s'aspireroit point, comme nous auons remarqué au mot de *huit*; qui se gouuerne tout ainsi que les mots qui commencent par vne *h* consonante, si ce n'est qu'il ne s'aspire pas. On prononce donc *vn oüy*, & non pas *vn noüy*, comme l'on prononce *vn nomme*, *vn nobstacle* quoy que l'on écriue *vn homme*, & *vn obstacle*. Ainsi, quoy que l'on écriue *cet oüy*, on pronōce neantmoins *ce oüy*, comme s'il n'y auoit point de *t*, & *ces ouy*, comme s'il n'y auoit point de *s* à *ces*, Que si l'on dit qu'il ne se presente jamais ou fort peu d'occasions de dire *vn ouy* ny *cet ouy*, ny *ces ouy*, de mettre rien deuant, ie respōs que l'on se trompe, & que nō seulement on peut dire par exemple, *il ne faut qu'vn ouy d'vn Roy, pour rendre vn homme heureux*, ou *il y a long-temps que ie trauaille pour obtenir cet ouy*, mais qu'il n'y a rien qui puisse venir plus souuent en vsage, que de dire par exemple, *il disoit ouy de tout*, *ils diront ouy*, *ie prie Dieu qu'ils disent ouy*, Et en ces trois exēples, cōme en tous les autres

semblables, il ne faut point prononcer le *t*, qui est deuant *ouy*, quoy qu'on ait accoustumé de le prononcer deuant toutes les autres voyelles.

Innumerable , innombrable.

DV temps du Cardinal du Perron , & de M. Coëffeteau, on disoit tousiours *innumerable*, & iamais *innombrable* ; maintenant tout au contraire on dit *innombrable*, & nō pas *innumerable*. Il est vray qu'vne des meilleurs plumes , & des plus eloquentes bouches dont le Palais se puisse vanter, m'a appris que dans le genre sublime , ce mot comme plus majestueux peût encore trouuer sa place.

Mesmement.

CEt aduerbe passoit desia pour vieux il y a plus de vingt cinq ans , & iamais les bons Escriuains ne s'en seruoient, ils disoient tousiours *mesmes*. Ie ne vois pas que depuis ce temps-là il se soit renouuellé, ny que ceux qui écriuent purement, en vsent.

De deçà, de delà.

PLusieurs manquent en se seruant de ces termes ; par exēple ils disent, *les Espagnols chez qui toutes les nouuelles de de deçà sōt suspectes* , au lieu de dire *toutes les nouuelles de deçà*. Ils alleguēt que *de deçà*, est vn adverbe local , qui veut dire *icy*; & quand on dit *deçà*, ou *delà*, auec vn nō, alors il n'est plus aduerbe, mais preposition, cōme *deçá la riuiere* , *delà la riuiere* : mais quand il

est aduerbe, on ne dit iamais *deçà*, qu'on ne mette *de*, deuant, & qu'on ne die *de deçà*, si ce n'est en vn seul cas, qui est quand on dit *deçà & delà*, pour dire *çà & là*, mais il faut que *deçà & delà*, soient tous deux ensemble, l'vn ne se dit point, & n'estant point aduerbe, separé de l'autre; Tellement que lors qu'il tient lieu de genitif cōme en l'exemple que nous auons donné, où *les nouuelles de de deçà*, vaut autant à dire que *les nouuelles de ce païs*, il faut necessairement, disent-ils, que l'article du genitif, qui est *de*, le precede, & par consequent que l'on die *les nouuelles de de deçà*; Autrement sans l'article *de*, ce seroit cōme qui diroit *les nouuelles ce païs*, au lieu de dire *les nouuelles de ce païs*. On répōd qu'il est vray qu'apres *nouuelles*, il faut necessairement dire *de*, qui est l'article du genitif qui suit le substantif precedent; Mais aussi l'on soustient qu'on l'y met, quand on dit *les nouuelles de deçà*, parce qu'on ne demeure pas d'accord que l'aduerbe *deçà*, doiue tousiours auoir vn *de* deuant; Car il est certain que *deçà* tout seul, signifie *icy*, & quand on y adjouste vn *de*, c'est par vne elegance de nostre langue, qui n'est plus elegance dans la rencontre de tant de *de*; Et de fait on trouua dans nos anciens Autheurs *nous auons deçà d'excellens fruicts*, & encore aujourd'huy on ne croira point mal parler en parlant ainsi, quoy que *de deçà*, en cet endroit soit plus elegant. Certainement ce seroit vne grande dureté de dire *les nouuelles de de deçà*, & l'Vsage à cause de cela a fort biē fait de retrācher vn de ces *de*, comme pour la mesme raison il a fait dire *de là Loire*, au lieu de *de là la Loire*.

Affaire.

CE mot eſt touſiours feminin à la Cour, & dans les bons Autheurs, ie ne dis pas ſeulement modernes, mais anciens; Amiot meſme ne l'ayant iamais fait que feminin. Il eſt vray que ſur les depeſches du Roy on a accouſtumé de mettre *pour les exprés affaires du Roy*, & non pas *pour les expreſſes affaires*, mais ou c'eſt vn abus ou vne façon de parler affectée particulierement aux paquets & au dépeſches du Roy, qu'il ne faut point tirer en conſequence, puiſque pour cela on n'a pas laiſſé de dire touſiours à la Cour, *vne bonne affaire*, *vne grande affaire*, & iamais *vn bon & vn grand affaire*. Il y en a qui diſent que lors qu'*affaire* eſt apres l'adiectif, il eſt maſculin, & par exemple qu'il faut dire, *vn bon affaire*, & quand il eſt deuant, qu'il eſt feminin, & qu'il faut dire *vne affaire facheuſe*: mais cette diſtinct on eſt entierement fauſſe & imaginaire. Il eſt certain qu'au Palais on l'a touſiours fait maſculin juſqu'icy; mais les jeunes Aduocats commencent maintenant à le faire feminin.

Benit, beni.

TOus deux ſont bons, mais non pas dans le meſme vſage. *Benit*, ſemble eſtre conſacré aux choſes ſaintes: on dit à la Vierge, *Tu es benite entre toutes les femmes*: on dit *de l'eau benite, vne Chapelle benite, du pain benit, vn cierge benit, vn grain benit*, & ce *t* là, a eſté pris vray-ſéblablemẽt du Latin *benedictus*. Mais hors des choſes ſaintes & ſacrées, on dit toûjours *beni* & *benie*, comme

vne œuure benie de Dieu, vn famille benie de Dieu, Dieu vous à beny d'vne heureuse lignée, a beny vos armes, a beni vostre trauail, car le participe du preterit indefini ou composé, est le mesme en tout & par tout que le participe passif tout seul.

Dependre, depenser.

IL y a long-temps que i'ay oüy disputer de ces deux mots, non pas pour sçauoir lequel est le meilleur, mais lequel est le bon, car il y en a qui condamnent l'vn & d'autres qui condamnent l'autre. Neantmoins tous deux sont bons, & se disent & s'écriuent tous les iours, auec cette difference pourtant, que *despenser*, autrefois estoit plus en vsage à la Cour, que *dependre*, & qu'aujourd'huy tout au contraire on y dit plustost *despendre*, que *despenser*, qui est maintenant plus vsité dans la ville. L'vn & l'autre est donc fort bien dit, *j'ay dependu*, ou *i'ay despensé cent pistoles en mon voyage, ie despens*, ou *ie depense mille escus par an*. Quelques-vns disét qu'il y a des endroits, où l'on se sert plutost de l'vn que de l'autre, & cela pourroit bié être, puisque la mesme chose arriue à certains autres mots, mais pour moy, j'auoüe que ie ne l'ay pas remarqué. Au reste ceux qui condánent *dependre*, parce qu'il est equiuoque, & que l'autre ne l'est pas, ont grand tort, ne ragardant pas la consequence, & où cela iroit, s'il estoit question de bannir des langues, les mots equiuoques, & de les restreindre tous à vne seule signification. Pour ce qu'ils aioustent, qu'en se seruant de *dependre*, & de *dependu*, les deux dernieres syllabes representét vn fascheux obiet, c'est vne trop grande delicatesse, qui ne merite point de respon-

ſe. Si cette conſideration auoit lieu, il y auroit bien des mots à rejetter en noſtre langue & en toutes les autres.

Euiter.

PLuſieurs luy font regir le datif, & diſent *euiter aux inconueniens*, mais tres-mal, & ce qui a donné lieu à cette faute, c'eſt que l'on dit ordinairement *pour obuier aux inconueniens*; mais *euiter*, regit l'accuſatif, & *obuier* le datif.

Gaigner la bonne grace.

VN de nos plus celebres Autheurs a écrit *gaigner la bonne grace du peuple*, mais il en eſt repris auec raiſon. Il faut touſiours dire au pluriel *gaigner les bonnes graces*; Car *bonne grace*, au ſingulier veut dire tout autre choſe, comme chacun ſçait. Il eſt vray qu'anciennement on diſoit *ie me recommande à voſtre bonne grace*, & on le trouuera ainſi en toutes les Lettres, qui ſont au deſſus de cinquante ans, mais il ne ſe dit plus.

Delice.

BEaucoup de gens diſent *c'eſt vn delice*, qui eſt vne façon de parler tres-baſſe; *Delice* ne ſe dit point au ſingulier dans le beau langage, ni dans le beau ſtile, mais ſeulement au pluriel, & eſt feminin, comme *deliciæ*, en Latin, noſtre langue ſuiuant en cela la Latine, & pour le nombre & pour le genre, *de grandes delices*.

Guarir, guerir, sarge.

AVtrefois on disoit l'vn & l'autre, & plustost *guarir*, que *guerir*, mais auiourd'huy ceux qui parlent & escriuent bien, disent tousiours *guerir* & iamais *guarir*. Aussi l'*e* est plus doux que l'*a*, mais il n'en faut pas abuser comme font plusieurs qui disent *merque*, pour *marque*, *serge*, pour *sarge* (toute la ville de Paris dit *serge*, & toute la Cour, *sarge*) & *merry*, que tout Paris dit aussi pour *marry*.

Au trauers, & à trauers.

TOus deux sõt bõs, mais *au trauers* est beaucoup meilleur & plus vsité. Ils ont differens regimes, il faut dire par exemple, *il luy donna de l'espée au trauers du corps*, & *à trauers le corps*. On ne le dit que de ces deux façons, car *au trauers le corps*, & *à trauers du corps*, ne valent rien. C'est l'opinion commune & ancienne, mais depuis peu il y en a & des Maistres, qui commencent à dire *à trauers de*, aussi bien qu'*au trauers de*. Pour moy ie ne le voudrois pas faire.

A l'encontre.

CE terme est purement du Palais en l'vn de ses vsages; car il en a deux, en l'vn desquels il est preposition, & en l'autre, comme aduerbe. Il est preposition, & en l'autre quand on dit au Palais, *il a son recours à l'encontre d'vn tel*, c'est à dire *contre vn tel*, & aduerbe en cette phrase, *ie ne vais pas à l'encõtre*, pour dire *ie ne dis pas*, ou *ie*

ne fais pas le contraire. Il est vray qu'on y pourroit sous-entendre *de cela*, comme qui diroit *ie ne va's pas à l'encontre de cela*, c'est pourquoy i'ay dit *comme aduerbe.* Mais quoy qu'il en soit, ny l'vn ny l'autre ne se dit iamais à la Cour, ny se trouue point dans les bons Autheurs, quoy qu'il soit échappé à l'vn de nos plus modernes & plus excellens Escriuains de l'employer en toutes les deux façons. Iamais M. Coëffeteau ne s'en est voulu seruir.

Fut fait mourir.

CEtte façon de parler est toute commune le long de la riuiere de Loire, & dans les Prouinces voisines, pour dire *fut exeuté à mort.* La Noblesse du pays l'a raportée à la Cour, où plusieurs le disent aussi, & M. Coëffeteau qui estoit de la Prouince du Maine, en a vsé toutes les fois que l'occasion s'en est presentée. Les Italiens ont cette mesme phrase, & le Cardinal Bentiuoglio l'vn des plus exacts & des plus elegans Escriuains de toute l'Italie, s'en est seruy en son Histoire de la guerre de Flandre au quatriéme liure, *Lo Strale*, dit-il, *già Borgomastro d'Anuersa, e che tanto haueua fomentate le seditioni di quella città, fu fatto morire in Viluorde.* Il en dit encore vne autre de cette mesme nature, & qui nous doit sembler plus estrange, sur la fin du sommaire du cinquiéme liure. *Valenciana*, dit-il, *cadein potere degli Vgonotti, i quali ne sono fatti vscir poco dopo*, *lesquels en sont faits sortir peu apres*, pour dire *lesquels on en fait sortir*, Nous n'auons point encore estendu cette locution *fut fait mourir*, comme font les Italiens, à d'autres phrases semblables.

Mais nonobſtant tout ce que ie viens de dire, qui ſembleroit ſuffiſant pour l'authoriſer, il eſt certain qu'elle eſt condamnée de tous ceux qui font profeſſion de bien parler & de bien écrire.

Encore.

IL faut touſiours dire *encore*, & iamais *encor*, ny *encores*; neantmoins en Poëſie, la plus-part diſent *encor*, à la fin du Vers, & le font rimer auec *or*; mais ie connois d'excellens Poëtes, qui n'en veulent iamais vſer, quoy qu'ils le ſouffrent aux autres. Ceux qui en vſent à la fin, ne s'en ſeruent point ailleurs, comme ils ne commenceroient pas vn Vers ainſi, *encor que des mortels, &c*. Donc *encore*, eſt celuy qui ſe dit en Proſe & en Vers, *encores* auec vne *s*, ne ſe dit ny en Vers, ny en Proſe, & *encor*, ſe dit par la plus part des Poëtes à la fin du Vers, & par quelques-vns au commencement auſſi. D'autres plus ſcrupuleux ne le diſent nulle part.

L'article deuant les noms propres.

PLuſieurs diſent *l'Ariſtote, le Plutarque, l'Hypocrate, le Petrone, le Tite-Liue, &c.* C'eſt tres-mal parler, comme le genie de noſtre langue, qui ne ſouffre point d'article aux noms propres. Il faut dire ſimplement, *Ariſtote, Plutarque, Petrone, Tite-Liue.* Et ne ſert de rien d'oppoſer, qu'ils mettent l'article pour faire voir qu'ils entẽdent parler de leurs œuures, & non pas de leurs perſonnes, où ils ne mettoient pas l'article, & ne diroient point par exemple *l'Ariſtote fut prece-*

pteur d'Alexandre; le Tite-Liue estoit de Padoüe, & ainsi des autres; Car dez que l'on nomme le nom propre, il n'est plus question de sçauoir si l'on entend son liure, ou sa personne; en toutes façons il n'y faut point d'article, l'vn se confond auec l'autre. Il y a vne exception en certains Autheurs Italiens, parce qu'on les nomme à la façon d'Italie, où l'on dit *il Petrarca, l'Ariosto, il Tasso*, & Ainsi nous disons *le Petrarque, l'Arioste, le Tasse, le Boccace le Bembe, &c.* & c'est sans doute ce qui a donné lieu à l'erreur de mettre l'article à tous les autres Autheurs, sans faire la difference des Italiens, & de ceux qui ne le sont pas.

Fors, hors, hor-mis.

FOrs, se disoit autrefois en Prose & en Vers, pour dire *hors-mis*, mais auiourd'huy il est tout à fait banny de la prose, & il n'y a plus que les Poëtes qui en vsent, parmy lesquels non seulement il n'est pas mauuais, mais il passa pour noble, & est beaucoup meilleur que *hors*, dont la Prose se sert. Les exemples en sont frequens dans M. de Malherbe, & dans tous les autres Poëtes.

Seriosité.

CE mot iusqu'icy ne s'est dit qu'en raillerie, & ie l'ay veu bien souuent condamner tout d'vne voix à plusieurs personnes tres-sçauantes en nostre langue, qui s'estoient rencontrées ensemble. Ils ne croyoient pas qu'on le peust écrire dans le beau stile, & ne le souffroient que dans la Comedie, dans la Satyre, & dans l'Epigramme

burlesque. Neantmoins si l'on faisoit l'horoscope des mots, on pourroit ce me semble, predire de celuy-cy, qu'vn iour il s'establira, puis que nous n'en auons point d'autre qui exprime ce que nous luy faisons signifier; Car puis qu'il a desia tant fait que de naistre, & que d'auoir cours dans la bouche de plusieurs, & d'estre connu de tout le monde, il ne luy faut plus qu'vn peu de temps joint à la commodité ou à la necessité qu'il y aura d'en vser, pour l'établir tout à fait, *datur venia nouitati verborum*, dit Apulée, *rerum obscuritatibus seruienti*. Desia vn de nos plus fameux Escriuains s'en est seruy dans son nouueau recueil de Lettres. I'ay veu *exactitude*, aussi reculé que *seriosité*, & depuis il est paruenu au poinct où nous le voyons, par la constellation & le grãd ascendant qu'ont tous les mots, qui expriment ce que nous ne sçaurions exprimer autrement, tant c'est vn puissant secret en toutes choses de se rendre necessaire. Mais en attẽdant cela, ne nous hastons pas de le dire, & moins encore de l'écrire, laissõs faire les plus hardis, qui nous frayeront le chemin, *vsitatis tutiùs vtimur*, dit Quintilien, *noua non sine quodam periculo fingimus*; Mais comme il ajouste de Ciceron, *quæ primò dura visa sunt, vsu molliuntur*. Au reste *seriosité* a de l'analogie auec *curiosité* : car comme *curiosité* se forme de l'adiectif *curieux*; Aussi *seriosité*, se forme de l'adiectif *serieux*.

Il y en a qui au lieu de *seriosité*, font *serieux* substantif, & disent par exemple, *il est dans vn serieux, ie l'ay trouué dans vn serieux* : mais quoy que cette façon de parler soit tres-frequẽte à Paris, elle ne laisse pas de desplaire à beaucoup d'oreilles delicates.

Courir, courre.

TOus deux sont bons, mais on ne s'en sert pas tousiours indifferemmét; en certains endroits on dit *courre*, & ce seroit tres-mal parler de dire *courir*, comme *courre le cerf*, *courre le lievre*, *courre la poste*. Si quelqu'vn disoit *courir le cerf*, on se mocqueroit de luy. En d'autres endroits il faut dire *courir*, comme *faire courir le bruit*, *il ne fait que courir*, parlãt d'vn homme, qui ne fait que voyager, &c. Et en d'autres on peut dire *courir*, & *courre*; comme *courre fortune*, & *courir fortune*. M. Coëffeteau, ce me semble, dit tousiours le premier, & M. de Malherbe, le dernier, mais sans doute *courre fortune*, est le plus en vsage.

Accroire.

C'Est vn excellent mot, tãt s'en faut qu'il soit mauuais, comme se l'imaginent plusieurs, qui ne s'en seruent iamais, mais disent tousiours *faire croire*; car il y a cette difference entre *faire croire*, & *faire accroire*, que *faire croire*, se dit tousiours pour des choses vrayes, & *faire accroire*, pour des choses fausses. Par exemple, si ie dis, *il m'a fait accroire qu'il ne ioüoit point*, ie fais comprendre qu'il ne m'a pas dit la verité; mais si ie dis, *il m'a fait croire vne telle chose*, ie donne à entendre qu'il m'a fait croire vne chose veritable. D'autres disent que la difference qu'il y a entre *faire croire* & *faire accroire*, n'est pas tant que l'vn soit pour le vray, & l'autre pour le faux, qu'en ce que *faire accroire*, emporte tousiours, que celuy de qui on le dit, a eu dessein en cela de tromper. Vn de nos plus ce-

lebres Autheurs estoit dans l'erreur que nous venons de condãner. Il croyoit qu'*accroire* estoit vn barbarisme, & qu'il falloit tousiours dire *croire*. Il dit par exemple en certain lieu, *qui est content de sa suffisance, & se veut faire croire qu'il est habile homme*. Qui doute qu'il ne faille dire en cét endroit, *se veut faire accroire*; On l'escrit ainsi auec deux *c*, & en vn seul mot, & non pas *à croire*, ny *acroire*.

Chez Plutarque, chez Platon.

CEtte façon de parler, qui est familiere à beaucoup de gens, pour dire *dans Plutarque*, ou *dans les Oeuures de Plutarque, & de Platon*, est insupportable. Vn excellent esprit auoit bõne grace de dire, que l'on auoit grand tort, de nous enuoyer ainsi *chez Plutarque, chez Platon, & chez tous tes autres Autheurs anciens, qui n'auoient point de logis*, Chez, ne vaut rien pour citer les Autheurs, il n'est propre qu'à depoter la demeure de quelqu'vn, *chez vous, chez moy*, Quelques vns disent *chez les Estrangers*, pour dire, *en vn pays estranger*, mais plusieurs le condamnent; ie crois qu'ils ont raison.

Cesser.

CE verbe de sa nature est neutre, comme *l'hyuer fait cesser les maladies, faire cesser le trauail*: mais depuis quelques années on le fait souuent actif, & en Prose & en Vers, comme *cessez vos plaintes, cessez vos poursuites, cessez vos murmures*. Nos bons Autheurs en sont pleins.

De gueres.

POur dire *gueres* simplement, il ne faut iamais dire *de gueres* comme par exemple, *il ne s'en est de gueres fallu*, ne vaut rien, on dit, *il ne s'en est gueres fallu*: mais quand il denote vne quantité comparée auec vne autre, alors le *de*, y est bon, comme si l'on mesure deux choses; & que l'vne ne soit qu'vn peu plus grande que l'autre, on dira fort bien, *qu'elle ne la passe de gueres*

Foudre.

CE mot est l'vn de ces noms substantifs, que l'on fait masculins, ou feminins, comme on veut. On dit donc également bien, *le foudre*, & *la foudre*, quoy que la langue Françoise ait vne particuliere inclination au genre feminin. Ce choix des deux genres est commode, non seulement aux Poëtes, qui peuuent par ce moyen allonger ou accourcir les Vers d'vne syllabe, & se faciliter les rimes, mais encore aux Orateurs qui ont aussi leurs mesures, & leurs nombres dans leurs periodes, & qui s'en peuuent preualoir d'ailleurs à euiter les rimes & les cacophonies.

Aigle, fourmy, doute.

LEs deux premiers sont encore de ces substantifs hermaphrodites, car on dit, *vn grand aigle*, & *vne grande aigle*, *à l'aigle noir*, & *à l'aigle noire*. De mesme on dit, *vn fourmy*, & *vne fourmy*. Il est vray qu'on le fait plus souuent feminin, que masculin. Mais *doute* qui estoit il y a quinze-

ou vingt ans de ce nombre, iusques-là, que M. Coëffeteau, & M. de Malherbe, l'ont presque toûiours fait feminin.

Nos doutes seront esclaircies,
Et mentiront les Propheties,

dit M. de Malherbe, n'est plus auiourd'huy que masculin, & il faut tousiours dire *le doute, ie ne fais nul doute*, & non pas *ie ne fais nulle doute*, comme l'ont escrit ces Messieurs que i'ay alleguez. Vn de nos anciens Poëtes dans vn Rondeau l'a fait feminin.

Mais espoir vient ma doute reformer.

Consommer, ou consumer.

CEs deux verbes ont deux significations bien differétes, que plusieurs de nos meilleurs Escriuains ne laissent pas de confondre, & tres-mal. Ils diront indifferemment *consommer*, & *consumer ses forces*; *consommer*, & *consumer son bien*. Et neantmoins *consomer* ne veut point dire cela, mais *accomplir*, comme quand on dit, *consommer le mariage*, pour *accomplir le mariage*, & *vne vertu consommée*, pour *vne vertu accomplie & parfaite*. Ceux qui sçauent le Latin, voyent clairement cette difference par ces deux mots *consumare*, & *consumere*, qui répondent iustemét aux deux François & en l'ortographe, & en la signification *consommer* & *consumer*. Ce qui a donné lieu a cette erreur, si ie ne me trompe, est que l'vn & l'autre emporte auec soy le sens, & la signification d'*acheuer*, & ainsi ils ont creu que ce n'estoit qu'vne mesme chose. Il y a pourtant vne estrange difference entre ces deux sortes d'*acheuer*, car *consumer*, acheue en destruisant & aneantissant le sujet; & *consommer*,

acheue en le mettant dans sa derniere perfection, & son accomplissement entier. Et selon cela, Saint Augustin a dit qu'il y a *finis consumens*, & *finis consummans*. Il se pourroit faire aussi que nos Poëtes auroient contribué à ce desordre, employant *consume*, pour *consomme*, lors que la rime les y a contrains ou inuitez; de méme qu'ō les soupçonne d'estre en partie cause du cours qu'a eu, & a encore cette monstrueuse façon de parler, *recouuert*, pour *recouuré*, dont il y a vne remarque à part.

Neantmoins il est à noter que la faute ordinaire n'est pas de dire *consumer*, pour *consommer*, car personne n'a iamais dit ni escrit que ie sçache, *consumer le mariage*, ni *vne vertu consumée*, mais c'est de dire *consommer*, pour *consumer*, ne disant iamais *consumer*, pour quoy que ce soit, & disant tousiours l'autre. Certainement M. de Malherbe ne les a iamais confondus, quelque besoin qu'il en ait peu auoir dans la rime, tant il estoit persuadé de la distinction qu'il faut faire entre les deux. Il dit en vn lieu.

Et qu'aux roses de sa beauté,
L'âge par qui tout se consume,
Redonne contre sa coustume,
La grace de la nouuauté.

Ie n'ay point remarqué qu'en Vers ni en Prose il ait iamais mis l'vn pour l'autre, & auiourd'huy la plus saine partie de nos meilleurs Escriuains n'a garde de les confondre,

Auoisiner.

CE mot n'est gueres bō en Prose, mais la pluspart des Poëtes s'en seruent, comme quand ils descriuent quelque mōtagne, ou quelque tour

extremement haute, ils disent qu'elle *auoisine les Cieux*. I'ay dit *la plus-part*, parce qu'il y en a qui ne s'en voudroient pas seruir.

Peril eminent.

VOicy vn exemple de ce que l'Vsage fait souuent contre la raison; car personne ne doute, i'entens de ceux qui sçauent la langue Latine, que *peril eminent*, ne soit pris du Latin qui dit, *periculum imminens*, pour signifier la mesme chose, & toutefois nous ne disons pas *peril imminent*, pour euiter, comme ie crois, le mauuais son des trois, *i*, mais *eminent*, qui ne veut nullement dire cela, ni mesmes il n'est pas possible de conceuoir comme on peut donner cette epithete au *peril*. Au lieu qu'*imminent*, voulant dire *vne chose preste à tomber sur vn autre*, l'epithete conuient fort bien au peril qui est sur le poinct d'accabler vne personne. Pour cette raison i'ay veu vn grand personnage, qui n'a iamais voulu dire autrement que *peril imminent*: mais auec le respect qui est deu à sa memoire, il en est repris non seulement comme d'vn mot, qui n'est pas François, mais comme d'vne erreur, qui n'est pardonnable à qui ce soit, de vouloir en matiere de langues viuantes, s'opiniastrer pour la Raison contre l'Vsage.

Ce, *deuant le substantif.*

QVelques vns repetent *ce*, deuant le verbe substantif, & d'autres ne le repetent pas, par exemple, *ce qu'il y a de plus deplorable, c'est*, &c. M. Coëffeteau en vse toûjours ainsi. D'autres disēt, *ce qui est de plus deplorable, est*, &c. & aujour-

d'huy tout au contraire de ce qui se pratiquoit du temps de M. Coëffeteau, ce dernier est plus vsité, auec cette difference neantmoins, que lors que le premier *ce*, est fort esloigné du verbe substantif, il est meilleur de le repeter, que de ne le repeter pas, comme *ce qui est de plus deplorable & de plus estrange en tout le cours de la vie humaine suiette à tant de miseres, c'est &c. Est*, y seroit bon aussi, mais *c'est*, y est beaucoup meilleur, parce qu'il recueille tout ce qui a esté dit entre-deux, & rejoignant le nominatif au verbe, fait l'expression plus nette, & plus forte.

Que si l'on n'a pas mis *ce*, auparauant, mais quelque autre mot, alors non seulement il n'est pas necessaire de mettre le *ce*, mais pour l'ordinaire il est mieux de ne le mettre pas, par exemple *la difficulté que l'on y pourroit apporter, est*, & non pas *c'est*, qui neantmoins ne seroit pas vne faute, mais *est*, est beaucoup meilleur. Mais si le nominatif, quand c'est vn autre mot que *ce*, est fort esloigné du verbe substantif, alors il est bien mieux de dire *ce*, que de ne le dire pas, comme *enfin la cause de tant de malheureux & de miseres qui nous arriuent en ce monde les vnes sur les autres, c'est, &c.* plutost qu'*est*. Que s'il n'est ny prés, ny trop loin, on peut mettre, ou laisser le *ce*, comme l'on veut: on dira, *la meilleure voye que l'on sçauroit prendre desormais, est, & c'est*, tous deux sont bõs, mais aujourdhuy *est*, semble estre vn peu plus en vsage quoy que la plus saine partie des Escriuains trouue *c'est* meilleur. Il n'est pas de cette particule *ce*, comme de la conionction *que*, dont nous auons fait vne Remarque.

Ce, auec le pluriel du verbe substantif.

CE a encore vn vsage en nostre langue qui est fort beau, & tout à fait François. C'est de le mettre auec le pluriel du verbe substantif : par exemple *les plus grands capitaines de l'antiquité, ce furent Alexandre, Cesar, Hannibal, &c.* & non pas *les plus grands Capitaines de l'antiquité furent* ni *ce fut* Ie crois neantmoins que *furent*, sãs *ce*, ne seroit pas mauuais, mais auec *ce*, il est incomparablement meilleur, Pour *ce fut*, ie doute fort qu'il soit bon, ou s'il l'est, c'est sans doute le moins bon de tous. Cette petite particule a vne merueilleuse grace en cét endroit, quoy qu'elle semble choquer la Grammaire en l'vn de ses premiers preceptes, qui est que le nominatif singulier regit le singulier du verbe, & non pas le pluriel, & neãtmoins icy on luy fait regir le pluriel, en disãt *ce furent Alexandre, Cesar. &c.* Surquoy il est à remarquer, que toutes les façons de parler, que l'vsage a establies contre les reigles de la Grammaire, tant s'en faut quelles soyent vicieuses, ny qu'ils les faille euiter qu'au contraire on en doit estre curieux cõme d'vn ornement de langage, qui se trouue en toutes les plus belles lãgues, mortes & viuãtes. Quelle grâce pensez-vous, qu'eut parmy les Grecs céte locutiõ & cet vsage, de faire regir le singulier des verbes aux neutres pluriels, & de dire ζῶα τρέχει, *animalia currit, les animaux, court*, & vne quantité d'autres sẽblables. Et croiroit-on que dãs Virgile ce fust vne licẽce Poëtique d'auoir dit *Vrbe, quam statuo, vestra est*, plustost qu'vne noble & elegãte maniere de s'exprimer, dont la noblesse & la grace consiste en cela

seulement d'estre affranchie de la seruitude Grammaticale & de la phrase vulgaire. Il n'a point de langue eloquente, qui ne soit enrichi de ces sortes d'ornements. Mais reuenons à nostre *ce*

Ce, au commencemẽt de la periode se dit encore au mesme sens, & auec plus de grace qu'en l'exẽple que i'ay proposé, comme *ce furent les Romains qui domterent, &c. ce furent de grands hommes, qui les premiers inuenterent, &c.*

Ce mot se met encore auec le verbe substantif, quoy que le nom substantif qui precede, *ce*, soit au singulier, Exemple, *l'affaire la plus facheuse que i'aye, ce sont les contes d'vn tel*, & non & pas, *c'est les contes*. En quoy il faut encore remarquer vne plus grande irregularité que la premiere, parce que lors qu'on dit, *les plus grands Capitaines de l'antiquité, ce furent*, au moins y a-t-il vn pluriel deuant, quoy que *ce*, soit au singulier; mais icy *affaire*, & *ce*, sõt tous deux au singulier, & neantmoins ils regissent le pluriel *sont*, ce qui est bien estrange; car de dire qu'en cét exemple *sont*, se rapporte au plurier qui suit, à sçauoir *les contes*, & non pas à aucũ des deux singuliers qui precedent, i'en demeure d'accord, mais que peut-on inferer de là, si ce n'est qu'au lieu d'vne irregularité que i'y remarquois, il en faut remarquer deux, i'ay déja dit la premiere, & voicy la secõde, que le verbe substãtif qui selon l'ordre de la Grãmaire & du sens commun sur qui la Grammaire est fondée, doit estre regi, comme il l'est ordinairement, par le nom substantif qui precede, neantmoins en cét exemple est regi par le nom substantif qui suit. Ces façõs de parler des Latins, *domus, antra fuerunt, omnia pontus erat*, reuiennent à peu prés à celles que nous venons de dire.

Ce que, pour *si*.

IL est bien François, & a vne grace nompareille en nostre langue. M. Coëffetau en vse souuent. Il l'employe par deux fois en la reponse de Nerõ à Seneque. *Ce que ie respons*, dit-il, *sur le champ, à vne harangue que tu as premeditée, c'est premierement vn fruit de ce que i'ay appris de toy*; & vn peu plus bas: *Ce que tu tiens de moy, des iardins, des rentes, & des maisons, ce sont toutes choses suiettes à mille accidens*. Et M. de Malherbe, *Aussi ne faut-il pas penser, que ce que Mercure est peint en la compagnie des Graces, ce soit pour signifier, &c.* On voit en ces trois exemples, que *ce que*, se resoud par *si*, qu'en mettant, *si*, au lieu de *ce que*, ce seroit tousiours le mesme sens, mais auec combien moins de grace & de beauté. Il y en à pourtant, qui croyent que *ce que* est vieux, & bien moins elegant que *si*, neantmoins vn de nos plus excellens Ecriuains modernes s'en sert souuent.

Ce dit-il, ce dit on.

ON dit tous les iours l'vn & l'autre en parlãt, mais on ne le doit point dire en escriuant, que dans le stile bas. Il suffit de *dit-il, dit-on*, sans *ce*, & c'est ainsi qu'il s'en faut seruir par parenthese, quand on introduit quelqu'vn qui parle.

Outre ce, à ce que.

CEtte premiere façon de parler ne vaut rien, il faut dire *outre cela*, & *à ce que*, pour *afin que*,

eſt vieux. Exemple, *il faut faire prier Dieu de tous coſtez à ce qu'il luy plaiſe appaiſer ſon ire.*

Ce fut pourquoy.

AV lieu de *c'eſt pourquoy*, qu'on a accouſtumé de dire, nous auons quelques-vns de nos meilleurs Eſcriuains, qui diſent preſque touſiours *ce fut pourquoy*, deuant le preterit defini. Par exemple, *ce fut pourquoy les Romains immolerent des victimes, &c.* eſtimant qu'il y doit auoir du rapport entre le temps qui ſuit, & celuy qui va deuant; mais ils ſe trompent, parce qu'en cette façon de parler *c'eſt pourquoy*, le temps preſent *c'eſt*, conuient à tous les temps qui ſuiuent, d'autant qu'il ſe rapporte à la cauſe & à la raiſon qui fait dire *c'eſt pourquoy*, ſubſiſte & qui eſt auſſi bien preſente maintenant qu'elle l'eſtoit au temps paſſé, Et qu'ainſi ne ſoit, ne diſons-nous pas *pourquoy eſt-ce que les Romains firent telle choſe*; beaucoup mieux que ſi nous diſons, *pourquoy fut-ce que les Romains*. Cette locution *ce fut pourquoy* vient de Normandie, au moins les Autheurs qui ont accouſtumé de s'en ſeruir en ſont. On en vſe auſſi en Anjou & au Maine.

Ce *à ce faire*, *en ce faiſant.*

PLuſieurs n'approuuẽt pas qu'õ en vſe à la place de l'article, par exemple, *il m'a fait ce bien de me dire*, ils veulent que l'on die, *il m'a fait le biẽ de me dire*: neantmoins M. de Malherbe a écrit, *elle m'a fait cét honneur de me dire.* I'apprens que *ce bien, cet honneur*, s'eſt dit autrefois, mais auiourd'huy l'on ne dit plus gueres, quoyqu'il ne le faille

pas condamner abſolument ; il eſt certain qu'*il m'a fait le bien, il m'a fait l'honneur de me dire*, eſt bien plus doux & plus regulier.

On ne peut pas nier, que ces deux façons de parler *à ce faire*, & *en ce faiſant*, ne ſoient fort commodes & fort ordinaires dans pluſieurs de nos meilleurs Autheurs : mais elles ne ſont plus aujourd'huy du beau ſtile, elles ſentent celuy des Notaires.

Peu s'en eſt fallu.

C'Eſt ainſi que l'Vſage veut que l'on parle, mais la raiſõ ne le voudroit pas, elle voudroit que l'õ diſt *peu s'ẽ eſt failli*, car il eſt certain qu'en ce terme *peu s'en eſt fallu*, *fallu* ne veut dire autre choſe que *manqué*, tout de meſme que ſi l'on diſoit *peu s'en eſt manqué*, cõme *faillir*, à l'infinitif veut dire *mãquer*. Or eſt il que *faillir* ne fait point au preterit parfait, *il a fallu*, mais *il a falli*, comme *il a failli à me bleſſer*, & *fallu*, eſt le preterit de l'infinitif *falloir*, qui n'eſt pas en vſage, & qui ſignifie en Latin, *oportere*, *Il a fallu*, dit-on, *ceder à la force*, *il a fallu faire cela* : mais il eſt arriué en ce mot toute la meſme choſe qu'à *recouuer*, pour *recouuré*, & ie ne doute point que lors que l'on cõmença à dire *peu s'en eſt fallu*, pour *peu s'en eſt failli*, les Grammairiens de ce tẽps là ne fiſſent les meſmes exclamations & le meſme bruit qu'ont fait ceux de noſtre temps quand on a dit *recouuert*, pour *recouuré* : mais on a eu beau inuoquer Priſcié, & toutes les puiſſances Grãmaticales, la Raiſon a ſuccõbé, & l'Vſage eſt demeuré le maiſtre *communis error facit ius*, diſent les Iuriſconſultes. Quand deux verbes ſe reſſemblent, il

il est aisé de confondre les coniugaisons, si l'on n'a appris à les deméler, & pour en donner vn exemple, dans le mesme verbe de *faillir*, on dit en Normandie, *il faillira*, *il failliroit*, pour dire *il faudra*, *il faudroit*, qui est vne faute toute contraire à celle-cy, *peu s'en est fallu*.

Auec, auecque, auecques.

POur commencer par le dernier, *auecques* ne vaut rien, ny en Prose, ny en Vers, & pas vn de nos bons Poëtes ne s'est donné la licence d'en vser. Mais parce que ie vois de bons Autheurs qui souffrent cette ortographe dans leurs œuures, & qu'insensiblement elle pourroit bien se glisser iusques dans les Vers, i'ay iugé à propos de la comprendre en cette remarque, pour empescher qu'on ne s'y trompe.

Auec, & *auecque*, sont tous deux bons, & ne sont pas seulement commodes au Poëtes pour allonger ou accourcir leurs Vers d'vne syllabe selon la necessité qu'ils en ont, mais encore à ceux qui escriuent en Prose auec quelque soin de satisfaire l'oreille, soit pour former la iuste mesure d'vne periode, soit pour les ioindre aux mots auec lesquels ils rendent le son plus doux, & la prononciation plus aisée, soit enfin pour empescher dans la Prose la mesure des Vers. Ie ne voudrois iamais escrire *auec vous*, mais tousiours *auecque vous*, à cause de la rencontre de ces deux rudes consones *c* & *v*, ce qui a donné lieu sans doute à ajouster, *que*, apres *auec*, puis qu'aussi bien on ne sçauroit prononcer *auec vous*, que de la mesme façon que l'on prononce *auecque vous*, mais ceux qui lisent auoüeront que rencontrant

eſcrit *auec vous*, cela leur fait peine, & qu'au contraire ils ſont bien aiſes de trouuer *auecque vous*, dequoy ie me raporte à l'experience d'vn chacun. Il y a donc des conſones deuant leſquelles il faut dire *auec* & d'autres, deuant leſquelles il faut dire *auecque*, pour la douceur de la prononciation. Il ne ſeroit pas beſoin de les diſtinguer icy, puis qu'il ſuffit de conſulter ſa langue & ſon oreille pour cela, neantmoins il n'y aura point de mal de le faire par l'ordre alphabetique des conſones.

Deuant le *b*, il eſt mieux de dire & d'eſcrire *auec*, qu'*auecque*, comme *auec vn bon paſſeport, auec beaucoup de peine*.

Deuant le *c*, *auec*, eſt mieux qu'*auecque* comme *auec ces hommes, auec cette femme*, parce que les deux *c* ſe rencontrant, viennent à ſe ioindre, & adouciſſent & facilitent la prononciation.

Deuant le *d*, *auec*, comme *auec deux ou trois de mes amis*.

Deuant l'*f*, *auecque*, eſt mieux qu'*auec*, comme *auecque frayeur*, & cette queuë de *que* y eſt ſi neceſſaire, que vous ne le ſçauriez preſque prononcer ſans cela, & quand vous ne le voudriez pas prononcer, il ſemble à ceux qui vous eſcoutent que vous le prononciez.

Deuant le *g*, *auec*, parce que le *c*, & le *g*, s'accommodent fort bien enſemble, & s'vniſſent comme freres *auec grace, auec gloire, auec grand*.

Deuant *h*, conſone *auecque*, pour faciliter l'aſpiration de l'*h*, comme *auecque honte, auecque hardieſſe*, & vous ne ſcauriez vous empeſcher de prononcer le *que*, ny faire quand vous ne le prononceriez pas, qu'on ne croye que vous le prononciez.

Deuant *i*, consone, *auecque*, comme *auecque ioye*, *auecque ialousie*.

Deuant *l*, *auecque*, comme *auecque luy*, *auecque loüange*.

Deuant *m*, *auecque* comme *auecque moy*, *auecque mes amis*.

Deuant *n*, *auecque*, comme *auecque nous*.

Deuant *p*, *auecque*, comme *auecque peu de gens*, *auecque peu de soin*.

Deuant *q*, *auec*, parce que le *c*, s'accorde fort bien auecque le *q*, comme *auec quelqu'vn de mes amis*.

Deuant *r*, *auecque*, comme *auecque raison*.

Deuant *s*, *auec* comme *auec soin*, car l'*s*, se prononce comme le *c*, auec la virgule en bas, & ces deux lettres se ioignent fort bien.

Deuant *t*, *auecque* comme *auecque trouble*, *auecque tranquillité*.

Deuant *v*, consone, *auecque*, comme nous auons desia dit, *auecque vous*, *auecque vistesse*.

Deuant *x*, *auec*, comme *auec Xerxes*, parce que le *c*, & l'*x*, tiennent quelque chose de la nature l'vn de l'autre qui les vnit aisément.

Deuant *z*, *auec*, comme *auec zele*, parce que le *c* & le *z* se ioignent aisément aussi.

Ce n'est pas que ce soit vne faute, quand on n'obseruera pas tout cela, mais il y aura sans doute moins de perfection, & que couste-t-il de l'obseruer ? Ni ie n'approuue ceux qui ne se seruẽt iamais que d'*auec*, ni ceux qui ne se seruẽt iamais que d'*auecque*, car nous auons de grands Escriuains, qui le partagẽt ainsi. Et sãs parler de la diference des consones, à quel propos cette adjonction de *que*, deuant les voyelles, elle y est absolumẽt inutile à cause de l'elision, *auec amour*, *auec*

enuie, *auecque interest*, *auec ombre*, *auec vtilité* ? Pourquoy *auecque*, deuant tous ces mots? C'est pourquoy ie m'estonne que M. de Malherbe ait entierement renoncé à *auec*, pour ne dire iamais qu'*auecque*, ne pouuant euiter par ce moyen de rudes cacophonies, comme quand il s'en sert deuant *qui quoy*, *quelque*, & autres semblables, *auecque quelque trouble*, dit-il, en vn certain endroit, quelle oreille peut souffrir *auecque qui*, *auecque quoy*? ny qu'on le mette deuant ces syllabes *ca*, *co*, & *cu*, comme *auecque carosse*, *auecque copie*; ou *auecque compagnie*, *auec curiosité*. I'ay oüy dire à vne Dame de la Cour *auecque qui*, M. de Malherbe l'a dit. Au reste, il faut tousiours prononcer le *c*, d'*auec*, deuant quelque lettre qui se rencontre, & se garder bien de dire *aué moy*, *aué vn de mes amis*, *&c.* comme prononcent plusieurs.

Exemple.

CE mot est masculin sans difficulté, mais i'en fais vne remarque, parce qu'à Paris dans la ville on le fait ordinairement feminin, & l'erreur vient apparemment de ce que *exemple* est de ce dernier genre, quand il signifie *le patron*, ou *le modelle d'escriture*, que les Maistres Escriuains donnent aux enfans pour leur apprendre à escrire. *De belles exemples*. I'ay dit dans la ville, parce qu'à la Cour on ne l'a iamais fait que masculin, *donner bon exemple*, *de bons exemple*.

Faire piece.

CEtte façon de parler qui est si fort en vogue depuis quelques années à Paris, d'où elle s'est

respanduë par toutes les Prouinces de la France, bien loin d'estre si excellente que la croyent ceux, qui en pensent orner leur langage, & affectent d'en vser à tous propos comme d'vn terme de la Cour, qu'au contraire ie leur declare de la part de tous ceux qui sçauent bien parler & écrire, qu'il n'y en a point de plus mauuaise en toute nostre langue, ni qui leur soit plus desagreable. Ie dis mesme que la Cour en sa plus saine partie ne la peut souffrir, & qu'entre tous les mots & toutes les phrases qu'elle condamne, celle-cy se peut dire l'objet principal de son auersion. Mais voyons si cette auersion est de la nature de celles, qui sont bien souuent sans fondement, & examinons la chose auec equité, bien qu'en matiere de langage il suffit que plusieurs des meilleurs iuges de la langue rejettent vne façon de parler, pour nous obliger à ne nous en seruir plus, sans qu'il soit besoin d'en rechercher les raisons. *Piece*, en cette phrase veut dire deux choses, si ie ne me trompe; l'vne c'est *vne malice inuentée contre quelqu'vn pour luy nuire*, & l'autre, *vn tour que l'ō fait ingenieusemēt à quelqu'vn, non pas pour luy nuire, mais pour se ioüer* En tous les deux vsages, c'est vne signification figurée, qu'on a tirée, cōme ie crois, d'*vne piece de theatre*, cōme si l'on vouloit dire, que tout de mesme qu'on inuente des sujets de Tragedie, ou de Tragicomedie, de Comedie, & mesmes de *farce*, pour diuertir le monde, & que ces intentions-là s'appellent *des pieces de theatre*, aussi ce que l'on inuente contre vne persōne, soit pour luy faire du mal, pour s'en ioüer, & s'en diuertir, s'apelle *vne piece*, & inuenter ces choses-là, s'appelle *faire vne piece*: des-là ie laisse à iuger à ceux qui se cōnoissēt aux

bonnes figures,& aux belles manieres de parler, si celle-cy est du nombre,& si elle n'est pas tirée de bien loin. *Vne piece de theatre*, s'appelle *piece*, parce que *piece* veut dire *ouurage*, comme qui diroit *vn ouurage de theatre*; Car tous les ouurages, soit des mains, soit de l'esprit, s'appellent *pieces*, & pour dire *voilà vn bel ouurage*, on dit *voilà vne belle piece, voilà vne riche piece*, de sorte que *piece*, mesme en matiere de theatre, ne veut dire qu'*ouurage*. Il y a donc vne grande violence à transferer ce mot là au sens qu'on luy dóne lors que l'on dit *faire piece*, & ie m'asseure que Quintilien n'auroit pas trouué en céte metaphore toutes les conditions qu'il demande, & que nos Maistres ont obseruées. Mais ce qui acheue de la rendre insupportable, c'est la phrase *faire piece*; car encore si l'on disoit *faire vne piece*, au lieu de deux mots, il n'y en auroit qu'vn parce que l'on se tiendroit au moins dans les termes d'vne construction reguliere; mais vne personne de grande conditió qui parle parfaictemét bien, a accoûtumé de dire que cette phrase *faire piece*, est le plus cruel supplice qui ait encore esté inuenté en ce genre là contre les oreilles delicates. Il n'appartient qu'à celuy qui a dit le premier *il a esprit, il a cœur, il a esprit & cœur*, d'auoir enrichi nostre langue de cette belle locution *faire piece*, sur tout dans la construction qu'on luy donne, en disant *il m'a fait piece*, qui est comme le comble & le couronnement d'vn si bel ouurage. Mais c'est trop s'arrester à vne chose, qui n'en vaut pas la peine.

Acheter.

IE ne ferois pas cette remarque, si ie n'auois oüy plusieurs hommes dans la chaire, & dans le barreau prononcer mal ce mot, & dire *aictter*, pour *achcter*; mais ce qui m'estonne dauantage, c'est que ie ne vois personne qui les reprenne d'vne faute si euidente. Ce defaut est particulier à Paris, c'est pourquoy ce sera leur rendre vn bon office que de les en auertir.

Eu.

CE mot du preterit parfait d'*auoir*, *i'ay eu, tu as eu, &c.* n'est qu'vne syllabe, qui est vne des diphtongues de nostre langue; neantmoins plusieurs font cette faute de prononcer *eu*, en faisant de chaque lettre vne syllabe, comme si l'on escriuoit *eu*, auec deux points, pour en faire deux syllabes.

En mon endroit, à l'endroit d'vn tel.

CEs façons de parler, par exemple, *ie ne seray iamais ingrat en vostre endroit*, *en son endroit*, *&c. il faut estre charitable à l'endroit des pauures*, ne sont plus du beau langage, comme elles l'estoient du temps de M. de Coëffeteau. On dit tousiours *enuers*.

Auant que, deuant que.

TOus deux sont bõs, M. Coeffeteau a tousiours escrit *deuant que*, mais *auant que* est plus de

la Cour, & plus en vsage: L'vn & l'autre deuant l'infinitif demãde l'article *de*, par exemple il faut dire *auant que de mourir*, & *deuant que de mourir*, & non pas *auant que mourir*, ny *deuant que mourir*, & beaucoup moins encore *auant mourir*, comme disent quelques-vns en langage barbare.

Croistre.

CE verbe est neutre & non pas actif, & iamais M. Coëffeteau ny aucun de nos Autheurs en Prose ne l'a fait que neutre: mais nos Poëtes pour la commodité des Vers s'emancipent & ne feignent point de le faire actif, quand ils en ont besoin.

Qu'à des cœurs bien touchez tarder la iouyssance,
C'est infailliblemnent leur croistre le desir.

dit M. de Malherbe. Et en cet exemple il faut noter qu'il s'est encore donné la mesme licence au verbe *tarder* qui est aussi neutre, & non pas actif, comme est son composé *retader*, Il faut donc dire *accroistre* en Prose, quand on a besoin de l'actif, & non pas *croistre*.

Fournir.

IL y a trois constructions differentes, car on dit *la riuiere leur fournir le sel*, *leur fournit du sel*. & *les fournit de sel*, qui est le meilleur & le plus elegant des trois.

Rien autre chose.

PLusieurs croyent que cette facon de parler, quoy que familiere à quelques excellens Au-

theurs, ne vaut rien. Par exemple, si l'on dit *les paroles ne sont rien autre chose que les images des pensées*, ils soustinnent que c'est mal parler, & qu'il faut dire, *les paroles ne sont autre chose que les images des pensées*, ou *les paroles ne sont rien que, &c.* qu'il suffit de l'vn ou de l'autre, & que si on les met tous deux, l'vn est repondant, Mais il y a beaucoup d'endroits, ou pour exaggerer, il est necessaire de dire, *rien autre chose*, par exemple nous dirons, *mais quand il parle ainsi que veut-il dire ? rien autre chose Messieurs, sinon, &c.* Il est donc emphatique en certains endroits, mais pour l'ordinaire il est bas, & l'autre façon de parler sans dire *rien*, est elegante.

Quoy qu'il arriue, quoy qu'il en soit.

C'Est ainsi qu'il faut dire, & non pas *quoy qui arriue*, comme disent plusieurs ; Car ce *quoy que*, est le *quid* des Latins. Et c'est pourquoy l'on dit *quoy que c'en soit*, & *quoy qu'il en soit*, & qu'apres *quoy* il faut dire *que*, & non pas *qui*. M. Coëffeteau dit tousiours, *quoy que c'en soit*, & M. de Malherbe dit tantost, *quoy que c'en soit*, & tantost, *quoy qu'il en soit*, ils sont tous deux bons, mais le dernier, *quoy qu'il en soit*, est beaucoup plus en vsage aujourd'huy, & plus doux.

Il m'a dit de faire,

CEtte façon de parler est venuë de Gascogne, & s'est introduite à Paris ; mais elle ne vaut rien. Il faut dire *il m'a dit que ie fisse*. Ce qui a dóné lieu à cette erreur vray-semblablement, c'est que l'on a accoustumé de dire, *il m'a cōmandé de*

faire, *il m'a prié de faire*, *il m'a coniuré de faire*, *il m'a chargé de faire*;car ce seroit mal dit *il m'a commandé que ie fisse*, *il m'a prié que ie fisse*, &c. aussi des autres.

Aoust.

CE mot ne fait qu'vne syllabe,qui est triphtongue, qu'ils appellent, c'est à dire,composée de trois voyelles. Elle se prononce donc, comme si l'on écriuoit *oust*,& qu'il n'y eust point d'*a*, Car ceux qui prononcent *a-oust*, comme fait le peuple de Paris,en deux syllabes,font la mesme faute,que ceux qui pronõcent *ayder*, en trois syllabes *a-y-der*,quoy qu'il ne soit que de deux.

Appareiller.

BIen que ce mot soit vn terme de marine, & de l'art de la nauigation,il est neantmoins passé en vsage commun, & est entendu presque de toute la Cour. Il signifie *se preparer à faire voile*, *&* *à se mettre en mer*.Ce verbe est tousiours neutre, & iamais on ne dit *s'appareiller*, comme l'on dit se preparer, n'y *appareiller vn vaisseau*, mais on dit simplement *appareiller*,comme *on appareilloit lors qu'il suruint vne tempeste*, *&c.*

Il n'y a rien de tel, il n'y a rien tel.

TOus deux sont bons, & il semble qu'en parlant on dit plustost *il n'y a rien tel*, que l'autre, mais qu'en écriuant, on dit plutost *il n'y a rien de tel*. Pour moy, ie voudrois tousiours écrire ainsi.

Fort, court.

CEs deux adiectifs ont vn vsage assez estrange, mais qui est bien François. C'est qu'vne femme parlant, dira tout de mesme qu'vne hõme. *ie me fais fort de cela*, & non pas *ie me fais forte*, Elle dira aussi, *en parlant ie suis demeurée court* & non pas *courte*. Il est du nombre pluriel, comme du genre feminin; car il faut dire aussi, *ils se sont fort de cela*, & non pas *ils se font forts, ils sont demeurez court*, & non pas *courte*. En ces phrases ces deux mots sont indeclinables, & mis comme aduerbialement. Voyez *incognito*.

De, article du genitif.

CEt article veut tousiours estre joint immediatement à son nom, sans qu'il y ait rien d'estranger entre deux, qui les separe, par exemple, *i'ay suivi en cela l'auis de tous les Iurisc õsultes, & de presque tous les Casuistes* Ie dis que, *& de presque tous les Casuistes*, n'est pas bon, & qu'il faut que *de*, soit attaché à son nom *tous*, & qu'on écriue *& de tous les Casuistes*. Mais que deuiendra *presque*? où le mettra-t-on? car il le faut dire necessairement. Ie répons que ce sont deux choses de cõdamner vne façon de parler comme mauuaise, & d'en substituer vne autre en sa place, qui soit bõne. Les Maistres m'ont appris que cette façon d'écrire *& de presque tous les Casuistes*, est vitieuse, ie m'acquite de mon deuoir, en le declarant au public, sans que ie sois obligé de reparer la faute. Neantmoins il me semble qu'on la peut euiter en disant, *i'ay suiui le sentiment de tous les*

Iurisconsultes, & presque de tous les Casuistes, ou bien, *& de la plusspart des Casuistes*, ou *& de la plus grand'part des Casuistes.*

Le pronom demonstratif auec la particule, là.

IAmais on ne doit vser du pronom demonstratif auec la particule *là*, quand il est immediatement suiuy du pronom relatif *qui*, ou *lequel*, aux deux genres & aux deux nombres. Exemple, *ceux-là qui aiment Dieu, gardent ses commandemens.* C'est tres-mal parler, il faut dire *ceux qui aiment Dieu* & ainsi des autres. Mais quand le pronom relatif est separé du demonstratif par vn verbe qui est entre deux, alors il faut mettre la particule *là*, comme *ceux-là se trompent, qui croyent*, *&c.* Il n'est pas croyable combien de gens manquent à cela. Ie ne sçay s'il est permis aux Poëtes de s'en dispenser à l'imitation de celuy qui a dit,

Mais qu'il soit vne amour si forte,
Que celle-là que ie vous porte,

Mais ie sçay bien qu'en Prose la reigle est inuiolable, & qu'en Vers, l'oreille est d'autant plus choquée de cette façon de parler, que la Poësie doit estre plus douce que la Prose. Qui oseroit nier qu'il ne soit mieux dit en prose & en vers, *qu'il soit vne amour plus forte, que celle que ie vous porte*, que non pas, *que celle-là que ie vous porte.*

Dautant que, pour *parce que.*

IE ne croyois pas faire cette remarque, comme la iugeant inutile, & m'imaginát qu'il n'y auoit

que les Imprimeurs qui missent vne apostrophe à *d'autant que*, quand il signifie *parce que* : mais voyant que cette erreur se rend commune,& cõme vniuerselle, il est necessaire d'en dõner auis pour empescher qu'elle ne s'establisse tout à fait ; Car encore qu'il sẽble que cela importe peu d'y mettre vne apostrophe,ou de ne l'y mettre pas, si est-ce que l'on se relasche tantost en vne chose,tantost en vne autre,pour petite qu'elle soit,à la fin,cõme ie l'ay desia dit ailleurs,tout sera corrompu.Outre que ie ne demeure pas bien d'accord, que ce soit si peu de chose que d'empescher vne equiuoque, *d'autant que*, auec vne apostrophe voulant dire toute autre chose, comme chacun sçait,que *dautant que*,ainsi ortographié.Quand ie diray donc, *d'autant que ie suis heureux d'vn costé, ie suis malheureux de l'autre*, en l'écriuant ainsi, ce *d'autant que*, est vn terme de comparaison entre le bon-heur que i'ay d'vn costé & le mal-heur que i'ay de l'autre ; C'est pourquoy si ie veux dire *d'autant que*,pour *parce que*,& que j'y mette vn apostrophe,ceux qui liront *d'autant que ie suis heureux d'vn costé*, ne sçauront en quel sens le prẽdre sans estudier ce qui va deuant & ce qui va apres pour s'en éclaircir.Sur quoy il faut alleguer l'oracle de Quintilien fulminãt contre les equiuoques,quels qu'ils soyent sans exception,&prier le lecteur de s'en vouloir ressouuenir en tous les endroits de ces Remarques,où ce vice est condãné. *Vitanda*,dit il,*in primis ambiguitas,non hac solùm, de cuius genere suprà dictum est, quæ incertum intellectum facit, vt Chremetem audiui percussisse Demeam ; sed illa quodque, quæ etiamsi turbare non potest sensum, in idem tamen verborum vitium incidit, vt si quis dicat visum*

à se hominem librum scribentem ; nam etiamsi librum ab homine scribi pateat, malè tamen composuerat, faceràtque ambiguum quantùm in ipso fuit.

Vn certain vsage du pronom demonstratif, & qui est necessaire.

PEu de gens y prennent garde, s'ils ne sont versez en la lecture des bons Autheurs. Exemple, *il recompensa ceux de ses seruiteurs qui l'auoient bien serui.* Ie dis que quand on ne veut pas parler generalement de tous, mais de quelques vns seulement qui sont partie du tout, comme en cét exemple, il faut necessairement vser de ce pronom; Autrement on ne s'expliqueroit pas; Car si pour exprimer cela, on dit simplement, *il recompensa ses seruiteurs qui l'auoient bien serui*, qui ne voit que cette expression est defectueuse, & que l'on ne dit pas ce que l'on veut dire, puis que l'on pretend faire vne restriction du general, c'est à dire, resteindre la recompense à ceux des seruiteurs seulement qui ont bien seruy, & que neantmoins en disant *il recompensa ses seruiteurs, qui l'auoient bien serui*, on entendra qu'il recompensa tous ses seruiteurs qui tous l'auoient bien serui. Il n'est pas besoin de donner des exemples de cét vsage, ils sont frequens dans Amiot, & dans tous nos bons Autheurs anciens & modernes. Mais outre que cette façon de parler est necessaire pour exprimer de semblables choses, elle a encore fort bonne grace; & est bien Françoise.

Quiconque.

QVand on a dit, *quiconque*, il ne faut pas dire *il*, apres, quelque distance qu'il y ait entre-deux, par exemple *quiconque veut viure en homme de bien & se rendre heureux en ce monde & en l'autre, doit, &c.* &c. non pas il doit.

Bel, & beau.

TOus ces adiectifs qui ont deux terminaisons en *el*, & en *eau*, selon qu'ils sont suiuis d'vne voyelle ou d'vne consone, comme *bel*, & *beau*, *nouuel*, & *nouueau*, ne prennent pas leur terminaison *el*; indifferemment deuant toutes sortes de mots qui commencent par vne voyelle, mais seulement deuant les substantifs, ausquels ils sont joints: par exemple *vn bel homme*, est bien dit, mais si l'on disoit, *il est bel en tout temps*, il ne vaudroit rien, il faut dire *beau en tout temps*. Ainsi on dit *nouuel an*, & l'on ne dit pas *nouuel à la Cour*, pour dire *vn homme nouueau à la Cour*. Cette reigle n'a point d'exception que ie sçache. Deuant l'*h* consone, on le met comme deuant les autres consones, *beau harnois*, & non pas *bel harnois*.

Au demeurant.

CE terme, du temps de M. Coëffeteau, & plusieurs années apres sa mort, a esté en grand vsage parmy les bons Autheurs, pour dire *au reste*, mais il a vieilly depuis peu, & ceux qui écriuent purement, ne s'en seruent plus. I'ay

tousiours regret aux mots & aux termes retrenchez en nostre langue, que l'on appauurit d'autant, mais sur tout ie regrette ceux qui seruent aux liaisons des periodes, comme celuy-cy, parce que nous en auons grand besoin, & qu'il les faut varier.

Bigearre, bizarre.

TOus deux sont bons, mais *bizarre* est tout à fait de la Cour, en quelque sens qu'on le prenne. Aussi la prononciation de *bizarre*, auec vn z, est beaucoup plus douce & plus agreable, que celle de *bigearre*, auec le *gea*; M. Coëffeteau a tousiours écrit *bizarre*. Les Espagnols disent aussi *bizarro*, mais ce mot signifie parmy eux *leste & braue* ou *galand*. En François selon la raison, il faudroit dire *bigearre*, parce que *bigearre* vient de *bigarrer*, & *bigarrer*, selon quelques vns, vient du *bis variare*.

De, & des articles.

IE doutois si i'en ferois vne Remarque, mon dessein n'estant que d'en faire sur les choses, qui sont tous les iours en question & en dispute, mesme parmi les gẽs de la Cour, & nos meilleurs Escriuains. Il ne me sembloit pas que celle-cy deust estre mise en ce rang, comme en effet, il n'y a gueres de personnes qui ayent tant soit peu de soin d'apprendre à bien parler & à bien écrire, qui ne sçachent ce que ie vais remarquer Neantmoins ayant consideré, que dans la pluspart des Prouinces on y manque, & que parmy ce nombre infiny d'escriuains qui sont en France, il

y en vne bonne partie, qui n'y prennent pas garde, j'ay iugé cette Remarque necessaire. Au nominatif,& à l'accusatif *de*, se met deuant l'adjectif, & *des* deuant le substantif : par exemple on dit, *il y a d'excellens hommes*, & *il y a des hommes excellens*, *ce pays porte d'excellens hommes*, & *porte des hommes excellens* & non pas *il y a des excellens hommes*, ni *il y a d'hommes excellens*, & ainsi de l'autre. C'est vne reigle essentielle dans la langue. I'ay dit que c'estoit au nominatif & à l'accusatif qu'elle auoit lieu parce qu'au genitif & à l'ablatif, il n'en va pas ainsi. Car on dit *la gloire des excellens hommes*, & *on l'a despoüillé des belles charges qu'il possedoit*.

Encliner.

QVelques-vns, & mesmes à la Cour, disent *encliner*, au lieu d'*incliner*, fondez sur ce que l'on dit *enclin*. Mais il ne s'ésuit pas que l'on doiue dire *encliner*. En matiere de langues, il n'y a point de consequence entre le mot fermé, & celuy dont il se forme, comme par exemple on dit *ennemy*, auec vn *e*, & *inimitié*, auec vn *i*, *entier*, & *integrité*, *parfait*, & *imperfection*, & ainsi de plusieurs autres. M. Coëffeteau a tousiours écrit *encliner*, M. de Malherbe aussi, en quoy ils n'ont pas esté suiuis, presque tout le monde disant & écriuant, *incliner*.

Accueillir.

M. Coëffeteau & plusieurs autres bons Autheurs encore apres Amiot, se seruent ordinairement de ce mot en mauuaise part, & disent

accueilly de la tempeste, accueilly d'vne fiévre, accueilly de la famine, accueilly de toutes sortes de malheurs. Il y a quelques endroits en France, particulierement le long de la riuiere de Loire, où l'on vse de cette façon de parler. Mais elle n'est pas si ordinaire à la Cour. On s'en sert plustost en bonne part, & l'on dit par exemple, *il a esté accueilly fauorablement. Accueil*, ne se dit iamais aussi qu'en bonne part, si l'on n'y adjouste, *mauuais.*

Apres.

CE mot deuant vn infinitif pour denoter vne action presente & continuë, est François; mais bas, il n'en faut iamais vser dans le beau stile. Exemple, M. de Malherbe parlant de certains Vers dit, *Ie suis apres de les acheuer*; & en vn autre endroit, *la nature est tousiours apres à produire de nouueaux hommes*; encore, *il estoit apres de faire que dans peu de temps il seroit son allié.* Il en vse fort souuent, tantost auec la particule *de*, tantost auec la preposition *a*, & tantost aussi sans verbe ensuite, comme quand il dit; *les liures n'en apprenent rien, ie m'asseure que les Q. que vous me dites estre apres, en sçauent aussi peu.*

Se condouloir.

SE *condouloir auec quelqu'vn de la mort d'vne personne, ou de quelqu'autre mal-heur*, est fort bien dit, & nous n'auons point d'autre terme en nostre lãgue pour exprimer cet office de charité, ou de ciuilité, que la misere humaine rẽd si frequẽt dans le mõde. M. de Malherbe a dit *rendre les deuoirs de condoleãce*, mais cette façon de parler n'est

plus de bel vsage, & *condoleance*, semble auiourd'huy vn estrange mot.

Comme, comment, comme quoy.

COmmençons par le dernier; *comme quoy*, qui est vn terme nouueau, qui n'a cours que depuis peu d'années, mais qui est tellement vsité, qu'on l'a à tous propos dans la bouche. Apres cela, on ne peut pas blasmer ceux qui l'escriuent mesme à l'exemple d'vn des plus excellens & des plus celebres Escriuains de France, qui s'en sert d'ordinaire pour *comment*, *comme quoy*, dit-il, *n'estes-vous point persuadé*, pour dire, *comment n'estes vous point persuadé*. Mais pour moy, j'aimerois mieux dire, *comment*, selon cette reigle generale, *qu'vn mot ancien, qui est encore dans la vigueur de l'vsage, est incomparablement meilleur à écrire, qu'vn tout nouueau, qui signifie la mesme chose*. Ces mots qui sont de l'vsage ancien & moderne tout ensemble, sont beaucoup plus nobles & plus graues, que ceux de la nouuelle marque. Quand je parle des mots, i'entens aussi parler des phrases. Ce n'est pas que ie ne me voulusse seruir de *comme quoy*, qui a souuent bonne grace, mais ce ne seroit gueres que dans vn stile familier.

Comment, & *comme*, sont deux, & il y a bien peu d'endroits, où l'on se puisse seruir indifferémment de l'vn & de l'autre. Il est certain que par tout où l'õ a accoustumé de dire, *comme quoy*, on ne peut faillir de dire, *comment*, au lieu que si l'on disoit, *cõme*, ce pourroit bien estre vne faute. On peut pourtant dire quelquefois, *comme* & *comment*, par exẽple, *vous sçauez comme il faut faire*, & *commẽt il faut faire*. M. de Malherbe disoit tousiours

comme, en quoy il n'est pas suiuy car il n'y a point de doute que lors que l'on interroge, ou que l'on se sert du verbe, *demander*, il faut dire, *comment*, & non pas *comme*. Ce seroit fort mal dit, *demandez-luy comme cela se peut faire*, mais *demandez-luy comment*, & *comme estes-vous venu*, au lieu de dire, *comment estes-vous venu?* & ainsi des autres.

Guere, gueres, de naguere, de nagueres.

ON dit *guere*, & *gueres* auec *s*, & sans *s*, *de naguere*, ou *de nagueres*, commence à vieillir, & l'on dit plustost, *depuis peu*, comme *qui estoit arriué depuis peu*, au lieu de dire, *qui estoit de nagueres arriué*, ainsi que M. Coeffeteau & plusieurs autres ont accoustumé d'écrire, mais on peut fort bien dire, *qui estoit nagueres arriué*, sans dire, *de nagueres*. *Nagueres* se doit ortographier de cette façon en vn seul mot, & non pas *n'agueres*, auec les marques de son origine & de sa composition.

Compagnée pour *compagnie*.

CE mot est barbare, s'il en fut iamais, & neantmoins il est tous les iours dans la bouche & dans les écrits d'vne quantité de gens qui font profession de bien parler & de bien écrire, ce seroit estre peu officieux de n'en faire pas vne remarque, & de ne pas declarer que *compagnée*, en quelque sens qu'on le prenne, ne vaut rien, & qu'il faut tousiours dire, *compagnie*. Ie n'ay peu m'imaginer ce qui a donné lieu à vne faute si grossiere, si ce n'est le verbe *accompagner*, qui dans le commerce ordinaire de la societé ciuile,

a son plus grand vsage à l'infinitif,& au preterit, où il fait sonner l'*e* comme quand on dit, *il le faut accompagner*, *il l'est allé accompagner*, *ie l'ay accompagné*, *il m'a accompagné*. En effet si l'on y prend garde, on trouuera qu'on se sert cent fois de ces deux mots, & encore d'vn troisiéme, qui est le participe passif *accompagné*, pour vne fois ou deux, que l'on dira *accompagnoit*, ou *accompagna*, ou quelqu'autre temps qui ne termine pas en *e*. Car *accompagne*, encore que l'*e* en soit feminin, ne laisse pas de contribuer aussi bien que le masculin à la corruption du mot, & d'estre cause auec quelque vray-semblance que l'on a dit, *compagnée*, pour *compagnie*. Ie ne sçay si le nom feminin *compagne*, n'y a point encore aydé; Il y a quelque plaisir meslé d'vtilité, de considerer les voyes & la naissance d'vne erreur, & quand on a releué vne personne, encore est on bien aise de voir ce qui l'a fait tomber.

Bien faiteur, bienfaicteur, bienfacteur.

B*Ienfaiteur*, est le meilreur, c'est comme il faut écrire, & comme il faut prononcer. *Bienfaicteur*, auec le *c*, passe encore, pourueu qu'on ne prononce pas le *c*, mais *bienfacteur*, selon l'opinion des plus delicats, ne vaut rien quoy que plusieurs disent, ainsi l'on dit *malfaiteur*, & *malfaicteur*, sans prononcer le *c*, & non pas *malfacteur*.

Bestail, & bestial.

TOus deux sont bons, mais *bestail*, est beaucoup meilleur. Il semble que *bestial* est plus

dans l'vſage de la compagne, & que l'autre eſt plus de la ville & de la Cour.

Eſchapper.

CE verbe a trois regimes differens pour vne meſme ſignification, on dit *eſchapper d'vn grand danger*, & *eſchapper vn grand danger*, qui eſt plus elegant que l'autre, & l'on dit auſſi, *eſchapper aux ennemis, eſchapper aux embuſches*, qui eſt encore vne fort belle façon de parler.

Il eſt, il n'eſt, pour *il y a, il n'y a.*

C'Eſt vne phraſe qui eſt fort familiere à M. de Malherbe, il eſt vray qu'*il n'eſt*, pour *il n'y a*, eſt beaucoup meilleur & plus en vſage, que *il eſt*, pour *il y a*, en l'affirmatiue. Par exemple, *il n'est point d'homme ſi ſtupide, qui ne reconnoiſſe vne diuinité*, eſt bien meilleur, que de dire, *il n'y a point d'homme ſi ſtupide.* Mais ſi ie diſois, *il eſt des herbes ſi venimeuſes, qu'elles font mourir ſubitement*, à mon auis ie ne dirois pas ſi bien que ſi ie diſois, *il y des herbes, &c.* Il faut remarquer, que l'on ne dit pas touſiours, *il n'eſt*, pour *il n'y a*; car l'on ne dira pas, *il n'eſt qu'vn an*, pour dire, *il n'y a qu'vn an*, ny *il n'eſt que deux perſonnes*, pour dire, *il n'y a que deux perſonnes*. On le dit ſeulement, ou quand il eſt ſuiui de *point*, comme en l'exemple que nous auons donné, *il n'eſt point d'homme ſi ſtupide*, ou quand il eſt ſuiui de la conionction *que*, jointe à la prepoſition *de*, auec vn infinitif, comme, *il n'eſt que de ſeruir Dieu*, ou auec *rien de*, comme, *il n'eſt rien de tel que de, &c.* quoy qu'il ſemble qu'à l'égard de la phra-

ſe, ce ne ſoit qu'vne meſme choſe de dire, *il n'eſt que de ſeruir*, & *il n'eſt rien de tel que de ſeruir*. Voila ſes trois principaux vſages. Ie ne ſçay s'il y en a encore quelque autre. Il y a grande apparence, que ç'ont eſté nos Poëtes, qui pour euiter la rencontre des voyelles, ont introduit, ou du moins confirmé l'vſage de ces façons de parler, ſi neceſſaires en vn infinité de rencontres.

Parricide, fratricide.

ON ne ſe ſert pas ſeulement de ce mot pour ſignifier celuy qui a tué ſon pere, comme la compoſition du mot le porte, mais pour tous ceux qui commettent des crimes enormes & dénaturez de cet eſpece: tellemet qu'on le dira auſſi bien de celuy qui aura tué ſa mere, ſon Prince, ou trahi ſa patrie, que d'vn autre qui auroit tué ſon pere; car tout cela tient lieu de pere. Il y en a meſme qui s'en ſeruent pour vn frere, ou pour vne ſœur; car ceux qui diſent *fratricide* parlent mal, & compoſent vn mot qui n'eſt pas François. Ainſi l'on dit *patrimoine*, du bien meſmes, qui vient du coſté de la mere. Il n'eſt pas queſtion de s'attacher à l'origine de *parricide*, pour ne s'en ſeruir qu'au pere, l'vſage l'a eſtendu à tout ce que ie viens de dire.

Cupidité.

M. Coëffeteau a touſiours dit *cupidité*, & iamais *conuoitiſe*, M. de Malherbe en vſoit auſſi: mais aiourd'huy ie ne vois plus aucun de nos bons Ecriuains qui en vſe, ils diſent tous *conuoitiſe*, *vne trop grande conuoitiſe de regner*

Conquere.

IL *ne tient qu'à luy*, quelqu'vn de nos meilleurs Eſcriuains, *qu'il ne conquere toute la terre.* Ie ne crois pas que ce mot ſoit bien en ce temps-là. Le verbe *conquerir*, eſt anomal, & quand il ſe coniugueroit au temps dont eſt *conquere*, il me ſemble qu'il faudoit dire *conquiere*, parce que ce verbe prend l'*i*, en quelques endroits de ſa coniugaiſon comme nous diſons *conquerons*, *conquerez*, *conquierent* & non pas *conquerent*.

Portraict, pourtraict.

IL faut dire *portrait*, & non pas *pourtrait* auec vn *u*, comme la pluſpart ont accouſtumé de le prononcer, & de l'eſcrire. Il eſt vray qu'on a fort long-temps prononcé en France l'*o* ſimple comme s'il y euſt eu vn *u* aprés, & que c'euſt eſté la diphthongue *ou*, comme *chouſe*, pour *choſe*, *fouſſé*, pour *foſſé*, *arrouſer*, pour *arroſer*, & ainſi pluſieurs autres. Mais depuis dix ou douze ans, ceux qui parlent bien diſent *arroſer*, *foſſé*, *choſe*, ſans *u*, & ces deux particulierement, *fouſſé*, & *chouſe*, ſont deuenus inſupportables aux oreilles delicates. Les Poëtes ſont bien aiſes que l'on ne prononce plus *chouſe*, parce qu'encore que la rime conſiſte principalement en la prononciation, ſi eſt-ce qu'ils n'ont iamais fait rimer *chouſe*, par exemple auec *ialouſe*, mais touſiours auec les mots terminez en *oſe*, comme *roſe*, tellement que toutes les fois que *choſe* finiſſoit le Vers & faiſoit la rime, s'il eſtoit employé le premier & que *roſe*, ou quelque autre mot de cette terminaiſon s'en-

ſuiuiſt, le Lecteur ne manquoit iamais de prononcer *chouſe*, qui ne rimoit pas apres auec *roſe*, & cela eſtoit egalement importun au Lecteur & au Poëte.

Filleul, fillol.

TOute la Cour dit *filleul*, & *filleule*, & toute la ville *fillol*, & *fillole*. Il n'y a pas à deliberer ſi l'on parlera pluſtoſt comme l'on parle à la Cour, que comme l'on parle à la ville. Mais outre que l'vſage de la Cour doit preualoir ſur celuy de l'autre ſans y chercher de raiſon, il eſt certain, que la diphtongue *eu*, eſt incomparablement plus douce que la voyelle *o*; c'eſt pourquoy les Courtiſans qui vont touſiours à la douceur & à la beauté de la prononciation, en quoy conſiſte vn des principaux auantages d'vne langue, diſent bien pluſtoſt *filleul*, que *fillol*. Et ie m'aſſeure que ſi l'on propoſoit à qui que ce fuſt qui ne le ſçeuſt pas, & qui euſt l'oreille bonne, de deuiner lequel des deux eſt de la Cour, ou de la ville, il n'heſiteroit point à dire, qu'indubitablement *fillol* doit eſtre de la ville, & *filleul*, de la Cour.

Eſtre auec *pour*.

PAr exemple, *il eſtoient pour auoir, encore pis*, dit vn de nos plus fameux Eſcriuains, à dire, *ils couroient fortune d'auoir encore pis*. Il eſt certain que cette façon de parler eſt tres-Françoiſe, mais baſſe. On s'en ſert encore en vn autre ſẽs, qui n'eſt pas ſi vſité, ny ſi bon, comme *ie ſuis pour ſouſtenir cette propoſition*, ainſi que l'a écrit vn de nos Au-

theurs modernes, c'est à dire, *i'ose soustenir*, ou *i'oseray soustenir cette preposition.*

Verbe substantif mal placé.

LE verbe substantif *estre* ne se doit iamais mettre en aucun de ses temps deuant le nom qui le regit. Par exemple, *& fut son auis d'autant mieux receu*; il faut dire, & *son auis fut dautant mieux receu.* Il ne faut pas dire non plus, *estant les broüillarts si espais*, mais *les broüillarts estant si espais.* I'ay fait cette remarque à cause que l'vn de nos plus celebres Escriuains parle ordinairement ainsi, & il ne le faut pas imiter en cela, c'est écrire à la vieille mode.

Date.

BEaucoup de gens disent, *le date d'vne lettre, voyons le date* il faut dire *la date*; car il est tousiours feminin, & les epithetés ordinaires de ce mot le font voir clairement; car on dit *de fraische date, de nouuelle date, de vieille date, &* iamais *de frais date, de nouueau date, de vieux date*, qui seroiẽt insupportables. Il faut écrire *date*, auec vn seul *t*, tenãt du Latin, *datũ* ou *data, supple, epistola*, & pour le distinguer encore du fruit du palmier qu'õ appelle *datte*, & qui est aussi feminin.

Seureté, seurté.

QVoy qu'en parlant il semble que l'on ne fait iamais ce mot que de deux syllabes, si est-ce qu'il est tousiours de trois, qu'il n'est pas mesme permis en vers de ne le faire que de deux.

Tousiours *seureté* & iamais *seurté*, Mais outre que la prononciation qui ne le fait paroistre que de deux syllabes, est capable de tromper ; on peut encore estre trompé par l'analogie de plusieurs autres noms, qui ne sont que de deux, comme *clarté*, *cherté*, *fierté*, *&c.* Neantmoins *seureté*, n'est pas tout à fait sans exemple ; car nous disons *pureté*, & non pas *purté*.

Dont.

CEtte particule est tres-commode & de tres-grand vsage en nostre langue. C'est vn mot indeclinable, qui conuient à tout genre, & à tout nombre, & qui s'accommode auec toutes sortes de choses sans exception, ce que ne fait pas *quoy*, comme vous verrez en son lieu. Il se met au lieu du genitif & de l'ablatif pour *duquel*, & *de laquelle*, ou *desquels*, & *desquelles* ; comme *l'homme*, ou *la femme dont i'ay espousé la fille*, *les hommes* & *les femmes dont ie vous ay parlé*. On s'en sert encore pour *dequoy*, comme *ce dont ie vous ay parlé*. Mais il faut prendre garde de n'en pas abuser, à cause qu'on en a souuent besoin : s'appelle abuser, en vser trop frequemment, Car il n'est pas croyable comme ce mot tout monosyllabe qu'il est, ne laisse pas de blesser la veuë, ou l'oüye, quand il est repeté trop souuent en vne mesme page.

Quelques-vns disent encore *dont*, pour d'*où*, comme *le lieu dont ie viens*, mais c'est tres-mal parler, il faut dire *d'où ie viens*, quoy que ce fust sa vraye & premiere signification ; car *dont*, vient de *vnde*. On dit neantmoins *la race*, ou *la maison dont il est sorti*, mieux que *d'où il est sorti*, qui toutefois est bon,

En cet exemple *dont il les sorti*, veut dire, *de laquelle il est sorti.*

Il y en a qui font scrupule de se seruir de ce mot dans la situation où vous l'allez voir en cét exemple. *C'est vn homme dont l'ambition excessiue a ruiné la fortune*, quoy qu'icy il se rapporte à *homme*, cõme signifiant *duquel*, neantmoins il a encore vn autre rapport à ce qui suit aussi biẽ qu'à ce qui precede, & ils disent que ce n'est pas parler nettement, parce que *dont*, estant proche *d'ambition*, il semble qu'il s'y rapporte, & toutefois cela n'est pas, car il se rapporte à *forrune*, & qu'ainsi ne soit, rapportez le à *ambition*, vous trouuerez que le sẽs sera imparfait, & que *fortune*, demeurera vn mot indefini, sans que l'on ait fait entendre de la fortune de qui l'on parle. Cependant la plus-part de nos meilleurs Escriuains & en Prose & en Vers n'en font nulle difficulté, tous leurs écrits en sont pleins, ie n'en donneray qu'vn exemple de M. de Malherbe,

Que peut la fortune publique
Te voüer d'assez magnifique,
Si mise au rang des immortels,
Dont la vertu suit les exemples,
Tu n'as auec eux dans nos Temples
Des Images & des Autels?

Ce *dont*, ne se rapporte pas à *vertu*, qui est proche, mais à *exemples*. C'est pourquoy ie l'ay appellé scrupule, neantmoins i'ay trouué à propos de le proposer icy, afin qu'on y prenne garde, & que chacun en vse selon son jugement. Pour moy ie voudrois autant qu'il se pourroit euiter cette equiuoque, sans que pourtant ie la voulusse condamner.

Ambitionner.

IL y a long-temps que l'on vse de ce mot, mais ce n'est pas dans le bel vsage; Ceux qui font profession de parler & d'écrire purement, l'ont tousiours condamné,&quoy que l'on ait fait pour l'introduire, ç'a esté auec si peu de succez,qu'il y a peu d'apparence qu'il s'establisse à l'auenir.On dit *affectionner*, *cautionner*,*proportionner*,& quelques autres semblables, mais ce n'est pas à dire que l'on puisse par analogie former des verbes de tous les noms terminez en *ion*;comme d'*affection*, on a fait *affectionner*,& de *caution*,*cautionner*,*&c.* Il y en a qui se disent au participe passif, dont le verbe n'est point vsité que parmy ceux qui n'ont aucun soin de la pureté du langage. Par exemple on dit, *passionné*, qui est vn tres-bon mot, mais *passionner*, actif est tres-mauuais; comme quand on dit *passionner quelque chose*, pour dire, *aimer ou desirer quelque chose auec passion.* En neutre passif *se passionner*,est excellent. On dit *intentionné*, & iamais *intentionner*, comme *mentionné*,*conditonné*, & iamais *mentionner*,*conditionner*,si ce n'est au Palais.Mais pour *ambitiõner*,il est si mauuais,que mesme il ne vaut rien au participe, & que ceux qui rejettent le verbe, rejettent aussi *ambitionné*.

Fond,& *fonds.*

CE sont deux choses differẽtes; que l'on a accoustumé de confondre,&que les Latins appellent diuersement,car *fond* sans *s*,se dit en Latin *hoc fundum*, & *fonds* auec *s*, *hic fundus. Fond*

sans *s*, est la partie la plus basse de ce qui cōtient ou qui peut contenir quelque chose, comme *le fond du tonneau, le fond du verre, le fond de la mer, le fond d'vn puis*. Les Latins selon l'opinion de Valla ne disent *fundum*, proprement que de la plus basse partie de ce qui contient ou qui peut contenir quelque chose de liquide; mais en François *fond*, a vne plus grande estenduë, & se dit aussi bien des autres choses qui ne sont pas liquides, car nous disons *le fond d'vne tour, le fond d'vn sac, le fond d'vne poche, le fond d'vn chapeau, &c. Fonds* auec *s*, est proprement *la terre qui produit les fruits propres à la nourriture de l'homme ou des animaux*, mais cette signification s'estend figurément à *tout ce qui rapporte du profit*, & à beaucoup d'autres choses encore, qu'il n'est pas à propos de dire icy: Il suffit d'auoir fait remarquer la difference des deux, afin que desormais on sçache quand il faut mettre l'*s*, ou quand il ne la faut pas mette: par exemple, il faut dire, *de fond en comble*, & non pas *de fonds en comble*, parce que *fond*, en cet endroit est la plus basse partie de l'edifice opposée à *comble*, qui est la plus haute. On dit aussi *au fond*, & *venir au fond*, & non pas *au fonds*, parce qu'on entend parler de la derniere partie que l'on atteint apres auoir penetré tout le reste. Mais on dira, *il y a vingt mil liures de rente en fonds de terre*, auec vne *s*, & non pas *en fond de terre*, sans *s*. Et de mesme dans le figuré *il n'y a point de fonds, il faut faire vn fonds, &c.* il faut dire *fonds*, & non pas *fond*, parce que ce *fonds* là vient de *fundus*, & non pas de *fundum*, le François ayant conserué l'*s*, au propre & au figuré du mot qui vient de *fundus*, & ne l'ayant pas reçeuë en celuy qui vient de *fundum*, comme il n'y en a point au Latin.

Tant & de si belles actions.

PAr exemple, *il a fait tant & de si belles actions.* Cette façon de parler a esté fort vsitée autrefois par les meilleurs Escriuains, mais aujourd'huy elle a ie ne sçay quoy de vieux & le rude, & ceux qui écriuent bien purement ne s'en seruent plus. Ils se contentent de dire *il a fait tant de belles actions*, qui est incomparablement plus doux, & qui comprend & quantité & la qualité des actions, aussi bien que si l'on disoit, *il a fait tant & des si belles actions*, car encore que l'on ne mette pas *si*, auec *belles*, on ne laisse pas d'exprimer suffisamment ce que l'on veut dire. Quelques-vns neantmoins croyent que dans le genre sublime cela fait tout vn autre effet, de dire *tant & de si belles actions*, que si l'on disoit simplement *tant de belles actions*, mais plusieurs ne sont pas de cet auis, sur tout en écriuant; car en parlant, c'est vne autre chose, & ie sens bien que la prononciation luy peut donner quelque emphase.

Quoy que l'on die, quoy qu'ils dient.

AV singulier, *quoy que l'on die*, est fort en vsage, & en parlant, & en écriuant, bien que *quoy que l'on dise*, ne soit pas mal dit: Mais *quoy qu'ils dient*, au pluriel ne semble pas si bon à plusieurs que *quoy qu'ils disent*, ie voudrois vser indifferemment de l'vn & de l'autre. Il y en a qui disent *quoy que vous diiez*, pour dire *quoy que vous disiez*, mais il est insurportable,

Bailler, donner.

CE verbe *bailler*, a veilly, & l'on ne s'en sert plus en écriuant que fort rarement, On dit tousiours *donner*, au lieu *de bailler*, si ce n'est en certains endroits, comme quand on dit *bailler à ferme*, ou bien lors que l'on a esté contraint de se seruir souuent de *donner*, & que l'on est encore obligé de le repeter, M. de Malherbe l'a preferé vne fois à *donner*.

Telle que nôtre siecle auiourd'huy vous regarde
Merueille incomparable en toute qualité,
Telle ie me promets de vous bailler en garde
Aux fastes eternels de la posterité.

I'ay oüy dire à l'vn des plus beaux Esprits de ce temps vne assez plaisante chose, ce qui luy à fait haïr premierement ce mot de *bailler*, c'est vn de ses amis, qui ayant heurté à vne porte d'vn logis, où il y auoit assemblée, demanda à celuy qui luy vint ouurir, *baille-t-on le bal ceans?* le dis ecy pour faire voir le mauuais effet de ce mot employé au lieu de *dônner*. Outre que ie suis bien aise de fortifier cette Remarque, du sentiment d'vne personne qu'on peut nommer vn des Oracles de nostre langue, aussi bien que de la Grecque & de la Latine; & chez qui les Muses & les Graces, qui ne s'accordent pas tousiours, sont parfaitement vnies.

Ce peu de mots ne sont que pour, &c.

VOicy vn exemple d'vne construction estrange, où le genitif regit le verbe. On dira que *ce peu*, est vn terme collectif, qui par con-

sequent a le sens du pluriel, & qu'ainsi il ne faut pas s'estõner s'il regit le pluriel; mais nous auons remarqué ailleurs, qu'encore que le nominatif singulier soit vn mot collectif, neantmoins il ne regira pas le pluriel si le genitif n'est pluriel, comme *la plus-part sont, la plus-part des hommes sont, & la plus-part du monde fait, vne infinité de gens sont entrez, & vne infinité de monde est entré.* D'ordinaire apres *ce peu*, si le genitif est pluriel, il faut que le verbe soit pluriel aussi, mais si le genitif est singulier, il faut que le verbe soit singulier aussi, comme *ce peu de sel suffira.* Quelquefois auec le genitif pluriel, on met le verbe au singulier, comme *ce peu d'exemples suffira*, mais cela se fait rarement, & il est bon, de l'euiter.

Mon, ton, son

PLusieurs ne peuuent comprendre comment ces pronoms possessifs, qui sont masculins, ne laissent pas de se joindre auec les noms feminins, qui commencent par vne voyelle ; car on dit *mon ame, mon enuie, mon inclination, &c.* & ainsi des autres deux *ton* & *son*, Quelques-vns croyent qu'ils sont du genre commun, seruant tousiours au masculin, & quelquefois au feminin, c'est à dire tous les mots feminins qui commencent par vne voyelle, afin d'euiter la cacophonie que feroient deux voyelles, comme *ma ame, ma enuie, ma inclination, &c.* venant à se rencontrer. On dit pourtant, *m'amie* & *m'amour*, en termes des caresses, mais ce n'est qu'en ces deux mots, que ie sçache, & en certaines occasions qu'on parle ainsi ; car on ne dira point *vne telle estoit fort*

m'amie mais *estois fort mon amie*, ny *m'amour est constante*, pour dire, *mon amour est constante*. D'autres soustiennent que ces pronons sont tousiours masculins, mais qu'à cause de la cacophonie on ne laisse pas de les joindre auec les feminins, qui commencent par vne voyelle, tout de mesme, disent-ils, que les Espagnols se seruent de l'article masculin *el*, pour mettre deuant les feminins commançans par vne voyelle, disant *el alma*, & non pas *la alma*, De quelque façon qu'il se fasse, il suffit de sçauoir qu'il se fait ainsi, & il n'importe gueres, ou point du tout, que ce soit plustost d'vne maniere que de l'autre: il faut ajouster ce mot pour l'*h* consonne, quoy que nous en ayons parlé à plein fond dans la remarque de l'*h*, que comme l'ors qu'elle s'aspire, elle tient lieu d'vne veritable consone en tout & par tout sans exception, aussi deuant les noms feminins qui commécent par cette sorte d'*h*, il faut dire *ma*, & non pas *mon*, *ma haquenée*, *ma harangue*, & non pas *mon haquenée*, *mon harangue*, tout de mesme que l'on dit *ma femme*, & non pas *mon femme*, comme parlent les Estrangers, qui apprenent nostre langue. Que si l'*h* est muette, alors on dit *mon*, comme on a accoustumé de dire tousiours deuant les voyelles, cette *h* n'estant contée pour rien, *mon heure*, & non pas *ma heure*, *son histoire*, & non pas *sa histoire*.

Mes obeïssances.

VNe infinité de gens disent & escrivent, *ie vous iray asseurer de mes obeïssances*. Cette façõ de parler n'est pas Frãçoise, elle viẽt de Gascogne, il faut dire *obeïssãce*, au singulier, & iamais

au pluriel *ie vous iray asseurer de mon obeïssance*, car ce mot au singulier signifie *& l'habitude, & tous les actes reïterez de l'obeïssance.*

Le voilà qui vient.

C'Est ainsi qu'il faut dire, & non pas *le voilà qu'il vient*, car ce *qui* est relatif a *le*, qui est deuant. Mais parce que dans le masculin, l'oreille ne discerne pas aisément si l'on dit *le voilà qui vient*, ou *le voilà qu'il vient*, il faut donner vn exemple au feminin, qui ne permettra pas d'en douter. On dit donc aussi *la voilà qui vient*, & non pas *la voilà qu'elle vient*. Ce dernier n'est point François. On dit tout de mesme, *le voyez-vous qui vient*, *la voyez-vous qui vient*, & non pas *qu'il vient*, ny *qu'elle vient*; mais il est à remarquer que pour *qui* on ne dit iamais *lequel*, ny *laquelle*, en cet endroit, ny au singulier ny au pluriel.

Comme ie suis.

ON a repris, comme plusieurs sçauent, cette façon de parler, *quand ie ne serois pas vostre seruiteur comme ie suis*, disant que ces dernieres paroles *comme ie suis*, sont inutiles, qu'il suffit de dire *quant ie ne serois pas vostre seruiteur*. Mais outre que l'Vsage authorise cette façon de parler, & que cette repetition a bonne grace, comme les repetitions l'ont souuent en nostre langue, il n'est pas vray que ces paroles-là soiẽt inutiles; car pour estre inutiles, il faudroit qu'on ne peust iamais dire *quand ie ne serois pas vostre seruiteur*, que necessairemẽt, & tacitemẽt on n'entendist les pa-

rôles ſuiuãtes *comme ie ſuis*. Or eſt-il que cela eſt faux, parce qu'apres ces paroles, *quand ie ne ſerois pas voſtre ſeruiteur*, tant s'en faut qu'il faille neceſſairement ſous-entendre les autres; qu'au contraire on peut dire , *commme ie ne le ſuis pas*, Par exemple, vn hõme dit à vn autre, *ie ſuis aſſeuré que vous n'eſtes point mon ſeruiteur*, ou *mon amy*, &c. l'autre répond, & *quand ie ne ſerois pas voſtre ſeruiteur*, ou *voſtre amy, comme en effet ie ne le ſuis pas, me ſeroit-il imputé à crime?*

Vers où.

EXemple, *il ſe rendit à vn tel lieu, vers où l'armée s'auançoit*. Cette façon de parler, qui s'eſt introduite de puis peu, & qui commence à auoir cours, parce qu'elle eſt commode, n'eſt pas bonne tant à cauſe de la tranſpoſitiõ de ces deux mots, que pour la nature de la prepoſition *vers*, qui ne regit iamais vn aduerbe, comme eſt *où*, mais touſiours vn nom, ſoit auec article, ſoit ſãs article, comme *vers Paris*, *vers l'Orient*, *vers la ville*. Nous auons pris ce *vers où* des Italiens, qui diſent *varſo doue*.

Plaire.

CE verbe ſe met quelquefois auec *de*, & quelquefois ſans *de* & en certains lieux il eſt comme indifferent de le mettre ou de le laiſſer. Ie dis *comme indifferent*, parce qu'aux endroits où l'õ a le chois de l'vn de l'autre, il ſemble qu'il eſt touſiours mieux de le laiſſer. Par exemble on dit fort bien *la faueur qu'il vous a pleu me faire*, & *qu'il vous a pleu de me faire*; mais l'opinion la plus

commune eſt que, *il vous a plus me faire*, eſt beaucoup mieux dit. Ce ſeroit vne faute de ne mettre pas le *de*, aux phraſes ſuiuantes, *il me plaiſt de faire cela, il me plaiſt d'y aller, il ne luy plaiſt pas d'y aller*; car on ne dira iamais *il me plaiſt faire cela*, ny *il me plaiſt y aller*, ny *il ne luy plaiſt pas y aller*. Et cependant il faut dire par exemple, *afin qu'il luy plaiſe me faire l'honneur de m'aimer*, & non pas *afin qu'il luy plaiſe de me faire l'honneur de m'aimer*, non ſeulemẽt à cauſe de la repetition de deux *de*, mais par la nature meſme du verbe, qui en cét endroit & en vne infinité d'autres ſemblables aime à ſe paſſer de cette particule, car nous diſons tout de meſme *afin qu'il luy plaiſe me faire cette grace* quoy qu'il n'y ait pas lieu de repeter deux fois *de*, il eſt vray que pour l'ordinaire, on eſt obligé de ſe ſeruir de la particule *de*, ſoit auec le non, ou auec le verbe cõme *s'il luy plaiſoit m'honorer de ſes commãdemens*, *s'il luy plaiſoit me faire l'honneur de me cõmander*, tellemẽt que ſi l'on mettoit encore vn *de* apres le verbe *plaire*, cela ſeroit biẽ rude, & c'eſt peut-eſtre la cauſe pour laquelle le plus ſouuẽt on n'y met point le *de*, parce que ſon plus grãd vſage eſt en ces ſortes de phraſes. Et de fait lors qu'il n'y a pas lieu de mettre vn autre *de*, ie remarque qu'on le met apres *plaire*, comme *s'il vous plaiſt de m'oüir*, eſt fort bien dit, & ie doute vn peu que *s'il vous plaiſt m'oüir*, ſoit fort bon.

Quand à ce qui eſt des phraſes *il me plaiſt de le faire, il me plaiſt d'y aller*, & autres de cette nature, où le *de*, ne peut eſtre obmis, peut-eſtre que c'eſt pour la meſme raiſon, qui eſt qu'il n'y a point d'autres *de*, qui ſuiue. Mais ie crois qu'on le peut encore attribuer à vne autre cauſe, à ſçauoir à la difference qu'il faut faire entre *plaire*, quand il ſi-

gnifie vne volonté abſoluë, comme quand on dit *il me plaiſt de le faire*, *il me plaiſoit d'y aller*, & *faire*, quand on s'en ſert en termes de ciuilité, de reſpect de & courtoiſie, comme quand on dit, *s'il luy plaiſoit me faire l'honneur*, *il luy a pleu me faire vne grace*. Car quand il exprime vne volonté abſoluë, il faut touſiours mettre *de*, & quand on l'employe par honneur, ſouuent on ne le met pas. Il eſt vray auſſi que cette difference peut-eſtre ne procede que de ce qu'on ne repete point le *de*, apres l'vn, & qu'on le repete preſque touſiours apres l'autre.

Corriual, complaintes.

CORRIUAL, qui ſignifie propremẽt, comme chacun ſçait, vn concurrent en amour, figurément vn competiteur en toute ſorte de pourſuite, eſt deuenu vieux, & n'eſt plus gueres en vſage. On ne dit plus que *riual*, qui auſſi eſt biẽ plus doux & plus court. Ainſi nos Poëtes iuſques au temps de M. Bertaut incluſiuement, on dit *complaintes*, pour *plaintes*, & ont intitulé leurs *plaintes, Complaintes.*

Il s'eſt bruſlé, & tous ceux qui eſtoient aupres de luy.

CEtte façon de parler, quoy que familiere à vn de nos meilleurs Eſcriuains, n'eſt pas bõne, parce que conſtructiõ en eſt tres-mauuaiſe, car il faudroit dire, *il s'eſt bruſlé & a bruſle tous ceux qui eſtoient aupres de luy*, & il n'eſt pas queſtion d'affecter la brieueté, ny de craindre la repetitiõ

d'vn mot en de semblables occasions. Rien n'en peut dispenser en celle cy ; & il est impossible que la constructiõ du verbe passif puisse compatir auec celle du verbe actif, ny le verbe auxiliaire *estre*, tenir la place de l'autre verbe auxiliaire *auoir*, tant leurs fonctions & leurs regimes sont differens, ou pour mieux dire, opposez. Et neantmoins ceux qui escriuent selon l'exemple qui sert de titre à cette remarque, pechent contre tout cela.

Demi-heure, demi-douzaine.

C'Est ainsi qu'il faut dire & escrire, & non pas *demie heure*, ny *demie douzaine*, mais il faut bien dire *vne heure & demie*, *vne douzaine & demie*, *vne lieuë & demie &c.*

Quelque riches qu'ils soyent,

IL faut escrire ainsi, non pas *quelques*, auec vne *s*, parce que, *quelque*, est là aduerbe & non pas pronom, & signifie *encore que*, ou proprement le *quantumlibet* des Latins ; neantmoins il faut remarquer qu'il n'est aduerbe qu'auec les adiectifs, comme en l'exemple proposé, & non pas auec les substantifs ; car on ne dira pas *quelque perfections qu'il ait*, mais *quelques perfections*, parce que là *quelques*, n'est pas aduerbe, mais pronõ, & ainsi, prend l'*s* au pluriel. Nous auons fait vne autre Remarque de *quelque* aduerbe aussi en vne autre signification, qui est *enuiron*.

Valant, & *vaillant*.

NOus auons desia fait vne Remarqne, pour asseurer qu'il faut dire par exemple, *il a cent mille escus vaillant*, & non pas *valant*, comme disent plusieurs, encore que l'on die *equivalant*, & non pas *equivaillant*. Mais i'adjouste icy, que l'on ne laisse pas dire *valant*, en certain endroit, qui est quand on ne le met pas apres l'argent, mais deuant; comme *ie luy ay donné vingt tableaux, valans cent pistoles la piece*, & non pas *vaillans cent pistoles la piece*, en quoy il faut admirer la bizarrerie de l'vsage.

A moins de faire cela.

PLusieurs manquent en cette phrase les vns disant *à moins de faire cela*, & les autres *à moins que faire cela*, car ny l'vn ny l'autre n'est bon, quoy que le premier soit moins mauuais, il faut dire *à moins que de faire cela*.

Loin, *bien loin*.

PAr exemple, *bien loin de m'auoir recompensé, il m'a fait mille maux*, est tres-bien dit, mais il y en a plusieurs, qui au lieu de parler ainsi, disent *loin de m'auoir recompensé*, *&c.* sans mettre *bien*, deuant *loin*. C'est vne faute en prose, où il faut toûjours dire *bien loin*, & iamais *loin*, tout seul: mais en vers non seulement *loin* tout seul se peut dire, mais il a bië meilleure grace que *bien loin*, qui seroit trop languissant & sentiroit trop la Prose.

Iours Caniculaires,

ON demande s'il faut dire *les iours Caniculiers*, ou *les iours Caniculaires*, On dit l'vn & l'autre, mais *Caniculaires*, est beaucoup meilleur, & tellemẽt de la Cour, qu'on ny peut souffrir *Caniculiers*. Ceux qui croyent qu'il faut *Caniculiers*, se fondẽt sur l'analogie de plusieurs mots François qui ont la mesme terminaisõ, comme *singulier, regulier, seculier, particulier, écolier, &c.* qui viennent d'vn mot Latin terminé en *aris, singularis, secularis, &c.* comme *Caniculier*, viend de *Canicularis*, mais ils ne prennent pas garde que ceux qui disent *Caniculaires*, alleguẽt aussi l'anologie de plusieurs autres mots venãs du Latin terminez en *aris* qui prennãt neantmoins, leur terminaison en *aire*, comme *salutaris salutaire, militaris militaire, circularis circulaire, auricularis auriculaire, &c.* Mais quand le mot de *Caniculier*, auoit toute l'analogie pour luy, *Caniculaire* ayant l'Vsage pour soy doit preualoir, parce que l'analogie n'a lieu que là ou l'Vsage l'authorise, ou biẽ où il ne paroît pas

Gangreine.

IL faut escrire *gangreine*, auec vn *g* au commencement, non pas *cangreine*, auec vn *c*, mais on prononce *cangreine*, auec vn *c*, & il est plus doux à cause qu'on euite la repetition des deux *g*. Nous auons beaucoup de mots en nostre langue, où le vulgaire confond ces deux lettres *c*, & *g*, par exemple il dit *segret*, pour *secret*, & *vacabond*, pour *vagabond*.

Exemple.

PLusieurs à la Cour prononcent *exemple*, comme si l'on escriuoit *exemple*, auec vn *c*, apres l'*x* mais ils font vne faute ; Car nous auons des mots ; où apres l'*x*, la voyelle suit immediatement comme en ceux-cy *examiner*, *exent*, *exemple*, *exil*, *&c.* & d'autres où apres l'*x* on met vn *c*, comme à *excepter*, *exciter*, *&c.* Quand il y a vn *c*, il le faut prononcer, mais quand il n'y en a point comme a *exemple* ; on ne le prononce iamais, & outre que la raison le veut ainsi, c'est l'vsage le plus general, y ayant incomparablement plus de gens qui disent *exemple*, sans *c*, que de ceux qui disent *exemple*, auec vn *c*.

Horrible, effroyable.

CEs epithetes & quelques autres semblables s'appliquent souuent en nostre langue aux choses bonnes & excellentes ; quoy qu'elles ne sẽblent conuenir qu'à celles qui sont tres-mauuaises & tres-pernicieuses. Par exemple on dit tous les iours, *Il a vne memoire effroyable, il fait vne despense horrible, il a vne horrible grandeur*, quãd on parlera d'vne chose où la *grandeur* est loüãge, cõme d'vn palais, d'vn parc, d'vn jardin, d'vne Eglise, &c. Et tãt s'en faut que cette façõ de parler soit mauuaise, ny qu'il la faille condamner, qu'au contraire elle est elegante, & à Ciceron mesme pour garents qui dit en vne de ses lettres *ad Atticũ* en parlãt de Cesar. *Horribili vigilãtia, celeritate, diligentia.* Il veut loüer Cesar, & il dit que *sa vigilãce, sa vitesse*, ou *sa prõptitude, sa diligence est horrible*,

Souuenir.

Les vns disent , par exemple, *il faut faire cela pour eux, afin de les faire souuenir de, &c.* Et les autres disent *il faut faire cela pour eux, afin de leur faire souuenir de &c.* Mais il y a cette difference entre ces deux façons de parler, que *leur faire souuenir*, est l'ancienne, qui n'est plus dans le bel vsage, & *les faire souuenir*, est la nouuelle aujourd'huy vsitée par tous ceux qui font profession de bien parler & de bien escrire.

Mien, tien, sien.

Ces trois pronoms ne se mettent plus dans le beau stile de la façon qu'on auoit accoustumé d'en vser; par exemple, on disoit autrefois, comme le disent & escriuẽt encore aujourd'huy ceux qui n'ont pas soin de la pureté du langage; *vn mien frere, vne tienne sœur, vn sien amy.* Mais on ne s'en sert plus ainsi ; & si l'on demande comme il faut donc dire, on répond que s'il y a plusieurs freres, il faut dire, *vn de mes freres,* & s'il n'y en a qu'vn, *mon frere*; de mesme *vne de tes sœurs,* ou *ta sœur, vn de tes amis,* ou *ton amy,*

Notamment.

Cet aduerbe n'est pas du bel vsage, il faut plûtost dire *nommément*, les meilleurs sont *particulierement, principalement, sur tout, &c.*

Pseaumes Penitentiaux.

SElon la reigle il faudroit dire *Penitentiels*: car tous les noms dont les pluriels se terminent en *aux*, se terminent en *al*, ou en *el*, au singulier, comme, *mal, maux, animal, animaux*, *brutal, brutaux*, *esmail, esmaux*, *ail, aux*. Or il est certain qu'on ne dit point *Penitential*, au singulier, mais *Penitentiel*, & par consequent il faudroit dire *Penitentiels*, au pluriel, & non pas *penitentiaux*. Cependant l'vsage veut que l'on die *Penitentiaux, les Pseaumes Penitentiaux*, & nō pas les *Pseaumes Penitentiels*. C'est vne exception à la Reigle; ie pense qu'elle est vnique. Il y a quelque plaisir à deuiner, ou à rechercher d'où cela peut estre venu. C'est à mon auis de ce que l'on ne se sert point de ce mot, qu'en le ioignant auec *Pseaumes*, & tousiours au pluriel *Pseaumes Penitentiaux*, car quand on veut parler d'vn seul pseaume de ce genre là, on dit *vn des Pseaumes Penitentiaux*, & non pas *vn Pseaume Penitentiel*, & asseurément si l'on disoit quelquefois *vn Pseaume Penitentiel*, au singulier, on diroit aussi au pluriel *les Pseaumes Penitentiels*: mais parce qu'on ne le dit iamais qu'au pluriel, & qu'ō l'a pris du Latin *Psalmi Penitētiales*, on a traduit *Penitentiales, Penitentiaux*, à cause que le Latin porte à cette terminaison *aux*, par le moyen de l'*a* qui y cōduit, à l'exēple d'vne infinité d'autres, qui finissant en Latin par *ales*, se terminent en *aux*, en François, comme, *æquales egaux*, *animales animaux, riuales riuaux*. Ce n'est pas qu'il n'y ait plusieurs mots aussi, qui venant du Latin terminez en *ales*, se traduisent en *els*, en François, comme *mortales mortels, tales tels, &c.* mais il suffit qu'il y en ait

d'autres,qui ayant *ales* en Latin,ont *aux* en François. Mais il n'y en a point qu'ait *aux*,au pluriel qui n'ait *al*;ou *ail* , au singulier. Il est à remarquer, qu'on prononce *seaumes* & non pas *Pseaumes.*

Oratoire, Episode.

ORatoire , est tousiours masculin. Et cela est si certain,qu'il ne seroit pas besoin d'en faire vne remarque , si certains Autheurs aprouuez n'y auoient manqué , en quoy tous les autres les condamnent. Mais *Episode* , est masculin & feminin,quoy que plus souuent masculin.

Cy,ioint au substantif.

TOut Paris dit,par exemple,*cet homme-cy* , *ce temps-cy*, *cette année-cy*;mais la plus grand' part de la Cour dit ,*cet homme icy* ; *ce temps icy*, *cette année icy*,& trouue l'autre insupportable,cóme reciproquement les Parisiens ne peuuent souffrir *icy*,au lieu de *cy*.Ce qu'il y a à faire en cela,est ce me semble,de laisser le choix de l'vn ou de l'autre à celuy qui parle;bien que pour moy, ie voudrois toûjours dire *cet homme icy*, & non pas *cet homme cy*,& ainsi des autres;Mais pour escrire,si ce n'est dans le stile le plus bas,comme dans la Comedie , l'Epigramme brulesque, ou la Satyre , ie ne voudrois iamais me seruir ny de l'vn,ny de l'autre; Et ce n'est pas vne reigle que ie fasse moymesme , ie ne pretens pas auoir cette authorité, mais c'est vne remarque tirée des escrits de tous nos meilleurs Autheurs, qui ont tousiours éuité vne locution si basse & si populaire,Et en effet,*cet*

homme, ce tẽps, cette année, ne disent-ils pas toute la mesme chose sans y adjouster ny *cy*, ny *icy*, vne des plus eloquentes pieces de nostre temps a esté comme soüillée de cette tache, s'y rencontrant par trois fois *en ce royaume-cy*, au lieu de dire simplement, *en ce royaume*. Cette particule n'est bonne qu'aux pronoms *celuy*, & *cettuy* en tous leurs genres & en tous leurs nombres, comme *celuy-cy celle-cy*, *ceux-cy*, *celles-cy*, *cettuy-cy*, *cette-cy*, qui ont les mesmes pluriels que *celuy-cy*, & *celle-cy*. *Cettuy-cy*, commence à n'estre plus gueres en vsage.

Ordres pour *vn Sacrement.*

ON demande s'il le faut faire masculin ou feminin. On respond qu'il est l'vn & l'autre, non pas indifferemment, mais selon la situation où il est. Par exemple, M. Coëffeteau & tous les bons Autheurs escriuent *les saintes Ordres*, & cependant tout le monde dit, & écrit *les Ordres sacrez*, & non pas *sacrées*. Cette bizarrerie n'est pas nouuelle en nostre langue, car nous disons tout de mesme *ce sont de fines gens*, & *ces gens là sont bien fins*, & non pas *bien fines*.

Eueſché, Duché, Comté.

EVesché, estoit autrefois vn mot feminin, & Ronsard a dit,

& le dos empesché
" *Sur le pesant fardeau d'vne bonne Euesché.*

Mais auiourd'huy on le fait toûjours masculin. Il en est de mesme d'*Archeuesché*, *vn bon Euesché*, *vn grand Archeuesché*, Pour *Duché*, on le fait tantost masculin, tantost feminin, mais il me semble

beaucup plus vsité au masculin, & *Comté* de mesme, quoy que l'on die *la Franche-Comte*. Ceux du pays où elle est, ne sçachāt gueres biē nostre langue, peuuēt l'auoir nommée ainsi. Ce n'est pas que quelques-vns à la Cour & à Paris ne fassent *Comté*, feminin, mais il est plus vsité au masculin; comme i'ay dit.

Prés, aupres.

LA preposition *prés*, a deux regimes, le genitif & l'accusatif, car on dit *prés du fleuue*, & *prés le Palais royal*; mais celuy du genitif est beaucoup meilleur, & plus en vsage. Neātmoins il y en a qui croyent, que *prés du Palais royal*, non seulement ne seroit pas si bien dit, mais seroit mal dit. Ie ne suis point de cette opinion, aussi n'est-ce pas la commune. Il est bien vray, qu'enseignant vn logis à Paris, il est assez ordinaire d'oüir dire *prés la porte S. Germain*, *prés la porte S. Iacques*, & c'est peut-estre pour abreger ce qui seroit plus long en disant *prés de la porte saint Iacques*. Au moins il est tres-certain qu'*auec le personnes*, on le met tousiours au genitif, & que l'on ne dit iamais que *prés de moy*, *prés de luy*, *prés de cette Dame*: mais *aupres*, y seroit encore meilleur, & quoy qu'il s'employe fort bien aux choses, comme *il loge auprés de l'Eglise*, si est-ce qu'à mon auis il conuient beaucoup mieux aux personnes, & l'on dira, *il a des gens auprés de luy, qui ne valent rien*, & l'on ne diroit pas, *il a des gens prés de luy*.

Expedition.

IE ſçay bien que depuis quelques années nos meilleurs Autheurs non ſeulemẽt ne font point de difficulté d'vſer de ce mot pour dire *vn voyage de guerre en païs eſloigné*, comme *l'expedition d'Alexandre*, ou *de Ceſar*, mais le preferent meſme à toute autre expreſſiõ qui puiſſe ſignifier cela. Tant d'excellens hommes l'employent dans leurs plus belles pieces d'eloquẽce, que ie ne ſuis pas ſi temeraire que de le condamner; Mais auec le reſpect qui leur eſt deu, ie diray qu'aux ouurages qui doiuent voir la Cour, & paſſer par les mains des Dames, ie ne le voudrois pas mettre, parce que ny elles, ny les Courtiſãs qui n'aurõt point eſtudié, n'auront garde de l'entendre, ny de prendre iamais *expedition*, qu'au ſens ordinaire, & auquel tout le monde a accouſtumé de s'en ſeruir. Ie n'ay pas remarqué que M. Coëffeteau l'ait mis en aucũ de ſes eſcrits, mais i'ay bien pris garde, que les Dames d'excellent eſprit liſant vn liure, où ce mot eſtoit employé au ſens dont nous parlons, s'eſtoient employé au ſens dont nous parlons, s'eſtoient arreſtées tout court au milieu d'vn des plus beaux endroits du liure, perdant, ou du moins interrompant par l'obſcurité d'vn ſeul mot, le plaiſir qu'elles prenoient en cette lecture. Si ie m'en ſeruois, i'y voudrois touſiours ajouſter *militaire*, & dire *vne expedition militaire*, *des expeditions militaires*; car cette epithete l'explique en quelque façon, quoy que la plus-part des Dames entendent auſſi peu *militaire*, qu'*expedition*.

Preuit, Preueut.

ON demande s'il faut dire, *il preuit*, ou il *preueut*. Il faut dire *preuit*, quoy qu'il y en ait quelques-vns qui disent *preueut*. La raison de douter est, que *pouruoir*, est vn composé de *voir*, & neantmoins on dit, *il pourueut*, & non pas *il pouruit*. Outre qu'il y a des verbes simples qui se coniugent d'vne façon, & leurs composez se coniugent d'vne autre, par exemple on coniugue *nous disons*, *vous dites*, *&c.* & au composé l'on dit *nous mesdisons*, *vous mesdisez*, & non pas *vous mesdites*, & de mesme *nous predisons*, *vous predisez*, & non pas *vous predites*. Ainsi nous disons au simple, *quoy qu'il die*, & nous ne dirons pas au composé, *quoy qu'il médie*, ny *quoy qu'il predie*, mais *quoy qu'il médise*, & *quoy qu'il predise*. Ainsi au participe simple on dit *decidé*, & au composé on dit *indecis*, & non pas *indecidé*. Il y en a encore d'autres, qui ne se presentent pas tousiours à la plume. Ainsi encore pour la prononciation on dit *respondre*, sans prononcer l'*s*, & au composé on dit, *correspondre*, en prononçant l'*s*.

Aller au deuant.

VOicy comme il se faut seruir de cette phrase, par exemple il faut dire, *il est allé au deuant de luy*, *il faut aller au deuant de luy*, & non pas *il luy est allé au deuant*, *il luy faut aller au deuant*, comme parlent les Gascons, & mesme quelque Parisiens, qui ont corrompu leur langage naturel par la contagion des Prouinciaux.

Si, *particule conditionnelle.*

L'I de cette particule quand elle est conditionnelle, & non autrement, ne se mange point deuant aucune des cinq voyelles, si ce n'est deuant *i*, encore n'est-ce qu'en ces deux mots *il*, & *ils*, par exemple on dit, *si apres cela*, & non pas *s'apres cela, si entre-nous*, & non pas *s'entre-nous; si implorant*, & non pas *s'implorant; si on le dit*, & non pas, *s'on le dit*; & enfin *si vn homme*; & non pas, *s'vn homme*; mais deuant *il* & *ils*, cét *i*, se mange, & l'on dit *s'il faut, s'il vient, s'ils viennēt*, & non pas *si il faut; si il vient, si ils viennent*, cōme escriuent quelques-vns, mesme de ceux qui ont la reputation de bien escrire, & c'est ce qui a donné lieu à cette Remarque, dōt ie ne me serois pas auisé, comme la croyant superfluë, si ie n'eusse trouué cette faute continuelle en leurs escrits, qui estant dignes d'estre imitez en tout le reste, pourroient surprendre en cela leurs imitateurs.

Pact, pacte, paction.

PAct, ne vaut rien du tout, *pacte* est bon. On dit *vn pacte tacite*, & que *les Sorciers font vn pact auec le Diable*, mais *paction*, est le meilleur, & le plus vsité, *faire vne paction*. Il y a de certaines Prouinces en France, où l'on dit *pache*, pour *paction*, mais ce mot est barbare.

Ebene, yuoire.

CEs deux mots sont feminins, il faut dire par exemple, *voilà de l'ebene bien noire, & de*

l'yuoire bien blanche, Toute la Cour parle ainsi. Ceux qui trauaillent en ebene, font ce mot des deux genres, mais il s'en faut tenir à la Cour. Pour ceux qui trauaillent en yuoire, ils le font tousiours feminin.

Courroucé.

CE mot dans le propre est vieux, & n'est plus gueres en vsage, car on dira rarement, *il est courroucé contre moy*, pour dire *il est en colere contre moy*; mais dans le figuré il est fort bon, comme quand on dit que *la mer est courroucée*, pour dire, qu'elle est fort agitée, & qu'il y a vne grande tourmente. Il y a ainsi plusieurs autres mots, qu'on reiette dans le propre, & qu'on reçoit dans le figuré, mais ils ne se presentent pas maintenant à ma memoire.

Vers, enuers.

CEs deux prepositions ne veulent pas estre confonduës; *vers*, signifie le *versus*, des Latins comme *vers l'Orient*, *vers l'Occident*; & *enuers*, signifie l'*erga*, comme *la pieté enuers Dieu*, *enuers son pere, enuers sa mere, &c. Vers* est, pour *le lieu*, & *enuers*, pour *la personne*. Ce seroit mal parler, de dire *la pieté des enfans vers le pere*, comme escrit tousiours vn grand homme. Que si l'on dit il *s'est tourné vers moy*, & que de là on vueille inferer, que *vers*, se dit aussi bien pour *la personne*, que pour *le lieu*; on respond qu'en cét exemple *vers*, ne laisse pas de regarder *le lieu*, plustost que *la personne*, comme le mot de *tourner*, le fait assez voir.

Vlcere.

CE mot eſt maſculin, *vn vlcere amoureux*, dit vn grand perſonnage, en traduiſant *vulnus alit venis.* On dit *vn vlcere malin*, & non pas *maligne*, neantmoins à la Cour pluſieurs le font feminin.

Vne partie du pain mangé.

ON demande s'il faut dire, par exemple *ie n'ay fait que ſortir de la châbre, i'ay trouué vne partie du pain mãgé*, ou *i'ay trouué vne partie du pain mangée.* Cette queſtion ayant eſté agitée en fort bonne compagnie, & de perſonnes tres-ſçauantes en la langue; tous ſont demeurez d'accord que ſelon la Grammaire ordinaire, il faut dire, *vne partie du pain mangée*, & non pas *mangé*; mais la pluſpart ont ſouſtenu que l'Vſage diſoit *vne partie du pain mangé*, & non pas *mangée* & que l'Vſage le voulant ainſi, il n'eſtoit plus queſtion de Grammaire ny de Reigle. Meſme on a adiouſté ce que ie penſe auoir remarqué en diuers endroits, qu'il n'y a point de locution qui ait ſi bonne grace en toutes ſortes de langues, que celle que l'Vſage a eſtablie contre la Reigle, & qui a comme ſecoüé le joug de la Grammaire: En effet les Poëtes Grecs & Latins en ont fait de belles figures, dont ils ornent leurs écrits, comme eſt la ſynedoche (qu'ils appellent) & pluſieurs autres ſemblables, ſurquoy ce mot de Quintilien eſt excellent, *aliud eſt Latinè, aliud Grammaticè loqui.* Mais pour reuenir à noſtre exemple, on dit tout de meſme, *il a vne partie du bras caſſé, il a*

vne partie de l'os rompu, *il a vne partie du bras emporté*, & non pas *caſſée*, *rompuë*, ny *emportée* On pourroit en rendre quelque raiſon, mais il ſeroit ſuperflu, puis qu'il eſt conſtant que l'Vſage fait parler ainſi; & qu'il fait pluſieurs choſes ſans raiſon, & meſme contre la raiſon, auſquelles neantmoins il faut obeyr en matiere de langage.

De la façon que i'ay dit.

C'Eſt ainſi qu'il faut dire, & non pas *de la façon que i'ay dite*, quoy que ſelon la Reigle il le faudroit faire feminin. Il y en a toutefois qui croyent que l'vn & l'autre eſt bon, mais i'apprens qu'ils ſe trompent. En cét exemple, ces paroles *de la façon que*, ſont comme *aduerbiales*, & ont le meſme ſens que ſi l'on diſoit *comme i'ay dit*. Il s'en rencontre quelquefois d'autres de cette nature, dont ie ne me ſouuiens pas maintenant, où il en faut vſer de meſme.

Il ſe vient iuſtifier, il vient ſe iuſtifier.

CEtte remarque eſt de grande étenduë, car à tous propos il s'offre occaſion de dire l'vn ou l'autre en d'autres exemples, que celuy que ie viens de propoſer, comme *ie ne veux pas faire*, ou *ie ne veux pas le faire*, *ils me vont blaſmer*, ou *ils vont me blaſmer*, & ainſi d'vne infinité d'autres, où lon employe les pronoms perſonnels. Il s'agit dõc de ſçauoir ſi tous deux ſont bõs, & cela eſtãt, lequel eſt le meilleur. On reſpond que tous deux ſont bons, mais que ſi celuy là doit eſtre appellé meilleur, qui eſt le plus en vſage, *ie ne le veux pas faire*, ſera meilleur que *ie ne veux*

Pas le faire, parce qu'il est incomparablement plus vsité. M. Coëffeteau obseruoit ordinairement le contraire, & mettoit le pronom auprés de l'infinitif, parce que faisant profession d'vne grande netteté de stile, il trouuoit que la construction en estoit plus nette & plus reguliere; Mais il y a plus de grace, ce me semble, en cette transposition, puis que l'Vsage l'authorise suiuant ce qui a esté dit en la Remarque, qui a pour titre, *Vne partie du pain mangé.* Vne des principales beautez du Grec & Latin consiste en ces transpositions, & comme elles sont fort rares en nostre langue, sur tout en Prose, elles en sont plus agreables.

Vieil, vieux.

TOus deux sont bons, mais non pas indifferemment; car *vieil* ne se doit iamais mettre à la fin des mots, ny deuant les substantifs, qui commencent par vne consone, comme on ne dira pas *c'est vn homme vieil, c'est vn habit vieil,* quoy qu'à Paris plusieurs dient, *du vin vieil,* mais mal. On ne dira pas non plus, *c'est vn vieil garçon, c'est vn vieil manteau*, mais *vn homme vieux, vn habit vieux, du vin vieux, vn vieux garçon, vn vieux manteau.* Le seul vsage dont de *vieil*, est deuant les substantifs, qui commencent par vne voyelle, comme *vn vieil homme, vn vieil amy, vn vieil habit, &c.* Ce n'est pas que l'on ne die aussi *vn vieux homme, vn vieux amy, vn vieux habit*, mais *vieil*, y est beaucoup meilleur.

Cymbales, tymbales, hemiſtiches.

CEs deux premiers mots ſont touſiours feminins, *des cymbales ſonantes*, *Hemiſtiche*, qui ſignifie vn demi-Vers, eſt touſiours maſculin, *vn hemiſtiche*.

Deux ou pluſieurs pluriels ſuiuis d'vn ſingulier auec la conionction et deuant le verbe comment ils regiſſent le verbe?

L'Exemple le va faire entendre, *Non ſeulement tous ſes honneurs & toutes ſes richeſſes, mais toute ſa vertu s'eſuanoüirent.* Quelques-vns ont ſouſtenu que c'eſtoit bien dit, à cauſe des pluriels & de pluſieurs choſes qui precedent le verbe: car quand il n'y auroit que des ſinguliers, eſtant de diuerſe nature, & joints par la conionction *et*, ils regiroient touſiours le pluriel, donc à plus forte raiſon y ayant des pluriels. Neantmoins la pluſpart ne ſont pas de cét aduis, & tiennent qu'aſſeurément il faut dire, *non ſeulement tous ſes honneurs & toutes ſes richeſſes, mais toute ſa vertu s'eſuanoüit*, non-pas à cauſe de *vertu*, qui eſt au ſingulier, & le plus proche du verbe, *s'eſuanoüit*: car il n'y a point de doute qu'il faudroit dire *ſes honneurs, ſes richeſſes, & ſa vertu s'éuanoüirent*, & non pas *s'éuanoüit*, quoy que *vertu*, en cét exemple ſoit au ſinglier, & proche du verbe, comme en l'autre, Mais cela procede, ſi ie ne me trompe, de deux raiſons; l'vne que l'adiectif *tout*

comme c'est vn mot collectif, & qui reduit les choses à l'vnité, quand il est immediatement deuant le verbe au singulier, il demande necessairement le singulier du verbe qui le suit, nonobstant tous les pluriels qui le precedent, & pour le faire voir plus clairement, seruons-nous du mesme exemple, & disons *tous ses honneurs, toutes ses richesses, & toute sa vertu s'euanoüirent.* Il est certain que presque tous ceux qui sont sçauans en nostre langue, condamnent cette façō de parler, & soustiennent qu'il faut dire, *s'éuanoüit*, quoy qu'ils ne doutent point qu'en l'autre exemple, il ne faille dire *ses honneurs, ses richesses, & sa vertu s'éuanoüirent.* Il n'y a donc que l'adiectif *tout*, qui cause cette difference. La seconde raison meilleure encore que la premiere, est, que la particule *mais*, qui est au premier exemple, separe en quelque façon ce membre de celuy qui le precede, & rompant la premiere construction des pluriels, en demande vne particuliere pour elle, qui est le singulier, ce *mais*, seruant comme d'vne barriere entre-deux, & d'vn obstacle pour empescher la communication & l'influence des pluriels sur le verbe. Quoy qu'il en soit, & à quelque cause qu'on l'attribuë, l'vsage le fait ainsi dire presque à tout le monde, & les femmes que i'ay consultées là-dessus, à l'imitation de Ciceron, sont toutes de cét auis, & ne peuuent souffrir *non seulement toutes ses richesses & tous ses honneurs, mais toute sa vertu s'éuanoüirent.* Que si l'on demande ce que deuiendront ces pluriels, *tous ses honneurs, & toutes ses richesses*, sans aucun verbe qu'ils regissent. Il faut répondre, que l'on y sous-entend le méme verbe pluriel *s'éuanoüirent*, lequel neantmoins on n'exprime pas, pour n'estre pas obligé de la re-

peter deux fois, quand on le met apres *toute sa vertu*, car si l'on ne le mettoit point à la fin, on diroit fort bien, *non seulement tous ses honneurs, & toutes ses richesses, s'éuanoüirent, mais toute sa vertu*, & alors apres *vertu*, il faudroit sous entendre *s'éuanoüit*. Mais il est beaucoup plus elegant de le sous-entendre en cét exemple aprés les pluriels, qu'apres le singulier.

Trois substantifs, dont le premier est masculin, & les autres deux feminins, quel genre ils demandent.

PArce que le genre masculin est le plus noble, il preuaut tout seul contre deux feminins, mesme quand ils sont plus proches du regime. Par exemple M. de Malherbe a dit,

L'air, la mer, & la terre
N'entretiennent-ils pas,
Vne secrette loy de se faire la guerre,
A qui de plus de mets fournira ses repas?

Il ne dit point, *n'entretiennent-elles pas*. Et afin qu'on ne croye pas, que ce soit vne licence poëtique, voicy des exemples en Prose, *le trauail, la conduite, & la fortune peuuent-ils pas éleuer* vn *homme, Le trauail, la conduite, & la fortune ioints ensemble*, & non pas *iointes*,

Les Verbes qui doiuent estre mis au subionctif, & non à l'indicatif.

PAr exemple, *ie ne crois pas que personne puisse dire que ie l'aye trompé*, il faut ainsi parler, &

non pas *que ie l'aye trompé*, en l'indicatif. La Reigle est, que quand il y a trois verbes dans vne periode continuë, si le premier est accompagné d'vne negatiue, les deux autres qui suiuent, doiuent estre mis au subionctif, comme sont en cet exemple, *puisse*, *& ie l'aye trompé*. Pour le premier, ie ne vois personne qui manque, mais pour le second, plusieurs mettent l'indicatif pour le subionctif, & disent, *ie ne crois pas que personne puisse dire que ie l'ay trompé*, au lieu de dire, *que ie l'aye trompé*. C'est vne faute que fait d'ordinaire vn de nos meilleurs Escriuains, & ce qui m'a obligé de faire cette remarque, tant pour empescher qu'on ne l'imite en cela, que parce qu'il y a apparence, que puis qu'vn si excellent Autheur y manque, d'autres y manqueront aussi.

Enuoyer.

ON demande s'il faut dire, par exemple, *il enuoya son fils au deuant de luy pour asseurer, &c.* ou bien, *il enuoya son fils au deuant de luy l'asseurer*, sans *pour*. On respond que l'vn & l'autre est bon, mais la question ayant esté proposée à des gens capables de la resoudre, les vns ont creu qu'il estoit plus naturel de mettre *pour*, & les autres, plus elegant de le supprimer.

Apres six mois de temps escoulez.

CEtte Remarque est presque semblable à celle qui a pour titre *Vne partie du pain mangé*. La question est s'il faut dire, *Apres six mois de temps escoulez*, ou *apres six mois de temps escoulé*. On tient que l'vn & l'autre est bon, mais que le

premier est plus grammatical, & le second plus elegant.

Accoustumance.

CE mot commence à vieillir; au lieu d'*accoustumance*, on dit maintenant *coustume*, quoy que ce soit vn mot equiuoque, & qu'*accoustumance* exprime bien mieux & vniquement ce qu'il signifie. Mais il n'y a point de raison contre l'Vsage.

D'auenture.

AVenture est vn fort bon mot en diuers sens, mais l'aduerbe qui est composé, *d'auenture*, pour signifier *par hazard, de fortune*, n'est plus gueres en vsage parmy les excellens Escriuains. *Par auanture* pour *peut-estre*, commence aussi, à deuenir vieux; quoy qu'il y ait encore de fort bons Autheurs qui s'en seruent dans des ouurages d'eloquence. Ie ne le voudrois pas faire, estant bien asseuré qu'il vieillit. On dit bien *vn mal d'auenture*, mais là il n'est pas aduerbe, il est nom.

Le peu d'affection qu'il m'a témoigné.

ON disputoit s'il falloit dire *le peu d'affection qu'il m'a témoigné*, ou *le peu d'affection qu'il m'a tesmoignée*. Quelques-vns estoient d'auis du second, & de dire *tesmoignée*, au feminin, le rapportant à *affection*; mais la pluspart le condamnerent tout à fait, soustenant qu'il falloit dire *tesmoigné*, au masculin, qui se rapporte à *le peu*, & certainement il n'y en a gueres, à qui ie l'aye demandé

depuis, qui n'ayent esté de cette opinion. Il en est de mesme de tous les aduerbes de quantité *plus,moins,beaucoup,autant,&c.*comme , *I'ay plus perdu de pistoles en vn iour , que vous n'en auez gaigné en toute vostre vie* , & non pas *gaignées*, parce que *gaigné* , se rapporte à *plus*,& non pas à *pistoles*. Il en est de mesme des autres , que i'ay marquez. Ceux-mesmes, qui croyent que *tesmoignée* soit bien dit, demeurent d'accord,que l'autre est bon aussi. C'est pourquoy on ne peut manquer de dire *tesmoigné* , & ce ne seroit pas sagement fait de risquer vne chose , quand on s'en peut asseurer. Il y a encore dans la prochaine Remarque vne raison conuaincante , par laquelle il faut dire *tesmoigné*,& non pas *tesmoignée*.

L'article indefini ne reçoit iamais apres soy le pronom relatif, ou, *le pronom relatif ne se rapporte iamais au nom qui n'a que l'article indefini.*

Exemple , *il a esté blessé d'vn coup de fleche, qui estoit empoisonnée*. Ce seroit mal parler, parce que *fleche* , n'est regi que d'vn article indefini, qui est *de*,& à cause de cela le pronom relatif *qui* ne sçauroit se raporter à *fleche*. Mais s'il y auoit , *il a esté blessé de la fleche, qui estoit empoisonnée*,alors ce seroit fort bien dit, parce qu'en cet exemple, *fleche* a vn article defini , qui est *de la*; auquel le pronom *qui*,en tous les cas & en tous les nombres se rapportte parfaitement bien. A quoy il faut ajouster que le pronom , *vn*,ou *ce*, *cette*,*ces*, & autres semblables auec l'article inde-

fini, valent autant que l'article defini; comme *il a esté blessé d'vne fleche qui estoit empoisonnée*, se dit tout de mesme *il a esté blessé de la fleche qui, &c.* le pronom *vne*, equipolant l'article *la*. Donc suiuant cette reigle, qui ne souffre iamais d'exception, on ne peut pas dire *le peu d'affection qu'il m'a tesmoinée*, parce que *témoignée*, & *que*, qui est deuant *il*, se rapportoient necessairement à *affection*, & *tesmoignée* ne s'y peut rapporter que par la liaison & l'entremise du pronom *que*, lequel ne se peut rapporter à *affection*, à cause que ce nom en cét exemple n'a que l'article indefini, à sçauoir *de*. Il faut donc de necessité qu'il se rapporte à ces mots *le peu*, où il y a vn nom accompagné d'vn article defini. La remarque suiuante fortifiera encore celle-cy.

Le pronom relatif ne se peut rapporter à vn nom qui n'a point d'article.

Comme nous venons de dire que le pronom relatif ne se rapporte iamais au nom, qui n'a qu'vn article indefini; de mesme nous adjoustons, qu'à plus forte raison, il ne se rapporte point au nom qui n'a point d'article. On peut exprimer cela d'vne façon, qui sera peut-estre plus claire, & dire ainsi: Tout nom qui n'a point d'article, ne peut auoir apres soy vn pronom relatif, qui se rapporte à ce nom là. L'exemple le fera encore mieux entendre, comme si l'on dit, *il a fait cela par auarice, qui est capable de tout*, c'est mal parler, parce qu'*auarice*, n'a point d'article, & ainsi ne se peut aider du pronom relatif, ou pour mieux dire, le pronom relatif ne luy peut

eſtre appliqué, ou rapporté en aucun des cas, ny en aucun nombre. Il en eſt de meſme du mot *dont*, qui tient la place du pronom relatif, car on ne dira point *il a fait cela par auarice, dont la ſoif ne ſe peut eſteindre.*

On pourroit obiecter que cette Reigle eſt veritable en tous les cas de la declinaiſon des noms, excepté au vocatif, car par exemple on dira fort bien par apoſtrophe, *Auarice qui cauſe tant de maux, hõmes qui viues en beſtes, &c.* Et il eſt vray que c'eſt en ce ſeul cas, où l'on trouuera vn nom ſans article, auec vn pronom qui ſe rapporte au nom; mais il y a double reſponſe; la premiere, que cette exception n'empécheroit pas que la Reigle ne fuſt veritable en tout le reſte. La ſeconde, que meſme la Reigle ſubſiſte encore au vocatif, & n'y ſouffre point d'exception, parce que l'article du vocatif *o*, y eſt ſous-entendu, mais l'article n'eſt point ſous entendu aux autres cas.

Que ſi l'on auoit la curioſité de demander pourquoy le nom, qui n'a point d'article, ou qui n'en a qu'vn indefini, ne peut auoir apres ſoy vn pronom relatif, on pourroit ſe deffaire de cette queſtion par la reſponſe commune, que l'Vſage le veut ainſi. Ce ne ſeroit pas mal reſpondu : mais quoy que l'Vſage faſſe tout en matiere de langue, & qu'il faſſe beaucoup de choſes ſans raiſon, & meſme contre la raiſon, comme nous ſommes obligez de dire ſouuent; ſi eſt-ce qu'il en fait beaucoup plus encore auecque raiſon, & il me ſemble que celle-cy eſt du nombre, bien que la raiſon en ſoit aſſez cachée. Ie crois pour moy, que c'eſt à cauſe que le pronom relatif s'apelant ainſi pour la relation ou le rapport qu'il a à quelque choſe qui a eſté nommée, il faut que les

deux, le nom & le pronom soient de mesme nature, & ayent vne correspondance reciproque, qui fasse que l'vn se puisse rapporter à l'autre. Or est-il que cela ne peut arriuer entre deux termes, dont l'vn est tousiours defini, qui est le pronom relatif, & l'autre indefini, qui est le nom sans article, ou sans vn article defini. Le pronom est comme vne chose fixe & adherente, & le nom sans article ou auec vn article indefini, est comme vne chose vague & en l'air, où rien ne se peut attacher. Ie ne sçay si ie me feray fait entendre, ou quand on n'entendra, si l'on sera satisfaits de ce petit raisonnement, & s'il ne sera point trouué trop subtil, & trop metaphysique; mais l'exemple du grand Scaliger, qui a fait de si beaux raisonnemens sur la Grammaire Latine, m'a donné en la nostre cette hardiesse, que le Lecteur prendra, s'il luy plaist, en bonne part.

Au surplus.

IL n'est pas meilleur qu'*au demeurant*, dont il est parlé ailleurs, & encore ce dernier a cet auantage sur l'autre, qu'au moins, du temps du Cardinal du Perron & de M. Coëffeteau, il estoit fort bon & ce n'est que depuis quinze ou seize ans, que l'on commence à le mettre au rang des termes barbares; Au lieu qu'*au surplus* n'estoit point alors dans le bel vsage, & n'y est pas encore auiourd'huy, bien qu'vn de nos plus excellens Escriuains ne fasse pas difficulté de s'en seruir en ses derniers ouurages, mais il n'est pas à imiter en cela, comme il est en tout le reste. Cependant nous auons grand besoin de ces sortes de liaison pour commencer nos periodes, & *au reste, & du*

reſte, n'y peuuent pas touſiours fournir, il faut varier.

Amour.

IL eſt maſculin & feminin, mais non pas toûjours indifferemment ; Car quand il ſignifie *Cupidon*, il ne peut eſtre que maſculin, & quand on parle de l'Amour de Dieu, il eſt touſiours maſculin &, non ſeulement on dit, *l'amour diuin*, & iamais *l'amour diuine*, ny *la diuine amour*, ſoit que nous entendions de l'amour que Dieu nous porte, ou l'amour que nous auons pour Dieu. mais on dit auſſi, *l'amour de Dieu doit eſtre graué dans nos cœurs*, & non pas *grauée*, & *l'amour que Dieu à témoigné aux hommes*, & non pas *teſmoignée*. C'eſt l'opinion commune, neantmoins vn excellent homme croit que l'on peut dire *grauée* & *témoignée*, au feminin. Hors de ces deux exceptions, il eſt indifferent de le faire maſculin ou feminin; car on dit fort bien, *l'amour qu'vn Amant a pour ſa Maiſtreſſe, ou vn auaricieux pour les biens du monde, eſt ſi ardente, & ſi violente*, ou *ſi ardent & ſi violent* : & *l'amour des peres & des meres enuers leurs enfans eſt ſi pleine de tendreſſe* ou bien *ſi plein de tendreſſe*, & ainſi de tous les autres. Il eſt vray pourtãt qu'ayant le choix libre, j'vſerois pluſtoſt du feminin que du maſculin, ſelon l'inclination de noſtre langue, qui ſe porte d'ordinaire au feminin pluſtoſt qu'à l'autre genre, & ſelon l'exemple de nos plus elegans Eſcriuains, qui ne s'en ſeruent gueres autrement. Certes du temps du Cardinal du Perron, & de M. Coëffeteau, c'euſt eſté vne faute de le faire maſculin, hors les deux exceptions que i'ay marquées.

. *La petite amour parle, & la grande est muette,* dit M. Bertaut : mais depuis quelques années, plusieurs de nos meilleurs Escriuains n'ont point fait de difficulté de le faire masculin, & mesme à la Cour on a introduit cét vsage ; quoy que la plusspart, & particulierement les femmes, le fassent feminin.

De certains mots terminez en e *feminin, & en* es.

ON dit tousiours *Charles, Jacques, Iules,* & iamais *Charle, Iacque, Iule,* C'est pourquoy Iules Scaliger en l'vne de ses Exercitations contre Cardan, dit de bonne grace, *An tibi videtur pulchrum nomen Iulius. At Galli cùm illud pronunciant, quasi ego non vnus, sed plures homines sim, in pluralis flexus sonum corrupere.* Mais on le pourroit bien dire auec plus de raison de cét autre *Jules,* qui agissant par tout l'Vniuers pour la gloire de la France, paroist tout seul plusieurs hommes. Quelques-vns attribuent cela à l'*s* du mot Latin, mais ie ne puis estre de cét auis, à cause de la quantité des noms propres tirez du Latin, où il y a vne *s*, qui neantmoins en François n'en ont point; Mais on dit *Philippe* & *Philippes, Flandres,* & *Flandre,* auec cette difference neantmoins, qui est assez bizarre, que l'on dit *en Flandres,* & non pas *en Flandre* & qu'il faut dire *la Flandre,* & non pas *la Flandres,* comme l'a écrit nouuellement vne des meilleures plumes de France. On dit *iusqu'à, iusqu'aux,* & *iusques à,* & non pas *iusque,* sans elision, & sans *s*, mais on dit tousiours *auecque,* quand on le fait de trois syllabes, & iamais *auec ques,*

non pas mesme en vers ; Au lieu que l'on dit tousiours *doncques*, & iamais *doncque*, sans *s*, quand on le fait de deux syllabes, nonobstant le *dunque* des Italiens, d'où quelques-vns croyent que vient nostre *doncques* ; mais quand cela seroit, la consequence est mauuaise.

Mille, milles.

CEs nõbres *vingt, cent, millier, million*, ont vn plurier, l'on dit *six vingts*, *cinq cens*, *cinq milliers, cinq millions*; mais *mille*, n'a point de pluriel, ou pour mieux dire ne prend point d'*s*, au plurier, & l'on dit par exemple, *deux mille*, & non pas *deux milles, cinquante mille escus*, & non pas *cinquante milles escus*.

Mais quand *mille* signifie *vne estenduë de chemin, laquelle fait vne partie d'vne lieuë Françoise*, alors il faut mettre vne *s*, au pluriel, & dire *deux milles*, *trois milles*, & non pas *deux mille, trois mille*, quoy qu'il soit vray que ce mot vienne du nombre *mille*, qui est la mesure de mille pas, dont cette estenduë de chemin qui fait vne partie d'vne lieuë, a pris sa denomination.

Auoir à la rencontre.

IL est traitté ailleurs de cette phrase *aller à la rencontre*. Celle cy, *auoir à la rencontre*, pour dire *rencontrer*, est encore pire. Par exemple, *en reuenant i'eus à la rencontre vn vieil Hermite*, au lieu de dire *en reuenant ie rencontray vn viel Hermite*. Cette façon de parler est sans doute de quelque Prouince de France, car elle est inouÿe à la Cour, & mesme il ne me souient point de

l'auoir oüy dire dans la ville. Ie n'en aurois point fait de remarque, comme ne croyant pas cette phrase fort vsitée si ie ne l'auois trouuée souuent dans les ouurages d'vn de nos meilleurs Escriuains. On diroit plustost *faire rencontre* comme *en reuenant ie fis rencontre d'vn vieil Hermite*, mais *ie rencontray vn vieil Hermite*, est beaucoup meilleur.

Reciproque, mutuel.

Reciproque, se dit proprement de deux, & *mutuel* de plusieurs : comme *le mary & la femme se doiuent aimer d'vne amour reciproque, & les Chrestiens se doiuent aimer d'vne affection mutuelle.* Il y a encore cette difference que *reciproque*, ne se dit iamais de plusieurs: car pour bien parler on ne dira pas, *les Chrestiens se doiuent aimer d'vne affection reciproque*, mais *d'vne affection mutuelle*; Au lieu que *mutuel*, quoy qu'il ne se die proprement que de plusieurs ; ne laisse pas de se dire aussi de deux seulement, comme *le mary & la femme se doiuent aimer d'vne amour mutuelle*, c'est fort bien dit: mais *d'vne amour reciproque*, est beaucoup meilleur. On dit aussi *don mutuel*, d'vne donation faite entre deux personnes.

Ainsi, *auec deux constructions differentes en vne mesme periode.*

Qvelques-vns de ceux qui sont les plus sçauans en nostre langue, & en la pureté ou netteté du stile, tiennent que cette conionction *afin*, ne doit iamais regir deux constructions differentes en vne mesme periode : par exemple ils

ne veulent pas qu'on escriue, *afin de faire voir mon innocence à mes Iuges, & que l'imposture ne triomphe pas de la verité*, parce qu'au premier membre, *afin* regit *de*, auec vn infinitif, & au second membre il regit vn *que*, auec le subionctif, Ils ne nient pas que l'vn & l'autre regime ne soit bon, & que la conionction *afin*, ne se serue de tous les deux en disant *afin de faire*, & *afin que l'on fasse*; mais ils ne veulent pas qu'en vne mesme periode on les employe tous deux, mais qu'au second membre on suiue le mesme regime, qu'on a pris au premier, & que l'on die, par exemple *afin de faire voir mon innocence à mes Iuges, & d'empescher l'imposture de triompher de la verité*; ou bien, *afin que l'on voye mon innocence, & que la verité triomphe de l'imposture*. Certainement c'est vn scrupule, pour ne pas dire vne erreur; car outre que tout le monde parle ainsi, & qu'il est presque tousiours vray de dire, qu'il faut escrire comme on parle, tous nos Autheurs les plus celebres en nostre langue, soit anciens ou modernes, ou ceux d'entre-deux, l'ont tousiours pratiqué comme ie dis, lors qu'ils ont eu besoin de varier la construction, & tant s'en faut que cette varieté soit vicieuse, qu'elle fait grace sans pouuoir blesser l'oreille, qui est toute accoustumée à cét vsage. La Remarque suiuante seruira à confirmer dauantage cette verité.

Si, *auec deux constructions differentes en vne mesme periode.*

LA conionction *si*, peut receuoir vne mesme construction aux deux mẽbres d'vne mesme

periode, comme on dira fort bien, *si vous y retournez, & si l'on s'en plaint à moy, vous verrez ce qui en sera.* Mais la façon de parler la plus ordinaire & la plus naturelle, est de dire; *si vous y retournez, & que l'on s'en plaigne à moy, &c.* Et il est certain que pour vne fois que l'on repetera le *si*: on dira mille fois *& que*, au second mēbre de la periode, par où l'on voit clairement, que cette varieté n'est point vicieuse, mais naturelle & de nostre langue. Les Autheurs Grecs & Latins sont pleins de semblables choses, qui sont du genie de leur langue, & passent pour tres-elegantes.

Sur les armes, & *sous les armes.*

PAr exemple on dit *l'armée demeura toute la nuit sur les armes*, & *demeura toute la nuit sous les armes*, Tous deux sōt bons, & également vsités pour dire que *l'armée fut toute la nuit en armes*, c'est ainsi que l'ō parloit autrefois; on ne laisse pas de le dire encore, & il n'y a pas lōg-tēps, qu'on a introduit ces nouueaux termes auec vne infinité d'autres, que la pratique & l'exercice des armes a mis en vsage depuis ces dernieres guerres. Il y a de nos meilleurs Escriuains qui affectét de ne le dire iamais que d'vne façon, les vns escriuāt toûjours *sur les armes*, & les autres *sous les armes*: mais puis que tous deux sōt receus, il faut vser tantost de l'vn & tantost de l'autre, afin qu'il ne semble pas que l'on condāne celuy dont on ne se sert iamais, en quoy l'on auroit tort, & pour conseruer d'ailleurs tout ce qui contribuë à la richesse de nostre langue; comme est de pou-

uoir dire vne mesme chose de deux façons, plustost que d'vne seule.

Certaines constructions, & façons de parler irregulieres.

VN de nos meilleurs Autheurs, & de la premiere classe a escrit, que quelqu'vn auoit fait rompre vn pont *pour s'empescher d'estre suiui.* Si l'on veut examiner cette expression, sans doute on la trouuera bien estrange; car ou il faut que celuy qui a fait rompre le pont *empesche ses ennemis de le suiure*, ou *qu'il s'empesche par ce moyen de tomber entre leurs mains*; Mais de dire *pour s'empescher d'estre suiui*: il y a ie ne sçay quoy dans cette façon de parler, à la prendre au pied de la lettre, que ie ne puis conceuoir, & qui semble à plusieurs aussi bien qu'a moy, n'estre gueres conforme à la raison; car ce sont les autres qui empeschent de le suiure, & il ne s'empesche pas soy mesme. Cependant l'expression non seulement en est bonne, mais elegante selon le sentiment de la plus part de nos meilleurs Escriuains, que j'ay consultez là dessus.

En voicy encore vne autre du mesme Autheur, mais d'vn autre genre, qui choque plustost la Grammaire que le sens, au lieu que la precedente choque plustost le sens & la raison que la Grammaire. Il dit que quelqu'vn s'estoit sauué d'vne déroute *laissant sa mere auec sa femme & ses enfãs prisonniers*. Selon la construction ordinaire, cette clause ne peut subsister; car tout ce qui est regi de la preposition *auec*, doit estre conté pour rien, comme s'il n'y estoit pas, & ainsi *prisonniers*, au

pluriel & masculin, ne peut conuenir à *mere*, qui est singulier & feminin. Il eust fallu dire, *laissant sa mere, sa femme, & ses enfans prisonniers*, pour dire regulierement. Car si l'on disoit *laissant sa mere prisonniere avec sa femme & ses enfans*, outre que cette expression seroit languissante & de mauuaise grace, elle seroit de plus equiuoque, parce qu'il pouuoit laisser sa mere prisõniere, sans que sa femme ny ses enfans fussent prisonniers. Ayant donc dit *laissant sa mere auec sa fẽme & ses enfans prisonniers*, il a failli sans doute contre la construction reguliere & grammaticale; mais c'est vne de ces fautes qui dans toutes les langues passẽt plustost pour vne vertu, que pour vn vice, cõme ie l'ay remarqué ailleurs, & que l'on conte entre les ornemens & les graces du lãgage. Tant s'en faut donc que ceux qui en sont iuges capables, la condamnent, qu'au contraire ils la loüent, & la preferent de beaucoup à la reguliere, qui seroit de dire *laissant sa mere, sa femme, & ses enfans prisonniers*. Quand il s'en presentera d'autres de cette nature, ie les remarqueray comme des choses rares & curieuses.

La conjonction et, *repetée deux fois aux deux membres d'vne mesme periode.*

PAr exemple, *ie leur ay fait voir le pouuoir que vous m'auiez donné, & me suis acquitté de tous les chefs de ma commission, & leur ay fait connoistre la passion que vous auez de les seruir*. Ie dis que cette façon d'escrire peche cõtre le bõ stile, & que l'on ne doit pas repeter deux fois la conjonction *et*, au commencement des deux membres d'vne

periode comme l'on fait en cét exemple, si ce n'est qu'on ajouste au secõd *et*, quelque terme d'encherissement. Il faudroit donc mettre ainsi : *Je leur ay fait voir le pouuoir que vous m'auiez donné, & me suis acquité de tous les chefs de ma commission, & mesme leur ay fait connoistre la passion que vous auez de les seruir*, tantost on peut mettre *mesme*, comme icy, tantost *non seulement*, ou *tant s'en faut*, ou d'autres termes semblables, qui par cet encherissemẽt apportent de la varieté à la periode, & couurent le defaut de cette double repetition. Mais il faut noter que cette reigle n'a rien qu'au cõmencement des deux membres d'vne periode, & qui sont dans vn mesme regime, comme en l'exemple que nous auons donné, les deux *et*, sõt au commencement du second & du troisiesme membre d'vne mesme periode, & dans vn mesme regime, qui est *je*, par où la periode commence; Car si vous mettez vn ou plusieurs *et*, hors de ces deux cas, ils ne seront point vicieux, par exemple on escrira fort bien, *ie leur ay fait voir le pouuoir & l'authorité absoluë que vous m'auez donnée, & me suis acquité de tous les chefs & de toutes les circonstances de ma commission, & mesme leur ay fait connoistre la passion & les raisons que vous auez de les seruir*. Toutes ces repetitions de la conjonction *et*, de la façon que celles-cy sont faites, ne sont point mauuaises, parce qu'elles sont hors des deux cas que i'ay marquez. Il est vray, qu'il n'y a rien qui gaste tant la beauté du stile, & des periodes, que de mettre plusieurs *et*, en tous leurs membres, comme il se voit en l'exemple que nous venons de donner. Au reste, on peut fort bien commencer vne periode par la conjõction *et*, ie dis mesme lors qu'il y a vn

point,

point, qui ferme la periode precedente. Ie n'en rapporteray point d'exemples, parce que tous nos bons Autheurs en sont pleins. Nous auons si peu de liaisons pour les periodes, qu'il ne faut pas encore nous oster celle-cy.

Soupçonneux, suspect.

PLusieurs disent *soupçonneux*, pour *suspect*, qui est vne chose insupportable; par exẽple ils disent, *ce Iuge là est soupçonneux*, au lieu de dire, *suspect*. *Soupçonneux*, est tousiours vn mot actif, & *suspect*, est tousiours vn mot passif, *soupçonneux*, est tousiours celuy qui soupçonne, ou qui est enclin à soupçonner, *suspect*, est tousiours celuy qui est soupçonné, ou qui le doit estre. Ce qui est cause à mon aduis de cette faute, c'est que l'on dit *soupçonné*, pour *suspect*, & de *soupçonné*, on a passé aisément à *soupçonneux*.

Fil de richard.

CE que l'on appelle ordinairement ainsi, est tres-mal nommé, & par vne corruption qui n'est venuë que de ce qu'on a ignoré l'origine de ce mot. Il faut dire *fil d'archal*, & cét *archa* prend sa vraye ethymologie du mot Latin *aurichalcum*. Ceux qui ont le genie de l'ethymologie des mots, n'ont garde de douter de celle-cy, elle est trop euidente. C'est pourquoy il y faut vne *l* à la fin. Quelques-vns escriuent *fidarchal*, en vn mot, sans garder les marques de son ethymologie. D'autres le font deriuer d'vn village nommé *Archat*, d'où cette inuention est venuë; mais il se faut tenir à *aurichalcum*.

Séulement pour *mesmes*, ou *au contraire*.

C'Est vne faute assez familiere à beaucoup de gens, & de ceux mesme qui font profession de bien parler & de bien escrire, de se seruir de l'adverbe *seulement*, au lieu de *mesmes*. Par exemple, on demandera, *fait-il bien chaud*, & on respondra, *il fait froid seulement*, pour dire, que tant s'en faut qu'il fasse bien chaud, que mesme il fait froid. Voicy encore vn autre exemple. *Il ne m'en blasme pas, il m'en loüe seulement*, pour dire, *tant s'en faut qu'il m'en blasme, que mesme il m'en loüe.*

Faire signe, & donner le signal.

LEs signaux dont on a accoustumé de se seruir à la guerre, ce sont le feu, la fumée, le canon, les cloches, les estendarts, le linge blanc, & autres choses semblables. Que si quand on se sert de quelqu'vn de ces signaux, on appelloit cela *faire signe*, ce ne seroit pas bien parler, il faut dire, *donner le signal*, ou *donner vn signal*. *Faire signe*, est tout autre chose, tant parce qu'il ne se fait que des mains, ou de la teste, ou du corps, qu'à cause qu'il se fait pour quelque sujet, ou accidēt inopiné, & dont il n'a point esté conuenu entre celuy à qui on fait le signe, & celuy qui le fait, au lieu que *les signaux* se font ordinairement de concert.

Proüesse.

CE mot est vieux, & n'entre plus dans le beau stile, qu'en raillerie, comme par exemple si ie dis, *sa vanité est insupportable, il ne cesse de parler de ses proüesses*, ou *ie n'aime point les gens qui se vantent tousiours de leurs proüesses*, Car alors, comme on mesprise la vanité & l'humeur de ces gés-là, ce mot estát dit par mespris & par raillerie, se trouue employé de bonne grace en ce suiet, tant s'en faut que celuy qui en vsera puisse estre repris. Mais si i'escriuois serieusement, que *plusieurs grands hommes ont celebré les proüesses d'Alexandre*, ie me seruirois mal à propos de ce mot, qui n'estant plus en vsage, ne peut estre employé que de la façon que ie viens de dire.

Esclauage, esclauitude.

M. de Malherbe disoit & escriuoit tousiours *esclauitude*, & ne pouuoit souffrir *esclauage*. Neantmoins *esclauage* est beaucoup plus vsité que l'autre, & si i'auois besoin de ce mot, ie le dirois plustost qu'*esclauitude*. Vn homme tres-eloquent m'a dit, qu'il ne feroit point de difficulté de se seruir d'*esclauage*, dans les hautes figures; Mais il faut éuiter l'vn & l'autre, tant qu'il est possible, & ie ne suis pas seul de cét auis.

Contre-pointe, courte-pointe.

ON demande lequel des deux il faut dire, *la contre-pointe*, ou *la courte-pointe d'vn lit*, qui est proprement vne couuerture piquée. Il est

certain, qu'au commencement on a dit *la contre-pointe*, à cause des points d'aiguille dont ces sortes de couuertures sont piquées dessus & dessous, ou dedans & dehors, comme qui diroit *point contre point*, ou *pointe contre pointe*. Mais depuis par corruption & par abus on a dit *contre-pointe*, contre toute sorte de raison, & l'Vsage l'a ainsi estabi, & en est demeuré le maistre.

Auiser.

AViser, pour *apperceuoir*, ou *descouurir*, ne peut pas estre absolument rejetté, comme vn mot, qui en ce sens là ne soit pas François, mais il est bas & de la lie du peuple. On n'oseroit s'en seruir dãs le beau stile, quoy qu'vn de nos meilleurs Escriuaĩs en vse souuent. Pour le faire mieux entendre il en faut donner vn exemple, *i'auisay vn homme sur vne tour ou sur vn arbre*, pour dire *i'apperceus*, ou *ie descouuris vn homme*, *&c.*

Pas, & point.

CEs particules obliées aux endroits où il les faut mettre, mises là où elles ne doiuent pas estre, rẽdent vne phrase fort vicieuse; par exẽple, si l'on dit *pour ne vous ennuyer, ie ne seray pas long*, comme parlent & escriuent presque tous ceux de la Loire, c'est tres-mal parler, il faut dire, *pour ne vous point ennuyer*, Et si l'on dit *il fera plus qu'il ne promet pas*, ce n'est pas encore bien parler; car il faut oster *pas*, & dire, *il fera plus qu'il ne promet*. Or de sçauoir absolument quand il faut le mettre, ou ne le mettre pas, il est assez difficile

d'en faire vne reigle generale. Voicy ce que i'en ay remarqué.

On ne met iamais ny *pas* ny *point* deuant les deux *ny*; par exemple on dit, *il ne faut estre ny auare ny prodigue*, & non pas, *il ne faut pas estre*, ou *il ne faut point estre ny auare, ny prodigue.*

On ne les met iamais aussi deuant le *que*, qui s'exprime par *nisi* en Latin, & par *sinon que* en François. Exemples, *ie ne feray que ce qu'il luy plaira*, on voit bien que ce *que*, se resout par *nisi*, & par *sinon que*, comme si ie disois, *ie ne feray sinon ce qu'il luy plaira, ie n'ay esté qu'vne fois à Rome, ie ne ioüe qu'auec des gens de bien, ie ne mange qu'vne fois le iour.* On voit qu'en tous ces exemples le *que*, vaut autant à dire que *sinon que*, & ie n'ay point encore remarqué qu'il y ait d'exception à cette reigle: Mais cela se doit entendre, comme i'ay dit, deuant le *que*, qui signifie, *sinon que*, parce que cela n'est pas vray deuant les autres *que*, qui signifient autre chose; comme par exemple on dira fort bien *ie ne pense pas que vous le fassiez, ie ne veux pas dire que vous ayez tort, ie ne blasme pas ce que i'ignore.*

On ne les met point encore deuant *iamais* comme *il ne sera iamais si mechant qu'il a esté.*

Ny deuant *plus*, comme *ie ne feray plus comme i'ay fait.* Ny apres *plus* si vne negatiue suit, comme *il est plus riche que n'a esté celuy qui, &c.* Ie parle de *plus*, & non pas de *non plus*, qui n'est pas de mesme; car on dit fort bien *ie ne veux pas non plus que vous alliez là.*

On ne les met point aussi deuant *aucun*, ou *nul*, comme *il ne fait aucun mal, il ne fait nul mal*, ny deuant *rien*, comme *il ne peut rien faire, il ne veut rien faire.*

Les raisons que l'on pourroit rendre de cela, car les Reigles ont quelquefois des raisons, & quelque fois n'en ont point, seroient, ce me semble que les deux *ny*, *iamais*, *rien*, *nul*, *aucun*, nient assez d'eux-mesmes, sans y aiouster ny *pas*, ny *point*, & que le *que*, qui signifie *sinon que*, estant vn mot de restriction, on ne nie pas absolument, & ainsi on ne se sert ny de l'vn ny de l'autre de ces negatifs, ny deuant *plus* aussi, parce que ce mot a encore plus de vertu que *pas*, ny que *point*, en ce qu'il n'exprime pas seulement qu'il ne fera pas vne chose, mais qu'il ne fera pas ce qu'il a fait par le passé.

On ne les met pas encore deuant *sans*, comme *sans nuage*, & non pas *sans point de nuage*, comme l'a escrit vn de nos plus celebres Escriuains par deux fois de suite, dans la meilleure piece qu'il ait iamais fait en Prose, en quoy il a esté iustement repris de tout le monde. En cela il a suiuy l'ancienne façon de parler, qui est abolie il y a long-temps; car on disoit autrefois *sans point de faute*; & l'on dit maintenant *sans faute*.

On ne les met point encore, ny auant que l'on parle de quelque temps, ny apres qu'on en a parlé, comme *ie ne le verray de dix iours. Il y a dix iours que ie ne l'ay veu.* Et toutes les fois qu'il est fait mentiõ du temps, i'ay troué cette Reigle sans exception, ce qui procede, comme ie crois, de la mesme raison que i'ay alleguée à *sinon que*, qui est que toutes les fois qu'il est question de temps, il y a tousiours restriction de ce mesme temps là, qui empesche que l'on ne nie absolument, ce qu'ont accoustumé de faire le *pas*, & le *point*.

On les supprime d'ordinaire auec le verbe *pouuoir*, comme *il ne le peut faire*, *il ne pouuoit mieux*

faire, il ne peut marcher. Ce n'eſt pas que l'on ne pût dire. *Il ne le peut pas faire, il ne pouuoit pas mieux faire. Il ne peut pas marcher.* Mais il eſt incomparablement meilleur & plus elegãt ſans *pas*.

On les ſupprime encore auec le verbe *ſçauoir*, quand il ſignifie *pouuoir*, comme *il ne ſçauroit faire tant de chemin en vn iour, il n'euſt ſçeu arriuer pluſtoſt*. On y pourroit mettre *pas*, mais l'autre eſt beaucoup meilleur.

Et auec le verbe *oſer*, comme *il n'oſeroit auoir fait cela, il n'oſeroit dire mot*. Rarement il ſe dit auec *pas*, ſur tout au participe, ou au gerõdif, comme *n'oſant luy contredire en quoy que ce fuſt*, meſme quand il y a vn autre gerõdif deuant auec *pas*, comme *ne voulant pas le flater, & n'oſant luy contredire*, car ſi l'on diſoit, *& n'oſant pas luy contredire*, ce ne ſeroit pas ſi bien dit, il s'en faudroit beaucoup.

Au reſte il eſt tres-difficile de donner des reigles pour ſçavoir quand il faut plutoſt dire *pas*, que *point*, il le faut apprendre de l'Vſage, & ſe ſouuenir que *point*, nie bien plus fortement que *pas*.

Il y a encore cette difference entre *pas* & *point*, que *point* ne ſe met iamais deuant les noms, qu'il ne ſoit ſuiui de l'article indefiny *de*, comme *il n'a point d'argent, il n'a point d'honneur*. C'eſt vne faute ordinaire à ceux de la Loire, de dire, *il n'a point de l'argent*, auec l'article définy, au lieu de dire *il n'a point d'argent*, comme ils diſent auſſi *i'ay d'argent*, pour dire *i'ay de l'argent*. Mais parmy ceux qui parlent le mieux, meſme à la Cour & à Paris, il y en a qui font vne autre faute toute cõtraire, & qui diſent, *il n'y a point moyen*, pour dire *il n'y a point de moyen*, ou *n'y a pas moyen*.

Il eſt à noter qu'auec les infinitifs, *pas* & *point*, ont beaucoup meilleure grace eſtant mis deuant qu'apres, par exemple, *pour ne pas tomber dans les inconueniens*, ou *pour ne point tomber dans les inconueniens*, eſt bien plus elegant que de dire *pour ne tomber pas*, ou *pour ne tomber point dans les inconueniens*.

Berlan, Brelandier.

ON a preſque touſiours eſcrit ce premier mot de cette façon, mais on l'a touſiours prononcé, comme ſi l'on euſt eſcrit *brelan*; Mais auiourd'huy pluſieurs ne prononcent pas ſeulement *brelan*, ils l'eſcriuent auſſi.

On a touſiours dit & eſcrit *brélandier*, & non pas *berlandier*, qui eſt encore vne raiſon de ceux qui ſouſtiennent qu'il faut touſiours dire & eſcrire *brelan*, & non pas *berlan*.

Regueliſſe, theriaque, triacleur.

REgueliſſe, eſt touſiours feminin. On dit *de la Regueliſſe*, & non pas *du Regueliſſe*. Mais *theriaque*, eſt des deux genres, & l'on dit *du theriaque*, & *de la theriaque*. Il faut dire *triacleur*, qui vend de la theriaque, ou qui paſſe pour vn Charlatan, & non pas *theriacleur*.

Ployer, plier.

AVjourd'huy l'on confond bien ſouuent les deux, qui neantmoins ont deux ſignifications fort differentes; car tout le monde ſçait que *plier*, veut dire *faire des plis*, ou *mettre par plis*,

comme *plier du papier*, *plier du linge*; & *ployer*, signifie, *ceder*, *obeir*, & *en quelque façon succomber*, comme *ployer sous le faix*, *vne planche qui ploye à force d'estre chargée*. Et certainement qui appelleroit cela *plier* & diroit *plier sous le faix*, parleroit & écriroit fort mal, quoy que plusieurs facēt cette faute, trompez à mon auis, par la prononciation de la Cour qui prononce la diphtongue *oi*, ou *oy*, comme la diphtongue *ai*, pour vne plus grande douceur, & dit *player*, pour *ployer*, & de *player*, on a aisement passé à *plier*. Neantmoins cet abus n'est pas tellement estably qu'on puisse dire que c'est l'vsage, auquel il faudroit ceder si la chose estoit venuë à ce poinct. Il n'y a qu'vne seule façon de parler où il semble que l'vsage l'a emporté : qui est quand on dit en terme de guerre ; par exemple, *que l'infanterie*, ou *la caualerie a plié*; car c'est ainsi que presque tout le monde parle & est escrit aujourd'huy. La raison toutefois veut que l'on die *la caualerie a ployé*, & non pas *plié*, par ce que c'est vne façon de parler figurée, qui se rapporte à celle de *ployer sous le faix*, *quand on a de la peine à soustenir vne trop grande charge*. Mais hors de cette seule phrase il faut tousiours dire *ployer*, dans la signification qu'il a. Ainsi il faut dire, *il vaut mieux ployer que rompre*, & non pas *il vaut mieux plier*, *faire ployer vne espée*, & non pas *faire plier vne espée*, *ployer les genoux*, & non pas *plier les genoux*.

Veuue.

IL faut écrire *veuue*, ou *veufue*, & non pas *vefue*, comme on dit en plusieurs Prouinces de France ; car on dit au masculin *veuf*, *vn homme veuf*,

& non pas *vef*,&ainſi au feminin il faut dire *veuf-ue*,ou *veuue* , qui rime auec *neuue* & *fleuue* , & non pas auec *trefue*, M. de Malherbe.

O combien lors aura de veuues
La gent qui porte le Turban,
Qui du ſang rougira les fleuues,
Qui lauent les pieds du Liban.

Vent de midy , vent du midy.

TOus deux ſont bons , tout de meſme que l'on dit *vent de Septentrion* , & *vent du Septentrion* , *du coſté de Septentrion* , & *du coſté du Septentrion*,*du coſté d'Orient*,& *du coſté de l'Orient*.

Vitupere , Vituperer.

CE mot n'eſt gueres bon,quoy que M. Coëffeteau s'en ſoit ſeruy vne fois ou deux dans ſon hiſtoire Romaine,& que M. de Malherbe ait dit.

Et ſi de vos diſcords l'infame vitupere,

Ie n'en voudrois vſer qu'en raillerie , & dans le ſtile bas. *Vituperer* ne vaut rien du tout.

Seraphin , remerciment , agrément , viol.

QVoy qu'ils n'ayent rien de commun entre eux , ie les mets enſemble , parce qu'il n'y a qu'vn mot à dire ſur chacun.& que par diuerſes rencontres,ils ſe preſentent à ma plume tous enſemble. *Seraphin*, ſe doit écrire en François auec vne *n*,biẽ qu'il y ait vne *m* au Latin. *Remercimẽt*, ſe doit auſſi écrire & prononcer, *remerciment* , & non pas *remerciement* auec vn *e*,apres l'*i*, *Agremẽt*

de mesme, non pas *agréement*, Ainsi dans les vers on dit *payray*, *louray*, & non pas *payera* ny *loüeray*, ce sont des mots dissyllabes dans la poësie. Et *Viol*, qui se dit dans la Cour & dans les armées pour *violement* est tres-mauuais.

Tel, pour *quel*.

IL y en a plusieurs, qui disent, par exemple, *Dieu est present en tous lieux, tels qu'ils soient*, c'est mal parler, il faut dire *quels qu'ils soient*. Quelques-vns croyent qu'encore que *quels*, soit le meilleur, *tels*, neantmoins ne laisse pas d'estre bon, mais ils se trompent.

Certains regimes de verbes vsitez par quelques Autheurs celebres, qu'il ne faut pas imiter en cela.

IL y a des Autheurs celebres, qui font regir à de certains verbes, comme *se renconcilier, prier, s'acquiter, s'offencer*, des cas qui ne leur conuiennent point, & il est bon d'en donner aduis, afin que ceux qui les imiteront en vne infinité d'autres choses excellentes ne s'abusent pas en celles-cy. Il y a apparence, que ces verbes autrefois ont eu ce regime, mais ils ne l'ont plus aujourd'huy, *se reconcilier à quelqu'vn, qu'il ne soit point en peine*, dit l'vn d'eux, *de se renconcilier à personne*, il faut dire *auec persõne*, *prier aux Dieux*, autrefois on le disoit, il faut dire maintenant *prier les Dieux*, *s'aquitter aux grands*, pour dire *s'acquitter enuers les grands*. *S'offenser de quelqu'vn*, au lieu de dire *s'offēser contre quelqu'vn*. Il est vray que l'õ dit fort biē, *s'allier*

avec quelqu'vn, & *s'allier à quelqu'vn*, & mesme ce dernier passe pour plus elegant.

Des negligences dans le stile.

IE ne parle point icy des fautes, qui se commettent contre la pureté & la netteté du stile. Ce sont des choses toutes distinctes de ce qu'on appelle *negligence*. Il y en a de plusieurs sortes. Voicy celles que j'ay remarquées. La principale est quand on repete deux fois dans vne mesme page vne mesme phrase sans qu'il soit necessaire; car quand il est necessaire, comme il arriue quelquefois, tant s'en faut que ce soit vne faute, que c'en seroit vne de ne le faire pas, outre que la nature des choses necessaires est telle, comme a remarqué excellemment Ciceron, qu'elles sont tousiours accompagnées d'ornement. Mais quand il n'est pas besoin, c'est vne tres-grande negligence de repeter vne phrase deux fois par exemple *sans en pouuoir venir à bout*, que si la phrase est plus noble, la faute est encore plus grande, parce qu'estant plus éclatante, elle se fait mieux remarquer.

La seconde sorte de *negligence*, c'est de repeter deux fois vn mesme mot specieux dans vne mesme page, sans qu'il en soit besoin; car il faut tousiours excepter cela. Si le mot est simple & commun, il n'en faut pas faire scrupule; pour peu qu'il soit esloigné du premier, pourueu neantmoins qu'il ne commence pas deux periodes; car alors c'est vne vraye negligence, comme par exemple si l'on met deux fois *cependant*, dans vne mesme page, au commencement de deux periodes.

En ces places là les mots se font remarquer, quand ils ne seroient que d'vne syllabe, comme *mais*, que la pluspart des Escriuains repetent trop souuent, quoy qu'ils soient excusables à cause du petit nombre de liaisons que nous auons, qu'on retranche encore tous les iours. Il ne faut pas pourtant faire difficulté apres qu'on a commencé vne periode par *mais*, de se seruir de ce mesme mot deux ou trois lignes apres en vn autre sens, si le discours le requiert, pourueu qu'il soit dans vn des membres de la periode, & non pas au commencement. *Or*, est encore vn monosyllabe à commencer vne periode, dont il ne faut vser que de loin à loin. Ie ne voudrois pas auoir mis à trois lignes proches l'vn de l'autre *dont*, deux fois au lieu du pronom relatif; & j'ose asseurer que ce n'est point vne scrupule, & qu'il n'y a point d'oreille delicate, qui ne soit blessée de cette repetition si proche, quoy que le mot soit doux & monosyllabe. I'en dis autant de l'aduerbe du lieu *où*; car par l'*ou* disjonctif, c'est vne autre chose, sa nature est d'estre repeté plusieurs fois, Et ainsi de plusieurs autres.

Le troisiesme sorte de *negligence*, c'est quand on fait trop souuent, des vers communs, ou Aléxandrins. Ie dis trop souuent, parce qu'il est impossible qu'il ne s'en rẽcontre toûjours quelqu'vn par cy, par là, que vous ne sçauriez la pluspart du temps éuiter sans faire tort à la naïfueté de l'expression, qui est vne chose bien considerable & vn plus grand bien, qu'il n'y a de mal à laisser vn vers. Iamais nos meilleurs Escriuains, anciẽns & mordernes, ne se sont donné cette gesne, quand exprimant naïfuement leur intention, ils ont rencontré vn vers, sur tout s'il n'est pas composé

de paroles specieuses & qui sentent la poësie: Qui me pourroit blasmer si j'auois escrit en prose, *ie ne suis iamais las de vous entretenir.* Et certainement tous ceux qui ont repris Tacite d'auoir commencé ses Annales par vn vers hexametre, *Vrbem Romam à principio Reges habuere*, & Tite-Liue d'auoir commencé son Histoire Romaine par vn demy-vers; *Facturus ne operæ pretium, sim*, ne laissent pas de passer pour des Censeurs bien seueres, quoy qu'à la verité il n'y ait pas d'apparence de commencer vn ouurage en prose par vn vers. Bocace a aussi commencé son Decameron par vn vers,

Humana cosa è hauer compassione.

& comme il faisoit de mauuais vers, & que celuy-là est assez bō, on disoit de luy, qu'il ne faisoit iamais bien des vers que lors qu'il n'auoit pas dessein d'en faire. Mais quand le vers n'a du vers que la mesure, & encore bien rude, comme est celuy de Tacite, & qu'il sent beaucoup plus la prose que le vers, on le peut pardonner. Et Tite-Liue pour vn hemistiche assez desguisé par sa dureté ne meritoit pas ce reproche. *La negligence* est donc quand on ne laisse couler plusieurs, & s'ils sont de suite, ils sont insupportables. Il y a en mesme qui les affectent & en parlant en public, & en escriuant, mais cela est vn vice formé, & des plus grands, & non pas vne simple negligence qui n'arriue qu'à ceux, qui font des vers sans y penser, Nous auons parlé ailleurs amplement *des vers dans la prose.*

La quatriesme espece de *negligence*, sont les rimes riches ou pauures, dont il y a esté aussi traité ailleurs bien au long, non seulement quand elles se rencontrent dans la cadance des periodes, mais

mesme proche l'vne de l'autre, comme par exemple si ie dis, *cela donne dauantage de courage.* Et non seulement *les rimes*, mais aussi *consonances*, sont à euiter, & c'est vne negligence de n'y prendre pas garde, ou de ne s'en soucier pas, comme *fers*, & *souhaits*, *affaire*, & *croire*, *tache*, & *visage*, & mille autres semblables, s'il se rencontrent dans vne mesme cadence.

C'est encore vne autre espece de negligence; par exemple de dire, *il discourut long-temps sur l'immortalité de l'ame, sur le mespris de la vie, sur la gloire des bonnes actions, & sur le point de mourir il témoigna, &c.* c'est à dire qu'vne preposition comme est *sur icy*, seruant à vn sens ne doit pas estre employée de suite à vn autre, parce qu'elle engendre de l'obscurité; & qu'elle trompe le Lecteur ou l'Auditeur. Il en est de mesme des autres parties de l'oraison.

Il y a encore plusieurs autres sortes de *negligences*, mais parce qu'elles sont trop delicates, ie les laisse, & me contente d'auoir marqué les principales & qui choquent tout le monde.

Au reste j'ay jugé à propos de faire cette Remarque, parce que j'ay pris garde, que plusieurs de nos meilleurs Escriuains, qui excellent en la pureté, netteté, & elegance du stile, tombent bien souuent dans ces negligences, qu'on remarque comme autant de taches sur vn beau visage; Car en beaucoup d'autres choses la negligence est souuent vn grand artifice, mais elle ne le peut iamais estre en matiere de stile. *La naïfueté*, est bien vne des premieres perfections, & des plus grands charmes de l'eloquence, mais elle n'a rien de commun auec la *negligence*, dont nous parlons en cette Remarque; & ceux qui penseroient

faire passer l'vne pour l'autre, auroient grand tort; l'vn est vice, & l'autre est vertu.

Septante, octante, nonante.

SEptante, n'est François, qu'en certain lieu où il est consacré, qui est quand on dit *la traduction des Septante*, ou les *septante Interpretes*, ou simplement *les Septante*, qui n'est qu'vne mesme chose. Hors de là il faut tousiours dire *soixante-dix*, tout de mesme que l'on dit *quatre-vingts*, & non pas *octante*, & *quatre-vingts dix*, & non pas *nonante*.

Suppression des pronoms personnels deuant les verbes.

CEtte suppression a tres-bonne grace, quand elle se fait à propos, comme *nous-auons passé les riuieres les plus rapides, & pris des places que l'on croyoit imprenables, & n'aurions pas fait tant de belles actions, si nous estions demeurez oisifs, &c.* Il est bié plus elegant de dire, *& n'aurions pas fait tant de belles actions*, que si l'on disoit, *& nous n'aurions pas fait.* Il est de mesme de tous les autres pronoms personnels de la seconde & de la troisiéme personne singuliere & plurielle, dont les exemples sont frequens dans nos bons Autheurs, qu'il seroit superflu d'en rapporter icy dauantage. Mais plusieurs abusent de cette suppression, sur tout ceux qui ont écrit il y a vingt ou ving-cinq ans; car en ce temps-là, si nous en exceptons M. Coëffeteau & peu d'autres, c'estoit vn vice assez familier à nos Escriuains. L'vn des plus celebres par exéple a écrit, *car vne chose mal dónée ne sçau-*

roit estre bien deuë, & ne venons plus à temps de nous plaindre, quand nous voyons qu'on ne nous la rend point. Il falloit dire, *& nous ne venons plus à temps*, parce que la construction change. De mesme en vn autre endroit, *nous ne sommes pas contens de nous informer du fonds de celuy qui emprunte, mais foüillons iusques dans sa cuisine.* Il faut dire *mais nous foüillons*, parce que cette particule *mais*, fait vne separation qui rompt le lien de la construction precedente, & en demande vne nouuelle.

De ces deux exemples, on pourroit tirer deux Reigles pour connoistre quand la suppression est mauuaise. L'vne, lors que la construction change tout à fait, comme au premier exemple, & l'autre, lors qu'elle est interrompuë par vne particule separatiue ou disionctiue, comme *mais*, *ou*, & autres semblables. Donnons vn troisiesme exemple de la disionctiue, *ou nous le confesserons, ou le nierons*, ne vaut rien, il faut repeter *nous*, & dire *ou nous le confesserons ou nous le nierons.* On pourroit faire encore d'autres reigles semblables tirées des endroits, où ces Autheurs ont manqué selon l'auis mesme de leurs plus passionnez partisans. Il est certain que ce Grand homme dont i'ay raporté les deux exemples, tenoit encore de l'ancien stile cette façon d'escrire, car les Anciens supprimoient souuent ce pronom, & les modernes qui ont voulu se former sur vn modelle si estimé, l'ont suiuy mesme aux choses, qui n'estoient plus en vsage.

Fleurs.

CE mot a esté employé au genre feminin par M. de Malherbe dans ses vers. Il est vray que

ce n'eſt pas dans ſes bonnes pieces. Le vers m'eſt eſchapé, toutefois i'en ſuis certain. Il y a eu auſſi quelque autre Poëte de ce temps-là, qui l'a fait feminin ; Neantmoins tous les anciens l'ont fait maſculin, & l'on trouuera dans Marot, *vn pleur*, mais auiourd'huy ie ne vois perſonne, qui ne le croye, & ne le face maſculin, *des pleurs verſez, des pleurs répandus*.

Mercredy, arbre, marbre, plus.

TOus ceux qui ont tant ſoit peu eſtudié, & qui ſçauent l'etymologie de ce mot qui viẽt de Mercur, ont de la peine à l'eſcrire & à le prononcer autrement que *mercredy*, auec vne *r* aprés l'*e*. Il y en a d'autres qui tiennent, qu'à cauſe de cette etymologie il faut bien écrire *mercredy*, mais il faut prononcer *mecredy*, ſans *r*, tout de meſme que l'on eſcrit, *arbre*, & *marbre*, & neantmoins on prononce *abre*, & *mabre*, pour vne plus grande douceur. A quoy ie reſpons qu'il eſt vray qu'autrefois on prononçoit à la Cour *abre* & *mabre*, pour *arbre*, & *marbre*, mais mal ; auiourd'huy cela eſt changé, on prononce l'*r*, comme à *plus*, on ne prononçoit pas l'*l*, & auiourd'huy on la prononce. La plus ſaine opinion, & le meilleur vſage eſt donc non ſeulement de prononcer, mais auſſi d'eſcrire, *mecredy*, ſans *r*, & non pas *mercredy*.

Le confluent de deux fleuues.

LA ionction, ou le meſlange de deux fleuues lors qu'vn fleuue entre dans vn autre ſe dit fort biẽ *le confluent de deux riuieres*, & c'eſt ce qui

est cause qu'il y a tant de lieux en France, qu'on appelle *Conflant*, c'est à dire *confluent*, mais de *confluent*, on a fait *conflant*, qui est plus aisé, & plus doux à prononcer. I'ose asseurer qu'il n'y a point de lieu qui s'appelle ainsi, où il n'y ait vne riuiere qui entre dans l'autre. Mais il faut dire *le confluent de deux riuieres*, au singulier & non pas *les confluens*, au pluriel, comme disent quelques-vns. Ce n'est pas qu'on ne le die au pluriel si l'on parle de *tous les confluens d'vn Royaume*.

Commencer.

CE verbe dans la pureté de nostre langue demande tousiours la preposition *à*, apres soy, & pour bien parler François il faut dire par exemple, *il commence à se mieux porter*, & non pas *il commence de se mieux porter*, & cela est tellement vray que mesme au preterit defini, à la troisiesme personne singuliere *commença*, il faut dire *à* apres, & non pas *de*, comme disent les Gascons, & plusieurs autres Prouinciaux, & mesme quelques Parisiens, soit par contagion, ou pour adoucir la langue, estant la cacophonie des deux *à*, ne se souuenant pas de cette maxime sans exception, qu'il n'y a iamais de mauuais son qui blesse l'oreille, lors qu'vn long vsage l'a estably, & que l'oreille y est accoustumée, ce que nous sommes obligez de repeter souuent selon les occasions. Il ne faut donc iamais dire *il commença de*, mais tousiours *il commança à*, mesme quand le verbe qui suit commenceroit encore par vn *à*, tellement qu'il faut dire par exemple, *il commença à auoüer*, & non pas *il commença d'auoüer*. Ce n'est pas qu'il ne le faille éuiter tant qu'il est possible,

mais si par necessité, comme il se rencontre quelquefois, la naïueté de l'expression oblige aux trois *a* de suite, il n'en faut point faire de scrupula, parce que cette façon de parler estant naturelle, ne peut auoir que bõne grace, tãt s'en faut qu'elle soit rude. Il est vray qu'il y a des verbes, qui regissent *à* & *de*, d'autres qui ne regissent que *de*, & d'autres qu'*à*, comme celuy-cy. Ie remarqueray ceux de toutes les trois sortes, à mesure qu'ils se presenteront.

Par occasion, puisque nous parlons du verbe *commencer*, ie diray que plusieurs Parisiens doiuent prendre garde à vne mauuaise prononciation de ce verbe, que j'ay remarquée mesme en des personnes celebres à la chaire & au barreau. C'est qu'ils prononcent *commencer*, tout de mesme que si l'on escriuoit *quemencer*; comme nous auons remarqué ailleurs qu'ils disent aussi *aietter*, pour *achetter*, & qu'ils prononcent l'*r*, simple & douce, comme double & forte, & l'*r* double, comme simple; car ils disent *burreau* pour *bureau*, & *arest* pour *arrest*. Athenes, le siege & l'oracle de l'Eloquence Grecque, ne laissoit pas d'auoir quelque vice particulier dans sa langue, & Paris qui ne luy en doit rien dans la sienne, n'est pas exempt aussi de quelques defauts par la destinée & la nature des choses humaines, qui ne souffrent rien de parfait.

Demain matin, demain au matin.

TOus deux sont bons, mais il faut dire *iusques à demain matin*, & non pas *iusques à demain au matin*, quoy que l'on die fort bien *iusques à demain au soir*.

Des participes Actifs.

DAns la Remarque des gerondif il a fallu necessairement parler des participes, à cause qu'vne infinité de gens les confondent l'vn auec l'autre. Mais apres auoir fait voir que l'vsage des gerondifs est beaucoup plus frequent en François, que celuy des participes; nous auons promis vne Remarque particuliere sur ces derniers pour en traitter à plein fond; car i'ose dire que c'est vne des parties de nostre Grammaire qui a esté aussi peu connuë iusqu'icy, & qui merite autant d'estre esclaircie.

Il faut commencer par les deux verbes auxiliaires *auoir* & *estre*. Iamais ils ne sont participes, quand ils font leur fonction de verbe auxiliaire, & qu'ils sont ioints à vn autre verbe, comme *ayant esté*, *ayant mangé*, *estant contraint*, *estant aimé*. Ils sont tousiours gerondifs, & par consequent ils ne reçoiuent iamais d'*s*, & ne peuuent auoir de pluriel, parce que les gerondifs sont indeclinables. D'où s'ensuit que ceux qui escriuent par exemple, *les hommes ayans veu*, *les hommes estans contrains*, comme font la plus-part, n'escriuent pas bien. Il faut dire *les hommes ayant veu les hommes estant contraints* sans *s*, apres *ayant* & *estant*. à cause qu'ils sont gerondifs, cõme il se voit clairemẽt par la conformité des autres langes vulgaires auec la nostre; car l'Italienne & l'Espagnolle disent *hauendo visto*, *essendo costretti hauiendo vido*, *siendo forçados*, ainsi que nous auons desia dit en la Remarque des gerondifs. Et cette façon de parler par le gerondif auec le participe, est inconnuë à la langue Grecque & à la Latine, &

n'appartient qu'aux langues vulgaires.

Ces mesmes mots *ayant*, & *estant*, doiuent encore estre considerez sans participe apres eux. Donnons-en des exemples, & parlons premierement d'*ayant*, sous lequel, estant ainsi employé, tous les autres participes actifs seront compris, parce qu'ils se gouuernent tout de mesme. *Ayant*, est donc gerondif de cette façon, *les hommes ayant cette inclination*, & participe de cette autre sorte; *Ie les ay trouuez ayans le verre à la main* : Mais voicy vne Remarque nouuelle & fort curieuse, dõt ie dois la meilleure partie aux Oracles de nostre langue, que i'ay consultez là dessus. C'est que le participe *ayant* n'a iamais de feminin, & que les autres participes actifs n'en vsent gueres. L'exemple en est vne preuue conuaincante, *ie les ay trouuées ayantes le verre à la main*, Cette façon de parler seroit barbare & ridicule. Aussi de dire *ayant le verre à la main*, cela ne se peut non plus, parce qu'*ayans*, est masculin, & ne peut estre feminin, n'y ayant point d'adiectif en nostre langue, comme presque tous les participes le sont, qui se terminent en *ant*, dont le feminin au pluriel ne se termine en *antes*. Il faut donc necessairement auoir recours au gerondif, quand il s'agit du feminin soit au singulier, soit au pluriel, & dire en l'exemple que nous auons proposé, *ie les ay trouuées ayant le verre à la main*, nonobstant l'equiuoque d'*ayant*, qui se pourroit rapporter à *ie*, aussi biẽ qu'*aux femmes* si le sens ne suppleoit à ce defaut, comme il fait souuent en toutes les langues, & dans les meilleurs Autheurs. Donnons vn exẽple des participes actifs, aux autres verbes, *ie les ay trouuées beuuentes & mangeantes*, qui a iamais oüy parler comme cela? il faut dire *ie les ay*

trouuées beuuant & mangeant, ou gerondif, nonobstant l'equiuoque, qui est osté par le sens; & ne peut mesme estre rapporté à *ie*, qu'en luy faisant violence, parce que *beuuant & mangeant*, estant proches de *trouuées*, se doiuẽt rapporter naturellement à *trouuées* plustost qu'à *ie*, qui en est fort esloigné.

Mais on obiecte que l'on dit *changeante*, *concluante*, *effrayante*, *remuante*, & vne infinité d'autres de cette sorte, dont le participe actif comme *changeant*, *concluant*, *effrayant*, *remuant*, *&c.* a son feminin.

On répond que tout participe actif & passif doit estre consideré en deux façons, ou comme participe & adiectif tout ensemble, ou comme adiectif seulement. Or il n'est aimais participe au feminin, au moins dans le bel vsage, mais seulement adiectif, quoy que l'on confesse qu'il vient du participe; Car s'il estoit participe au feminin, il régiroit sans doute le mesme cas que regit le verbe dont il est participe, comme il fait au masculin; par exemple, on dit fort bien, *ie les ay trouuez mangeans des confitures*, *beuuants de la limonade*, mais on ne dira iamais en parlant de femmes, *ie les ay trouuées mangeantes des confitures*, ny *beuuantes de la limonade*, ny *ayantes le verre à la main*, comme nous auons dit.

Que si l'on replique, qu'il y a plusieurs de ces feminins qui regissẽt le méme cas, que leurs verbes, cõme *ces estoffes ne sont pas fort belles*, *ny approchantes de celles que ie vis hier*, & *son humeur est tellement repugnante à la mienne que*, *&c.* Car le verbe *approcher*, regit *de*, comme *il n'approche pas de la vertu d'vn tel*, & le verbe, *Repugner*, regit *à*, comme *cela repugne à mon humeur*, & ainsi d'vn

grand nombre d'autres. On respond, qu'il ne s'ensuit pas pour cela que *approchantes*, *repugnantes*, & leurs semblables soient participes, parce qu'il y a plusieurs noms adiectifs, & particulierement les verbaux, c'est à dire, ceux qui sont formez des verbes, qui gardent le mesme regime des verbes dont ils sont formez, ou dont ils approchent, quoy qu'ils ne soient point participes, & qu'ils n'en ayent aucune marque, comme par exéple *libre*, *vuide*, *conforme*, *semblable*, *&c.* Car on dira *libre de tous soins, libre de faire, ou de ne pas faire, vuide d'argent, vuide de tous soins, conforme*, ou *semblable à son modelle*, qui sont des regimes des verbes d'où ils viennent, ou dont ils approchent.

Il y en a pourtant qui soustiennent que ce participe actif feminin ne doit pas estre entieremẽt bãny de nostre langue, quoy que neantmoins ils demeurent d'accord que l'vsage en est tres-rare, & que le gerondif mis en sa place sera meilleur sans comparaison. Quand on leur accorderoit ce participe feminin de la façon qu'ils le proposent, il me semble qu'il n'y auroit guere à dire entre ces deux propositions *qu'il n'est point du tout de la langue*, ou *qu'il en est, de sorte que l'vsage en est tres-rare, & qu'encore en ce cas là, ce gerondif est beaucoup meilleur.* Voicy l'exẽple qu'ils apportent. On dira fort bien, disent-ils, *cette femme est si pressante & si examinente toutes choses. Or examinante*, en cét exẽple ne peut estre que participe, puis qu'il regit apres soy le mesme cas que le verbe, qui est, comme nous auons dit, la marque infaillible du participe. On respond premierement que l'vsage n'est point de parler ainsi, & que l'on dira plûtost, *cette femme est si pressante, & examine tellement*

ment toutes choses. Secondement, on ne demeure point d'accord, que cela soit bien dit, & tous ceux à qui ie l'ay demandé, & qui en sont bons iuges, condamnent absolument cette façon de parler.

Voicy vn exemple contraire, qui le fera voir encore plus clairement, par la comparaison du participe masculin auec le participe feminin, *ce sont tous argumens concluans vne mesme chose*. Cela est fort bien dit, & *concluans* icy est participe, mais *ce sont toutes raisons concluantes vne mesme chose*, ce sera fort mal dit, & l'vsage est de se seruir du gerondif, & de dire, *ce sont toutes raisons cõcluant vne mesme chose*, ou ce qui seroit beaucoup mieux, *ce sont toutes raisons qui concluënt vne mesme chose*; Car c'est auec ce pronom relatif, que nostre langue supplée au defaut du participe actif feminin, comme il se voit dans l'exemple que nous venons d'alleguer, & en celuy-cy encore *ie les ay trouuées qui beuuoient & mangeoient*, & Ainsi en tous les autres.

Ce n'est pas que de dire *ce sont toutes raisons concluantes*, ne soit tres-bien dit, parce que là il est adiectif, & l'Vsage parle ainsi, mais si l'on pense en faire vn participe qui regisse le nom comme son verbe, & dire *ce sont toutes raisons concluantes vne mesme chose*, il ne vaut rien.

Il reste à parler d'*estant*, quand il n'est pas auxiliare. La pluspart tiennent qu'il n'est iamais participe, & tousiours gerondif, & qu'ainsi il faut dire: par exemple, *les François estant deuant Perpignan*, & non pas *estans*, quelques-vns au contraire estiment qu'*estans* se peut dire comme participe, quoy qu'ils ne nient pas qu'*estant*, comme gerondif n'y soit bien aussi. De méme ils soû-

tiennent que l'vn & l'autre est bien dit, *les soldats estans sur le point*, & *estant sur le point*. Que si cela est vray, au moins il n'a lieu qu'au seul cas de ces exemples : car *estant*, ne peut-estre employé qu'en trois façons, ou comme verbe auxiliaire, lors qu'il est joint au participe passif, par exemple *estant asseuré*, ou comme verbe substantif regissant vn nom apres soy ; par exemple, *estant malade*, ou sans participe & sans nom comme *estant sur le point*. Quand il est auxiliaire, nous auons desia fait voir qu'il ne peut estre que gerondif. Quand il regit vn nom, il est aussi gerondif, & il n'est pas besoin de dire *estans*, pour marquer le pluriel, parce que le nom le remarque assez, comme lors que l'on dit *estant malades*, l's de *malades*, montre bien qu'il est pluriel sans mettre *estans*. Il n'y a donc qu'vn seul cas où l'on puisse mettre *estans*, qui est lors qu'il n'y a point de nom ny de participe apres soy, comme quand on dit *estans sur le point*. Pourquoy ie le trouue bon, parce qu'il sert tousiours à esloigner l'equiuoque qui se peut rencontrer entre le pluriel & le singulier, mais quand il ne fera point d'equiuoque, i'aimerois mieux dire *estant*, au gerondif.

Au moins il est bien certain qu'*estant*, participe n'a point de feminin, & que iamais on n'a dit *estante*, non plus qu'*ayante*, au feminin, ce qui n'est pas vn petit indice que les participes actifs naturellement n'ont point de feminin, & que tous les feminins que nous voyons tirez de ces participes sont purement adiectifs, & ne tiennent rien de la nature des participes actifs, que leur formation.

Courir ſus.

CEtte façon de parler, ſoit dans le propre, ou dans le figuré, eſtoit fort elegante du temps de M. Coëffeteau qui en vſe ſouuent, mais aujourd'huy elle commence à vieilir. Nous auons pourtant quelques-vns de nos Autheurs modernes, & des meilleurs, qui s'en ſeruent encore. Ce qu'il y a à remarquer pour ceux qui s'en voudront ſeruir, eſt de ne mettre pas le datif, que *courir ſus*, regit, deuant le verbe, mais apres. Vn exemple le va faire entendre, *Il ne faut pas courir ſus aux affligez*, eſt bien dit, mais ſi apres auoir parlé des affligez, ie dis, *il ne leur faut pas courir ſus*, ie parle mal, parce que ie mets *leur*, qui eſt le datif, deuant *courir ſus*, dont il eſt regi. C'eſt tout le meſme qu'*aller au deuant*, car *aller au deuant de luy*, eſt fort bon, *& luy aller au deuant*, ne vaut rien.

Voiſiné.

VOiſiné pour *voiſinage*, comme *i'enuoye des fruits à tout mon voiſiné*, pour dire *à tout mon voiſinage*, eſt vn mot Prouincial inſupportable à quiconque ſçait la pureté de noſtre langue.

De façon que, de maniere que, de mode que, ſi que.

CEs deux premieres façons de parler *de façon que, de maniere que*, ſont Françoiſes à la ve-

rité, mais si peu elegantes, qu'il n'y a pas vn bon Autheur qui s'en serue : & pour ces deux autres, *de mode que*, & *si que*, elles sont tout à fait barbares, particulierement *si que*, bien que tres-familiér à plusieurs personnes, qui sont en reputation d'vne haute eloquence. Il faut dire, *si bien que*, *de sorte que*, ou *tellement que*. Il n'y a que ces trois qui soient employez par les bons Escriuains.

Des preterits de ces verbes, entrer, sortir, monter, descendre.

C'Est vne faute fort commune de coniuguer les preterits de ces quatre verbes par le verbe auxiliaire *auoir*, au lieu de les coniuger par le verbe substantif *estre*. L'exemple le va faire entendre. Plusieurs disent, *il a esté iusqu'à la porte, mais il n'a pas entré, mais il n'a pas sorty*, au lieu de dire, *mais il n'est pas entré, mais il n'est pas sorty*. De mesme ils disent, *il a monté, il a descendu*, pour *il est monté, il est descendu*. Il faut obseruer la mesme chose en tous leurs autres preterits.

Deux mauuaises prononciations, qui sont tres-communes, mesme à la Cour.

L'Vne de ces mauuaises prononciations est de dire *cheuz vous, cheuz moy, cheuz luy*, au lieu de dire *chez vous, chez moy, chez luy*, & ie ne puis comprendre d'où est venu cét *u*, dans ce

mot. L'autre de prononcer vne *s*, ou vn *z*, apres *on*, deuant la voyelle du verbe qui le suit, comme *on z a*, pour dire *on a*, *on-z-ouure*, pour dire *on ouure*, *on-z-ordonne*, pour dire *on ordonne*. Ie ne rapporte pas des exemples des autres voyelles, parce que i'ay remarqué, qu'en *l'e*, en l'*i*, & en l'*u*, on ne fait pas cette faute, & il me semble que ie n'ay point oüy dire *on za-estime*, pour *on estime*, ny *on z-humecte*, pour *on humecte*. Neantmoins ie me pourrois bien tromper, mais il suffit de soustenir que c'est vn vice de prononciation en toutes les cinq voyelles. Ce vice est d'autant moins excusable, que la lettre *n*, qui finit *on*, n'a pas besoin du secours d'vne autre consone pour oster la cacophonie de la voyelle suiuante, qu'elle mesme y suffit en se redoublant, comme nous auons dit en le Remarque de la lettre *h*, car on prononce *on a*, *on ouure*, *on ordonne*, comme si l'on escriuoit *on-n-a*, *on-n-ouure*, *on-n-ordonne*, qui est la plus douce prononciation que l'on sçauroit trouuer en ces mots-là sans en chercher vne autre. Il y a encore quelques autres mauuaises prononciations, que i'ay remarquées ailleurs; en voicy encore vne.

De la lettre r, *finale des infinitifs.*

IE ne mestonne pas qu'en certaines Prouinces de France, particulierement en Normandie, on prononce par exemple l'infinitif *aller*, auec l'*e* ouuert, qu'on appelle, comme pour rimer richement auec l'*air*; tout de mesme que si l'on escriuoit *allair*; car c'est le vice du pays, qui pour ce qui est de la prononciation manque en vne infi-

nité de choſes. Mais ce qui m'eſtonne, c'eſt que des perſonnes nées & nourries à Paris & à la Cour, le prononcent parfaitement bien dans le diſcours ordinaire, & que neantmoins en liſant ou en parlant en public, elles le prononcent fort mal, & tout au contraire de ce qu'elles font ordinairement; car elles ont accouſtumé de prononcer ces infinitifs, *aller, prier, pleurer*, & leurs ſemblables, comme s'ils n'auroient point d'*r* à la fin, & que l'*e* qui precede l'*r*, fuſt vn *e*, maſculin, tout de meſme que l'on prononce le participe *allé, prié, pleuré*, &c. ſans aucune difference, qui eſt la vraye prononciatiõ de ces ſortes d'infinitifs. Et cependant, quand la pluſpart des Dames, par exemple, liſent vn liure imprimé, où elles trouuent ces *r* à l'infinitif, non ſeulement elles prononcent l'*r* bien forte, mais encore l'*e* fort ouuert, qui ſont les deux fautes que l'on peut faire en ce ſujet, & qui leur ſont inſupportables en la bouche d'autruy, lors qu'elles les entendent faire à ceux qui parlent ainſi mal. De meſme la pluſpar de ceux qui parlent en public, ſoit dans la chaire ou dans le barreau, quoy qu'ils ayent accouſtumé de le bien prononcer en leur langage ordinaire, font encore ſonner cette *r*, & cet *e*, comme ſi les paroles prononcées en public, demandoient vne autre prononciation, que celle qu'elles ont en particulier, & dans le commerce du monde. Quand i'ay pris la liberté d'en aduertir quelques vns de mes amis, ils m'ont reſpondu, qu'ils croyoient que cette prononciation ainſi forte auoit plus d'emphaſe, & qu'elle rempliſſoit mieux la bouche de l'Orateur, & les oreilles des Auditeurs. Mais depuis ils ſe ſont deſabuſez, & corrigez, quoy qu'auec vn peu de

peine, à cause de la mauuaise habitude qu'ils auoient contractée.

Quand il faut prononcer le D aux mots qui commencent par Ad, auec vne autre consone apres le D.

IL y en á où il faut prononcer le *d*, & d'autres où il ne le faut pas prononcer, tellement que pour bien faire, il ne faudroit point metre le *d*, aux mots, où il ne se prononce point; Aussi est-ce le sentiment de tous ceux qui s'y connoissent car à quel propos laisser vn *d*, qui n'est là que comme vne pierre d'achoppement pour faire broncher le Lecteur; Par exemple en ces mots *auenir, auis, &c.* pourquoy escrire *aduenir, aduis,* si ce *d* ne se prononce iamais?

Prenons tous ces mots l'vn apres l'autre selon l'ordre du Dictionnaire, afin de n'en oblier pas vn.

Adiacent; terres adiacentes, le *d*, se prononce.

Adioindre, adioint, ad onction, on prononce le *d*.

Adiourner, adiournement, le *d* ne se prononce point.

Adiouster, il ne se prononce point. On le prononce dans la ville, & mal, mais non pas à la Cour.

Adiuger, il ne se prononce point.

Adiudication, il ne se prononce au verbal, quoy qu'il ne se prononce pas au verbe.

Adiurer, adiuration, il se prononce,

Adiuster adiustement, il ne se prononce point.

Admettre admis, il se prononce.

Administrer, administration, il se prononce.

Admirer, admiration, admirable, & toute sa suite, il se prononce. Il n'y que les Gascons qui disent *amirer, amirable, &c.*

Admonester, admonition, il se prononce.

Par où il se voit que le *d*, se prononce toûjours deuant l'*m*, sans exception; car *admodier, admodiation*, que l'on met auec vn *d*, dans les Dictionnairres, n'en doiuent point auoir, & il faut escrire *amodier*, & *amodiation*. Que si l'on y mettoit vn *d*, il faudroit dire, que tous les mots, qui commencent par *adm*, & qui viennent du Latin, comme sont tous ceux que nous auons marquez, veulent qu'on prononce le *d*, mais non pas ceux qui ne viennent pas du Latin, comme *amodier, amodication*, & *Admiral*, où il ne faut pas prononcer le *d*.

Ie est vray qu'il faut non seulement prononcer, mais escrire *Amiral* sans *d*, *Amirauté*, de mesme, tant parce qu'à la Cour, on ne prononce iamais *Admiral*, ny *Admirauté* auec le *d*, qu'à cause de son etymologie, que Nicod rapporte doctement dans son Dictionnaire, & qu'il n'est pas besoin de transcrire icy. Il suffit qu'il conclud luy mesme, qu'il faut dire *Amiral*; *aduancer*, ni *aduantage*, doiuent point estre mis icy, parce qu'il les faut tousiours escrire sans *d*, *auancer*, *auantage*.

Aduenir, en tous sens, le *d*, ne se prononce point, ni en *aduenement*, ni en *aduenuë*, ny en *aduenture*, ni en *adduenturer*.

Aduerbe, aduerbial, il se prenonce.

Aduersaire, il se prononce.

Aduersité, il se prononce.

Aduertir, Aduertissement, il ne se prononce point.

Aduis,aduiser,aduisé il ne se prononce point.
Aduoüer adueu, il ne se prononce point.
Aduocat;aduocasser,il ne se prononce point,

Chaire , *chaise*, ou *chaize*.

L'Vn & l'autre est bon,mais il ne s'en faut pas seruir indifferemment, car on dit *la chaire de saint Pierre*, *la chaire du Predicateur* , *chaire de droit*, & non pas *chaise*, au lieu que l'on dit *vne chaise*;non pas *vne chaire*, pour s'asseoir au sermon, ou ailleurs ; ou pour se faire porter par la ville. *Des chaises de paille*,*aller en chaise*,*venir en chaise*,*porteurs de chaises*, *loüer des chaises*.

Vouloir, pour *volonté*.

C'est vne chose ordinaire en nostre langue, aussi-bien qu'en la Grecque, de substantifier les infinitifs, comme *le boire*, *le manger &c.*mais de dire, *le vouloir*, pour *la volonté*, est vn terme qui a vieilly, & qui n'estant plus receu dans la prose, est neantmoins encore employé dans la poësie par ceux mesmes qui excellent auiourd'huy en cét art.

Esperdûment , *ingnument* , *& des autres aduerbes terminez en* ment.

IL faut dire & escrire ainsi,& non pas *esperduëment*,*ingenuëment*,comme l'escriuoient les Anciens, & encore auiourd'huy quelques vns de nos Autheurs. Il est vray que ces aduerbes terminez en *ment*, se forment de l'adiectif feminin, soit

participe,ou non comme *asseurément* vient d'*asseurée*; *effrontement*, d'*effronté*;*poliment* & *infiniment*, de *polie*, & *infinie* & *absolument*, *resolument*, d'*absoluë*, & de *resoluë*. C'est pourquoy les Anciens escrivoient *asseureement effronteement*, *poliement*, *infiniement*, *absoluement*,& *resoluement*,selon leur origine. Mais comme les langues se polissent, & se perfectionnent jusqu'à un certain point, on a supprimé pour une plus grande douceur l'*e*,comme on le supprime en ces mots, *agrément*,*remerciment*, *remercirons*, pour *agreement*, *remerciement*, *remercierons*; *&c.* & cette suppression est marquée par ceux qui escrivent, en mettant vn accent sur l'*é*,sur l'*î*,& sur l'*û*, à sçavoir l'accent aigu sur l'*é* comme *assurément*, & l'accent circonflexe sur l'*î*, & sur l'*û*, comme *polîment*, *absolûment*; & elle est marquée par ceux qui parlent,en prononçant,cét *é*, cét, *î*, & cét *û*, long,comme contenant le temps de deux syllabes reduites à vne seule. Mais cette reigle n'a lieu qu'aux adverbes,qui se forment des feminins adiectifs, où l'*e* final est precedé d'vne voyelle,comme sont tous ceux dont nous venons de donner des exemples.

Que si l'adiectif feminin n'a point de voyelle deuant l'*e*, comme *courtoise*, *ciuile*, on n'elide rien, on ne fait qu'ajouster, *ment*, *courtoisement*, *ciuilement*,excepté en ce seul aduerbe *gentiment*,lequel neantmoins se disoit autresfois *gentillement*,dans la mesme reigle des autres, mais depuis on l'a rendu plus doux par l'abreuiation. Et si l'adiectif est du genre commun, comme *brusque*, *fixe*, qui sont masculins & feminins, c'est tout de mesme; on ne fait aussi qu'ajouster *ment*, & dire *brusquement*, *fixement*, & alors cét *e*, est bref, parce que la raison qui le fait long aux autres, vient à

cesser en celuy-cy, & il faut prononcer *ciuiement, courtoisement, brusquement, fixement*, d'vn e, bref & ouuert, & non pas *ciuilement, fixément* d'vn *é* long & fermé, ou masculin.

Il y a pourtant quelque exception en certains mots, que l'Vsage, ou l'abus a fait longs contre la raison & leur origine, comme *communément, expressement, commandément, extremément, conformément*, & peut estre encore quelques autres, mais peu, qui se forment de *commune, expresse, commode, extreme, conforme*, doiuent de leur nature auoir l'*e* brief, & non pas long.

Il reste à parler des aduerbes formez des adjectifs feminins, qui se terminent en *ante*, ou *ente puissamment*, se fait de *puissante, insolemment* d'*insolente*, & à cause de cela les Anciens disoient *puissantement, insolentement excellentement, ardentement*; Mais à mesure que la langue s'est perfectionnée, on a changé ces trois lettres *nte*, en *m*, & l'on a dit *puissamment, insolemment, excellemment*; qui dans cette abbreuiation a beaucoup plus de grace & de douceur, & les autres ne se disent plus, mais passent pour babares. Par tout ce discours, il se voit que tous les aduerbes terminez en *ment*, se forment des feminins, comme i'ay dit & non pas des masculins, comme quelques-vns de nos Grammairiens ont creu & publié dans leurs Grammaires.

Ouurage.

SOit que l'on se serue de ce mot pour signifier quelque production de l'esprit, ou de la main, ou de la Nature, ou de la Fortune il est toûjours masculin, comme *il a composé vn long ou-*

urage, vn ouurage exquis, c'est vn plus bel ouurage de nature, c'est vn pur ouurage de la Fortune. Mais les femmes parlant de leur ouurage, le font toûjours feminin, & disent *voilà vne belle ouurage, mon ouurage n'est pas faite.* il semble qu'il leur doit estre permis de nommer comme elles veulent ce qui n'est que de leur vsage, ie ne crois pas pourtant qu'il nous fust permis de l'escrire ainsi.

Mettre.

ON dit par exemple *allez vous-en chez vn tel, & ne mettez gueres*, pour dire *& ne soyez pas long-temps*, ou *ne demeurez gueres*. A la verité cette façon de parler est Françoise, mais si basse, que ie n'en voudrois pas vser, mesme dans le stille mediocre, ny dans le discours ordinaire, & de fait, i'ay veu des femmes de la Cour, qui l'oyant dire à des femmes de la ville, ne le pouuoient souffrir, comme vne phrase qui n'est point vsitée parmy ceux qui parlent bien : car c'est vne maxime, comme i'ay dit ailleurs, que tous les mots, & toutes les façons de parler qui sont basses, ne se doiuent iamais dire en parlant, quoy qu'il y ait beaucoup plus de liberté à parler qu'à escrire. Il y a vne certaine dignité mesme dans le langage ordinaire & familier, que les honnestes gens sont obligez de garder, comme ils gardent vne certaine bien-seance en tout ce qu'ils exposent aux yeux du monde.

Fureur, Furie.

QVoy que ces deux mots signifient vne mesme chose, si est-ce qu'il ne les faut pas toû-

iours confondre, parce qu'il y a des endroits, où l'on vse de l'vn, que l'on n'vseroit pas de l'autre. Par exemple, on dit *fureur poëtique, fureur diuine, fureur martiale, fureur heroïque*, & non pas, *furie poëtique, furie diuine, &c.* Au contraire on dit, *durant la furie du combat, la furie du mal, courre de furie, donner de furie*, & l'on ne diroit pas, *la fureur du combat, la fureur du mal, courre de fureur, donner de fureur.* Il semble que le mot de *fureur*, dénote dauantage *l'agitation violente du dedans*, & le mot de *furie, les actions violentes du dehors.* Il y a aussi cette difference, que *fureur* se prend quelquefois en bonne part, comme *fureur poëtique, fureur diuine*, & les autres deux epithetes que nous auons nommez en suitte; & *furie*, se prend ordinairement en mauuise part. On dit neantmoins l'vn & l'autre en parlant des animaux, mesmes des choses inanimées. comme *le lion se lance en fureur*, ou *en furie, la fureur & la furie de la tempeste, des vents, de la mer & de l'orage.*

La lecture attentiue des bons Autheurs supléera au deffaut de cette Remarque, & apprendra quelles sont les phrases, ou l'on se doit seruir de l'vn & non pas l'autre, & où l'on se peut seruir de tous les deux. Il suffit d'aduertir qu'on y prenne garde.

Gentil, gentille.

CEt adiectif *gentil*, a *gentille* au feminin, qui ne se prononce pas comme *ville*, mais comme *fille*, auec deux *ll*, liquides, & semblables à celles des Espagnols. Ce qui est tout particulier à ce mot, n'y en ayãt aucun autre de la terminai-

ſon de *gentil*, qui prenne deux *ll*, au feminin, & les face prononcer comme *fille*; car on dit *ſubtil*, & *ſubtile*, & non pas *ſubtille*, *ciuil*, *ciuile*, & non pas *ciuille*, *vil*, & *vile*, & non pas *ville*. Il eſt vray qu'il y a peu d'adiectifs terminez en *il*, & que la pluſpart de ceux qui ont *illi* en Latin, prennent *ils*, en François. Et la difference qui s'y trouue vient de la longueur, ou de la briefueté de la penultiéme ſyllabe, car tous ceux qui en la langue Latine d'où ils viennent, ont la penultiéme ſyllabe breue, comme *fertilis*, *vtilis*, en noſtre langue prenent, vne *e*, apres l'*l*, & l'on dit *fertile* *vtile*, mais lors qu'au Latin, la penultiéme ſyllabe eſt longue, comme en ces mots *ſubtilis*, *gentilis*, *ciuilis*, il les faut dire en François ſans *e*, *ſubtil*, *gentil*, *ciuil*. Il en faut excepter *ſeruile*.

Iumeau, Gemeau.

NOnobſtant l'origine de ce mot qui vient de *gemellus*, il faut prononcer & eſcrire *iumeau*, non pas *gemeau*, pour dire l'vn des enfans qui ſont nez d'vne portée. Que ſi c'eſt vne fille, on l'appellera *iumelle*. On dit *ils ſont freres iumeaux*, *il eſt iumeau*, *ce ſont deux iumeaux*, *deux freres iumeaux*, *c'eſt vne iumelle*, *vne ceriſe iumelle*. Mais quand on parle d'vn des ſignes du Zodiaque, il faut prononcer & eſcrire *geméaux*, & non pas *iumeau*.

Transfuge.

CE mot eſt nouueau, mais receu, auec applaudiſſement, à cauſe de la neceſſité que l'on en auoit parce que nous n'en auions point en noſtre

langue qui exprimast ce qu'il veut dire, & qu'il falloit vser d'vne longue circonuolution; car *deserteur*, ny *fugitif*, n'est point cela, on peut estre l'vn & l'autre sans estre transfuge. *Transfuge*, comme en Latin *transfuga*, est quiquonque quitte son party pour suivre celuy des ennemis.

Fortuné.

Tantost *foutuné*, signfie *heureux* & tantost *malheureux*, quand il signifie *heureux*, il est plus noble que le mot d'*heureux*, & n'est pas tant du langage familier. On dit *vn Prince fortuné*, *vn Amant foutuné*, *les Isles fortunées*. Mais dans la signification de *malheureux*, il est bas, comme *ce pauure fortuné*.

Si, pour *auec tout cela*, & *outre cela.*

On se seruoit autrefois de cette particule *si*, auec beaucoup de grace, ce me semble, par exemple on disoit, *i'y ay fait tout ce que i'ay pû*, *j'ay remué Ciel & Terre*; *& si ie n'ay pû en venir à bout*, pour dire, *& auec tout cela ie n'ay pû en venir à bout*: Mais auiourd'huy on ne s'en sert plus, ny en prose ny en vers.

On en vsoit encore en vn autre sens vn peu different du premier, pour dire non pas *auec tout cela*, mais *outre cela*, comme il se voit encore dans les escriteaux des chambres garnies de Paris, où l'on adiouste d'ordinaire à la fin, *& si l'on prend des pensionnaires.*, c'est à dire, *& outre cela l'on prend des pensionnaires.* Mais auiourd'huy ce terme est encore plus bas & plus vieux que l'autre.

Gestes.

CE mot au pluriel, pour dire *les faits memorables de guerre*, commence à s'appriuoiser en nostre langue, & l'vn de nos celebres Escriuains l'a employé depuis peu en vne tres-belle Epistre liminaire, qu'il a dressé à vn grand Prince. Que si l'on s'en sert en ces endroits là qui sont si esclatans, & où l'on ne s'emancipe pas comme dans le cours d'vn grand ouurage, d'vser de mots encore douteux, il y a apparance que dans peu de temps il s'establira tout à fait. Ce n'est pas tant vn mot nouueau qu'vn vieux mot que l'on renouuelle & que l'on remet en vsage; car vous le trouuez dans Amiot, & dans les Autheurs de son temps, mais i'apprens qu'il y a plus de cinquante ans que l'on ne l'a dit que par raillerie, *ses faits & gestes*. On mettoit tousiours *faits* deuant, comme pour l'expliquer ou luy seruir de passeport. Il ne faudroit pas en vser ainsi maintenant, si ce n'est que l'on repetast le pronom, disant *ses faits & ses gestes*, & non pas *ses faits & gestes*, qui passeroit encore pour raillerie.

Au reste, ceux qui s'en voudront seruir desormais pour *les faits remarquables de guerre*, se souuiendront qu'il est plus du haut stile que de l'ordinaire *les gestes d'Alexandre le Grand*. Ie suis obligé d'ajouster ce que j'ay veu, que la pluspart ont de la peine à approuuer ce mot là, & ainsi ie ne voudrois pas me haster de le dire, iusqu'à ce que le temps & l'vsage nous l'ayent rendu plus familier.

Si Fuir *à l'infinitif, & aux preterits defini & indefini de l'indicatif est d'vne syllabe ou de deux.*

I'Ay veu plusieurs fois agiter cette question parmy d'excellens esprits. Il n'y a que les Poëtes qui y prenent interest, & qui voudroient tous que *fuir*, à l'infinitif, & *ie fuis*, au preterit defini, & *i'ay fuy*, au preterit indefini, ne fussent que d'une syllabe, parce qu'ils ont souuent besoin de ce mot là, & que de le faire de deux syllabes, il est languissant, & fait vn mauuis effet, appellé par les Latins *hiatus*, qui est vn si grand defaut parmy la douceur & la bauté de la verification, qu'ils aymeroient mieux se passer de le dire, que de le faire de deux syllabes; c'est pourquoy ils opiniastrent tant, qu'il n'est que d'vne; Car pour ceux qui parlent ou qui escriuent en prose, il leur importe peu, qu'il soit d'vne ou de deux, parce que dans la prononciation on a peine à distinguer de quelle façon on le fait, & dans la prose, il n'y a que l'ortographe tres-exacte, qui puisse declater cela en mettant deux points entre l'*u*, & l'*i*, ou l'*y*, *fuir*, *ie fuis*, *i'ay fuy*, lesquels estant oubliez ne seroient pas remarquez pour vne faute.

Le sentiment de tous les bons Grammairiens est que *fuïr*, *ie fuïs*, *i'ay fuy*, sont de deux syllabes, & ils se fondent sur des raisons conuaincantes. Parlons premierement des preterits, à cause qu'ils ont des raisons particulieres. qui ne conuiennent pas à l'infinitif, comme l'infinitif

en a aussi qui ne conuiennent pas aux preterits.

La premiere est, qu'en toutes les langues, comme en la nostre, les temps des modes qu'ils appellent, ou des conjugaisons (car il faut necessairement vser icy des termes de la Grammaire) se diuersifient tousiours autant qu'il se peut; par exemple on dit en Latin en la premiere personne du present de l'indicatif, *amo*, en celle de l'imparfait, *amabã*, au parfait, *amaui*, au plus que parfait, *amaueram*, & au futur, *amabo*. De mesme au Grec τύπτω, ἔτυπτον, τέτυφα, ἐτετύφειν, τύψω; & ainsi en toutes les langues vulgaires dont il seroit ennuyeux & superflu de rapporter les exemples. Pourquoy donc faudra-t-il que cette reigle si generale, si naturelle, & si raisonnable de la diuersité des temps, qui fait la clarté, la richesse & la beauté des langues, n'ayt pas lieu en ce verbe *fuir*, au preterit defini, *ie fuis*, puis qu'elle le peut auoir en faisant *ie fuis*, au present d'vne syllabe, *ie fuis*, au preterit, de deux? En ces matieres l'analogie est vn argument inuincible, dont les plus Grands hommes de l'Antiquité se sont seruis toutes les fois que l'Vsage n'auoit pas decidé quelque chose dans leur langue, *Analogiam*, dit vn Grand homme, *loquendi magistram ac ducem sequemur; hac dubiis vocibus moderatur, aut veteribus, aut si qua nostro aliis-ve saculis nascũtur*. Et Varron qu'on appelle le plus sçauãt des Romains, est dans ce mesme sentiment, qu'il establit par des raisons admirables. Mais outre ce rapport general que les verbes ont entre eux, il y a encore vne analogie toute particuliere entre ce verbe *fuir*, & deux autres verbes, de la mesme conjugaison, & compo-

fez de mesme nombre de lettres, ce qui confirme entierement nostre opinion; & ne laisse plus aucun lieu de repliquer. Ces deux verbes sont *oüir* & *haïr*, qui sont de deux syllabes à l'infinitif, au preterit defini; & au preterit indefini, & ne sont que d'vne syllabe au present de l'indicatif, car on dit *oüir*, *i'oüis*, *i'ay oüy*, & *i'oys*, *haïr*, *ie haïs*, *i'ay haï*, & *ie hais*. Pourroit-on trouuer au monde deux exemples plus parfaits, plus conformes, & plus conuaincans, ny concluans que ceux-là?

Mais comme i'escrivois cecy, vn des plus beaux esprits de ce temps, à qui ie le communiquay, ne voulut pas neantmoins se rendre à la force de ces raisons, qu'on pourroit appeller demonstrations. Pour toute defense il ne leur opposa que l'*Vsage*, qui à ce qu'il soustient, ne fait *fuïr*, ny tous les autres temps dont il s'agit. que d'vne syllabe. A cela ie respondis, que si l'*Vsage*, ne le faisoit que d'vne syllabe, il n'y avoit rien à dire, que ces Remarques estoient pleines de l'entiere defence qu'il falloit rendre à l'Vsage au preiudice de toutes les raisons du monde; Mais c'est la question, de sçavoir si l'Vsage les fait d'vne ou de deux syllabes; car s'il l'avoit decidé il n'y auroit plus de doute, & de le mettre aujourd'huy en question, est vne preuve infaillible qu'il ne l'a pas decidé; Car il faut considerer, qu'encore que l'Vsage soit le maistre des langues, il y a neantmoins beaucoup de choses où il ne s'est pas bien declaré, comme nous l'auons fait voir en la Preface, par plusieurs exemples, qui ne peuvent estre contredits. Alors il faut necessairement recourir à la Raison, qui vient au secours de l'Vsage. Par exemple, en ce mot *fuïr*, non

plus qu'en tous les autres mots de cette nature, ne peut découurir l'Vsage qu'en trois façons, en sa prononciation, en l'ortographe, & en la mesure des vers. Pour la prononciation, on ne sçauroit discerner si on le fait d'vne syllabe, ou de deux. Pour l'ortographe, on le pourroit connoistre par les deux points qu'il faudroit mettre sur l'*u* ou sur l'*i* en escriuant *fuïr*, ainsi, car ces deux points marquent tousiours deux syllabes, mais les Imprimeurs ny les Autheurs ne sont pas si exacts. Et pour la mesure du vers, les poëtes n'en doiuent pas estre juges, parce qu'ils son parties, & n'ont garde de le faire que d'vne syllabe. La raison en est euidente, *fuir* est vn mot dont ils peuuent souuent auoir besoin, soit à l'infinitif, soit au preterit; c'est pourquoy ayant à s'en seruir, ils ne manqueront pas de le faire d'vne syllabe, & ne le feront iamais de deux, à cause de cét entre-baillement que font les voyelles *u*, & *i*, sepraées, & que la douceur de nostre Poësie ne peut souffrir, qui par cette mesme raison bannit la rencôtre des voyelles en deux mots differents. Ils ne deuroient pas pourtant trouuer *fuir*, de deux syllabes plus rude, que *ruine*, & *bruine*, où l'*u* & l'*i* font deux syllabes distinctes.

Nous auons donc fait voir que ie *fuïs*, au preterit defini est de deux syllabes; s'il l'est au preterit defini, il l'est aussi au preterit indefini, *i'ay füy*, parce qu'en toutes les quatre cõjugaisons des verbes, soit reguliers, soit anomaux, ie vois que iamais ces deux preterits n'ont plus de syllabes l'vn que l'autre : si ce n'est en vn seul, qui est *mourut*, & *mort*, mais encore dit-on, *ie suis mort*, à l'indefini, comme on dit, *ie mourûs* au defini, & ainsi ils se peuuent dire égaux en syllabes.

Maintenant pour l'infinitif, il s'ensuit par l'analogie des verbes, que le preterit defini estant de deux syllabes, comme nous auons fait voir, l'infinitif ne peut pas estre d'vne syllabe, parce qu'en toutes nos conjugaisons, regulieres, ou anomales, il n'y a pas vn seul verbe sans exceptions, dont l'infinitif ne soit ou égal en syllabes auec le preterit defini, ou plus long, comme en la premire conjugaison terminée en *er aimer*, *aimay*, en la seconde terminée en *ir*, *sortir*, *sortis*, en la troisiesme terminée en *oir*, *preuoir*, *preuis*, & quelquefois plus long, comme *sçauoir*, *sçeus*, & enfin en la quatriesme terminée en *re perdre*, *perdis*, *faire*, *fis*, *croire*, *creus*. Il en est ainsi de tous les anomaux.

En Cour.

Cette façon de parler, qui est commune, est insupportable. Tant de gens disent & escriuent & dans les Prouinces & dans la Cour mesme, *il est en Cour*, *il est allé en Cour*, *il est bien en Cour*, au lieu de dire, *il est à la Cour*, *il est allé à la Cour*, *il est bien à la Cour*. C'est bien assez que l'on souffre *en Cour*, sur les paquets. De mesme il faut dire, *Aduocat au Parlement*, *Procureur au Parlement*, non pas *Aduocat en Parlement*, ny *Procureur en Parlement*, comme l'on dit, & comme l'on escrit tous les jours.

Narration historique.

Il y en a qui tiennent que dans le stile historique, il ne faut pas narrer le passé par le present; comme par exemple, en descriuant vne tempeste

arriuée il y a long-temps, ils ne veulent pas que l'on die, *mais tout à coup vne gresle espaisse, suiuie d'vne effroyable tempeste, desroba la veuë & la conduite aux Nautonniers. Le soldat apprentif dans les fortunes de la mer, trouble l'art des matelots par vn seruice inutile. Les vaisseaux abandonnez du Pilote flottent à la mercy de l'orage: tout cede enfin à la violence d'vn vent*, & ce qui s'ensuit dans cette excellente & nouuelle traduction de Tacite au second liure des Annales, que i'ay bien voulu rapporter icy pour vn des plus beaux exemples, qu'aucun Historien eust peû me fournir sur ce suiet. Ceux qui sont dans ce sentiment voudroient que l'on dist, *le soldat apprentif dans les fortunes de la mer, troubloit*, & non pas *trouble l'art des matelots*; *les vaisseaux abandonnez au Pilote flottoient*, & non pas *flottent à la mercy de l'orage, Tout cedoit*, & non pas *tout cede*; sur tout apres auoir employé, disent-ils, le preterit defini *desroba*, immediatement deuant la periode, qui employe le temps present *trouble*. Mais ie ne puis assez m'estonner, que des gens, qui d'ailleurs escriuent parfaitemẽt bien, soient tõbez dans cette erreur; car outre que l'exemple des Historiens Grecs & Latins les condamne, tous les nostres n'en vsent point autrement, ni M. de Malherbe, ny M. Coëffeteau, ni aucun autre. Mesmes en parlant on a accoustumé de narrer ainsi, & i'ay veû force Relations de gens de la cour, & de gens de guerre, qui se seruent d'ordinaire du present, comme ayant meilleure grace que le preterit.

Il est vray que pour diuersifier & rẽdre le stile plus agreable, il se faut seruir tantost de l'vn & tantost de l'autre, & sçauoir passer adroitement & à propos du preterit au present, & du present au

preterit ; autrement on feroit vne faute que plusieurs font, de commencer par vn temps & de finir par l'autre, qui est d'ordinaire vn tres-grand defaut.

D'autant plus.

CE terme estant relatif d'vne chose à vne autre, il faut l'employer d'vne mesme façon en toutes les deux choses ; par exemple, *d'autant plus qu'vne personne est esleuée en dignité, d'autant plus doit-elle estre humble*, & non pas *d'autant plus qu'vne personne est esleuée en dignité d'autant doit-elle estre humble*, comme l'a escrit vn excellent Autheur, & plusieurs autres aussi. Que si l'on met *d'autant plus*, au premier, il faut mettre *d'autant plus*, au second ; si l'on ne met que *d'autant*, au premier sans *plus*, il le faut mettre au second de mesme. Et il est à noter qu'il ne suffit pas de repeter *plus*, mais qu'il faut aussi le mettre en la mesme place que l'autre, & ne dire pas *d'autant plus qu'vne personne est esleuée, d'autant doit-elle estre plus humble* ; ny *elle doit d'autant plus estre humble*, mais *d'autant plus doit-elle estre humble*.

Le verbe auxiliaire auoir, *coniugué auec le verbe substantif, & auec les autres verbes.*

QVand le verbe auxiliaire *auoir*, se coniugue auec le verbe substantif *estre*, il n'aime pas à riē receuoir entre-deux qui les separe; nō pas que ce soit absolument vne faute, mais c'est vne im-

perfection à éuiter. Par exemple, si l'on dit *il a plusieurs fois esté contraint*, il ne sera pas si bon que de dire *il a esté plusieurs fois contraint*, ou *il a esté contraint plusieurs fois*, en mettant *a*; & *esté* immediatement l'vn aupres de l'autre. De mesme *s'il eust esté encore malade*, est mieux dit nonobstant cacophonie d'*encore*, apres *esté*, que de dire, *s'il eust encore esté malade*: Mais quand ce mesme verbe *auoir*, se coniugue auec vn autre verbe, que le substantif, il n'en est pas ainsi, car par exemple, *ie l'en ay plusieurs fois asseuré* il est bien mieux dit, que *ie l'en ay asseuré plusieurs fois*.

Voile.

PEu de gens ignorent, comme ie crois, que ce mot a deux significations, & deux genres. Il est masculin quand il signifie *ce dont on se couure le visage & la teste*, comme *le voile blanc*, *le voile noir des Religieuses*, & *vn voile deuant les yeux*, que l'on dit, & proprement & figurement, & alors on voit par ces exemples qu'il est masculin. Mais il est feminin quand il signifie *la toile*, ou *autre estofe*, *dont les matelots se seruent pour prendre le vent qui pousse leurs vaisseaux*. Neantmoins ie vois vne infinité de gens, qui font ce dernier masculin, & disent, *il faut caler le voile*, *les voiles enflez*. Soit qu'on s'en serue dans le propre, ou dans le figuré en ce dernier sens, il est tousiours feminin.

Si l'adiectif de l'vn des deux genres se peut appliquer à l'autre dans la comparaison.

L'Exemple le va faire entendre. Si vn homme dit à vne fille, *ie suis plus beau que vous*, ou qu'vne fille die à vn homme, *ie suis plus vaillante que vous*, on demande si cette façon de parler est bonne. On respond, qu'elle ne se peut pas dire absolumét mauuaise, mais qu'elle n'est pas fort bõne aussi, & qu'il la faut esuiter en se seruant d'vne autre phrase, comme *i'ay plus de beauté que vous, i'ay plus de courage que vous.* Autrement il faudroit dire, pour parler regulieremét, *ie suis plus beau que vous n'estes belle*, & *ie suis plus vaillante, que vous n'estes vaillant*; car en cette phrase l'adiectif regardant les deux persõnes de diuers sexe, & leur estant commun à tous deux, il doit aussi estre du genre commun, & non pas d'vn genre qui ne conuienne qu'à l'vn des deux. C'est pourquoy vn homme dira fort bien à vne femme, ou vne femme à vn homme, *ie suis plus riche que vous, ie suis plus pauure, & plus noble que vous*, parce que tous ces adiectifs, *riche, pauure, noble*, sont du genre commun, & conuiennent également à l'homme & à la femme.

A mesme.

CEtte façon de parler *à mesme*, pour dire *en mesme tẽps*, ou *à mesme temps*, cõme *à mesme que la priere fut faite, l'orage fut appaisé*, est

tres mauuaise, & ie ne conseillerois à qui que ce soit d'en vser, ny en parlant, ny en escriuant.

Gens.

CE mot a plusieurs significations, tantost il signifie *personnes*, tãtost *les domestiques*, tãtost *les soldats*, tantost *les Officiers du Prince en la Iustice*, & tantost *des personnes qui sont de mesme suite, & d'vn mesme parti*. Il est tousiours masculin en toutes ces significatiõs, excepté quãd il veut dire *personnes*; car alors il est feminin si l'adiectif le precede, & masculin si l'adiectif le suit. Par exemple, on dit, *i'ay veu des gens bien faits, bien resolus*, vous voyez comme l'adiectif *bien faits*, apres *gens*, est maculin. Au contraire, on dit *voila de belles gens, ce sont de sottes gens, de fines gens, de bonnes gens, de dangereuses gens*, & ainsi l'adiectif deuant *gens*, est feminin; Il n'y a qu'vne seule exception en cet adiectif tout, qui estant mis deuant *gens*, y est tousiours masculin, comme *tous les gens de bien, tous les honnestes gens*, iusques-là que l'on ne dit point *toutes les bonnes gens*, ce mot *toutes*, ne se pouuant accommoder deuant *gens*; auec les autres adiectifs feminins qu'il demãde. Nous auõs quelques autres mots en nostre lãgue, qui se gouuernent de mesme auec les adiectifs. Voyez *ordres*, ie ne me souuiens pas des autres.

Futur.

CE mot pris du Latin, pour dire *à venir*, est plus de la Poësie, que de la bonne Prose: car en stile de Notaire; on dit bien *futur espoux*, & *future espouse, futurs conioints*, & les Grammairiens

disent bien, *le temps futur*, pour *le temps à venir*, mais ie ne sçache point d'endroit dans le beau langage où il puisse estre employé. Les Poëtes s'en seruent magnifiquement, comme M. de Malherbe,

Que direz-vous races futures?

Fatal.

CE mot le plus souuent se prend en mauuaise part, comme *le iour fatal*, *l'heure fatale*, *le tison fatal*, *le cheueu fatal*, *fatal à la Republique*, *Scipion fatal à l'Afrique*, *Hannibal fatal à l'Italie*. Mais il ne laisse pas de se prendre quelquefois en bonne part, comme M. de Malherbe a dit *dans le fatal accouplement*, vn autre, & *c'estoit vne chose fatale à la race de Brutus de deliurer la Republique*,

Incognito.

DEpuis quelques années nous auons pris ce mot des Italiens pour exprimer vne chose, qu'ils ont les premiers introduite fort sagement, afin d'éuiter les ceremonies ausquelles les Grands sont suiets quand ils se font connoistre ; car par ce moyen on exempte d'vne importune obligation, & ceux qui doiuent receuoir ces honneurs, & ceux qui les doiuent rendre. Auiourd'huy toutes les Nations se seruent d'vne inuention si commode, & empruntent des Italiens, & la chose & le mot tout ensemble. Nous disons, *il est venu incognito*, *ils viennent incognito*, non pas qu'en effet on ne soit connu, mais parce qu'on ne le veut pas estre, Mais ce qui est digne de re-

marqua, c'est que si nous parlons d'vne femme, d'vne Princesse, nous ne laisserons pas de dire, *elle vient incognito*, & non pas *incognita*; & si nous parlons de plusieurs personnes, comme de deux ou trois Princes, nous dirõs aussi, *ils viennent incognito*, & non pas *incogniti*; parce qu'*incognito*, se dit en tous ces exemples aduerbialement, comme qui diroit *incognitamente*, & ainsi il est indeclinable. Seulement il seroit à desirer que la pluspart des François qui prononcent ce mot, ne missent point l'accent sur la derniere syllabe, disãt *incognitò*, au lieu de dire *incógnito*, en mettant l'accent sur l'antepenultiesme.

Que *conjonctiue, repetée deux fois dans vn mesme membre de periode*

PAr exemple, *Ie ne sçaurois croire, qu'apres auoir fait toutes sortes d'efforts, & employé tout ce qu'il auoit d'amis, d'argent, & de credit pour venir à bout d'vne si grande entreprise, qu'elle luy puisse reüssir, lors qu'il l'a comme abandonnée.* Ie dis qu'il ne faut pas repeter le *que* encore qu'il y ait trois lignes entre-deux, & qu'ayãt dit, *qu'apres auoir fait toutes sortes d'efforts, &c.* il ne faut pas dire *qu'il y puisse reüssir*, mais seulement *elle luy puisse reüssir*, parce que le premier *que*, suffit pour tous les deux, quand mesme la distance du regime seroit plus grande. Il est vray qu'en ce cas là, lors qu'elle est trop lõgue, on a accoustumé pour soulager l'esprit du Lecteur, ou de l'Auditeur, de reprẽdre les premiers mots de la periode, & de dire comme en cét exemple, *ie ne sçaurois croire qu'apres auoir*

fait toutes sortes d'efforts, & employé tout ce qu'il auoit d'amis, d'argent & de credit pour venir à bout d'vne si grande entreprise, & qu'apres que toutes les puissances s'en sont meslées, les vnes sous main, & les autres ouuertement; ie ne sçaurois dis-ie, croire qu'elle luy puisse reüssir, &c. Alors il faut necessairemẽt repeter le *que*, & non pas autrement. Il n'en est pas comme de *ce*, qui aime à estre repeté, encore que les deux soyent proches, & qu'il le veut estre absolument lors qu'ils sont esloignez. Ie n'en donne point d'exemple, parce qu'il y en a vne Remarque particuliere.

Banquet.

Ce mot est vieux, & n'est plus guere en vsage que parmy le peuple. Il se conserue neantmoins dans les choses sacrées, où il est meilleur que *festin*; Car on dit aussi *le banquet des Esleus, le banquet de l'Agneau.* On dit aussi *le banquet des sept Sages.* Mais le verbe *banqueter*, est beaucoup moins encore en vsage que *banquet.*

Desbarquer, desambarquer.

Tous deux sont bons, mais *desbarquer* est plus doux & plus en vsage; Car ces verbes composez d'vn verbe simple qui commence par *em*, ou *en*, laissent d'ordinaire cette premiere syllabe dans leur composition, comme d'*engager*, simple, se forme le composé *degager*; d'*enuelopper*, se fait *desuelopper*; & d'*embarasser*, *desbarrasser*, quoy qu'il y ait apparẽce qu'au commẽcement on a dit *desengager*, *desenuelopper*, & *desembarrasser*, mais depuis on a osté l'*em*, ou l'*en*, pour rendre ces mots

plus cours & plus doux. Et de fait il y en a fort peu qui ayent gardé l'vne ou lautre de ces syllabes. Car *d'embourser*, on a dit *desbourser*, *d'embroüiller*, *desbroüiller*, *d'emmailloter*, *desmailloter*, *d'emmancher*, *desmancher*, *d'empaqueter*, *d'espaqueter*, *d'empestrer*, *despestrer*: Il n'y a qu'*emparer*, qui fait *desemparer*, & *embarquer* qui fait *desembarquer*, mais *desbarquer*, comme nous auons dit est beaucoup meilleur, Et pour *en*, *d'encheuestrer* se fait *descheuestrer*, *d'encourager*, *descourager*, *d'engraisser*, *desgraisser*, *d'enlacer d'eslacer*, *d'enroüiller*, *desroüiller*, *d'enraciner*, *desraciner*: & à mon auis, il n'y a d'excepté que *desenyurer*, *d'enyurer*, *desennuyer*, *d'ennuyer*, & *desensorceler*, *d'ensorceler*: Car pour les verbes de deux syllabes, ils ne tôbent pas sous cette Reigle, parce que du simple *emplir*, on ne sçauroit faire que *desemplir*, ny *d'enfler*, que *desenfler*.

Par où il se voit *desbarquer*; & *desembarquer*; ont cela de particulier que l'vn & l'autre se dit, quoyque l'vn soit meilleur que l'autre; au lieu que tous ceux que nous auons nõmez, qui sont à peu prés tout ce que nous en auõs dans nostre langue, ie n'é vois pas vn qui se puisse dire de deux façõs. Au reste, on se sert de ce verbe, & en actif, & en neutre, car on dit *desbarquer son armée*, pour dire *la faire descendre*, ou *la mettre hors du nauire*, & *l'armée a desbarqué en vn tel lieu*.

Pluriel.

IE dois cette petite Remarque non seulement au public, mais à moy mesme, pour ma propre iustification; car dans le cours de cet ouurage, où il faut souuent vser de ce mot, ie mets

tousiours *pluriel*, auec vne *l*, quoy que tous les Grammairiens François ayent tousiours escrit *plurier* auec vne *r*, au moins iusqu'icy, ie n'en ay pas veu vn seul, qui ne l'ait escrit ainsi: La raison sur laquelle ie me fonde est, que venant du Latin *pluralis*, où il y a vne *l*, en la derniere syllabe, il faut necessairement qu'il la retienne en la mesme syllable en François, parce que ie pose en fait, que nous n'auons pas vn mot pris du Latin, soit adiectif, ou substantif, qui ne retienne l'*l* quand elle se trouue en la derniere ou penultiesme syllabe Latine, où il y ait vne *l*. Pour verifier cela ie pẽse auoir jetté les yeux sur tous les mots Latins, où il y a vne *l*, à la derniere ou penultiesme syllabe, & dont nous auons faits des mots François, car il y a vn certain moyen de trouuer en moins de rien tous ces mots Latins; mais ie n'en ay pas rencontré vn seul qui en nostre langue ne garde *l*, qui est dans la Latiñe. Il seroit ennuyeux de les mettre tous icy, i'en ay conté iusques à cent, ou enuiron. Il suffit, que quiconque ne le croira pas en pourra luy mesme faire l'experience: & si par fortune il s'en trouuoit vn ou deux d'exceptez, ce que ie ne crois point, tousiours la reigle subsisteroit puissamment, ne souffrant au plus qu'vne ou deux exceptions, & ainsi quand on dira *pluriel*, auec vne *l*, ce sera selon la regle generale. Outre que c'est aussi le sentiment general de ceux qui sçauent parfaitement nostre langue, lesquels j'ay consultez, & que ie puis opposer à nos Grammairiens, qui manquent bien en d'autres choses. Ce qui les a trompez, c'est sans doute que l'on dit *singulier* auec vne *r* à la fin, & ils ont creu qu'il falloit escrire & prononcer *pluriel*, tout de mesme, ne songeant pas que *singulier*, vient

de *singularis*, où il y a vne *r* à la fin, & que *pluriel*, vient de *pluralis*, où il y a vne *l*, & non pas vne *r*, en la derniere syllabe.

Vn excellent esprit m'a objecté que l'vsage est pour *pluriel*, & qu'il ne voit pas comme ie puis soustenir cette remarque, faisant profession d'estre tousiours pour l'vsage contre le raisonnement ; mais ie luy ay respondu que lors que ie parle de l'usage, & que ie dis qu'il est le maistre des langues viuantes, cela s'entend de l'vsage dont on n'est point en doute, & dont tout le monde demeure d'accord, ce qui ne nous apparoist proprement que d'vne façon qui est quand on parle, Car l'escriture n'est qu'vne image de la parole, & la copie de l'original : de sorte que l'vsage se prend non pas de ce que l'on escrit, mais de ce que l'on dit & l'on prononce en parlant. Or est-il qu'en prononçant *pluriel*, on ne sçauroit discerner s'il y a vne *l*, à la fin ou vne *r*, tellement qu'on ne peut alleguer l'vsage en cette occasion non plus qu'en plusieurs autres, où l'on est constraint d'auoir recours à l'analogie, comme dit Varron, & comme nous l'auons amplement expliqué en la remarque de *Fuir*, dans la page 331 & 332.

Arc-en-Ciel.

IL faut escrire ainsi, *arc-en-ciel*, auec les trois mots, dont il est composé, separez par deux tirets, & non pas escrire *arcanciel*. Et au pluriel s'il y auoit lieu de l'employer, ce qui ne peut arriuer que rarement, il faut dire par exemple, *deux arc-en-ciels, plusieurs arc-en-ciels*, & non pas *arc-en-cieux*, ny *arcs-en-ciels*, ou *arcs-en-cieux*, cela estant assez ordinaire en nostre lãgue aux mots cõposez,

soit noms ou verbes, de ne suiure pas la nature des simples qui les composent, comme il se voit en plusieurs de ces Remarques.

Faute, à faute, par faute.

ON dit par exemple, *faute d'argent on manque à faire beaucoup de choses*, & *à faute d'argent on manque, &c.* & encore *par faute d'argent, on manque, &c.* Tous les trois sont bons, mais le meilleur, c'est de dire *faute d'argent*, apres celuy là, *à faute* est le meilleur, & *par faute* est le moins bon des trois : Cela s'entend, quand *faute*, est deuant vn nom, mais quand il est deuant vn verbe à l'infinitif, il est mieux de dire *à* que *par*, ny que *faute*, tout seul, comme *à faute de payer les interests, il a doublé le principal*, est beaucoup mieux dit que, *par faute de payer*, ny que *faute de payer*, quoy que ce dernier me semble assez bon.

Florissant, fleurissant.

CEtte remarque est curieuse, car dans le propre on le dit d'vne façon, & dans le figuré d'vne autre. Dans le propre on dit plus souuent *fleurissent*; comme *vn arbre fleurissant*, & dans le figuré on dit plustost *florissant*, que *fleurissant*, comme *vne armée florissante, vn Empire florissant*. Le verbe *fleurir*, a aussi de certains temps où l'on employe plustost l'*o*, que l'*eu*, dans le figuré, comme dans l'imparfait on dira, *vn tel florissoit sous vn tel regne, l'eloquence* ou *l'art militaire florissoit en vn tel temps*. I'ay dit *dans le figuré*, parce que dans le propre on diroit par exemple, *cet arbre fleurissoit tous les ans deux fois*, & nõ pas *florissoit*.

Soliciter.

I'Ay desia fait vne Remarque sur ce mot, où j'allegue vn passage de Quintilien, qui m'oblige à faire encore celle-cy. C'est que i'ay dit que ce Grand homme auoit employé le verbe *sollicitare*, au mesme sens que le vulgaire l'employe en nostre langue, pour dire, *auoir soin de quelqu'vn*, comme on dit tous les iours à Paris parmy le peuple, qu'*il faut donner vne garde à vn malade pour le solliciter*, c'est à dire, *pour en auoir soin, & pour le seruir*. Voicy le passage; *illud vero insidiantis, quò me validiùs cruciares, fortuna fuit, vt ille mihi blandissimus, me suis nutricibus, me auiæ educanti, me omnibus qui sollicitare solent illas ætates, anteferret*. Ie ne sçay si ie me flatte, mais il me semble que le sens le plus naturel de ces paroles va tout droit à celuy que ie luy donne & que c'est leur faire violence, & les tirer, comme on dit, par les cheueux, de les interpreter autrement. En effet *sollicitudo*, qui signifie *soin*, venant sans doute de *sollicitare*, est vn grand indice que *sollicitare*, en bon Latin, veut dire aussi, *auoir soin*, & que c'est vne de ses significations; car il en a plusieurs: Neantmoins vne personne qui sçait aussi bien la langue Latine, & sa pureté, qu'homme du monde, n'est pas de cet auis, & lisant deuant moy ma Remarque desia imprimée, m'a auancé vne chose qui ne se pouuoit soustenir. Son opinion fut encore suiuie le mesme iour par deux autres personnes qui ne me permettroient plus d'en douter. Ayant donc donné les mains, comme j'estois sur le point de suiure leur conseil,

j'ay trouué vn homme consommé dans les bons Autheurs, & qui entre admirablement dans leur sens aux passages les plus difficiles, qui maintient que *sollicitare* en cet endroit de Quintilien se doit entendre selon ma Remarque, & non pas comme l'interpretent ces autres Messieurs, pour signifier *se ioüer auec les enfans*, qui est vn sens bien forcé au pris du mien, & qui semble ne s'acorder gueres bien auec *illas ætates*. Cela m'ayant obligé à consulter encore d'autres Oracles, j'en ay rencontré plusieurs du mesme sentiment, de sorte que demeurant en suspens, & ne m'appartenant pas de decider entre tant de Grands hommes, i'ay creu que le meilleur party que ie pouuois prendre, estoit de ne refaire pas le quarton, mais de refaire vne Remarque, pour en laisser le iugement au Lecteur.

Arcenal, & *Arcenac*.

ARcenal, est le plus vsité. Plusieurs disent aussi *arcenac*, auec vn *c*, à la fin; & il semble qu'en parlant on prononce plustost *arcenac* qu'*arcenal*; mais que l'on escrit plus volontiers *arcenal*, qu'*arcenac*, *vn arcenal bien muny*, *dresser vn arcenal*. On dit au pluriel *arcenaux*, & ie n'ay iamais oüy dire *arcenacs*, qui est encore vne marque pour faire voir, qu'*arcenal*, auec vne *l*, au singulier, est le vray mot. L'Italien dit *arcenale*, & quelques-vns croyent que nous l'auons pris de là; Car si *arcenac* estoit aussi bon, ie ne vois pas pourquoy on ne diroit pas *arcenacs*, au pluriel, aussi-bien qu'*arcenaux*, comme on dit *arcs*, d'*arc*.

Auparauant, auparauant que.

LE vray vsage d'*auparauant*, c'est de le faire aduerbe, & non pas preposition; par exemple c'est de l'employer ainsi. *Il me presse de telle chose, mais il y faut songer auparauant, Il ne luy est rien arriué que ie ne luy aye dit auparauant.* Ceux qui parlent & qui escriuent le mieux ne s'en seruent iamais que de cette façon. Mais ceux qui n'ont nul soin de la pureté du langage disent & escriuent tous les iours par exemple, *auparauant moy, il est venu auparauant luy*, & en font vne preposition, au lieu de dire, *il est venu deuant moy i'y suis deuant luy*, C'est d'ordinaire auec les pronoms personnels qu'ils le font seruir de preposition, comme aux exemples que nous venons de donner, Car deuant les noms, ie n'ay pas remarqué qu'ils le fassent, ny que l'on die iamais, *auparauant le retour du Roy, auparauant Pasques,* ou *auparauant les festes de Pasques. Auparauant que* pour *deuant que*, ou *auant que*, n'est pas aussi du bel vsage. Les bons Escriuains ne diront iamais par exemple, *auparauant que vous soyez venu*, pour dire *auant*, ou *deuant que vous soyez venu.* Il en est comme de *cependant*, dont nous auons fait vne Remarque: car pour bien parler on ne doit iamais dire *cependant que*; non plus que *auparauant que.*

Galant, galamment.

GAlant, a plusieurs significations, comme substantif, & comme adiectif. Ie les laisse toutes pour ne parler que d'vne seule, qui est le

ſujet de cette Remarque. C'eſt dans le ſens qu'on dit à la Cour, *qu'vn homme eſt galant, qu'il dit & qu'il fait toutes choſes galamment, qu'il s'habille galamment*, & mille autres choſes ſemblables. On demande ce que c'eſt qu'*vn homme galant*. ou *vne femme galante de cette ſorte, qui fait & qui dit les choſes d'vn air galant, & d'vne façon galante*. I'ay veu autrefois agiter cette queſtion parmy des gens de la Cour, & des plus galans de l'vn & de lautre ſexe, qui auoient bien de la peine à le definir. Les vns ſouſtenoient que c'eſt *ce ie ne ſçay quoy*, qui differe peu *de la bonne grace*; les autres que ce n'eſtoit pas aſſez du *ie ne ſçay quoy*, ny *de la bonne grace*, qui ſont des choſes purement naturelles, mais qu'il falloit que l'vn & l'autre fuſt accompagné d'vn certain air, qu'on prend à la Cour, & qui ne s'acquiert qu'à force de hanter les Grands & les Dames. D'autres diſoient que ces choſes exterieures ne ſuffiſoient pas, & que ce mot de *galant*, auoit bien vne plus grande eſtenduë, dans laquelle il embraſſoit pluſieurs qualitez enſemble, qu'en vn mot c'eſtoit *vn compoſé où il entroit du ie ne ſçay quoy*, ou *de la bonne grace, de l'air de la Cour, de l'eſprit, du iugement de ciuilité, de la courtoiſie, & de la gayeté, le tout ſans contrainte, ſans affectation, & ſans vice*, Auec cela il y a dequoy faire vn honneſte homme à la mode de la Cour. Ce ſentiment fut ſuiuy comme le plus approchant de la verité, mais on ne laiſſoit pas de dire que cette definition eſtoit encore imparfaite, & qu'il y auoit quelque choſe de plus dans la ſignification de ce mot, qu'on ne pouuoit exprimer: car pour ce qui eſt par exemple de *s'habiller galamment, de danſer galamment*, & de faire toutes ces autres choſes

qui consiste it plus aux dons du corps qu'en ceux de l'esprit, il est aisé d'en donner vne definition. Mais quand on passe du corps à l'esprit, & que dans la conuersation des Grands & des Dames, & dans la maniere de traiter & de viure à la Cour, on s'y est acquis le nom de *galant*, il n'est pas si aisé à definir, car cela presuppose beaucoup d'excellẽtes qualitez qu'on auroit bien de la peine à nommer toutes, & dont vne seule venant à manquer suffiroit à faire qu'il ne seroit plus *galant*. On peut encore dire la méme chose des *lettres galantes*. En cette sorte de Lettres, la France peut se vanter d'auoir vne personne à qui tout le monde le cede. Athenes mesme ny Rome, si vous en ostez Ciceron, n'ont pas dequoy le luy disputer, & ie le puis dire hardiment, puis qu'à peine paroist-il qu'vn genre d'escrire si delicat, leur ait esté seulement connu. Aussi tous les gousts les plus exquis font leurs delices de ses lettres, aussi-bien que de ses vers, & de sa conuersation, où l'on ne trouue pas moins de charmes. Ie tiendrois le public bien fondé à intenter action contre luy pour luy faire imprimer ses œuures. Au reste, quoy qu'en vne autre signification on die *galand*, & *galande*, auec un *d*, aussi-bien qu'auec vn *t*, si est-ce qu'en celle que nous traitons, il faut dire *galant* & *galante* auec vn *t*, & non pas auec vn *d*.

Reüßir.

ON se sert plus elegamment de ce verbe au sens actif, ou auec le verbe auxiliaire *auoir*, qu'au sens passif, ou auec le verbe auxiliaire *estre*. Par exemple, il est beaucoup mieux dit, *ce dessein luy a reüßi*, que non pas *luy est reüßi*, *cette entre-*

prise, luy a reüßi, que non pas *luy est reüßie*, quoy qu'vn de nos plus celebres Escriuains l'ait escrit de cette derniere façon. Nous auons fait vne Remarque de la faute contraire que l'on fait en certains verbes, où l'on employe le verbe auxiliare *auoir*, au lieu de verbe auxiliare *estre*, comme *il a entré, il a sorty, il a passé*, pour *il est entré, il est sorty, il est passé.*

Seruir, prier.

SEruir, regit maintenant l'accusatif & non pas le datif comme il faisoit autrefois, & comme s'en sert ordinairement Amiot & les anciens Escriuains, Par exemple ils disoient, *il faut seruir à son Roy, & à sa patrie*, pour dire *il faut seruir son Roy & sa patrie*, comme on parle auiourd'huy. M. de Marherbe a encore retenu ce datif, comme quelques autres phrases du vieux temps, *le Medecin*, dit-il *sert aux malades*, au lieu de dire *sert les malades*, car icy *seruir*, ne signifie pas *est propre & conuenable*, auquel cas il regiroit le datif, comme *cela sert à plusieurs choses*, mais signifie *rendre seruice & assister*. Il en est de mesme de *prier*. Les Anciens disoient aussi *prier à Dieu*, & mesme quelques vns disent encore *ie prie à Dieu*, au lieu de dire *ie prie Dieu*. *Fauoriser*, a aussi le mesme vsage.

Quantefois.

CE mot pour dire *combien de fois*, est beau & agreable à l'oreille, selon l'auis de beaucoup de gens, tellement que ie m'estonne qu'il ait eu vne si mauuaise destineé, au moins en vers, où il a tres bonne grace, & où il est tres commode,

mesme apres l'exemple de M. de Malherbe, qui l'a si bien mis en œuure.

Quantefois, lors que les ondes
Ce nouueau miracle flottoit, &c.

Car pas vn de nos Poëtes n'en voudroit vser aujourdhuy, pour la prose ie ne pense pas qu'il ait jamais esté en vsage, ny mesme que M. de Malherbe s'en soit seruy.

Que non pas.

QVelques-vns de nos modernes Escriuains le condamnent, & ne veulent pas par exemple que l'on die, comme l'a escrit vn excellent Autheur, *ils tiennent plus de l'architecte & du masson que non pas de l'Orateur*, mais *ils tiennent plus de l'architecte & du masson que de l'Orateur*. Il est vray que bien souuent ils ont raison, mais bien souuent aussi *non pas*, y a fort bonne grace, & rend l'expression plus forte. Il faut en cela consulter l'oreille, car il seroit mal-aisé d'en faire vne Reigle certaine: sans doute il est plus elegant pour l'ordinaire de le supprimer.

Arrangement de mots.

L'Arrangement des mots est vn des plus grands secrets du stile: Qui n'a cela ne peut pas dire qu'il sçache escrire. Il a beau employer de belles phrases, & de beaux mots, estant mal placez ils ne sçauroient auoir ny beauté ny grace, outre qu'ils embarassent l'expression & luy ostent la clarté: qui est le principal

Tantùm series, iuncturáque pollet.

Vn Autheur celebre escrit, *voicy pour vne seconde*

iniure, la perte qu'auec vous, ou plustost auec toute la France, i'ay faite de Monsieur, &c. Quelle oreille n'est point choquée de cette trāspositiō? N'eust-il pas mieux dit *la perte que i'ay faite auec vous, ou plutost auec toute la France, de Monsieur, &c.* A mon auis ce qui l'a trompé, c'est qu'il a creû que ce genitif *de Monsieur*, seroit bien mieux placé aupres de *i'ay faite*, dont il est regi, qu'aupres de ces mots *auec toute la France*, auec lesquels il n'a aucune liaison: Mais il n'a pris garde, que pour joindre sur la fin de la periode les mots qui se construisent ensēble, il a separé d'vne trop longue distance la construction des mots qui estoient au commencement, à sçauoir *la perte que*; qui vouloient estre ioins immediatement à leur verbe, *i'ay faite*. Car il leur estoit bien plus necessaire qu'à ces derniers *de Monsieur*, tant parce que le verbe qui est construit auec le pronom relatif en l'accusatif, comme celuy-cy, veut estre le plus proche du pronom qu'il se peut; que parce qu'il y auoit plusieurs mots sans verbe, en quoy consiste vn des principaux vices de l'arrangement; En effet si l'on sçait bien placer & entrelasser le verbe au milieu des autres parties de l'oraison, on sçaura vn des plus grands secrets, & la principale reigle de l'arrangement des paroles. L'autre Reigle est, de suiure le mesme ordre en escriuant que l'on tient en parlant; car on ne dira pas la *perte qu'auec vous, ou plustost, auec toute la France i'ay faite de Monsieur, &c.* mais *la perte que i'ay faite auec vous, ou plustost auec toute la France, de Monsieur, &c.* Ny l'on ne dira pas non plus, comme a escrit encore le mesme Autheur, *ie pense vous auoir conté qu'à l'entrée que douze ou quinze iours auparauāt il auoit*

faite, &c mais *qu'à l'entrée qu'il auoit faite douze ou quinze iours auparauãt.* C'est la situatiõ naturelle de ces paroles, aulieu que l'autre est forcée.

Plusieurs attribuent aux vers la cause de ces transpositions, qui sont des ornemens dans la Poësie, quand elles sont faites, comme celles de M. de Malherbe, dont le tour des vers est incomparable; Mais pour l'ordinaire elles sont des vices en prose, ie dis *pour l'ordinaire,* parce qu'il y en a quelques-vnes de fort bonne grace. Il se pourroit faire que la tissure du vers auroit corrõpu celle de la prose, mais combien auons-nous de Grands hommes, dont la prose & les vers sont egalement excellens. Parmy vn si grand nombre on voit briller cette viue lumiere de l'Eglise, qui par ses Oeuures Chrestiennes s'est acquis vne double palme en l'vn & en l'autre genre. Est-il rien de plus doux, de plus põmpeux que son stile, rien de plus eloquent que sa bouche & que sa plume? Et ne sont-ce point encore de nouueaux sujets d'admiration, que la quantité, que la diuersité de ses ouurages, & que la promtitude & la facilité auec laquelle il les fait? Certainement ce n'est point pour luy, que l'on dit *que les talens sont partagez, & que le pris de l'Eloquence n'est pas de ceux qui se gaignent à la course.* Mais cette double gloire n'est elle pas deuë aussi à l'Autheur de ce grãd Ouurage, qui a auiourd'huy tant d'esclat. N'est-ce point vn chef-d'œuure d'eloquence? de pieté? de iugement? & qui va immortaliser sur la terre vn grand Cardinal déia immortel dans le Ciel. Se voit-il encore de plus belle prose ny de plus beaux vers que les lettres & les sonnets d'vn autre excellent Esprit, desquels il suffit de dire pour toute loüange, qu'ils sont di-

gnes du fameux Endymion ? Combien en auons nous d'autres encore qu'il seroit trop long de designer, & que ie me contente d'honorer d'vn silence respectueux, puisque leur reputation parle assez.

Au preallable, Preallablement.

NOus n'auons gueres de plus mauuais mots en nostre langue. C'estoit l'auersion d'vn grand Prince, qui n'entendoit iamais dire l'vn ou l'autre sans froncer le sourcil. Il trouuoit qu'ils auoient quelque chose de monstreux en ce qu'ils estoient moitié Latins & moitié François, quoy qu'en toutes les lãgues il y ayt beaucoup de mots *ibrides*, qu'ils appelent, *metifs* ; Et il estoit encore plus choqué de ce *qu'allable*, entroit dans cette composition pour *qui doit aller*. Nous auons *auparauant*, *premierement*, *auant toutes choses*, & plusieurs autres termes semblables. Il faut laisser ces autres deux pour les Notaires, & pour la chicane.

Beaucoup.

CE mot estant employé pour *plusieurs*, ne doit pas estre mis tout seul. Il y faut aiouster *personnes*, ou *gens*, ou quelque substantif, comme, *il donnoit peu à beaucoup*, n'est pas bien dit, il faut dire, *à beaucoup de personnes*, ou *à beaucoup de gens*. Il est vray que l'on dit, *nous sommes beaucoup*, *ils sont beaucoup*, pour dire *nous sommes beaucoup de gens*, mais il faut remarquer que cela n'a lieu que quand le pronõ personnel le precede. lequel fait voir que ce *beaucoup*, qui suit, se rap-

porte au mesme pronom. De mesme quād on dit, *il y en a beaucoup*, cét *en*, emporte auec soy la signification de *gens*, où *de personnes* comme il se voit par cette phrase *il y en a*, qui veut dire entre autre choses, *il y a des gens*.

Quand *beaucoup* est aduerbe, il y a vne belle remarque à faire, c'est que lors qu'on le met apres l'adjectif, il y faut necessairement aiouster *de*, deuant, & dire *de beaucoup* car si ie dis *l'esprit de qui la promptitude est plus diligente beaucoup que celle des astres*, ce n'est pas bien dit, quoy qu'il soit eschappé souuent à vn celebre Autheur de l'escrire ainsi, il faut dire, *l'esprit de qui la promptitude est plus diligente de beaucoup que celle des astres*. Mais quand *beaucoup* est deuant l'adiectif, il n'est pas necessaire d'y mettre le *de*, mesme il est mieux de ne l'y mettre pas, cōme *l'esprit de qui la promptitude est beaucoup plus diligente*, est mieux dit que *l'esprit de qui la promptitude est de beaucoup plus diligente*.

Barbarisme.

ON peut commettre vn barbarisme, c'est à dire parler barbarement, & hors des bons termes d'vne langue, ou en vne seule parole, ou en vne phrase entiere. Les Barbarismes d'vn seul mot, comme par exemple *pache*, pour *paction*, *lent*, pour *humide*, & vne infinité d'autres semblables sont aisez à euiter, & il y a peu de gens nourris à la Cour, ou versez en la lecture des bons Autheurs qui vsent d'vn mot barbare. Mais pour les Barbarismes de la phrase, qui est composée de plusieurs mots, il est tres-aisé d'y tomber : par exemple, vn de nos meilleurs Escriuains a dit *esleuer les yeux vers le ciel*, Cette phrase n'est

point Françoise, il faut dire *leuer les yeux au ciel.* Quelques vns disent aussi, *sortir de la vie* ; cette phrase n'est pas Françoise non plus, quoy que les Latins dient *vita excedere* ; Car il n'y a point de consequence à tirer de la phrase d'vne langue à la phrase d'vne autre, si l'Vsage ne l'authorise.

Ce qui fait que tant de gens sont suiets à commettre cette sorte de barbarisme, c'est que tous les mots dont la phrase est composée sont François, & ainsi on ne s'apperçoit point de la faute; Au lieu qu'au barbarisme du mot, l'oreille qui n'y est pas acoustumée, le rebute, n'a garde de se laisser surprendre, mais au barbarisme de la phrase, l'oreille estant surprise & comme trahie par les mots qu'elle connoist, luy ouure la porte, d'où apres il luy est bien aisé de s'insinuer dans l'esprit.

Descouuert, ou *descouuerture.*

PAr exemple *la descouuerte*, ou *la descouuerture du nouueau Monde*, ou *des Terres neuues*, sont tous deux bons. Amiot dit *descouuerture*, & ie l'ay aussi oüy dire à des femmes de la Cour de Paris. Ceux qui ne veulent pas que l'on die *descouuerte*, ont accoûtumé d'alleguer vne mauuaise raison, qui est que *descouuerture*, est vn adiectif; car combien auons nous d'adiectifs en nostre langue qui ne laissent pas d'estre substantifs, & au masculin & au feminin, comme *le couuert, le contenu, le brillant, la retenuë, la venuë, l'arriuée l'anceinte*, & vne infinité d'autres tirez des participes actifs & passifs, sans parler de ceux qui ne sont point pris des participes, comme *chagrin, colere, dépit, sacrilege, parricide, &c.*

Et donc, donc.

PLusieurs croyent que de commencer vne periode par *& donc*, ne soit pas parler François, mais Gascon, comme en effet les Gascons ont souuent ce terme à la bouche. Mais M. Coëffeteau & M. de Malherbe en ont vsé, & ie l'entens dire tous les iours à la Cour à ceux qui parlent mieux. Il se pourroit bien faire que les Gascons l'y auroient apporté auec beaucoup d'autres façons de parler qu'ils ont introduits du tẽps qu'ils estoient en regne; Et ce qui m'en feroit douter, c'est qu'il ne me souuient point de l'auoir leu dãs Amiot, où i'ay trouué beaucoup de phrases que nous croyons nouuelles. Quoy qu'il en soit, l'Vsage l'a estably.

On peut aussi commencer vne periode par *donc*, & il n'est que bon de s'en seruir ainsi quelquefois pour diuersifier son vsage, car la commune façon d'en vser, & qui a le plus de grace, est à la seconde, ou à la troisiesme ou quatriesme parole de la periode.

Espace, interualle.

CE mot est toûjours masculin, quoy qu'on l'ait fait feminin autrefois. Il faut dire *vn long espace*, soit que l'on parle *d'un espace de temps*, ou *d'vn espace de lieu*, car il se dit de tous le deux. Et au pluriel il en est de mesme qu'au singulier *de grands espaces*, & non pas *de grandes espaces*: *Interualle*, est de mesme en tout & par tout.

Celle-cy pour *lettre*.

CElle-cy, pour *lettre*, eſt bas. Neantmoins pluſieurs ont accouſtumé d'en vſer commençant vne lettre ainſi : *Ie vous eſcris celle-cy*. il faut dire, *ie vous eſcris cette lettre*, ou ſimplement, *ie vous eſcris*; Car par *celle-cy*, de ſous-entendre *lettre*, qu'on n'a point encore dit, il n'y a point d'apparence en noſtre langue, qui n'aime pas ces ſuppreſſions. Les Latins ne ſont pas ſi ſcrupuleux en pluſieurs façons de parler, meſme en celle-cy, témoin Ouide.

Hanc tua Penelope lento tibi mittit Vliſſe.

Et dans les Epiſtres de Ciceron on trouue ſouuent, *hanc tibi reddet*, ou *has tibi exaraui*, ou choſe ſemblable, ſous-entendant, tantoſt *epiſtolam*, tantoſt *litteras*.

Contemptible, *Comtempteur*.

CEs deux mots me ſemblent bien rudes, & particulierement le dernier; car pour le premier encore y a-t-il beaucoup de gens qui s'en ſeruent, bien que *meſpriſable*, qui eſt ſi bon, ne couſte pas plus à dire. Neantmoins M. de Malherbe s'en eſt ſeruy en proſe & en vers, *Nous deuenons*, dit-il, *auſſi contemptibles, comme nous faiſons les contempteurs*. Il eſt vray qu'en vers il ne s'eſt iamais ſeruy de ce dernier, mais ſeulement de l'autre.

Et qu'eſtant comme elle eſt, d'vn ſexe variable,
Ma foy, qu'en me voyant elle auroit agreable,
Ne luy ſoit contemptible en ne me voyant pas.

Apparemment il n'a pas mis *mesprisable*, au lieu de *contemptible*, quoy qu'il fust aussi propre au vers que l'autre, parce qu'il eust rimé dans la cesure du milieu auec *agreable*.

Faisable.

ON demande, *si vne chose est faisable, ou non.* Quand on parle ainsi, on ne veut pas dire *s'il est permis de la faire*, mais *s'il est possible de la faire*. *Faisable*, regarde l'action seulement, & non pas le deuoir, & ie ne vois personne qui en parlant, ny en escriuãt l'employe à vn autre vsage, si ce n'est vn celebre Escriuain, qui a donné lieu à cette Remarque, de peur qu'estant imité & digne de l'estre en plusieurs autres choses, on ne l'imite encore en celle-cy.

Déuouloir.

POur dire *cesser de vouloir*. M. de Malherbe s'est seruy de ce mot, *seroit-il possible*, dit-il, *que celuy voulust, qui peut déuouloir en vn moment?* Ie ne sçay s'il est l'inuenteur de ce mot, mais ie ne l'ay iamais oüy dire, ny veû ailleurs. Il est fort cõmode, & fort significatif, & il seroit à desirer qu'il fust en vsage. Selon l'analogie des mots il seroit aisé de l'establir, parce que nous en auons quantité de cette nature en nostre langue; cõme *détromper*, que i'ay veû venir à la Cour, & que l'on trouuoit aussi estrange au commencement, qu'on fait maintenant *deuouloir*, mais qui est auiourd'huy entierement en vsage. Nous disons donc *trõper*, *détromper*, *mesler*, *demesler*, *faire*, *deffaire*, *croistre*, *décroistre*, *habiller*, *deshabiller*, car on ne met vne s,

en

en la composition quand le verbe commence par vne voyelle comme *armer*, *desarmer*. Le nombre de ces composez est tres-grand, dans lesquels la preposition *de*, emporte la destruction ou le contraire de ce que signifie le verbe simple.

Mesme cette sorte de composition de verbes semble auoir ce priuilege, qu'on en peut former & inuenter de nouueaux au besoin, pourueu qu'on le face auec iugement & discretion, & que ce ne soit que tres-rarement. Ce fameux Poëte Italien en a ainsi vsé, au mot de *dishumanare*, quand il a dit dans le Pastor fido,

Che nel dishumanarti
Non diuenti vna fera anzi ch'vn Dio.

Prens garde, dit il, *qu'en te deshumanisant, tu ne deuienne plustost vne beste farouche, qu'vn Dieu.* Il s'est seruy de ce mot le plus heureusement du monde, soit qu'il l'ait inuenté luy mesme, comme ie crois, ou qu'il l'ait pris du Dante, qui n'a eu nulle pudeur à en faire autant de fois qu'il en a eu besoin, disant par exemple, *immetare*, *intuiare*, *insuiare*, pour dire *conuertir en moy*, *cõuertir en toy*, *conuertir en soy*, & vne grande quantité d'autres horribles comme ceux là; car ie n'ay pas remarqué qu'il ait esté aussi heureux que hardy en cette sorte d'inuention. On a fait vn mot en nostre langue depuis peu, qui est de *débrutaliser*, pour dire *oster la brutalité*, ou *faire qu'vn homme brutal ne le soit plus*, qui est heureusement inuenté, & ie ne sçaurois croire qu'estant connu, il ne soit receu auec applaudissement. Au moins tous ceux à qui ie l'ay dit luy donnent leur voix, & pas vn iusques icy ne l'a condamné pour sa nouuauté, comme ont fait d'ordinaire tous les autres. Aussi a-t-il esté fait par vne personne, qui a droit de

faire des mots,& d'imposer des noms, s'il est vray ce que les Philosophes enseignent, qu'il n'appartient qu'aux sages d'eminente sagesse d'auoir ce priuilege.

Dueil pour *duel*.

CEtte remarque me sembloit indigne de tenir rang parmy les autres, qui n'attaquent pas des erreurs si grossieres, qu'est celle de prononcer ou d'escrire *dueil* pour *duel*. Mais se rendant commune, il n'est pas inutile de la marquer. Ce sont pourtant deux choses bien differentes, que *dueil*, & *duel*, outre que *dueil*, est d'vne syllabe, & *duel* de deux.

De cette façon de parler, il sçait la Langue Latine & la langue Grecque.

LE sens de ces paroles se peut exprimer en quatre façons. On peut dire, *il sçait la langue Latine & la langue Grecque. Il sçait la langue Latine, & la Grecque. Il sçait la langue Latine, & Grecque*, & *il sçait les langues Latine & Grecque*. On demande si ces quatre expressions sont toutes bonnes, & laquelle est la meilleure. Ie respons que les deux derniers sont mauuaises, & que les deux premieres sont bonnes; Car *il sçait la langue Latine & Grecque*, ne se peut dire, parce que la construction de cette periode, ou de cette oraison, pour parler en Grammairien, se doit faire, ou selon les paroles qui sont exprimées, ou selon celle qui sont sous-entenduës. Si

ſelon celles qui ſont exprimées au ſingulier, *la langue* ne peut conuenir à deux langues entierement differentes, comme ſont *la Latine & la Grecque:* Si ſelon celles qui ſont ſous-entenduës, à ſçauoir *la langue*, encore qu'on ne die pas *langue*, il ne faut pas laiſſer d'exprimer l'article *la*, qui ne ſe peut ſupprimer ny ſous entẽdre, à cauſe qu'vn meſme ſubſtantif, comme eſt *langue*, en cét exemple, ne peut pas eſtre appliqué à deux choſes differentes, qu'on ne luy donne deux articles effectifs, qui ne ſe doiuent iamais ſupprimer. Et pour l'autre expreſſion que nous ſouſtenons mauuaiſe, *il ſçait les langues Latine & Grecque*, cela eſt ſi éuident à ceux meſmes qui ne ſçauent pas les ſecrets de noſtre langue, qu'il me ſemble ſuperflu de le prouuer. Il reſte donc à ſçauoir lequel de ces deux eſt le meilleur, *il ſçait la langue Latine & la langue Grecque*, & *il ſçait la langue Latine & la Grecque*. Les opinions ſont partagées, les vns croyent que de repeter deux fois *langue*, eſt plus regulier & plus grammatical, & alleguent que M. Coëffeteau qui eſcriuoit ſi nettement en vſoit touſiours ainſi. Les autres aſſeurent que celuy-cy eſt beaucoup meilleur & plus elegant, *il ſçait la langue Latine & la Grecque*, parce, diſent-ils, que la repetition des mots, à moins que d'eſtre abſolument neceſſaire, eſt toûjours importune, outre qu'en l'éuitant on s'exprime auec plus de briefueté; ce qui eſt bien agreable, ſur tout au François.

Le pronom relatif le, *deuant deux verbes qui le regissent.*

PAr exemple, *enuoyez-moy ce liure pour le reuoir & augmenter.* C'est ainsi que plusieurs personnes escriuent, ie dis mesme des Autheurs renommez; Mais ce n'est point escrire purement, il faut dire *pour le receuoir & l'augmenter*, & repeter le pronom *le*, necessairement; & cela est tellement vray, que quand mesme les deux verbes seroient synonimes, il ne faudroit pas laisser de le repeter comme *pour l'aymer & le cherir*, & non pas *pour l'aimer & cherir*. Cette reigle ne souffre point d'exception.

d'vne heure à l'autre.

VN de nos plus celebres Autheurs a escrit, *il n'y a rien qui se doiue conseruer auec plus de soin que la memoire d'vn bien-fait, il se la faut rementeuoir d'vne heure à l'autre.* Il faut dire d'*heure à autre*, & *d'vne heure à l'autre* n'est pas François. En vn autre endroit il escrit encore, *la tristesse s'estant emparée de mon esprit, s'y est tellement fortifiée, & s'y fortifie encore d'vn iour à l'autre.* Il faut dire *de iour à autre*, & non pas *d'vn iour à l'autre*; Car ce dernier exprime vn temps defini; comme par exemple, si ie voulois dire qu'vn homme qui estoit auiourd'huy fort riche est deuenu fort pauure le lendemain, ie dirois que *d'vn iour à l'autre*, de plus riche homme de la ville, il estoit deuenu le plus pauure. Ainsi *d'vn iour à l'autre*, signifie propre-

ment l'espace de deux iours, ou en tout, ou en partie, cela n'importe. Que si en ce mesme exemple ie mettrois *de iour à autre*, alors ie ne dirois plus que ce grand changement fust arriué determinément dans deux iours, mais peu à peu, & dans vn espace de temps infini. Il en est de mesme, ce me semble, de *d'vne heure à l'autre*, & *d'heure*.

Discord pour *discorde*.

DIscord, pour *discorde*, ne vaut rien en prose, mais il est bon en vers;

Et si de vos discords l'infame vitupere,

dit M. de Malherbe. Les autres Poëtes en ont aussi vsé & deuant & apres luy. C'est vn de ces mots, que l'on employe en vers & non pas en prose, dont le nombre n'est pas grand. Neantmoins ie suis bien trompé si vn de nos plus excellens Escriuains ne l'a employé vne fois dans la Paraphrase, qui luy a acquis tant de reputation. Quoy qu'il en soit, on ne s'en sert en prose que tres-rarement, y ayant quelque lieu, où peut-estre il pourroit trouuer sa place.

Construction grammaticale.

PLusieurs croyent que cette construction n'est pas bonne, *comme le Roy fut arriué, il cõmanda, &c.* & qu'il faut dire *le Roy, cõme il fut arriué, commanda*, Mais ils se trõpent fort : car au contraire, l'autre est beaucoup meilleure & plus naturelle, parce que si ie commençois la periode par *le Roy*, il faudroit dire *estant arriué*, & non pas *comme il fut arriué*. *Le Roy estant arriué, cõmanda*,

qui ne voit que cette phrase est beaucoup plus Françoise que cette autre, *le Roy, comme il fut arriué, commanda*; *A l'abord*, dit M. Coëffeteau, *comme Tiridates apperçeut Corbulon, il descendit le premier de cheual.* On parle & on escrit ainsi.

C'est que, *où il est mauuais.*

CE terme est quelquefois superflu & redondant; par exemple, lors qu'il est employé de cette sorte, *quand c'est que ie suis malade*, Vne infinité de gens le disent ainsi, & particulierement les Parisiens & leurs voisins, plustost que ceux des Prouinces esloignées. Il faut dire simplement, *quand ie suis malade.* Cela est hors de doute. Mais on n'est pas si asseuré, que cette autre façon de parler soit mauuaise, *quand est-ce qu'il viendra*? car les vns la condamnent, & soustiennent qu'il faut dire, *quand viendra-t-il*? & les autres disent qu'elle est fort bonne, & pour moy ie suis de cét aduis.

Onguent pour *parfum.*

VN fameux Autheur est repris, & auec raison, d'auoir escrit *onguent*, en parlant de la Magdeleine, & dit *vn precieux onguent*, au lieu *d'vn precieux parfum.* Nous auons encore plusieurs de nos Escriuains & de nos Predicateurs, qui font cette faute. Ce qui les trompe, c'est que les Latins disent *vnguentum*, en cette signification, parce que les Anciens se seruoient de certains parfumus, comme il y en a encore plusieurs sortes parmy nous, dont le vray vsage estoit de s'enoindre quelques parties du corps, tellemen

qu'il semble qu'on auoit raison de l'appeller *onguent*. Mais parce que ce mot se prend tousiours pour medicament, il ne s'en faut iamais seruir pour *parfum*, l'Vsage le veut ainsi.

poste.

QVand c'est vn terme de guerre, il est toûiours masculin, & ceux qui le font de l'autre genre parlent mal. Il faut dire *prendre vn bon poste, garder son poste*, & non pas *prendre vne bonne poste, ny garder sa poste*. Quand il signifie *vne certaine course de cheval*, ou *le lieu où sont les cheuaux destinez à cét vsage* ou *l'espace qu'ils ont acoustumé de faire en courant*, chacun sçait qu'il est feminin, & que l'on dit *courre la poste*. Tous deux viennent de l'Italien, qui appellent l'vne *posta*, & l'autre *posto*. En faisant cette difference de genre, on parlera selon l'Vsage, & l'on éuitera l'equiuoque.

Abus du Pronom demonstratif, celuy.

PLusieurs abusent du pronom demonstratif *celuy*, en tout genre & en tout nombre. Ce sont particulierement les femmes & les Courtisane quand ils escriuent; & tant s'en faut qu'ils le veüillent éuiter, qu'au contraire ils l'affectent comme vn ornement. Ils le trouuent fort commode, & s'en seruent d'ordinaire pour passer d'vn discours à vn autre Par exemple ils finiront vne periode par *ioye*, en mettant vn point apres, & en commenceront vne autre, qui n'aura rien de commun auec la premiere, disant, *celle que i'ay receuë d'vne telle chose*, &c. voulant dire, *la ioye que i'ay receuë*. Autre exemple, *i'ay parlé à vn tel de nostre affaire, il s'y portera auec affection. Celle*

ou l'accident apres la ſubſtance. C'eſt pourquoy ie m'eſtonne qu'vn de nos plus fameux Eſcriuains affecte de la remettre ſi ſouuent loin de ſon verbe à la teſte de la periode, par exemple, *comme l'on vit que preſque leurs propoſitions n'eſtoient que celles meſmes qu'ils auoient faites à Rome,* au lieu de dire, *comme l'on vit que leurs propoſitions n'eſtoient preſque que celles meſmes qu'ils auoient faites à Rome,* nonobſtant la cacophonie des deux *que, preſque que,* qui n'eſt pas conſiderable à comparaiſon de la rudeſſe qu'il y a à mettre *preſque* au lieu où il le met, Et il pouuoit eſuiter ces deux *que,* en mettant, *comme on vit que leurs propoſitions eſtoient à peu prés les meſmes,* &c.

Ie crois neantmoins qu'il y a quelques aduerbes, comme *iamais, ſouuent,* & quelquefois *toûjours,* qui ont meilleure grace au commencement de la periode, qu'ailleurs; Mais auſſi ie n'en ay gueres remarqué d'autres que ceux-là, ce qui me fait ſoupçonner que ce ſont principalement les aduerbes du temps qui ont ce priuilege, & encore n'eſt ce pas touſiours. Le meſme Autheur, dont i'ay allegué l'exemple de *preſque,* a eſcrit, *quand iamais vn de ſes biens-faits ne luy deuroit reüſſir.* Et en vn autre endroit, *il deuoit faire en ſorte qu'il n'y euſt moyen de iamais les faire ſortir au iour.* Cette tranſpoſition eſt eſtrange, au lieu de dire, *il deuoit faire en ſorte qu'il n'y euſt iamais moyen de les faire ſortir au iour.*

Perdre le reſpect à quelqu'vn.

CEtte façon de parler eſt de la Cour, s'il en fut iamais, & toute ma vie ie l'ay ainſi oüy dire aux hommes & aux femmes qui la hantent. Neantmoins depuis peu ie vois tant de gens qui

condanent cette phrase, ou qui en doutent, que ie crois qu'il faut estre retenu à en vser. I'auoue que la construction en est estrangere, & qu'il semble qu'il deuroit dire, *perdre le respect enuers quelqu'vn*; ou beaucoup mieux encore, *pour quelqu'vn* & non pas *à quelqu'un*: Mais combien y a-t-il de ces phrases en toutes les langues, & en la nostre; ordinairement ce sont les plus belles & qui ont le plus de grace. Il se presente souuent occasion, comme icy, de redire ce beau mot de Quintilien, *aliud est latinè, aliud grammaticè loqui.*

Si nous voulions esplucher cette façon de parler, *se loüer de quelqu'vn*, & en faire vne anatomie selon que les mots sonnent, ou selon leur construction, la trouueroit-on pas encore plus estrãge que l'autre, pour signifier ce qu'elle signifie? Car par exemple, quand on dit, *vn tel se loüe fort des faueurs que vous luy auez faites*, la raison voudroit que l'on dist, *vn tel vous loüe fort des faueurs, que vous luy auez faites*, & non pas *se loüe*, qui n'est nullement à propos. Et neantmoins il faut dire *se loüe*, si l'on veut parler François. Toutes les langues ont de ces façons de parler, comme i'ay dit. Il suffit d'ẽ alleguer vn exẽple eñ la latine, *dabis mihi pœnas*, veut dire en bon Latin, *ie vous donneray le foüet*, ou *ie vous battray*; & à le prendre au pied de la lettre, ne sẽble-t-il pas qu'il vueille dire tout le contraire à sçauoir, *vous me donnerez le foüet*, ou *vous me battrez*. Mais pour reuenir à cette phrase, *perdre le respect à quelqu'vn*, *il luy a perdu le respect*, ceux qui la condamnent, veulent que l'on die *manquer*, au lieu de *perdre*, comme *manquer de respect, à quelqu'un. Il luy a mãqué de respect*. Et c'est le plus seur, si ce n'est le meilleur. Il est vray qu'il ne dit pas tãt que *perdre le respect*.

Quelque chose *quel genre il demande.*

ON demande si *quelque chose*, veut tousiours vn adiectif feminin selon le genre de *chose*, ou bien vn adiectif masculin qui se responde à l'*aliquid* des Latins, & ce qu'il signifie. Par exemple, s'il faut dire, *il y a quelque chose dans ce liure, qui est assez bonne*, ou *quelque chose qui est assez bon*, *quelque chose qui est assez plaisante*, ou *qui est assez plaisant*. Les sentimens sont diuers; car j'ay oüy agiter cette question en la compagnie du monde, qui la pouuoit le mieux decider. Les vns croyent que l'vn & l'autre est bon, les autres qu'il le faut tousiours faire feminin, les autres tousiours masculin; Et quelques-vns sont d'auis d'eluder la difficulté, & de dire, *il y a dans ce liure quelque chose d'assez bon*, *quelque chose d'assez plaisant*. Ceux qui croyent que tous deux sont bons, se fondent sur ce qu'on le peut faire feminin par la reigle generale, qui veut que l'adiectif soit du genre du substantif, & que *chose*, estant vn mot feminin, l'adiectif le soit aussi; qu'on le peut faire masculin, eu égard non pas au mot, mais à ce qu'il signifie, qui est l'*aliquid* des Latins, & vn neutre que nous n'auons pas en François, mais que nous exprimons par le masculin, qui fait l'office du neutre. Ceux qui le font tousiours feminin, ne peuuent comprendre ny consentir que *chose*, qui est feminin, puisse iamais estre joint auec vn adiectif masculin, Et ceux au contraire, qui le font tousiours masculin, disent que ce n'est pas *chose*, simplement qu'ils considerent en

cette question, mais ces deux mots ensemble, *quelque chose*, font tout vn autre effet estant joints, que si *chose* estoit seul, ou qu'il fust accompagné d'vn autre mot, comme *vne*, car auec *vne*, il n'y a point de doute, & l'on ne met point en question qu'il ne faille dire *vne chose qui est assez bonne*, & *qui est assez plaisante*, & non pas *assez bon*, ny *ass z plaisant*. Or ils soustiennent que *quelque chose*, se doit prendre neutralement, & tout de mesme que l'*aliquid* des Latins. Mesmes quelques-vns de cette opinion passent iusques-là, que de dire que *quelque-chose* ne doit estre pris & consideré, que comme vn seul mot composé de deux, qui voudroit estre ortographié ainsi, *quelque chose*, auec vn tiret & vne marque de composition, & qu'alors *quelque chose*, n'est plus feminin, mais est vn neutre selon les Latins, & vn masculin selon nous.

Et quant à ceux qui pensent échapper la difficulté auec la preposition, ou la particule *de*, deuant l'adjectif, ils ont raison en certains exemples, comme sont les deux que nous auons proposez; Mais cet expedient ne sert pas tousiours; Car si ie dis, *il a quelque chose dans ce liure, qui n'est pas bon*, ou *qui n'est pas plaisante*, on ne sçauroit employer, le *de*, en cette phrase, ny en toutes les negatiues, où cet eschappatoire ne vaut rien. De mesme si ie dis *il a quelque chose dans ce liure qui merite d'estre leu*, ou *leuë*, on ne sçauroit éuiter ce doute auec la particule *de*, ny vne infinité d'autres phrases semblables.

On en demeura là, mais depuis ayant medité sur ce sujet, il me semble qu'il y a des endroits où le feminin ne seroit pas bien, & d'autres où le masculin seroit mal; par exemple, *il y a quelque*

chose dans ce liure qui merite d'estre leuë, ie ne puis croire que ce soit bien dit,& qu'il ne faille dire *quelque chose qui merite d'estre leu, quelque chose qui merite d'estre censuré*, & non pas *d'estre censurée*. Et si ie dis, *il y a quelque chose dans ce liure qui n'est pas tel que vous dites*, ou *il y a dans ce liure quelque chose qui n'est pas tel que vous dites*, quoy que quelques-vns l'approuuent, j'ay neantmoins peine à croire que ce soit bien dit,& qu'il ne faille dire, *il y a quelque chose dans ce liures qui n'est pas telle que vous dites*. D'où l'on peut former vne quatriesme opinion differente des autres trois, à sçauoir, qu'il y a des endroits où il faut necessairement mettre le masculin,& d'autres où il faut mettre le feminin, comme sont les deux que nous venons de proposer. Mais pour discerner ces endrois là, ie n'en sçay point de reigle, ou du moins d'autre reigle que l'oreille. Seulement ie diray qu'il est beaucoup plus frequent plus François, & plus beau, de donner vn adiectif masculin *à quelque chose*, qu'vn feminin.

C'est vne belle figure en toutes les langues,& en prose aussi-bien qu'en vers, de reigler quelquefois la construction, non pas selon les mots qui signifient, mais selon les choses qui sont signifiées. Par exemple, nous auons fait vne remarque de *personnes*, où l'on voit qu'encore que *personnes*, soit feminin, neantmoins parce qu'il signifie *hommes & femmes* quand on a dit *personnes*, dans vn membre de periode, on peut dire *ils*, au masculin dans vn autre membre de la mesme periode, à cause que cet *ils*, se rapporte non pas au mot signifiant, qui est *personnes*, mais au mot signifié qui est *hommes*. Mais y a-t-il vn plus bel exemple que celuy que nous auons desia allegué

ailleurs, & qui est tout propre pour cette remarque?

Ogni cosa di strage era ripieno.

& non pas *ripiena*, dit le Tasse dans sa Hierusalem. Voila vn exemple pour le genre, en voicy vn autre pour le nombre. *I'en ay veû vne infinité qui meurent*, &c. *Infinité*, est singulier, & *meurent*, est plurier, cependant il faut dire ainsi, & non pas, *i'en ay veû vne infinité qui meurt*, qui seroit tres-mal dit; cela parce que *meurent*, se rapporte non pas au mot signifiant qui est *infinité*, & singulier, mais à la chose signifiée, qui est *quantité de personnes*, ou *d'animaux*, qui comme vn terme collectif, equipolle le pluriel, tellement qu'on n'a pas esgard au mot, mais à la chose.

Succeder pour *reüssir*.

Lors que *succeder* veut dire *reüssir*, il s'employe au preterit auec le verbe auxiliaire, *auoir*, & non pas auec l'autre verbe auxiliaire *estre*, par exemple, il faut dire *cette affaire luy a bien succedé*, non pas *luy est bien succedée*. Neantmoins vn de nos plus celebres Autheurs a escrit dans le meilleur de ses ouurages, *deux combats qui luy estoient glorieusement succedez*. C'est ce qui a donné lieu à cette remarque, parce que ie ne crois pas que cette façon de parler soit à imiter. Le mesme Escriuain employe *reüssir*, de la mesme façon, comme nous l'auons remarqué ailleurs.

Bien que, quoy que, encore que.

Ces conionctions ne doiuent pas estre repetées dans vne mesme periode, Par exemple,

bien que l'experience nous fasse voir tous les iours qu'il n'y a point d'innocence qui soit à couuert de la calomnie ; & quoy que les plus gens de bien soient exposez à la persecution, si est-ce,&c. Ie veux dire qu'apres auoir commencé la periode par *bien que*, il ne faut pas mettre *quoy que*, ny *encore que*, dans le second membre de la mesme periode, mais escrire ainsi, *bien que l'experience nous fasse voir tous les iours qu'il n'y a point d'innocence qui soit à couuert de la calomnie , & que les plus gens de bien sont exposez à la persecution.* Ie ne me serois pas auisé de faire cette remarque , si ie n'auois trouué cette faute dans les Oeuures d'vn bon Escriuain.

Comme ainsi soit.

M. Coëffeteau vse souuent de cette façon de parler à l'imitation d'Amiot, qu'il s'estoit proposé pour le plus excellent patron de son temps,& sur lequel il auoit formé son stile auec les changemens & les modifications qu'il y falloit apporter. Dans ses premiers Ouurages , ce terme ne fut pas mal receu , mais bien tost apres il vint à vn tel descry , que l'authorité d'vn si Grand homme ne le pût sauuer ; au contraire, on le luy reprochoit comme vn crime , ou du moins comme vne tache qui soüilloit toute cette beauté de langage , en quoy il excelle. La cause de ce descry , c'est que les Notaires ont accoustumé de s'en seruir au commencement de leurs contracts. Neantmoins on a souuent affaire de ces sortes de termes,& celuy cy me sembloit fort graue à l'entrée d'vn discours lors qu'il est question d'entamer quelque matiere im-

portante ; Et nous n'auons pas plus de mots de cette nature en nostre langue, qu'il ne nous en faut. I'auoüe que dans vne lettre il seroit exorbitant ; mais qui ne sçait qu'il y a des paroles & des termes pour toutes sortes de stiles ? Les Italiens n'ont-ils pas leur *conciosiaco saché*, ou *conciosieco sache*, pour dire *comme ainsi soit*, qui est bien encore plus estrange, duquel neantmoins ils ne laissent pas de se seruir depuis plusieurs siecles au commencement de quelque graue discours, quand ils veulent escrire d'vn stile majestueux; Auec tout cela, il faut auiourd'huy condamner *comme ainsi soit*, puis que l'Vsage le condamne; Mais il n'auoit pas encore prononcé l'Arrest definitif, quand M. Coëffeteau s'en seruoit ; c'est pourquoy il n'est pas tant à blâmer de ne s'en estre pas abstenu. Il fait assez paroistre en tous ses Escrits, combien il estoit religieux & exact à ne point vser d'aucun mot ny d'aucune phrase, qui ne fust du temps & de la Cour.

Si bien.

SI *bien*, conionction, ne se dit iamais, qu'il ne soit suiuy immediatement de *que*, & que l'on ne die, *si bien que*, qui veut dire *de sorte que*, ou *tellement que*. I'ay adiousté *conionction*, parce que *si bien*, sans *que*, apres, est fort bon, quand il n'est pas conionction, mais aduerbe, comme par exemple quand on dit, *il est si bien fait*, *il est si bien né*. Mais ce n'est pas dequoy il s'agit. Nous condamnons *si bien*, dont vne infinité de gens ont accoustumé d'vser, pour *bien que encore que*, comme quand ils disent, *si bien i'ay dit cela, ie ne le feray pas*. C'est vne façon de parler purement Italienne.

ne, *Se bene l'hodetto, &c.* & ie m'estonne qu'vn de nos plus celebres Autheurs ait escrit, *si bien ces commencemens nous ont esté necessaires*, au lieu de dire, *bien que ces commencemens*, ou *encore que ces commencemens*, &c.

Consideré que.

CE terme de conionction pour, *veu que*, n'est plus gueres en vsage. Neantmoins M. Coëffeteau s'en sert souuent apres Amiot, & auec plusieurs autres bons Escriuains. Mais ie ne conseillerois pas auiourd'huy à qui que ce fut de s'en seruir, si ce n'est dans vn grand Ouurage de doctrine, plustost que d'eloquence. *Attendu que*, commence à se rendre fort commun dans le beau stile, mais du temps du Cardinal du Perron & de M. Coëffeteau il estoit banny de leurs escrits & de ceux de tous les meilleurs Autheurs, qui l'auoient relegué dans les pays d'*iceluy*, & de *pour, & à icelle fin*. Mais l'Vsage comme la Fortune, chacun en sa iurisdiction, esleue ou abbaisse qui bon luy semble, & en vse comme il luy plaist.

S'attaquer à quelqu'vn.

CEtte façõ de parler, *s'attaquer à quelqu'vn*, pour dire, *attaquer quelqu'vn*, est tres-estrãge & tres-Françoise tout ensemble; Car il est biẽ plus elegãt de dire *s'attaquer à quelqu'vn*, qu'*attaquer quelqu'vn*. Ce sont de ces phrases dont nous auons parlé ailleurs, qui ne veulent pas estre espluchées, ny prises au pied de la lettre, parce qu'elles n'auroient point de sens; ou mesmes

sembleroient en auoir vn tout contraire à celuy qu'elles expriment, mais qui bien loin d'en estre moins bonnes, en sont beaucoup plus excellentes. Voyez la Remarque intitulée, *perdre le respect à quelqu'vn*.

Que le changement des articles a bonne grace.

IE dis que le changement des articles a bonne grace, lors que l'on employe deux substantifs l'vn apres l'autre auec la conjonction &, tellement que pour auoir cette grace, il faut tascher autant qu'il se peut, de mettre deux substantifs de diuers genres; L'exemple le va faire entendre, *ie dois beaucoup à la conduite & au soin de cét homme*, est dit sans doute auec plus de grace que, *ie dois beaucoup à la conduite & à la diligence de cét hõme*, parce que la varieté donne beauté & grace à toutes les choses. C'est pourquoy cette variatiõ d'articles, feminin & masculin, *à la conduite & au soin*, est bien plus agreable à l'oreille que ne seroit l'vniformité d'vn seul article repeté deux fois, *à la conduite & à la diligence*. Ie ne doute point que plusieurs ne dient, que c'est vn trop grand raffinement à quoy il ne se faut point amuser; Aussi ie ne blasme point ceux qui n'ẽ vseront pas, mais ie suis certain que quicõque suiura cét auis plaira dauantage, & fera vne de ces choses dont se forme la douceur du stile, & qui charme le Lecteur, ou l'Auditeur, sãs qu'il sçache d'où cela vient. L'vsage de cét auis ne doit auoir lieu que lors que l'on a le choix de plusieurs mots dõt

on peut diuersifier le genre, & qu'il ne couste rien d'en vser ainsi; Car ie n'entens pas que l'on se contraigne en rien, ny que l'on se départe pour cela de la grace de la naïueté, & d'vne expression naturelle.

Qu'il est necessaire de repeter les articles deuant les substantifs.

VOicy vne des principales & des plus necessaire Reigles de nostre langue, que la repetition des articles. Ie n'aurois pas neantmoins resolu d'en traiter, qu'en passant, selon les occasions qui s'en sont presentées dans ces Remarques; parce que ie ne vois presque personne auoir tant soit peu de soin de bien escrire, qui manque à vne loy si connuë & si establie, Mais outre qu'y ayant pris garde de plus prés, i'ay trouué cette faute moins rare que ie ne m'estois imaginé, on m'a conseillé d'en parler à plein fond, m'asseurant que ma peine ne seroit pas superfluë.

Donc pour proceder par ordre, la repetition des articles est tousiours necessaire au nominatif & à l'accusatif, quand il y a deux substantifs joints ensemble par la conjonction *&* Exemple, *les faueurs & les graces sont si grandes*, & non pas, *les faueurs & graces*, &c. Voila pour le nominatif: & à l'accusatif *i'ay receu les faueurs, & les graces que vous m'auez faites*, & non pas, *i'ay receu les faueurs & graces*, &c. Mais la faute est bien encore plus grande de ne repeter pas l'article, quand les deux substantifs sont de deux genres diffe-

& l'autre par vne voyelle, comme *au Midy & à l'Orient*, ce seroit encore vne grande faute de dire, *au Midy & Orient*, parce que l'rticle *au*, quoy que masculin, ne conuient pas à l'autre masculin, commençant par vne voyele.

Pour le datif, il y en a qui le voudroient excepter, croyant que de dire *ie dois cela à la bonté & generosité de ce prince*, est mieux dit, que *ie dois cela à la bonté & à la generosité, de ce Prince*, parce que *bonté & generosité*, estant approchans des synonymes, semble qu'ils tombent dans cette belle Reigle des synonimes ou des approchans, qui ne veulent pas la repetition de plusieurs particules, comme les mots contraires, ou tout à fait differens, la veulent absolument auoir; par exemple, *ie dois cela à l'adresse & à la force d'un tel, i'ay égard à la vigueur & à la foiblesse d'vn homme*. Mais ie ne serois pas de cét aduis maintenant, quoy que du temps de M. Coëffeteau ie confesse que ie l'aurois esté.

Quel est l'vsage des articles auec les substantifs, accompagnez d'ajectifs, auec particules, ou sans particules.

Es articles ioints aux substantifs, accommpagez d'adjectifs, soit que ces adiectifs soient tous seuls, ou qu'ils ayent quelque particule auec eux, ont le mesme vsage en tout & par tout, que les articles joints aux seuls substantifs, Exemples de tous les cas. Au nominatif, *c'est le meilleur hõme & meilleur ouurier du monde*. De mesme à

l'accuſatif, qui eſt toûjours, ſemblable au nominatif, *il a veu le meilleur homme & le meilleur ouurier du monde*. Au genitif & à l'ablatif, *c'eſt le fils du meilleur homme, & du meilleur ouurir du monde*. Ce qui ſe dit du maſculin, s'entend du feminin auſſi, & des deux nombres de meſme.

Il y a exception, quand les deux ſubſtantifs ſont ſynonymes, ou approchans; car alors on n'eſt pas obligé de repeter n'y l'article, ny l'adiectif, comme, *c'eſt le fils du meilleur parent & amy que i'aye au monde*, eſt bien dit, quoy que ce ſoit encore mieux dit, *le fils du meilleur parent & au meilleur amy*, car cette repetition n'eſt abſolumét neceſſaire que quand les deux ſubſtantifs ſont tout à fait differens, comme en cet autre exemple, *le meilleur homme & le meilleur ouurier du monde*, où il ne faut pas dire, *le meilleur homme & ouurier du monde*. Voila quant aux articles qui ſont ioints à deux noms ſubſtantifs, accompagnez d'vn meſme adjectif qui ſert à tous les deux.

Que ſi les deux ſubſtantifs ont chacun leur adjectif different comme *c'eſt le bon homme & le mauuais ouurier*, c'eſt ainſi qu'il faut dire, & non pas, *c'eſt le bon homme & mauuais ouurier*, c'eſt à dire qu'il faut touſiours repeter l'article. Enfin le ſecond ſubſtantif joint au premier par la conjonction &, lors qu'ils ne ſont pas ſynonimes ou approchans, veut eſtre traité tout de meſme que le premier; car ſi le premier a vn article, le ſecond en veut auoir vn, ſi le premier a vn adiectif ou vn epithete, le ſecond en veut auoir vn auſſi, comme s'il eſtoit jaloux de tout le bien que l'on fait à l'autre, Au lieu qu'eſtant ſynonimes ou alliez ils s'accordent comme bons amis, ſe paſſent d'vn ſeul article, & d'vn ſeul adiectif pour eux deux.

Quand les deux adjectifs contraires ou differens sont acompagnez de la particule *plus*, il faut tousiours repeter l'article & la particule *plus* soit que le substantif soit deuant ou apres les adjectifs: par exemple, *aux contraires*, en parlãt d'vn riche auaricieux, *c'est le plus riche & le plus pauure homme que ie connoisse*, & non pas; *c'est le plus riche & le plus pauure hõme*, & moins encore *c'est le plus riche & pauure homme*, Et aux differens, *c'est le plus riche & le plus liberal homme du monde*, & non pas *c'est le plus riche & plus liberal homme du monde*, & moins encore, *c'est le plus riche & liberal*. Et *c'est l'home le plus riche & le plus liberal du mõde*, & non pas *le plus riche & plus liberal*, & encore moins *le plus riche & liberal*. Mais quand ils sont synonimes ou approchans, il n'est pas necessaire de repeter l'article, ny la particule *plus* comme, *il practique les plus hautes & excellentes vertus*, est bien dit parce qu'icy *hautes & excellentes*, sont cõme synonimes, quoy que *il practique les plus hautes & les plus excellentes vertus*, non seulement ne soit pas mal dit, mais soit encore mieux dit que l'autre selon l'opinion de M. Coëffeteau qui l'a tousiours escrit ainsi. *Et promirent d'estre obeïssans & fidelles à de si genereux & de si magnifiques Empereurs*, dit-il en vn lieu, bien que *genereux & magnifiques*, soient deux epithetes approchans, la particule *si*, veut estre traitée comme *plus*, & quelques autres: On le peut encore dire d'vne troisieme façon, *il practique les plus hautes & plus excellentes vertus du Christianisme*, qui est selon quelques-vns la meilleure des trois, & celle dont M. de Malherbe a accoustumé d'vser *deuant le plus grand & plus glorieux courage*, dit-il, en quelque endroit; Tellement que

de tout cela on peut recueillir que cette distinctiõ des synonimes ou des approchans, & des contraires, ou des differens, est d'vn grand vsage; car elle influë presque sur toutes les parties de l'Oraison, sur les articles, sur les noms soit substantifs, soit adjectifs, sur les verbes, sur les prepositions, & sur les aduerbes, comme il s'en voit des exemples en diuers endroits de ces Remarques.

Ressembler.

ON demande si *ressembler*, regit aussi bien l'accusatif, que le datif? car personne ne doute qu'il ne regisse le datif. M. de Malherbe a escrit en vn certain lieu, *gardons nous de le ressembler*, & en vn autre, *auecque ce langage & autres qui le ressemblent* & M. Bertaut luy a fait aussi regir l'accusatif en cette fameuse stance;

Quand ie reuis ce que i'ay tant aimé,
Peu s'en fallut que mon feu rallumé
Ne fist l'amour en mon ame renaistre,
Et que mon cœur autrefois son captif
Ne ressemblast l'esclaue fugitif,
A qui le sort fait rencontrer son Maistre.

Il y a beaucoup d'autres Autheurs qui luy donnent l'accusatif, mais ce sont les vieux, & non pas les modernes. Ce qui fait voir que c'estoit la vieille façon de parler, que de luy faire regir l'accusatif, & qu'auiourd'huy il demande tousiours le datif. Il est vray qu'en faueur de la poësie i'ay oüy dire à plusieurs personnes tres-sçauantes en nostre langue, qu'en vers ils le souffriroient à l'accusatif, aussi bien qu'au datif, mais qu'en prose ils le condamneroient absolument.

S'il faut dire cueillera, *&* recueillera, *ou* cueillira *&* recueillira.

CEtte queſtion a eſté agitée en vne celebre compagnie, où les voix ont eſté partagées. Les vns alleguoient qu'on diſoit autrefois *cueiller*, à l'infinitif, au lieu de *cueillir*, & que de *cueiller*, on avoit formé le futur *cueilleray*; car c'eſt ſans doute de l'infinitif que ſe forme le futur de l'indicatif. Les autres qui eſtoient de la meſme opinion, qu'il falloit dire *cueilleray*, n'auançoient point cette raiſon, ny aucune autre, mais ſe fondoient ſur l'Vſage ſeulement, & aſſeuroient que l'on dit en parlant, *cueillera*, & *recueillera*, & non pas *cueillera* & *recueillera*, auec vn *i*, deuāt l'*r*. Ceux de l'opinion contraire ſouſtenoient, que l'Vſage eſtoit pour *cueillera* & *recueillera*, auec *i*, & que iamais ils ne l'auoient leu, ny oüy dire autrement. Surquoy il y en eut quelques-vns qui les accorderēt par cette diſtinction, qu'à la Cour tout le monde dit *cueillira* & *recueillira*, & qu'à la ville tout le monde dit *cueillera* & *recueillera*; ce qui à mō auis eſt tres-veritable. Et cela preſuppoſé, que s'enſuit-il autre choſe ſinon que *cueillira* & *recueillira*, eſt comme il faut parler puis que c'eſt vn des principes de noſtre langue, ou pour mieux dire, de toutes les langues? que lors que la Cour en quelque lieu du monde que ce ſoit parle d'vne façon, & la ville d'vne autre, il faut ſuiure la façon de la Cour. Outre que celle-cy eſt encore fortifiée par les Autheurs, où ie n'ay iamais veu *cueillera*, ny *recueillera*, cela eſtant ſi veritable, que la pluſpart meſmes de ceux qui ſont pour *cueillera*, demeurent d'accord que l'on ne l'eſcrit pas ainſi,

mais qu'on le dit en parlant, comme si cela se faisoit en nostre langue, ny en aucune autre, que l'on dit vn mot d'vne façon en parlant, & d'vne autre en escriuant en quoy ie n'entens point parler de la difference de la prononciation & de l'orthographe.

Et quant à ce qu'ils alleguent l'ancien infinitif *cueiller*, ils ne prennent pas garde que cela fait contre eux; car puis qu'ils tirent vne consequence de l'infinitif au futur de l'indicatif, qui n'est pas mauuaise, estant vray, comme nous auons dit, qu'il en est formé, que s'ensuit-il autre chose sinon que quãd on disoit *cueiller*, & *recueiller*, on disoit (& il le failloit dire aussi) *cueillera* & *recueillera*, & qu'à cette heure, parce que l'on dit *cueillir*, il faut dire *cueillira*, & *recueillira*; car ils ne contestent point que l'on die encore *cueiller*, à l'infinitif.

Sorte, *comme il se doit construire.*

NOus auons remarqué en diuers endroits plusieurs façons de parler, où le regime de genre ne suit pas le nominatif, mais le genitif, qui est vne chose assez estrange, & contre la construction ordinaire de la Grammaire en toutes sortes de langues. En voicy encore vn exemple en ce mot *sorte*, car il faut dire, *il n'y a sorte de soin qu'il n'ait pris*, & non pas *qu'il n'ait prise*, quoy que *sorte*, soit le nominatif feminĩ auquel l'adiectif participe *pris*, se doit rapporter dans la bonne construction Grammaticale, & par consequent il faudroit dire *prise*, le genitif ne pouuant estre construit auec le nominatif adiectif. Mais en cecy, comme en plusieurs autres façons de parler que nous auons remarquées, on regarde plustost

le ſens que la parole, c'eſt à dire qu'en cette exemple, *il n'y a ſorte de ſoin*, on ne conſidere pas *ſorte*, mais *ſoin*, tout de meſme que ſi l'on diſoit *il n'y a ſoin*, parce que tout le ſens va à *ſoin*, & non pas à *ſorte*.

Repetition de mots. Faire.

IL y a des repetitions d'vn mot ou de pluſieurs mots qui ſont neceſſaires, cõme, *ie n'y a fait aujourd'huy que ce que i'ay fait depuis vingt ans.* Tous nos bons Autheurs en ſont pleins, & ce ſeroit vne grande faute de ne pas vſer de ces repetitions, quoy qu'vn des premiers Eſprits de noſtre ſiecle les ait toutes condamnées elegamment, *en quoy* eſt auſſi condamné de tout le monde. Il y a d'autres repetitions qui ne ſont pas abſolument neceſſaires, comme le ſont ces premieres dont nous venons de parler, mais qui font grace & figure ; & il y en a de beaucoup de façons differentes qu'il ſeroit trop long de marquer par des exemples. Il ſuffit d'en faire voir d'vne façon, cõme, *Vne ſi belle victoire meritoit d'eſtre annoncé par vne ſi belle bouche*; ces deux mots *ſi belle*, deux fois repetez ont fort bonne grace, quoyque la repetitiõ n'en ſoit pas abſolument neceſſaire; car quand on diroit, *ſi belle victoire meritoit d'eſtre annoncée par cette bouche*, comme l'a eſcrit dans vne lettre ce grand Homme, de qui j'ay tiré cet exemple, ce ſeroit fort bien dit; mais en repetant *ſi belle*, on enrichit encore la penſée, d'vne figure qui eſt vn ornement. Neantmoins celuy dont ie parle l'a reiettée ; car il ne faut pas douter quelle ne luy ſoit tombée dans l'eſprit : Et il l'a reiettée, parce qu'il y auroit eu trop d'affectã-

tion en cette figure,& qu'vn iugement si solide & si esclairé que le sien, à qui l'on a confié les plus grandes affaires de l'Europe, n'a garde de receuoir toutes les belles productions de l'esprit, mais seulement celles qui sont accōpagnées des circonstances necessaires, du temps, du lieu, des occasions,& de la qualité des personnes qui escriuēt,& de celles à qui l'on escrit. Hors de là il ne peut y auoir d'eloquence, & c'est faire valoir l'esprit aux despens du iugement.

Mais pour reuenir à ma Remarque, qu'vne si iuste digression a interrompuë, il y a d'autres repetitions qui ne sont ny necessaires, ny belles, comme lors que l'on repette vn verbe au lieu de se seruir de *faire*, qui est vn secours que nostre langue nous donne, & vn auantage que nous auons pour euiter cet inconuenient; par exemple, quand on dit, *ie n'escris plus tant que i'escriuois autrefois?* cette repetition du verbe *escrire*, n'est ny necessaire ny belle en cet endroit, & quoy qu'absolument elle ne se puisse pas dire mauuaise, si est-ce que ce sera beaucoup mieux dit, *ie n'escris plus tant que ie faisois autrefois*, & parmy les maistres de l'Eloquence & de l'art de bien parler, c'est vne espece de faute de n'exprimer pas les choses de meilleure façon dont elles peuuent estre exprimées. Nous trouuons l'vsage de *faire*, si commode pour ne pas repeter vn mesme verbe deux fois, que nous nous en seruons non-seulement en des phrases semblables à celle que nous venons de dire, mais encore en d'autres où nous faisons regir à *faire* le mesme cas que regit le verbe pour lequel nous l'employons; comme par exemple, quand nous disons, *il ne les a pas si bien aprestées qu'il faisoit les autres*, pour dire *qu'il appreстoit les au-*

tres. Il n'a pas si bien marié sa derniere fille, qu'il a fait les autres, pour dire, *qu'il a marié les autres*.

Il y a vne autre sorte de repetition qui est vicieuse parmy nous, & qui choque les personnes mesmes les plus ignorantes. C'est quand sans necessité, sans beauté, sans figure, on repete vn mot ou vne phrase par pure negligence. Cela s'entend assez sans en donner des exemples. I'ay dit *parmy nous*, parce que les Latins n'ont pas esté si scrupuleux en cela, non plus qu'en beaucoup d'autres choses qui regardent le stile & le langage. On n'a qu'à ouurir leur liures pour voir si ie leur impose. Ie me souuiens encore d'vn passage de Cesar au premier liure *de bello Gallico*, il met deux fois en vne mesme periode ces mots *tridui viam procedere*, sans qu'il soit necessaire, ny qu'ils facent figure, & au mesme endroit *conuocato concilio, & ad id concilium*, &c. il met deux fois le mot de *concilium* ainsi proche l'vn de l'autre. Nous auons nostre particule *y*, en François, qui nous sauue ces sortes de repetitions, en quoy nostre langue a de l'auantage sur la Latine, car nous dirions, *le conseil estant assemblé, & vn tel y ayant esté appellé*. Cependant Cesar est le plus pur de tous les Latins, Quinte-Curce au sixiesme liure met deux fois *regnante Ocho*, en quatre lignes, & *occurrit* & *occurrunt*, à trois lignes l'vn de l'autre. Mais en faut-il chercher d'autres exemples, que celuy de Ciceron qui a repeté le mot de *dolor*, quatre fois en quatre ou cinq lignes, qui d'ailleurs est vn mot specieux, sans qu'il y eust ny necessité, ny figure; Tout ce qui pourroit excuser cela, ce seroit la naïueté, qui est vne des grandes perfections du stile, comme nous auons dit si souuent, mais il faut prendre garde qu'on

ne la face degenerer en negligence, dont nous auons fait vne Remarque bien ample.

Parfaitement ou *infiniment* auec *tres-humble.*

C'Est vne faute que beaucoup de gens font quand ils finiſſent vne lettre, de dire par exemple *ie ſuis parfaitement Monſieur voſtre tres-humble ſeruiteur*; Car cet aduerbe *parfaitement*, ayant la meſme ſignification, & au meſme degré, que *tres*, qui eſt la particule & la marque du ſuperlatif, lequel ſuperlatif exprime la perfection de la qualité dont il s'agit il y a le meſme inconuenient à dire *parfaitement tres-humble*, qu'à dire deux fois de ſuite *parfaitement parfaitement humble*,ou bien *tres-tres-humble*,qui ſeroit vne choſe impertinente& ridicule.Auſſi pluſieurs ſe ſont apperceus, & corrigez de ce pleonaſme, où des meilleurs Eſprits de France eſtoient tombez ſans y penſer & ſans y faire reflexion.Qui diroit *ie ſuis parfaitement voſtre ſeruiteur*, diroit fort bien, mais *ie ſuis parfaitement voſtre tres-humble ſeruiteur*,ne ſe peut dire qu'en ne ſçachant ce que l'on dit,ou du moins,n'y ſongeant pas.Il en eſt de meſme d'*infiniment*,dont on ſe ſert auſſi ſouuent que de *parfaitement*, *& ie ſuis infiniment voſtre tres-humble ſeruiteur*, eſt pour la meſme raiſon auſſi mauuais que l'autre.

Que, *deuant* l'infinitif, *pour* rien à.

PAr exemple, *quand on n'a que faire*, pour dire *quand on n'a rien à faire*, est tres François & tres-elegant : mais il ne le faut pas affecter, ny en vser si souuent que fait vn de nos plus celebres Autheurs. *Ie ne puis que deuiner, n'ayant que respondre aux reproches*, & autres semblables, tout cela est tres-bien dit.

Que *apres* si, *& deuant* tant s'enfaut, *veut estre repeté.*

VN celebre Autheur a escrit, *la fin de ma misere ne peut venir d'ailleurs que de mon retour aupres de vous, qui est chose dont ie vois le terme si esloigné, que tant s'en faut qu'en la tempeste où ie suis, i'apprehende la naufrage, au contraire ie pense avoir toutes les occasions du monde de les desirer.* Ie dis qu'en cette periode il manque vn *que*, qui doit estre mis immediatement apres *naufrage*, & deuant *au contraire*, & qu'il faut escrire, *qui est chose dont ie vois le terme si esloigné, que tant s'en faut qu'en la tempeste où ie suis, i'apprehende le naufrage, qu'au contraire ie pense*, &c. Ce qui a trõpé ce fameux Escriuain, & plusieurs autres apres luy en de semblables rẽcõtres, c'est le *que*, qui est deuant *tant s'en faut*, qu'il a creu ne deuoir pas estre repeté selon la reigle que nous auons remarquée ailleurs. Mais il n'en est pas de mesme en cet exemple ; car le *que*, qui est deuant *tant s'en faut*, se rapporte à *si esloigné*.

qui va deuant, & qu'il faut necessairemẽt dire apres *si*, & *tant s'en faut qu'en la tempeste*, &c. demande vn autre *que*, deuant *au contraire*, outre celuy qui se trouue dans ces paroles *qu'en la tempeste*.

Si, *pour* adeo, *doit estre repeté.*

IL faut dire par exemple, *vous estes si sage & si auisé*; & non pas *vous estes si sage & auisé*, comme disent quelques-vns. Ie sçay bien que ce n'est pas absolumẽt vne faute, mais il ne s'en faut gueres; car l'autre locution est si Françoise & si pure au prix de cette derniere, où le *si*, n'est pas repeté au dernier adiectif, que quiconque ne le repete pas, n'a pas grand soin, bien ou ne sçait ce que c'est de parler & d'escrire purement. Ainsi cette reigle de la repetition du *si*, en ce sens, n'a point d'exception, parce que si elle en auoit, ce seroit aux synonimes & aux approchans, comme la reigle generale de la repetition de mots en souffre en ces deux especes que ie suis obligé de dire souuent; mais on voit qu'en l'exemple que j'ay donné, où *sage & auisé*, sont synonimes, la repetition de *si*, ne laisse pas d'estre necessaire. Donc à plus forte raison quand les deux adiectifs sont contraires ou differens.

Soy, *pronom.*

CE pronom demonstratif ne se rapporte iamais au pruriel, si ce n'est quelquefois auec la preposition *de*. Par exemple, vn celebre Escriuain a dit *comme gens qui ne croyent pas auoir occasion de penser à soy*, sans doute il s'est mépris; il faut dire, *comme gens qui ne croyent pas auoir occasion*

de penser à eux. Et ce seroit parler estrangement de dire, *ils ne font pas tant cela pour vous que pour soy*, ou *ils feront plustost cela pour soy que pour vous*, au lieu de dire, *ils ne feront pas tant cela pour vous que pour eux*, ou *pour eux que pour vous.* Il y a une pareille chose en la langue Latine, pour *suus* & *ipse*, qui ne veulent pas estre confōdus, à moins que de faire vn solecisme. Et l'on a remarqué qu'vn excellent Grammairien, (c'est Laurans Valle) faisant cette obseruation, & reprenant auec raison des passages de certains Autheurs celebres, qui y auoient manqué, a commis luy-mesme la faute au mesme lieu où il la reprenoit, tant il est aisé de fallir en toutes choses.

Belle & curieuse exception à la Reigle des preterits participes.

I'Ay fait vne remarque bien ample sur les Preterits participes, où ie croyois auoir traité de tous les vsages qu'ils peuuent auoir, & dit de quelle façon il s'en falloit seruir; car c'est vne des choses de toute nostre Grammaire, que l'on sçait le moins, & dont mesme les plus sçauans ne conuiennent pas, si ce n'est aux vsages que nous auons marquez comme indubitables parmy eux. Mais j'ay oublié vne des façons d'employer ces preterits participes. C'est quand le nominatif qui regit le preterit participe ne va pas deuant ce preterit, mais apres. Par exemple, *la peine que m'a donné cette affaire*; en cette phrase, *affaire*, est le nominatif, qui dans la construction regit le preterit participe *a donné.* On demande donc s'il faut dire, *la peine que m'a donné cette affaire*,

ou *que m'a donnée cette affaire*. La reigle generale, comme nous auons fait voir en la Remarque alleguée, est que le preterit participe mis apres le substantif, auquel il se rapporte, suit son genre & son nombre, comme *la lettre que i'ay receuë*, & non pas *que i'ay receu*, parce que le substantif *lettre*, estant deuant le preterit participe *i'ay receuë*, il faut que ce preterit se rapporte au genre du substantif precedent; Que si le substantif estoit apres, il faudroit dire, *i'ay receu la lettre*, & non pas *i'ay receuë la lettre*. Ainsi pour le nombre on dit, *les maux qu'il a faits*, & non pas *maux qu'il a fait*. Neantmoins voicy vne exception à cette reigle; car encore que le substantif soit deuant, & le preterit participe apres en cet exemple, *la peine que m'a donnée cette affaire*, si est ce qu'à cause que le nominatif qui regit le verbe est apres le verbe, ce preterit n'est point sujet, au genre, ny au nombre du substantif qui le precede, & il faut dire, *la peine que m'a donné cette affaire*: & non pas *la peine que m'a donnée*, de mesme au pluriel, *les soins que m'a donné cette affaire, les inquietudes que m'a donné cette affaire*, & non pas *les soins que m'a donnez*, ny *les inquietudes que m'a données*. Il faut donc ajouster à la reigle generale, que le nominatif qui regit le verbe, soit deuant le verbe, & non pas apres.

Synonimes.

IE ne puis assez m'estonner de l'opinion nouuelle, qui condamne les synonimes & aux noms & aux verbes. Outre l'exemple de toute l'Antiquité la condamne elle-mesme, qu'il ne faut qu'ouurir vn liure Grec ou Latin pour la

conuaincre, la raiſon meſme y repugne ; Car les paroles eſtant les images des penſées, il faut que pour bien repreſenter ces penſées-là on ſe gouuerne comme les Peintres, qui ne ſe contentent pas ſouuent d'vn coup de pinceau pour faire la reſſemblance d'vn trait de viſage, mais en donnent encore vn ſecond coup qui fortifie le premier, & rend la reſſemblance parfaite. Ainſi en eſt-il des ſynonimes. Il eſt queſtion de peindre vne penſée, & de l'expoſer aux yeux d'autruy, c'eſt à dire, aux yeux de l'eſprit. La premiere parole a déja ébauché ou tracé la reſſemblance de ce qu'elle repreſente, mais la ſynonime qui ſuit eſt comme vn ſecond coup de pinceau qui acheue l'image. C'eſt pourquoy tant s'en faut que l'vſage des ſynonimes ſoit vicieux, qu'il eſt ſouuent neceſſaire, puis qu'ils contribuent tant à la clarté de l'expreſſion, qui doit eſtre le principal ſoin de celuy qui parle ou qui eſcrit. Que ſi les ſynonimes ſont ſouuent neceſſaires, autant de fois qu'ils le ſont, autant de fois ils ſeruent d'ornement, ſelon cette excellente remarque de Ciceron, qu'il n'y a preſque point de choſe au monde, ſoit de la Nature ou de l'Art, qui eſtant neceſſaire à vn ſujet, ne ſerue auſſi à l'orner & à l'embellir. Ie n'ay point donné d'exemple de ces ſynonimes, parce que i'ay dit que les liures des Anciens en eſtoient pleins : Mais en voicy deux de cet incomparable Orateur dans ſon liure *De ſenectute*, apres leſquels il n'en faut plus chercher, *cúmque homini Deus nihil mente præſtabilius dediſſe huic diuino muneri ac dono, nihil eſſe tam inimicum quàm voluptatem.* Remarquez, ie vous prie, *muneri ac dono.* Et plus bas *quod idem contingit adoleſcentibus aduerſan-*

& repugnante natura. Voyez *adversante & repugnante.* Ne sont-ce pas là les deux coups de pinceau que ie dis, ou si nous voulons encore emprunter vne comparaison de ceux qui battent de la monnoye, ne sont-ce pas comme deux coups de marteau pour mieux imprimer la marque du coin, & ne sont-ce point encore comme ces deux coups que donnent les Imprimeurs pour mieux marquer dans la feüille qui est sous la presse, la figure de leurs caracteres ? Il est vray qu'il n'en faut pas abuser & qu'vne seule parole est souuent vne image si parfaite de ce que l'on veut representer, qu'il n'est pas besoin d'en employer deux, la premiere ayant fait l'impression entiere dans l'esprit du Lecteur, ou de l'Auditeur; Et c'est le defaut qu'on reproche au grand Amiot, d'estre trop copieux en synonimes; mais nous deuons à ce defaut l'abondance de tant de beaux mots & de belles phrases, qui sont les richesses de nostre langue. On peut dire que ce c'est vn thresor qu'il a laissé, mais qu'il faut ménager & dispenser auec jugement, sans gaster le stile en le chargeant de synonimes; outre qu'ils obligent à vne frequente repetition de la conionctiue *&*, ce qu'il faut éuiter selon la Remarque que nous en auons faite en son lieu, si nous voulons rendre nos periodes agreables. Sans doute le stile veut estre esgayé, non pas estouffé ny accablé de mots superflus, & en toutes sortes d'ouurages il y doit auoir vne certaine grace, qui resulte de la proposition que le plein & le vuide ont ensemble; De sorte, que comme c'est vne erreur de bannir les synonimes; c'en est vne autre d'en remplir les periodes. Il faut que le jugement, comme i'ay dit, en soit le dispensateur & l'œconome, sans

que l'on puiſſe donner vne reigle certaine pour ſçauoir quand il en faut mettre, ou n'en mettre pas, ſeulement il eſt tres-certain, qu'il eſt mieux de n'en vſer pas fort ſouuent, & ſi ie ne me trompe, il me ſemble qu'à la fin de la periode ils ont beaucoup meilleure grace, qu'en nul autre endroit. On peut s'en eſclaircir dans les bons Autheurs, ſans qu'il ſoit neceſſaire d'en rapporter des exemples, mais s'il en faut dire la raiſon, c'eſt à mon auis, parce que le ſens eſtant complet à la fin de la periode, & par conſequent l'eſprit du Lecteur ou de l'Auditeur demeurant ſatisfait, & n'eſtant plus en ſuſpens, ny impatient de ſçauoir ce qu'on luy veut dire, il reçoit volontiers le ſynonime, ou comme vne plus forte expreſſion, ou comme vn ornement, ou comme eſtant tous les deux enſemble, ou bien encore ſi vous voulez, comme vne piece à arrondir la periode, & à luy donner ſa cadence.

Enfin ce n'eſt pas de cette façon que la langue Françoiſe doit faire parade de ſes richeſſes, en entaſſant ſynonimes ſur ſynonimes, mais en ſe ſeruant tantoſt des vns; & tantoſt des autres; ſelon les occaſions qu'il y a de les employer, & de reüſſir en diuers lieux vne meſme choſe, de paroles differentes. Sur quoy il faut que ie die que iamais noſtre langue ne m'a paru ſi riche, ny ſi magnifique que dans les eſcrits d'vne perſonne qui en vſe de cette ſorte. Il ne multiplie point les ſynonimes des mots ny des phraſes qui arreſtent l'eſprit du Lecteur, mais gaignant païs & fourniſſant touſiours de nouuelles choſes, il leur donne de nouueaux ornemens; il ſouſtient ſi bien la grandeur & la pompe de ſon ſtile, ſelon la dignité du ſujet, que non ſeulement il juſtifie noſtre langue

de la pauureté qu'on luy reproche, mais il fait voir qu'elle a des thresors inépuisables. I'ay accoustumé de luy dire que son stile n'est qu'or & azur, & que ses paroles sont toutes d'or & de soye, mais ie puis dire encore auec plus de verité, que ce ne sont que perles & que pierreries.

Il reste à remarquer vne chose tres-importante sur les synonimes, c'est que les synonimes des mots, comme nous auons dit, sont fort bons, pourueu qu'ils ne soient pas trop frequens, mais les synonimes de phrases pour l'ordinaire ne valent rien, & dans les meilleurs Autheurs Grecs, & Latins, si l'on y prend garde, on n'en trouuera que tres-rarement, & encore ne sera-ce pas peut-estre vne phrase synonime, mais qui dira quelque chose de plus que la premiere, au lieu qu'ils sont pleins de synonimes de mots. Il n'y a que Seneque, qui aussi en a esté repris, comme corrupteur de la vraye eloquence, disant bien souuent de suite vne mesme chose en plusieurs façons & auec des pointes differentes, sans se souuenir du sentiment & du precepte de son pere, qui en la Controuerse 28. reprend Montanus & Ouide mesme de ce vice. *Habet*, dit-il, *hoc Montanus vitium, sententias suas repetendo corrumpit, dum non est contentus vnam rem semel bene dicere, efficit ne bene dixerit; Et propter hoc & alia, quibus orator potest Poetæ similis videri, solebat Scaurus Montanum inter oratores Ouidium vocare, nam & Ouidius nescit, quod bene cessit, relinquere.* La raison pourquoy les synonimes des phrases sont vicieux & ceux des mots ne le sont pas, est naturelle, car l'esprit humain impatient de sçauoir ce qu'on luy veut dire, aime bien deux mots synonimes, parce qu'ils le luy

font mieux entendre, & qu'vn mot est bien-tost dit ; mais il n'aime pas deux phrases ou deux periodes synonimes, parce qu'vne phrase ou vne periode entiere est trop longue ; & que la premiere ayant acheué le sens, & exprimé clairement vne pensée, il veut que l'on passe aussi-tost à vne autre, & de celle là encore à vne autre jusqu'à la fin, c'est à dire, iusqu'à ce qu'il soit pleinement satisfait de ce qu'il desire sçauoir ; au lieu que deux phrases, ou deux periodes synonimes le tiennent en suspens, le font languir, & pour de nouuelles choses qu'il demande, ne luy donnent que de nouuelle paroles. Que si apres deux phrases synonimes il y en a encore vne troisiesme & quelquefois vne quatriesme tout de suitte, & qu'ainsi tout le stile soit composé de ce genre d'escrire, comme nous auons certains Autheurs d'ailleurs tres renommez, qui l'affectent, on peut dire que ce stile-là est tres-vicieux, & qu'il ne sçauroit presque l'estre dauantage.

Si l'on dit bon-heurs, *au pluriel.*

L'Opinion commune est que *bonheur*, ne se dit qu'au singulier, & que l'on ne dit iamais *bonheurs*, au pluriel, quoy que l'on die *malheur* & *malheurs* en tous les nombres. I'ay dit que c'estoit l'opinion commune, parce que j'ay veu des gens tres-sçauans en nostre langue, & tres-excellens Escriuains, qui soustiennent le contraire; & alleguent des exemples, où l'on ne sçauroit dire que *bonheurs* au pluriel ne fust bien dit, comme, *il luy pourroit arriuer tous les malheurs & tous les bonheurs du monde, il ne se hausse-*

ny ne se baisse, il porte tousiours mesme visage. Ils donnent encore cét exemple ; *Il est si heureux, que pour vn malheur qui luy arriue, il luy arriue cent bonheurs.* Pour moy, ie le trouuerois bon en certains endroits, comme aux exemples que nous venons de donner, & autres semblables : Mais auec tout cela ie n'en voudrois pas vser puis que la plus-part du monde le condamne, & que ie me souuiens de cette belle difference qu'il y a entre les personnes & les mots, qui est que quand vne personne est accusée, & que l'on doute de son innocence, on doit aller à l'absolution, mais quand on doute de la bonté d'vn mot, il faut au contraire le condamner, & se porter à la rigueur. A plus forte raison, si non seulement la plus part en doutent, mais le condamnent comme on fait celuy-cy. Le passage de Scaliger en sa Poëtique est trop beau, pour n'estre pas allegué sur ce sujet. *Contrà nobis*, dit-il, *atque Iurisconsulti sanxere, faciendum est, illis enim ita videtur præclariùs consuli rebus humanis, si decem sontes absoluantur, quàm si vnus innocens damnetur ; Etenim verò Poëtæ id agendum est, vt potiùs centum bonos versus iugulet, quàm vnum plebeium relinquat.*

Allé, au preterit, *comme il en faut vser.*

CEtte remarque est separée & distincte de celle des preterits qui se seruent de participes passifs, dont nous auons traité à plein fond ; Et neantmoins elle ne laisse pas de luy ressembler en quelque chose. Par exemple, on demande s'il faut dire, *ma sœur est allée visiter ma*

mere, ou *est allé visiter ma mere*; car on dit, *ma sœur est allé à Paris*, & non pas *est allé*, & ainsi il semble qu'il faut dire, *ma sœur est allée visiter ma mere*, & non pas *est allée visiter*. Neantmoins c'est tout au contraire, il faut dire *est allé visiter*, & non pas *est allée visiter*, parce que l'infinitif a cette proprieté d'empescher le verbe qui va deuant de se rapporter au genre, dont il est regi & precedé; Comme nous auons dit en la remarque des preterits, qu'en parlant d'vne femme il faut dire, *ie l'ay veû venir*, & non pas *ie l'ay veuë venir*, en quoy consiste ce que j'ay dit au commencement, que cette Remarque ressembloit en quelque chose à celle des preterits des participes passifs. Il en est du nombre, comme du genre. Il faut dire par exemple; *mes freres sont allé visiter, ma mere*, & non pas *sont allez visiter*, tout de mesme encore que l'on dit, *ie les ay veû venir*, & non pas, *ie les ay veus venir*.

Conuent.

IL faut escrire *conuent*, qui vient de *conuentus*, mais il faut prononcer *couent*, comme si l'on mettoit vn *u*, pour l'*n*, apres l'*o*. Cela se fait pour la douceur de la prononciation, comme on pronõce *Moustier*, pour *Monstier*, vieux mot François, qui veut dire *Monastere*. On dit *Farmoustier*, *Nermoustier*, *saint Pierre le Moustier*; au lieu de dire *Farmonstier*, *Noir-monstier*, *saint-Pierre le Monstier* auec vne *n*, comme il ne faut pas laisser de l'escrire, encore qu'on le prononce autrement. *Impetratum est à consuetudine, suauitatis causa, vt peccare liceret*, dit le Maistre de l'Eloquence, & cela se pratique en toutes les langues.

Que dans les doutes de la langue il vaut mieux pour l'ordinaire, consulter les femmes, & ceux qui n'ont point estudié, que ceux qui sont bien sçauans en la langue Grecque, & en la Latine.

QVand le parle icy des femmes, de ceux qui n'ont point estudié, ie n'entens pas parler de la lie du peuple, quoy qu'en certaines rencontres il se pourroit faire qu'il ne le faudroit pas exclurre, & qu'on en pourroit tirer l'esclaircissemét de l'Vsage; non pas qu'il faille en cela tãt deferer à la populace que l'a creû vn de nos plus celebres Escriuains, qui vouloit que l'on escriuist en prose, comme parlent les crocheteurs & les harangeres. I'entens donc parler seulement des personnes de la Cour, ou de celles qui la hantent, & dans le mot de *personnes*, ie comprens les hommes & les femmes qui n'ont point estudié, & ie crois que pour l'ordinaire, il vaut mieux les consulter dans les doutes de la langue, que ceux qui sçauent la langue Grecque & la Latine. La raison en est euidente; c'est que douter d'vn mot ou d'vne phrase dans la langue, n'est autre chose que de douter de l'Vsage de ce mot ou de cette phrase, tellement que ceux qui nous peuuent mieux esclaircir de cét Vsage, sont ceux que nous deuons plustost consulter dans cette sorte de doutes. Or est-il que les personnes qui parlent bien François, & qui n'ont point estudié, seront des tesmoins de l'Vsage beaucoup plus fidelles & plus croyables, que ceux

qui sçauent la langue Grecque, & la Latine, parce que les premiers ne connoissant point d'autre langue que la leur, quand on vient à leur proposer quelque doute de langue, vont tout droit à ce qu'ils ont acoustumé de dire ou d'entendre dire, qui est proprement l'Vsage, c'est à dire ce que l'on cherche & dont on veut estre esclaircy. Au lieu que ceux qui possedent plusieurs langues, particulierement la Grecque & la Latine, corrompent souuent leur langue naturelle par le commerce des estrangeres, ou bien ont l'esprit partagé sur les doutes qu'on leur propose par les differens Vsages des autres langues, qu'ils confondent quelquefois, ne se souuenant pas qu'il n'y a point de consequence à tirer d'vne langue à l'autre. Par exemple, ie vois tous les iours des personnes bien sçauantes, qui font *erreur*, masculin, lequel neantmoins aujourd'huy est feminin si declaré, que qui le fait de l'autre genre, fait vn solecisme. Toutefois si vous en reprenez ces gens-là, ils vous diront aussi tost, qu'*error* en Latin est masculin, & qu'il le doit estre aussi en François. De mesme ils croiront que *seruir à Dieu*, soit mieux dit que *servir Dieu*, parce qu'en Latin on dit *seruire Deo*, au datif, & ainsi d'vne infinité d'autres. C'est pourquoy le plus eloquent homme qui ayt iamais esté auoit raison de consulter sa femme & sa fille dans les doutes de la langue, plustost qu'Hortensius, ny que tous ces autres excellens Orateurs, qui fleurissoient de son temps. De là vient aussi que pour l'ordinaire les gens de lettres, s'ils ne hantent la Cour, ou les Courtisans, ne parlent pas si bien ny si aisément que les femmes, ou que ceux qui n'ayant pas estudié sont tousiours dans la Cour. Nous auons

à Paris vne perſonne de grand merite, qui ne ſçait point la langue Grecque, ny la Latine; mais qui ſçait ſi bien la Françoiſe, qu'il n'y a rien de plus beau que ſa proſe & que ſes vers. Preſque tous ceux qui ſe meſlent de l'vn & de l'autre, & nos Maiſtres meſmes, le conſultẽt comme leur oracle, & il ne ſort gueres d'ouurages de prix, auquel il ne donne ſon approbation, auant que d'en expedier le Priuilege.

De quelle façon il faut demander les doutes de la langue.

CE n'eſt pas vne choſe inutile de deſcouurir le moyen par lequel on peut ſçauoir au vray l'Vſage que l'on demande, quand on en eſt en doute; Car faute de ſçauoir la methode qu'il faut obſeruer, & de quelle façon il faut interroger celuy à qui l'on demande l'eſclairciſſement du doute, on n'en eſt point bien eſclaircy? au lieu que par le moyen que ie vais donner, on voit clairement la verité; & à quoy il ſe faut tenir. Par exemple, ie ſuis en doute s'il faut dire *elle s'eſt fait peindre*, ou *elle s'eſt faite peindre*, pour m'en eſclaircir qu'eſt-ce qu'il faut faire? Il ne faut pas aller demander, comme on fait ordinairement, lequel faut-il dire des deux; car dés là, celuy à qui vous le demandez, commence luy-meſme à en douter, & taſtant lequel des deux luy ſemblera le meilleur, reſpondra plus dans cette naïueté qui deſcouure l'Vſage que l'on cherche, & duquel il eſt queſtion, mais ſe mettra à raiſonner ſur cette phraſe, ou ſur,

vne autre ſemblable, quoy que ce ſoit par l'vſage & non pas par le raiſonnemét, que la choſe ſe doit decider. Voicy donc comme i'y voudrois proceder. Si ie parle à vne perſonne qui entende le Latin, ou quelque autre langue, ie luy demanderay en Latin, ou en cette langue là comme il diroit en François ce que ie luy demande en Latin, ou en cette autre langue, Et s'il n'en ſçait point d'autre que la Françoiſe, il ſera beaucoup plus difficile de luy former la queſtion, en ſorte qu'il ne s'apperçoiue point du nœud de la difficulté, & du poinct auquel conſiſte le doute dont on ſe veut eſclaircir; car c'eſt tout le ſecret en cecy, que de ne point donner à cõnoiſtre où eſt le doute, afin qu'on deſcouure l'Vſage dans la naïueté de la reſponſe, qui ne feroit plus cét effet, lors que l'on ſçauroit dequoy il s'agit, on y apportoit le raiſõnement, au lieu de la naïueté. Si ie m'adreſſois donc à vne perſonne, qui ne ſçeuſt point d'autre lãgue que la Françoiſe, ie luy dirois dans l'exemple que i'ay propoſé, les paroles ſuiuantes. *Il y a vne Dame qui depuis dix ans ne manque point de ſe faire peindre deux fois l'année par des Peintres differens. Ie vous demande, ſi vous voulez dire cela à quelqu'vn, de quelle façon vous le luy diriez ſans repeter les meſmes paroles que i'ay dites?* Ayant ainſi formé ma queſtion, il eſt certain d'vn coſté qu'on ne ſçauroit iamais deuiner le ſujet pour lequel ie la fais, & d'autre part il eſt comme impoſſible, que par ce moyen ie ne tire la phraſe que ie cherche, où ie trouueray l'eſclairciſſement de ce que ie veux ſçauoir; car toſt ou tard, cette perſonne ſeule, ou pluſieurs enſemble dans vne meſme compagnie, à qui ie me feray adreſſé, ne manqueront point de dire, *elle s'eſt fait peindre*, ou

elle s'est faire peindre, & de ce qu'elles diront ainsi naïuement sans y pēser & sans raisonner sur la difficulté, parce qu'elles ne sçauant point quelle elle est, on descouurira le veritable Vsage, & par consequent la façon de parler, qui est la bonne, & qui doit estre suiuie.

Cét exemple peut seruir pour tous les autres, & il n'importe point quel circuit ou quelle voye on prenne, pourueu qu'on cache bien le doute dont on veut estre esclaircy, & que neantmoins on ait l'adresse de tirer la phrase que l'on demande, où le doute est contenu; car ie redis encore vne fois, que de demander de but en blanc, s'il faut dire ainsi, ou ainsi, est vn tres-mauuais moyen d'en sçauoir la verité, iusques-là que i'ay remarqué bien souuent vne chose assez plaisante, que des personnes qui se servoient constamment d'vne façon de parler, dont plusieurs estoient en doute, lors qu'on a demandé à ces personnes-là, s'il falloit dire de cette façon ou d'vne autre, pour l'ordinaire ils prononçoient contre ce qu'eux mesmes auoient acoustumé de pratiquer, contre la bonne opinion. C'est qu'en parlant sans reflexion & sans raisōner sur la phrase, ils parloient selon l'Vsage, & par cōsequēt parloient bien, mais en la considerant, & l'examinant, ils se departoient de l'Vsage, qui ne peut tromper en matiere de langue, pour s'attacher à la raison, ou au raisonnement, qui est tousiours vn faux guide en ce suiet, quand l'Vsage est contraire.

De la plus grande erreur qu'il y ait en matiere d'escrire.

LA plus grande de toutes les erreurs en matiere d'escrire, est de croire, comme font plusieurs; qu'ils ne faut pas escrire comme l'on parle. Ils s'imaginent que quand on se sert des phrases vsitées, & qu'on a accoustumé d'entendre, le langage en est bas, & fort esloigné du bon stile. Ie ne parle que des phrases & non pas des mots, parce qu'il n'y a personne à mon auis: qui pretende composer vn discours de paroles nouuelles & inconnuës, c'est à dire, faire vne nouuelle langue qu'on n'entende point. Mais pour les phrases, leur opinion est tellement opposée à la verité, que non seulement en nostre langue, mais en toutes les langues du monde, on ne sçauroit bien parler ny bien escrire qu'auec les phrases vsitées, & la diction qui a cours parmy les honnestes gens, & qui se trouue dans les bons Autheurs. Chaque langue a ses termes & sa diction, & qui, par exemple, parle Latin comme font plusieurs, auec des paroles Latines & des phrases Françoises, ne parle pas Latin, mais François, ou plustost ne parle ny François ny Latin. Cela est tellement vray que ie m'estonne qu'il y ait tant de gẽs infectez de l'erreur qui m'oblige à faire cette Remarque. Ce n'est pas que parmy les façons de parler, establies & receuës, on ne puisse faire quelquefois des phrases nouuelles, comme nous auons dit ailleurs, mais il faut que ce soit rarement & auec toutes les precau-

tions que i'ay marquées. Ce n'est pas non plus, que comme nostre langue s'embellit & se perfe-ctionne tous les iours, on ne puisse employer quelques nouueaux ornemens, qui iusques icy estoient inconnus à nos meilleurs Escriuains, mais le corps des phrases & de la diction doit estre tousiours conserué, & l'essence & la beauté des langues ne consiste qu'en cela. Il est vray que l'on doit entendre sainement cette maxime, *qu'il faut escrire comme l'on parle*; car comme il y a diuers genres pour parler, il y a diuers genres aussi pour escrire, & il faut que le genre d'escrire responde à celuy de parler, le genre bas au bas, le mediocre au mediocre, & le sublime au sublime, de sorte que si i'employois vne phrase fort basse dans vn haut stile, ou vne phrase fort noble dans vn stile bas, ie me rendrois également ridicule; Mais pour tous ces genres là, il y a des phrases en nostre langue qui leur sont affectées, & qu'on ne luy reproche point sa pauureté; car c'est bien souuent celle des mauuais harangueurs, ou des mauuais Escriuains, & non pas la sienne; Elles a des magazins remplis de mots & de phrases de tous prix, mais ils ne sont pas ouuerts à tout le monde, ou s'ils le sont, peu de gens sçauent choisir dans cette grande quantité ce qui leur est propre.

Autruy.

IL y a des gens qui croyent que ce mot n'est pas bon, & qu'il est vieux, & à cause de cela ils disent tousiours *autres*, pour *autruy*. Mais ils se trompent extremement; car au contraire c'est vne faute, & ce n'est pas parler François que de dire

dire *autres*, en beaucoup d'endroits, où il faut dire *autruy*. Par exemple, *il ne faut pas desirer le bien des autres*, est tres-mal dit, il faut dire *le bien d'autruy*. *Autres*, a relation aux personnes dont il a desia esté parlé, comme si ie disois, *il ne faut pas rauir le bien des vns pour le donner aux autres*. ie dirois bien, & de dire, *il ne faut pas rauir le bien des vns pour donner à autruy*, ne seroit pas parler François ; parce que quand il y a relation de personnes il faut dire *autres*, & quand il n'y a point de relation, il faut dire *autruy*. D'ailleurs, *autre* s'applique aux personnes & aux choses, mais *autruy*, ne se dit que des personnes, & tousiours auec les articles indefinis. Ie sçay bien que quelques Grammairiens disent qu'*autruy* se met quelquefois auec l'article definy, & qu'alors il veut dire *le bien*, & non pas *la personne*; par exemple, *ie ne veux rien de l'autruy*, pour dire *du bien d'autruy*, mais cette façon de parler est du vieux temps, d'où M. de Malherbe l'a ramenée, disant,

A qui rien de l'autruy ne plaist.

Auiourd'huy elle n'est plus en vsage, que dans la lie du peuple, pourquoy ne dirons nous pas, *ie ne veux rien d'autruy*?

Arondelle, hirondelle, herondelle.

ON dit *arondelle*, *hirondelle*, & *herondelle*, mais *herondelle*, auec *e* c'est le meilleur, & le plus vsité des trois. C'est, à mon auis, parce que nostre langue qui aime la douceur de la prononciation, change volontiers l'*a*, en *e*, n'y ayant point de doute que l'*a*, est vne voyelle beaucoup moins douce que l'*e*. Nous auons donné des exemples en diuers endroits, qu'il n'est pas besoin

de repeter icy. Mais quand nous dirons, qu'il n'en faut pas pourtant abuser, ny dire *merque*, pour *marque*, *merry* pour *marry*, ny *serge* pour *sarge*, ie ne crois pas que ce soit vne repetition inutile, veu le grand nombre de gens qu'il y a qui manquent en ces trois mots, & en quelques autres semblables. Apres *herondelle*, le meilleur est *hirondelle*, quoy que ce dernier ait plusieurs partisans capables de l'authoriser, & mesme de le disputer à l'autre.

Quelque vsage de la negatiue ne.

NOus auons fait vne Remarque, où il se voit qu'auant *pas*, ou *point*, il est libre de mettre la negatiue *ne*, ou de ne la mettre pas, comme on peut dire, *auez-vous point fait cela*, & *n'auez-vous point fait cela*. Mais voicy vne addition à la remarque, qui est importante, & qui merite elle mesme vne Remarque. C'est que lors qu'on ne parle pas par interrogation, il faut tousiours mettre la negatiue *ne*, & ce seroit vne faute de ne la mettre pas; par exemple, il faut dire *il veut sçauoir s'ils n'ont point esté mariez*, & non pas, *il veut sçauoir s'ils ont point esté mariez*. Au lieu qu'en interrogation, on peut dire tous les deux, *n'ont-ils point esté mariez*, & *ont-ils point esté mariez?*

Detteur.

IL sembleroit que ce mot dont s'est seruy vn de nos plus celebres Escriuains, deuroit estre plus François que *debiteur*, parce qu'il s'esloigne plus du Latin, & s'approche plus du François.

dette, ou *debte*, d'où *detteur* est formé, Mais n'en est pas ainsi. *Detteur* est vieux mot, qui n'est plus guere en vsage. Il faut dire & escrire *debiteur*. Nous auons ainsi beaucoup de mots en nostre langue, comme *donation*; & plusieurs autres dont il ne me souuient pas maintenant, qui d'vne façon approchent beaucoup plus du Latin que de l'autre, & quoy que ceux qui tiennent moins du Latin semblent plus François, si est-ce que le plus souuent c'est tout le contraire, l'Vsage le voulant ainsi.

De la situation des gerondifs estant & ayant.

IL faut que les gerondifs *estant* & *ayant* soient tousiours placez apres le nom substantif qui les regit, & non pas deuant, comme fait d'ordinaire vn de nos plus celebres Escriuains. Par exemple, il a escrit, *estant le bien-fait de cette nature*, au lieu de dire, *le bien-fait estant de cette nature*. I'ay marqué les gerondifs *estant* & *ayant*, parce que c'est en cela principalement que cét Autheur renommé commet cette faute, qui se pourroit estre vn piege à ceux qui se proposent de l'imiter, & qui se forment en tout sur ce modelle, s'ils n'estoient auertis par cette Remarque, que cette façon de parler est ancienne, & qu'elle n'est plus en vsage que chez les Notaires. Il en est de mesme du gerondif *ayant*, comme *ayant ce bon homme fait tout son possible*, au lieu de dire, *ce bon homme ayant fait tout son possible*. Ie ne crois pas qu'aux autres verbes cette faute se puisse commettre.

Long pour *longue.*

LA commune opinion eſt, qu'il faut dire, *tirer de longue*, & *aller de longue*, pour dire *auancer, gagner païs*, *faire du chemin* & non pas *tirer de long*, ny *aller de long*, comme l'a eſcrit vn de nos plus celebres Autheurs, & d'autres apres luy. Ie ne penſe pas qu'Amiot ait iamais vſé de cette façon de parler. Elle eſt fort baſſe, ie ne voudrois pas m'en ſeruir en eſcriuant. *Tirer en longueur*, *aller en longueur*, ſont des choſes toutes differentes, de *tirer de longue*, & *aller de longue* car *tirer*, ou *aller en longueur*, veut dire qu'il ſe paſſera beaucoup de temps, auant que l'on voye la fin de la choſe qui tire en longueur, au lieu que *tirer*, ou *aller de longue*, marque vn progrez fort prompt, par le moyen duquel on paruient bien toſt au but que l'on ſe propoſe.

S'il faut dire l'andy, ou landit.

IL faut eſcrire *landit*, auec vn *t*, à la fin, quoy qu'il ne ſe prononce pas, ce qui a eſté cauſe que pluſieurs ont creu qu'il falloit eſcrire *landy*. C'eſt ce que le Diſciple paye tous les ans à ſon Precepteur, en reconnoiſſance de la peine qu'il a priſe à l'enſeigner, & vient de ces deux mots Latins *annus dictus*, ou comme d'autres croyent, d'*indictum*, d'où il s'enſuit qu'il faut eſcrire *landit*, auec vn *t*. Car c'eſt ordinairement au bout de l'an, c'eſt à dire, de l'an ſcolaſtique, que ce preſent ſe fait au Precepteur. M. de Malherbe a eſcrit *landit*, auec vn *t*, dans ſa traduction, des bienfaits de Seneque; Voicy le paſſage, *vous me direz*

qu'à ce conte là vous ne deuez rien n'y à vostre Medecin, qui a eu sa piece d'argent, quand il vous est venu voir, ny à vostre Precepteur, à qui vous auez payé son landit. Et pour ce qui est de l'*l*, par laquelle ce mot commence, qui semble destruire cette veritable etymologie, il faut sçauoir qu'il est arriué à ce mot la mesme chose qu'à plusieurs autres dont nous donnerons icy des exẽples, qui est que l'*l*, au commencement estoit l'article du mot, la voyelle qui la suit se mangeant par la rencontre de l'autre voyelle, qui commence le mot, & l'on escriuoit ainsi *l'an dit*, en trois mots separez, dont l'article est conté pour vn; Mais depuis par corruption il est arriué que l'article s'est joint & cõme incorporé auec *an*, de sorte que ne faisant plus qu'vn mot, il a fallu luy donner vn nouuel article, & dire *le landit*. Si nous n'en donnions des exemples, cõme nous l'auons promis, il sembleroit que cette etymologie seroit bien tirée par les cheueux; il est certain qu'*hiedera*, cette feüille tousiours verte s'est long-tẽps appellée en François *hierre*, il ne faut que lire les vieux Autheurs pour en estre asseuré & mesmes l'*Abbaye d'Hierre*, s'appelle en Latin, *hedera*, On a donc esté l'ong-temps, que l'õ disoit *l'hierre*, pour *la hierre*, à cause que *l'e*, & *l'a*, de l'article masculin & du feminin se mangent, cõme chacun sçait, deuant la voyelle du mot suiuant, mais depuis on en a fait vn seul mot *lierre*; & alors il a fallu luy donner vn nouuel article, & dire *le lierre*. Tous nos meilleurs etymologistes croyent aussi que *loisir*, s'est formé de la mesme façon, & qu'anciennement d'*otium*, on auoit dit *oisir*, en François, & que *l'l*, qui va deuant *oisir*, en disant *loisir*, n'estoit que l'article, mais depuis s'estant tout à fait incorporé auec le mot, il luy

a fallu encore vn article nouueau, auec lequel on dit *le loisir*. Ie sçay qu'il y en a d'autres exemples indubitables en nostre langue, qui ne se presentent pas à point-nommé, quand on en a besoin, mais ie suis asseuré qu'il y en a. Et cela est si familier à la langue Espagnole, que ce n'est pas vne merueille si la nostre en fait autant; en tous les mots que les Espagnols ont pris de l'Arabe, qui commencent par *al*, comme *alcoua, alguazil, almohada, alcalde, alcayde*, & vne infinité d'autres, quoy que cet *al*, soit l'article Arabe, on n'a pas laissé d'y adiouster l'article Espagnol, & de dire *el alcoua, el alguazil, el almohada. &c,*

Coniurateur, pour *coniuré*.

Coniuratur, pour vn homme qui est autheur ou complice d'vne coniuration, n'est pas François, il faut dire *coniuré*. Ce qui à trõpé ceux qui ont dit les premiers *coniurateur*, c'est que la terminaison en estant actiue, celle de *coniuré*, passiue, ils ont creû que le nom verbal, qui auoit la terminaison actiue deuoit estre employé pour exprimer vne action, & non pas celuy qui a la terminaison passiue, comme *coniuré*. Mais outre que l'Vsage le voulant ainsi, il n'y a plus de repli, que, cét Vsage est encore fondé sur ce que *coniuré*, vient du Latin *coniuratus*, qui signifie la mesme chose, & que les Latins le nomment ainsi, & non pas *coniurans*, ny *coniurator*. D'ailleurs il n'est pas fort extraordinaire en nostre langue, qu'il y ait des noms auec la terminaison passiue, qui neantmoins signifient vne action, comme *affectionné, passionné*, & vne grande quantité d'autres, non plus qu'il n'est pas nouueau, qu'il y ait

de noms avec la terminaison actiue, qui neantmoins ont vne signification passiue, comme *chemin passant*, &c.

Cela dit.

CEtte phrase ne vaut rien, quoy que plusieurs l'escriuent, & particulierement la plusspart de ceux qui font des Romans, Elle ne se peut pas escrire, parce qu'elle ne se dit iamais, on dit ordinairement *ayant dit cela*, & c'est ainsi qu'il faut escrire, Ce qui les a trompez, c'est que l'on escrit fort bien *cela fait*, qui est bien meilleur & plus élegant que de dire *cela estant fait*; mais ils ne considerent pas, que si on l'escrit, on le dit aussi, & qu'à cause qu'on ne dit point *cela dit*, il ne faut point aussi l'escrire.

Pronoms Possessifs.

IL faut repeter le pronom possessif, comme on repete l'article; par exemple, on dit *le pere & la mere*, & non pas *les pere & mere*; Ainsi il faut dire *son pere & sa mere*, & non pas *ses pere & mere*, comme dit la plusspart du monde, qui est vne des plus mauuaises façons de parler, qu'il y ait en toute nostre langue. Par tout ailleurs il en faut vser aussi comme de l'article; par exemple, quand il y a des adiectifs auec des particules, comme *plus*, *moins*, *si*, & autres semblables, il faut repeter le pronom possessif aux mesmes endroits où l'on repeteroit l'article, & non pas aux autres. On dit *les plus beaux & les plus magnifiques habits*, & l'on dit encore, *les plus beaux & plus magnifiques habits*, sans repeter l'article au second adiectif,

ſelon la reigle des ſynonimes & des approchans dont nous auons ſouuent parlé. Ainſi l'on dit, *ſes plus beaux & ſes plus magnifiques habits*, & l'on dit encore, *ſes plus beaux & plus magnifiques habits* ſelon la meſme reigle. Mais on diroit mal; *il luy a fait voir les plus beaux & plus vilains habits du monde*, par la reigle contraire à celle des ſynonimes & des approchans, qui veut que l'on repete l'article & que lon die, *il luy a fait voir ſes plus beaux & ſes plus vilains habits du monde*. C'eſt pourquoy il faut dire auſſi *il luy a fait voir ſes plus beaux & ſes plus vilains habits*, en repetant deux fois *ſes*, & non pas *ſes plus beaux & plus vilains habits*. Ce que i'ay dit du pronom poſſeſſif de la troiſieſme perſonne, s'entend de meſme du poſſeſſif de la premiere & de la ſeconde perſonne au ſingulier & au pluriel.

Iuſques à aujourd'huy.

I'Ay veu diſputer à des gens qui parlent fort bien, s'il faut dire *iuſques à aujourd'huy*, ou *iuſques aujourd'huy*, Ceux qui croyent qu'il faut dire *iuſques à aujoud'huy*, alleguent pour leur raiſon, que la prepoſition *iuſques*, ſoit qu'elle deſigne le temps ou le lieu; car elle ſert à l'vn & à l'autre, & regit d'ordinaire l'article du datif, ſoit ſingulier ou pluriel, comme, *iuſques à l'année prochaine*, *iuſques aux longs iours*, *iuſques à Rome*, *iuſques aux enfers*, excepté en ces deux phraſes ſeulemẽt, *iuſques icy*, ou *iuſqu'icy*, & *iuſques là*, qui ſe diſent toutes deux pour le temps & pour le lieu, ſans que *iuſques*, ſoit ſuiuy du datif, ou de la prepoſitiõ *à*, car ceux qui diſent *iuſques à icy*, & *iuſques à là*, comme ie l'ay ſouuent oüy dire, parlent bar-

barement. Cela presupposé, ils inferent qu'il faut dire *iusques à auiourd'huy*, comme l'on dit, *iusques à demain, iusques à hier, iusques à ce iour.*

Mais ceux qui sont de l'opinion contraire les combatent auec la mesme raison, & de leurs propres armes, disant qu'à cause que *iusques*, doit estre suiuy du datif, ou de la preposition *à*, il faut dire, *iusques auiourd'huy*, parce qu'*auiourd'huy* est vn mot qui commence par l'article masculin du datif *au*, & ainsi selon la propre Reigle des aduersaires il faut dire, *iusques auiourd'huy*, & non pas *iusques à auiourduy*.

A cela ils repartent, qu'il est vray, qu'*auiourd'huy* est vn mot qui commence par l'article masculin du datif, mais que ce mot ne doit pas estre consideré selon son etymologie, ou sa composition, piece à piece; & separé en ces quatre mots *au tour de*, ou *d'huy*; mais comme vn aduerbe qui ne fait plus qu'vn mot en François, comme *hodie*, qui signifie *auiourd'huy*, ne fait qu'vn mot en Latin, quoy qu'il soit composé de deux; & comme *demain*, & *hier*, ne font aussi qu'vn mot en François, de sorte que de la mesme façon que l'on dit *iusques à demain*, *iusques à hier*, on doit dire aussi *iusques à auiourd'huy*, puis que, *demain*, *hier* & *auiourd'huy*, sont trois aduerbes de temps, dont il se faut seruir tout de mesme sans mettre autre difference entre eux, que celle de leur signification.

Neantmoins on replique, qu'encore qu'il soit vray qu'*auiourdhuy*, ne fait plus qu'vn mot, qui est aduerbe, si est-ce que se rencontrant qu'il commence par l'article du datif, qui est celuy que la preposition *iusques*, demande, on se sert de cette rencontre, & on la menage si bien,

qu'on se passe de la preposition *à*,& l'on se contente de dire *iusques auiourd'huy*, sans dire *iusques à auiourd'huy*,comme si *auiourd'huy*,n'estoit pas aduerbe, & vn seul mot,mais quatre mots separez comme nous auons dit,*auiourd'huy*,& comme on diroit, *iusques au iour d'hier*.Outre qu'on éuite la cacophonie des deux voyelles.Ce qui confirme cela;c'est vne autre façon de parler toute sẽblable, qui est, *iusques à cette heure*;car ceux qui disent *iusques àà cette heure*,comme il y en a plusieurs, qui parlent ainsi, au lieu de dire *iusques à cette heure*,disent si mal, que les partisans mesmes de *iusques à auiourd'huy* , les condamnent. Et neantmoins il n'y a pas plus de raison d'vn costé que d'autre, parce qu'*à cette heure*, est aduerbe, aussi bien qu'*auiourd'huy*, & il ne faut pas alleguer , que la cacophonie des deux *a* sonans de mesme,en *iusques àà cette heure* , en est la cause & qu'en *iusques à auiourdhuy*, le second *à* , ioint à l'*u*,fait vne diphtongue,qui varie le son du premier *a* , & qui se prononce comme vn *o*; car nostre langue n'a point d'égard,comme nous auons dit plusieurs fois , ces cacophonies , quand l'Vsage les authorise , puis que nous disons, il *commença à dire* , & qu'il le faut dire ainsi pour bien parler François, & non pas, *il commença de dire* & ce qui est bien plus encore, puis qu'il faut dire *il commença à auoüer*,non-obstant la cacophonie des trois *a* plustost qu'*il commença d'auoüer*. Enfin ceux qui sont pour *iusques à auiourd'huy*,ont encore trouué vne subtilité, qui est de dire que *iusques*,est vne preposition qui regit le datif;& qu'en ce mot *auiourd'huy* l'article *au*, n'y est point au datif, mais à l'ablatif tout de mesme qu'en l'aduerbe Latin *hodie*, qui est encore vn mot compo-

sé de deux mots, on voit que ces deux mots sont à l'ablatif. A cela les autres respondent, qu'il est tres-vray que cét article definy *au*, en *auiourd'huy*, est ablatif, comme l'article indefiny *à*, en *à cette heure*, est ablatif aussi; Mais que l'article de l'ablatif & celuy du datif estant souuent semblables, comme ils le sont en ces deux exemples *auiourd'huy*, & *à cette heure*, on se preuaut de la commodité, puis qu'ils se rencontrent tous propres pour estre aiustez sans aucun changement avec *iusques*, qui demande vn datif.

Il y a pourtant certains endroits, où non seulement on peut dire *à auiourd'huy*, mais il le faut dire necessairement, comme *on m'a assigné à auiourd'huy*, & non pas *on m'a assigné auiourd'huy*; car ce dernier seroit equiuoque, ou pour mieux dire, il ne signifieroit pas que *l'on m'a assigné à auiourd'huy*, mais que *c'est auiourd'huy qu'on m'a assigné*. De mesme, *on a remis cette affaire auiourd'huy*, ne seroit pas bien dit, pour dire *on a remis cette affaire à auiourd'huy*. Il y auroit dans l'intelligence de ces paroles, *on a remis cette affaire auiourd'huy*, le mesme vice & le mesme inconuenient qu'en celles cy, *on m'a assigné auiourd'huy*.

Bien, *au commencement de la periode.*

L'Adverbe *bien*, au commencement de la periode, sent son ancienne façon d'escrire, qui auiourd'huy n'est plus gueres en vsage. Par exemple, vn de nos fameux Autheurs a escrit, *bien est-il mal aisé*, *bien crois-ie*, & plusieurs autres semblables. On le dit encore quelquefois en parlant, mais il semble que ce n'est pour l'ordinaire qu'en raillerie, & qu'on ne l'escrit que

rarement. I'entens en prose, car en vers M. de Malherbe en a souuent vsé, & ie trouue qu'il a aussi bonne grace en vers, qu'il l'a mauuaise en prose, pourueu qu'il soit bien placé, comme cét excellent ouurier auoit accoustumé de s'en seruir. Que si en prose i'auois iamais à le mettre, ce seroit sans doute en cette phrase, *bien est il vray*, qui a beaucoup plus de force & de grace, que de dire, *il est bien vray*. Vn de nos Maistres a escrit depuis peu, *bien sçay-ie*.

Gracieux.

CE mot ne me sembe point bon, quelque signification qu'on luy donne; la plus commune & la meilleure est de signifier, *doux, courtois, ciuil*, & de fait, quand on dit *gracieux*, on le met d'ordinaire apres *doux*, *doux & gracieux, courtois & gracieux*, & en cette compagnie il passe plus aisément. Vn de nos plus celebres Escriuains a dit, *ils luy auoient apporté des responses les plus gracieuses du monde*, pour dire *les plus honnestes, les plus ciuiles*. Ie ne voudrois pas m'en seruir. Il y a de certaines Prouinces où l'on s'en sert pour dire qu'vne personne a bonne grace à faire quelque chose *Il est gracieux*, disent ils, *quand il fait ce conte là*. Mais il ne vaut rien du tout, & ce n'est point parler François. On dit bien, *mal-gracieux*, comme *vous estes bien mal gracieux*, qui est opposé au premier & au vray sens de *gracieux*, & qui veut dire *rude*, mais il est bas, & ie ne le voudrois pas escrire dans le stile noble.

Par ſus tout.

CEtte façon de parler eſt vieille, & n'eſt plus auiourd'huy en vſage parmy les bons Eſcriuains. Neantmoins vn des plus celebres a eſcrit, *par ſur tout i'admire*. Eſt c'eſt ce qui eſt cauſe que i'en fais vne Remarque, de peur qu'on ne l'imite en cela, comme il eſt à imiter en d'autres choſes. *Sus*, comme nous auons dit en ſon lieu, n'eſt iamais prepoſition, mais aduerbe, la prepoſition c'eſt *ſur*, auec *l'r*, à la fin, & *deſſus* encore, quand y a *par*, deuant, comme *par deſſus la teſte*, *par deſſus le ventre*, mais *par ſus*, ne ſe dit point; ny par conſequent *par ſus tout*. Il faut dire *par deſſus tout i'admire*, ou pluſtoſt encore, *par deſſus tout cela i'admire*.

Abſynthe, poiſon.

M. de Malherbe dans ſes vers fait abſynthe tantoſt maſculin, & tantoſt feminin. Il dit en vn lieu, *tout le fiel & tout l'abſynthe*, & en vn autre, *il adoucit toutes nos abſynthes*. Pour moy ie l'aimerois mieux faire maſculin, que feminin, nonobſtant l'inclination de noſtre langue, qui va à ce dernier genre pluſtoſt qu'à l'autre, & ie ne vois preſque perſonne, qui ne ſoit de cét auis. *Poiſon*, eſt touſiours maſculin, quoy que M. de Malherbe l'ait fait quelquefois feminin, & que d'ordinaire les Pariſiens le facent de ce genre, & dient *de la poiſon*. I'oubliois de dire, qu'*abſynthes*, au pluriel n'eſt pas bon.

Certaine Reigle pour vne plus grande netteté, ou douceur de ſtile.

IE dis qu'vn ſubſtantif, qui ſuiuant vn autre ſubſtantif eſt au genitif, s'il a vn epithete apres luy, & qu'en ſuitte il y ait encore dans le meſme regime vn autre ſubſtantif au genitif, accompagné auſſi d'vn autre epithete, ces deux ſubſtantifs doiuent eſtre ſituez d'vne meſme façon, c'eſt à dire, que ſi le premier eſt deuant l'adiectif, le ſecond le doit eſtre auſſi, & ſi le premier eſt apres l'adiectif, le ſecond le doit eſtre de meſme. L'exemple le fera mieux entendre que la Reigle, *i'expoſe cét ouurage au iugement du Siecle le plus malin, & du plus barbare peuple qui fut iamais.* Ie dis que c'eſt eſcrire auec beaucoup plus de netteté & de douceur, de dire, *i'expoſe cét ouurage au iugement du Siecle le plus malin, & du peuple le plus barbare*, ou bien *au iugement du plus malin Siecle, & du plus barbare peuple qui fut iamais.* Ien fais iuge l'oreille. On dira que c'eſt vn raffinement de peu d'importance, mais puis qu'il ne couſte pas plus de le mettre d'vne façon que d'autre, pourquoy choiſir la plus mauuaiſe, & celle qui ſans doute bleſſera vne oreille tant ſoit peu delicate, encore que bien ſouuent celuy qui eſt choquée de ſemblables choſes, ne ſçache pas pourquoy, ny d'où cela vient.

Aimer mieux.

LA queſtion eſt de ſçauoir ſi apres le *que*, qui ſuit touſiours l'infinitif que l'on met apres

cette phrase *aimer mieux*, il faut mettre la particule *de*, ou ne la metre pas; L'exemple le va faire entendre. On demande s'il faut dire, *il aime mieux faire cela que faire autre chose*, ou bien, *il aime mieux faire cela que faire autre chose*. On respond que presque tousiours il faut mettre le *de*, & que du moins il est plus François & plus elegant que de ne le pas mettre. *Il leur fit responſe*, dit M. Coëffeteau, *qu'ils aimoient mieux mourir, que de montrer aucun signe de crainte & de lascheté*. Et en vn autre endroit, *Antoine auoit mieux aimé se rendre comme bourreau de la passion d'Auguste, que de s'allier auec luy, & auec Cassius*. Et M. de Malherbe, *aime mieux luy donner tout autre nom que de l'appeller Dieu*; Neantmoins ce dernier en vn autre lieu a escrit *vous aimez mieux meriter des loüanges, que les receuoir*. Ie ne le condamne pas; mais ie croirois que le *de*, y seroit meilleur, & qu'il est plus François & plus naturel de dire, *vous aimez mieux meriter les loüanges que de les receuoir*.

Mais on dit fort bien, par exemple *i'ame mieux mourir que de changer*, & ie doute fort que *i'aime mieux mourir que de changer*, fust biẽ dit. Enquoy consiste donc cette difference, & n'y a t-il point de reigle pour sçauoir quand il faut mettre le *de*, ou ne le mettre pas? Ie n'en ay iamais oüy dire aucune. Voicy seulement ce que i'en ay remarqué, ie ne sçay si ie me trompe, qu'*aimer mieux*, & l'infinitif qui le suit, demandent le *de*, apres *que*, quand le *que* est esloigné du premier infinitif, comme l'exemple que nous auons allegué de M. Coëffeteau, *Antoine aimoit mieux se rendre comme bourreau de la passion d'Auguste, que de s'allier auec luy*; car entre *aimoit mieux se rendre*, & *que de s'allier*, il y a ces paroles, *comme bourreau de*

eſt beaucoup mieux de le mettre. Il y en a qui veulent qu'il n'y ait point de regle pour ce dernier exemple, & que cette delicateſſe dépend de l'oreille ſeule: mais ie doute fort de cela, & ie ne ſçay meſme, ſi pour rompre vn vers on pourroit quelquefois obmettre le *de*.

Pour afin.

PAr exemple, *i'ay dit cela, pour afin de luy faire connoiſtre, &c*, au lieu de dire. *i'ay dit cela afin de luy faire connoiſtre*, ou *pour luy faire connoiſtre*. Ce *pour afin*, eſt ſi barbare, que ie m'eſtonne qu'à la Cour tant de gens le dient. Pour ce qui eſt de l'eſcrire, ie ne penſe point auoir iamais leu de ſi mauuais Autheur qui en ait vſé. I'aimerois preſque mieux dire, *pour & à, celle fin*, quoy qu'inſupportable, parce qu'au moins il y a du ſens & de la conſtruction, mais en *pour afin*, il n'y en a point. *Pour & à icelle fin*, que l'on dit dans la chicane, eſt le dernier des barbariſmes.

Si, pour *adeo.*

CEtte particule *ſi*. pour *adeo* iointe auec vn adjectif, aime apres le *que*, ou le *comme*, qui la ſuit, le verbe ſubſtantif, & c'eſt vne faute, ſelon l'opinion de pluſieurs, que de ne le pas mettre. Par exemple, vn fameux Autheur a eſcrit *ie ne penſois pas quand ie vous eſcriuis vne derniere lettre, que la reſponſe que vous m'y feriez, deuſt eſtre accompagnée d'vne ſi pitoyable nouuelle, comme celle que vous me mandez*. Ils diſent qu'il faut eſcrire, *comme eſt celle que vous me mandez*, auec le verbe ſubſtantif *eſt*, & qu'il en eſt de meſme auec *que*: d'vne

si pitoyable nouuelle, qu'est celle, & non pas, *que celle*. Neantmoins la plus commune opinion est, que tous deux sont bons. Sur quoy ie rediray en passant, ce que ie crois auoir remarqué ailleurs, qu'apres le *si*, employé comme il est en cét exemple, le *que*, est beaucoup meilleur que le *comme*, que ie ne condamne pas absolument, comme font plusieurs, mais ie n'en voudrois pas trop vser, si ce n'est pour rompre le vers. Ie mettrois tousiours *que*. I'en dis presque autant d'*aussi*, auec vn epithete, & l'on a repris, *aussi rude ennemy comme parfait amy*, au lieu de dire *que parfait amy*. Le *que* est meilleur, mais *comme* n'est pas mauuais.

Se fier.

IE remarque trois regimes en ce verbe. Il regit le datif, comme quand on dit, *on ne sçait à qui se fier*, l'accusatif auec la preposition *sur*, comme *se fier sur son merite*. L'ablatif, auec la preposition *en*, comme *ie me fie en vous*, & le mesme ablatif auec la preposition *de*. En voicy deux exemples de M. de Malherbe, *comme à celuy, dont il croyoit que son maistrese fieroit le plus*, car ce *dont*, veu autant que *duquel*, qui est vn ablatif. Et en vn autre endroit il dit *fiez vous de vos merites*; où il est à remarquer, qu'on dit bien *dont, duquel, & de laquelle il se fioit*, & de mesme au pluriel, mais hors ces trois exemples, *fier* ne se dit point auec *de*, & ie crois que c'est vne façon de parler anciẽne, ne l'ayant iamais entendu dire qu'à des gens fort vieux; car comme nous auons dit ailleurs nostre langue a plusieurs verbes anciens, qui sont autant en vigueur & en vsage qu'ils ont iamais esté, mais on s'en sert autrement auiourd'huy, que l'on ne

faisoit autrefois, leur regime estant changé ; par exemple ces verbes *seruir, fauoriser, prier*, regissoient le datif, & ils regissent maintenant l'accusatif. Ce n'est pas qu'il n'y en ait qui regissent l'vn & l'autre, comme *suruiure*; car on dit également bien, *suruiure à son pere, & suruiure son pere.* Mais pour reuenir à *se fier*, plusieurs croyent que sa vraye construction est en l'ablatif auec la preposition *en* & quencore que l'on die fort bien, *on ne sçait à qui se fier*, neantmoins la vraye & ancienne construction est de dire, *on ne sçait en qui se fier.* Et cét *a*, employé pour *en*, dans beaucoup de phrases, n'est que depuis quelques années en vsage, à cause sans doute, qu'on le trouue plus doux, que l'*en*, de sorte qu'il y a grande apparence, qu'encore qu'auiourd'huy tous deux soient fort bons, neantmoins dans quelque temps, l'vn supplantera tout à fait l'autre, & l'on dira tousiours, *à* & iamais *en*, aux endroits où l'on aura le choix de dire celuy des deux que l'on voudra ; Car il y a des endrois, où *en*, ne peut estre mis qu'auec grande rudesse, comme en cét exemple, *se fier en vn homme si paresseux*, au lieu que ie n'en vois point où *se fier à*, soit rude. C'est pourquoy on met si souuent *à*, pour *en*. Il y en a plusieurs exemples, qui ne tombent pas à point-nommé sous la plume, ie n'en diray qu'vn en passant, qui est, *en mesme temps, & à mesme temps.* M. Coëffeteau vse tousiours du dernier, & beaucoup d'excellens Escriuains en font de mesme.

A, auec, *l'vn & l'autre.*

L'Article, ou la preposition *à*, au datif, car il peut estre pris pour article & pour preposition, veut estre repetée en ces deux mots, *l'vn & l'autre*. Par exemple il faut dire, *cela conuient à l'vn & à l'autre*, & non pas *cela conuient à l'vn & l'autre*, comme a escrit vn celebre Autheur. Et ce n'est pas seulement auec l'article ou la preposition *à*, que cela se pratique, c'est auec tous les articles des cas & auec toutes sortes de prepositiõs, car il faut tousiours repeter & l'article & la preposition, comme, *ie suis amy de l'vn & de l'autre*, & non pas, *ie suis amy de l'vn & l'autre, ie me défie de l'vn & de l'autre*; & non pas, *ie me défie de l'vn & l'autre*. De mesme aux propositions, *ie l'ay fait pour l'vn & pour l'autre; auec l'vn & auec l'autre, sans l'vn & sans l'autre, sur l'vn & sur l'autre*, & ainsi de toutes les prepositions, quelles qu'elles soient. Ce qui confirme bien la Reigle tant de fois alleguée de la repetition des prepositions, deuant les mots quand ils ne sont ny synonimes ny approchans, mais differens ou contraires; car y a-t-il rien de plus different que *que l'vn & l'autre?*

Asseoir, pour, *establir*.

ASseoir pour *establir*, comme quand on dit, *on ne sçauroit asseoir aucun iugement sur cela*, ne se coniugue pas comme *asseoir*, pour *sedere*, de la conjugaison duquel nous auõs fait vne remarque; car *asseoir*, pour *establir*, ou *poser*, n'est en vsage qu'en cét infinitif seulement, & ce seroit fort

mal parler, que de dire *n'assieds*, ou *ie n'ay assis aucun iugement là dessus*. Et il en est de mesme de tous les autres temps, & de toutes les autres modes, sans en excepter le participe ; car on ne dira pas non plus, *n'asseiant aucun iugement*. Il faut se seruir en sa place du verbe *faire*, qui se peut employer par tout, comme, *ie n'ay fait, ny ne fais, ny ne feray aucun iugement, ne faisant aucun iugement*, & ainsi de tous les autres.

Pas, pour *passages*.

IL n'est pas permis de dire *pas*, pour *passage*, que pour exprimer quelque destroit de montagne, ou quelque passage difficile, comme *le pas de Suze*, tant de l'ancienne *Suze*, que de celle des Alpes, & d'vne infinité d'autres destroits, que l'on appelle *pas*, *gagner le pas de la montagne*. C'est vn mot consacré à ce seul vsage, où il est si excellent, que ce ne seroit pas bien, ny proprement parler, que de n'en vser point, & de vouloir dire *passage*, plustost que *pas*. *Le pas des Thermopiles*.

Insulter, pudeur.

CE premier mot est fort nouueau, mais excellent pour exprimer ce qu'il signifie. M. Coëffeteau l'a veû naistre vn peu deuant sa mort, & il me souuient qu'il le trouuoit si fort à son gré, qu'il estoit tenté de s'en seruir: mais il ne l'osa iamais faire, à cause de sa trop grande nouueauté. tant il estoit religieux à ne point vser d'aucun terme, qui ne fut en vsage. Il augura bien neantmoins de celuy-cy, & predit ce qui

ſt arriué, qu'il ſeroit reçeu dans quelque temps auſſi bien qu'*inſulte*, comme en effet on ne fait plus auiourd'huy de difficulté d'vſer de l'un & de l'autre en parlant & en eſcriuant. Cette phraſe particulierement luy ſembloit ſi elegante, *inſulter à la miſere d'autruy*.

Il paſſera donc, d'icy à quelques années pour mot de la vieille marque, de meſme que nous en auons pluſieurs en noſtre langue, qui ne ſont gueres plus anciens, & que neantmoins l'on ne diſtingue point maintenant d'auec les autres. Ie n'en diray qu'vn, mais il eſt beau, c'eſt *pudeur*, dont on ne s'eſt ſervy que depuis M. des Portes, qui en a vſé le premier, à ce que i'ay entendu dire. Nous luy en auons de l'obligation, & non ſeulement à luy, mais à ceux qui l'ont mis en vogue apres luy; car ce mot exprime vne choſe, pour laquelle nous n'en auions point encore en noſtre langue, qui fut ſi propre & ſi ſignificatif, par ce que *honte*, quoy qu'il ſignifie cela, ne ſe peut pas dire neantmoins vn terme tout à fait propre pour exprimer ce que ſignifie *pudeur*, à cauſe que *honte*, eſt vn mot equiuoque, qui veut dire & la bonne & la mauuaiſe honte, au lieu que *pudeur*, ne ſignifie iamais que la bonne honte. Or eſt il qu'encore qu'il ſoit tres-vray qu'on ne laiſſe pas de parler proprement, quand on ſe ſert des mots equiuoques, ſi eſt ce que c'eſt parler encore plus proprement, quand on employe des mots, qui ne conviennent qu'à vne ſeule choſe.

Il ſied.

CE verbe eſt fort anomal en ſa coniugaiſon. Il ne ſe coniugue qu'aux temps, que ie vais marquer, *il ſied*, au preſent de l'indicatif, comme *il ſied bien, il ſied mal, cet habit luy ſied bien*, ou *luy ſied mal*, *il ſeioit*, à l'imparfait, comme *cela luy ſeioit bien*, ou *luy ſeioit mal*. Il n'a point de preterit parfait, ny definy, ny indefiny, ny de preterit plus que parfait. Mais il a le futur, *il ſeiera*, comme, *cela vous ſeiera bien*, à l'imperatif *ſeie*, comme, *qu'il luy ſeie bien, qu'il luy ſeie mal*, & non pas *ſie*. Et en l'optatif & ſubjonctif, *ſeieroit*, il n'a point d'infinitif. Au participe, il a *ſeant*. Mais comme ce verbe *il ſied*, a deux vſages, l'vn pour les mœurs, & l'autre pour les habits, ou pour les choſes qui ont du raport aux perſonnes, comme par exemple pour les mœurs quand on dit; *il ſied mal à vn pauure d'eſtre glorieux*, & pour les habits, ou ce qui concerne la perſonne, *cet habit luy ſied biē, les grands cheueux luy ſient mal*, il faut remarquer qu'au participe *ſeant*, ne s'employe iamais que pour les mœurs, & non pas pour les habits; car on dira fort bien, *ce qui eſt ſeant*, ou *bien ſeant à l'vn, ne l'eſt pas à l'autre*, mais c'eſt touſiours pour les mœurs & iamais pour les habits, ny pour aucune choſe qui dōne bonne ou mauuaiſe grace à la perſonne. Et qu'ainſi ne ſoit, ſi ie dis, *les grands cheueux vous ſient bien, & à luy, ils luy ſient mal*, & qu'en ſuite i'ajoûte dans le meſme ſens, *ce qui eſt ſeant à l'vn, ne l'eſt pas à l'autre*, ie parleray tres-mal, & ne diray point ce que ie veux dire, qui ſe doit dire en ces termes, *ce qui le ſied bien à l'vn, ſied mal à l'autre*. *Sied*, emporte les deux ſignifi-

cations, *& seant*, n'en a qu'vne, *seant*, est participe seulement, & non pas gerondif, puis qu'il ne s'employe qu'auec le verbe auxiliaire substantif, *il est seant, estant mal seant*, & iamais *seant* tout seul selon l'vsage ordinaire des gerondifs; car on ne dira pas par exemple, *certaines choses seant bien en vn âge qui, ne sient pas bien en vn autre*. Si l'on pouuoit parler ainsi sans doute *seant*, en cét exemple seroit gerondif, mais ce ne seroit point parler François de dire, *certaines choses seant bien*, pour dire *estant bien seantes*. Au reste il est à remarquer pour la satisfaction de ceux qui entendent les deux langues, que les Latins ont vsé du mot de *sedere*, en cette signification. Pline en son Panegyrique, *quam bene humeris tuis sederet imperium*. Et Quintilien, *nam & ita sedet meliùs toga, &c.* On ne se sert guere de ce verbe qu'en troisiesme personne, mais on ne laisse pas de dire, *ie luy seois bien, vous luy seiez bien*, pour dire, *ie luy estois, vous luy estiez vtile*, ou *necessaire*; mais ce n'est que dans le stile bas.

Croyance, creance.

CRoyance & *creance*, se prononcent tous deux à la Cour d'vne mesme façon, à cause que la diphtongue *oi* ou *oy*, se prononce en *e*, en beaucoup de mots, dont celuy cy est du nombre. Ce sont neantmoins deux choses differentes; car *creance*, auec *e*, comme quand on dit *vne lettre de creance*, & *auoir de la creance en quelqu'vn ou parmy les peuples* ou *parmy les gens de guerre*, est toute autre chose que *croyance* auec *oy*, comme quand on dit, *ce n'est pas m'a croyance*, pour dire, *ie ne crois pas*, ou *aiouster croyance à quelqu'vn*, pour

pour dire *aiouster foy*. Ce n'est pas qu'à les bien considerer, ils ne viennent tous deux d'vne mesme source, parce que de dire qu'*vn homme a de la creance parmy les peuples*, qu'est-ce à dire autre chose, si non que ces peuples aioustent foy & croyance à cét homme là, & à tout ce qu'il leur veut persuader; De mesme que signifie *vne lettre de cr ance*, sinon vne lettre, qui declare & asseure, que l'on peut, ou que l'on doit auoir croyance à celuy qui la porte, ou à ce qu'il dira; Mais la pluspart croyent qu'il ne faut pas pourtant laisser de distinguer en escriuant tousiours *creance*, auec *e*, aux exemples que nous auons donnez, & *croyance*, auec *oy*, aux deux autres exemples, & en leurs semblables, car pour l'orthographe ils conuiennent qu'il y faut mettre de la difference, quoy qu'il n'y en faille point mettre dans la prononciation, & qu'en l'vn & en l'autre sens, il faille tousiours prononcer *creance*, pour prononcer delicatement & à la mode de la Cour, Ie crois neantmoins qu'à la fin on n'escrira plus que *creance*, c'est desia l'opinion de plusieurs, à laquelle ie souscris.

Entaché.

CE mot est dans la bouche presque de tout le monde, qui dit par exemple, *entaché d'vn vice*, pour dire *taché*, ou *soüillé d'vn vice*, mais il est extrémement bas & iamais M. Coëffeteau, ny qui que ce soit qui aime la pureté du lãgage, n'en a vsé. Il est vray qu'vn de nos plus excellens Poëtes modernes s'en est seruy, s'estant laissé aller au torrent du peuple qui parle ainsi, ou bien ayant eu besoin d'vne syllabe pour faire son vers, mais

aussi on l'en a repris, comme d'vn mot indigne d'auoir place en cette belle piece, où il l'employe. *Entaché*, se dit en Anjou, *des fruits.*

Inonder.

M. Coëffeteau, & quelques autres de son temps se seruent de ce verbe d'vne façon, qui n'est pas commune; & c'est, comme ie crois, à l'imitation d'Amiot. Ils s'en seruent auec la preposition *sur*, & neutralement, comme par exemple, M. Coëffeteau dit en la vie d'Auguste, *le Po qui auoit inondé sur les terres voisines*, & ie n'ay pas remarqué qu'il en vse iamais autrement. Neantmoins l'vsage ordinaire d'auiourd'huy est de faire *inonder*, actif, & de s'en seruir sans preposition, comme de dire, *le Po qui auoit inondé les terres voisines*, Peut-estre en est-il de ce verbe, comme de *frapper*, & de quelques autres, qui s'employent actiuement, neutralement auec la preposition *sur*, car on dit par exemple, *frapper la cuisse*, & *frapper sur la cuisse*, & ce dernier est beaucoup plus elegant & plus François, que l'autre.

Iaillir.

I*Aillir*, pour *reiaillir*, n'est pas fort bon-quoy que l'vn de nos plus fameux Autheurs en ait vsé, disant, *il a fait iaillir de l'ordure sur vous*, au lieu de dire, *il a fait reiaillir de l'ordure.* Peut estre que c'est vn defaut du pays, où l'on se sert de plusieurs verbes simples au lieu de composez. dont on vse par tout ailleurs, i'en ay fait vne Remarque, où *tasser*, & *sieger*, sont marqués pour

dire *entaſſer*, & *aſſieger*. Il y a des verbes ſimples, qui ne ſont gueres en vſage, & l'on ſe ſert des compoſez en leur place, qui ne laiſſent pas de retenir la ſignification du ſimple, & non pas du composé ; comme par exemple, *refroidir*, eſt beaucoup mieux dit que *froidir*, dont ie doute meſme s'il eſt bon, quoy que pluſieurs le dient, & ce *re*, bien qu'il dénote vne repetition, ou reïteration, ne luy donne point vne autre ſignification que celle du ſimple. Il en eſt de meſme de *reiaillir*, il y en a quelques autres de cette nature, qui ne ſe preſentent pas maintenant à ma memoire.

De l'vſage & de la ſituation de ces mots, Monſeigneur, Monſieur, Madame, Mademoiſelle, *& autres ſemblables, dans vne lettre, ou dans vn diſcours.*

CEs mots que l'on doit inſerer dans les lettres que l'on eſcrit, ou dans les diſcours que l'on fait aux perſonnes de condition, ou de reſpect, ne ſe peuuent pas mettre indifferemment en tous lieux. D'ordinaire on les place fort mal. Voicy quelques reigles pour ne tomber pas dans ce defaut. Premierement il ne faut iamais dans la premiere periode d'vne lettre ou d'vn diſcours, quelque longue qu'elle ſoit, repeter le mot par lequel on a commencé, c'eſt à dire, que ſi vous auez par exemple commencé ainſi, *Monſeigneur*, ou quelqu'vn des autres, & que la premiere periode ſoit fort longue,

il ne faut point repeter *Monſeigneur*, ou *Monſieur*,ou aucun des autres, que la periode ne ſoit acheuée, parce qu'vne periode n'en peut ſouffrir deux, & ce ſeroit importuner, & non pas reſpecter la perſonne que l'on pretend honorer,d'vſer de cette repetition ſi proche l'vne de l'autre auant que le ſens ſoit complet.

La ſeconde Reigle eſt,qu'apres *vous*, quand ce pronom perſonnel finit le membre de la periode, il faut mettre,*Monſeigneur*, ou l'vn de ces autres mots; par exemple, ſi ie dis, *il n'appartient qu'à vous, Monſeigneur*, ou l'vn des autres, ie diray beaucoup mieux,que ſi ie diſois ſeulement,*il n'appartient qu'à vous de faire,&c.* Car ie parleray à cette perſonne là,que ie dois & que ie veux honorer,auec beaucoup plus de reſpect, que ſi ie diſois ſimplement *vous*, qui de ſoy eſt vn terme commun à tous, & par conſequent peu reſpectueux.C'eſt pourquoy, il n'y a point d'endroit dans la lettre, où cette repetition puiſſe auoir meilleure grace, qu'apres ce pronom, parce qu'elle y eſt neceſſaire. Il faut donc taſcher de l'y mettre touſiours. Que s'il ſe rencontre qu'on l'ait miſe ailleurs en vn lieu fort proche,il la faut oſter de là pour la placer apres *vous.* Ce qui ſe pratique en deux façons,ou en le repetant immediatement apres *vous*, comme en l'exemple que nous auons donné, *il n'appartient qu'à vous, Monſeigneur*, ou en le repetant mediatement, comme *pour vous dire, Monſeigneur*, ou *pour vous aſſeurer, Monſeigneur.* Mais en cette derniere façon il n'eſt pas du tout ſi neceſſaire qu'en l'autre,quoy qu'il y ait touſiours bonne grace, & qu'il ſoit bon de l'y mettre autant qu'il ſe peut.

Il eſt bien placé auſſi apres les particules, ou

les termes de liaison, qui commencent les periodes, comme apres *car*, *mais*, *au reste*, *apres tout*. *enfin*, *certes*, *certainement*, *c'est pourquoy*, & autres semblables.

On n'a gueres accoustumé de la mettre au commencement de la periode. Il semble que cette place ne luy appartient qu'à l'entrée de la lettre, ou du discours, & qu'apres cela on le met tousiours en suitte de quelques autres mots, qui ont commencé la periode. Mais pourtant ie ne le voudrois pas condamner, si ce n'est dans vne lettre fort courte, où veritablement il seroit tres mal placé; car dans vne longue epistre, ou dans vn long discours, il est certain qu'on peut encore en quelque endroit luy faire commencer vne periode auec beaucoup de grace, & d'emphase. Il est vray que ie ne voudrois pas que ce fust plus de deux fois en tout, & encore en y comprenant celle qui est à la teste de la piece.

Il faut prendre garde à ne le mettre point apres vn verbe actif, à cause de l'equiuoque ridicule qu'il peut faire, & auec le verbe, & auec le nō qui en est regi comme *ie ne veux pas acheter, Madame, si peu de chose à si haut prix*, car qui ne voit le mauuais effet que cela produit, & deuant & apres, en disant *acheter Madame*, &, *Madame si peu de chose*; Et quand le nom qui est regi par le verbe ne fait point d'equiuoque, cōme si ie dis, *ie ne veux pas acheuer, Madame, vn ouurage*, il ne laisse pas de faire que le mot de *Madame*, ne soit mal placé, parce que deux substantifs de suite apres vn verbe qui en regit vn, ne s'accommodent point bien, & ne sçauroient auoir que mauuaise grace. Comme j'écriuois cecy, on m'a donné vn liure, où en l'ouurant j'ay veu, *ie ne sçaurois iamais*

oublier, Monseigneur, cét heureux seiour, cela m'a choqué; mais aussi n'est-il pas vray, que ce n'est pas écrire nettemment, que de mettre *Monseigneur*, en cét endroit là; Il falloit dire, *ie ne sçaurois, Monseigneur, iamais oublier cét heureux seiour, iamais ie ne sçaurois, Monseigneur, oublier.* ou enfin, *ie ne sçaurois iamais, Monseigneur, oublier, &c.*

C'est donc vne des principales maximes, ou peut-estre la seule en ce suiet, de mettre iamais *Monsieur*, ny *Madame*, ny leurs semblables en aucun endroit, où ce qui va deuant & ce qui va apres puissent faire equiuoque, car encore que ces equiuoques pour l'ordinaire soient desraisonnables, & ne se puissent pas dire equiuoques, sans faire violence à la phrase d'vne façon grossiere & impertinente, comme est celle qui est si triuiale & si importune, mais que l'exemple m'oblige d'alleguer, *voulez-vous du veau, Monsieur*, si est-ce qu'il ne faut pas laisser de les euiter, & auec d'autant plus de soin, qu'il y a plus des personnes desraisonnables & impertinentes, qu'il n'y en a de l'autre sorte. Il ne faut point non plus mettre ces mots, *Monsieur*, ny *Madame*, ny leurs semblables entre le substantif & l'adiectif, si l'adiectif se rencontre du mesme genre, que *Monsieur*, ny *Madame*, par exemple, *c'est vn aduersaire, Monsieur, tres-insolent*, & l'on a beau mettre vne virgule, comme il la faut mettre apres *Monsieur*, on ne se paye pas de cela; & on ne laisse pas d'en rire: De mesme au feminin, *c'est vne procedure, Madame, desaprouuée de tout le monde.*

Il est bien placé deuant le *que*, comme *ie ne crois pas, Madame, que, &c. il est certain, Mada-*

me, que, &c. & deuant *de*, comme *c'est vn effet, Madame de vostre bonté.* Et apres *ouy*, & *non*, comme *ouy Madame, non Madame*, *il ne se voit rien, &c.*

Il semble qu'il est inutile d'auertir qu'il ne le faut point mettre à la fin de la periode ; car cela est trop visible. Neantmoins il se pourroit faire, qu'il y trouueroit sa place, & de bonne grace; car pourquoy n'escriroit-on point en finissant vne periode, *ne le croyez point, Madame. Ne le croyez point, Monseigneur.* Mais il n'en faut pas vser souuent.

On ne doit iamais aussi mettre ny *Sire*, ny *Monseigneur*, ny *Madame*, apres *vostre Maiesté*, ou *vostre Eminence*, ou *vostre Altesse*, comme *vostre Maiesté, Sire, ne souffrira pas*, &c *vostre Maiesté, Madame, vostre Eminence, Monseigneur, vostre Altesse, Monseigneur.* Mais on les peut mettre deuant, comme *Sire, vostre Maiesté ne souffrira pas*; *Madame, vostre Maiesté est si sage*, & ainsi des autres.

Il est à propos d'aiouster icy qu'il y a force gens en escriuant, aussi-bien qu'en parlant, qui repetent trop souuent *Monsieur*, iusqu'à s'en rendre insupportables. En toutes choses l'excez est vicieux. Ils veulent honorer, & ils importunent. Il est bien aisé de se corriger de cette faute en escriuant, mais tres-difficile, en parlant, si vne fois on a contracté cette mauuaise habitude, comme ont fait plusieurs, que ie connois, où il n'y a plus de remede.

Si en eſcriuant , on peut meſler vous , *auec* voſtre Majeſté , *ou* voſtre Eminence, voſtre Alteſſe, *& autres ſemblables.*

SI vous eſcriuez vne lettre qui ne ſoit pas fort longue, il faut touſiours mettre, *voſtre Maje-ſté,* & iamais *vous.* Ie ſçay bien les inconueniens qu'il y a de s'aſſuiettir à cela, & de parler toûjours en la troiſieſme perſonne, en diſant, *voſtre Majeſté,* ſoit en diſant *elle*; mais en vne lettre courte, il ſe faut vn peu contraindre, & il n'y a point d'apparence, de s'emanciper dans vn ſi petit eſpace *Elle*, doit eſtre repeté beaucoup plus ſouuent que *voſtre Majeſté*, quoy que ce dernier le doiue eſtre ſouuent, mais auec vne certaine meſure iudicieuſe, qui empeſche qu'on ne ſe rende importun en voulant eſtre reſpectueux.

Que ſi c'eſt vne longue lettre, ou en vn diſcours de longue haleine, il n'y aura point de danger de meſler l'vn auec l'autre, & de dire tantoſt *vous*, & tantoſt *voſtre Majeſté*, mais plus ſouuent *voſtre Majeſté.* Les plus ſcrupuleux auoüeront, qu'il y a meſme des endroits, où il faut neceſſairement dire *vous* comme, *vous eſtes, Madame, la plus grande Reine du monde.* Il eſt certain qu'il faut neceſſairement dire ainſi, & non pas, *voſtre Maieſté, Madame, eſt la plus grande Reine du monde*, qui ſeroit vne expreſſion impertinente, tellement qu'en cét exemple on pourroit mettre *vous*, dans vne lettre de douze lignes, & en quelque autres cas ſemblables, qui ſe pourroient preſenter.

Quant aux autres titres de grandeur, moindre

que la Royale, on ne doit faire aucune difficulté de mesler l'vn auec l'autre, nostre langue s'estant reserué cette liberté, que l'Italienne ny l'Espagnole n'ont pas, à cause que *vous*, en ces deux langues est vn terme incompatible auec la ciuilité, sur tous *vos*, en Espagnol ce qui n'est pas en la nostre. Les Latins sont bien encore moins ceremonieux, qui disent tousiours *tu*, à qui que ce soit, & il me semble que nous auons pris vn milieu & vn temperament bien raisonnable entre ces deux extremitez, en donnant par honneur le nombre pluriel à vne seule personne, quand nous luy disons *vous*, & éuitant dans le commerce continuel de la vie, la frequente & importune repetition des termes dont les Italiens & les Espagnols se seruent en sa place.

S'il faut dire alte, *ou* halte.

Faire *alte*. On demande s'il faut dire *alte*, ou *halte*, auec vne *h*. Pour resoudre la questiõ, il y en a qui croyãt, qu'il faut auoir recours à l'etymologie du mot, tellement que ceux qui le deriuent de l'Allemand *halten*, qui veut dire *arrester*, soustiẽnent qu'il faut dire *halte*, auec vne *h*, aspirée, qui marque sõ origine, parce que *faire halte*, comme chacun sçait, ne signifie autre chose en terme de guerre, que *s'arrester dãs la marche*. Les autres au contraire le font venir du Latin *altus*, c'est à dire *haut*, parce que quand on fait *alte*, on tiẽt les piques hautes, d'où est venu le prouerbe *haut le bois*, & par cette raison croyent qu'il faut dire *alte*, sãs aspiratiõ. Mais ceux qui veulẽt qu'õ l'aspire, repliquent, que quand ainsi seroit, qu'il viendroit d'*altus*, dont ils ne demeurent pas d'ac-

cord, il ne s'ensuiuroit pas pourtant qu'il fallust escrire ny prononcer *alte*, sans *h*, puis qu'estant certain que *haut* vient d'*altus*, on n'a pas l'aisé d'y mettre vne *h*, qui s'aspire, ce qui est comme vn preiugé, que si *alte* venoit d'*altus*, il faudroit pareillement & à l'exemple de l'autre, y mettre aussi vne *h*, aspirante de sorte qu'ils retorquent ainsi l'argument contre leurs aduersaires.

La plus saine & la plus commune opinion est, qu'il faut dire & escrire *alte*, sans *h*, & sans auoir aucun esgard à toutes les etymologies, qu'on pourroit rapporter au contraire, car nous ne voudrions pas non plus en cette occasion nous seruir de celles qui nous seroient fauorables, n'y ayant pas lieu de recourir aux etymologies, lors que l'vsage est declaré, comme icy. Or est-il que ie pose en fait, apres le tesmoignage d'vne quantité de personnes irreprochables, auquel ie ioins encore ma propre obseruation, que dans tous les liures, & dans toutes les relations, qui se sont faites en ces dernieres guerres on n'a point veu *alte* imprimé, ny escrit auec vne *h*. Et ce n'est que depuis ce temps-là qu'on a commencé à escrire ce mot, dont M. Coëffeteau n'a iamais osé se seruir, n'estant pas encore en vsage dans le beau stile, quoy que ce fust vn terme bien necessaire. Mais ce qui acheue de decider la question, c'est que ces mesmes tesmoins & vne infinité d'autres, asseurent aussi bien que moy, qu'ils ne l'ont iamais ouy aspirer, qu'ils ont tousiours entendu prononcer *faire alte* comme si l'on escriuoit *fair'alte*, en mangeant l'*e* de *faire*, par vne apostrophe, ce qui ne se fait iamais deuant l'*h*, aspirée, ou consone.

S'il faut dire hampe, *ou* hante.

ON demande encore s'il faut dire *la hampe*, ou *la hante d'une halebarde*. On dit l'vn & l'autre, mais *hampe* est incomparablement meilleur & plus vsité. Il est tellement en vsage, que quelques-vns de la compagnie, où ce doute a esté proposé, s'estonnoient qu'on le demandast. Mais on a fait vne response qui peut seruir en tous les doutes de cette nature. C'est que l'on demeure bien d'accord, que là où l'Vsage est certain & declaré, il n'y a point de question á faire, ny à hesiter, il le faut suiure, mais toutes les fois que l'on doute d'vn mot, c'est vn signe infaillible que l'on doute de l'Vsage. Il est donc vray, puis que l'on demande lequel est le meilleur de *hampe* ou de *hante*, que l'Vsage en est douteux. Et ce doute, comme plusieurs autres, qui se voyent dans ces Remarques, ne procede d'autre chose, que de ce que l'oreille ne discerne pas aisément si l'on prononce *hampe* ou *hante*. I'ay esté tout de nouueau confirmé dans ce sentiment en vne celebre compagnie, où l'on a proposé cette question, parce qu'encore que chacun lors qu'il opinoit, prononcast bien distinctement & bien hautement ou *hampe*, ou *hante*, & que tous les autres fussent bien attentifs à recueillir lequel des deux il disoit, neantmoins il le luy falloit faire repeter deux fois, & quelquefois trois pour le bien entendre, de sorte qu'on fut contraint d'opiner en ces termes, *hãpe, auec vn p, est le meilleur. On dit aussi hante, auec un t.* Si donc il est vray qu'il n'est pas aisé à l'oreille de distinguer *hampe* de *hãte*, sans qu'õ y adiouste ces paroles *auec vn p*,

ou *auec vn t*, il ne faut pas s'estoner si l'Vsage en est douteux, veu mesme que ce n'est pas vn mot dont l'vsage soit fort frequent, que parmy les gens de guerre dans l'infanterie. Outre que dans les liures qui traitent de l'art militaire, on le voit escrit tantost d'vne façon, & tantost de l'autre; mais les Autheurs, qui ont plus hanté la Cour, escriuent *hampe*, & non pas *hante*.

Sur, & *dessus*.

NOus auons desia fait vne Remarque sur ces prepositions *sur*, *dessus*, *sous*, *dessous*, *dans*, *dedans*, & quelques autres, & nous ne repeterons pas icy ce qui a esté dit, mais nous adjousterons vne chose, qui a esté obmise. C'est qu'à la Reigle que nous auons donnée, de n'employer iamais pour prepositions ces composez *dessus*, *dessous*, *dedans*, & les autres, mais tousiours les simples, comme *sur*, *sous*, & *dans*, nous auons mis vne exception qui est que quand ces composez sont precedez d'vne autre preposition, alors il se faut seruir des composez, & non pas des simples. Par exemple, il faut dire *par dessus la teste*, & non pas *par sur la teste*, quoy qu'il faille dire *sur la teste*, & non pas *dessus la teste*, quand il n'y a point de preposition deuant, comme est *par*. De mesme il faut dire *par dessous la table*; *par dedans l'Eglise*, & non pas *par sous la table*, ny *par dans l'Eglise*, quoy qu'il faille dire *sous la table*, & *dans l'Eglise*, quand il n'y a point de *par*, deuant.

Tout cela a desia esté dit, mais il estoit absolument necessaire de le repeter, pour faire entendre ce que nous y ajoustons, qui est qu'auec *de*, il en est de mesme qu'auec *par*, & ce qui me l'a fait

remarquer, c'est la faute que i'ay trouvée dans vn Autheur assez renommé, à qui elle est familiere. Il a sçeu qu'il falloit se seruir de ces prepositiõs simples,& non pas des composées,qui sont d'ordinaire aduerbes, & non pas prepositions : mais il n'a pas sçeu que quand il y a vne autre preposition deuant,il faut vser des composées, qui deuiennent prepositions,d'aduerbes qu'elles étoient, il escrit donc tousiours par exemple, *il se leua de sur son lit*,au lieu de dire,*il se leua de dessus son lit*; *il ne fait que sortir de sous l'aile de la mere*, au lieu de dire, *il ne fait que sortir de dessous l'aile de la mere*, car ce *de*, est vne preposition qui répond à l'*ex*, ou à l'*e* des Latins, & il me semble qu'il n'y a que ces deux prepositions *par* & *de*,où cette exception ait lieu. Et il ne faut pas obiecter que l'on dit *au dessus de la teste, au dessous du genouïl*, &c. parce qu'en ces exemples *dessus*, & *dessous*, & leurs semblables passent pour mots substantifiez ; & non pas pour prepositions. Les articles qui vont deuant & derriere, en sont des preuues infaillibles.

Qu'ainsi ne soit.

NOus auons remarqué de certaines façons de parler, qui semblent dire tout le contraire de ce qu'on leur fait signifier. Celle-cy est de ce nombre ; car lors qu'il est question d'entrer en preuue d'vne proposition, si ie dis, *& qu'ainsi ne soit,vous voyez telle & telle chose*,qui est, comme on a accoustumé de parler, n'est-il pas vray qu'à l'examiner de prés, il n'y a point de raison de dire, *& qu'ainsi ne soit*, & qu'au contraire il faut

dire *& qu'ainsi soit.* Cela est tellement vray, que tous les anciens l'escriuoient ainsi, & ces iours passez ie le voyois encore dans Ioachim du Belay. Neantmoins il y a plus de cinquante ans, que cette phrase est changée, & que l'on dit *& qu'ainsi ne soit*, ou *& qu'il ne soit ainsi*, & non pas *& qu'ainsi soit*, ou *& qu'il soit ainsi*, qui auiourd'huy ne seroient pas receus parmy ceux qui sçauent parler François. Il seroit mal-aisé d'en rendre aucune raison, puis que c'est contre la raison que cela se dit de cette sorte; Se peut-il voir vn plus bel exemple de la force ou de la tyrannie de l'Vsage contre la raison ? Cependant ce sont ces choses-là, qui font d'ordinaire la beauté des langues.

Tout de méme.

IL faut considerer ce terme de comparaison en differentes façons ; car si l'on s'en sert en respondant à vne interrogation, par exemple, si l'on me demande, *l'autre est-il comme cela* ? & que ie responde *tout de méme*; ce sera bien parler. Sans interrogation encore ie diray fort bien, *vous voyez celuy-là, l'autre est tout de mesme*, il n'y a point de stile si noble, où ce terme ne puisse entrer. Mais s'il y a vn *que* apres, comme *celuy-là est tout de méme que l'autre*, il n'est pas absolument mauvais, mais il est extrémement bas, & ne doit estre employé que dans le dernier de tous les stiles. Que si l'on m'obiecte que dans le cours de ces Remarques, ie m'en suis seruy fort souuent de cette sorte, j'auoüeray franchement que j'ay failly en cela comme en beaucoup d'autres choses, & que ie n'ay connu la faute dont i'a-

uertis maintenant les autres,que de puis peu.Tellement qu'il faut en vser selon cette Remarque, & non pas selon le mauuais exemple que i'en ay donné.

L'adiectif tout, *auec plusieurs substantifs.*

CEt adiectif suiuy de plusieurs substantifs dãs la mesme construction du membre de la periode,veut estre repeté deuant chaque substantif, par exemple, il faut dire *toute la Syrie,& toute la Phenicie*,& non pas *toute la Syrie & la Phenicie*.Et non seulemẽt le premier, où *toute*,est repeté deux fois est meilleur,mais le dernier où il n'est employé qu'vne fois est mauuais,& contre la pureté naturelle de nostre langue. C'a bien tousiours esté ma creance, mais ce seroit peu de chose si ce n'estoit aussi le sentiment de nos maistres.Que s'il y a plus de deux substantifs, c'est encore de mesme.Par exẽple vn excellent Autheur a escrit *pour voir toutes les beautez,l'artifice, & les graces parfaitement employées*,il falloit dire *pour voir toutes les beautez, tout l'artifice, & toutes les graces parfaitement employées*.Cela est hors de doute parmy les purs Escriuains. Il semble que les substantifs qui suivent soient ialoux du premier, s'il ne marchent tous à mesme train, & si l'on ne les traite auec autant d'honneur, que celuy qui va deuant. Et quand les deux substantifs sont de diuers gẽre, la faute est inexcusable de ne pas repeter *tout*, cõme par exemple de dire *il a perdu toute sa splẽdeur & sõ lustre*,c'est sans doute mal parler il faut dire,*il a perdu toute sa splendeur & tout son lustre*.

Mais si les deux substantifs sont de mesme genre & synonimes, ou approchans, on demande s'il le faut repeter comme si ie dis, *il a perdu toute l'affection & l'inclination qu'il auoit pour moy*, diray-je mieux que si ie disois *il a perdu toute l'affection, & toute l'inclination qu'il auoit pour moy*, On respond que tous deux sont bons, & que la grande reigle des synonimes ou approchans, & des contraires ou differens a lieu icy, c'est à dire, qu'aux mots contraires ou differens, il faut necessairement repeter *tout*, mais aux synonimes ou approchans, il n'est point necessaire, quoy que ce ne soit pas vne faute de le repeter, comme c'en seroit vne de ne le repeter pas deux contraires & aux differens; car par exemple, si ie disois, *il a oublié tout le bien & le mal que ie luy ay fait*, ie parlerois mal; il faut dire de necessité; *il a oublié tout le bien & tout le mal que ie luy ay fait*; Aux differens de mesme; *il a perdu toute l'affection & l'estime qu'il auoit pour moy*, n'est pas bien; il faut dire, *il a perdu toute l'affection, & toute l'estime qu'il auoit pour moy.*

Crainte, *dans le preterit.*

CE mot employé auec le verbe auxiliaire dans les preterits, a si mauuaise grace, qu'il le faut éuiter, y ayant peu d'endroits où l'on s'en puisse seruir. L'exemple le va faire voir, *C'est vne chose que i'ay tousiours crainte.* Qui ne sent point la rudesse de ce mot, sans doute elle prouient de l'equiuoque de ce participe qui sert aux preterits de son verbe, auec le substantif *crainte*, lequel estant vn mot que l'on oyt dire à toute heure en cette signification, fait trouuer l'autre estrange &

sauuage, dans vn vsage different. Il y a pourtant quelques endroits, où il ne sonneroit pas mal, comme si l'on disoit, *plus crainte qu'aimée*, ce qui arriue en cét exemple, tant parce que le *plus*, qui va deuant, oste l'equiuoque du nom, qu'à cause de l'opposition *qu'aimée*, qui luy donne & lumiere, & grace tout ensemble.

De certains noms que nous auons en nostre langue, qui ont tout ensemble vne signification actiue, & vne passiue.

NOus auons déja remarqué de certains mots qui ont la terminaison actiue & la signification passiue, & d'autres qui ont la terminaison passiue, & la signification actiue : Mais en voicy d'autres, qui ont vn double vsage, & vne signification actiue & passiue tout ensemble. Par exemple *estime* est vn mot qui se dit auec le pronom possessif, & de *l'estime que l'on a de moy*, & de *l'estime que i'ay d'vn autre*, Voicy comment. *Mon estime n'est pas vne chose dont vous puissiez tirer grand auantage.* Icy, *estime*, est dans vne signification actiue, eu esgard à *moy* ; car il veut dire *l'estime que ie fais de vous*, & si ie dis *mon estime ne dépend pas de vous*, il est dans vne signification passiue ; car il veut dire *l'estime que l'on fait ou que l'on peut faire de moy.* Il en est de mesme de cet autre mot *aide*, par exemple, *mon aide vous est inutile* ; car icy il a vn vsage actif, & veut dire *l'aide que ie vous puis donner*, & si, ie dis *venez à mon aide*, il a vn vsage passif, & veut dire *l'aide que l'on me donnera*, & non pas *celle que ie don-*

neray. Ainſi de *ſecours*, *mon ſecours vous eſt inutile*, & *venez à mon ſecours*. Ainſi *d'opinion*; ſans le poſſeſſif, comme *il eſt mort dans l'opinion de Copernicus*, a vn ſens actif; c'eſt à dire, qu'*il auoit l'opinion de Copernicus*, & *il eſt mort dans l'opinion de ſainteté* a vn ſens paſſif, qui veut dire, *qu'on a creu qu'il eſtoit mort ſaint*. Et ainſi de pluſieurs autres. Cette obſeruation eſt curieuſe, & digne de celuy que i'ay nommé *vn des plus grands Genies de noſtre langue*, Ie la tiens de luy auec pluſieurs autres choſes, qui rendront ces Remarques plus vtiles & plus agreables; & pleuſt à Dieu qu'il les euſt pû toutes voir, comme il euſt fait ſans doute, ſi ſon loiſir euſt ſecondé ſa bonté, & ſi tout ce que nous auons d'excellens hommes en France, pour les belles lettres & pour l'exquiſe erudition, ne partageoient tout ſon temps auec ſon Heroïne, auec ſes amis, & l'elite de la Cour.

Prendre à teſmoin.

ON demande s'il faut dire *ie vous prens tous à teſmoin*, ou *ie vous prens tous à teſmoins* auec vne *s*, au pluriel. Cette queſtion fut faite dans vne celebre compagnie, où tout d'vne voix on fut d'auis, qu'il falloit dire *ie vous prens tous à teſmoin*, au ſingulier; Quelques-vns ſeulement adjouſterent, qu'ils ne condamneroient pas tout à fait le pluriel *à teſmoins*, mais que l'autre eſtoit incomparablement meilleur, & plus François. Celuy qui propoſa le doute trouuant tout le monde d'vne opinion, comme d'vne choſe indubitable, fit bien voir neantmoins qu'il y auoit lieu de douter. Il auoit pour luy la reigle ordinaire, qui veut qu'apres *tous*, au pluriel, le ſub-

ſtãtif qui s'y rapporte, ſoit plurier auſſi. Et de fait, on ne diroit iamais *ie vous reçois tous pour teſmoin*, mais *pour teſmoins*. A cela on reſpondoit, qu'il n'eſtoit pas icy queſtion de la reigle ny de l'exemple, mais de l'Vſage, qui vouloit que l'on diſt *à teſmoin*, & non pas *à teſmoins*. Sa replique ſembloit encore plus forte, car il diſoit que ſi c'eſtoit l'Vſage, il y donnoit les mains, Mais que c'eſtoit là le nœud de la queſtion, de ſçauoir ſi c'eſtoit l'Vſage ou non, parce que l'*s*, finale n'ayant gueres accouſtumé de ſe prononcer en noſtre langue, & particulierement en ce mot, où l'on n'apperçoit comme point de difference pour la prononciation entre le ſingulier & le pluriel, car *vn faux teſmoin* & *les faux teſmoins*, ſe prononcent tous deux également ſans *s*, on ne pouuoit pas determiner ſi l'Vſage eſtoit pour *teſmoin*, ou pour *teſmoins*; Et par conſequent l'vſage n'eſtant point declaré, il s'en falloit tenir à la grammaire & à l'analogie, auſquelles on a accouſtumé d'auoir recours, dans ces incertitudes, *in dubiis vocibus*, dit vn grand homme, *analogiam loquendi magiſtram ac ducem ſequemur* & ainſi il falloit dire *à teſmoins*, & non pas *à teſmoin*. A cette replique on repartit qu'*à teſmoin*, ſe prenoit-là aduerbialement, & indeclinablement, comme nous en auons pluſieurs exemples en noſtre langue, qui ſont ſemez dans ces Remarques, & entre autres celuy-cy, *elle ſe fait fort de cela*, & *ils ſe font fort*, & non pas *elle ſe fait forte*, ny *ils ſe font forts*. Et pour ne ſortir pas meſme de la phraſe, dont il s'agit, en allegua pour vne preuue conuaincãte de cette aduerbialité, s'il faut vſer de ce mot, que nous diſons, *ie vous prens tous à partie*, au ſigulier, & non pas *ie vous prens tous à parties*, au pluriel, &

que cela est si vray qu'il n'y a personne qui en doute. On y en adjoustoit encore vn autre, qui est *ie vous prens tous à garent*, & non pas *à garens*. Sans ces deux exemples, i'aurois esté d'auis d'vne chose dont ie ne m'auisay pas alors ny personne, mais qui m'est tombée depuis dans l'esprit, qui est que *tesmoin*, en cet endroit-là, signifie *tesmoignage*; Et il ne faut point d'autre preuue pour faire voir qu'il se prend quelquefois pour cela, que cette clause si ordinaire, *en tesmoin dequoy i'ay signé la presente*, où l'on ne peut pas dire, que *tesmoin*, ne signifie *tesmoignage*, si l'on veut que ces mots ayent quelque sens. Mais ces autres deux *à partie*, & *à garent*, me ferment la bouche. Ce mot *tesmoin*, est encore indeclinable, & comme aduerbe en cette phrase, *tesmoin tous les anciens Philosophes, tesmoin tous les Peres de l'antiquité*, car asseurément il faut dire *tesmoin*, & non pas *tesmoins*, comme l'on dit *excepté*, ou *reserué cent personnes*, & non pas *exceptées*, ou *reseruées cent personnes*. Ce qui confirme extremement, qu'en cette phrase *les prendre tous à tesmoin*, *tesmoin* est aduerbial & indeclinable.

Pardonnable.

ON abuse souuent de ces adiectifs verbaux. Nous auons fait vne remarque d'vn de ceux-là qui est *faisable*, qu'vn Autheur celebre a employé pour vne chose qu'on a permissiõ de faire, quoy qu'il n'ayt iamais cette significatiõ, & qu'il veüille dire seulement *ce qui est possible*, & non pas *ce qui est permis*. I'ay veu vn autre Autheur abuser aussi d'vn autre adjectif verbal, qui est *pardonable*, car il dit, *ie ne serois pas pardonnable*, pour dire *ie ne serois pas digne de pardon*, ou *ie ne merite-*

rois point de pardon.Pardonnable ne se dit iamais des personnes, mais seulement des choses, comme *cette faute n'est point pardonnable*, *cela ne seroit pas pardonnable*, & non pas *ie ne serois pas pardonnable.*

Excusable, se dit & des personnes & des choses,comme *vous n'estes pas excusable*, & *c'est vne faute qui n'est pas excusable.Consolable* & *inconsolable*,se disent & de la douleur & de la personne affligée.

Qu'il y a vne grande difference entre la pureté *&* la netteté du stile. *Et premierement*, de la pureté.

LA plusp art du monde confond ces deux choses, qui neantmoins sont fort differentes & n'on rien de commun. La pureté du langage & du stile consiste *aux mots,aux phrases, aux particules*,& *en la syntaxe.* Et la netteté ne regarde que *l'arrangement,la structure, ou la situation des mots*, *&* *tout ce qui contribuë à la clarté de l'expression.* Examinons maintenant par le menu l'vn & l'autre,& pour commencer par *la pureté* voyõs les quatre parties qui la composent, mais auparauant disons, qu'il n'y a qu'à éuiter le barbarisme & le solecisme pour escrire purement. Le barbarisme est *aux mots, aux phrases*, *&* *aux particules*; & le solescisme est *aux declinaisons, aux coniugaisons*,*&* *en la construction.*

Du barbariſme, premier vice contre la pureté.

POur les mots, on peut commettre vn barbariſme en pluſieurs façons, ou en diſant vn mot qui n'eſt point François, comme *pache*, pour *pacte*; ou *paction*, ou vn mot qui eſt François en vn ſens & non pas en l'autre, comme *lent* pour *humide*; *ſortir* pour *partir*, ou qui a eſté en vſage autrefois, mais qui ne l'eſt plus, comme *ains*, comme *ainſi ſoit*, & vne infinité d'autres, ou enfin vn mot; qui eſt encore ſi nouueau, & ſi peu eſtably par l'Vſage, qu'il paſſe pour barbariſme, à moins que d'eſtre adoucy par vn, *s'il faut ainſi parler*, *ſi i'oſe vſer de ce mot* ou quelque autre terme ſemblable, comme nous auons dit ailleurs; Ou bien en ſe ſeruant d'vn aduerbe pour vne prepoſition, comme de dire *deſſus la table*, pour *ſur la table*; *deſſous le lit*, pour *ſous le lit*; *dedans le lit*, pour *dans le lit*; ou en diſant au pluriel vn nom, qui ne ſe dit bien qu'au ſingulier, comme *bonheurs*, ou au contraire, comme *delice*, pour *delices*.

Pour les phraſes, en vſant d'vne phraſe, qui n'eſt pas Françoiſe, cõme *éleuer les mains vers le Ciel*, au lieu de dire *leuer les mains au Ciel*; *Ie m'en ſuis fait pour cent piſtoles*, comme diſent les Gaſcons, pour dire *i'ay perdu cent piſtoles au ieu*. Non pas qu'il ne ſoit permis de faire quelquesfois des phraſes nouuelles auec les precautions que nous auons marquées en quelque endroit de ce liure, au lieu qu'il n'eſt iamais permis de faire de nouueaux mots, nonobſtant cet oracle Latin.

Licuit, sempérque licebit
Signatum præsente nota producere verbum:
parce que cela est bon en la langue Latine, & plus encore en la Grecque, mais non pas en la nostre, où iamais cete hardiesse n'a reüssi à qui que ce soit, au moins en escriuant; car en parlant on sçait bien qu'il y a de certains mots que l'on peut former sur le champ, Comme *brusqueté, inaction, impolitesse*, & d'ordinaire les verbeaux qui terminent en *ent* comme *criment, plurement, ronflement*, & encore n'est-ce qu'en raillerie. Outre que ce passage du Poëte ne permet que d'estendre des mots qui sont déja faits, & non pas d'en faire de tout nouueaux, qui est ce qui ne nous est point du tout permis, tesmoin le mauuais succés qu'on eu tous les mots que Ronsard, Monsieur du Vair & plusieurs autres grands personnages ont inuentez pensant enrichir nostre langue; Mais en matiere de phrases c'est vn barbarisme pour l'ordinaire de quitter celle qui sont naturelles & vsitées par tous les bons Autheurs, pour en faire à sa fantaisie de toutes entieres, ou changer en partie celles qui sont de la langue, & de l'Vsage.

C'est aussi *vn barbarisme de phrase*, que d'vser de celles qui ont esté en vsage autrefois, mais qui ne le sont plus, comme vous en pouuez voir vn grand nombre dans Amiot. Et encore d'vser de celles qui ne sont presque que de naistre, & que l'vsage n'a pas encore bien authorisées.

Pour les particules, c'est vn barbarisme de laisser celles qu'il faut mettre. Il en faut donner des exemples en toutes les parties de l'Oraison, qui en sõt capables, comme *aux articles, aux pronoms, aux aduerbes, & aux prepositions.* Aux articles, si

l'on dit *les peres & meres ſont obligez*, &c. au lieu de dire *les peres & meres ſont obligez* ; ſi l'on dit *pour les aimer & cherir*, au lieu de dire *pour les aimer & les cherir* , ſi l'on dit , *ils ſont obligez de faire & dire tout ce qu'ils pourront* , au lieu de , *ils ſont obligez de faire & dire* ; ſi l'on dit , *auant que mourir* , au lieu de dire *auant que de mourir*, & ainſi de beaucoup d'autres.

Aux pronoms ſi par exemple on dit , *auſſi-toſt cette lettre receuë, ne manquerez de faire telle choſe* , au lieu de dire *vous ne manquerez* ſi l'on dit *ſes pere & mere* , au lieu de dire *ſon pere & ſa mere*, *ſes habits & ioyaux* ; au lieu de dire *ſes habits & ſes ioyaux*, ſi l'on dit, *nos amis & ennemis*, au lieu de dire *nos amis & nos ennemis*.

Aux aduerbes, ſi l'on dit par exemple, *il ne manquera de faire ſon deuoir*, au lieu de dire, *il ne manquera pas*, ou *il ne manquera point de faire ſon deuoir*, car c'eſt vne eſpece de barbariſme inſupportable en noſtre langue, que d'obmetre les *pas*, & les *point*, où ils ſont neceſſaires ; ſi l'on dit, *il eſt ſi riche & liberal*, au lieu de dire, *il eſt ſi riche & ſi liberal* , ſi l'on dit , *il eſt plus iuſte & facile de faire tel choſe* , au lieu de dire , *il eſt plus iuſte & plus facile de faire*, & ainſi de pluſieurrs autres.

Aux prepoſitions, comme ſi l'on dit, *par auarice & orgueil*, au lieu de dire *par auarice & par orgueil*, ſi l'on dit *ſe vanger ſur l'vn & l'autre*, au lieu de dire, *ſur l'vn & ſur l'autre*, & pluſieurs autres ſemblables.

Mais c'eſt vne autre ſorte de barbariſme , de *mettre des particules où il n'en faut point*. Il eſt vray, qu'il n'arriue que tres-raremẽt en comparaiſo de l'autre, qui les obmet quand il les faut mettre , ce vice eſtant tres-commun parmy la foule

des

des mauuais Escriuains. Voicy quelques exẽples des particules, cõmme si l'on dit *du depuis*, pour dire *depuis en pres*, ou *par apres*, pour *apres*; si l'on dit, *il supplioit auec des larmes*, au lieu de dire *auec larmes*, & quelques autres semblables. Voila quant au barbarisme.

Du solecisme, second vice contre la pureté.

ET pour le solecisme, qui a lieu *dans les declinaisons, dans les coniugaisons, & dans la construction*, voicy des exemples de tous les trois. *Aux declinaisons*, par exemple si l'on dit *les esuentaux*, au lieu de dire *les esuentails*, ou *les esmails*, au lieu de dire *les esmaux*, mais il est tres-rare en ce genre, & il n'y en a comme point.

Aux coniugaisons, il a bien plus d'estenduë, car combien y en a-t-il qui pechent en parlant, mettant des *i*, pour des *a* & des *a*, pour des *i*, comme on fait en plusieurs endroits du preterit simple, quand on dit par exemple *i'alla*, pour *i'allay*; *il allit* pour *il alla* & en vn autre temps *nous allissions*, pour *nous allassions*; I'ay dit en parlant, parce qu'en escriuant, ie n'ay point encore veu de si monstrueux Escriuain, qui face des fautes si enormes. Combien y en a-t-il qui disent *i'ay sentu*, pour *i'ay senty*, *cueillit* & *recueillit*, pour *cueille*, & *recueille*, *conduit*, *reduit*, au preterit definy, pour *conduisit*, & *reduisit*, *faisons*, à l'optatif, & au subjonctif pour *facions*; *vous mesdites*, pour *vous médisez*; *il faillira faire*, pour *il faudra faire*. Toute la Normandie dit ce dernier,

Resoudons, pour *resoluons* ; car le *d*, du verbe *resoudre*, ne se garde point dans la coniugaison, que là où il y a vne *r* apres, comme *resoudray*, *resoudrois*, &c. & vne grande quantité d'autres de cette nature qu'on trouuera semez par cy, par là dans mes Remarques.

Tout cela sont des fautes contre la pureté du langage ; Quelques-vns disputent s'il les faut appeller solecismes, ou barbarismes ; mais n'estant question que du nom, il importe peu; car que ce soit l'vn, ou que ce soit l'autre, il le faut également éuiter pour parler & escrire purement, quoy que selon mon auis on doiue plustost appeller solecisme que barbarisme des fautes dans les declinaisons, & dans les coniugaisons, puis qu'elles sont vne partie principale de la Grammaire, contre laquelle il me semble qu'on ne peut pecher, que ce ne soit proprement vn solecisme.

Quant au solecisme qui se fait *dans la construction*, il comprend toutes les fautes qui se commettent contre les reigles de la syntaxe ; *aux articles, aux noms, au pronoms, aux verbes, aux participes, & aux prepositions*; mais il faut noter, que ce n'est qu'en tant qu'vn mot a du rapport à vn autre, parce qu'estant consideré seul en soy-mesme, c'est vn solecisme d'vn mot, ou mal decliné, ou mal coniugué, & non pas vn solecisme de construction, ou de syntaxe.

Aux articles, en les mettant quand il ne les faut pas mettre, comme quand on dit de là Loire, *ie n'ay point de l'argent*, au lieu de dire *ie n'ay point d'argent*, ou en ne les mettant pas quand il les faut mettre, comme quand on dit *i'ay d'argent*, au lieu de dire, *i'ay de l'argent*.

Aux noms, comme de faire masculin vn nom qui est feminin, par exemple si l'on dit *vn grand erreur*, au lieu de dire *vne grande erreur*, ou de faire feminin vn nom qui est masculin, comme de dire *la nauire*, que l'on disoit autrefois, au lieu de dire *le nauire*.

Aux pronoms, de mesme comme quand toutes les femmes & de la Cour & de la ville disent à Paris en parlant de femmes, *ils y ont esté*, *ils y sont* au lieu de dire *elles y ont esté*, *elles y sont*, & *i'iray auec eux*, au lieu de dire *auec elles*. Ou bien quand on met vn pronom singulier auec vn pluriel, comme quand on dit, *il faut que ces gens-là prennent garde à soy*, au lieu de dire *prennent garde à eux*. Ou bien quand on se sert du pronom relatif *qui*, en certains cas au lieu du pronom *lequel*, comme quand on dit *c'est vn ouurage à qui l'on donne de grandes loüanges*, *c'est vne table sur qui ie me couche*, au lieu de dire, *c'est vn ouurage auquel on donne de grandes loüanges*, *c'est vne table sur laquelle, ie me couche*, & mieux encore, *où ie me couche*.

Aux verbes, par exemple, quand le participe passif du preterit ne respond pas au genre & au nombre du substantif, qui le precede, comme si l'on dit *la lettre que i'ay receu*, au lieu de dire *la lettre que i'ay receuë*, & *les maux que vous m'auez fait*, au lieu de dire *les maux que vous m'auez faits*; Ou quand on manque ces preteris composez en quelqu'vne des façons que i'ay remarquées en son lieu, i'entens de celle qui ne sont point contestées, & qui passent pour fautes sans contredit. Ou quand on met le verbe au singulier apres vn nom collectif qui est suiuy d'vn genitif pluriel, comme si l'on dit *vne infinité*

de gens se perd, au lieu de dire *se perdent*, ou bien au contraire quand le genitif est singulier, comme *vne infinité de monde se perdent*, au lieu de dire *se perd*, & beaucoup d'autres façons encore, qui seroeint trop longues à mettre icy, & dont plusieurs ont esté touchées dans ces Remarques.

Aux participes, comme quand on les employe au lieu des gerondifs, par exemple si ie dis *les hommes ayans reconnu*, au lieu de dire *ayant reconnu*, au gerondif, qui est indiclinable en François. Ou quand on joint les participes pluriels terminez en *ans*, qui sont masculins auec des feminins, comme *les femmes ayans leurs maris*; En cette exemple *ayans*, au pluriels ne peut dire *ayantes*, qui n'est pas François. Il faut dire, *ayant*, au gerondif. Il en est le mesme d'*estant*, car il ne faut pas dire *les hommes estans marris*, mais *estant marris*, ny *les femmes estans marries*, mais *estant marries*. Et aux verbes actifs, il ne faut pas se seruir pour les feminins, du participe masculin, comme par exemple il ne faut pas dire, *c'est vne femme si ponctuelle & si examinant toutes choses*, car asseurément le participe present actif, comme *examinant*, n'est point du genre commun, mais seulement masculin, & ne conuient point à la femme. Voyez la Remarque, que i'en ay faite, où l'on trouuera comme il faut dire. Ou enfin, quand on ne donne pas au participe le regime de son verbe, comme si en ces verbes *prier*, *fauoriser*, qui ne regissent plus maintenant que l'accusatif, on faisoit regir le datif à leurs participes, & que l'on dist par exemple *priant à Dieu*, & *fauorisant à son amy*. Et enfin *aux prepositions*, quãd on leur

donne des articles, qui ne leur conuiennent pas, comme quand on dit *au trauers le corps*, au lieu de dire, *au trauers du corps*, ou *à trauers le corps* Et c'estoit encore vn solecisme du temps de M. Coëffeteau de dire, *à trauers du corps*, mais auiord'huy l'Vsage commence à l'authoriser, quoy que les meilleurs Autheurs ne s'en seruent point encore, & que ie ne voudrois pas estre des premiers à m'en seruir. C'est encore vn solecisme dans les prepositions, de dire par exemple *aupres le Palais* au lieu de dire *aupres du Palais*. Mais le plus grand & le plus grossier de tous, c'est de mettre l'article de l'ablatif pluriel apres la preposition *en* comme par exemple, de dire *en les affaires du monde*, au lieu de dire *aux affaires du monde*, ce qui est pourtant familier à vn Escriuain moderne, qui d'ailleurs est digne de recommandation.

De la netteté du stile.

APres auoir parlé *de la pureté*, il reste à parler *de la netteté du stile*, laquelle consiste comme j'ay dit, en l'arrangement des mots, & en tout ce qui rend l'expression claire & nette; car ie n'entens pas traitter icy de la netteté du raisonnement, qui est la partie essentielle du discours, sans laquelle auec toute la pureté & la netteté de langage, on est insupportable, la raison n'estant pas moins essentielle au stile qu'à l'hõme. Vn langage pur, est-ce que Quintilien appelle *emendata oratio*, & vn langage net, ce qu'il appelle, *dilucida oratio*. Ce sont deux choses si differences, qu'il y a vne infinité de gens, qui

eſcriuent nettement, c'eſt à dire clairement & intelligiblement en toutes ſortes de matieres, s'expliquant ſi bien, qu'à la ſimple lecture on conçoit leur intention, & neantmoins il n'y a rien de ſi impur que leur langage. Comme au contraire, il y en a qui eſcriuent purement, c'eſt à dire, ſans barbariſme & ſans ſoleciſme, & qui neantmoins arrangent ſi mal leurs paroles & leurs periodes, & embarreſſent tellement leur ſtile, qu'on a peine à les entendre. Mais le nombre de ces dernieres eſt fort petit en comparaiſon de celuy des autres, qui eſt preſque infiny. Il eſt vray que ceux qui n'eſcriuent pas purement, mais qui eſcriuent nettement ont cét auantage ſur les autres, qu'ils peuuent apprendre la pureté du langage par la lecture des bons Autheurs, & par la frequentation des perſonnes ſçauantes en cette matiere; au lieu que ceux qui n'eſcriuent pas nettement, en ce qui eſt de l'arrangement des mots, ſont preſque incorrigibles, ſoit que ce defaut de les mal arranger procede du vice de l'oreille, ou de celuy de l'imagination, ou de tous les deux enſemble, qui ſont deux choſes que l'art donne rarement, quand la nature les refuſe. Vn des plus celebres Autheurs de noſtre temps que l'on conſultoit comme l'Oracle de la pureté du langage, & qui ſans doute y a extremement contribué, n'a pourtant iamais connu la netteté du ſtile, ſoit en la ſituation des paroles, ſoit en la forme & en la meſure des periodes, pechant d'ordinaire en toutes ces parties, & ne pouuant ſeulement comprendre ce que c'eſtoit que d'auoir le ſtile formé, qui en effet n'eſt autre choſe que de bien arranger ſes paroles, & de bien former & lier ſes periodes. Sans doute cela luy venoit de ce qu'il

n'estoit né qu'à exceller dans la poësie, & de ce tout incomparable de vers; qui pour auoir fait tort à sa prose, ne laisseront pas de le rendre immortel. Ie dois ce sentiment à sa memoire, qui m'est en siguliere veneration, mais ie dois aussi ce seruice au public, d'auertir ceux qui ont raison de l'imiter en d'autres choses, de ne l'imiter pas en celle-cy.

Donnons des exemples de ces transpositions, *si vous reseruez l'honneur de vos bonnes graces à celuy qui les desire auec plus d'affection, ie ne pense point qu'il y en ait vn, qui plus que luy se doiue iustement promettre la gloire d'y paruenir*, Voyez ie vous prie l'embarras de ces dernieres paroles, qui sont apres le second *qui, qui plus que luy se doiue iustement promettre la gloire d'y paruenir*, au lieu de dire, *qui doiue plus iustement que luy se promettre la gloire, &c.* ou bien *qui plus iustement que luy se doiue promettre la gloire*. En voicy vn autre *ils firent les vns & les autres si bien*, au lieu de dire, *ils firent si bien les vns, & les autres*, ou *les vns & les autres firent si bien*. Et encore celuy cy; *C'estoit du bled que les Siciliens en l'honneur de C. Flaminius & de son pere auoient fait apporter de Rome*, au lieu de dire, *du bled que les Siciliens auoient fait apporter de Rome en l'honneur de C. Flaminius & de son pere*. Et celuy-cy encore, *entre les personnes que vostre bienueillance a par le passé iamais obligées*, au lieu de dire, *que vostre bienueillance a iamais obligées par le passé*, ou bien *entre les personnes que vostre bienueillance a iamais obligées*, sans adiouster *par le passé*, & encore *où est allée cette crainte de Dieu, qui si exactement vous a tousiours fait conformer à ses volontez?* au lieu de dire, *qui vous a*

tousiours fait conformer si exactement à ses volontez, car cét *exactement*, ne se rapporte point *à la crainte de Dieu qui vous a tousiours fait*, mais *à conformer*, qui se rapporte à la personne à qui l'Autheur parle, & cependant de la façon qu'il est situé, il ne se peut ioindre auec *conformer*.

C'est donc le premier vice opposé à la netteté du stile, que la mauuaise situation des mots. Il y en a de deux sortes, l'vne simple, comme est celle de tous les exemples que nous venons de donner, que i'appelle ainsi, non pas qu'elle soit la moins vicieuse, car au contraire, c'est celle qui l'est dauantage, & se fait le plus remarquer, mais parce que les mots y sont simplement transposez & considerez en eux-mesmes sans auoir aucun rapport aux autres mots, sans blesser en rien la construction grammaticale, comme en l'exemple allegué, *il n'y en a point qui plus que luy se doiue iustement pomettre la gloire*, &c. Ces mots *plus que luy*, qui sont si mal situez, ne choquent point pourtant la syntaxe ny les reigles de la Grammarie, parce qu'ils n'ont aucun rapport vicieux ny auec ceux qui precedent, ny auec ceux qui suiuent, mais seulement ont tout leur defaut en eux mesmes. Au lieu que l'autre espece de mauuaise situation, n'est vicieuse que selon le rapport qu'elle a aux autres mots, comme par exemple si ie dis *il ne se peut faire, ny parler*, ie ne parle pas nettement, faut dire *il ne peut se taire ny parler*, parce qu'encore qu'*il ne se peut taire*, soit bien dit, à s'arrester là, & mieux dit que ne seroit *il ne se peut taire*, qui pourtant ne seroit pas mauuais, mais moins bon que l'autre, à cause qu'il est beaucoup moins dans l'Vsage, si est ce

qu'estant suiuy d'vn autre verbe & ne s'arrestant pas là, il faut arranger les paroles en sorte, que le verbe qui regit les deux infinitifs ait sa construction nette auec l'vn & auec l'autre. Ce qui ne se fait pas en cét exemple; car *peut*, est le verbe qui regit les deux infinitifs *taire* & *parler*, & il n'est pas possible qu'il les regisse, comme il faut, qu'en mettant *se*, apres *peut*, & disant *il ne peut se taire, ny parler*, parce que *se peut*, ne s'accorde point icy auec *parler*. Que si le second infinitif veut la mesme construction que le premier, comme *il ne se peut taire ny fascher*, alors il faut dire *il ne se peut taire*, & non pas *il ne peut se taire*, tant à cause que cette façon de parler, *il ne se peut taire*, est meilleure, comme plus vsitée, que l'autre, & que rien n'empeche qu'on n'en vse, puis qu'elle conuient aux deux infinitifs, que parce que se seroit mal parler de dire *il ne peut se taire, ny fascher*, & qu'il faut dire *il ne peut se taire ny se fascher*. Ie pourrois bien alleguer d'autres exemples, mais ie veux abreger ce discours en adioustant seulement qu'il y a cette difference entre ces deux especes de mauuaise situation, que la premiere choque l'oreille, & non pas la construction grammaticale, & que la derniere au contraire, choque la construction grammaticale, & non pas l'oreille, si elle n'est sçauante & delicate en ces matieres.

Le second vice contre *la netteté du stile*, c'est la mauuaise structure, & il y en a de plusieurs sortes. Mais auant que de les dire, on remarquera qu'il y a cette difference entre la mauuaise situation, & la mauuaise structure, qu'en la premier il n'y a rien à adiouster ny à diminuer, mais seulement à changer, & mettre en vn lieu ce qui est en vn

autre, hors de la situation naturelle; Au lieu qu'en la mauuaise structure il y a tousiours quelque chose à aiouster, ou à diminuer, ou à changer non pas simplement pour le lieu, mais pour les mots. Voyons en maintenant des exemples de toutes les façons. Et premierement pour *aiouster*, en voicy en beau que ie trouuay hier à l'ouuerture d'vn liure, *selon le sentiment du plus capable d'en iuger de tous les Grecs*. Ie dis que ce n'est pas escrire nettement, parce que ces mots *de tous les Grecs*, sont trop esloignez de *capable*, duquel ils sont regis & veulent estre mis immediatement apres. Que si vous les mettez immediatement apres *capable*, & que vous disiez *selon le sentiment du plus capable de tous les Grecs d'en iuger*, vous n'escrirez pas encore nettement, parce que ces mots *d'en iuger*, veulent estre mis immediatement apres *capable*, dont il est regi, & comme ils ne peuuent pas tous deux remplir cette mesme place, il s'ensuit que cette expression ne peut estre nette qu'en aioustant quelques paroles, & disant ainsi *selon le sentiment de celuy de tous les Grecs, qui estoit le plus capable d'en iuger*. Pour *diminuer*, en voicy vn du mesme Autheur, *en cela plusieurs abusent tous les iours merueilleusement de leur loisir*. Cela n'est pas escrit nettement, il y a trop de mots pour vn seul verbe; car les verbes & les periodes ou dans leurs membres, sont comme la chaux, & les autres parties de l'oraison, comme le sable; de sorte que lors qu'on enuironne vn verbe seul de plusieurs mots, on peut dire que c'est du sable sans chaux, *arena sine calce*, comme l'Empereur Caligula appelloit le stile de Seneque. Donc pour former cette periode *en cela plusieurs abusent tous les*

iours merueilleusement de leur loisir, & la rendre nette, il en faut oster quelque chose, & dire *en cela plusieurs abusent tous les iours de leur loisir* , ou *en cela plusieurs abusent merueilleusement de leur loisir.*

Pour *changer* , non-pas de lieu,mais de mot, en voicy vn exemple ; car pour abreger il suffit d'en donner vn , *il trauaille extremement proprement*, I'entends tous les iours à la Cour de ces façons de parler,où l'on joint deux aduerbes de mesme terminaison,& ie m'estonne que ceux qui le disent ne s'apperçoiuent point d'vne si grande rudesse. Mais outre cela,c'est encore vn vice contre la netteté , qui demande que l'on change vn de ces aduerbes , & que l'on die *il trauaille fort proprement.* On peut aussi se seruir de *tres-* supelatif, & au lieu de dire *il escrit extremement elegamment* , on dira *il escrit fort elegamment*, ou *tres-elegamment*,mais deux aduerbes de suite de cette mesme terminaison sont contraires à la netteté.

Mais c'est encore vn autre vice bien plus grand contre la netteté,de donner vn mesme regime à deux verbes qui demandent deux regimes differens, comme de dire *il a embrassé & donné le baiser de paix à son fils* ; car *embrassé* , veut vn accusatif , & *donné* vn datif. Il faut donc mettre deux verbes qui ayent mesme ragime , comme *il a embrassé & baisé son fils.* Ce mesme vice peut encore rencontrer dans les diuers genres des noms.

Des equivoques.

LE plus grand de tous les vices contre la netteté ce sont les equiuoques, dont la pluspart se forment *par les pronoms relatifs, demonstratifs, & possessifs*. les exemples en sont si frequens dans nos communs Escriuains qu'il est superflu d'en donner neantmoins comme ils font mieux entendre les choses, i'en donneray vn de chacun *du relatif*, comme *c'est le fils de cette femme, qui a fait tant du mal*; On ne sçait si ce *qui*, se raporte à *fils*, ou á *femme*, de sorte que si l'on veut qu'il se rapporte à *fils*, il faut mettre *lequel*, au lieu de *qui*, afin que le genre masculin oste l'equiuoque. En l'autre relatif de mesme. En voicy vn bel exemple d'vn celebre Autheur, *qui trouuerez-vous, qui de soy-méme ait borné sa domination, & n'ait perdu la vie sans quelque dessein de l'estendre plus auant*; Au sens on voit bien que *l'estendre* se rapporte à *domination* & non pas à *vie*, mais parce qu'*estendre*, est propre aux deux substantifs qui le precedent, & que *vie*, est plus proche, il fait equiquoque & obscurité. Il y en a encore vn autre bel exemple dans le mesme Escriuain, *ie vois bien que de trouuer de la recommandation aux paroles, c'est chose que mal aisement ie puis esperer de ma fortune; Voila pourquoy ie la cherche aux effets.* Cela est equiquoque, car selon le sens il se rapporte à *recommendation*, & selon la construction des paroles il se rapporte à *fortune*, qui est le substantif le plus proche & qui conuient à *fortune*, aussi bien qu'à *recommendation*.

Aux pronoms possessifs, comme *il a tousiours*

aimé cette personne au milieu de son aduersité Ce *son* est equiuoque, car on ne sçait s'il se rapporte à *cette personne*, ou à *il, qui est celuy qui a aimé*. Quel remede? il faut donner vn autre tour à la phrase ou la changer.

Aux demonstratifs, comme dans cét exemple tiré d'vn celebre Autheur escriuant pour vne femme, *ce sont deux choses que mal aisement les paroles seront capables de vous representer, toutefois puis qu'à faute de mieux, ie suis contrainte de les employer, vous me ferez, s'il vous plaist, cét honneur de les en croire, & vous asseurer, Monsieur qu'entre celles que vostre bienueillance a par le passé iamais obligée, & qu'elle obligera iamais à l'auenir, il n'y en a pas vne à qui ie ne me face auec raison ceder la gloire d'estre vostre bien humble seruante.* Qui ne voit que ce mots *qu'entre celles* font vne equiuoque notable & qu'il n'y a personne qui ne les entendist *des paroles* dont il a toûjours parlé auparauant, & neantmoins elles ne s'entendent de rien moins que de cela, mais *des personnes*, c'est pourquoy il faut dire *qu'entre les personnes*.

Les equiuoques, se font aussi quand vn mot qui est entre deux autres se peut rapporter à tous les deux, comme en cette periode d'vn celebre Autheur *mais comme ie passeray par dessus ce qui ne sert de rien, aussi veux-ie bien particulierement traitter ce qui me semblera necessaire*, Le *bien*, se rapporte à *particulierement*, & non pas à *veux-ie*, c'est pourquoy pour escrire nettement, il falloit mettre, *aussi veux-ie traiter bien particulierement, &c.* & non pas *aussi, veux-ie bien particulierement traiter.*

Les equiuoques, se font encore quand on met

quelques mots entre ceux qui ont du rapport ensemble, & que neantmoins les derniers se peuuent rapporter à ceux qui sont entre deux. L'exemple le va faire entendre, comme si l'on dit *l'Orateur arriue à sa fin, qui est de persuader, d'vne façon toute particuliere, &c.* L'intention de celuy qui parle ainsi, est que ces mots d'vne *d'vne façon toute particuliere* se rapportent à ceux-cy *arriue à sa fin*, & neantmoins comme ils sont placez, il semble qu'ils se raportent à *persuder*. Il faudroit donc dire *l'Orateur arriue d'vne façon toute particuliere à sa fin, qui est de persuader*, & l'on a beau mettre vne virgule apres *persuader*, elle ne sert de rien pour l'oreille, & quoy que pour la veuë, elle serue de quelque chose, & face voir que *d'vne façon toute particuliere*. ne se rapporte pas à *persuader*, car il ne faudroit point de virgule, si est-ce qu'elle n'est pas suffisante de leuer entierement l'équiuoque. Vn de nos fameux Autheurs commence ainsi cette belle lettre, qui est le chef d'œuure de sa prose. *Ne pouuant aller à S. Germain si tost que ie desirois pour vne affaire qui m'est suruenuë.* On ne sçait s'il veut dire, qu'il luy estoit suruenu vne affaire, pour laquelle il desiroit aller à S. Germain, ou bien qu'il ne pouuoit aller à S. Germain à cause d'vne affaire qui luy estoit suruenuë, si au lieu *pour vne affaire*, il eust mis *à cause d'vne affaire*, il eust leué l'equiuoque. Neantmoins ce grand homme auoit accoustumé de dire, parlant de la clarté auec laquelle il se faut expliquer, que si l'on relisoit deux fois l'vne de ses periodes, ou l'vn de ses vers, il vouloit que ce fust pour les admirer, & pour le plaisir qu'il a de repeter les belles choses, & non pas pour chercher ce qu'il vouloit dire.

Certes il faut donner cette loüange à M. Coëffeteau,& ie doute qu'on la puisse donner aux meilleurs Autheurs de l'antiquité,qu'en tant de volumes qu'il a faits,il ne s'y trouuera pas vne seule periode,qu'il faille relire deux fois pour l'entēdre.

Ce ne seroit iamais fait de vouloir marquer toutes les sortes d'equiuoques,qui se peuuent faire en escriuant,& qui sont autant de fautes contre la netteté. Quintilien dit que le nombre en est infiny.Ie sçay bien qu'il y en a quelques-vnes que l'on ne peut éuiter,& que les plus excellens Autheurs Grecs & Latins nous en fournissent des exemples ; On a accoustumé de dire pour les excuser, que le sens supplée au defaut des paroles, & j'en demeure d'accord, pourueu que ce ne soit que tres-rarement, & en sorte que le sens y soit tout éuident.Mais à dire le vray,ie voudrois toûjours l'éuiter autant qu'il me seroit possible ;car apres tout,c'est à faire aux paroles de faire entendre le sens,& non pas au sens de faire entendre les paroles,& c'est réuerser la nature des choses, que d'en vser autrement. C'est faire comme à la feste des Saturnales , où les seruiteurs estoient seruis par leurs maistres, le sens estant comme le maistre,& les mots, comme les seruiteurs. Certainement ce grand homme que ie viens de nommer condãne absolument toutes sortes d'equiuoques, puis qu'il ne pardonne pas à celle que vous allez voir icy. Il faut que ie mette ses propres termes en Latin,parceque les exemples qu'il donne ne peuuent s'accommoder à nostre langue , qui ne souffre pas les transpositions de la nature de celles-cy. *Vitanda imprimis ambiguitas , non hac solùm qua incertum intellectum facit , vt Chremetem audiui percussisse Demeam , sed illa quoque , qua etiamsi turbare non potest sensum,*

in idem tamen verborum vitium incidit, vt si quis dicat visum à se hominem librum scribentem; Nam etiamsi librum ab homine scribi pateat, malè tamen composuerat, feceratque ambiguum, quantum in ipso fuit. Apres cela il n'y a plus d'equiquoque qui se puisse deffendre, & il ne reste plus rien à dire qu'vne chose, qui seroit bien hardie, & que ie ne voudrois pas dire le premier, que Quintilien s'est trompé. Il encherit bien encore dans ce mesme chapitre *de perspicuitate*, il veut que l'expression soit si claire qu'elle frappe l'esprit du Iuge, ie diray de l'Auditeur, ou du Lecteur, comme le Soleil frappe les yeux des personnes qui le voyent & le sentent malgré qu'ils en ayent. Enfin il reduit la clarté à ce dernier degré de perfection, qu'il faut tascher autant qu'il se peut, quand on parle ou quand on escrit, non seulement de se faire entendre, mais de faire en sorte qu'on ne puisse pas n'estre pas entendu, *non vt intelligere possit, sed ne omnino possit non intelligere curandum.*

Il y a encore vn autre vice contre la *netteté* qui sont certaines constructions que nous appellons *louches*, parce qu'on croit qu'elles regardent d'vn costé, & elles regardent de l'autre. I'en ay fait vne remarque, à laquelle ie renuoye pour abreger. Il la faut chercher à la table au mot de *construction.*

Et encore vne autre, quand le second membre d'vne periode, qui est joint au premier par la conjonctiue *&*, en est fort esloigné, à cause d'vne autre periode longue, qui est entre deux, comme vne parenthese, par exemple, *il y a dequoy confondre ceux qui le blasment, quand on leur aura fait voir que sa façon de chanter est excellente, quoy*

qu'elle n'ait rien de commun auec celle de l'ancienne Grece, qu'ils loüent plustost par le mespris des choses presentes, que par aucune connoissance qu'ils ayent de l'vne ny de l'autre, & qu'il merite vne grande loüange. Ie dis que ce dernier membre *& qu'il merite vne grande loüange*, est trop esloigné du premier par cette longue parenthese, qui commence *quoy qu'elle n'ait, &c.* & que quand elle n'auroit que le tiers de la longueur, qu'elle a, comme *que sa façon de parler est excellente, quoy qu'elle n'ait rien de commun auec la nostre, & qu'il merite, &c.* la periode ne laisseroit pas d'estre vicieuse & de pecher contre la netteté.

La longueur des periodes est encore fort ennemie de la netteté du stile. I'entens celles qui suffoquent par leur grandeur excessiue ceux qui les prononcent, comme parle Denis d'Halicarnasse, περίοδοι καταπνίγουσαι ἀποπνίγουσαι τοὺς λέγοντας, sur tout si elles sont embrassées, & qu'elles n'ayent pas des reposoirs, comme en ont celles de ces deux grands Maistres de nostre langue, Amiot & Coëffeteau, il seroit importun & superflu d'en donner des exemples, qui ne sont que trop frequens dans nos mauuais Escriuains. *Les longues & frequentes parentheses*, y sont contraires aussi.

Il y a bien d'autres vices sans doute contre *la netteté*, mais il suffit d'en auoir marqué les principaux, & de dire pour la gloire de la France, qu'elle n'a point encore porté tant d'hommes, qui ayent escrit purement & nettement, qu'elle en fournit aujourd'huy en toutes sortes de stiles.

A la pureté, & à la netteté du stile, il y a encore d'autres parties à adjouster, *la proprieté des*

mot & des phrases, *l'elegance*, *la douceur*, *la maiesté*, *la force*, & ce qui resulte de tout cela, *l'air*, *& la grace*, qu'on appelle *le ie ne sçay quoy*, où *le nombre*, *la briefueté*, *& la naifueté de l'expression*, ont encore beaucoup de part. Mais ce n'est pas à moy à traiter de tant de belles choses, qui passent ma portée, & qui ne demandent pas moins qu'vn Quintilien François; C'est bien assez, si i'apprens que ce petit trauail n'ait pas esté inutile, ny desagreable au public.

FIN.

TABLE



TABLE

BEAVCOVP PLVS AMPLE

qu'aux precedentes impressions, où les Remarques qui se trouuent dans le texte du liure, hors des titres, sont marquées d'vne éstoille *.

A

B

C

D

L.

N.

T

V

FIN.



PERMISSIONS.

IE consens pour le Roy qu'il soit permis à Claude de la Roche de faire imprimer le livre intitulé *les Remarques de la Langue Françoise, par C.F.D.V.* & que les deffences ordinaires luy soient accordées pour deux années, à Lyon, le 20. septembre 1677.

VAGINAY.

SOit fait suivant les conclusions du Procureur du Roy, les iours & an cy dessus.

DESEVE.